

# MÉMOIRE

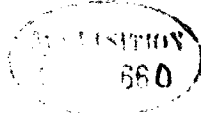
SUR LE

## SYSTÈME PRIMITIF DES VOYELLES

DANS LES



LANGUES INDO-EUROPÉENNES



PAR

FERDINAND DE SAUSSURE.



~~2/1/17~~

LEIPSICK

EN VENTE CHEZ B. G. TEUBNER.

1879.

S.  
1328.



LEIPSICK: IMPRIMERIE B. G. TRUBNER.

## TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Revue des différentes opinions émises sur le système des <i>a</i> . . . . .	1
Chapitre I. Les liquides et nasales sonantes . . . . .	6
§ 1. Liquides sonantes . . . . .	6
§ 2. Nasales sonantes . . . . .	18
§ 3. Complément aux paragraphes précédents . . . . .	45
Chapitre II. Le phonème <i>A</i> dans les langues européennes . . . . .	50
§ 4. La voyelle <i>a</i> des langues du nord a une double origine . . . . .	50
§ 5. Equivalence de l' <i>a</i> grec et de l' <i>a</i> italique . . . . .	52
§ 6. Le phonème <i>A</i> dans les langues du nord . . . . .	62
Chapitre III. Les deux <i>o</i> gréco-italiques . . . . .	69
§ 7. <i>o</i> <sub>1</sub> gréco-italique. — <i>a</i> <sub>2</sub> indo-européen . . . . .	70
§ 8. Second <i>o</i> gréco-italique . . . . .	96
Chapitre IV. § 9. Indices de la pluralité des <i>a</i> dans la langue mère indo-européenne . . . . .	116
Chapitre V. Rôle grammatical des différentes espèces d' <i>a</i> . . . . .	123
§ 10. La racine à l'état normal . . . . .	123
§ 11. Rôle grammatical des phonèmes <i>A</i> et <i>o</i> . Système complet des voyelles primordiales . . . . .	134
§ 12. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la flexion . . . . .	185
§ 13. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la formation des mots . . . . .	228
Chapitre VI. De différents phénomènes relatifs aux sonantes <i>i</i> , <i>u</i> , <i>r</i> , <i>n</i> , <i>m</i> . . . . .	239
§ 14. Liquides et nasales sonantes longues . . . . .	239
§ 15. Phénomènes spéciaux . . . . .	275
Additions et corrections . . . . .	284
Registre des mots grecs . . . . .	289

Étudier les formes multiples sous lesquelles se manifeste ce qu'on appelle l'*a* indo-européen, tel est l'objet immédiat de cet opuscule: le reste des voyelles ne sera pris en considération qu'autant que les phénomènes relatifs à l'*a* en fourniront l'occasion. Mais si, arrivés au bout du champ ainsi circonscrit, le tableau du vocalisme indo-européen s'est modifié peu à peu sous nos yeux et que nous le voyions se grouper tout entier autour de l'*a*, prendre vis-à-vis de lui une attitude nouvelle, il est clair qu'en fait c'est le système des voyelles dans son ensemble qui sera entré dans le rayon de notre observation et dont le nom doit être inscrit à la première page.

Aucune matière n'est plus controversée; les opinions sont divisées presque à l'infini, et les différents auteurs ont rarement fait une application parfaitement rigoureuse de leurs idées. A cela s'ajoute que la question de l'*a* est en connexion avec une série de problèmes de phonétique et de morphologie dont les uns attendent encore leur solution, dont plusieurs n'ont même pas été posés. Aussi aurons-nous souvent, dans le cours de notre pérégrination, à traverser les régions les plus incultes de la linguistique indo-européenne. Si néanmoins nous nous y aventurons, bien convaincu d'avance que notre inexpérience s'égarera mainte fois dans le dédale, c'est que pour quiconque s'occupe de ces études, s'attaquer à de telles questions n'est pas une témérité, comme on le dit souvent: c'est une nécessité, c'est la première école où il faut passer; car il s'agit ici, non de spéculations d'un ordre transcendant, mais de la recherche de données élémentaires, sans lesquelles tout flotte, tout est arbitraire et incertitude.

Je suis obligé de retirer plusieurs des opinions que j'ai émises dans un article des Mémoires de la Société de Linguistique de Paris intitulé: «Essai d'une distinction des différents *a* indo-européens». En particulier la ressemblance de *ar* avec les phonèmes sortis du *ɣ* m'avait conduit à rejeter, fort à contre-cœur, la théorie des liquides et nasales sonantes à laquelle je suis revenu après mûre réflexion.

Bopp et ceux qui suivirent immédiatement l'illustre auteur de la *Grammaire Comparée* se bornèrent à constater qu'en regard des trois voyelles *a e o* des langues européennes, l'arien montrait uniformément *a*. L'*e* et l'*o* passèrent dès lors pour des affaiblissements propres aux idiomes de l'Occident et relativement récents de l'*a* unique indo-européen.

Le travail de M. Curtius dans les *Sitzungsberichte der Kgl. Sächs. Ges. der Wissensch.* (1864) enrichit la science d'un grand fait de plus: M. Curtius montrait que l'*e* apparaît à la même place dans toutes les langues d'Europe, qu'il ne peut par conséquent s'être développé indépendamment dans chacune d'elles. Et partant de l'idée reçue que la langue-mère ne possédait que les trois voyelles *a i u*, il tira cette conclusion, que tous les peuples européens avaient dû traverser une période commune, où, parlant encore une même langue, ils étaient déjà séparés de leurs frères d'Asie: que durant cette période une partie des *a* s'étaient — sous une influence inconnue — affaiblis en *e*, tandis que le reste persistait comme *a*. Plus tard les différentes langues ont laissé s'accomplir, séparément les unes des autres, un second scindement de l'*a* qui a produit l'*o*. Au sud de l'Europe néanmoins, cette voyelle a dû prendre naissance dès avant la fin de la période gréco-italique, vu la concordance de l'*o* des deux langues classiques, notamment dans la déclinaison des thèmes masculins en *-a* (*ἵππος* = *equos*).

Nous croyons représenter exactement le système de M. Curtius par le tableau suivant<sup>1</sup>:

---

1. Il y faut ajouter cependant la remarque suivante des *Grundzüge* (p. 54): «le dualisme (Zweiklang) primitif *gan* (skt. *gān-ā-mi*) et *gān* (skt.

Indo-europ.	<i>a</i>	<i>ā</i>
Européen	<i>a; e</i>	<i>ā</i>
Plus tard	<i>ao; e</i>	<i>ā</i>

L'exposé de M. Fick (*Spracheinheit der Indogermanen Europas*, p. 176 seq.) reproduit en gros le système précédent. L'ancien *a* s'est scindé dans la période européenne en *a* et *e*. Lorsqu'un mot montre *e* dans toutes les langues, il faut supposer que le changement de son *a* en *e* remonte jusqu'à cette période; apparaît-il au contraire avec *a* ou *o*, ne fût-ce que dans une seule langue, il faut admettre que l'*a* subsistait encore à l'époque de la communauté. L'*ablaut* du grec *δέχομαι δέδοχα*, mais surtout du germanique *ita at*, est une admirable utilisation du scindement de l'*a*. Sur ce dernier point chez M. Curtius cf. la note ci-dessous.

Autre était le système de Schleicher. Admettant dans chaque série vocalique deux degrés de renforcement produits par l'adjonction d'un ou de deux *a*, il posait pour la série de l'*a* les trois termes: *a aa āa*.

Il retrouve ces trois degrés en grec: *a* y est représenté ordinairement par *ε* (ex. *ἔδω*), puis par *ο* (*ποδός*) et par *α* (*ἄκων*). *a + a*, le premier renforcement, est représenté par *ο* lorsqu'il se produit sur un *ε*, ainsi «*γέ-γον-α*, forme première: *ga-gān-a*; skr. «*gā-gān-a*, à côté de *έ-γεν-όμην*.» Ce même degré se traduit sous la forme de *ā, η*, lorsqu'il a un *α* pour base: *ἔλακον, λέλακα*. Le second renforcement est *ω*: *ἔρωγα*. — Le gothique posséderait aussi les trois degrés; les autres langues auraient confondu les deux renforcements.

L'arbre généalogique des langues, tel que le construisait Schleicher, n'étant pas celui que la plupart des autres savants ont adopté et ne comportant pas de période européenne, il est

---

«parf. *gā-gān-a*), *bhar* (skt. *bhar-ā-mi*) et *bhār* (skt. *bhāra-s* fardeau) de-  
«vint par une substitution insensible d'abord: *gen gan, bher bhar*, puis *gen*  
«*gon* (*γενέσθαι, γέγονα*), *bher bhor* (*φέρω, φόρος*). Mais rien ne peut faire  
«penser qu'il y ait jamais eu une période où *γεν* et *γον*, *φερ* et *φορ* se  
«seraient échangés arbitrairement, de telle sorte qu'il eût pu arriver de  
«dire *γονέσθαι, φόρω* ou inversement *γέγενα, φέρος*.» Ici par conséquent  
le savant professeur admet une diversité originnaire de l'*e* et de l'*o* et fait  
remonter l'*o* de *γέγονα* à l'indo-européen *ā*.

clair que l'*e* des langues d'Europe ne remonte pas pour lui à une origine commune. En particulier l'*i* gothique a dans son Compendium une toute autre place que l'*ε* grec: ce dernier est considéré comme le représentant régulier de l'*a* indo-européen, l'*i* gothique comme un affaiblissement anormal. Nous faisons donc abstraction de l'idée d'un développement historique commun du vocalisme européen, en formulant dans le schéma suivant le système de Schleicher:

Indo-europ.	<i>a</i>	<i>au</i>	<i>āa</i>
Européen	<i>a e o</i>	<i>a o ā</i>	<i>ā</i>

Il faut noter en outre que l'*α* grec et l'*a* latin ne sont pas mentionnés comme degrés renforcés.

Dans un opuscule intitulé: «Die bildung der tempusstämme durch vocalsteigerung» (Berlin 1871), le germaniste Amelung, prématurément enlevé à la science, a essayé d'appliquer le système de Schleicher d'une manière plus conséquente en le combinant avec la donnée de l'*e* commun européen. Cet *e* est à ses yeux le seul représentant normal de l'*a* non renforcé. L'*a* européen — sous lequel il comprend aussi l'*o*, comme l'avait fait M. Curtius — remonte au premier renforcement qu'il désigne par *ā*, et le second renforcement (*á*) est l'*ā* long des langues d'Europe. Les présents tels que goth. *fara*, gr. *ἄρω*, *ᾠρω* montrent donc une voyelle renforcée, et il faut admettre que ce sont des dénominatifs. — En un mot le dualisme d'*e* et *a* est primitif, et le rapport qu'il y a entre eux est celui de la voyelle simple à la voyelle renforcée. Voici le tableau:

Indo-europ.	<i>a</i>	<i>ā</i>	<i>á</i>
(Arien	<i>a</i>	<i>a ā</i>	<i>ā</i> )
Européen	<i>e</i>	<i>a</i>	<i>ā</i>
Gothique	<i>i</i>	<i>a</i>	<i>ō</i>
Grec	<i>ε</i>	<i>α o</i>	<i>ā ω</i>

Le débat qu'Amelung a eu sur cette question avec M. Leo Meyer dans le Journal de Kuhn (XXI et XXII) n'a pas apporté de modification essentielle à ce système qui a été exposé une seconde fois d'une manière détaillée dans la *Zeitschrift für deutsches Alterthum* XVIII 161 seq.

M. Brugman (Studien IX 367 seq. K. Z. XXIV 2) fait remonter l'existence de l'*e*, en tant que voyelle distincte de toute

autre, à la période indo-européenne, sans prétendre par là que sa prononciation ait été dès l'origine celle d'un *e*; et il en désigne le prototype par *a*<sub>1</sub>. Concurrément à cette voyelle, le même savant trouve dans gr. lat. slav. *o* = lith. goth. *a* = skr. *ā* (du moins dans les syllabes ouvertes) un phonème plus fort qu'il appelle *a*<sub>2</sub>, et dont la naissance serait provoquée par l'accent.

D'après cette théorie on dresse assez généralement le tableau suivant, qui cependant n'est certainement pas celui qu'approuverait M. Brugman lui-même, puisqu'il fait allusion (Studien IX 381) à la possibilité d'un plus grand nombre d'*a* primitifs:

Indo-europ.	<sup>(a)</sup>	<i>a</i> <sub>1</sub>	<i>a</i> <sub>2</sub>	<i>ā</i>
Européen		<i>e</i>	<i>a</i>	<i>ā</i>

On voit qu'en résumé, pour ce qui est des langues de l'Occident, les différents auteurs, quel que soit leur point de vue, opèrent avec trois grandeurs; l'*e*, l'*a* et l'*ā* des langues européennes. Notre tâche sera de mettre en lumière le fait qu'il s'agit en réalité de quatre termes différents, et non de trois; que les idiomes du nord ont laissé se confondre deux phonèmes fondamentalement distincts et encore distingués au sud de l'Europe: *a*, voyelle simple, opposée à l'*e*; et *o*, voyelle renforcée, qui n'est qu'un *e* à sa plus haute expression. La dispute entre les partisans du scindement (*a* primitif affaibli partiellement en *e*) et ceux du double *a* originaire (*a*<sub>1</sub>, *a*<sub>2</sub> devenus *e* et *a*), cette dispute, il faut le dire, porte dans le vide, parce qu'on comprend sous le nom d'*a* des langues d'Europe un agrégat qui n'a point d'unité organique.

Ces quatre espèces d'*a* que nous allons essayer de retrouver à la base du vocalisme européen, nous les poursuivrons plus haut encore, et nous arriverons à la conclusion qu'ils appartenaient déjà à la langue-mère d'où sont sorties les langues de l'Orient et de l'Occident.



## Chapitre I.

## Les liquides et nasales sonantes.

Avant de commencer une recherche sur l'*a*, il est indispensable de bien déterminer les limites de son domaine, et ici se présente d'emblée la question des liquides et nasales sonantes: car quiconque admet ces phonèmes dans la langue-mère considérera une foule de voyelles des périodes historique de la langue comme récentes et comme étrangères à la question de l'*a*.

L'hypothèse des nasales sonantes a été mise en avant et développée par M. Brugman, Studien IX 287 seq. Dans le même travail (p. 325), l'auteur a touché incidemment le sujet des liquides sonantes, dont la première idée est dûe, paraît-il, à M. Osthoff.

## § 1. Liquides sonantes.

Dans la langue-mère indo-européenne la liquide ou les liquides, si l'on en admet deux, existaient non-seulement à l'état de *consonnes*, mais encore à l'état de *sonantes*, c'est-à-dire qu'elles étaient susceptibles d'accent syllabique, capables de former une syllabe. C'est ce qui a lieu, comme on sait, en temps historique, dans le sanskrit. Tout porte à croire que les liquides sonantes n'ont jamais pris naissance que par un affaiblissement, en raison duquel l'*a* qui précédait la liquide se trouvait expulsé; mais cela n'empêche pas, comme nous le verrons, de les placer exactement sur le même rang que *i* et *u*.

Il est certain tout d'abord qu'au *r* indien<sup>1</sup> correspond presque constamment en zend un phonème particulier, très-voisin

1. Le signe diacritique que nous adoptons pour marquer les liquides et nasales sonantes (*r̥* *ṛ̥* *m̥*) a un emploi différent dans les Grundzüge der Lautphysiologie de Sievers (p. 89). Aussi avons-nous cherché à l'éviter, mais inutilement: qu'on considère que la désignation ordinaire *r* devenait impossible, puisqu'elle eût entraîné la confusion de la nasale sonante (*a*) avec la nasale cérébrale sanskrite; que d'autre part la désignation *r̥* (Sievers, Brugman) ne saurait être introduite dans la transcription du sanskrit, qu'enfin le caractère *r̥* a été employé déjà par M. Ascoli précisément avec la valeur du *r*-voyelle, et l'on reconnaîtra que si nous innovons, c'est du moins dans la plus petite mesure possible.

sans doute du *r*-voyelle, savoir *ērē*: aussi le *r* de la période indo-iranienne ne trouvera plus aujourd'hui de sceptiques bien décidés. — L'ancien perse, il est vrai, n'offre rien de semblable, si ce n'est peut-être *akunavam* = skr. *ākṛṇavam*. En regard du skr. *kṛtá*, du zd. *kērēta*, il montre *karta*, et il n'y a point là d'inexactitude de l'écriture, car la transcription grecque nous donne *αρ*, par exemple dans *ἄρξιφος* = skr. *ṛḡṛpyá*, zd. *ērēzifya* « faucon »<sup>1</sup>. Les noms qui contiennent *'Aṛta* sont moins probants à cause du zend *asha* qui, lui aussi, remonte à *\*arta* en dépit du skr. *ṛtá*.

En présence de l'accord du zend et du sanskrit, on est forcé d'admettre que le perse a confondu des phonèmes différents à l'origine, et c'est là un des exemples les plus patents de la tendance générale des langues ariennes à la monotonie du vocalisme; l'iranien en cela rend des points au sanskrit, mais dans le sein de l'iranien même l'ancien perse est allé plus loin que le zend.

En regard du *r* des langues ariennes, les langues d'Europe montrent toutes un *r*-consonne (ou *l*-consonne) accompagné d'une voyelle distinctement articulée. Mais cette voyelle est, chez plusieurs d'entre elles, de telle nature, qu'on ne saurait ramener simplement le groupe phonique où elle se trouve à *a + r*, et que tout parle au contraire pour qu'elle ne soit qu'un développement anaptyctique survenu postérieurement.

Au *r* arien et indo-européen répond:

En grec: *αρ, αλ; ρα, λα*

En latin: *or, ul (ol)*

En gothique: *aúr, ul*

Le slave et le lithuanien n'ont pas conservé d'indice positif du *r*. On peut dire seulement que cette dernière langue l'a remplacé souvent par *ir, il*.

1. La forme perse a dû être *arsifya*. Disons tout de suite que le mot existe aussi en grec avec la substitution régulière: d'abord dans l'idiome macédonien où il a la forme *ἀργίπους* (Hes.) pour laquelle M. Fick (K. Z. XXII 200) a tort de chercher une autre étymologie. A côté d'*ἀργίπους* l'Etymol. Mag. nous a conservé *αίγίπους: αἰτός ἐπὶ Μακεδόνων* qui est évidemment le même mot, et ceci nous amène avec sûreté au grec *αἰγυπιός*. La disparition du *φ* a son analogie dans deux autres cas de *r*-voyelle: *μαπίειν* de *μάριπτα* et *αίγλη* = skr. *ṛḡrá*. Pour l'*i* d'*αἰγυπιός* et d'*αίγλη* v. ces mots au registre.

Nous passons à l'énumération des cas :

### 1. Syllabe radicale.

L'ordre adopté ici, pour distinguer les différents cas où apparaît *r*, se base sur une classification nouvelle des racines, qui ne pourra être justifiée que plus tard mais qui ne saurait non plus désorienter le lecteur.

Nous ne nous occuperons que des racines contenant *e*. — Toute racine qui dans les langues d'Europe contient *e*, a la faculté d'expulser cet *e* et de prendre ainsi une forme plus faible, à condition seulement que les combinaisons phoniques ainsi produites puissent se prononcer commodément.

Sont à ranger dans les racines contenant *e* : les racines où se trouvent les diphthongues *ei* et *eu* et qu'on a l'habitude de citer sous leur forme affaiblie, privée d'*e*; ainsi *kei*, *sreu*, *deik*, *bkeugh* (*ki*, *sru*, *dik*, *bhugh*).

L'*i* et l'*u* de ces racines, ainsi que la liquide et la nasale des racines telles que *derk* *bhendh*, peuvent prendre le nom de *coefficient sonantique*. Ils concourent au vocalisme de la racine. Suivant que l'*e* persiste ou disparaît, leur fonction varie: *r*, *l*, *m*, *n*, de consonnes deviennent sonantes; *i* et *u* passent de l'état *symphthongue* à l'état *autophthongue*.

#### A. Racines terminées par un coefficient sonantique.

Exemples *kei* (forme faible *ki*) *sreu* (f. fble *sru*) *bher* (f. fble *bhr*) *men* (f. fble *mn*).

#### B. Racines renfermant un coefficient sonantique suivi d'une consonne.

Ex. *deik* (f. fble *dik*) *bheugh* (f. fble *bhugh*) *derk* (f. fble *drk*) *bhendh* (f. fble *bhndh*).

#### C. Racines sans coefficient sonantique, terminées par une consonne.

Ex. *pet* (f. fble *pt*) *sek* (f. fble *sk*) *scd* (f. fble *sd*).

Nous n'avons pas à nous occuper ici des racines terminées par *c*, comme, en grec, *θς* *δς* *ε*.

Dans la forme faible, selon que le suffixe ajouté commence par une consonne ou par une voyelle, les racines de la classe A seront assimilables à celles de la classe B ou à celles de la classe C.

En effet, dans la classe B, le coefficient sonantique, à l'instant

où l'*e* disparaît, prend nécessairement la fonction de voyelle puisqu'il se trouve entre deux consonnes. C'est là aussi ce qui arrive pour les racines de la classe A, lorsqu'elles prennent un suffixe commençant par une consonne: ainsi *mḥ-to*.

Mais si le suffixe commence par une voyelle, leur coefficient sonantique aura la qualité de consonne, et ces mêmes racines ressembleront de tout point aux racines de la classe C; ainsi *é-πλ-ό-μην* comme *έ-σχ-ο-ν*.

En vue du but spécial que nous nous proposons dans ce chapitre, nous tirons des remarques qui précèdent l'avantage suivant: c'est que nous connaissons le point précis où il faut s'attendre à trouver les liquides sonantes et que nous assistons pour ainsi dire à leur formation; la comparaison seule d'un *r* indien avec un *αφ* grec n'a, en effet, qu'une valeur précaire si l'on ne voit pas comment cet *αφ* a pris naissance et s'il y a une probabilité pour que ce soit un *ar* ordinaire. Partout où l'*e* tombe normalement, partout en particulier où apparaît l'*i* ou l'*u* auto-phthongue, les liquides sonantes doivent régulièrement exister ou avoir existé, si la position des consonnes les forçait à fonctionner comme voyelles.

#### A. FORMATIONS VERBALES.

**AORISTE THÉMATIQUE.** On a dit souvent que ce temps coïncidait entièrement, pour ce qui est de la forme, avec l'imparfait de la sixième classe verbale des grammairiens hindous. Reste à savoir si cette sixième formation remonte aux temps indo-européens, comme cela est indubitable pour notre aoriste, mais infiniment moins certain pour le présent.

Quoi qu'il en soit, cet aoriste réclame l'expulsion de l'*e* — ou de l'*a* dans les langues ariennes —. En conséquence les racines des classes A et C (v. plus haut) font en grec très-régulièrement:

<i>πελ</i> :	<i>έ-πλ-ό-μην</i>	<i>πετ</i> :	<i>έ-πτ-ό-μην</i>
<i>(έ)γεφ</i> :	<i>(έ)γγε-ε-το</i>	<i>σεχ</i> :	<i>έ-σχ-ο-ν</i>
		1 <i>σεπ</i> :	<i>έ-σπ-ο-ν</i>
		2 <i>σεπ</i> :	<i>ένί-σπ-ε</i> <sup>1</sup>

1. La présence de l'*s* dans les trois derniers exemples atteste l'ancienneté de cette formation. — En ce qui concerne *ένίσπε* on ne peut repousser complètement l'idée qu'il y a là un imparfait dont le présent

Les impératifs *σχέε* et *ἐπίσπεε* ont déterminé M. Curtius\* à admettre dans ces deux aoristes la métathèse de la racine<sup>1</sup>. M. Osthoff dans son livre: *das Verbum in der Nominalcomposition* p. 340, a déjà déclaré ne pouvoir souscrire à une opinion semblable de l'éminent linguiste relative aux présents comme *γίγνομαι*, *μύμνω*, et cela en partant aussi de la conviction que la dégradation de la racine y est absolument normale. Comment d'ailleurs la métathèse se mettra-t-elle d'accord avec le vocalisme des thèmes *σχε σχο*, *σπε σπο*? — Ces impératifs ont donc suivi l'analogie de *θέε*, *έε*.

Chose étonnante, le sanskrit ne forme cet aoriste que sur les racines de la classe B: les formes comme *ἔ-πρ-ε-το* lui sont étrangères; la seule trace qu'il en offre peut-être est la 3<sup>me</sup> personne du plur. *kránta* qui, à côté de *ákrata* (3<sup>o</sup> pl.) a l'air d'être une forme thématique; qu'on veuille bien comparer plus bas ce qui a trait aux nasales des désinences<sup>2</sup>.

En revanche les exemples abondent pour les racines de la forme B: *róhati áruhat*, *várdhati ávrđhat* etc. En grec *φενυ* fait *ἔφηνον*, *σειχ* fait *ἔσειχον*; de même, et c'est là que nous en voulions venir,

*δέρομαι* fait *ἔ-δρακ-ο-ν* (skr. *ádrgan*)  
*πέρω* - *ἔ-πρωθ-ο-ν*  
*πέρω* - *ἔ-παρωθ-ο-ν*  
*τέρω* - *ταρωθ-ώ-μεθα*

*ἔτραπον* de *τρέπω* vient aussi d'une forme *ἔτριπον*, mais ici c'est une liquide précédant l'*c* qui s'est transformée en sonante.

AORISTE THÉMATIQUE REDOUBLÉ. Il n'est pas certain que les aoristes causatifs du sanskrit soient immédiatement comparables aux aoristes grecs redoublés. Mais il existe d'autres aoristes in-

serait *\*ἔ-σπ-ω*. Cf. *ἔ-σχ-ω*, *πέ-πρ-ω* et notre note 1, page 11. Il faudrait donc diviser ainsi: *ἐν-ἔ-σπ-ε*.

1. Dans les autres aoristes on aurait la syncope. Verbum II 7.

2 M. Delbrück (Altind. Verb. p. 63) dit bien que *śran* dans *avasran* (R. V. IV 2, 19) contient la voyelle thématique. Mais les preuves positives manquent et Grassmann interprète cette forme d'une manière toute différente (*a-vas-ran*). — *á-gama-t* est d'une autre formation qui se reproduit en grec dans le dorien *ἔ-πετο-ν*, dans l'attiq. *ἔ-τεμο-ν*. Cet aoriste-là coïncide pour la forme avec l'imparfait de la 1<sup>re</sup> classe verbale. C'est l'aoriste non-sigmatique slave: *nesŭ*.

diens, moins nombreux, qui coïncident exactement avec les formes grecques: ici encore l'a (*e*) est invariablement expulsé.

Racines des formes A et C:

skr. <i>saí</i> : <i>á-sa-ḡá-a-t</i> <sup>1</sup>	gr. <i>σεν</i> : <i>έ-σπ-έ-σθαι</i>
<i>pat</i> : <i>á-pa-pt-a-t</i>	<i>κελ</i> : <i>έ-κέ-κλ-ε-το</i>
	<i>φεν</i> : <i>έ-πε-φν-ο-ν</i>
	<i>τεμ</i> : <i>έ-τε-τμ-ο-ν</i>

Racines de la forme B, avec *i*, *u* pour coefficient sonantique:

skr. <i>treš</i> : <i>á-ti-tviš-a-nta</i>	gr. <i>πειθ</i> : <i>πε-πιθ-έ-σθαι</i>
	<i>πενθ</i> : <i>πε-πνθ-έ-σθαι</i>

Et enfin avec une liquide pour coefficient sonantique:

skr. <i>darh</i> : <i>á-da-dṛh-a-nta</i>	gr. <i>τερο</i> : <i>τε-τάροπ-ε-το</i>
--	--

M. Delbrück range une partie de ces formes indiennes dans le plus-que-parfait; mais si l'on peut accéder sans réserves à sa manière de voir pour les formes *sans voyelle thématique* comme *agabhartana*, on n'en sera que plus enclin à placer les premières sous la rubrique aoriste.

PARFAIT. Le parfait indo-européen affaiblissait la racine au pluriel et au duel de l'actif, et dans tout le moyen. Voy. en particulier Brugman Stud. IX 314. Ce mode de formation s'est conservé intact dans les langues ariennes.

Racines des formes A et C:

skr. <i>sar</i> : <i>sa-sr-ús</i>	<i>pat</i> : <i>pa-pt-ús</i>
-----------------------------------	------------------------------

Devant les suffixes commençant par une consonne, certaines racines en *r* n'admettent pas l'*i* de liaison, et l'on a alors un *r* comme dans *éa-kr-má*. Ce même *i* de liaison permet, chez les racines de la classe C, des formes telles que *pa-pt-imí*<sup>2</sup>.

1. On dira qu'*ásacát* est imparfait (présent *sáçati*); sans doute, mais il n'y a pas de limite fixe entre les deux temps. Les aoristes redoublés sont les imparfaits d'une classe verbale que la grammaire hindoue a oubliée et dans laquelle rentreraient, avec *sáçati*, le skr. *sídati*, le part. *pídamāna*, le gr. *πίπτω*, *γίγνομαι*, *μίμνω*, *μέμβλεται* etc.

2. M. Brugman (Studien IX 386) éprouve une certaine hésitation à attribuer aux périodes les plus anciennes des formes comme *paptima*, et croit plutôt qu'elles doivent le jour à l'analogie de *éa-kr* etc. Au fond la question reviendrait à cette autre, de savoir si la voyelle de liaison existait déjà dans la langue-mère, auquel cas *pat* faisait nécessairement *pa-pt-* au parfait pluriel. Or l'*u* des formes germaniques (*bundum*, *bunduts*) s'accorderait bien avec cette hypothèse, et l'*α* du grec *γεγίθαμεν*

En arrivant aux racines de la forme B nous pouvons tout de suite mettre le gothique en regard de l'indien:

*bhaugh*: skr. *bu-bhuḡ-imá* goth. *bug-um*

et avec *ṛ*:

*vart*: skr. *va-vrt-imá* goth. *vaurþ-um*

Cf. goth. *baug* = *bubhóga*, *varþ* = *vavárta*.

En grec la forme du singulier a peu à peu empiété sur celle du pluriel; dans les quelques restes de la formation primitive du pluriel actif (Curtius Verb. II 169) nous trouvons encore *ἐπέπιδμεν* en regard de *πέποιθα*, *ἔκτων* en regard de *ἔτοιμα*, mais le hasard veut qu'aucun cas de *ṛ* n'ait subsisté<sup>1</sup>. Le moyen du moins s'est mieux conservé:

Racines de la forme A:

*σπερ*: *ἐ-σπαρ-ται* *περ*: *πε-παρ-μένος*

*δερ*: *δε-δαρ-μένος* *σελ*: *ἐ-σταλ-μαι*

*φθερ*: *ἐ-φθαρ-μαι* cf. *ἐ-φθορ-α*

*μερ*: *εἰ-μαρ-ται*, et *ἐ-μβρα-ται* Hes. — cf. *ἐ-μμορ-α*

Il est superflu de faire remarquer encore ici que *ἐ-φθαρ-μαι* est à *φθερ* ce que *ἐ-σσυ-μαι* est à *σεν*.

Les langues italiques ont trop uniformisé la flexion verbale pour qu'on puisse s'attendre à retrouver chez elles l'alternance des formes faibles et des formes fortes. Mais il est fort possible que les doublets comme *verto* — *vorto* proviennent de cette source. On ne doit pas attacher beaucoup d'importance à *pepuli* de *pello*, *perculi* de *percello*; il y a peut-être là le même affaiblissement de la voyelle radicale que dans *detineo*, *colligo*, avec cette différence que l'influence du *l* aurait déterminé la teinte *u* au lieu d'*i*.

L'ombrien possède, en regard de l'impératif *kuvertu*, le futur antérieur *vurtus* — prononcé sans doute *vortus* — formé

n'y répugne pas, bien qu'il s'explique plus probablement par la contamination du singulier *γέγηθα* et de la 3<sup>e</sup> p. du plur. *γγήθασαι*; qu'on compare enfin le latin *-imus* dans *tulimus*. — Dans cette question il faut considérer aussi les parfaits indiens comme *sedimá*, gothiques tels que *sētum*, et latins tels que *sēdimus* qui sont reconnus pour contenir la racine redoublée et dénuée de voyelle. Ainsi *sedimá* = *\*sa-zá-imá*. Il va sans dire que la même analyse phonétique ne serait pas applicable à chacune de ces formes: la formation s'est généralisée par analogie.

1. *τέ-τλά-μεν* vient de la rac. *τλά* comme *ἔσταμεν* de *στά*; son *λα* ne remonte pas à une liquide sonante.

sur le thème faible du parfait. Sur les tables en écriture latine on a *covertu* et *covortus*. Si l'on était certain que *covortuso* fût un parfait (v. Bréal, Tables Eugubines p. 361), cette forme serait précieuse. Seulement il ne faut pas perdre de vue que sur sol italique *vort-* représente aussi bien *va<sub>2</sub>rt-* que *vrt-*, en sorte que toutes ces formes ont peut-être pour point de départ le singulier du parfait, non pas le pluriel; elles n'en restent pas moins remarquables. Autre exemple: *persnimu*, *pepurkurent*.

PRÉSENT. Dans la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> classe verbale, au présent et à l'imparfait, la racine ne conserve sa forme normale qu'aux trois personnes du singulier de l'actif; le duel, le pluriel et tout le moyen demandent l'expulsion de l'*a*: ainsi, en sanskrit, pour ne citer que des racines de la forme A:

<i>e</i> fait <i>i-mís</i>	<i>kar</i> fait <i>kr-thás</i> (véd.)
<i>ho</i> - <i>ǵu-hu-mís</i>	<i>par</i> - <i>pi-pr-mís</i>

En grec *πίμ-πλα-μεν* correspond exactement à *pi-pr-mís*; cette forme, en effet, n'appartient point à une racine *πλά* qui serait la-métathèse de *πελ*, autrement les Doriens diraient *πίμπλάμι*. L'*η* panhellène indique au contraire que *πίμπλημι* est une transformation récente de \**πιμπελμι* = skr. *píparmi*<sup>1</sup>.

La rac. *φερ* prend la forme *πι-φρα-* (dans *πιφράναι*) qui est égale au skr. *bi-bhr-* (*bibhymás*). Les traces nombreuses de l'*ε*, par exemple dans *φρές* (Curtius Stud. VIII 328 seq.), nous garantissent que la racine était bien *φερ*, non *φρα*.

Les autres formations du présent n'offrant dans les langues d'Europe que des traces incertaines de *ϛ*, il n'y aurait pas grand avantage à les passer en revue. Rappelons seulement le latin *po(r)sco* identique à l'indien *pr̥c̥hāmi*. Si la racine est bien *prak*, le *ϛ* est né ici de la même manière que dans *ἐτραπον* de *τρέπω*. Pour comparer ces deux présents, il faut partir de l'idée que *posco* est bien le descendant direct de la forme indo-européenne, exempt de toute contamination venant des autres formes ver-

1. Il existe, il est vrai, des formes comme *πλάθος* (v. Joh. Schmidt Vocal. II 321), mais celles qui se trouvent chez les tragiques attiques sont, suivant Ahrens, des dorismes de mauvais aloi, et celles des inscriptions peuvent provenir, comme les formes éléennes bien connues, d'un passage secondaire d'*ä* à *a*. On pourrait du reste admettre que *πλά* existait parallèlement à *πελ*. Cf. récemment Schrader Studien X 324.



bales, et une telle supposition aura toujours quelque chose de périlleux, étant donnée l'habitude des dialectes italiques de passer le niveau sur le vocalisme de la racine et de propager une seule et même forme à travers toute la flexion. Mais, dans le cas de *posco*, c'est sans doute précisément la forme du présent qu'on a généralisée de la sorte. — Avec les mêmes réserves, on peut rapprocher *horreo* et *torreo*, ce dernier dans le sens intransitif seulement, des présents indiens *hīṣyati* et *tīṣyati*<sup>1</sup>; ces deux racines montrent l'e dans les formes grecques non affaiblies: *χέρος*, *τέρομαι*.

## D. FORMATIONS NOMINALES.

Dans les langues ariennes, le PARTICIPE PASSÉ PASSIF en -TÁ rejette régulièrement l'a radical, si cela est possible, c'est-à-dire si la racine est de la forme A ou B (page 8). Ainsi en sanskrit *yo* donne *yu-tá*, en zend *dar* donne *dēv-ta*, etc. A la dernière forme citée correspond exactement le grec *δαρ-τό* ou *δρα-τό* de *δέρω*, et l'on a de même *σπαρτός* de *σπερ*, *καρτός* de *κερ*, (*πάμ-*)*φθαρ-τος* de *φθερ*.

Dans *φερτός*, dans *ἄ-δεκτος* et dans les autres adjectifs semblables, il faut voir des formations récentes. C'est ainsi, pour ne citer que cet exemple entre cent, qu'à côté de l'ancien *πίσ-τι-ς* = skr. *buddhi*, nous voyons apparaître *πεῦσις*, formé à nouveau sur l'analogie de *πέυθμαι*.

La racine de *σπάρον* (câble) est *σπερ*, comme on le voit par *σπεῖρα*.

*βλαστός* = skr. *vṛddhá* montre aussi un *λα* fort régulier; mais comme ce participe a perdu son présent, notre principal moyen de contrôle, savoir l'e des formes congénères, nous fait ici défaut.

Le latin a *pulsus* de *pello*, *vulsus* de *vello*, *perculsus* de *per-cello*, *sepultus* de *sepelio*.

M. Fick identifie *curtus* — qui paraît être sorti de *\*cortus* — au grec *καρτός*.

*pro-cul* rappelle vivement l'indien *vi-pra-kṛṣ-ta* (éloigné), *pra-kṛṣ-ta* (long, grand, en parlant d'une distance); il faudrait alors le ramener à un cas du thème *\*proculsto*<sup>2</sup>. *recello* et *procello* ont

1. Mémoires de la Soc. de Linguistique III 283.

2. Ou au comparatif neutre *\*proculstis*, *\*proculsts*?

d'ailleurs un sens voisin de celui du skr. *kars̄*, mais comme *erro* s'en approche encore davantage, toute cette combinaison est sujette à caution.

On a comparé l'ancien mot *foretus* (Corssen Ausspr. I<sup>o</sup> 101) au skr. *dr̄dhá* de *darh*.

L'étymologie *porta a portando* étant difficile à accepter, *porta* doit être un participe de la racine *per* (d'où gr. *πέρω, διαμπερές*), et il équivaldrait à une forme grecque \**παρτή*.

Le gothique a les participes *haurft(a)-s*, *daurst(a)-s*, *faurht(a)-s*, *handu-vaurht(a)-s*, *skuld(a)-s*.

L'adjonction du SUFFIXE -TI nécessite également l'expulsion de l'*a* (*e*) radical. Nous ne citons que les cas où cette loi a donné naissance au *r*:

Les exemples abondent dans les langues d'Asie: skr. *bhṛ-ti*, zend *bērē-ti* de la rac. *bhar*, et ainsi de suite.

Le grec a *κάρσις* de *κέρ*. Hésychius donne: *ἀγαρσίς· ἄθροισις* (l'accent paraît être corrompu) qui doit remonter à \**ἄγαρσις* de *ἀγείρω*. — *στάλσις* de *στειλ* est d'une époque tardive.

Le gothique forme sur *bairan*: *ga-baurþ(i)-s*, sur *tairan*: *ga-taurþ(i)-s*; de même *haurft(i)-s*, *fra-vaurht(i)-s*.

Le latin *fors* (thème *for-ti-*) de *fero* coïncide avec le skr. *bhṛti*. — *mors* est l'équivalent du skr. *mṛti*, seulement le prés. *moriōr* et le grec *βροτός* montrent que l'*o* est répandu par toute la racine et recommandent donc la prudence.

*sors*, pour \**sorti-s*, paraît être sorti de la même racine *ser* qui a donné *exsero*, *desero*, *praesertim*<sup>1</sup>. Le mot serait donc à l'origine simplement synonyme d'*excertum*.

Si les adverbes en *-tim* dérivent, comme on le pense, de thèmes nominaux en *-ti*, il faut citer ici l'ombrien *trah-vorfi* = *transversim*; cf. *covertu*.

Le SUFFIXE -Ú demande, dans la règle, l'affaiblissement de

1. Toute différente est la racine de *con-sero*, *as-sero* qui signifie *attacher*. Le *sero* dont nous parlons est le skr. *sārati*, *sisarti* « couler, avancer »: composé avec la préposition *pra* il a aussi le sens transitif et donne le védique *prá bāhāvā sisarti* (R. V. II 38, 2) « il étend les bras », exactement le grec *χειράς ἰάλλειν* (= *σι-σάλ-γειν*, *σι-σλ-γειν*). Le verbe *insero* peut appartenir à l'une ou à l'autre des deux racines en question.

la racine. En dehors des langues ariennes, le *r* ainsi produit se reflète encore fidèlement dans l'adjectif gothique:

*Jaurus* (rac. *fers*) = skr. *tyśū*

Nous insistons moins sur les adjectifs grecs:

*βραδύς* = skr. *mṛdī*<sup>1</sup>

*πλατύς* = skr. *pr̥thī*

Le lithuanien *platus* donnerait à croire que le *la* de *πλατύς* est originaire, car dans cette langue on attendrait *il* comme continuation du *r*. En tous cas on aimerait trouver parallèlement à *πλατύς*, *βραδύς* des formes contenant l'*e*<sup>2</sup>.

Lorsque les racines des classes A et B (page 8) sont employées SANS SUFFIXE comme thèmes nominaux, elles expulsent leur *a* (en Europe leur *e*). Sous cette forme elles servent fréquemment en composition:

skr. *bhed*: *pūr-bhīd*     *darç*: *sam-dīç*

Tel est, en grec, l'adverbe *ὑπό-δρα(κ)* de *δρακ*. Cf. pour la fonction comme pour la forme le skr. *ā-pr̥k* « mixtim ».

Voici enfin quelques mots, de différentes formations, qui renferment un *r*:

Skr. *hṛd* « cœur » = lat. *cord-*. Le grec *καρδία*, *καρδίη* se place à côté de la forme indienne *hṛdī*. — Le goth. *hairto*, le gr. *κῆρ* (= *κερδ*? Curtius Grdz. 142) offrent une forme non affaiblie de la racine.

Skr. *ṛkṣa* « ours » = gr. *ἄρκτος* = lat. *ursus* (\**orcus*).

Le lat. *cornua* au pluriel répond peut-être exactement au védique *çṛṅgā*; il serait donc pour \**corṅua*. Dans cette hypothèse le singulier ne serait pas primitif. Le goth. *haurm*, dans la même supposition remonterait à \**haurṅ*, et la flexion se serait dirigée d'après la forme du nom.-accus. où la gutturale devait facilement tomber<sup>3</sup>.

1. A côté de *βραδύς* on a avec *l*: *ἀβλαδέως· ἡδέως* Hes. ce qui rend bien vraisemblable l'ancienne étymologie du latin *mollis* comme étant pour \**moldvis*.

2. *πλίθρον*, *πίλεθρον* seraient-ils par hasard ces parents de *πλατύς* où nous trouverions l'*e*?

3. Le capricorne, ce coléoptère à grandes antennes, qui s'appelle en grec *κεράμβυξ*, nous a peut-être conservé la trace d'un ancien thème \**κ(ε)ραμβο-* = *çṛṅga*.

Le rapprochement du grec *τράπελος* avec le skr. *typrá, tyrála* (Fick W. I<sup>3</sup> 96) demeure très-incertain.

*κάρχαρος* «hérissé» (cf. *κάρκαρος*) fait penser au skr. *krśchra* «âpre, pénible etc.»

Le lat. *furnus* «four» sort de \**fornus* = skr. *ghṛṇá* «ardeur».

*κελαινός* «noir», ramené à \**κ(ε)λασνγο-ς*, devient le proche parent du skr. *krśṇá* (même sens)<sup>1</sup>.

*λευκανίη* «gosier» est pour \**σλακφαν-ίη*, amplification du thème *sṛkvan* qui signifie en sanskrit *coin de la bouche*; le thème parent *sṛákva* a suivant Böhtlingk et Roth le sens général de *bouche, gueule*<sup>2</sup>. L'épenthèse de l'*u* dans le mot grec a des analogies sur lesquelles nous aurons l'occasion de revenir. Chez des auteurs post-homériques on trouve aussi *λευκανίη*.

*ε-ύλάκα* (lacon.) «charrue», *α-ύλακ-ς* «sillon» répondent, d'après l'étymologie de M. Fick, au védique *vṛka* «charrue».

Le lat. *morbus* est sans doute parent du skr. *mṛdh* «objet hostile, ennemi», mais la différence des thèmes ne permet pas d'affirmer que l'*or* du mot latin soit sorti de *ṛ*.

*ταρτημόριον τὸ τριτημόριον* Hes. Cf. skr. *tytīya*.

Gr. *πράσον* = lat. *porrum* contient sans doute aussi le *ṛ*.

Si l'on fait abstraction des formations courantes, comme les substantifs grecs en *-σι-ς*, dans lesquelles la voyelle du présent devait inévitablement pénétrer peu à peu, les exceptions à la loi de correspondance énoncée en commençant sont peu nombreuses.

Les cas tels que *γέλις* — *grṇigana*, *merda* — *mṛd*, ou *περ-κνός* — *pṛcni* n'entrent pas en considération, vu que les thèmes ne sont pas identiques; à côté de *περκνός* nous trouvons d'ailleurs *περκνός* (Curt. Grdz. 275). — *δειράς* (dor. *δηράς*) «crête de montagne» a été rapproché de skr. *dhṛád* «pierre», mais à tort, car *δειράς* ne saurait se séparer de *δειρή*.

1. Ce qui rend suspecte la parenté de *κελαινός* avec *κῆλις*, c'est l'*a* du dorien *κῆλις* et du lat. *cāligo*.

2. Si l'on compare en outre les sens de *sṛakti*, on reconnaît que tous ces mots contiennent l'idée de *contour*, d'*angle* ou d'*anfractuosité*. Ce mot d'*anfractuosité* lui-même s'y rattache probablement en ligne directe, car le latin *an-fractus* sort régulièrement de \**am-sractus* comme \**cerefrum*, *cerebrum* de *ceres-rum*. Cf. cependant Zeyss K. Z. XVI 381 qui divise ainsi: *anfr-actus*. — Le grec ajoute à cette famille de mots: *δακτοί· φάραγγες*, *πέτραι*, *χαράδραι* et *δάπται· φάραγγες*, *χαράδραι*, *γέφυραι*. Hes.

L'identification de *Φλέγυς* avec *bhīgu* (Kuhn, herabk. des feuers) est séduisante, mais elle ne peut passer pour parfaitement sûre.

Au skr. *kṛmi* répond presque sans aucun doute, et très-régulièrement pour ce qui est du *ṛ*, le goth. *vaurms*; mais le gr. *ἔλμυς*, le lat. *vermis* montrent *e*. La forme de ce mot a du reste une instabilité remarquable dans son consonantisme<sup>1</sup> aussi bien que dans la voyelle radicale: l'épel *krimi* est très-fréquent en sanskrit, et *λίμινθες· ἔλμινθες· Πάφιοι* (Hes.) nous donne la forme correspondante du grec.

## 2. Syllabes suffixales.

Les noms de parenté et les noms d'argent en -TAR expulsent, aux cas faibles, l'*a* du suffixe qui se réduit à -*tr*, ou, devant les désinences commençant par une consonne, à -*tr̥*. De là:

gr. *πα-τρ-ός*, lat. *pa-tr-is*: cf. skr. *pi-tr-ā*

et avec *ṛ*: gr. *πα-τρᾶ-σι* = skr. *pi-tr̥-si*.

V. Brugman, *zur Gesch. der stammabstufenden Declinationen*, Studien IX 363 seq. On a de même: *μητράσι, ἀνδράσι, ἀστράσι* etc.

Le mot en -*ar* est-il le premier membre d'un composé, il faut attendre la forme faible, comme dans l'indien *bhrātṛ-varga*. Peut-être en grec *ἀνδρά-ποδο-ν* est-il, comme le prétend M. Brugman, un dernier échantillon de ce mode de formation.

Au nom.-acc. sing. de certains neutres apparaît un suffixe -*ṛ* ou -*ṛ-t* qui a donné skr. *yakṛt* = gr. *ἦπαρ* = lat. *jecur* (probablement pour *\*jequor*). Cependant tous les neutres grecs en -*αρ* ne remontent pas à une forme en *ṛ*: *ὄνθαρ*, par exemple, répond au védique *ūdhar*, et son *a* n'est point anaptyctique.

## § 2. Nasales sonantes.

Tandis que la liquide sonante s'est maintenue du moins dans l'antique langue de l'Inde, les nasales sonantes ont entièrement disparu, comme telles, du domaine indo-européen<sup>2</sup>. Il y a

1. Le *k* remplacé par *v*, au lieu de *kv*; le *m* remplacé par *v* dans le slave *črīvī*; la liquide variant entre *l* et *r*, et cela, même en-deçà des limites du grec, ainsi que l'indique la glose: *ἔδμος· σκώληξ ἐν ἔσλοις*.

2. Il n'est naturellement pas question ici des nasales sonantes qui se sont formées à nouveau, dans plusieurs langues anciennes et modernes.

plus: la liquide, en cessant d'être sonante, n'a point du même coup cessé d'exister; elle s'est bornée à prendre la fonction de consonne. Autre a été le sort des nasales, soit dans le grec, soit dans les langues ariennes: en donnant naissance à un phonème vocalique, elles ont elles-mêmes succombé, et, pour mettre le comble à la complication, le phonème en question est venu se confondre avec l'*a*.

Cet *a* n'a rien qui le fasse distinguer de prime abord dans le sanskrit ni dans le zend. En grec on peut heureusement le reconnaître plus facilement, parce qu'il se trouve souvent opposé à un *ε* radical (τείνω — τανός).

Dans les langues congénères la nasale s'est conservée; en revanche, la voyelle qui s'est développée devant elle a pris, dans plusieurs de ces idiomes, la couleur de l'*e*; et il est souvent impossible de savoir si le groupe *en* remplace réellement une nasale sonante.

Le travail où M. Brugman a exposé sa théorie offre des matériaux considérables à qui est désireux d'étudier la question; mais il convient de rassembler ici les principaux faits dont il s'agit en les plaçant dans le cadre qui nous a servi pour les phénomènes relatifs aux liquides. Les deux séries se complètent et s'éclairent ainsi l'une l'autre.

Voici les différents phonèmes qui sont sortis des nasales sonantes:

(Indo-eur. $\eta$ [ $\eta$ ])	$\eta$ )	(Indo-eur. $\eta$ [ $\eta$ ])	$\eta$ )
Arien <sup>1</sup> <i>a</i>	<i>a</i>	Latin <i>en</i>	<i>en</i>
Grec <i>α</i>	<i>α</i>	Paléosl. <i>ε</i>	<i>ε</i>
Goth. <i>un</i>	<i>um</i>	Lithuan. <i>in</i>	<i>im</i>

Les nasales sonantes ont pu prendre naissance de deux manières: ou par la chute d'un *a*, comme c'est toujours le cas pour les liquides sonantes; ou par l'adjonction à un thème consonantique d'une désinence commençant par une nasale. Nous considérons d'abord le premier cas:

1. Il s'entend qu'en zend l'*a* sorti de la nasale sonante participe aux affections secondaires de l'*a*, par exemple à la coloration en *e*.

## 1. Syllabe radicale.

## A. FORMATIONS VERBALES.

AORISTE THÉMATIQUE (cf. page 9). L'indien *randh* «tomber aux mains de» a un aoriste *á-radh-a-t*, lequel sort de \**a-rudh-a-t*, à supposer du moins que la racine soit bien *randh*, et non *radh*.

On voit ici dès l'abord le contraste des conceptions, suivant qu'on croit ou non à la nasale sonante. Jusqu'ici on regardait la nasale d'une racine telle que *randh* comme un élément mobile rejeté dans la forme faible. Avec la théorie nouvelle c'est au contraire l'*a* qui a été rejeté, en concordance parfaite avec ce qui a été développé plus haut, et l'*a* que nous voyons, l'*a* de *áradhat*, équivaut à une nasale, car il est fait de la substance même de cette nasale évanouie. Si le hasard avait voulu que ce fût un *u* et non un *a* qui se développât dans les langues ariennes sur la nasale sonante, l'aoriste en question serait «*árudhat*».

Le grec est là pour en donner la preuve irréfragable, car chez lui la monotonie de l'*a* cesse et le dualisme se révèle dans les deux teintes *ε* et *α*:

La racine *πενθ* donne l'aoriste: *έ-παθ-ο-ν*<sup>1</sup>.

L'AORISTE THÉMATIQUE REDOUBLÉ ne fournit aucun exemple grec. En sanskrit on peut citer le védique *éa-krad-a-t* de *krand*<sup>2</sup>.

L'AORISTE SANS VOYELLE THÉMATIQUE qui coïncide pour la forme avec l'imparfait de la 2<sup>me</sup> classe verbale<sup>3</sup> n'a pas été mentionné plus haut à propos des liquides, parce qu'il n'offrait aucun cas de *r* en Europe. — Le singulier de l'actif conserve l'*a* (*e*). Le reste de l'actif ainsi que tout le moyen l'expulsent; on a donc en sanskrit:

1. Ce n'est pas que, dans l'espèce, nous n'ayons quelques doutes sur la véritable qualité de l'alpha d'*έπαθον*, et cela à cause du latin *pator*; sur lequel nous reviendrons plus bas. Mais *έπαθον* se trouve être le seul aoriste thématique où l'on puisse supposer une nasale sonante, et, si on le récusait, il suffirait de renvoyer aux exemples qui suivent.

2. Toujours en supposant que la nasale est radicale.

3. Les formes qui ont le «*vridhi*» comme *áçvait*, *ávūf* sont entièrement différentes. Il faut y voir, avec M. Whitney, des aoristes sigmatiques.

## 1° Racines de la forme A (page 8):

Singulier	Pluriel, duel et moyen
<i>cro</i> : á- <i>crav</i> -[a]m; á- <i>cro</i> -t	<i>crá-tám</i>
<i>var</i> : á- <i>var</i> (-s)	á- <i>vr</i> -ta

et avec nasale sonante dans la forme faible:

<i>gam</i> : á- <i>gan</i> (-t)	<i>ga-tám</i>
---------------------------------	---------------

## 2° Racines de la forme B: 1

Singulier	Pluriel, duel et moyen
<i>doh</i> : á- <i>dhok</i> (-t)	á- <i>dúh</i> -ran
<i>varj</i> : <i>várk</i> (-s)	á- <i>vrk</i> -ta

M. Brugman me fait part d'une explication très-ingénieuse des aoristes grecs comme *ἔχευα*, *ἔσσευα* qui jusqu'alors avaient résisté à toute analyse. Ce sont les formes de l'actif correspondant aux aoristes moyens comme *ἐχύμην*, *ἐσσύμην*. La flexion primitive était: *ἔχευα* (pour *ἔχευη*), \**ἔχευς*, \**ἔχευ(τ)*; — pluriel \**ἔχυμεν* etc.; — moyen *ἐχύμην*. Comme au parfait, l'*α* de la première personne *ἔχευα* s'est propagé par tout l'actif, et l'ancien pluriel à syllabe radicale faible s'est retiré devant des formes forgées sur le modèle du singulier (*ἐχέυαμεν*). Cet \**ἔχυμεν* qui n'existe plus et qui est à *ἔχευα* ce qu'en sanskrit \**á-cru-ma* est à *á-crav-am* a son analogue parfait, avec nasale sonante, dans la forme *ἔ-κῆ-μεν* (rac. *κτεν*): seulement, dans ce dernier aoriste, c'est le singulier qui a subi des changements sous l'influence du pluriel: \**ἔ-κτεν-α*, \**ἔ-κτεν(τ)* ont été remplacés par *ἔκταν*, *ἔκτᾶ*. — Dans *κτάμεναι*, *κτάσθαι*, *κτάμενος*, *ἀπ-έ-κτα-το* l'*α* doit être sorti directement de la sonante. — M. Curtius (Verb. I<sup>2</sup> 192) fait remarquer que l'hypothèse d'une racine *κτα* est inadmissible.

PARFAIT (cf. page 11). Les racines de la forme A présentent encore en grec des restes du parfait primitif tels que:

*μέ-μα-τον*; cf. sing. *μέ-μον-α* de *μεν*  
*γε-γά-την*; cf. pf. sg. *γέ-γον-α* de *γεν*;

et au moyen:

*τέ-τα-ται* de *τεν*      *πέ-φα-ται* de *φεν*<sup>2</sup>

1. Les racines de cette forme contenant une nasale ne paraissent pas fournir d'exemple.

2. La 3<sup>e</sup> pl. *πέφανται* est une formation récente faite sur l'analogie des racines en *α*; il faudrait régulièrement *πεφν-αται*. — *γεγάσι*, *μεμανία* et les autres formes où le suffixe commence par une voyelle n'ont pu se



Dans les formes indiennes, la voyelle de liaison a permis à la nasale de rester consomme: *ga-gm-imá*, *ta-tu-isé*. Le participe *sa-sa-cán* (de *san*) offre la sonante; voy. cependant ce mot au registre.

Dans les racines de la forme B on peut citer avec M. Brugman: skr. *tastámbha*, 3<sup>e</sup> pl. *tastabhús* (c'est-à-dire *tastmbhús*); *śacśhándu* a un optatif *śacśhadyát*. En grec on a *πεπασθία* en regard de *πέπονθα* (rac. *πευθ*); M. Brugman adoptant en outre une leçon d'Aristarque obtient: *πέπασθε* (= *πέ-πασ-τε*) au lieu de *πέποσθε* Iliad. β, 99 et pass. — Cf. cependant notre remarque sur *ἐπασθον*, p. 20 i. n.

Le goth. *bund-um* (rac. *bend*) est naturellement pour *bndum*, et tous les verbes gothiques de cette classe présentent semblablement la sonante au parf. pluriel et duel.

PRÉSENT. Dans la 2<sup>e</sup> classe verbale (cf. page 13) on peut signaler en grec (*ἔφαται* ramené à *ἔη-μαι* dans un récent article de M. Brugman K. Z. XXIII 587; la racine est la même que dans l'indien *rámati* «se plaisir, etc.». En sanskrit nous trouvons par exemple: *hán-ti*, 2<sup>e</sup> plur. *ha-thás*, c'est-à-dire *hñ-thás*.

La 8<sup>me</sup> classe verbale fera l'objet d'un prochain travail de M. Brugman, où il montrera que *tanómi*, *vanómi* etc., sont pour *tn-nó-mi*, *vn-nó-mi*. Aussi le grec montre-il l'alpha significatif dans *τά-υυ-ται* de la racine *τεν*, dans *ἄ-υυ-ται* de la rac. *έν*<sup>1</sup>. Cela est dans l'ordre, puisqu'on a, de la rac. *k<sub>2</sub>ai*: *ci-nómi*, de la rac. *dhars*: *dhars-nómi* et non pas: «*éc nomi*, *dhars-nomi*»<sup>2</sup>.

La classe des inchoatifs ajoute *-ska* à la racine *privée d'a*: skr. *yú-cchati* de *yo*, *ucśhāti* de *vas*. Il est clair par conséquent que *yá-cchati* de *yam*, *gá-cchati* de *gam* ont la nasale sonante, et il n'y

produire que par analogie. Il est remarquable que les formes fortes du singulier soient restées à l'abri de toute contamination de ce genre, car *γέγονα*, *μέμαα* n'existent que dans nos dictionnaires ainsi que le montre Curtius Verb. II 169. L'ancienne flexion: *γέγονα*, plur. *γέγονεν* est donc encore transparente.

1. M. Curtius a montré l'identité de *ἄνεται* (Homère a seulement *ἦνυτο*) avec le skr. *sanuté* (rac. *san*); la sifflante a laissé une trace dans l'esprit rude de l'att. *ά-νό-α*. Quant à la racine non affaiblie *έν*, elle vit dans le composé *αὐθ-έν-της* «auteur d'une action». Cf. Fick Wörterb. I<sup>s</sup> 789.

2. Les formes comme *δείνυμι*, *ζεύνυμι* sont des innovations du grec.

a pas de raison de croire que le grec  $\beta\acute{\alpha}\text{-}\sigma\kappa\omega$  soit formé différemment, bien qu'il puisse venir de la racine sœur  $\beta\bar{a}$ .

## D. FORMATIONS NOMINALES.

Le suffixe - $\tau\acute{\alpha}$  (cf. page 14) donne les thèmes suivants:

de *tan* (*ten*): skr. *tu-tá* = gr.  $\tau\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$  = lat. *ten-tus*

de *g<sub>2</sub>am* (*g<sub>2</sub>em*): skr. *ga-tá* = gr.  $\beta\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$ <sup>1</sup> = lat. *ven-tus*

de *man* (*men*): skr. *ma-tá* = gr.  $\mu\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$ <sup>2</sup> = lat. *men-tus*<sup>2</sup>

de *gh<sub>2</sub>an* (*gh<sub>2</sub>en*): skr. *ha-tá* = gr.  $\varphi\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$ <sup>3</sup>

de *ram* (*rem*): skr. *ra-tá* = gr.  $\acute{\epsilon}\rho\alpha\text{-}\tau\acute{o}\varsigma$  (= lat. *lentus*?)

Ces formes indiennes auxquelles il faut ajouter *yatá* de *yam*, *natá* de *nam*, *kšatá* de *kšan*, et qui se reproduisent dans le zend et l'ancien perse (zd. *gata* «parti», a. p. *gata* «tué» etc.) appartiendraient suivant Schleicher Beitrage II 92 seq. à des racines en - $\check{a}$ , et l'auteur s'en sert pour démontrer la théorie qu'on connaît; mais comment se ferait-il que ce fussent précisément là les seuls cas d'un *a* sanskrit terminant une racine et que dans tous les exemples où la nasale n'est pas en jeu, on trouve *i* ou  $\bar{i}$  dans les mêmes participes: *sthitá*, *pítá*? On peut dire tout au contraire que cet *a* porte en lui-même la preuve de son origine nasale.

Les thèmes en - $\tau\acute{\iota}$  (cf. page 15) sont tout semblables aux précédents: skr. *tati* = gr.  $\tau\acute{\alpha}\tau\iota\varsigma$ , cf. lat. *-tentio*; *kšati* (de *kšan*) a pour parallèle grec l'homérique  $\acute{\alpha}\nu\theta\rho\text{-}\kappa\tau\alpha\sigma\acute{\iota}\eta$  (de  $\kappa\tau\epsilon\nu$ ). Le skr. *gáti*, le gr.  $\beta\acute{\alpha}\tau\iota\varsigma$  et le goth. *(ga-)qumþ(i)s* se réunissent de même dans l'indo-européen *g<sub>2</sub>m-ti*. Le goth. *(ga-)mund(i)s* répond au véd. *matí* (skr. classique *mátí*), au lat. *men(tí)s*<sup>4</sup>.

THÈMES EN - $\acute{u}$  (cf. page 15). L'identité de l'ind. *bahú* et du gr.  $\beta\alpha\chi\acute{\upsilon}\varsigma$  (*bahulá* =  $\beta\alpha\chi\upsilon\lambda\acute{o}\varsigma$ ) s'impose avec non moins de force que

1.  $\beta\alpha\tau\acute{o}\varsigma$  pourrait aussi appartenir à la racine  $\beta\bar{a}$  qui a donné  $\acute{\epsilon}\beta\eta\nu$ ; les deux formes devaient nécessairement se confondre en grec. En revanche le skr. *gata* ne saurait dériver de  $\bar{g}\bar{a}$ .

2. Forme conservée dans le mot  $\acute{\alpha}\nu\tau\acute{o}\mu\alpha\tau\acute{o}\varsigma$ , suivant l'étymologie la plus probable. — *-mentus* se trouve dans *commentus*.

3. L'identification du skr. *han* et du grec  $\ast\varphi\epsilon\nu$  sera justifiée plus bas.

4. Les formes latines n'inspirent pas une confiance absolue, en ce sens qu'elles peuvent tout aussi bien s'être formées postérieurement comme le gr.  $\delta\acute{\epsilon}\rho\acute{\epsilon}\tau\iota\varsigma$ ,  $\theta\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\tau\iota\varsigma$ . Pour les formes slaves telles que *-meŕi* cette possibilité se change presque en certitude.

le rapprochement de *pinguis* avec *παχύς* que l'on doit à M. Curtius. On est obligé d'admettre la réduction de la première aspirée *ph* dans la période antéhistorique où l'italique n'avait pas encore converti les aspirées en spirantes, et ceci n'est point sans doute un cas unique dans son genre. Or *pinguis* pour *\*penguís* nous prouve que l'*a* de *bahú* et de *παχύς* représente une nasale sonante. Le superlatif skr. *bámh-ísthá* en offrait du reste la preuve immédiate.

Le skr. *raghú*, *laghú* = gr. *ἐλαχύς* contient également la nasale sonante à en juger par les mots parents skr. *rámhas* et *rámhi*. Donc le latin *lëvis* est pour *\*leñhuis*, *\*leñuis*; les traitements divers de *pinguis* et de *levis* n'ont d'autre raison que la différence des gutturales (*gh<sub>1</sub>* et *gh<sub>2</sub>*: *bahú*, *raghú*). La discordance du vocalisme dans *levis* vis-à-vis d'*ἐλαχύς* est supprimée. Le lith. *lëngvas*, le zd. *reñgya* confirment l'existence de la nasale. Enfin, pour revenir au skr. *raghú*, l'*a* de ce mot ne s'explique que s'il représente une nasale sonante, autrement il devait disparaître comme dans *rgú* (superl. *rágjís/ha*) et dans les autres adjectifs en *-ú*.

Le lat. *densus* indique que *δασύς* est pour *δησύς*.

L'affaiblissement de la syllabe radicale devant le suff. *-ú* se vérifie encore dans *βαθύς*, de la racine *βενθ* dont la forme pleine apparaît dans *βένθ-ος*. Ici cependant, comme plus haut pour *παθειν*, on peut être en doute sur la provenance et par conséquent aussi sur la nature de l'*a*: car à côté de *βενθ* on a la rac. *βād* sans nasale. Ces sortes de doublets nous occuperont dans un prochain chapitre.

Thèmes de diverses formations:

Skr. *así* = lat. *ensis*. Skr. *vastí* et lat. *vē(n)sica*.

Le goth. *ūhtvo* (c.-à-d. *\*unhtvo*) «matin» répond, comme on sait, au védique *aktí* «lumière», auquel on a comparé aussi le grec *ἀκτίς* «rayon».

Le gr. *πάτο-ς* «chemin» doit remonter à *\*πντο-ς*, vu la nasale du skr. *pánthan*, gén. *path-ás* (= *pnth-ás*).

Le thème *ñdhara* (ou peut-être *ñdhara*) «inferior» donne l'indien *ádhara*, le lat. *inferus*, le goth. *undaro*.

M. Scherer (Z. Gesch. der deutsch. Spr. p. 223 seq.), parlant des thèmes des pronoms personnels, se livre à des conjectures

dont M. Leskien a fait ressortir le caractère aventureux (Declination p. 139); sur un point cependant le savant germaniste a touché juste sans aucun doute: c'est lorsqu'il restitue pour le pluriel du pronom de la 1<sup>re</sup> personne un thème contenant une nasale devant l's: *ansma*, *ansma*. Ce n'est pas que les raisons théoriques de M. Scherer soient convaincantes; mais le germanique *uns*, *unsis* ne s'explique que de cette façon. Au lieu de *ansma* ou *ansma*, il faut naturellement *msna* ou *msma*, d'où sortent avec une égale régularité le goth. *uns*, le skr. *asmád*, le grec (éol.) *ἄμμε* = \**ἄσμε*.

Plusieurs cas d'une nature particulière, celui du nom de nombre cent par exemple, trouveront leur place dans un autre chapitre<sup>1</sup>.

## 2. Syllabes suffixales.

La flexion des thèmes en *-an* (*-en*), *-man* (*-men*), *-van* (*-ven*) demande un examen détaillé qui trouvera mieux sa place dans un chapitre subséquent. Il suffit ici de relever ce qui a trait à la nasale sonante: dans la langue-mère, le suffixe perdait son *a* aux cas dits *faibles* et *très-faibles*. Dans ces derniers, la désinence commence par une voyelle et la nasale restait consonne; aux cas «faibles» au contraire elle était obligée de prendre la fonction de voyelle, parce que la désinence commence par une consonne. Là est toute la différence. On a en sanskrit, du thème *ukśán*:

gén. sing. <i>ukśn-ás</i>	intr. pl. <i>ukśá-bhis</i> (= <i>ukśn-bhis</i> )
dat. sing. <i>ukśn-é</i>	loc. pl. <i>ukśá-su</i> (= <i>ukśn-su</i> )

Le grec fait au gén. sing.: *ποιμένος*, au dat. plur.: *ποιμέσι*,

1. Il est possible que la nasale sonante soit représentée en arien par *i*, *u*, dans le mot qui signifie *langue*: skr. *gīhvā* et *gūhū*, zd. *hizva*, *hizu*; — l'ancien perse serait *isāva* selon la restitution de M. Oppert, mais . . . *āva* seul est encore écrit sur le rocher. Comme la consonne qui commence le mot est un véritable Protée linguistique — elle diffère même dans l'iranien vis-à-vis de l'indien — et qu'en lithuanien elle devient *l*, on conviendra que la glose d'Hésychius: *λαυχάνη γλωσσα* trouve son explication la plus naturelle dans la comparaison des mots cités: le thème primitif serait *?-ngḥ<sub>1</sub>ū* ou *?-ngḥ<sub>1</sub>wā*: de là le lat. *d-ingua*, le goth. *t-uggon-*, et le gr. \**λ-αχ<sub>1</sub>αν-η*, *λαυχάνη*. Le slave *j-ezy-kū* montre aussi la sonante. Seul l'*ē* du lith. *l-ėžu-i-s* s'écarte de la forme reconstruite. — Pour l'épenthèse de l'*u* dans le mot grec cf. plus haut (p. 17) *λαυνανή*.

tous deux hystérogènes. Les anciennes formes ont dû être \*ποιμν-ός et \*ποιμᾶ-σι. Il a subsisté quelques débris de cette formation: *κν-ν-ός* du thème *κν-ον*, *φρ-ᾶ-σί* (Pindare) du thème *φρ-εν*. V. Brugman Stud. IX 376.

Au nom.-acc. sing. des neutres en *-man*, l'*a* final de skr. *nāma*, zd. *nāma*, gr. ὄνομα<sup>1</sup> est sorti, aussi bien que l'*ę* du slave *imę* et l'*en* du lat. *nomen* d'une nasale sonante indo-européenne. Morphologiquement, c'est ce que font conclure toutes les analogies, ainsi celle de l'ind. *dātṛ* au nom.-acc. neutre; phonétiquement, c'est la seule hypothèse qui rende compte de l'absence de la nasale dans les deux premières langues citées. — Voilà la première fois que nous rencontrons une nasale sonante à la fin du mot, et le cas mérite une attention spéciale. Si simple que la chose paraisse à première vue, elle ne laisse pas que d'embarasser quelque peu, aussitôt qu'on considère le mot dans son rôle naturel de membre de la phrase. L'indien *dātṛ*, qui vient d'être cité, placé devant un mot commençant par une voyelle, comme *api*, donnerait, d'après les règles du sandhi: *dātṛapi*. En d'autres termes, le *dātṛ* du paradigme n'a de réalité que suivi d'une consonne ou finissant la phrase; devant les voyelles il n'y a que *dātṛ*. Et cependant *ṛ* (ce qui veut dire: *r* doué d'accent syllabique) peut fort bien se maintenir devant les voyelles. C'est ainsi que la phrase anglaise: *the father is* se prononcera couramment: *the fathṛ is*, non pas: *the fathr is*<sup>2</sup>. Il en est de même de *ŋ* dans l'allemand *sieben-und-zwanzig* (*sieben-und-zwanzig*).

Un mot indo-européen comme *stāmn* (nom.-acc. de *stāman-* = skr. *sthāman-*<sup>3</sup>) a donc pu faire à la rencontre d'une voyelle,

1. Le *τ* des cas obliques (*ὄνομαιτος*) n'a probablement existé à aucune époque au nomin.-accusatif. — Le goth. *namo* n'est pas mentionné, parce qu'il est de formation nouvelle.

2. Il est vrai que *ṛ*, *ŋ* etc. placés devant une voyelle paraissent se dédoubler en *ṛṛ*, *ŋŋ* etc. V. Sievers Lautphysiol. p. 27 au milieu. Et, bien qu'on puisse dire que *i* et *u* sont aussi consonnes durant un instant dans le passage des organes à une autre voyelle, dans *ia* ou *ua* par exemple, il n'en reste pas moins certain que la triple combinaison phonique 1) *ia*. 2) *ia* c. à d. *iia*. 3) *iia*, transportée dans la série nasale se réduit à 1) *na* et 2. 3) *ŋna* dans la série de l'*r*: à 1) *ra* et 2. 3) *ṛra*. — *i* désigne l'*i* consonne.

3. Le mot choisi plus haut pour exemple (skr. *nāman*) ne convenait

devant *api* par exemple: *stāmn api* - ou bien *stānu api* (cf. note 2, p. 26). Se décider pour la première alternative serait peut-être admettre implicitement qu'on disait *madhw api* et non *madhu api*, c'est-à-dire faire remonter la règle de sandhi sanskrite relative à *i* et *u* devant les voyelles, du moins dans son principe<sup>1</sup>, jusqu'à la période proethnique; et l'usage védique ne parlerait guère en faveur de cette thèse. Nous n'entrerons pas ici dans la discussion de ce point, parce que nous croyons que l'hypothèse: *stānu api* est en effet la plus probable, mais qu'on veuille bien comparer plus loin ce qui a rapport à l'accusatif singulier des thèmes consonantiques. — On a donc dans la phrase indo-européenne: *stānu tasya* et *stānu api*.

A l'époque où la nasale sonante devint incommode à la langue, époque où Hindous et Iraniens parlaient encore un même idiome, l'ancien *stānu tasya* devint nécessairement *stāna tasya*, skr. *sthāna tasya*. Placé à la fin de la phrase, *stānu* devait également donner *stāna*. Quant à *stānu api*, son développement normal a dû être, en vertu du dédoublement dont il a été question: *stāna-n-api*. Cette dernière forme a péri: il y a eu unification comme dans une foule de cas analogues pour lesquels il suffit de citer les récents travaux de M. Curtius: *Zu den Auslautsgesetzen des Griechischen*. Stud. X 203 seq. et de M. Sievers dans les *Beiträge de Paul et Braune* V 102.

Dans le grec et le slave la marche de cette sélection a dû être à peu de chose près la même que dans les langues ariennes.

FLEXION DES NEUTRES EN *-man*, DANS LA LANGUE GRECQUE. — La flexion grecque (*ὀνόματος, -ματι* etc.) présente partout la nasale sonante grâce à la création d'un thème en *-τ* difficile à expliquer. Il faut natu-

plus ici, parce que la forme primitive de sa syllabe initiale est assez incertaine.

1. Dans son principe seulement, car il faudrait supposer en tous cas un *ǰ* indo-européen à la place de la spirante du sanskrit classique, et le *v* de la même langue serait encore bien plus éloigné de la consonne primitive (*ǰ*). — Nous ajoutons que dans la restitution des formes indo-européennes nous nous servons des signes *w* et *y* sans essayer de distinguer l'*u* et l'*i* consonnes (*u* et *i* de Sievers), des spirantes correspondantes (*w* et *j* de Sievers). Dans le cas de *madhw api*, *w* représenterait certainement *y*.

rellement mettre cette déclinaison en regard de celle de ἦπαρ, ἦπαρος. ὀνόματος répond au skr. *nāmanas*, ἦπαρος au skr. *yaknās*; et pour ce qui est de cette dernière classe de thèmes, nous pouvons être certains, quelle que soit l'origine du τ grec, que la déclinaison indienne *yakṣt*, *yaknās*, qui ne connaît l'r qu'au nom.-acc. sing. reflète fidèlement celle de la langue-mère<sup>1</sup>.

Mais quant à savoir si l'insertion du τ est partie des thèmes en -μα, ou des thèmes en -αρ, ou si elle s'est développée de pair sur les deux classes de thèmes, sans qu'il y ait eu de contamination entre elles, c'est une question qui peut se trancher de plusieurs façons, sans qu'aucune solution soit bien satisfaisante.

Voici quelques points à considérer dans la discussion des probabilités:

1° Les langues parentes possèdent un suffixe -*mi-ta*, élargissement du suff. -*man*; en latin par exemple ce suffixe a donné *augmentum*, *cognomen-tum*. Ce suffixe manque en grec. — Un suffixe -*η-ta* parallèle à un neutre grec en -αρ, -ατος existe probablement dans le lat. *Oufens* (masc.), *Oufentium*: cf. ὄψαρ, -ατος. Car *Oufens* remonte à \**Oufento-s*.

2° Le t qui se montre au nom.-acc. du skr. *yakṣ-t* pourrait bien malgré tout avoir joué un rôle dans le phénomène. On aurait un parallèle frappant dans le lat. *s-an-gu(-en)* en regard du sanskrit *ás-r-g*, g. *as-n-ás*<sup>2</sup>; là nous voyons clairement l'élément consonantique ajouté au r du nom.-acc. se propager sur le thème en -n. D'autre part il y a quelque vraisemblance pour que la dentale de *yakṣt* (*yakṣṭ*) ne soit autre que celle qui marque le neutre dans les thèmes pronominaux<sup>3</sup>; dans ce cas c'est en réalité un d, et il n'y a plus à s'en préoccuper dans la question du τ grec.

3° Dans le cas où l'insertion du τ serait partie des thèmes en -αρ, il est remarquable que le nom.-acc. des mots en -μα ait subi lui aussi un métaplasme venant de ces thèmes, car les formes ἦ-μαρ, τέκ-μαρ, τέκ-μαρ n'ont point d'analogues dans les langues congénères. Il est vrai que, selon l'étymologie qu'on adoptera, il faudra peut-être diviser ainsi: ἦμ-αρ, τέκ-μα-αρ, τέκ-μα-αρ.

1. Partir d'un ancien génitif \*ἦπαρος serait récuser le témoignage du sanskrit et en même temps admettre inutilement en grec un cas d'altération phonétique, dont les exemples, s'ils existent (v. p. 7), sont en tous cas très-sporadiques. Il est vrai que *yakṣt* s'est aussi, plus tard, décliné en entier; mais le fait important, c'est que *yakan* ne peut point avoir d'autre nominatif que *yakṣt*. — Le lat. *jecinoris* a remplacé l'ancien \**jecinis*, grâce à la tendance à l'uniformité qui fit passer l'or du nominatif dans les cas obliques. — M. Lindner (p. 39 de son *Altindische Nominalbildung*) voit aussi dans ἦπαρος le pendant du skr. *yaknās*.

2. Excellent rapprochement de Bopp, en faveur duquel nous sommes heureux de voir intervenir M. Ascoli (*Vorlesungen über vgl. Lautlehre* p. 102). La chute de l'a initial a sa raison d'être; v. le registre.

3. Cf. *yivat* (*yivad*), neutre védique de *yivan*.

4° Les thèmes neutres *ḍoḡar*, *ḡovvar*, qui, dans la plus grande partie de la flexion, remplacent *ḍoḡv*, *ḡoḡv*, sont peut-être au skr. *dāru-u(-as)*, *ḡānu-n(-as)* ce que *ḍoḡar* est au skr. *nānu(-as)*. Ceci, sans vouloir préjuger la valeur morphologique de la nasale de *dāru-u*, et surtout sans insister sur le choix de ces deux thèmes en *u* dont la flexion primitive soulève une foule d'autres questions.

5° Même en sanskrit, certaines formes faibles de thèmes terminés en *an* s'adjoignent un *t*; ainsi *yurati* (= *yuruti*) à côté de *yūnī*, tous deux dérivés de *yuran-*. A son tour l'indien *yuvati* nous remet en mémoire la formation grecque: \**πρῶφρητῦα*, \**πρῶφρασσα*, féminin de *πρῶφρον*. Cf. encore *yūrat* pour \**yūra* au neutre, forme qui comporte aussi une autre explication (p. 28, note 3), et *varimātā*, *ḡkratā*, instrumentaux védiques de *varimān*, *ḡkran*.

6° Les mots paléoslaves comme *žrèbe*, gén. *žrèbeḡ-e* «poulain», *teleḡ-e* «veau» etc. ont un suffixe qui coïncide avec l'*-ar* du grec dans une forme primitive *-nt*. Seulement ces mots sont des diminutifs de formation secondaire, et le grec n'a peut-être qu'un seul exemple de ce genre, l'homérique *πρῶσάρατα* qui semble être dérivé de *πρῶσῶπο-ν*. On peut conjecturer néanmoins que les formes slaves en question sont bien la dernière réminiscence des thèmes comme *ḡπαρ*, *-αρος* et *ḡκḡτ*, *-ḡς*. D'après ce qui a été dit plus haut, le nom.-acc. en *-e* ne pourrait qu'être récent; nous trouvons semblablement en latin le nom.-acc.: *ungu-en*, en grec: *ἄλειφαρ* à côté d'*ἄλειφαρ*.

Voilà quelques-uns des rapprochements qui se présentent à l'esprit dans la question de l'origine du *τ* dans les suffixes *-ar* et *-uar*. Nous nous abstenons de tout jugement; mais personne ne doutera, en ce qui concerne l'*α* qu'il ne soit le représentant d'une nasale sonante.

A côté de skr. *nāma* se placent, sous le rapport du traitement de la nasale sonante finale, les noms de nombre suivants:

*saptā* = lat. *septem*, goth. *sibun*, gr. *ἑπτά*  
*nāva* = lat. *novem*, goth. *niun*, gr. *ἑννέα*  
*dāca* = lat. *decem*, goth. *taihun*, gr. *δέκα*

C'est là la forme du nomin.-accusatif, la seule qui donne matière à comparaison. A la question: «quels sont les thèmes de ces «noms de nombre?» la grammaire hindoue répond: *saptan-*, *navan-*, *daçan-*, et à son point de vue elle a raison, car un instr. pl. comme *saptabhīḡ* ne se distingue en rien de la forme correspondante du thème *nāman-*, qui est *nāmabhīḡ*. Cependant, si nous consultons les langues congénères, deux d'entre elles nous montrent la nasale labiale, le latin et le lithuanien (*dėszimtis*<sup>1</sup>), et ces deux

1. *septyni*, *devyni* sont de formation secondaire. Leskien, *Declin. in Slavisch-Lit.* p. XXVI.



langues sont les seules qui puissent éclairer la question, vu que le gothique convertit l'*m* final en *n*.

SECONDE PREUVE EN FAVEUR DE LA NASALE LABIALE. Le sanskrit termine ses noms de nombre ordinaux, de deux à dix, par *-tiya*, *-tha* ou *-ma*<sup>1</sup>. En omettant pour un instant l'adjectif ordinal qui correspond à *pánca*, et en mettant ensemble les formes dont le suffixe commence par une dentale, on a une première série composée de :

*devi-tiya*, *tr-tiya*, *čatur-thá*, *śaś-thá*,

et une seconde où se trouvent :

*saptamá*, *aṣṭamá*, *navamá*, *daçamá*.

Dans les langues européennes la première formation est la plus répandue, et en gothique elle a complètement évincé la seconde. Il est encore visible néanmoins que les deux séries du sanskrit remontent telles quelles, à part les changements phonétiques, à la langue indo-européenne. En effet aucun idiome de la famille ne montre la terminaison *-ma* là où le sanskrit a *-tha* ou *-tiya*, tandis qu'à chaque forme de notre seconde série répond, au moins dans une langue, un adjectif en *-ma*: nous ne citons pas l'iranien, trop voisin du sanskrit pour changer beaucoup la certitude du résultat.

En regard de *saptamá*: gr. ἑβδομος, lat. *septimus*, boruss. *septmas*, paléosl. *sedmŭ*, irland. *sechtmad*.

En regard de *aṣṭamá*: lith. *aszmas*, paléosl. *osmŭ*, irland. *ochtmad*.

En regard de *navamá*: lat. *nonus* pour \**nomus* venant de \**noumos*, v. Curtius Grdz. p. 534.

En regard de *daçamá*: lat. *decimus*.

Donc les noms de nombre sept, huit, neuf et dix, et ceux-là seuls, formaient dans la langue-mère des adjectifs ordinaux en *-ma*. Or il se trouve précisément que ces quatre noms de nombre<sup>2</sup>, et ceux-là seuls, se ter-

1. Nous ne tenons pas compte de *prathamá* et *turiya*, étrangers à la question.

2. Une des formes du nom de nombre huit se terminait en effet par une nasale. Il est vrai que les composés grecs comme *ὄκτα-κόσιοι*, *ὄκτα-πυγες* n'en offrent qu'une trace incertaine, et qu'ils s'expliquent suffisamment par l'analogie de *ἐκτα-*, *ἐννεα-*, *δεκα-* (cf. *ἕξα-*). Pour le lat. *octingenti*, une telle action de l'analogie est moins admissible; cette forme d'autre part ne saurait renfermer le distributif *octōni*; on peut donc avec quelque raison conclure à un ancien \**octem*. Le sanskrit lève tous les doutes: son nom.-acc. *aṣṭá* est nécessairement l'équivalent d'\**octem*, car personne ne s'avisera de le ramener à un primitif *akta* répondant à une forme grecque fictive «*ὄκτε*» semblable à *πέντε*: une pareille supposition serait dénuée de tout fondement. Tout au plus pourrait-on penser à un duel en *ā* dans le genre de *deva* pour *devā*, et c'est en effet dans ce sens que se prononcent les éditeurs du dictionnaire de St-Petersbourg. Mais

minent par une nasale. Ou bien il y a là un jeu singulier du hasard, ou bien la nasale des cardinaux et celle des ordinaux sont en réalité une seule et même chose; en d'autres termes, pour autant qu'on a le droit de regarder les premiers comme bases des seconds, le suffixe dérivatif des ordinaux est *-a*, non pas *-ma*<sup>1</sup>.

La nasale latente de *saptá*, identique à celle qui apparaît dans *saptamá*, est donc un *m*. Même conclusion, en ce qui concerne *áṣṭá*, *náva*, *dáça*.

Nous revenons au nom de nombre cinq. Bopp (Gr. Comp. II p. 225 seq. de la trad. française) fait remarquer l'absence de la nasale finale dans les langues européennes<sup>2</sup>, ainsi que l'*ε* du grec *πέντε* en regard de l'*α* de *έντά*, *έννά*, *δένα* « conservé par la nasale. » — « De tous ces faits, dit-il, « on est tenté de conclure que la nasale finale de *pañcān*, en sanskrit et « en zend, est une addition de date postérieure. » C'est trop encore que de la laisser aux langues ariennes: en effet, le gén. skr. *pañcānām* (zd. *pañcānām*) serait tout à fait irrégulier s'il dérivait d'un thème en *-an*; il est simplement emprunté aux thèmes en *-a*<sup>3</sup>. Les composés artificiels tels que *priyapañcānas* (Benfey, Vollst. Gr. § 767) n'ont aucune valeur linguistique, et les formes *pañcābhis*, *abhyas*, *-su* ne prouvent rien ni dans un sens ni dans l'autre<sup>4</sup>. Ainsi rien ne fait supposer l'existence d'une nasale.

pourquoi, dans ce cas, cette forme se perpétue-t-elle dans le sanskrit classique? On est donc bien autorisé à admettre une forme à nasale, qui peut-être avait une fonction spéciale dans l'origine. — Pour ce qui est de la forme *aktau*, assurée par le goth. *ahtau*, nous nous bornons à relever dans la formation de son ordinal (gr. \**ὀγδοή-ο-* ou \**ὀγδή-ο-*, lat. *octāv-o-*) le même mode de dérivation au moyen d'un suff. *-a* que dans *áṣṭam-á*, *saptam-á* etc. (v. la suite du texte).

1. Quant à savoir si, en tout dernier ressort, on ne trouverait pas telle ou telle parenté entre le *-ma* du superlatif et le *-m-a* des adjectifs ordinaux, de façon par exemple que déjà dans la période proethnique, la terminaison *ma* de ces derniers aurait produit l'impression du superlatif et aurait été étendue de là à d'autres thèmes pour les élever à cette fonction, ce sont des questions que nous n'avons pas à examiner ici.

2. Le gothique *fimf* ferait « *fimfun* » s'il avait eu la nasale finale.

3. Le point de départ de tous ces génitifs de noms de nombre en *-ānām* paraît être *trayānām*, lequel dérive de *trayá-*, et non de *trí-*. L'accentuation s'est dirigée sur celle des autres noms de nombre. Le zend *ḍrayām* qui permet de supposer \**ḍrayanām* (cf. *vehrkām*, *vehrkanām*), atteste l'ancienneté de ce génitif anormal.

4. Ces mêmes formes dont le témoignage est nul dans la question de savoir si le nom de nombre cinq a ou non une nasale finale, ne pèsent naturellement pas davantage dans la balance, lorsqu'il s'agit de savoir si la nasale de *náva*, *dáça* etc. — dont l'existence n'est pas douteuse — est un *n* ou un *m*.

Les adjectifs ordinaux de ce nombre sont :

gr. *πέμπτος*, lat. *quin(c)tus*, (goth. *fimfta*), lith. *pėnkttas*, paléosl. *petŭ*, zd. *pyřda*, skr. véd. *pañcathá*.

Le nombre cardinal n'ayant pas la nasale finale, ces formations sont conformes à la règle établie plus haut. Si, à côté de *pañcathá*, le sanskrit — mais le sanskrit seul — nous montre déjà dans le Vėda la forme *pañcamá*, c'est que, pour nous servir de la formule commode de M. Havet, étant donnés *pañcá* et le couple *saptá-saptamá*, ou bien *dáçadāçamá* etc., l'Hindou en tira tout naturellement la *quatrième proportionnelle*: *pañcamá*<sup>1</sup>.

M. Ascoli, dans son explication du suffixe grec *-taro*, prend pour point de départ les adjectifs ordinaux *ξvατος* et *δévατος*. Notre thèse ne nous force point à abandonner la théorie de M. Ascoli; il suffit d'ajouter une phase à l'évolution qu'il a décrite et de dire que *ξvατος*, *δévατος* sont eux-mêmes formés sur sol grec à l'image de *τρéτος*, *τέvατος*, *πέμπτος*, *ξκτος*<sup>2</sup>.

La valeur phonétique primitive de la terminaison *-ama* des formes sanskrites, et de ce qui lui correspond dans les autres langues, est examinée ailleurs.

Il n'était pas inutile pour la suite de cette étude d'accentuer le fait, assez généralement reconnu, que la nasale finale des noms de nombre est un *m*, non pas un *n*. La valeur morphologique de cet *m* n'est du reste pas connue, et en le plaçant provisoirement sous la rubrique *syllabes suffixales* nous n'entendons en aucune manière trancher cette obscure question.

Outre la flexion proprement dite, deux opérations grammaticales peuvent faire subir aux suffixes des variations qui engendreront la nasale — ou la liquide — sonante, savoir la composition et la dérivation. Ce sont elles que nous étudierons maintenant<sup>3</sup>.

C'est une loi constante à l'origine, que les suffixes qui expulsent leur *a* devant certaines désinences prennent aussi cette

1. On trouve inversement *saptátha*, zd. *haptáda*, à côté de *saptamá*. En présence de l'accord à peu près unanime des langues congénères, y compris le grec qui a cependant une préférence bien marquée pour le suff. *-ro*, on ne prétendra point que c'est là la forme la plus ancienne.

2. Nous n'avons malheureusement pas réussi à nous procurer un autre travail de M. Ascoli qui a plus directement rapport aux noms de nombre, intitulé: *Di un gruppo di desinenze Indo-Europee*.

3. Le nombre des liquides sonantes dtes à la même origine étant très-minime, nous n'avons fait qu'effleurer ce sujet à la page 18.

forme réduite, lorsque le thème auquel ils appartiennent devient le premier membre d'un composé. Brugman K. Z. XXIV 10. Cf. plus haut p. 18.

Le second membre du composé commence-t-il par une consonne, on verra naître la sonante à la fin du premier. Les langues ariennes sont toujours restées fidèles à cette antique formation:

skr. *nāma-dhēya* (= *nāmn-dhēya*)

Cette forme en *-a* qui ne se justifie que devant les consonnes s'est ensuite généralisée de la même manière qu'au nomin.-acc. neutre: on a donc en sanskrit *nāmānika* au lieu de \**nāmnānika*. — *açmāsyā* de *açman* «rocher» et *āsyā* «bouche» est un exemple védique de cette formation secondaire; c'est aussi le seul qui se trouve dans le dictionnaire du Rig-Véda de Grassmann<sup>1</sup>, et l'on a simultanément une quantité de composés dont le premier membre est *vr̥ṣan* et qui offrent les restes du procédé ancien: *vr̥ṣan* composé avec *āçva* par exemple, donne, non pas *vr̥ṣāçva*, mais *vr̥ṣanaçvā*, ce qu'il faut traduire: *vr̥ṣṇ-n-açvā*. D'après l'analogie des thèmes en *-r* (*pitrartha* de *pitara* et *artha*), on attendrait \**vr̥ṣnaçvā*; et nous retrouvons ici l'alternative formulée plus haut dans *stāmn api*, *stāmn̄ api*. Peut-être que dans la composition il faut comme dans la phrase s'en tenir à la seconde formule, et que *pitrartha* doit en fait d'ancienneté céder le pas à *vr̥ṣanaçva*.

Dans les composés grecs dont le premier membre est un neutre en *-μα*, *ὄνομα-κλιτός* par exemple, on peut avec M. Brugman (Stud. IX 376) reconnaître un dernier vestige de la formation primitive, à laquelle s'est substitué dans tous les autres cas le type *ἀρρεν-ο-γόνος*. Cf. p. 34 *ἄπαξ* et *ἄπλόος*.

DÉRIVATION. Il va sans dire qu'ici comme partout ailleurs la sonante ne représente qu'un cas particulier d'un phénomène général d'affaiblissement; qu'elle n'apparaîtra que si l'élément dérivatif commence par une consonne. Voyons d'abord quelques exemples du cas inverse, où le suffixe secondaire commence par une voyelle. Déjà dans le premier volume du Journal de Kuhn (p. 300), Ebel mettait en parallèle la syncope de l'*a* aux cas faibles du skr. *rājan* (gén. *rājānas*) et la formation de *λίμν-η*, *ποίμν-η*,

1. Ajouter cependant les composés des noms de nombre, tels que *saptāçva*, *dāçāritra*. Leur cas est un peu différent.

dérivés de *λιμήν*, *ποιμήν*. M. Brugman (Stud. IX 387 seq.) a réuni un certain nombre d'échantillons de ce genre qui se rapportent aux thèmes en *-ar*, et parmi lesquels on remarquera surtout lat. *-sobrinus* = *\*-sosr-inus*, de *soror*. Cf. loc. cit. p. 256, ce qui est dit sur *ῥμν-ο-ς*, considéré comme un dérivé de *ῥμήν*.

L'élément dérivatif commence par une consonne:

Le suffixe *-man* augmenté de *-ta* devient *-μητα*. Un exemple connu est: skr. *γρό-mata* = v. haut-all. *hlin-munt*. Le latin montre, régulièrement, *-mento*: *cognomentum*, *tegumentum* etc.

Un suffixe secondaire *-bha* qui s'ajoute de préférence aux thèmes en *-an* sert à former certains noms d'animaux. Sa fonction se borne à *individualiser*, suivant l'expression consacrée par M. Curtius. Ainsi le thème qui est en zend *arshan* «mâle» n'apparaît en sanskrit que sous la forme amplifiée *ṛṣa-bhá* (= *ṛṣṇ-bhá*) «taureau». De même: *vṛṣan*, *vṛṣa-bhá*. A l'un ou à l'autre de ces deux thèmes se rapporte le grec *Εἰραφ-ιώτης*, éol. *Ἐρραφ-εῖωτης*, surnom de Bacchus<sup>1</sup>, v. Curtius Grdz. 344.

Le grec possède comme le sanskrit un assez grand nombre de ces thèmes en *-i-bha*, parmi lesquels *ἔλ-αφο-ς* est particulièrement intéressant, le slave *j-elen-i* nous ayant conservé le thème en *-en* dont il est dérivé. M. Curtius ramène *ἔλλός* «faon» à *\*ἔλ-v-ό-ς*; ce serait une autre amplification du même thème *el-en*.

Les mots latins *columba*, *palumbes*, appartiennent, semble-t-il, à la même formation; mais on attendrait *-emba*, non *-umba*.

Le skr. *yúvan* «jeune», continué par le suff. *-za*, donne *yuvazá*. A qui serait tenté de dire que «la nasale est tombée», il suffirait de rappeler le lat. *juven-cu-s*. Le thème primitif est donc bien *yauṇ-ká*. Le goth. *juggs* semble être sorti de *\*jivuggs*, *\*jiuggs*; cf. *níun* pour *\*níun*.

Skr. *párvata* «montagne» paraît être une amplification de *párvan* «articulation, séparation». On en rapproche le nom de pays *Παρρασία*, v. Vaniček Gr.-Lat. Et. W. 523.

Le thème grec *ἔν-* «un», plus anciennement *\*σεμ-*, donne *ἄ-παξ* et *ἄ-πλόος* qui sont pour *\*σηπαξ*, *\*σηπλοος*. La même

1. L's initial n'est probablement qu'une altération éolo-ionienne (cf. *ἔραην*) de l'*α* que doit faire attendre le *ῥ* de la forme sanskrite.

forme *sm-* se retrouve dans le lat. *sim-plex* = \**sem-plex* et dans l'indien *sa-kṛt*.

Dans le Vêda, les adjectifs en *-vant* tirés de thèmes en *-an*, conservent souvent l'*n* final de ces thèmes devant le *r*: *ómanvant*, *vṛṣanvant* etc. Cela ne doit pas empêcher d'y reconnaître la nasale sonante, car devant *y* et *w*, soit en grec soit en sanskrit, c'est *an* et non pas *a* qui en est le représentant régulier<sup>1</sup>. C'est ce que nous aurions pu constater déjà à propos du participe parf. actif, à la page 22 où nous citions *sasaván*. Cette forme est seule de son espèce, les autres participes comme *gághanván*, *vavanván*, montrant tous la nasale. *sasaván* lui-même répugne au mètre en plusieurs endroits; Grassmann et M. Delbrück proposent *sasanván*<sup>2</sup>. C'est en effet *-anván* qu'on doit attendre comme continuation de *-nván*, et *-nván* est la seule forme qu'on puisse justifier morphologiquement: cf. *cuçukván*, *ákṛván*. Le zend *gáynvāo* est identique à *gághanván*.

La formation des féminins en *-ī* constitue un chapitre spécial de la dérivation. Relevons seulement ceux que donnent les thèmes en *-vant* dont il vient d'être question: *nr-vātī*, *re-vātī* etc. Le grec répond par *-fεσσα* et non \**-fασσα* comme on attendrait. Homère emploie certains adjectifs en *-fεις* au féminin: *εἰς Πύλον ἡμαθόεντα*, mais il ne s'en suit pourtant point que le fém. *-fεσσα* soit tout moderne: cela est d'autant moins probable qu'un primitif *-fεντα* est impossible: il eût donné *-fεισα*. Mais l'absence de la nasale s'explique par le \**-fασσα* supposé, qui a remplacé son *a* par *ε* et qui, à part cela, est resté tel quel, se bornant à imiter le vocalisme du masculin.

Nous arrivons aux nasales sonantes des syllabes désinentielles, et par là au second mode de formation de ces phonèmes (v. page 19), celui où l'*a*, au lieu d'être expulsé comme dans les

1. Cette évolution de la nasale sonante ne doit pas être mise en parallèle avec les phonèmes *řr* et *ār*, p. ex. dans *títirván*, *pūryáte*, ou du moins seulement avec certaines précautions dont l'exposé demanderait une longue digression. L'existence du *r* dans *ákṛván*, *gāgrván*, *paprván* etc., suffit à faire toucher au doigt la disparité des deux phénomènes.

2. On pourrait aussi conjecturer *sasāván*; cf. *sātá*, *sāyáte*.

cas précédents, n'a existé à aucune époque. Il sera indispensable de tenir compte d'un facteur important, l'accentuation du mot, dont nous avons préféré faire abstraction jusqu'ici, et cela principalement pour la raison suivante, c'est que la formation des nasales — et liquides — sonantes de la première espèce, coïncidant presque toujours avec un *éloignement* de la tonique, l'histoire de leurs transformations postérieures est de ce fait même à l'abri de ses influences.

Au contraire, la formation des nasales sonantes de la seconde espèce est évidemment tout à fait indépendante de l'accent; il pourra donc leur arriver de supporter cet accent, et dans ce cas le traitement qu'elles subiront s'en ressentira souvent.

Nous serons aussi bref que possible, ayant peu de chose à ajouter à l'exposé de M. Brugman.

Pour les langues ariennes, la règle est que la nasale sonante portant le ton se développe en *an* et non pas en *a*.

DÉSINENCE -NTI DE LA 3<sup>e</sup> PERSONNE DU PLURIEL. Cette désinence, ajoutée à des thèmes verbaux consonantiques, donne lieu à la nasale sonante. La plupart du temps cette sonante est frappée de l'accent, et se développe alors en *an*:

2<sup>e</sup> classe: *lih-ánti* = *lih-ñti*      7<sup>e</sup> cl.: *yung-ánti* = *yung-ñti*

Dans la 3<sup>e</sup> classe verbale, la 3<sup>e</sup> pers. du pluriel de l'actif a la particularité de rejeter l'accent sur la syllabe de redoublement; aussi la nasale de la désinence s'évanouit: *pi-pr-ati* = *pi-pr-ñti*. Il en est de même pour certains verbes de la 2<sup>e</sup> classe qui ont l'accentuation des verbes redoublés, ainsi *çás-ati* de *çás* « commander ».

En ce qui concerne *dádhati* et *dádati*, il n'est pas douteux que l'*a* des racines *dhā* et *dā* n'ait été éliidé devant le suffixe, puisqu'au présent de ces verbes l'*a* n'est conservé devant aucune désinence du pluriel ou du duel: *da-dh-más*, *da-d-más* etc. La chose serait plus discutable pour la 3<sup>e</sup> pers. du pl. *gáhati* d'un verbe comme *hā* dont la 1<sup>e</sup> pers. du pl. fait *ga-hi-más*, où par conséquent l'*a* persiste, du moins devant les désinences commençant par une consonne. Néanmoins, même dans un cas pareil, toutes les analogies autorisent à admettre l'élosion de l'*a* radical; nous nous bornons ici à rappeler la 3<sup>e</sup> pers. pl. du parf. *pa-p-ús* de *pā*, *ya-y-ús* de *yā*, etc. L'*a* radical persistant, il n'y aurait jamais eu

de nasale sonante et l'*n* se serait conservé dans «*já-ha-nti*», aussi bien qu'il s'est conservé dans *bhára-nti*. — Ceci nous amène à la forme correspondante de la 9<sup>e</sup> classe: *punánti*. Ici aussi nous diviserons: *pu-n-ánti* = *pu-n-ánti*, plutôt que d'attribuer l'*a* au thème; seulement la nasale est restée, grâce à l'accent, absolument comme dans *lihánti*<sup>1</sup>.

La désinence *-ntu* de l'impératif passe par les mêmes péripiétés que *-nti*.

LA DÉSINENCE *-NT* de l'imparfait apparaît, après les thèmes consonantiques, sous la forme *-an* pour *-ant*. Cette désinence recevant l'accent — ex. *vr-án* de *var* —, elle n'a rien que de régulier.

LA DÉSINENCE DU MOYEN *-NTAI* devient invariablement *-ate* en sanskrit, lorsqu'elle s'ajoute à un thème consonantique. C'est que, primitivement, la tonique ne frappait jamais la syllabe formée par la nasale, ce dont témoignent encore les formes védiques telles que *rihaté*, *anhaté*. Brugman Stud. IX 294.

Au sujet de l'imparfait *liháta*, l'accentuation indo-européenne *rihntá* ne peut faire l'objet d'aucun doute, dès l'instant où l'on admet *rihntái* (*rihaté*). Quant à l'explication de la forme indienne, on peut faire deux hypothèses: ou bien le ton s'est déplacé dans une période relativement récente, comme pour le présent (véd. *rihaté*, class. *liháte*). Ou bien ce déplacement de l'accent remonte à une époque plus reculée (bien que déjà exclusivement arienne) où la nasale sonante existait encore, et c'est ce que suggère le védique *kránta* (Delbrück A. Verb. 74) comparé à *ákrata*. On dirait, à voir ces deux formes, que la désinence *-ata* n'appartient en réalité qu'aux formes pourvues de l'augment<sup>2</sup> et que dans toutes les autres la nasale sonante accentuée a dû devenir *an*, d'où la désinence *-anta*. Plus tard *-ata* aurait gagné du terrain, et *kránta* seul aurait subsisté comme dernier témoin du dualisme perdu. Cette seconde hypothèse serait superflue, si

1. S'il y a un argument à tirer de l'imparfait *apunata*, il est en faveur de notre analyse.

2. Il est certain que l'accentuation de ces formes a été presque partout sans influence sur le vocalisme, et qu'il faut toujours partir de la forme sans augment. Mais cela n'est pas vrai nécessairement au-delà de la période proethnique.



*kránta* était une formation d'analogie, comme on n'en peut guère douter pour les formes que cite Bopp (Kr. Gram. d. Skr. Spr. § 279): *práyuntánta* etc. Cf. plus haut p. 10.

**PARTICIPE PRÉSENT EN -NT.** Le participe présent d'une racine comme *vaç* «vouloir» (2<sup>e</sup> classe) fait au nom. pl. *uçántas*, au gén. sg. *uçatás*. Dans les deux formes il y a nasale sonante; seulement cette sonante se traduit, suivant l'accent, par *an* ou par *a*. Au contraire dans le couple *tudántas*, *tudatás*, de *tud* (6<sup>e</sup> classe), la seconde forme seulement contient une nasale sonante, et encore n'est-elle point produite de la même manière que dans *uçatás*: \**tudántas* (*tudatás*) vient du thème *tuda<sub>nt</sub>*- et a perdu un *a*, comme \**ty-tá* (*talá*) formé sur *tan*; tandis que \**uçántas* (*uçatás*) vient du thème *uçnt*- et n'a jamais eu ni perdu d'*a*. — Certaines questions difficiles se rattachant aux différents participes en *-nt* trouveront mention au chapitre VI.

Jusqu'ici l'existence de la nasale sonante dans les désinences verbales en *-nti* etc., n'est assurée en réalité que par l'absence de *n* dans les formes du moyen et autres, dans *rihaté* par exemple. Les langues d'Europe avec leur vocalisme varié apportent des témoignages plus positifs.

Les verbes slaves qui se conjuguent sans voyelle thématique ont *-ęti* à la 3<sup>e</sup> pers. du plur.: *jadęti*, *vędęti*, *dadęti*; cf. *nesęti*. De même les deux aoristes en *-s* font *nęsę*, *nesosę*, tandis que l'aoriste à voyelle thématique fait *nesę*.

Le grec montre, après les thèmes consonantiques, les désinences suivantes: à l'actif, *-avti* (*-āsi*), *-āti* (*-āsi*); au moyen, *-avai*, *-avo*<sup>1</sup>. Les deux dernières formes n'offrent pas de difficulté; il s'agit seulement de savoir pourquoi l'actif a tantôt *-avti*, tantôt *-avti*. La désinence *-avti* n'apparaît qu'au parfait: *έθώκατι*, *πεφύνασι*, mais le même temps montre aussi *-avti* (*-āsi*): *γεργάφασι* etc. Le présent n'a que *-avti*. M. Brugman attribue à l'influence de l'accent la conservation de *n* au présent: *έāsī* = *sánti*. En ce qui concerne le parfait, il voit dans *-avti* la forme régulière<sup>2</sup>: *-avti* y a pénétré par l'analogie du présent ou plus probablement par celle de parfaits de racines en *α* comme *έστα-avti*, *τέθνα-avti*.

1. Hézychius a cependant une forme *έσάavtai*.

2. Ici il faut se souvenir que l'auteur regarde à bon droit le parfait grec comme dénué de voyelle thématique; l'*α* n'appartient pas au thème.

— Ce qui est dit sur l'accent ne satisfait pas entièrement, car, ou bien il s'agit de l'accentuation que nous trouvons en grec, et alors *ἔαντι ἰθώατι* se trouvent tous deux dans les mêmes conditions, ou bien il s'agit du ton primitif pour lequel celui du sanskrit peut servir de norme, et ici encore nous trouvons parité de conditions: *sinti, tutudis*. L'hypothèse *titudati* ou *tutudati*, comme forme plus ancienne de *tutudis* (p. 320) est sans fondement solide. L'action de l'accent sur le développement de la nasale sonante en grec demeure donc enveloppé de bien des doutes<sup>1</sup>.

A la 3<sup>e</sup> pers. du plur. *ἔλυσαν, -αν* est désinence; le thème est *λυσ*, ainsi que le montre M. Brugman (p. 311 seq.). L'optatif *λύσειαν* est obscur. Quant à la forme arcadienne *ἀποτίνοιαν*, rien n'empêche d'y voir la continuation de *-nt*, et c'est au contraire la forme ordinaire *τίνοιεν* qu'on ne s'explique pas. Elle peut être venue des optatifs en *ιη*, comme *δοίην*, 3<sup>e</sup> pl. *δοῖεν*.

Parmi les participes, tous ceux de l'aoriste en *σ* contiennent la nasale sonante: *λύσ-αντ*. Au présent il faut citer le dor. *ἔασσα* (Ahrens II 324) et *γεκαθά* (*ἐκοῦσα*, Hes.) que M. Mor. Schmidt change à bon droit en *γεκάσα*. Toute remarque sur une de ces deux formes ferait naître à l'instant une légion de questions si épineuses que nous ferons infiniment mieux de nous taire.

DÉSINENCE -NS DE L'ACCUSATIF PLURIEL. L'arien montre après les thèmes consonantiques: *-as*: skr. *ap-ás*, ce qui serait régulier, n'était l'accent qui frappe la désinence et qui fait attendre *\*-án* = *\*-áns*. M. Brugman a développé au long l'opinion que cette forme de la flexion a subi dans l'arien une perturbation;

1. La question est inextricable. Est-on certain que les formes du présent n'ont pas, elles aussi, cédé à quelque analogie? Au parfait, on n'est pas d'accord sur la désinence primitive de la 3<sup>e</sup> pers. du pluriel. Puis il faudrait être au clair sur l'élision de l'*a* final des racines, devant les désinences commençant par une sonante: lequel est le plus ancien de *τιθε-ντι* ou de *gáhati* = *gah-nti*? Plusieurs indices, dans le grec même, parleraient pour la seconde alternative (ainsi *τιθείαι*, arcad. *ἀπυδόας* seraient un vestige de *\*τιθαντι* — ou *\*τιθατι*? —, *\*ἀποδας*; la brève de *γνούς*, *ἔγνω* s'expliquerait d'une manière analogue). Enfin les formes étonnantes de la 3<sup>e</sup> p. pl. de la rac. *as* «être» ne contribuent pas, loin de là, à éclaircir la question, et pour brocher sur le tout, on peut se demander, comme nous le ferons plus loin, si la 3<sup>e</sup> pers. du plur. indo-européenne n'était pas une forme à syllabe radicale forte, portant le ton sur la racine.

que primitivement l'accusatif pluriel a été un cas fort, comme il l'est souvent en zend et presque toujours dans les langues européennes, et que l'accent reposait en conséquence sur la partie thématique du mot. Nous ne pouvons que nous ranger à son avis. — La substitution de l'*a* à la nasale sonante précède ce bouleversement de l'accusatif pluriel; de là l'absence de nasale.

Le grec a régulièrement *-as*: *πόδ-ας*, cf. *ἴππους*. Les formes crétoises comme *ποινί-ας* ne sont dues qu'à l'analogie de *παι-γυρά-ας* etc. Brugman loc. cit. p. 290. — Le lat. *-ēs* peut descendre en ligne directe de *-ēs*, *-ens*; l'ombr. *nerf* = \**nerns*. — L'acc. goth. *broþrum* est peut-être, malgré son antiquité apparente, formé secondairement sur *broþrum*, comme le nom. *broþrjus*. (Cf. p. 47.

DÉSINENCE -M. (Accusatif singulier et 1<sup>o</sup> pers. du sing.) L'acc. sing. *pádam* et la 1<sup>o</sup> pers. de l'imparf. *ásam* (rac. *as*) se décomposent en *pád + m*, *ás + m*.

D'où vient que nous ne trouvons pas «*páda*, *ása*», comme plus haut *náma*, *dáça*? La première explication à laquelle on a recours est infailliblement celle-ci: la différence des traitements tient à la différence des nasales: *pádam* et *ásam* se terminent par un *m*, *náma* et *dáça* par un *n*. C'est pour prévenir d'avance et primitivement cette solution erronée, que nous nous sommes attaché (p. 29 seq.) à établir que la nasale de *dáça* ne peut être que la nasale labiale; il faut donc chercher une autre réponse au problème. Voici celle de M. Brugman (loc. cit. p. 470): «laissée à elle-même, la langue semble avoir incliné à rejeter la nasale, et dans *dáça* elle a donné libre cours à ce penchant, mais l'*m* dans *pádam* était tenu en bride par celui de *áçra-m*, et dans *ásam* par celui de *ábhara-m*.» Ceci tendrait à admettre une action possible de l'analogie sur le cours des transformations phonétiques, qu'on regarde d'ordinaire comme étant toujours purement mécaniques; principe qui n'a rien d'inadmissible en lui-même, mais qui demanderait encore à être éprouvé. Si nous consultons les langues congénères, le slave nous montre l'acc. sing. *matere*<sup>1</sup> = skr. *mātaram*, mais *ime* = skr. *nāma*; le gothique a l'acc. sing. *fadar* = skr. *pítarān*, mais *taihun* = skr. *dāça*. Ceci nous avertit, je crois, d'une différence primordiale. Plus haut nous avons admis qu'un mot indo-européen *stāmy* (skr. *sthāma*) restait toujours disyllabique, que, suivi d'une voyelle,

1. M. Scholvin dans son travail *Die declination in den pannon.-sloven. denkmälern des Kirchensl.* (Archiv f. Slav. Philol. II 523), dit que la syntaxe slave ne permet pas de décider avec sûreté si *matere* est autre chose qu'un génitif, concède cependant qu'il y a toute probabilité pour que cette forme soit réellement sortie de l'ancien accusatif.

il ne devait point *stamm*<sup>1</sup>. On peut se représenter au contraire que l'acc. *patarm* faisait *patarm api*, et admettre même que *patarm* restait dissyllabique devant les consonnes: *patarm tasya*<sup>2</sup>. Sans doute on ne doit pas vouloir poser de règle parfaitement fixe, et la consonne finale du thème amenait nécessairement des variations; dans les accusatifs comme *bharantm*, une prononciation dissyllabique est impossible devant les consonnes. Mais nous possédons encore les indices positifs d'un effort énergique de la langue tendant à ce que l'*m* de l'accusatif ne formât pas une syllabe: ce sont les formes comme skr. *usām*, zd. *ushām* = \**usāsm*, *pānthām*, zd. *pāntām* = \**pānthamm*<sup>3</sup>, et une foule d'autres que M. Brugman a traitées Stud. 307 seq. K. Z. XXIV 25 seq. Certains cas comme Zṛ̥p = *dyām*, βāv = *gām*, semblent remonter plus haut encore. De même, dans le verbe, on a la 1<sup>re</sup> pers. *ram* = \**rarm* (Dehbrück, A. Verb. p. 24). Si cette prononciation s'est perpétuée jusqu'après la substitution de l'*a* à la nasale sonante, on conçoit que l'*m* de *patarm* et *āsm*, ait été sauvé et se soit ensuite développé en *-am* par *svarabhakti*. — Le goth. *fadar* pour \**fadarum* a perdu la consonne finale, tandis que \**tehm* se développait en *taihun*. En ce qui concerne la première personne du verbe, M. Paul a ramené le subjonctif *bairau* à \**bairaj-u* = skr. *bhārey-[a]m*; si cet *-u* ne s'accorde guère avec la disparition totale de la désinence dans *fadar*, il laisse subsister du moins la différence avec les noms de nombre, qui ont *-un*. M. Brugman a indiqué (p. 470) une possibilité suivant laquelle l'acc. *tunju* appartiendrait à un thème *tunp*; l'accord avec *bairau* serait alors rétabli; mais pourquoi *fadar* et non «*fadaru*»? Doit-on admettre une assimilation de l'accusatif au nominatif? — Le slave \**matrem*, *matere* doit s'être développé sur \**materm* encore avant l'entrée en vigueur de la loi qui a frappé les consonnes finales. La première personne des aoristes non-thématiques *nēsū*, *nesochū* n'est plus une forme pure: elle a suivi l'analogie de l'aoriste thématique. Du côté opposé nous trouvons *imeḡ* pour *imḡ*. — Nous aurions dû faire remarquer plus haut déjà que la règle établie par M. Leskien suivant laquelle un *a* final contient toujours un ancien *ā long* n'entraîne pas d'impossibilité à ce que *eḡ* dans les mêmes conditions continue une nasale sonante; car ce dernier phonème a pu avoir une action toute spéciale (cf.

1. Pour les neutres en *-man* qui sont dérivés d'une racine terminée par une consonne, c'est la seule supposition possible, attendu que *n* se trouvait alors précédé de deux consonnes (*vakmḡ*, *sadmḡ*) et que dans ces conditions il était presque toujours forcé de faire syllabe même devant une voyelle. — Pour ce qui est des noms de nombre on remarquera que le dissyllabisme de *saptm* est prouvé par l'accent concordant du skr. *saptā*, du gr. *ἑξτά* et du goth. *sibun*, lequel frappe la nasale.

2. Cf. la prononciation de mots allemands comme *harm*, *lärm*.

3. Ces formes, pour le dire en passant, sont naturellement importantes pour la thèse plus générale que la désinence de l'accus. des thèmes consonantiques est *-m* et non *-am*.

goth. *tailun* etc. où il a conservé la nasale contre la règle générale), et l'e ne termine le mot que dans ce cas-là. — En grec et en latin les deux finales se sont confondues dans un même traitement.

Mentionnons encore la 1<sup>e</sup> pers. du parf. skr. *vai-a* gr. *oid-a*. Aux yeux de M. Brugman la désinence primitive est *-m*. Dans ce cas, dit M. Sievers, le germ. *vait* est parti de la 3<sup>e</sup> personne, car le descendant normal de *vaidm* serait «*vaitum*».

En résumé, la somme de faits dont il a été question dans ce chapitre et dont nous devons la découverte à MM. Brugman et Osthoff<sup>1</sup> est extrêmement digne d'attention. Ces faits trouvent leur explication dans l'hypothèse des mêmes savants de liquides et de nasales sonantes proethniques, que nous regardons à l'avenir comme parfaitement assurée. — Résumons les arguments les plus saillants qui parlent en sa faveur:

1. Pour ce qui est des liquides, quiconque ne va pas jusqu'à nier le lien commun que les faits énumérés ont entre eux, devra reconnaître aussi que l'hypothèse d'un *r* voyelle est celle qui en rend compte de la manière la plus simple, celle qui se présente le plus naturellement à l'esprit, puisque ce phonème existe, puisqu'on le trouve à cette place dans une des langues de la famille, le sanskrit. — Dès lors il y a une forte présomption pour que les nasales aient pu fonctionner de la même manière.

2. Certaines variations du vocalisme au sein d'une même racine qui s'observent dans plusieurs langues concordamment, s'expliquent par cette hypothèse.

3. L'identité théorique des deux espèces de nasales sonantes — celles qui doivent se produire par la chute d'un *a* (*ταρός*) et celles qu'on doit attendre de l'adjonction à un thème consonantique d'une désinence commençant par une nasale (*ῆται*) — est vérifiée par les faits phonétiques.

4. Du même coup les dites désinences se trouvent ramenées à une unité: il n'est plus nécessaire d'admettre les doublets: *-anti*, *-nti*; *-ans*, *-ns*, etc.

1. L'hypothèse des liquides sonantes indo-européennes a été faite il y a deux ans par M. Osthoff, *Beiträge de Paul et Braune* III 52, 61. La loi de correspondance plus générale qu'il établissait a été communiquée avec son autorisation dans les Mémoires de la Soc. de Ling. III 282 seq. Malheureusement ce savant n'a donné nulle part de monographie complète du sujet.

5. L'idée qu'on avait, que les nasales ont pu dans certains cas être rejetées dès la période proethnique conduit toujours, si l'on regarde les choses de près, à des conséquences contradictoires. La théorie de la nasale sonante supprime ces difficultés en posant en principe que dans la langue mère aucune nasale n'a été rejetée.

En fait d'objections, on pourrait songer à attaquer la théorie précisément sur ce dernier terrain, et soutenir la possibilité du rejet des nasales en se basant sur le suffixe sanskrit *-vams* qui fait *us* aux cas très-faibles; le grec *-via* = *-usī* prouve que cette dernière forme est déjà proethnique. Dans l'hypothèse de la nasale sonante la forme la plus faible n'aurait jamais pu donner que *-vas* = *-vms*. Mais il est hautement probable, comme l'a fait voir M. Brugman K. Z. XXIV 69 seq. que la forme première du suffixe est *-vas*, qu'il n'a été infecté de la nasale aux cas forts que dans le rameau indien de nos langues, et cela par voie d'analogie<sup>1</sup>.

M. Joh. Schmidt, tout en adhérant en général à la théorie de M. Brugman dans la recension qu'il en a faite *Jenaer Literaturz.* 1877 p. 735, préférerait remplacer la nasale sonante par une nasale précédée d'une voyelle irrationnelle: *ās'ntai* = *ḡarai*. Il ajoute: «si l'on voulait en se fondant sur *ukṣṇás*, ramener *ukṣá-bhis* à *ukṣṇbhis*, il faudrait aussi pour être conséquent, faire sortir «*cvábhī*, *pratyágbhis* de \**cunbhis*, \**pratigbhis*.» L'argument est des mieux choisis, mais on ne doit pas perdre de vue le fait suivant, c'est que les groupes *i + n*, *u + n*, ou bien *i + r*, *u + r* peuvent toujours se combiner de deux manières différentes, suivant qu'on met l'accent syllabique sur le premier élément ou sur le second — ce qui ne change absolument rien à leur nature. On obtient ainsi: *in* ou *yn* (plus exactement *in̄*), *un* ou *un̄* (*yn̄*) etc. Or l'observation montre que la langue se décide pour la première ou pour la seconde alternative, suivant que le groupe est suivi

1. On peut faire valoir entre autres en faveur de cette thèse le mot *anaḍvah*, nomin. *anaḍvān* qui vient de la racine *vah* ou de la racine *vadh*: on n'a jamais connu de nasale à aucune des deux. Puis le mot *pūmān* dont l'instr. *pūmsá* ne s'explique qu'en partant d'un thème *pumas* sans nasale. Il est vrai que ce dernier point n'est tout à fait incontestable que pour qui admet déjà la nasale sonante.

d'une voyelle ou d'une consonne:  $cu + n + as$  devient  $ḥnas$ , non  $ḥn(n)as$ ;  $cu + n + bhīs$  devient  $ḥcnbhīs$  (=  $ḥvabhīs$ ), non  $ḥmbhīs$ . Les liquides attestent très-clairement cette règle: la racine *war*, privée de son *a*, deviendra *w* devant le suff. *-u*: *wru*, mais *wṛ* devant le suff. *-ta*: *vṛta*<sup>1</sup>.

On pourrait encore objecter que *ukṣṇbhīs* est une reconstruction inutile puisque dans *dhanībhīs* de *dhanīn* où il n'est pas question de nasale sonante nous remarquons la même absence de nasale que dans *ukṣābhīs*. Mais les thèmes en *-in* sont des formations obscures, probablement assez récentes, qui devaient céder facilement à l'analogie des thèmes en *-an*. On peut citer à ce propos la forme *maghōsu* de *maghāvan* assurée par le mètre R. V. X 94, 14 dans un hymne dont la prosodie est, il est vrai, assez singulière. Des cas très-faibles comme *maghōnas* on avait abstrait un thème *maghon-*: de ce thème on tira *maghōsu*, comme de *ukṣan* *ukṣāsu*.

La chronologie de la nasale sonante est assez claire pour les langues asiatiques où elle devait être remplacée dès la période indo-iranienne par une voyelle voisine de l'*a*, mais qui pouvait en être encore distincte. Pour le cas où la nasale sonante suivie d'une semi-voyelle apparaît en sanskrit sous la forme *an* (p. 35), le zend *ḡayvāo* = *ḡaghanvān* prouve qu'à l'époque arienne il n'y avait devant la nasale qu'une voyelle irrationnelle<sup>2</sup>.

1. Les combinaisons de deux sonantes donnent du reste naissance à une quantité de questions qui demanderaient une patiente investigation et qu'on ne doit pas espérer de résoudre d'emblée. C'est pourquoi nous avons omis de mentionner plus haut les formes comme *ḥinvānti*, *ḥayvāsa* (cf. *ḥayvōu*); *ḥinvānt*, cf. *ḥayvōs*. La règle qui vient d'être posée semble cependant se vérifier presque partout dans l'arien, et probablement aussi dans l'indo-européen. Certaines exceptions comme *purūn* (et non «*purvas*») = *puru + ns*, pourront s'expliquer par des considérations spéciales: l'accent de *purī* repose sur l'*u* final et ne passe point sur les désinences casuelles — le gén. pl. *purūnām* à côté de *purīnām* a un caractère récent —; l'*u* est par conséquent forcé de rester voyelle: dès lors la nasale sera consonne, et la forme \**purīns* se détermine. Les barytons en *-u* auront ensuite suivi cette analogie.

2. Si le skr. *amā* «domi» pouvait se comparer au zd. *māna* «de-meure», on aurait un exemple de  $a = \eta$  produit dans la période indienne. Mais le dialecte des Gāthās a *demāna* (Spiegel Gramm. der Ab. Spr. p. 346), et cette forme est peut-être plus ancienne?

Les indices que fournissent les langues classiques, ceux du moins que j'ai aperçus, sont trop peu décisifs pour qu'il vaille la peine de les communiquer. Dans les langues germaniques, M. Sievers (*Beitrag de P. et B.* V 119) montre que la naissance de l'*u* devant les sonantes *r*, *l*, *m*, *n*, *ŋ*, date de la période de leur unité et ne se continue point après la fin de cette période. Ainsi le goth. *sills*, c'est-à-dire *sills*, qui, ainsi que l'a prouvé l'auteur, était encore \**setlas* à l'époque de l'unité germanique, n'est point devenu «*situls*».

### § 3. Complément aux paragraphes précédents.

Il faut distinguer des anciennes liquides et nasales sonantes différents phénomènes de svarabhakti plus récents qui ont avec elles une certaine ressemblance.

C'est ainsi qu'en grec le groupe *consonne + nasale + y* devient *consonne + ary*<sup>1</sup>: *ποιμν + yω* donne \**ποιμavyω*, *ποιμαίνω*; *τι-τυ + yω* donne \**τιtavγω*, *τιταίνω*; le dernier verbe est formé comme *ἴξω* qui est pour *σι-σδ-yω* (v. Osthoff, *das Verbum etc.* p. 340). Les féminins *τέκταινα* pour \**τεκτυ-γα*, *Λάκταινα*, *ζύγαινα* etc. s'expliquent de la même manière.

Les liquides sont moins exposées à ce traitement, comme l'indique par exemple *ψάλτριά* en regard de *Λάκταινα*. Le verbe *ἐχθαίρω* dérive peut-être du thème *ἐχθρό*, mais les lexicographes donnent aussi un neutre *ἐχθαρά*. — En revanche l'éolique offre:

1. On peut néanmoins considérer l'*av* ainsi produit comme représentant une nasale sonante, la nasale, comme dans le skr. *gaghanvān* = \**gaghanvān* (p. 35) ayant persisté devant la semi-voyelle. Ainsi *ποιμαίνω* = *ποιμnyω*. Dans un mot comme \**ποιμavyω*, s'il a existé, la langue a résolu la difficulté dans le sens inverse, c'est-à-dire qu'elle a dédoublé *y* en *iy*: \**ποιμivyω*, grec historiq. *ποιμivyω*. Nous retrouvons les deux mêmes alternatives dans les adverbes védiques en *-uyā* ou *-vīyā*: \**ācyūyā* se résout en *ācyūyā*, tandis que \**urvyūyā* devient *urvyūyā*. Dans ces exemples indiens on ne voit pas ce qui a pu déterminer une forme plutôt que l'autre. Dans le grec au contraire, il est certain que la différence des traitements a une cause très-profonde, encore cachée il est vrai; le suffixe de *ποιμivyω* est probablement non *-ya*, mais *-ia* ou *-iya*: il y a entre *ποιμαίνω* et *ποιμivyω* la même distance qu'entre *ἄζωμα* et *ἄγιος* ou qu'entre *ὄσσα* et *ὄσαλα*. La loi établie par M. Sievers *Beitr. de P. et B.* V 129 n'éclaircit pas encore ce point.



*Πέρραμος* = *Πορίαμος*, *ἀλλότερρος* = *ἀλλότριος*, *μέτερρος* = *μέτριος*, *κόπερρα* = *κόπρια* (Ahrens I 55); ces formes sont bien dans le caractère du dialecte: elles ont été provoquées par le passage de *i* à la spirante *jod* — d'où aussi *φθέρρω*, *κτένω* — qui changea *Πορίαμος* en *\*Ποριαμος*. C'est alors que la liquide développa devant elle une voyelle de soutien, qui serait certainement un *a* dans tout autre dialecte, mais à laquelle l'éolien donne la teinte *ε*. Dans des conditions autres, *ǣu-ǣ* est, suivant une explication que M. Brugman m'autorise à communiquer, sorti de *\*σu-α* qui est l'instrumental de *εἶς* «un» (thème *sam-*); tandis que *μία* pour *\*σu-ία* (Curtius Grdz. 395) s'est passé du soutien vocalique.

On peut ramener la prépos. *ἄνευ* à *\*σνευ* qui serait le locatif de *snu* «dos»; le Véda a un loc. *sāno* qui diffère seulement en ce qu'il vient du thème fort. Pour le sens cf. *νόσφι* (Grdz. 320). On trouve du reste en sanskrit: *sanutár* «loin», *sánutya* «éloigné» qui semblent être parents de *snu*; *sanutár* est certainement pour *\*snutár*; cf. *sanúbhī* s. v. *sní* chez Grassmann. Ce savant fait aussi de *sanitúr* un adverbe voisin de *sanutár*; dans ce cas le goth. *sundro* nous donnerait l'équivalent européen. Cf. enfin le latin *sine*.

La 1<sup>re</sup> pers. du pl. *ἐλύσαμεν* est pour *\*ἐλυσμεν*. Cette forme est avec *ἔλυσα*, *ἔλυσαν* et le part. *λύσας* la base sur laquelle s'est édifié le reste de l'aoriste en *-σα*.

L'aor. *ἔκτανον* de *κτεν* appartient à la même formation que *ἔσχηον* (p. 9). Il doit son *α* à l'accumulation des consonnes dans *\*ἐκτυον*. L'*α* de *ἔδραμον* a la même origine, à moins, ce qui revient assez au même, que *ρα* ne représente *γ* et qu'on ne doive assimiler *ἔδραμον* à *ἔτραπον*. — *σκαρέσθαι*, s'il existe (Curtius Verb. II 19), remonte semblablement à *\*σπρέσθαι*<sup>1</sup>.

1. Les aoristes du passif en *-θη* et en *-η* sont curieux, en ce sens que la racine prend chez eux la forme réduite, et cela avec une régularité que la date récente de ces formations ne faisait pas attendre. Exemples: *ἐτάθη*, *ἐτάφη*; *ἐκλήθη*, *ἐδράθη*. A l'époque où ces aoristes prirent naissance, non-seulement une racine *δρακ* avait perdu la faculté de devenir *δρακ*, mais il n'est même plus question d'existence propre des racines; leur vocalisme est donc emprunté à d'autres thèmes verbaux (par exemple l'aoriste thématique actif, le parfait moyen), et il nous apprend seulement que le domaine des liquides et nasales sonantes était autrefois fort étendu. Néanmoins certaines formes de l'aor. en *-η* restent inexplicables: ce sont

Le germanique est très-riche en phénomènes de ce genre; c'est, comme on pouvait attendre, l'*u* qui tient ici la place de l'*a* grec. M. Sievers (loc. cit. p. 119) ramène la 1<sup>re</sup> pers. pl. parf. *biun* à *bitm* né lors de la chute de l'*a* de \*(*bi*)bitmá. Cf. plus haut p. 11 i. n. — M. Sievers explique semblablement *lauhmuni*, p. 150.

M. Osthoff considère le dat. pl. *broþrum* (l'*u* de ce cas est commun à tous les dialectes germaniques) comme étant pour *broþm*, skr. *bhrátrbhyas*. Mais il reste toujours la possibilité que la syllabe *um* soit ici de même nature que dans *bitum*. En d'autres termes l'accent syllabique pouvait reposer sur la nasale, aussi bien que sur la liquide. Cf. les datifs du pluriel gothiques *bajoþum*, *menoþum*, où la liquide n'est point en jeu.

Quant aux participes passifs des racines à liquides ou à nasales de la forme A (p. 8), comme *baurans* en regard du skr. *ba-bhrāná*, il faut croire que la voyelle de soutien est venue, le besoin d'ampleur aidant, de certains verbes où la collision des consonnes devait la développer mécaniquement, ainsi dans *numans* pour \**nmans*, *stulans* pour \**stlans*. Ajoutons tout de suite que les formes indiennes comme *ca-çram-āná* (= *ca-çrmm-āná*) présentent le même phénomène, et que dans certaines combinaisons il date nécessairement de la langue-mère. En thèse générale, les insertions récentes dont nous parlons se confondent souvent avec certains phonèmes indo-européens dont nous aurons à parler plus tard, et qu'il suffit d'indiquer ici par un exemple: goth. *kaurus* = gr. *βαρύς*, skr. *gurú*.

On sait l'extension qu'a prise dans l'italique le développement des voyelles irrationnelles. Le groupe ainsi produit avec une liquide coïncide plus ou moins avec la continuation de l'ancienne liquide sonante; devant *m* au contraire nous trouvons ici *e*, là *u*: (*e*)*sm*(*i*) devient *sum*, tandis que *pedm* devient *pedem*. Un *n* semble préférer la voyelle *e*: *genu* est pour \**gnu*, *sinus* pour \**snus* (skr. *sní*. Fick W. I<sup>s</sup> 226).

---

celles comme *ἐάλη*, *ἐδάσθη*, où *αλ*, *αφ* est suivi d'une voyelle. Ces formes, comme nous venons de voir, se présentent et se justifient à l'aoriste actif après une double consonne, mais non dans d'autres conditions: il faut donc que *ἐάλη*, *ἐδάσθη* soient formés secondairement sur l'analogie de *ἐτάσθη*, *ἐδάσθη* etc. qui eux-mêmes s'étaient dirigés sur *ἐτασπόθη*, *ἐδαξον* etc.

En zend, ce genre de phénomènes pénètre la langue entière; c'est en général un *e* qui se développe de la sorte. — Le sanskrit insère un *a* devant les nasales; nous en avons rencontré quelques cas précédemment; la prosodie des hymnes védiques permet, comme on sait, d'en restituer un grand nombre. D'autres fois l'*a* se trouve écrit: *tātane* à côté de *tatné*, *kšamā* à côté de *kšmās*. L'accent de *kšamā* suffirait pour déterminer la valeur de son *a*; si cet *a* avait été de tout temps une voyelle pleine, il porterait le ton: «*kšámā*».

En quittant les liquides et nasales sonantes, phonèmes dûs la plupart du temps à la chute d'un *a*, il est impossible de ne pas mentionner brièvement le cas où l'*a* est empêché d'obéir aux lois phonétiques qui demandent son expulsion. Ce cas ne se présente jamais pour les racines de la forme A et B (p. 8), le coefficient sonantique étant toujours prêt à prendre le rôle de voyelle radicale. Au contraire les RACINES DE LA FORME C ne peuvent, sous peine de devenir imprononçables, se départir de leur *a* que dans certaines conditions presque exceptionnelles.

Devant un suffixe commençant par une *consonne* elles ne le pourront jamais<sup>1</sup>. Les formes indiennes comme *taptá*, *sattá*, *taštá*, les formes grecques comme *ἐπτός*, *σχεπτός* etc., pouvaient-elles perdre leur *a*, leur *ε*? Non, évidemment; et par conséquent elles n'infirmant en aucune façon le principe de l'expulsion de l'*a*.

Le suffixe commence-t-il par une *voyelle* et demande-t-il en même temps l'affaiblissement de la racine, cet affaiblissement pourra avoir lieu dans un assez grand nombre de cas. Nous avons rencontré plus haut *σχ-εiv*, *σπ-εiv*, *πρ-έσθαι* etc. des racines *σχ*, *σπ*, *πρ* etc. En sanskrit on a par exemple *bá-ps-ati* de *bhas*, *á-kš-an* de *ghas* lequel donne aussi par un phénomène analogue la racine secondaire *já-kš*. Le plus souvent l'entourage des consonnes ne permettra pas de se passer de l'*a*. Prenons par exemple le participe parfait moyen sanskrit, lequel rejette l'*a* radical: les racines *bhar* de la forme A et *vart* de la forme B suivront la règle sans difficulté: *ba-bhr-āná*, *va-vrt-āná*. De même *ghas*, bien qu'étant de la

1. On a cependant en sanskrit *gāha*, *gāhi*, *sá-gāhi*, *vd. ha-ydunihv*, venant de *ghas* par expulsion de l'*a* et suppression de la sifflante (comme dans *pumbhís*).

forme C, donnerait s'il se conjugait au moyen: \**gá-kš-ānū*; mais telle autre racine de la forme C, *spaç* par exemple, sera contrainte de garder l'a: *pa-spaç-ānā*. Ce simple fait éclaire tout un paradigme germanique: à *bahhrānā* répond le goth. *baurans*, à *vavṛ-tānā* le goth. *vaurfans*; le type *paspaçānū*, c'est *gibans*. Tous les verbes qui suivent l'ablaut *giba*, *gab*, *gebun*, *gibans*, ont au participe passif un *e* (*i*) pour ainsi dire illégitime et qui bien que très-ancien n'est là que par raccroc.

Il y a dans les différentes langues une multitude de cas de ce genre, que nous n'avons pas l'intention d'énumérer ici. La règle pratique très-simple qui s'en dégage, c'est que, lorsqu'on pose la question: «telle classe de thèmes a-t-elle l'habitude de conserver ou de rejeter l'a (*e*) radical?», on doit se garder de prendre pour critère des formes où l'a (*e*) ne pouvait pas tomber.

C'est ici le lieu de parler brièvement de ce qui se passe dans les racines dont *as* et *wak* peuvent servir d'échantillons. Il est permis à la rigueur de les joindre au type C; mais chacun voit que la nature sonantique de la consonne initiale chez *wak* et son absence totale chez *as* créent ici des conditions toutes particulières.

Chez les racines comme *as*, peu nombreuses du reste, la chute de l'a, n'entraîne point de conflit ni d'accumulation de consonnes. Elle est donc possible, et en temps et lieu elle devra normalement se produire. De là la flexion indo-européenne: *ás-mi*, *ás(-s)i*, *ás-ti*; *s-mási*, *s-tá* etc. Optatif: *s-yám*. Impératif: (?) *s-dhí* (zend *zdā*). Voy. Osthoff K. Z. XXIII 579 seq. Plus bas nous rencontrerons skr. *d-ánt*, lat. *d-ens*, participe de *ad* «manger».

La racine *wak* est en sanskrit *vaç* et fait au pluriel du présent *uç-más*; on a semblablement *iš-tá* de *yaç*, *ṛç-í* de *raç* etc. Quel est ce phénomène? Un affaiblissement de la racine, sans doute; seulement il est essentiel de convenir que ce mot *affaiblissement* ne signifie jamais rien autre chose que *chute de l'a*. C'est laisser trop de latitude que de dire avec M. Brugman (loc. cit. p. 324) «*Vo. Abwegfall unter dem Einfluss der Accentuation.*» Entre autres exemples on trouve cités à cette place indo-eur. *smusá* «bru» pour *sumusá*, skr. *strí* «femme» pour \**sutrí*. Lors même que dans ces mots un *u* serait tombé (la chose est indubitable pour le véd. *çmasi* = *uçmási*), il s'agirait ici d'un fait absolument anormal

qu'on ne saurait mettre en parallèle et qui est plutôt en contradiction avec la loi de l'expulsion de l'*a*, car un corollaire de cette loi, c'est précisément que les *coefficients de l'a* se maintiennent. Gardons-nous aussi de prononcer le mot *samprasāraṇa*: ce terme, il est vrai, désigne simplement le passage d'une semi-voyelle à l'état de voyelle; mais en réalité il équivaut dans tous les ouvrages de linguistique à: rétrécissement des syllabes *ya, wa, ra* (*ye, we; yo, wo*) en *i, u, r*. Dans l'esprit de celui qui emploie le mot *samprasāraṇa*, il y a inévitablement l'idée d'une action spéciale de *y, w, r* sur la voyelle qui suit, et d'une force absorbante dont jouiraient ces phonèmes. Si tel est le sens qu'on attache au mot *samprasāraṇa*, il faut affirmer nettement que les affaiblissements proethniques n'ont rien à faire avec le *samprasāraṇa*. L'*a* tombe, voilà tout. Et ce n'est point par plusieurs phénomènes différents, mais bien par un seul et même phénomène que *pa-pt-ús* est sorti de *pat*, *s-mási* de *as*, *rih-mási* de *raigh*, *uḡ-mási* de *wak*. — D'ailleurs, lorsque dans des périodes plus récentes nous assistons véritablement à l'absorption d'un *a* par *i* ou *u*, la voyelle qui en résulte est dans la règle une longue.

Plus haut, nous n'avons fait qu'indiquer ce mode de formation des liquides sonantes, ainsi *τρέπω* donnant *έτραπον*; *mrdú, prthú* des racines *mrad* et *prath*. La liste serait longue. Il vaut la peine de noter le gr. *τρεφ* qui, outre *έτραπον* et *τέτραμμαί*, présente encore la sonante régulière dans l'adjectif *ταφφύς*.

## Chapitre II.

### Le phonème *A* dans les langues européennes.

#### § 4. La voyelle *a* des langues du nord a une double origine.

La tâche que nous nous étions posée dans le chapitre précédent n'était qu'un travail de déblai: il s'agissait de dégager l'*a*, l'ancien et le véritable *a* — un ou complexe, peu importe ici — de tout l'humus moderne que différents accidents avaient amassé sur lui. Cette opération était tellement indispensable que nous

n'avons pas craint de nous y arrêter longtemps, de dépasser même les limites que nous fixait le cadre restreint de ce petit volume.

Il est possible à présent de condenser en quelques mots le raisonnement qui nous conduit à la proposition énoncée en tête du paragraphe.

1. L'*u* (*o*) germanique n'entre plus en considération dans la question de l'*α*. Il sort toujours d'une liquide ou d'une nasale sonante, lorsqu'il n'est pas l'ancien *u* indo-européen.

2. Il n'y a plus dès lors dans le groupe des langues du nord que 2 voyelles à considérer: l'*e*, et ce que nous appellerons l'*α*. Cette dernière voyelle *apparaît en slave sous la forme de o*, mais peu importe: un tel *o* est adéquat à l'*α* du lithuanien et du germanique; la couleur *o* ne fait rien à l'affaire.

3. Dans le groupe du sud on a au contraire 3 voyelles: *e a o*.

4. L'*e* du sud répond à l'*e* du nord; l'*α* et l'*o* du sud réunis répondent à l'*α* du nord.

5. Nous savons que lorsqu'un *α* grec alterne avec *ε* dans une racine contenant une liquide ou une nasale (non initiale), l'*α* est hystérogène et remonte à une sonante.

6. Or les dites racines sont *les seules* où il y ait alternance d'*α* et d'*ε*, ce qui signifie donc que l'*α* gréco-latin et l'*e* gréco-latin n'ont aucun contact l'un avec l'autre.

7. Au contraire l'alternance d'*e* et d'*o* dans le grec, et primitivement aussi dans l'italique, est absolument régulière (*ἔτερον: τέτοκα, τόκος. tego: toga*).

8. Comment l'*α* et l'*o* des langues du sud pourraient-ils donc être sortis d'un seul et même *α* primitif? Par quel miracle cet ancien *α* se serait-il coloré en *o*, et *jamais en α*, précisément toutes les fois qu'il se trouvait en compagnie d'un *e*? — Conclusion: le dualisme: *α* et *o* des langues classiques est originaire, et il faut que dans l'*α* unique du nord deux phonèmes soient confondus.

9. Confirmation: lorsqu'une racine contient l'*α* en grec ou en latin, et que cette racine se retrouve dans les langues du nord, on observe en premier lieu qu'elle y montre encore la voyelle *α*, mais de plus, et voilà le fait important, *que cet α n'alterne point avec l'e*, comme c'est le cas lorsque le grec répond par un *o*. Ainsi le gothique *vaggja* = gr. *ὄχέω*, *hlaf* = gr. *(κ)κλοφα* sont

accompagnés de *viga* et de *hlifa*. Mais *agis(a-)* = gr. *ἄγος*, ou bien *ala* = lat. *alo* ne possèdent aucun parent ayant l'*e*. A leur tour les racines de la dernière espèce auront une particularité inconnue chez celles de la première, la faculté d'allonger leur *a* (*agis*: *og*, *ala*: *ol*), dont nous aurons à tenir compte plus loin.

M. Brugman a désigné par *a*<sub>1</sub> le prototype de l'*e* européen; son *a*<sub>2</sub> est le phonème que nous avons appelé *ø* jusqu'ici. Quant à ce troisième phonème qui est l'*a* gréco-italique et qui constitue une moitié de l'*a* des langues du nord, nous le désignerons par la lettre *A*, afin de bien marquer qu'il n'est parent ni de l'*e* (*a*<sub>1</sub>) ni de l'*o* (*a*<sub>2</sub>). — En faisant provisoirement abstraction des autres espèces d'*a* possibles, on obtient le tableau suivant:

<i>Langues du nord.</i>	<i>Etat primordial.</i>	<i>Gréco-italique.</i>
e	a <sub>1</sub>	e
a {	a <sub>2</sub>	o
	A	a

### § 5. Equivalence de l'*α* grec et de l'*a* italique.

Dans le paragraphe précédent nous avons parlé de l'*α* grec et de l'*a* italique comme étant une seule et même chose, et il est reconnu en effet qu'ils s'équivalent dans la plupart des cas. L'énumération des exemples qui suit, et qui a été faite aussi complète que possible, est en grande partie la reproduction de la première des listes de M. Curtius (*Sitzungsberichte* etc. p. 31). Il était indispensable de mettre ces matériaux sous les yeux du lecteur quand ce n'eût été que pour bien marquer les limites où cesse en grec le domaine des liquides et nasales sonantes, en rappelant que l'*α* n'est point nécessairement une voyelle anaptyctique d'origine secondaire.

D'autre part le mémoire cité contient deux listes d'exemples avec le résultat desquelles notre théorie paraît être en contradiction. La première de ces listes consigne les cas où un *α* grec se trouve opposé à un *e* latin; la seconde donne les mots où au contraire l'*e* grec répond à l'*a* latin. Or un tel échange d'*e* et d'*a*, qui peut s'accorder plus ou moins avec le scindement d'un *a* unique, est à peu près incompatible avec l'hypothèse des deux

phonèmes *a* et *a*<sub>1</sub> différents dès l'origine. Mais, aux yeux de celui-là qui accepte la théorie des nasales sonantes, le nombre des cas de la première espèce se réduira déjà considérablement: il supprimera *ἐκατόν* — *centum*, *δασύς* — *densus*, *παχύς* — *pinguis* etc. En y regardant de plus près, en tenant compte de toutes les rectifications motivées par les travaux récents, on arrivera à un résidu absolument insignifiant, résidu dont presque aucune loi d'équivalence phonétique n'est exempte. Nous pouvons nous dispenser de faire cela tout au long. Un ou deux exemples suffiront. *Κρέας* — *caro*: M. Bréal a montré (Mém. Soc. Ling. II 380) que ces deux mots ne sont point parents. *Μέγας* — *magnus*: la racine n'est point la même, comme nous le verrons plus bas. *Κεφαλή* — *caput*: le φ du grec continue à rendre ce rapprochement improbable. *Τέσσαρες* — *quattuor*: les plus proches sœurs de la langue latine montrent l'e: ombr. *petur*, osq. *petora*; *quattuor* est sans doute une altération de \**quottuor* pour \**quettuor* (cf. *colo* = \**quelo* etc.). *Βαστάζω* — *gesto* (Fick): leur identité n'est pas convaincante, car on attendrait d. moins \*(*g*)*vesto*; *gesto* et *gero* sont bien plutôt parents du gr. *ἄ-γαστός*<sup>1</sup> «paume de la main» dont l'o est *a*<sub>2</sub>. En ce qui concerne *ἄχην* (cf. *ἄχηνία*) qu'on rapproche du lat. *ēgeo*, il y aurait en tous cas à tenir compte de la glose *ἀεχῆνες πένητες* (Hes.). — L'exemple le plus saillant qu'on ait cité pour la prétendue équivalence d'e et d'a, c'est le grec *ἐλίκη* «saule» = lat. *sālix* (vieux haut-all. *salaha*); mais ici encore on pourra répliquer que *ἐλίκη* et un mot arcadien et l'on pourra rappeler *ξέρεθρον* = *βάρκαθρον* et autres formes du même dialecte<sup>2</sup> (Gelbke, Studien II 13).

Au sein du grec même — il ne s'agit pas ici des différences de dialecte — on a souvent admis un échange d'e et d'a. Comme nous avons eu occasion de le dire au § 4, ce phénomène est limité à une classe de racines chez lesquelles l'a, étant un produit récent des liquides et nasales sonantes, n'est pas en réalité un a. Nous ne croyons pas que cet échange se présente nulle part ailleurs.

1. Egal lui-même au skr. *hāsta*. Le zend *zaçta* montre que la gutturale initiale est palatale, non vélaire. C'est un cas à ajouter à la série: *hānu* — *γένος*, *ahānu* — *ἐγώ*, *mahānt* — *μέγας*, *gha* — *γε* (*hā* — *καρδία*).

2. C'est avec intention que nous nous abstenons de citer *ξέλλω*, qui en apparence serait un parallèle meilleur.



Il nous semble superflu d'ouvrir ici une série d'escaimouches étymologiques dont l'intérêt serait fort médiocre. Déjà le fait qu'il n'est aucun des cas allégués qui ne prête à la discussion suffit à éveiller les doutes. Un simple regard sur la flexion verbale permet de constater que là du moins il n'y a pas trace d'un  $\alpha$  remplaçant l' $\epsilon$  en-dehors des racines à liquides et à nasales. Autant le paradigme  $\tauρέπω, έτραπον, τέτραμμαί, έτράφθην$  est commun dans ces deux dernières classes, autant partout ailleurs il serait inouï. Un exemple, il est vrai, en a été conjecturé. M. Curtius est porté à croire juste la dérivation que font Aristarque et Buttmann de l'aor. pass. homérique  $έάφθη$  ( $έπι δ' άσπις έάφθη$ , Iliade XIII 543, XIV 419). Le mot semble signifier *suivre dans la chute*, ou selon d'autres *rester attaché, adhérer*. Partant du premier sens, Buttmann voyait dans  $έάφθη$  un aoriste de  $έπομαι$ , rejetant l'opinion qui le rattache à  $άπτω$ . Dans tous les cas personne ne voudra sur une base aussi frêle soutenir la possibilité de l'ablaut  $\epsilon-\alpha$  dans la flexion verbale. Avant de s'y avouer réduit, il serait légitime de recourir aux étymologies même les plus hasardées (cf. par exemple goth. *siggan* «tomber», ou bien skr. *saní* «adhérer»;  $\alpha$  serait alors représentant d'une nasale sonante).

Examinons encore trois des cas où l'équivalence d' $\epsilon$  et d' $\alpha$  est le plus spacieuse:  $νέ(F)\omega$  «nager»,  $νά(F)\omega$  (éol.  $ναύω$ ) «couler»; cf. skr. *snaitti*. Comment une même forme primitive a-t-elle pu donner à la fois  $νέF\omega$  et  $νάF\omega$ ? C'est ce qu'on ne saurait concevoir. La difficulté est supprimée si, séparant  $νάF\omega$  de l'ancienne racine *snau*, nous le rapprochons de *snā*:  $ναF$  s'est développé sur *snā* absolument comme  $φαF$  ( $φαῦος$ ) sur *bhā*,  $χαF$  ( $χαῦνος, χάος$ ) sur *ghā*,  $σταF$  ( $στανρός$ ) sur *stā*,  $λαF$  ( $άπολανώ$ ) sur *lā*,  $δοF$  ( $δυφανοίη$ ) sur *dā*,  $γνοF$  ( $νόος, γnavus$ ) sur *gnā*. —  $νέ(σ)ομαι$  «venir»,  $ναίω, ένασσα, ένάσθην$  «demeurer»; cf. skr. *násate*. Les sens ne s'accordent pas trop mal, mais rien ne garantit que la véritable racine de  $ναίω$  soit *nas*; qu'on compare  $δαιώ, έδάσσατο, -δαστος$ . D'autre part il faut tenir compte de  $ναῦος$  «temple», que M. Curtius propose, il est vrai, de ramener à  $*νασFος$ . —  $φάστν$  «cité» appartient à la racine du goth. *visan* qu'on croit retrouver dans le gr.  $έστία$  et avec plus de certitude dans  $άίσκω, άεσα$  «passer la nuit, dormir».  $φάστν$  est à  $άFέσ-κω$  ce que le thème latin *vad-* est au gr.  $άFεθ-λον$ ; il s'agit ici de phénomènes

phoniques tout particuliers. — Les autres cas peuvent tous s'éliminer semblablement. Dans deux mots: *δείπνον* = \**δαπνον*, et *εἶκλον*, autre forme de *αἶκλον* (v. Baunack, Studien X 79), l'*α* semble s'être assimilé à l'*i* qui suivait. Quant à *κλείς*, *γείτων*, *λειώς*, *λειουργός*, *ῥεῖα* etc., à côté de *κλαῖς*, *γαῖ*, *λαῖός*, *ῥῥῆδιος* etc., il n'est pas besoin de dire que leur *ε* pour *η* n'est que la traduction ionienne d'un *ā*.

Après la critique détaillée de ce point par M. Brugman on ne sera plus disposé à attribuer aux formes dialectales *φάρω*, *τράχω*, *τράφω* etc., pas plus qu'à *φεσπάριος*, *ἀνφόταρος*, *πατάρα*, une importance quelconque dans la question de l'*α*. M. Havet (Mémoires de la Soc. de Linguist. II 167 seq.) a depuis longtemps expliqué leur *α* par l'influence de *r*. Il va sans dire qu'ici nous n'avons point affaire à un *r* voyelle donnant naissance à *α*, mais bien à un *r* consonne transformant *ε* en *α*. C'est le phénomène inverse qui se manifeste dans certaines formes ioniennes et éoliennes telles que *ἔρσην*, *γέργερος*, *χλιερός*.

Comme on le voit par le tableau de Corssen (II<sup>e</sup> 26), l'échange de l'*α* et de l'*ε* est aussi presque nul dans le latin, pour autant du moins que certaines affections phonétiques spéciales et de date récente ne sont pas en jeu. Le vocalisme concorde également entre les différents dialectes italiques qu'il est donc permis de considérer à cet égard comme un tout. La divergence la plus considérable est dans le latin *in-* (préfixe négatif) et *inter* en regard de *an-*, *anter*, de l'osque et de l'ombrien. Cette divergence s'expliquera plus loin, nous l'espérons.

Les exemples qui suivent sont répartis en trois séries, d'après la place de l'*α* et son entourage dans la racine.

1. *La syllabe radicale ne contient ni nasale ni liquide qui ne serait pas initiale.* En tête de la liste se trouvent les racines communes à un grand nombre de mots. Les lettres C et F renvoient aux ouvrages d'étymologie de M. Curtius et de M. Fick.

<i>ak<sub>1</sub></i> : <i>ἄκ-ρος</i> , <i>ἀκχ-μένος</i>	<i>ac-ics</i> , <i>ac-us</i> etc.
<i>ak<sub>2</sub></i> : <i>ἄκ-ρος</i> , <i>ἀχ-λύς</i>	<i>aqu-ilus</i> . F.
<i>ag</i> : <i>ἄγ-ω</i> , <i>ἀγ-ός</i>	<i>ag-o</i> , <i>ac-tio</i> .
<i>ap</i> : <i>ἄπ-τω</i>	<i>ap-tus</i> , <i>ap-ere</i> (?).
<i>kwap</i> : <i>καπ-ύω</i> , <i>καπ-νός</i>	<i>vap-or</i> , <i>vappa</i> . C.

<i>dap:</i>	δάπ-τω, δαπ-άνη	<i>dap-es, dam-num</i> <sup>1</sup> .
1 <i>mak:</i>	μάκ-αφ, μακ-ρός	<i>mac-te (macer?)</i> .
2 <i>mak</i> <sup>2</sup> :	μάχ-ομαι, μάχ-αιρα	<i>mac-tare, mac-ellum</i> .
<i>mad:</i>	μαδ-άω, μαδ-αρός	<i>mad-co, mad-idus</i> .
<i>lak:</i>	λάκ-ος, λακ-ερός	<i>lac-er, lac-erare</i> .
<i>lag:</i>	λάγ-νος, λαγγ-άζω	<i>lac-sus, langu-co</i> . C.
<i>lap:</i>	λάπ-τω, λαφ-ύσσω	<i>la-m-b-o, lab-rum</i> .
<i>las:</i>	λαλα(σ)-ίομαι, λάσ-τη	<i>las-c-ivus</i> .
<i>sap:</i>	σαπ-ρός, σαφ-ής	<i>sap-io, sap-or</i> . C.
<i>ἄβιν· ἐλάτην</i>	<i>abies</i> .	<i>βάκτρον</i> <i>baculus</i> .
<i>ἄγρός</i>	<i>ager</i> .	<i>βασκαίνω</i> <i>fascinare (?)</i> .
<i>ἀκχός</i>	<i>axilla, āla</i> .	<i>δάκρυον</i> <i>dacruma</i> .
<i>ἀμνός</i>	<i>agnus</i> <sup>3</sup> .	<i>κάδος</i> <i>cadus</i> .
<i>ἀξίνη</i>	<i>ascia</i> .	<i>κακιάω</i> <i>cacare</i> .
<i>ἄξων</i>	<i>axis</i> .	<i>κάπρος</i> <i>caper</i> .
<i>Ἄπι-δανός</i>	<i>amnis</i> <sup>4</sup> .	<i>ράξ</i> <i>racemus (?)</i> .
<i>ἀπό</i>	<i>ab</i> .	<i>λάπτω</i> <i>jacio (?)</i> .
<i>ἄττα</i>	<i>atta</i> .	<i>λάχνη</i> <i>lāna</i> .
<i>ἄχνη</i>	<i>agna</i> .	<i>ψαφαρός</i> <i>scabies</i> .

## Dans la diphthongue:

al. <i>αἶθω</i>	<i>aestas, aestus</i> .	<i>λαιός</i>	<i>laevus</i> .
<i>αἰών</i>	<i>aevum</i> <sup>5</sup> .	<i>σαῖοι</i>	<i>saevus</i> <sup>6</sup> (?)
<i>αἶσα (αἰκ-γα)</i>	<i>aequus</i> .	<i>σκαιός</i>	<i>scaevus</i> .
<i>(δα(ι)ήρ</i>	<i>tēvir</i> .)	dor. <i>αἶ</i>	osq. <i>svai</i> <sup>7</sup> .

1. Sur le rapport de *damnum* et de *δαπάνη*, v. Bechstein, Studien VIII 384 seq. L'auteur omet de mentionner que même au temps de Suétone (Néron, chap. 31) *damnosus* signifiait *dépensier*. — 2. Il est préférable de ne pas inscrire ici une troisième racine *mak*, dans *μάσσω* — *mācero*, parce que l'*e* du sl. *měknati* complique la question. — 3. V. Fick, K. Z. XX 175; le sl. *jagne* qui a *g*, justifie la forme ancienne \**ἀβνός* qu'on suppose pour le mot grec. — 4. M. Curtius interprète le nom de fleuve *Ἄπιδανός* par *ἀπι* «eau» + *δανο* «donnant», étymologie qui trouverait peut-être quelque appui dans *Ἡρι-δανός* (skr. *vāri* «eau»); il rapporte à la même racine *Μεσσαίοι*, γῆ *Ἄπια* etc. La question est seulement de savoir si nous avons affaire à *ap* (d'où *amnis*) ou à *ak*, (dans *aqua*); mais dans l'un et l'autre cas le latin montre l'*a*. — 5. L'*a* est long: gr. *ἐπη-ετανός*, skr. *āyus*. — 6. V. Savelsberg, K. Z. XVI 61. L'épel *σαῖοι* rend le rapprochement douteux. — 7. Encore ici on peut supposer l'*a* long; on arriverait peut-être à expliquer de la sorte *εἶ* pour *ηἶ*.

<b>an.</b>	<b>aug:</b>	αῦγ-ή, αῦκ-αις	<i>aug-cre, aug-ustus.</i>
	<b>1 aus:</b>	αὔω; ἀέλιος	<i>aur-ora; Aus-elius. C.</i>
	<b>2 aus:</b>	ἔξ-αυσ-τήρ	<i>h-aur-io, h-aus-tus<sup>1</sup>(?).</i>
	<b>gau:</b>	γαῦ-ρος, γη-θέω	<i>gau-dere, gav-istus. C.</i>
	<b>kaup:</b>	κάπ-ηλος <sup>2</sup>	<i>caup-o, cōp-a. C.</i>
	<b>pau:</b>	παύ-ω	<i>pau-cus, pau-per.</i>
	<b>stau:</b>	σταν-ρός	<i>in-stau-rare. C.</i>

1. Fick, *Beiträge de Bezzenberger* II 187. — 2. L'u est tombé en grec, comme dans κλόνη et d'autres formes. Osthoff, *Forschungen* I 145. Misteli, *K. Z.* XIX 399.

αὔρα	<i>aura</i> (emprunté?).	θραῦω	<i>fraus.</i>
αὔτε	<i>autem</i> (?).	καυλός	<i>caulis.</i>
ἐνι-αυτός	<i>autumnus</i> (?).	σανχμός	<i>saucius.</i>
θαῦνον· θη- ρίον Hes.	<i>Faunus</i> (?).	ταῦρος	<i>taurus.</i>

<i>a</i> est suivi de <i>v</i> .	{	ἀπο-λαύ-ω	<i>Lav-erna, lav-erniones. C.</i>
		ἀ(φ)-ίω	<i>av-eo, av-idus</i> (?). C.
		πα(φ)-ίω	<i>pav-io.</i>
		φαῦ-ος, φα(φ)εινός	<i>fav-illa. C.</i>

2. *La racine contient une liquide ou une nasale non initiale*<sup>1</sup>. Dans un certain nombre d'exemples (nous en avons placé quelques-uns entre crochets) l'*a* représente certainement autre chose que *a*: c'est un *a* anaptyctique, en rapport avec les phénomènes étudiés au chapitre VI.

<b>ank:</b>	ἀγκ-ών, ἀγκ-ύλος	<i>anc-us. C.</i>
<b>angh:</b>	ἄγγ-ω	<i>ang-o, ang-ustus.</i>
<b>1 ar:</b>	ἀραρ-ίσκω, ἄρ-θρον	<i>ar-tus.</i>
<b>2 ar:</b>	ἀρ-όω	<i>ar-are, ar-tum.</i>
<b>ark:</b>	ἀρκ-έω	<i>arc-eo, arc.</i>
<b>arg:</b>	ἀργ-ός [ἄργ-υρος]	<i>arg-uo [arg-entum].</i>
—	ἀρπ-άξω, ἀρπ-αλέος	<i>rap-io, rap-ax.</i>
<b>al:</b>	ἄλ-αλ-τος	<i>al-o, al-umnus. C.</i>
(?) <b>alg:</b>	ἄλγ-ος, ἀλγ-έω	<i>alg-eo</i> (?).
<b>kan:</b>	καν-άξω, ἠι-καν-ός <sup>2</sup>	<i>can-o, can-orus.</i>
[ <b>kard:</b>	κράδ-η, κραδ-αίνω	<i>card-o. C.]</i>
<b>kal:</b>	καλ-έω	<i>cal-endaē, cal arc.</i>

[ <i>bhark</i> :	φράσσω, φρακ-τός	[ <i>farc-io, frac-sare.</i> ]	
[ <i>sark</i> <sub>2</sub> :	θάπ-τω	<i>sarc-io.</i> Bugge.]	
[ <i>sarp</i> :	ἄρπ-η	<i>sarp-o, sarmen.</i> ]	
1 <i>sal</i> :	ἄλ-λομαι	<i>sal-io, sal-tus.</i>	
2 <i>sal</i> :	σάλ-ος, σαλ-άσσω	<i>sal-um.</i> C.	
[ <i>skand</i> :	κάνδ-αρος	<i>cand-eo, cand-ela.</i> C.]	
ἄλλος	<i>alius.</i>	λάξ	<i>calx.</i>
[ἄλλη	<i>alces.</i> ]	κάρταλος	<i>cartilago</i> <sup>4</sup> .
ἀλκυνών	<i>alcedo.</i>	κράμβος	<i>carbo.</i>
ἄλφος	<i>albus.</i>	μάλβαξ	} <i>malva.</i>
[ἀμφί	<i>amb-.</i> ]	μαλάχη	
[ἀμφω	<i>ambo.</i> ]	μάμμη	<i>mamma.</i>
ἄν	<i>an.</i>	dor. νᾶσσα	<i>anat-</i>
[ἀν- (priv.)	osq. ombr. <i>an-.</i> ]	δί-πλαξ	ombr. <i>tu-plak</i> <sup>5</sup> .
ἄνεμος	<i>animus.</i>	[παλάμη	<i>palmā.</i> ]
ἀντί	<i>ante.</i>	πάλη	<i>palea.</i> F.
ἀράχνη	<i>arānea.</i>	dor. πᾶνιον	<i>pannus.</i>
[ἀρμός	<i>arnus.</i> ]	πλάξ	<i>planca.</i>
ἄρον	<i>arundo</i> (?) F.	πραπίδες	<i>palpito</i> <sup>6</sup> .
<sup>2</sup> [βαρύς	<i>gravis.</i> ]	φαίβος	<i>valgus</i> (?)
βλάπτω	<i>suf-flāmen</i> (?) <sup>3</sup> .	ἄλς	<i>sal.</i>
βάρβαρος	<i>balbus.</i>	φακτοί	<i>an-fractus</i> <sup>7</sup> .
βάλανος	<i>glans.</i>	σκάλωψ	<i>talpa.</i> C.
γάλακτ-	<i>lact-.</i>	σκάνδαλον	<i>scando.</i> C.
γλαμυρός	<i>gramia.</i>	[ἄφλαστον	<i>fastigium.</i> F.]
γλαφυρός	<i>glaber</i> (?)	ἦλος	} <i>vallus.</i> C.
κάλχη	<i>clacendix.</i>	φάλλος	
καμάρα	<i>camurus.</i>	χάλαξα	<i>grando.</i>
dor. κᾶπος	<i>campus.</i>	dor. χᾶν <sup>8</sup>	<i>anser.</i>
καρκίνος	<i>cancer.</i>		

1. Les couples σφάλω — *fallo* et ἀλφάνω — *labor* ne sont pas insérés dans cette liste, parce qu'ils prêtent matière à discussion. — 2. ἡμικρός· ὁ ἀλεκτρονίον. Hes. — 3. Fick, Beitr. de Bezenb. I 61. — 4. Studien V 184. — 5. L'e du latin *duplex* n'est dû qu'à la loi d'affaiblissement qui frappe les seconds membres des composés. — 6. Nous séparons ainsi *palpito* de *palpo* = *ψηλαφάω*. — 7. V. page 17. — 8. Ahrens II 144. — *antrum* et *bracchium* sont empruntés au grec.

Au tableau qui précède il faut ajouter 5 racines qui, au fond, semblent ne pas contenir de nasale, bien qu'elles en soient infectées dans plusieurs langues, sans doute par l'influence du suffixe. Ces racines sont du reste dans un tel état qu'on peut quelquefois douter si leur voyelle est *e* ou *a*, et que l'étude de leurs perturbations est à peine possible à l'heure qu'il est. On peut en dire autant de quelques-unes de celles qui viennent d'être mentionnées et qui sont placées entre crochets.

κλάζω, ἐκλάζον, κέκλαγγα,      *clango, clangor.*  
κεκληγώς, κλαγγή

Cf. norr. *hlakka*; goth. *hlakjan, hloh*; lith. *klegù*. F. 1<sup>o</sup> 541.

τεταγών      *tango, tango, tetigi, tactus.*

M. Fick compare le goth. *stiggvan* ce qui s'accorde mal avec le lat. *tango*. Il est certain qu'on ne doit pas songer au goth. *tekan*; ce dernier a un parent grec dans δάκτυλος (rac. *dag*; cf. *digitus*).

πήγνυμι, πέγηγα, ἐπάγη,      *pingo, pingo, pepigi,*  
πηκτός, πάγη      *pinus, pasciscor, pax.*

Cf. goth. *fahan, faisāh*, ou bien v. h<sup>l</sup>-all. *fuogī*; skr. *pāca*.

πλήσσω, dor. πλάγιά, ἐξεπλάγη; *plango, planxi, planctus,*  
πλάζω, ἐπλάγηθη      *plāga.* C. Grdz. 278.

κάκαλον «mur d'enceinte»      *cancelli* «treillis, barrières».

M. Fick qui rapproche ces deux mots (II<sup>o</sup> 48) leur compare le skr. *kācate* et *kāhāte* «attacher». Mais de là il n'y a qu'un pas au goth. *hāhan, haihāh* «suspendre». L'identification de ce dernier verbe avec le skr. *śāhāte* «être préoccupé, douter etc.» (I<sup>o</sup> 56) a un côté faible dans la signification du mot indien. Cf. Pott, *Wzlw.* III 139.

Voici enfin différents exemples appartenant aux tableaux 1 et 2, mais qui présentent un *ā* long, dans l'une des deux langues ou dans toutes deux. Cet *ā* long est un nouveau phonème à enregistrer, et comme il est évidemment en rapport avec *ɶ*, nous pouvons lui donner tout de suite la désignation *ɶ̄*, tout en nous promettant de l'étudier ailleurs plus à loisir.

dor. γάρωω	<i>garrio</i> <sup>1</sup> .	} <i>clāvis.</i>	
dor. (F)ᾶγώ <sup>2</sup>	} <i>vāgio.</i>		} <i>claudio.</i>
(F)ι(F)ᾶγή			
dor. κᾶλίς <sup>2</sup>	<i>cāligo.</i>		<i>lāas</i> bas-lat. <i>gravarium</i> <sup>4</sup> (?).

μάλον	<i>mālum.</i>	ῥάπυς	<i>rāpa.</i>
νάυς	<i>nāvis.</i>	σκήπων <sup>7</sup>	<i>scāpus.</i>
dor. πάλός <sup>2</sup>	<i>pālād-<sup>5</sup>.</i>	ἄδύς	} <i>suāvis.</i>
πηρός, πᾶρος	} <i>pium.</i>	εὐᾶδε	
dor. τὸ πᾶρος		<i>piuus.</i>	(ταῶς
πεπαρεῖν	<i>ap-pāreo<sup>6</sup>.</i>	χαμός	<i>hāmus.</i>
ῥάδιξ	} <i>radix.</i>	ψηλαφάω (η=ā?)	<i>palpare.</i>
ῥάδαμνος		dor. ψᾶρος	<i>sābulum.</i>

Ici se place aussi la racine de *magnus*, *mājor*, osq. *mahiis* etc. qui a donné en grec *μῆχος*, *μῆχαρ*, dor. *μᾶχανά* (Ahrens II 143). V. page 64.

1. La racine de *garrus* n'est pas, il est vrai, exactement la même que celle de *γάρω* (cf. lith. *garsā*). — 2. Ahrens II 137 seq. — 3. Il est possible que *glārea* soit emprunté; *pāvo* l'est presque certainement. — 4. Pictet, *Origines Indo-européennes* I<sup>1</sup> 132. — 5. D'autre part *πλάδος* se rapproche de *palus*. — 6. Curtius, *Verbum* II 29. — 7. Dor. *σιᾶπάριον* Ahrens II 144.

### 3. *a* termine la racine:

<i>ghā<sup>1</sup></i> :	<i>χᾶ-λά, χᾶ-τέω</i>	<i>fā-mes, fā-tuus.</i>
	<i>χᾶ-τίξω, χᾶ-τίς</i>	<i>fā-t-iscor, fā-t-igo.</i>
<i>pā</i> :	<i>πᾶ-τ-έομαι,</i>	<i>pā-nis, pā-bulum, pa-sco,</i>
	<i>ᾱ-πα-σ-τος, πᾶ-νία</i>	<i>pā-s-tor<sup>2</sup>, pā-vi.</i>
<i>bhā</i> :	dor. <i>φᾶ-μί, φᾶ-μα;</i>	<i>fū-ri, fū-ma,</i>
	<i>φᾶ-τις, 1<sup>o</sup> p. pl. φᾶ-μέν</i>	<i>fā-bula, fā-t-eor.</i>
(?) <i>lā<sup>3</sup></i> :	<i>ὐλά-ω, ὐλα-κ-ή</i>	<i>lā-trare (lā-mentum?).</i>
<i>stā</i> :	dor. <i>ἱ-στᾶ-μι, ἑ-στᾶ-ν;</i>	<i>Stā-tor, stāmen,</i>
	<i>στᾶ-τήρ; 1<sup>o</sup> p. pl. ἱ-στᾶ-μεν</i>	<i>stā-tus, stā-bulum.</i>
(s) <i>nā</i> :	<i>νᾶ-ρός, νᾶ-μα,</i>	<i>nā-tare, nā-trix,</i>
	<i>νᾶ-σος, Nā-τάς</i>	<i>nāre.</i>
<i>spā</i> :	dor. <i>σπᾶ-διον; σπᾶ-ω</i>	<i>spā-tium (pa-t-co?),</i>
		<i>pa-nā-o, pa-s-sus.</i>

1. La dépendance des mots latins de la rac. *ghā* est assez généralement reconnue; quant à *hisco*, *hiare* etc., on ne saurait les dériver immédiatement de *ghā*; *hiare* est le lith. *hioti* (rac. *ghyā*); et la ressemblance de *hisco* avec *χάσω* ne doit point faire passer sur cette considération. — 2. Schmitz, *Beitrag zur lat. Sprachk.* p. 40. — 3. En admettant dans *ὐλάω* un cas de prothèse de l'*v* nous restituons au grec une racine qui ne manque presque à aucune des langues congénères. M. Fick il est vrai la trouve dans *λιφος*, *ληφέω*. Le *λάων* d'Homère est controversé. *ἄλωνται· ὄλωνται· Κρήτες* nous apporte peu de lumière.

Les exemples qui précèdent offrent plusieurs cas d'amplification au moyen d'une dentale, amplification qu'affectivement les racines en *ā*, qui s'est accomplie du reste de plusieurs manières différentes. Voici une racine qui dans les deux langues n'apparaît que sous la forme amplifiée (cf. Curtius Grdz. 421):

*lā*: dor. *λά-θ-ω*; *ἑ-λά-θ-ον* *lā-t-co*.

La nasale de *λανθάνω* ne prouve nullement une racine *lan*, que le skr. *rāndhru* «caverne», vu son isolement, ne confirmerait pas. Hésychius il est vrai donne: *ἀλανές· ἀληθές*, mais une autre glose: *ἀλλανής· ἀσφαλής· Λάκωνες*, interdit d'en tirer aucune conséquence quant à *λανθάνω*.

Le lat. *ma-nā-o* «mâcher» (cf. *pa-nā-o*, *λα-νθ-άνω*), *ma-s-ticare*, *ma-nsu-cius* etc., et le grec *μα-σάομαι* se basent pareillement sur une racine *mā* dont dérive encore le goth. *mat(i)-s* «repas».

Ici se place enfin lat. *pa-t-i-or*, *pa-s-sus*, en regard de *πά-σχω*, *ἑ-πα-θον*; nous avons vu et nous verrons plus bas qu'il est à peu près impossible de décider si l'*α* de ces mots grecs est un *a* ancien ou le représentant d'une nasale sonante.

Il reste à mentionner:

dor. <i>μάτηρ</i> = <i>māter</i> .	<i>χλᾶρός</i> = <i>h(i)lāris(?)</i> .
<i>φράτηρ</i> = <i>frāter</i> .	[dor. <i>τλᾶτός</i> = <i>lātus</i> .]
<i>πατήρ</i> = <i>pater</i> .	<i>πρᾶσιά</i> cf. <i>prātum</i> .

Döderlein (Handbuch der Lat. Etym.) compare *latex* «ruisseau» à *λάταξ* «bruit du dé qui tombe». M. Roscher a montré (Stud. IV 189 seq.) que les nombreuses formes du mot *βράτραχος* «grenouille» remontent à *\*βράτραχος* qu'il rapproche du lat. *blaterare*. Il faudrait citer aussi *λάτρης* en regard de *latro* si ce dernier n'était emprunté au grec (Curtius Grdz. 365).

Les syllabes suffixales fournissent *ɶ* et *ā* en nombre relativement restreint. Ces phonèmes sont, peu s'en faut, limités au suffixe des féminins de la 1<sup>re</sup> déclinaison: grec *χώρα*, vieux-latin *formā*. Certains cas de cette déclinaison montrent aussi *ɶ* bref, voy. § 7 fin. Un *ɶ* bref apparaît ensuite au nom.-acc. plur. des neutres de la 2<sup>e</sup> déclinaison, où probablement il a été long d'abord: grec *δῶρα*, latin *donā* (vieux lat. *falsā?*). V. § 7.

*ɶ* est de plus désinence des thèmes neutres consonantiques



au nom.-acc. plur. Ex. *γένη-α*, *gener-a*. Mais on sait que l'âge de cette désinence est incertain.

### § 6. Le phonème *A* dans les langues du nord.

Que faut-il, quand il s'agit d'un mot gréco-latin, pour être sûr que ce mot contient *A*? Il faut simplement, toutes précautions prises contre les liquides et nasales sonantes, qu'il ait l'*a* en grec et en latin. Mais il suffit en général, si le mot existe dans l'une des deux langues seulement, que dans cette langue il montre l'*a*: l'*a* italique ou grec *non anaptyctique* *a*, dans quelque forme qu'il se trouve, la qualité *A*. — Dans les idiomes du nord le problème est plus compliqué: chaque *a* peut, en lui-même, être *A* ou *a*<sub>1</sub>. Avant de lui attribuer la valeur *A*, il faut s'être assuré qu'il ne peut représenter *a*<sub>2</sub>. Cette épreuve sera possible bien souvent dans chaque langue sans qu'il soit besoin de recourir aux idiomes congénères, et cela au moyen des données morphologiques qui indiquent dans quelles formations *a*<sub>1</sub> est remplacé par *a*<sub>2</sub>. La formation est-elle de celles qui n'admettent pas *a*<sub>2</sub>, on sera certain que l'*a* est un *A*. Le thème du présent, mais seulement chez les verbes primaires, est la plus répandue de ces formations.

Dans le choix des racines données comme exemples de *A* dans les langues du nord, nous avons suivi autant que possible ce principe. Il faut que sans sortir de ce groupe de langues on puisse conclure que la racine contient *A*, puis on compare les langues du sud, et il y a confirmation en tant que ces dernières montrent l'*a*. Cf. § 4, 9. Des exemples tels que sl. *orjā* en regard du lat. *arare* ou goth. *ġahan* en regard de *tacere* ont été laissés de côté: ce n'est pas qu'il y ait lieu de douter que leur *a* ne soit un *A*, mais ces verbes étant dérivés on ne peut distinguer dans la langue même, si leur *a* ne représente pas *a*<sub>2</sub>; on ne le peut décider qu'en invoquant l'*a* des langues du sud. Or, c'est précisément à mettre en lumière l'identité de l'*a* du sud avec celui des *a* du nord qui ne peut être *a*<sub>2</sub>, qu'est destiné le tableau. — Cependant un tel triage était impossible pour les thèmes nominaux détachés.

La plupart des exemples se trouvent dans les riches collections d'Amelung auxquelles nous ne saurions toutefois renvoyer le lecteur purement et simplement: car, conformément à son

système, qui n'admet qu'un seul phonème primitif soit pour l'a du nord soit pour l'a et l'o réunis du sud, l'auteur citera indistinctement goth. *akrs* = gr. ἀργός, goth. *hlaƿ* = gr. κέκλωρα. La présente liste est très-loin d'être complète; c'est plutôt un choix d'exemples.

<i>ak</i> <sub>1</sub> :	sl. <i>as-trü</i> ; lith. <i>asz-trūs, aszmen-</i>	<i>ac-ies, ἄκ-ρος.</i>
<i>ag</i> <sub>1</sub> :	norr. <i>ak-a, ok</i>	<i>ag-o, ἄγ-ω.</i>
<i>agh</i> <sub>2</sub> <sup>1</sup> :	goth. <i>ag-is, og</i> (irland. <i>ag-athar</i> )	<i>ἄχ-ος, ἀναχ-ίςω.</i>
<i>kap</i> :	goth. <i>huf-jan, hof</i> <sup>2</sup>	<i>cap-io.</i>
<i>twak</i> <sup>3</sup> :	goth. <i>ƿrah-an, ƿroh</i>	<i>τάκ-ω, ἐ-τάκ-ην.</i>
<i>dhabh</i> <sup>4</sup> :	sl. <i>dob-rü</i> ; goth. <i>ga-daban, ga-dob</i>	<i>ƿüb-er.</i>
<i>mak</i> <sub>1</sub> :	goth. <i>ma(h)-ists</i> <sup>5</sup>	<i>μακ-ρός.</i>
<i>magh</i> <sub>2</sub> :	sl. <i>mog-a</i> ; goth. <i>mag-an</i> <sup>5</sup>	<i>mag-nus, μαχ-ανά.</i>
<i>wadh</i> :	norr. <i>vad-a, vöt</i>	<i>vād-o, vāsi. F.</i>
<i>skap</i> :	sl. <i>kop-ajq</i> <sup>6</sup> ; lith. <i>kap-óju</i>	<i>σκάπ-τω, κάπετος.</i>
<i>skabh</i> :	goth. <i>skab-an, skof</i>	<i>scab-o, scābi.</i>
<i>an</i> :	goth. <i>an-an, on</i> ; sl. <i>a-ch-a</i>	<i>an-imus, ἄν-εμος.</i>
<i>angh</i> <sub>1</sub> :	goth. <i>agg-vus</i> ; sl. <i>qz-ükü</i> ; lith. <i>änksztus</i>	<i>ang-o, ἄγγ-ω.</i>
<i>al</i> :	goth. <i>al-an, ol</i> (irland. <i>al</i> )	<i>al-o, ἄν-αλ-τος.</i>

1. Le grec ἄγομαι, ἄχος, ἤμαχον, ἄχθος; le goth. *ag-is, un-agands*, parf.-prés. *og* etc. sortent d'une racine *agh* sans nasale qui semble être distincte de *angh*. La première donne en sanskrit *aghá* «méchant» (*aghá-m* «mal, malheur»), *aghulá* (id.), *aghāyāti* «menacer»; la seconde: *amhú*, *amhas* etc. La première désigne un mal moral, du reste assez indéterminé, la seconde signifie *attacher, resserrer*. La gutturale finale prouve assez qu'il y a lieu de faire la distinction; en effet le zend *āzanh*, le slave *azükü* montrent *gh*, et élèvent par conséquent une barrière entre skr. *amhú* et skr. *aghá*. Ce n'est qu'en apparence que le *gv* du goth. *aggvus* contredit au *z* du slave et d' zend: nous croyons que le *v* en question vient des cas obliques où il ne fait que continuer l'*u* suffixal. Mais il faut avouer que le zend *ayana* «vinculo» compromet la combinaison. — 2. *hafjan* est un verbe fort; autrement, d'après ce qui vient d'être dit, nous ne devrions pas le citer. — 3. Il semble à peu près impossible de maintenir le rapprochement du goth. *ƿrahan, ƿroh* avec le grec *τέγγω* (malgré ἀτρεγγτος = ἄτρεγγτος). Le grec *τήνω* au contraire n'offre aucune difficulté de forme; les significations il est vrai s'écartent sensiblement, mais elles peuvent s'unir dans l'idée de *faire ruisseler* qui est précisément celle du skr. *tócate* auquel on a comparé *ƿrahan*. Cf. d'ailleurs les sens variés des racines *prau* et *snā*. — 4. Fick K. Z. XIX 261. — 5. Comme l'a fait voir M. Ascoli (K. Z. XVII 274) le goth. *maists* est pour \**mahists*, ce qui le place à côté de *μακρός* en le séparant de *mikils*, ainsi que le demandait déjà la diffé-

rence des voyelles. M. Ascoli a montré en même temps que *major*, *magnus*, remontent à *mah*, *magh*; et nous nous permettrions seulement de mettre en doute que ce *magh* ait donné le skr. *mahánt*. Ne pouvant développer la chose au long, nous nous contentons de constater qu'il y a 3 racines. 1° *ma*, *ak*; zend *maçyūo*, anc. pers. *mađista*, goth. *ma(h)ists*, *ma(h)iza*, grec *μακρός*, et aussi *μάκρο* et le latin *macte*. 2° *ma*, *gh*; skr. *maghá* «richesse», goth. *magan*, lat. *magnus*, *ma(h)jor*. gr. *μαχά*, sl. *moga*; — mais point *mahánt*, vu le *z* du zend *mazāōnt*. 3° *ma*, *g*, ou *ma*, *gh*; gr. *μέγας*, goth. *mikils*, skr. *mahánt*; cf. *majmán*. — En ce qui concerne spécialement le gothique, il faut admettre que le parf. sing. *mag* est pour \**mog* et qu'il a suivi l'analogie du pluriel *magum*; de même qu'inversement *forum* a remplacé \**farum*. Cf. plus loin, chap. V. — 6. Les verbes dérivés de la classe dont fait partie *kopaja* n'ont pas l'habitude de changer un *e* radical en *o* (*a*); il était donc permis de le citer ici.

goth. <i>a(j)iza-</i>	<i>a(j)es.</i>	goth. <i>aljis</i>	<i>alius, ἄλλος.</i>
goth. <i>akrs</i>	<i>ager, ἄγρός.</i>	goth. <i>ana</i>	<i>ἀνά.</i>
lith. <i>akmū</i> (? sl.)		lith. <i>asū</i>	<i>ansa.</i>
<i>kamy</i> = * <i>okmy</i> ,		goth. <i>and-</i>	<i>ante, ἀντί.</i>
norr. <i>hamarr</i> )	<i>ἄμων.</i>	v. h <sup>t</sup> -all. <i>ano</i> , lith.	
goth. <i>ahva</i>	<i>aqua.</i>	<i>anýta</i>	<i>ānus.</i>
lith. <i>áklas</i>	<i>aquilus, ἄκαρος.</i>	goth. <i>arhvazna</i>	<i>arcus.</i>
v. haut-all. <i>ahsa</i> ,		goth. <i>avo</i>	<i>avus.</i>
sl. <i>osī</i> , lith. <i>asīs</i>	<i>axis, ἄξων.</i>	sl. <i>brada</i> (* <i>borda</i> )	
goth. <i>af</i>	<i>ab, ἀπό.</i>	lith. <i>barzdā</i> ,	
sl. <i>otiči</i> , goth. <i>atta</i>	<i>atta, ἄττα.</i>	v. h <sup>t</sup> -all. <i>part</i>	<i>barba.</i>
goth. <i>tagr</i>	<i>lacrima, δάκρυ.</i>	goth. <i>bariz-eins</i>	
sl. <i>bobŭ</i> , boruss.		(sl. <i>borŭ</i> F.)	<i>far, g. farris.</i>
<i>babo</i>	<i>fāba. F.</i>	v. haut-all. <i>gans</i> ,	
goth. <i>gazds</i> <sup>1</sup>	<i>hasta.</i>	sl. <i>gasi</i> , lith. <i>zasis</i>	<i>anser, γάν.</i>
sl. <i>lomŭ</i>	<i>lāma</i> (* <i>lacma</i> ). F.	goth. <i>fana</i> ,	
goth. <i>ma(h)il</i>	<i>mācula. F.</i>	sl. <i>o-pona</i>	<i>pannus, πᾶνιον.</i>
		goth. <i>salt</i> , sl. <i>solŭ</i>	<i>sal, ἄλς.</i>

1. Osthoff K. Z. XXIII 87.

Les exemples suivants vont nous faire voir le *a* long des langues du nord. Ce phonème qui dans le groupe du sud ne diffère de *a* bref que par la quantité, chez elles en général s'en distingue encore par la teinte. Dans le germanique et le lithuanien c'est un *ō* long (v. h<sup>t</sup>-all. *uo*), tandis que le slave chez qui *a* bref devient *ǫ* donne à *a* long la couleur *a*. On sait que l'*a* slave ne

sort d'une voyelle brève que dans un ou deux cas tout à fait exceptionnels. Les formes placées entre crochets enfreignent cette loi de substitution.

<i>fāgus</i>	v. h <sup>t</sup> -all. <i>buocha</i> .	<i>πᾶχυς</i>	norr. <i>bōgr</i> .
<i>cāligo, καλίς</i>	sl. <i>kalŭ</i> . F.	<i>ῥᾶρα</i>	v. h <sup>t</sup> -all. <i>ruoba</i> , lith. <i>rōpē</i> [sl. <i>rěpa</i> ].
<i>μάκων</i>	sl. <i>mākŭ</i> [v. h <sup>t</sup> -all. <i>māgo</i> ].	<i>suūwis, ἄδύς</i>	germ. <i>svōtya</i> : norr. <i>soetr</i> , v. h <sup>t</sup> -all. <i>suozī</i> (F. III <sup>s</sup> 361).
<i>nāres, nāsus</i>	lith. <i>nōsis</i> , anglo-s. <i>nōsu</i> (cf. sl. <i>nosŭ</i> , v. h <sup>t</sup> -all. <i>nasa</i> ).		

*A* et *ā* terminent la racine:

<i>ghā</i> : <i>χῆ-μη (χᾶ-λά)</i>	germ. <i>gō-men-</i> , lith. <i>go-murŷs</i> « palatum ». F.
<i>tā</i> : <i>tā-bes</i>	sl. <i>ta-jā</i> [anglo-s. <i>hāven</i> ].
<i>bhā</i> : <i>fū-ri, φᾶ-μί</i>	sl. <i>ba-jā</i> .
<i>lā</i> : <i>lā-trare</i>	sl. <i>la-jā</i> , lith. <i>lō-ju</i> [mais en gothique <i>laia</i> = * <i>le(j)a</i> ].
<i>stā</i> : <i>stā-tus, ἑ-στᾶ-ν</i> etc.	sl. <i>sta-na</i> , lith. <i>stōju</i> ; goth. <i>sto-min-</i> , <i>sta-da-</i> [v. h <sup>t</sup> -all. <i>stām</i> , <i>stēm</i> ].
( <i>s</i> ) <i>tā</i> : dor. <i>τᾶ-τάω</i> <sup>1</sup>	sl. <i>ta-jā</i> , <i>ta-tŭ</i> , <i>ta-jŭnŭ</i> .

La racine est augmentée d'une dentale, par exemple dans:

<i>pā-t</i> : <i>πα-τ-έουαι, pā-s-tor</i>	goth. <i>fo-d-jaŋ</i> <sup>2</sup> , sl. <i>pa-s-tyrŭ</i> .
<i>lā-(t)</i> : <i>λά-ω</i> « vouloir »	goth. <i>la-ḥ-on</i> , <i>la-ḥa-leiko</i> . F.
<i>sā-t</i> <sup>3</sup> : <i>σᾶ-τ-ur, sᾶ-t-is</i>	goth. <i>sa-d-a-</i> , <i>so-ḥ-a-</i> ; lith. <i>sō-t-us</i> (sl. <i>sytŭ</i> ).

1. Ahrens II 144. Au slave *tajŭ* « en cachette », *tajŭnŭ* « secret » cf. le thème indien *tāyri* « voleur » d'où aussi *τηδῆ-σιος* « vain, sans résultat » (Pott, *Wurzelwörterb.* I 100). — 2. *fodjan* suppose une racine contenant *A*, et c'est à ce titre-là seulement que nous le citons; il est bien probable en effet, si nous considérons le mot *fodjan* lui-même, que son *o* répondrait à un *ω*, non pas à un *ā* du grec. Cf. chap. V § 11. — 3. La racine simple se trouve dans le grec *ἕαμεν* = \**hōmen* (Curtius, *Verb.* II 69).

Parmi les mots plus isolés nous nous bornerons à citer:

( <i>pater</i> , <i>πατήρ</i> )	goth. <i>faḍar</i> ; cf. § 11.)
<i>māter</i> , <i>μάτηρ</i> )	v. h <sup>t</sup> -all. <i>muotar</i> , sl. <i>mati</i> , lith. <i>motė</i> .
<i>frāter</i> , <i>φράτηρ</i> )	goth. <i>broḥar</i> , sl. <i>bratrŭ</i> , lith. <i>broterėlis</i> .

Le *ā* du suffixe des féminins s'observe commodément aux cas

du pluriel dont la désinence commence par une consonne: goth. *giba-m*, lith. *mergá-ms*, sl. *žena-mŭ*. Placé dans la syllabe finale, il a subi, comme on sait, diverses altérations. Au nominatif singulier, le slave (*žena*) garde encore *a*, chez lui représentant de l'*ā* long, tandis que les lois qui régissent les sons du germanique et du lithuanien commandaient d'abrégier la voyelle finale: *giba*, *mergà*, sauf dans le goth. *so*, gr. *á*. Sur le vocat. *ženo* v. p. 93.

Δ dans la diphthongue donne lieu à quelques remarques particulières.

Plusieurs savants ont nié qu'il y eût une diphthongue européenne *eu*, en d'autres termes et en se plaçant au point de vue de l'unité originaires de l'*a*, qu'il y ait eu scindement de la diphthongue *au* en *eu*: *au* à la même époque où dans toute autre position l'*a* s'était scindé en *e*: *a*. M. Bezzenger (*Die a-Reihe der gotischen Sprache* p. 34) prétend, ou plutôt mentionne, car, ajoute-t-il, il est à peine besoin de le dire expressément, que dans le présent gothique *kīusa* pour \**keusa* = gr. *γῆῶ*, l'*e* de la première langue est sans lien historique avec l'*e* de la seconde. La raison de cette violente séparation de deux formes dont la congruité est aussi parfaite que possible? C'est que les idiomes letto-slaves n'ont pas de diphthongue *eu*, et que par conséquent la période européenne n'en pouvait point posséder non plus.

En général nous ne nous sommes posé aucune tâche relativement à l'*e* européen, le fait de son apparition concordante dans les différentes langues étant reconnu par les partisans de tous les systèmes. Nous devons cependant nous occuper de l'*e* pour autant qu'on veut le mettre en rapport avec l'*a* et combattre les arguments qui tendraient à établir qu'à une époque quelconque l'*e* et l'*a* (*Δ*) ne faisaient qu'un. Evidemment l'origine récente de la diphthongue *eu*, si elle se confirmait, rentrerait dans cette catégorie. D'autre part nous nous abstenons de poursuivre jusqu'au bout les conséquences où M. Bezzenger se verrait entraîné par le principe qu'il pose, parce que nous voulons éviter de subordonner à la question de l'*eu* celle de l'unité européenne ou celle du scindement de l'*a*. Disons donc tout de suite que l'absence de l'*eu* dans les langues letto-slaves, sur laquelle l'auteur se fonde, est révoquée en doute par M. Joh. Schmidt qui en signale des traces nombreuses K. Z. XXIII 348 seq. M. Schmidt

regarde le paléosl. *ju* et le lith. *iam* comme étant dans certains cas des représentants de l'*eu* (sl. *u(l)judu* = goth. *biuda*, gr. *πύθουαι*; lith. *riáugmi*, gr. *ἐρέγω*). Depuis il est vrai, M. Bezenberger a rompu une nouvelle lance pour la cause qu'il défend. Notre incompetence ne nous permet point de jugement; mais voici ce que nous tenons du moins à dire:

Lors même que la supposition de M. Schmidt ne devrait pas se vérifier, lors même qu'il n'existerait aucun indice d'une diphthongue *eu* dans le domaine letto-slave, il ne s'en suivrait pas qu'elle n'a jamais existé: les langues italiques non plus ne possèdent pas l'*eu*, et n'était le seul *Leucetio*, on pourrait venir dire que jamais dans l'italique l'ancienne diphthongue *au* n'a pu la forme *eu*. Personne ne doute cependant que *douco* ne soit sorti de *\*deuco*. La même chose semble s'être passée dans le letto-slave, non-seulement dans la diphthongue, mais aussi, comme en latin, dans le groupe *ev*. Ceci se voit avec le plus de clarté dans le paléosl. *člověkŭ*: le lette *zilveks* montre en effet que l'*o* n'est pas primitif<sup>1</sup>, et sans aller si loin il suffit de constater la palatale initiale *č* pour savoir que la forme ancienne est *\*čelvěkŭ* (voy. à ce sujet J. Schmidt Voc. II 38 seq.). D'où vient l'*o* par conséquent? Il ne peut venir que du *v* avec lequel la métathèse de la liquide l'avait mis en contact. — Par un raisonnement d'un autre genre on acquiert la conviction que *slovo* est sorti de *\*slevo*: en effet les neutres en *-as* n'ont de toute antiquité que *a*<sub>1</sub>, jamais *a*<sub>2</sub>, dans la syllabe radicale: il en est ainsi dans l'arien, le grec, le latin, le germanique. Or le slave lui-même n'enfreint point cette règle ainsi que le montre *nebo* = gr. *νέφος*. Comment donc expliquer *slovo* = *κλέφος* autrement que par l'influence du *v* sur l'*e*? Il y aurait la même remarque à faire sur le présent *plova* = gr. *πλάω*, car *πλαίω* est évidemment de formation postérieure. — Dans une syllabe de désinence nous trouvons semblablement en sanskrit *sūnāvās*, en grec *πήχτες*, en gothique *sunjus*, et dans le slave seul *synove*.

Cette action du *v* qui a duré fort tard, comme le montre *člověkŭ*, commence de se produire dès la période d'unité letto-

1. On trouve aussi l'*e* dans le goth. *fairhous* « monde » qu'on peut ramener à *\*hwerhous*, *\*hwervehous* et rapprocher de *člověkŭ*.

slave. En regard du grec *véfo-s* apparaît en lithuanien *nanjas* comme en slave *novŭ*.

Ici quelques mots sur l'*a* lithuanien. En présence de la complète équivalence de cet *a* et de l'*o* slave (tous deux représentent  $a_1$  et  $a_2$ ), on se demande naturellement auquel des deux phonèmes appartient la priorité. Le mot dont il vient d'être question est-il sous sa forme letto-slave *novos* ou bien *navas*? A voir toutes les fluctuations entre l'*o* et l'*ā* des différents dialectes de la Baltique, borussien, lithuanien, lette, et à considérer la divergence de teinte entre l'*a* bref et l'*a* long soit en lithuanien soit en slave (lith.  $\ddot{a} : \bar{a}$ ; sl.  $\ddot{o} : \bar{a}$ ), une troisième hypothèse se présente vite à l'esprit, savoir *nāvās*. Dans la période letto-slave on aurait prononcé non un *a* pur, mais un  $\ddot{a}$ , bref et long. Sans doute il n'y a pas pour cette hypothèse d'argument bien positif, mais il y en a encore moins, croyons-nous, qu'on puisse invoquer contre elle. Elle appuie les faits d'assimilation dont nous parlions, comme d'autre part elle en est appuyée. La méthode comparative est et sera toujours obligée de recourir parfois à ces sortes d'inductions doubles.

Je cite encore le lith. *javai*, gr. *ζαί* (skr. *yāva*), *savo*, gr. *ἔφος*, puis deux mots où le même phénomène se manifeste, semble-t-il, en sens inverse comme dans le lat. *vomo* pour *\*vemo*. Ce sont *vākaras* = gr. *ἔσπερος*, sl. *večerŭ*; *vasarà* = gr. *ἔαρ*, lat. *vēr*. Plusieurs de ces exemples et des précédents font partie de la liste où M. J. Schmidt consigne les cas prétendus de concordance incomplète de l'*e* dans les langues européennes: ce seraient, si tout ceci n'est pas illusoire, autant de numéros à retrancher d'un catalogue déjà bien diminué.

Cette transformation letto-slave de *ev* en *āv* diffère du phénomène analogue que présente l'italique principalement en ce qu'elle n'a pas lieu constamment. Il faut bien qu'il y ait une cause pour que *deveiŭ* (lith. *devyni*) n'ait pas été traité comme *\*slevo* devenu *slovo*, mais cette cause demeure cachée. — Dans la diphthongue au contraire l'assimilation de l'*e* est la règle, abstraction faite des cas tels que *bljudā* et *riāugmi* que nous avons vus plus haut. Il y a peut-être une preuve de cette double origine de l'*au* (en dernière analyse elle est triple, l'*a* ( $\ddot{a}$ ) étant lui-même formé de  $a_1 + a_2$ ) dans le génitif lithuanien *sumaŭs* des thèmes en *-u* en regard du gén. *akēs* (et non «*akais*») des thèmes en

-i<sup>1</sup>. Toutefois le rapport exact entre *ë* et *ai* étant encore incertain, nous n'insistons pas.

Dans la descendance letto-slave des diphtongues *a<sub>1</sub>i*, *a<sub>2</sub>i*, *ai*, il y a également, nous venons d'y faire allusion, des perturbations assez graves. La signification exacte de l'*i* et de l'*ë* en slave, de l'*ë* (*ei*) et de l'*ai* en lithuanien est encore un problème. Il semble que l'*ë* de la dernière langue, qui représente apparemment *a<sub>1</sub>i*, ne soit ailleurs qu'une dégradation de l'*ai*: on a par exemple en regard du goth. *haims*, du boruss. *kaima*, voire même du lith. *kaimynas*, un *ë* dans *këmas*.

De ce qui précède il ressort que les exemples de *a* lithuanien ou slave dans la diphtongue ne peuvent avoir comme tels qu'une valeur très-relative, presque nulle lorsqu'il s'agit de *au*.

(?) <i>ghais</i> :	<i>haer-co</i>		lith. <i>gaisztù</i> , <i>gaiszti</i> . F.
<i>skaidh</i> :	<i>caed-o</i>		goth. <i>skaid-an</i> , <i>skaiskaid</i> .
<i>aug</i> :	<i>aug-co</i> , <i>αὔξις</i>		goth. <i>auk-a</i> , <i>aiauk</i> ; lith. <i>aug-u</i> .
(?) <i>aifs</i> :	<i>h-aur-io</i> , <i>h-aus-tus</i>		norr. <i>aus-a</i> , <i>jös</i> . F.
<i>aevum</i> , <i>αἰών</i>	goth. <i>aivs</i> . cf. p.56.	<i>aurora</i>	lith. <i>auszrà</i> .
<i>caecus</i>	goth. <i>haihs</i> .	<i>caulis</i> , <i>καυλός</i>	lith. <i>káulas</i> . C.
<i>δα(ι)ήρ</i>	ags. <i>tācor</i> ; sl. <i>dě-veri</i> , lith. <i>dėveris</i> .	<i>vāūs</i>	norr. <i>nau-st</i> .
<i>haedus</i>	goth. <i>gaitis</i> .	<i>pau-cus</i>	goth. <i>fav-ai</i> .
<i>laevus</i> , <i>λαϊός</i>	sl. <i>levi</i> .	<i>σαυσαςός</i>	lith. <i>sausas</i> .
		<i>'A-γα(ι)οί</i>	goth. <i>gavi</i> <sup>1</sup> .

1. Le thème du mot gothique est *gauja-* (contrée): *'Aγαιοί* signifierait *ὀμόζωγοι*. Ici se placent peut-être aussi les *Δωκιέες τρι-γαίτες*, à moins d'y voir un composé de *τρίγα* — à la manière de l'indien *purudhā-pratika* — avec un thème *Fi-* = zend *vīc* «clan».

### Chapitre III.

#### Les deux *o* gréco-italiques.

C'est pour des raisons toutes pratiques que nous avons jusqu'ici considéré l'*o* gréco-italique comme un tout homogène. En

1. L'*au* du gothique *sunaus* ne s'explique pas de la sorte, comme le fait voir la forme correspondante des thèmes en *-i* qui, elle aussi, a l'*a*: *anstais*. Jusqu'à présent cet *au* et cet *ai* ne s'expliquent pas du tout.



réalité il en existe au contraire deux espèces bien distinctes que nous allons étudier l'une après l'autre.

§ 7.  $o_2$  gréco-italique. —  $a_2$  indo-européen.

Les phénomènes des langues ariennes sont ici trop intimement liés à ceux qu'on observe en Europe pour pouvoir être traités à part. Nous avons donc inscrit en tête du paragraphe l' $a_2$  *indo-européen* à côté du gréco-italique  $o_2$ .

La véritable définition de  $a_2$  est, ce me semble: la voyelle qui, dans les langues européennes, alterne régulièrement avec  $e$  au sein d'une même syllabe radicale ou suffixale.

Ainsi, pour parler d'un  $a_2$  proethnique, il faut absolument placer aussi le germe de l' $e$  européen dans la période d'unité première. C'est là l'hypothèse de M. Brugman. Ce savant, par une conception qu'Amelung avait entrevue (v. p. 5), renonce à chercher dans l'état du vocalisme que nous représente l'arien la donnée d'où il faut faire découler les phonèmes de l'Occident et transporte au contraire jusque dans la langue mère le principe de l' $e$  européen et du phonème qui remplace parfois cet  $e$  ( $a_2$ ), laissant du reste le nombre total des  $a$  provisoirement indéterminé. •

Dans tout ce qui suit nous partons de cette hypothèse non prouvée de l'origine proethnique de  $a_1 = e$ . Quant à  $a_2$ , nous voulons le prouver par le moyen des faits réunis dans le paragraphe, lesquels du reste sont généralement connus. — Plus tard nous examinerons jusqu'à quel point ces faits, en assurant  $a_2$ , n'assurent pas du même coup l' $a_1$  indo-européen.

M. Brugman s'est étendu avec le plus de détail sur  $a_2$ : Studien IX 367 seq. 379 seq. K. Z. XXIV 2. Ce phonème, dit-il, devient dans l'arménien, le grec, l'italique et le slave<sup>1</sup>:  $o$ , dans le celtique, le germanique et les langues de la Baltique:  $a$ , dans

---

1. Bien que ce ne soit pas là une question de fond, nous aimerions mieux ne pas mettre ainsi le slave en compagnie des langues du sud, car on ne saurait trop insister sur la disparité de l' $o$  slave et de l' $o$  des langues classiques. Le premier a ni plus ni moins la valeur d'un  $a$  lithuanien ou gothique. Quand nous voyons au contraire  $a_2$  devenir en gréco-italique  $o$  et non  $a$  (antithèse qui en slave n'existe pas), c'est là un fait notable, que nous avons utilisé § 4, 8.

l'arien en toute syllabe ouverte:  $\bar{a}$ , mais, si la syllabe est fermée<sup>1</sup>,  $a$ .

Comme nous le disions, il y a, indépendamment de ce qui appartient aux liquides sonantes, des  $o$  gréco-italiques qui remontent à un phonème autre que  $a_2$ . Nous appelons  $o_2$  l'espèce qui équivaut à l'ancien  $a_2$ : le second  $o$  recevra la désignation  $\varphi$ .

Voici les formations où  $a_2$  (gréco-it.  $o_2$ ) vient régulièrement remplacer  $a_1$  ( $e$ ).

### 1. Syllabe radicale.

#### 2. FORMATIONS VERBALES.

PARFAIT. Tandis que dans l'origine le moyen ainsi que le pluriel et le duel de l'actif rejettent l' $a_1$  radical, le *singulier de l'actif* lui substitue  $a_2$ <sup>2</sup>. On trouve toutes les formes grecques en question énumérées chez Curtius Verb. II 185 seq. 188 seq. En voici quelques exemples pris dans les trois modèles de racines de la page 8:

γεν: γέγονα	δερκ: δέδορα	λεγ: εἶλοχα
κτεν: ἔκτονα	Φεικ: ἔοικα	τεκ: τέτοκα
μερ: ἔμμορι	ἔλευθ: εἰλήλουθα <sup>3</sup>	χεδ: κέχοδα

1. Pour la diphthongue, on pourra nommer syllabe ouverte celle où, étant suivi d'une voyelle, le second élément de la diphthongue se change en une semi-voyelle (*dikáya*); la syllabe fermée est celle qui est suivie d'une consonne (*bibheda*).

2. Nous avons parlé plus haut de l'extension secondaire de cette forme en grec (p. 12 et p. 22 i. n.). *οἶδα: ἴδμεν*, et quelques autres exemples reflètent l'image de l'état primitif qui est encore celui du germanique et du sanskrit.

3. On sait que la diphthongue *ou* n'est plus en grec qu'une antiquité conservée çà et là; les parfaits comme *πέφονγα, τέτευχα*, ne doivent donc pas étonner. Mais on trouve encore d'autres parfaits contenant l' $\varepsilon$ , tels que *κεκλεβώς, λέλεγα*. Au moyen, ces formes sont nombreuses, et l'on a même la diphthongue *ei* dans *λέλειπται, πέπεισμαι* etc. (à côté des formations régulières *ἔκτο, ἴδμαι, τέτυγμα* etc.). Cet  $\varepsilon$  vient certainement en partie du présent, mais il a encore une autre source, les formes *faibles* du parfait chez celles des racines de la forme C qui ne pouvaient rejeter  $a_1$  — certaines d'entre elles le pouvaient, v. page 12 i. n. Ainsi *τεκ* a dû faire d'abord *τέτοκε*, plur. \**τετεκαμεν* ou \**τετεκμεν*, parce que «*τετμεν*» était impossible. Ce qui appuie cette explication de l' $\varepsilon$ , c'est que les formes en question, celles du moins qui appartiennent à l'actif, sont principalement des participes, et que le partic. parf. demande la racine *faible*. Ex.: *ἐν-ήνοχα ἀν-ηγεγυῖαν, εἶλοχα συνειλεχώς* etc. Curtius Verb. II 190.

Dans le latin *totondi*, *spondi*, *momordi* (v<sup>x</sup> latin *spondeo*, *memordi*) vit un reste de cette antique formation. On peut supposer que le présent de ces verbes a été d'abord \**tendo*, \**spendo*, \**merdo*. A côté de ces présents on avait les dérivés *tondeo*, *spondeo*, *mordeo*, et en vertu de la règle: qui se ressemble s'assemble, le verbe en -*eo* se mettant en rapport avec le parfait finit par évincer l'ancien présent. — Cf. p. 13.

Dans les langues germaniques le singulier du parfait n'est pas moins bien conservé que le pluriel et le duel. Là, partout la forme faible priyée d'*a* (p. 12 et 22), ici partout a<sub>2</sub> sous sa figure germanique *a*: *gab* de *giban*, *bait* de *beitan*, *baug* de *biugan*, *varf* de *vairfan*, *rann* de *rinnan* etc.

Le parfait irlandais traité par M. Windisch K. Z. XXIII 201 seq. est fort intéressant: ici encore l'*e*, expulsé au pluriel, devient *a* (= a<sub>2</sub>) au singulier. L'auteur réunit les exemples de cet *a*, p. 235 seq. où il n'y a qu'à choisir dans la masse. Prés. *condreac* « voir », parf. sing. *ad-chon-dare*; prés. *bligim* « traire », parf. sing. *do ommalgg* etc.

Les langues ariennes répondent par l'*ā* long dans la syllabe ouverte: skr. *gagāma*, *papāta*, *ćikāya*. La syllabe fermée comme la diphthongue suivie d'une consonne ont l'*a* bref, selon la règle: *dadārça*, *bibhēda*.

Il est singulier que dans la langue védique la première personne ne montre jamais d'*ā* long, et que même dans le sanskrit classique la longue ne soit que facultative pour cette forme. M. Brugman (Stud. 371) a cherché à expliquer le fait au moyen de son hypothèse sur la désinence -*a* de cette première personne, laquelle représenterait un ancien -*m* (v. p. 42): la syllabe se trouvant ainsi fermée, l'*a* bref de *gagāma* etc. n'aurait rien que de régulier. Mais 1° il est permis de douter que cet *a* représente vraiment une nasale; 2° ce point même étant admis, on préjuge dans cette explication la question de savoir quel phénomène est antérieur de l'allongement de a<sub>2</sub> ou de l'évanouissement de la nasale; 3° dans *rājān-(a)m*, *pād-(a)m* et autres formes la désinence -*m* n'a pas empêché l'allongement de a<sub>2</sub>. — Il faut avouer qu'on ne saurait tenir pour certain la présence de a<sub>2</sub> à la première personne: elle est assurée pour la 3<sup>e</sup> personne, et probable pour la seconde (*gagantha*); voilà tout, car en grec et en germanique la

première personne pouvait facilement emprunter  $a_2$  à la seconde et à la troisième<sup>1</sup>.

A part ce petit groupe du parfait singulier on ne rencontre nulle part dans la flexion verbale  $a_2$  remplaçant l' $a_1$  radical. Trois aoristes sigmatiques grecs<sup>2</sup>: *δοάσσατο* en regard de l'imparf. *δέαμην, -έτοσσε* (Pindare) de la rac. *τεκ, ζόασον· σβέσον* Hes. cf. *ξείνυμεν*, peuvent néanmoins renfermer un vestige de quelque autre emploi de  $a_2$ . Et il se trouve justement que l'aoriste indien en *-īsam* allonge l'*a* radical dans la syllabe ouverte comme si cet *a* était  $a_2$ : *ākanīsam, āvādīsam*. Seulement, dans le dialecte védique, l'allongement n'est qu'intermittent: la liste que donne Delbrück *Altind. Verb.* 179 seq. montre qu'à une ou deux exceptions près il n'a lieu que si toutes les syllabes qui suivent sont brèves, parce qu'apparemment une certaine cadence du mot serait sans cela troublée. Il faudrait savoir, avant d'être en droit de conclure à la présence de  $a_2$ , si des raisons de ce genre ont pu arrêter l'allongement de ce phonème. Nous croyons en effet qu'il en est ainsi; v. p. 88. Il serait essentiel aussi de connaître exactement l'origine de l'aoriste en *-īsam* sur laquelle nous reviendrons au chapitre VI. Dans tous les cas l'aoriste sigmatique ordinaire, comme *ἔδειξα*, montre  $a_1$  et non  $a_2$ .

VERBES DÉRIVÉS. Outre les dénominatifs, qui naturellement prennent la racine telle qu'elle est dans le thème nominal, il existe des verbes dérivés qu'on aimerait appeler déverbatifs et dont il est impossible de ne pas faire, au moins provisoirement, une classe distincte, comme le veut l'accentuation indienne. Nous les placerons donc ici plutôt que d'en faire un appendice aux thèmes nominaux. Ils ont en partie le sens causatif. L' $a_1$  radical devient chez eux  $a_2$ .

Gothique *dragkjan* pour \**dragkijan*, cf. *drigkan; lagjan*, cf. *ligan; kausjan*, cf. *kiusan*.

Grec *ὄχέω* de *ἴεχ*, *φορέω* de *φερ*, *σκοπέω* de *σκεπ*. *φοβέω* de *φεβ* est peut-être un causatif.

1. Il est singulier de trouver chez Hésychius une 1<sup>re</sup> personne *λέλεγα*, suivie à quelques lignes de distance d'une 2<sup>e</sup> pers. *λέλογας*. Mais il n'y a là sans doute qu'un hasard.

2. Ahrens (I 99) conjecture un aoriste éolique *ὄρράτω*, de *εἴρω* «entrelacer». Ce serait une quatrième forme de cette espèce.

On a en latin *monco* de *men*, *nocco* de *nec*, *torreo* (dans le sens causatif) de *ters*. *mordeo*, *spondeo*, *tondeo* trouvent dans les langues congénères l'e radical requis. Nous reviendrons sur *tongeo* et le goth. *þagkjan*<sup>1</sup>. On connaît les deux exemples gréco-italiques *torqueo* = *τροπέω* (rac. *terk<sub>2</sub>*), *sorbeo* = *σοπέω* (rac. *serbh*). Curtius Verb. 1<sup>2</sup> 348. — Le latin conserve l'o dans des formes dérivées directement de la racine et qui primitivement devaient avoir une autre voyelle, ainsi dans *sponsus*, *tonsus*. Dans *morsus*, *tostus*, on pourrait à la rigueur admettre que *or* est sorti d'une liquide sonante.

Ce que peut fournir la 1<sup>o</sup> conjugaison appartient aux dénominatifs, car les langues congénères ne montrent jamais *a* dans la syllabe de dérivation de cette espèce de verbes.

En paléoslave: *po-loziti* de *leg*, *topiti* de *tep*, *voziti* de *vez* etc.

Nous trouvons dans les langues ariennes la voyelle longue qu'il fallait attendre: skr. *pātáyati* de *pat*, *grāváyati* de *gro*. Zend *pārayēiti* de *par*. — Les racines fermées ont la brève régulière: *vartáyati*, *rocáyati*.

#### b. FORMATIONS NOMINALES.

THÈMES EN -ma. Le grec en offre un assez grand nombre. Nous désignons par Hm. ceux qu'on trouve chez Homère, par Hs. ceux qui sont tirés d'Hésychius.

εί οἶμο <sup>1</sup> Hm.	λεχ λόχη Hm.	ἀλε: ἀλοιμό <sup>4</sup>	ῥεγκ ῥογμό <sup>6(?)</sup>
έρκ ὄρκο Hs.	1 сер ὄρκο Hm.	βρεχ βροχμό Hs.	2 сер ὄρμή Hm.
Feλ ὄλμο Hm.	πετ πότμο <sup>2</sup> Hm.	δεχ δοχημή	στελ στολμό
Feρ ὄρκο Hm.	τελ τόλμη-Hm.	κερ κορμό Hm.	φερ φορμό <sup>7</sup>
	τερ τόρκο <sup>3</sup>	κει λοιμό <sup>5</sup> Hm.	φλεϋ φλογμό
		πλεκ πλοχμό Hm.	Feχ συν-εοχμό
			Hm.

1. En outre οἶμη. — 2. S'il était prouvé que le τ initial de *τετμεῖν* vient d'une ancienne gutturale, il vaudrait mieux retirer *πότμος* de la rac. *πετ*. Le rapport de *πότμος* à *τετμεῖν* serait quant à la consonne initiale celui de *ποινή* à *τεισαι*. — 3. C'est *τόρμος* dans le sens de *τέρμα*, non *τόρμος* «trou» que nous entendons. — 4. *ἀλοιμός* «enduit» est un mot conservé dans l'Étymol. Mag. Il se rapporte non à *ἀλείφω* mais à *ἀλλύειν* *ἀλείφειν*, et au lat. *lino* (*lēvi*, *litus*); v. Curtius Verb. 1<sup>2</sup> 259. — 5. Il existe une racine *sra<sub>1</sub>* «pécher, être criminel, se perdre»: elle a donné le skr.

1. Dans *foveo*, *moveo*, *voveo*, *mulgeo*, *urgeo* et d'autres, il faut tenir compte de l'influence possible des phonèmes avoisinants.

*sre-man* dans *asremán* que Böhtl.-Roth et Grassmann (s. v. *srcman*) traduisent par *fehlerlos*, peut-être aussi *sríma*, nom de fantômes nocturnes. En latin *tē-tum, de-leo (de-leri)*. En grec *λοιμός* et *λοιτός·λοιμός* Hes. rejeté par M. Schmidt, quoique garanti par l'ordre alphabétique. Une racine sœur se trouve dans le skr. *srívyati* «manquer, échouer» parent du grec *λύμη, λῦμαινομαι*. Puis il y a la racine amplifiée *sra, idh*: skr. *srédhati* «etwas falsch machen, fehlgehen» et *srídh* «der Irrrende, der Verkehrte» (B. R.); elle donne en grec *ἡλίθιος*, dor. *ἄλιθιος* pour *ἄ-αλίθιος* (*ἡλίος* est autre chose). La branche *sra, i-t* ne se trouve qu'en Europe: goth. *sleifs* «nuisible», grec *ἄ-(σ)λιε-ειν* «pécher», *ἀλοιτός·ἀμαρτωλός*; peut-être en outre le lat. *stilit*. On peut admettre du reste que *ἀλιεῖν* n'a reçu sa dentale que sur sol grec. C'est là l'opinion de M. Curtius (Grdz. 547), et elle a une base très-solide dans la forme *ἀλιε-της*. — 6. V. le dictionnaire de Passow s. v. *ξερμός*. — 7. Il est douteux que le mot vienne de *φέρω*, mais le degré *φερ* existe en tous cas dans *φερνίον, φέρμιον* «janier».

Le verbe *κοιμάομαι* indique un ancien thème \**κοιμη* ou \**κοιμο* de la rac. *κει*. Dans *πλόκ(α)μός* de *πλεκ*, *οὐλ(α)μός* de *Ἔλ* on a sans doute le même suffixe. — Quelques exceptions comme *τειμή* (inscr.), *δειμός, ἀγερός*, présentent l'*ε* dans la racine: ce sont des formations nouvelles qui ont suivi l'analogie des neutres en -μα. Pour *κενθμός* même remarque qu'à propos de *πέφενγα*.

La racine du lat. *forma* sera sans doute *fer* (anc. *dha, r*), avec *e*; l'*o* est donc *a<sub>2</sub>*.

Les thèmes germaniques *flauma-* «flot» (Fick III<sup>3</sup> 194), *strauma-* «fleuve» (F. 349), seraient en grec «*πλουμο, ρουμο*». De la rac. *ber* vient *barma-* «giron» (F. 203), qui en gothique est devenu un thème en -i. Le goth. *haims* «village» n'est thème en -i qu'au singulier: l'ancien *haima* reparaît dans le plur. (fém.) *haimos*; le degré *a<sub>1</sub>* se trouve dans *heiva-* «maison».

Au germ. *haima-* répond en borussien *kaima*, cf. lith. *kaimýnas* et *kėmas* (p. 69). De *vez* (vehere) le lithuanien forme *vazmà* «le métier de charretier» (Schleicher, Lit. Gr. 129), de *lenk* «courber», avec un *s* inséré, *lànksmas* «courbure».

Les thèmes en -ma du Véda se trouvent réunis dans le livre de M. B. Lindner, *Altindische Nominalbildung* p. 90. Nous citons une fois pour toutes ce livre indispensable que nous avons constamment consulté et utilisé pour tout ce qui concerne la formation des mots.

La syllabe radicale de ces thèmes indiens ne se trouve jamais dans la position qui met *a<sub>2</sub>* en évidence, puisque le suffixe, com-

mençant par une consonne, en fait une syllabe fermée. On ne peut pas prouver a<sub>2</sub> dans sár-ma, é-ma etc., comme d'autre part on ne pourrait pas prouver que leur a est a<sub>1</sub>. Une série de thèmes indiens en -ma présente donc la forme forte de la racine: une seconde série, il est vrai, rejette l'a radical, mais celle-là aussi, comme nous le constaterons, se reproduit dans les langues congénères. La première classe, celle qui nous intéresse ici, accentue comme en grec tantôt la racine tantôt le suffixe. Ex. hó-ma, dhár-ma, et nar-má, ghar-má.

Cette formation donnait des noms abstraits masculins (car les féminins comme le gr. οἶμη ou le lat. forma sont étrangers au sanskrit), mais elle ne paraît pas avoir produit d'adjectifs. Le cas du lat. formus, gr. θερμός, est isolé, et en sanskrit gharmá est substantif. En ce qui concerne θερμός, son ε est postérieur, car, outre formus, le gh de gharmá indique a<sub>2</sub> (v. chap. IV). Cet ε, il est vrai, a dû être introduit avant que le procès du dentalisme fût consommé; autrement le θ ne s'expliquerait pas.

THÈMES EN -ta. Nous commençons comme toujours par le grec:

εἰ	οἶτο	vec	νόστο	ἀφερ	ἀορτή
κει	κοῖτο <sup>1</sup>	φερ	φόρτο	βρεμ	βροντή
κεν <sup>2</sup>	κόντο	χερ <sup>3</sup>	χόρτο	μερ	μορτή

1. Et le fém. κοίτη. — 2. κεν est la vraie forme de la racine; de là κέν-τορ, κέν-τορον, κεν-τέω. Peu de probabilité pour le rapprochement avec skr. kanta. — 3. Dans εὐ-χερ-ής.

πλοῦτος est d'une formation trop peu claire pour figurer dans la liste. L'admission de ἔορτή et du sicil. μοῖτος dépend aussi de l'étymologie qu'on en fera. λοιτός en revanche prendrait place ici de plein droit<sup>1</sup> (v. p. 75).

Le latin a hortus = χόρτος. M. Fick compare Morta, nom d'une Parque, à μορτή «part», mais ce nom est-il latin? Nous avons mis porta parmi les cas de liquide sonante, p. 15.

Le gothique a dauþa- «mort» de ðivan (germ. dauda-, Verner

1. On ne sait où placer les noms d'agents en -τη-ς, dont la parenté avec les mots en -τη (Brugman, Stud. IX 404) est bien douteuse, vu l'α du dorique. Quelques-uns ont l'ο: ἀγορτής(?), ἀορτής (mais aussi ἀορτή), Ἀγγελ-φόρτης, fém. κννο-φόντης; Μοῦσα, \*Μόντυα fém. de \*Μόντης. φρον-τίς est de dérivation secondaire.

K. Z. XXIII 123). D'ordinaire cependant ce ne sont que les thèmes en -ta dont la syllabe radicale est affaiblie, non ceux où elle est du degré a<sub>2</sub>, qui servent à former des participes. La racine germanique *brēn* « brûler » donne *brauþa-* « incendie » (Fick III<sup>3</sup> 205); *bren* « brasser » donne *brauda-* neut. « pain » (F. 218). Quant au goth. *gards*, il faut le séparer du gr. *χόρος*, v. J. Schmidt Voc. II 128. L'e des mots *þiuþa-* neut. « bien » et *þiuda* fém. « peuple » est surprenant; ici naturellement l'italique *touto* comme aussi le lith. *tauta* sont sans valeur (pag. 66 seq.).

Schleicher donne un certain nombre de ces thèmes à la page 115 de sa grammaire lithuanienne: *tvártas* « cloture » de *verti*, *rástas* « billot » de *rent* « tailler », *spástai* masc. plur. « trébuchet » de *spend* « tendre des pièges »; *nasztà* fém. « fardeau » de *nesà*, *slaptà* fém. « le secret » de *slep* « cacher » etc. — En paléoslave: *vrata* neut. pl. = \**vorta* « porte »; c'est le lith. *vàrtai*; *vérti* nous montre l'e. De *pen* vient *pę-to* « entrave ».

En sanskrit ces thèmes auraient, j'imagine, l'aspirée *th*; mais je n'en trouve point d'exemple bien transparent. Le zend a *gæða* fém. « le monde » de *gæ* (soit *gi*) « vivre », *dvæða* « crainte » de la racine qui est en grec *δει* (Curtius, Stud. VIII 466). Le *θ* équivaut à un ancien *th*. Quelques autres formes sont consignées chez Justi p. 371. — Les neutres *θraota* et *çraota* sont vraisemblablement les équivalents de skr. *srótas* et *çrótas* passés dans une autre déclinaison<sup>1</sup>.

THÈMES EN -na. ἐρεφ ὄφρη θερ θρόνο<sup>1</sup> πει ποιή

1. *θρόνος* est la métathèse de \**θρόνος* assuré par *θρόναξ· ὑποπόδιον· Κόρυτοι* Hes. Sur la rac. *θερ* v. Curtius Grdz. 257.

On ne peut savoir si la racine de *θρίνη* est *θει*, avec *e*. Il est difficile aussi de rien décider sur *οἶνος*, *ἕπνος* et *ἄχνος*. *τέχνη*, *ἔσθνον*, *φερνή* (éol. *φέρενα*) montrent un *ε* irrégulier. Quant à l'*ε* de *τέχνον*, prenons garde qu'ici l'*e* ne pouvait pas tomber — ce qui n'est pas le cas pour *φερνή* —, que par conséquent rien n'empêche *τεκ* de représenter le degré où la racine expulse l'*e*. Or il existe une seconde série de thèmes en -na qui en effet affai-

1. Il est vrai que *çraota* coïncide avec le goth. *hlíup*, mais l'*e* de cette forme fait soupçonner qu'elle est récente. Quant au lith. *sriautas*, il peut s'identifier à *srótas* aussi bien qu'à *θraota*.



blit la racine: c'est à cette classe sûrement qu'appartient *τέκνον* et son équivalent germanique *þegná-* (oxyton, v. Verner l. c. 98). *πόρνη* en fait partie également; son *o* n'est pas *a*.

En regard de *ώνος, ώνή* (skr. *vasná*), le lat. *vēnum dare* et le slave *věno* présentent un *e* fort extraordinaire. Il faut dire que l'étymologie de ce mot n'est point encore éclaircie et qu'il nous apparaît entièrement isolé. On pourrait, il est vrai, le mettre en rapport avec skr. *vísu*.

La racine germanique *veg* donne *vagna-* «char»; *ber* donne *barna-* neut. «enfant» (mais en lith. *bėrnas*); de *leih(v)* vient *laihna-* neut. «le prêt» (F. III<sup>s</sup> 269), de *leug laugna* fém. «action de cacher» (F. 276). On aurait tort de placer ici *launa-* «salaire»: le grec *λαν* nous apprend que son *a* est *A*.

Je trouve en lithuanien *varsná* fém. *στροφή βοών* (de *vėrsti*?) et *kálnas* «montagne» de *kel*. On compare à ce dernier le lat. *collis*: peut-être y a-t-il même identité complète, car le passage d'un thème en -o comme \**colno* dans la déclinaison en -i se rencontre dans plusieurs cas. Pour *maínas* «échange» = sl. *měna* (F. II<sup>s</sup> 633), la voyelle radicale est incertaine. Slave *strana* «région» pour \**storna*; *čěna* «honneur» identique au gr. *ποινή*, au zd. *kaėna* fém.; l'*a*<sub>1</sub> radical est évident dans le dor. *ἀποτεισεί* et autres formes. On connaît moins bien la racine du zd. *daėna* fém. «loi» que M. J. Schmidt (Verwandtsch. 46) compare au lith. *dainà* (cf. créet. *ἔν-θινος* = *έννομος*?). Zd. *vaçna* «désir».

En sanskrit on a entre autres les oxytons *praçná*, (*vasná*), *syoná* adj. «moëlleux» d'où *syoná-m* «couche» (= gr. *έννή* pour \**ώννή*?), les paroxytons *várna*, *svápna*, *phéna*. A ce dernier répond le lith. *pėnas* qui semblerait prouver *a*<sub>1</sub>; mais, comme dans *kėmas*, il y a lieu de se défier de *ė*, d'autant plus que le gr. *φοινός* «sanglant» (primit. «écumant»?) pourrait bien attester positivement *a*<sub>2</sub>.

THÈMES GRECS EN -CO. (τεκ τόξο<sup>1</sup>) κερ κορσό<sup>2</sup> λεκ λοξό

1. L'*s* appartient peut-être à la racine comme c'est le cas pour *κάλν-ορσο*, *ἄψ-ορσο*. — 2. *κορσόν· κορμόν* Hes. — Je ne fais que mentionner *νόσος νοήσος* et *μόρσιμος*. On pourrait ajouter *δόξα* de *δεκ* si l'on assimilait son *a* à celui de *τόλιμα*.

Le latin partage avec le grec le thème *lokso* (*luxus*) et possède en outre *noxa*, cf. *necare*.

THÈMES GRECS EN -avo, -avη. On les trouve réunis chez G. Meyer *Nasalstämme* 61 seq. En laissant de côté les adjectifs en -avó, il reste principalement des noms d'instrument proparoxytons, dont quelques-uns montrent l'e, tandis que la majorité prend o<sub>2</sub>. Ainsi *δρέπανο*, *στέφανο* en regard de *ξόανο*, *ὄργανο*, *ὄχανο*, *πόπανο*, *χόανο*, *χόδανο* etc. A côté de *ὀρκάνη* (Eschyle) on trouve beaucoup plus tard *ἐρκάνη*. Somme toute, il semble que l'o soit de règle. Cf. lith. *darg-anà* « temps pluvieux » de *derg*, *rág-ana* « sorcière » de *reg* « voir ».

L'o du grec paraît à première vue s'accorder à merveille avec l'ā long des mots indiens tels que l'adj. *nācana* perditor de *nīcati* perire ou le neut. *vāhana* « véhicule » tout pareil à *ὄχανον*. Mais ces mots ont un rapport si étroit avec les verbes de la 10<sup>e</sup> classe qu'il est difficile de ne pas voir dans leur suffixe une mutilation de -ayana<sup>1</sup>. Et cependant la formation existe aussi en zend: *dā-rana* « protection » = skr. *dhā-rana*. Nous laisserons la question indécise.

THÈMES GRECS EN -ev. Ils prennent constamment o<sub>2</sub> si la racine a e. Ainsi *γεν γονεύ*, *φεχ ὄχεύ*, *νεμ νομεύ*, *πεμπ πομπεύ*, *τεκ τοκεύ*, *τρεφ τροφεύ*, *χευ χοεύ*, et cent autres. Mais ces mots sont probablement de dérivation secondaire (Pott K. Z. IX 171); ils auraient pour base les thèmes qui suivent.

THÈMES EN -a. On peut diviser de la manière suivante ceux (contenant a<sub>2</sub>) que fournit la langue hellénique:

Adjectifs (relativement peu nombreux): *δεχ δοχό*, *τεμ τομό*, *ἐλκ ὀλκό*, *εμει σμοιό*, *θευ θοό*, *λειπ λοιπό* etc.

Noms d'agent: *κλεπ κλοπό*, *τρεφ τροφό*, *πεμπ πομπό*, *ἀφειδ ἀοιδό* etc.

Noms d'objets et noms abstraits: *πεκ πόκο*, *τεκ τόκο*, *ζεφ ζόφο*, *νεμ νόμο*, *πλευ πλόο*, *στειχ στοίχο*, *ἐρ [πεντηκόντ-]ορο* etc.  
— Oxytons: *λεπ λοπό*, *νεμ νομό*, *λευγ λοιγό* etc.

Féminins: *δεχ δοχή*, *στελ στολή*, *φερβ φορβή*, *σπενδ σπουδή*, *λειβ λοιβή*, *σπευδ σπουδή* etc.

Le latin, fort chiche de ses a<sub>2</sub>, en met parfois où il n'en faut point. Il a les neutres *pondes-* de *pend* et *foedes-* de *feid*, alors que le règle constante des thèmes en -as est de garder a<sub>1</sub> dans la

1. La chose est évidente dans *astamana* et *antarana*, v. B. R.

racine<sup>1</sup>. Probablement ces mots ont été d'abord des neutres en *-a*. L'ablatif *pondo* ne s'explique pas autrement; \**foido-* n'a pas laissé de trace, mais le neutre \**feidos* est conservé dans *fidus-ta* qui serait donc plus primitif que le *foideratei* du sénatusconsulte des Bacchanales. L'opinion de Corssen qui fait de *fidusta* un superlatif est rejetée par d'autres autorités. — Outre ces deux mots à restituer, nous trouvons *dolus* = *δόλος* — le degré *del* n'existe plus nulle part, mais l'o de ce mot fait bien l'effet d'être  $a_2$  —; *modus* de *med* (gr. *μέδ-μνος*, goth. *mit-an*); *procus* de *prec* (cf. *procax*); *rogus* de *reg*(?); vieux-lat. *tonum* de (s)*ten* (*Στέν-τωρ* etc.); le fém. *toga* de *teg*. On peut mentionner ici *pōdex* de *pēd* = \**perd*. — On s'étonne de l'osq. *feihoss* en regard du *τοῖχος* grec.

En gothique: *saggva-* (*siggvān*), *vraka-* (*vrīkan*), *dragka-* neut. (*drīkan*), *laiba* fém. (*-lciban*), *staiga* fém. (*steigan*), *hnaiva* adj. (*hneivan*), etc.

En lithuanien: *dagū* « temps de la moisson » (goth. *daga-*) de *deg* « brûler »<sup>2</sup>; *vāda-s* de *ved*; *tāka-s*, slave *tokŭ* de *tek*; *bradā* fém., sl. *brodŭ* de *bred*. En slave *plotŭ* de *plet*, *lŭkŭ* de *lŭk*, *trŭsŭ* de *trŭs* etc.

Les langues ariennes montrent dans la syllabe ouverte la voyelle longue régulière. Noms d'objets et noms abstraits: skr. *tuna* = gr. *τόνο-ς*, *srāva* = gr. *ῥόο-ς*, *pākā* « cuisson » de *pac*; zd. *vāda* « meurtre » de *vad* (*vadh*). Adjectifs, noms d'agent: skr. *tupī* « chaud » (aussi *chaleur*) de *tap*, *vyādhā* « chasseur » de *vyadh*.

Evidemment la loi primitive était que l' $a_1$  radical cédât la place à  $a_2$  dans le thème en *-a*. Toutes les infractions dont se sont rendues coupables les différentes langues ne sont pas parvenues à obscurcir ce trait caractéristique de leur commune structure grammaticale. C'est dans les langues ariennes que l'innovation a pris les plus grandes proportions: elle embrasse tous les mots comme *yāma* de *yam*, *stāva* de *sto* etc. L'analogie des racines terminées par deux consonnes a dû avoir en ceci une très-grande part d'influence: dès l'instant où les sons de  $a_1$  et  $a_2$  se furent confondus, un mot comme *vārdha*, primitivement *va<sub>2</sub>rđha*, s'associa dans l'esprit de celui qui parlait au présent *vārdhati*,

1. *holus* à côté du vieux-lat. *helusa* doit son *o* au voisinage de *l*.

2. A côté de *dagū* et *dāgas* se trouve la formation nouvelle *degas* « incendie ».

primitivement *vá, rdhati*, et il est tout naturel qu'on ait ensuite formé sur ce modèle *yáma* de *yímati*, ou *hása* de *hásati* à côté de *hása*. — En Europe, où la distinction des deux *a* (*a*<sub>1</sub>, *a*<sub>2</sub>) subsistait, nous n'en constatons pas moins un oubli fréquent de la tradition: cependant le grec montre une somme encore si minime de formations de ce genre qu'on n'en peut tirer que la confirmation de leur absence peut-être presque totale à l'origine. Ce sont les neutres *ἔργ-ο*<sup>1</sup> et *τέλσ-ο*, les adjectifs *πελ-ό*, *χέρσ-ο*, *φέμβ-ο* et *πέφκ-ο* (ordinairement *πεφκ-νό*), plus *ἔλεγο* et *ἔλεγγο*. Dans le cas de *λευκ-ό* la diphthongue *ου* était en jeu; *κέλευθ-ο* montre encore sa forme ancienne dans *ἀ-κόλουθο*. A côté de *Δελοφοί* on a *δολφό*. Je crois que c'est là, avec les mots qui suivent, à peu près tout ce que le grec possède de formations de ce genre<sup>2</sup>.

Il y a des exemples qui possèdent leur analogue dans un des idiomes congénères et qui méritent certainement toute attention: *ξεία* en regard de l'ind. *yáva*<sup>3</sup>; *ἴμερο* pour *ἔ-σμερο*<sup>4</sup> comparable au skr. *smārá*; *θεό* qui coïncide avec le goth. *diuza*- neut.<sup>5</sup> Le gr. *στένιον* (aussi *στήνιον*) joint au skr. *stána* fait conclure à un indo-eur. *sta, na*. V. sur ces mots Joh. Schmidt *Verwantschaftsverh.* 64.

En germanique, ce sont principalement les adjectifs (réunis chez Zimmer, Nominalsuffixe *a* und *ā* 85—115) qui ont admis l'e

1. Au contraire l'arménien a régulièrement *gorts* (*ἔργον*), avec *a*<sub>2</sub>.

2. En voici quelques-unes de moindre importance: *κέπφο*, *κελεφό*, *κέρφο*, *πέλεθο*, *σέρφο*; le voc. *ὦ μέλε· ἔλεο* est obscur. *ἔρο* et *γέλο* sont anormaux déjà d'ailleurs. *πέδο* est de formation secondaire. — *ξένο* pour *ξένφο* et tous les cas analogues n'entrent naturellement pas en considération. *στένο* semble être de même nature, à cause de la forme *στένο*.

3. L'histoire de ce thème est assez compliquée: *ξεία* n'est qu'une forme plus récente de *ξείά* (= skr. *yávāsa*) et ne peut donc se comparer directement à *yáva*. Mais ce mot grec nous apprend néanmoins que l'*a* radical de *yáva* est de l'espèce *a*<sub>1</sub> — *a*<sub>2</sub>, non de l'espèce *A*. La brève de *yáva* décide d'autre part pour *a*<sub>1</sub>, et l'isolement du mot garantit suffisamment son origine proethnique. Nous obtenons donc l'indo-eur. *ya, va*. — Basé là-dessus nous avons admis dans l'*a* du lith. *javai* une altération secondaire de l'e, p. 68.

4. Cf. *χίλιοι* pour *\*χελιοι*, *ἑμάτιον* pour *\*ἑσματιον* etc. — La glose *ἡμερτόν· ἐπέραστον* ébranle l'étymologie ordinaire.

5. Le sens premier serait *anima*. Cf. p. 84 i. n. — Le lith. *dvėsti* et *dvėsi* «esprit» pourraient aussi suggérer un primitif *\*θFεσο*.

dans la racine. Ainsi *rcuda-* « rouge » à côté de *rauda-*, *gelba-* « jaune », *hreuba-* « asper », *hvīta-* soit *hveita-* « blanc », apparenté mais non pas identique au skr. *çvetá*, *leuba-* « cher », *Ĵverha-* « transversal », *scuka-* « malade », *skelha-* « oblique » etc.

Dans deux adjectifs qui ont presque le caractère de pronoms et dont l'un du moins n'est sûrement pas sorti d'une racine verbale, l' $a_1$  date de la langue mère: *na<sub>1</sub>wa* (gr. *véos*, goth. *ninjis*, skr. *náva*) dérivé de *nu* (*vv*) et *sa<sub>1</sub>na* (gr. *ἔνος*, lat. *senex*, goth. *sinista*, irl. *sen*, lith. *sénas*, skr. *sána*).

Dans la plupart des langues européennes les féminins en - $\bar{a}$  sont placés sur un pied de parfaite égalité avec les masculins ou les neutres en -*a*: ils servent comme eux à la dérivation courante et varient ainsi les ressources de la langue. Le sanskrit présente un état de choses tout différent. On trouve en combinant les listes de Grassmann et de M. Lindner (p. 150) que les féminins védiques en - $\bar{a}$  forment vis-à-vis des masculins une petite minorité, que la plupart d'entre eux sont des appellatifs, tels que *káçū* « fouet », *vaçā* « vache », et que les couples comme *πλόκος πλοκή*, si fréquents en Europe, ne sont représentés ici que par quelques exemples (ainsi *rása rasā*, *várša* (neut.) *varšā*). Et c'est à peine si un ou deux de ces féminins paraissent contenir  $a_2$ : le plus grand nombre, comme *druhā*, *vrtā*, appartient à la classe privée d' $a$  radical que nous retrouverons ailleurs. En présence de ces faits, nous n'avons pas le droit d'étendre aux féminins proethniques en - $\bar{a}$  toutes les conclusions auxquelles on sera arrivé pour les thèmes en -*a*, et il devient probable que les féminins européens formés avec  $a_2$  sont une catégorie grammaticale hystérogène.

Pour ce qui est de L'ACCENTUATION des thèmes en -*a*, il y a, d'après tout ce qui précède, un triage à faire dans les matériaux qu'offre le Véda. Il se peut que la règle de M. Lindner (loc. cit. 29) se vérifie pour les formations nouvelles dont nous avons parlé. Mais si nous nous bornons à prendre les thèmes (védiques) qui allongent l' $a$  radical, où par conséquent nous sommes sûrs de la présence de  $a_2$ , voici comment ils se classent. Paroxytons.  $a$ . noms abstraits etc.: (*páça*, *bhāga*) *vāçā*, *vāra*, *çāka*, *gāna* neut.

b. adjectifs, appellatifs: *gāra*<sup>1</sup>. — Oxytons. a. (*divá*) *nādá*, *nāvá*, *vāsá*, *savá*, *sādá*. b. *grābhá*, *nāyá*, *ghasá*, *tirá*, *vaká*, *vahá*, *çrāyá*, *sāhá*, *svāná*, *hvārá*. --- Pour être conséquent, nous avons placé entre crochets comme étant sans valeur ici les mots dont la racine contient A au témoignage des langues d'Europe; ex.: *bhāga*, gr. *φαιγ*.

a<sub>2</sub> ne pouvant se manifester dans les mots venant de racines fermées comme *manth* ou *veç*, il en résulte que le départ entre les formations nouvelles et les formations primitives qui seules nous intéressent est impossible chez ces mots. Mais les langues congénères garantissent jusqu'à un certain point l'ancienneté de quelques-uns d'entre eux. Voyons l'accentuation que leur donne le sanskrit. Paroxytons: gr. *δελφός*, germ. *kalba-*, skr. *gārbha*; gr. *λοιγός*, skr. *rōga* [gr. *ὀρός*, skr. *sāra*<sup>2</sup>]; germ. *hausā*-<sup>3</sup> «crâne», skr. *kōśa* (Fick); germ. *drauga-*, skr. *drūgha*; germ. *rauta-*, skr. *rōda* (F.); germ. *svaita-*, skr. *svēda* (F.). Oxytons: sl. *māti*, skr. *manthá*; sl. *mrakū* = \**morkū*, skr. *marká* (B. R.) [sl. *chromū* (adj.), skr. *srāmá*<sup>4</sup>]; gr. *οἶκo*, skr. *veçá*; gr. *κόγχη*<sup>3</sup>, skr. *çaukhá*; germ. *hautā-*, skr. *todá* (F.); germ. *maisā*-<sup>3</sup>, skr. *meçá* (Bugge); germ. *rauda-* (adj.), skr. *lohá*. Quant à l'accent des mots comparés, on voit qu'il n'est pas toujours d'accord avec celui du sanskrit.

Sont oxytons en grec: les adjectifs, les noms d'agent, une partie des noms abstraits masculins, les noms abstraits féminins.

En germanique, autant que j'ai pu m'en rendre compte, les substantifs (masculins et féminins) sont oxytons: le goth. *snaiws* (*veitpei* donne l'e) prouve par la perte du g l'accentuation *snai(g)vá* (Sievers). Dans l'article cité de M. Verner sont mentionnés les

1. Les mots comme *bādha* de *bādhi* dont la racine a déjà l'*ā* long, en outre les mots d'origine obscure comme *gāla* «filet», *çāpa* «bois flottant» ne sont pas cités. *kāma* est un thème en -*ma*.

2. *sāra* paraît n'être qu'une variante de *çara* ou *çaras*. Les sens de *sāra* (crème, quintessence etc.) et du gr. *ὀρός* (partie aqueuse du lait) se concilient facilement, bien qu'ils soient en apparence opposés. Le lat. *serum* est-il le même thème, ou seulement parent? Curtius Grdz. 350.

3. L'a de *hausā-* et de *maisā-*, l'o de *κόγχη*, représentent peut-être a<sub>2</sub>, mais on ne peut le dire avec certitude.

4. Goldschmidt Mém. Soc. Ling. I 413. Ce mot ne peut figurer ici que si la racine est *sram*. Si l'on admet une racine *srā*, la chose est toute autre.

thèmes germaniques *haugú-* (rac. *heuh*, dans le goth. *hiuhma*), *laidú* (fém.) de *leiþ*, *sagú* (fém.) de *sch* (lat. *secare*). Les deux mots suivants sont analogues, mais viennent de racines qui ont *ɹ*: *hobá* (fém.) de *haf*, *fangú* (fém.) de *fanh*. En revanche on a des paroxytons dans *faiha-* (goth. *filufaihs*), *maisa-*, cf. ci-dessus. — Les adjectifs sont souvent paroxytons, ainsi *lausa-* de *leus*<sup>1</sup>, *hauha-* « haut » en regard de *hauga-* « éminence », mais nous avons vu que la plupart ont *e* dans la racine, ce qui leur assigne une place à part.

En somme et autant qu'on en peut juger sur ces données fort peu complètes, on conclura: 1° qu'un grand nombre de thèmes en *a* avec *a*<sub>2</sub> dans la racine, ont eu dans la langue mère le ton sur le suffixe; 2° qu'on ne peut dire avec certitude si quelques-uns de ces thèmes, quel que fût d'ailleurs le sens, ont eu au contraire le ton sur la syllabe radicale.

Dans les thèmes en -*a* formant le second membre d'un composé dont le premier sera un substantif régi — nous ne parlons que des cas où l'action verbale est encore sentie, non de *tatpuruśas* en général —, ou bien une préposition, la présence de *a*<sub>2</sub> est assurée aussi<sup>2</sup>. Nous pouvons distinguer quant au sens quatre catégories représentées par les exemples suivants: *a. pari-vādá* « le blâme » de *vad*, *b. ut-táná* « qui s'étend » de *tan*, *c. sūkta-vāká* « récitation d'un sūkta » de *vac*, *d. uda-hārú* « porteur d'eau » de *har*. Le zend montre le même allongement de l'*a*.

Exemples grecs: *a. σύλ-λογος* et *συλ-λογία* de *λεγ*; *b. ἐξ-ημοιβός* de *ἀμειβ*, *πρό-χοος* de *χευ*; *c. —*; *d. ὑ-φορβός* de *φερβ*, *πυρ-φόρος* de *φερ*. La classe *c* existe dans quelques féminins comme *μισθο-φορά*, mais ces mots sont des exceptions.

Exemples lithuaniens: *pi-szaras* « nourriture » de *szer*, *at-*

1. Même accentuation dans le mot grec qui y correspond *λοῦσον· κόλουρον*, *κολοβόν*, *τεθραυσμένον* (parent de *ἀλεύομαι* = goth. *liusan*; cf. *ἀλυσιάζω* et chez Hétychius *λυσιάζει*). Relativement à la chute nécessaire de l'*s* grec placé entre deux voyelles, les affirmations péremptoires paraissent encore prématurées en présence de certains cas tels que *σασαρός* (lith. *saisas*), *ἐν-θουσιασμός* (cf. sl. *duchŭ*, *duša*). Reste à trouver la règle. — La racine *fraþ* (avec *ʌ*) donne l'adj. oxyton *frōdā-*.

2. Il est remarquable que les composés indiens de caractère moderne où le premier membre est décliné (*puśīṃbhará* etc.) ne présentent jamais l'*a* long.

*laidù* « grâce » de *leid*, *isz-takas* « écoulement » de *tek*. Paléoslave: *redo-nosù* de *nes*, *sq-logù* de *leg* (peut-être bahuvrihi), *pro-rodù* « compagnon » de *red*, *po-tokù* « rivière » de *tek*, *pro-rokù* « prophète » de *rek*, *redo-tokù* « canal » de *tek*. Dans *dobro-rekù* (Osthoff Beitr. de P. et B. III 87) l'*e* s'est infiltré.

En latin le vocalisme du second membre des composés, soumis aux influences de divers agents destructeurs, est absolument méconnaissable. L'osq. *loufri-konoss* est un bahuvrihi.

A l'origine, on n'en peut douter, ces composés ont été généralement oxytons. Ils le sont dans les textes védiques, et ils le sont en partie en grec. Dans la classe *d* le grec n'a retiré l'accent sur la pénultième que lorsqu'elle était brève<sup>1</sup> (Bopp *Accentuations-system* 280, 128. Schröder K. Z. XXIV 122). Voy. l'exception que présente parfois le sanskrit, chez Garbe K. Z. XXIII 481; elle rappelle la distinction du grec *πατρόκτονος* et *πατρεικτόνος*.

THÈMES EN -I. Voici ceux que forme le grec: *τρέχ τρόχι* « coureur » (Eschyle), *τρέφ στρόφι* « homme retors » (Aristophane), *χρεμ χρόμι*, nom d'un poisson; *μεμφ μούφι* fém. = *μουφή*. Adjectifs: *τρέφ τρόφι* (Homère), *δρεπ δρόπις τρυγητός* Hes. Cf. *μολπίς, φρόνις, φόμιγξ*.

Cf. goth. *balgi* « outre » de *belg* « enfler »; skr. *rācī, ghāsi; dhrāgi, grāhi*. Lindner p. 56.

THÈMES EN -U. La racine du goth. *hinþan* « prendre » donne *handú-* fém. « la main » (Verner l. c.). L'*a* du germ. *haidú-* = skr. *ketú* est certainement a<sub>2</sub> (et non *a*), parce que le *é* alternant avec *k* du skr. *écāti*, parent de ces mots, est un signe de a<sub>1</sub> (chap. IV). En comparant *skadu-* « ombre » au skr. *écāti*, on aurait un thème en -u tout semblable aux précédents; mais ici nous sommes moins sûrs que la voyelle radicale soit a<sub>1</sub>. Nous reviendrons sur ce rapprochement au chapitre IV.

Le lith. *dangùs* « ciel » vient de *deng* « couvrir ». Quant aux nombreux adjectifs en -u-s, réunis par M. J. Schmidt, *Beiträge de Kuhn et Schleicher* IV 257 seq., et qui prennent régulièrement a<sub>2</sub> —

1. Les exemples où la règle n'est plus du tout observée (ex.: dans *πολίποφος, καλίνονος*) présentent ordinairement cette singularité que le premier membre a *i* dans la dernière syllabe.



ex.: *sargūs* de *sery* —, ce n'est pas en réalité au thème en - $u$ , restreint à quelques cas du masculin, mais bien au thème en - $ya$  qui apparaît partout ailleurs qu'on doit, semble-t-il, attribuer la priorité: il est vrai que le sanskrit a quelques adjectifs comme *darú* de *dar*, mais la règle dominante des anciens adjectifs en - $u$  est de rejeter l' $a$  radical (p. 15, 23).

On trouve un thème  $da_2mu$  dans le lat. *domus*, - $ūs$ , égal au paléosl. *domŭ*<sup>1</sup>. Ce dernier mot, au dire des slavistes, est bien un véritable thème en - $u$  et ne montre point la même indifférence que d'autres à se décliner sur *vlŭkŭ* ou sur *synŭ*. C'est à la même formation qu'appartient le gr. *κόρθυς* fém. si l'on adopte le rapprochement de M. Fick avec le goth. *hairda* lequel attesterait l' $e$  radical et la non-suffixalité du  $\theta$ ; puis *κροκός*, - $ύδος$  fém., de *κρέκω* «tramer».

Deux neutres paroxytons de grande importance: gr. *δόρυ*, irland. *dáru*- (Grdz. 238), skr. *dāru*; gr. *ρόνυ*, skr. *gānu*. L'ind. *sānu*, d'après cette analogie, doit contenir  $a_2$ . *φόρβη* τὰ ὄνλα. *Ἡλεῖται* semble venir de *φέρβη* et avoir  $a_2$ .

Très-répendue est la famille des thèmes en - $ya$ . Toutefois les formations secondaires s'y entremêlent si étroitement avec les mots tirés directement de la racine que nous nous abstenons, de peur d'erreurs trop nombreuses, de soumettre ces thèmes au même examen que les précédents.

## 2. Syllabes suffixales.

Les langues européennes montrent clairement que la voyelle ajoutée à la racine dans les thèmes verbaux en - $a$  est un  $a_1$  qui alterne avec  $a_2$ . Il y a concordance de tous les principaux idiomes de la famille quant à la place où apparaît  $a_2$  (1<sup>o</sup> pers. des trois nombres, 3<sup>o</sup> pers. pl.).

1. L'ind. *dāmānas* «familiaris», un des noms d'Āgni, se décompose peut-être en *damu* + *nas* (venir). Il reste à expliquer la brève de *dāmu*: on pourrait penser tout d'abord à un déplacement de la quantité et reconstruire \**dāmunas*. Mais l'allongement de l' $i$  ou de l' $u$  devant une nasale est chose si commune, qu'une telle hypothèse serait fort risquée. Il n'est pas inconcevable que, l' $u$  une fois allongé, l' $a_2$  qui précédait ait été forcé par là de rester bref. V. p. 89. Toutefois la forme *dāmānas* qui apparaît plus tard rend cette combinaison très-problématique.

Grec	Latin	Gothique	Paléoslave	Sanskrit
(ἐχω <sup>1</sup>	<i>reho</i>	<i>vija</i>	<i>veza</i>	<i>vāhami</i> )
ἔχομεν	<i>echimus</i> <sup>2</sup>	<i>vigam</i>	<i>vezomi</i> <sup>3</sup>	<i>vāhāmas</i>
---	---	<i>vigos</i>	<i>vezovi</i> <sup>3</sup>	<i>vāhāvas</i>
ἔχουσι	<i>echunt</i> <sup>4</sup>	<i>vigand</i>	<i>vezati</i>	<i>vāhanti</i>
Cf. ἔχετε	<i>echite</i>	<i>vigip</i>	<i>vezete</i>	<i>vāhatha</i>

1. La racine ici importe peu. — 2. Anciennement \**echumus*, \**reho-mus*. — 3. *vezomi* et *vezovi* sont les formes de l'aoriste (s'il existe chez ce verbe); l'e du présent *vezemü*, *vezevè*, est dû à l'analogie des autres personnes. — 4. Vieux latin *tremonti*. — Le zend concorde avec le sanskrit. Le lithuanien présente les 1<sup>ères</sup> personnes du plur. et du duel *sūkame*, *sūkara*. L'a du goth. *vigats* (2<sup>o</sup> p. du.) ne peut être qu'emprunté à *vigam*, *vigand* etc. On explique de même le v. h<sup>l</sup>-all. *wegat* en regard du *vigip* gothique (2<sup>o</sup> p. pl.), et le lith. *sūkate*, *sūkata*.

Les formes du moyen reproduisent le même schéma: parmi elles on distingue les 1<sup>ères</sup> personnes du grec: *φέρομαι*, *ἐφερόμην* qui bien que s'écartant des formes indiennes, présentent, selon la règle, un *o* devant *μ* (v. ci-dessous).

La forme primitive exacte de la 1<sup>o</sup> personne du singulier de l'actif est une énigme que nous n'essayons point de résoudre. Avec la désinence dite secondaire, elle n'offre pas de difficulté: gr. *ἐ-φερον*, sl. *vezü* (régulier pour \**vezon*), skr. *á-bharam* (*a* bref, vu la syllabe fermée). Du reste le paradigme se répète partout où il y a une conjugaison de l'espèce qu'on appelle thématique. Dans ce paradigme, l'apparition de  $a_2$  est évidemment liée d'une manière ou d'une autre avec la nature de la consonne qui suit. V. Paul dans ses *Beiträge* IV 401. On ne peut, vu la 3<sup>o</sup> pers. du pluriel, — à moins d'admettre que la désinence de cette personne fût à l'origine *-mti* — chercher dans le son labial la cause de la transformation. Il faudra l'attribuer aux *sonantes*, ou plus généralement peut-être aux *sonores*. C'est le seul cas où la substitution du phonème  $a_2$  au phonème  $a_1$  trouve son explication dans une action mécanique des sons avoisinants.

Dans la diphthongue de l'optatif, c'est  $a_2$  qui apparaît: le grec et le germanique sont les seuls idiomes qui donnent à ce sujet un témoignage positif, mais ce témoignage suffit: gr. *ἔχους*, *ἔχου*, *ἔχοιμεν* etc.; goth. *vigais*, *vigai*, *vigaima* etc.

Devant le suffixe du participe en *-mana* ou *-ma* les langues

européennes ont a<sub>2</sub>: gr. ἔχο-μενο-ς<sup>1</sup>, sl. *vezō mŭ*, lith. *vėža-ma*; le lat. *vchimini* ne décide rien. D'après le grec on attendait en sanskrit «*vāhamāna*»: nous trouvons *vāhamāna*. J'ai essayé ailleurs d'expliquer cette forme par un déplacement de la quantité (cf. *parakā* pour *pārakā*, *svīpāda* pour *svāpāda*. Grassmann s. v.). Mais cette hypothèse, peu solide par elle-même, se heurte aux formes comme *sasrmanā*. Nous nous en tiendrons à ces remarques-ci: 1° Quant au suffixe: il n'est pas identique au -μενο du grec. Selon toute probabilité, il remonte à *ma<sub>2</sub>na* et se place à côté du boruss. *po-klausīmanas*<sup>2</sup> (Bopp, Gram. Comp. Trad. IV 25); le zend -*mana* et le gr. -μενο représentent -*ma<sub>2</sub>na*; le zend -*mma* nous donne une troisième forme, affaiblie. Il est difficile du reste de se représenter comment ces trois suffixes ont pu alterner dans l'indo-européen, et il est étrange que de deux idiomes aussi voisins que le zend et le sanskrit, le premier ignore complètement -*ma<sub>2</sub>na* quand inversément, l'autre a perdu toute trace de -*ma<sub>2</sub>na*<sup>3</sup>. 2° Quant à la voyelle thématique: quoiqu'elle soit brève, elle pourrait être a<sub>2</sub>, ainsi que le réclament et le phonème qui suit et le témoignage des langues européennes. Pour cela il faut admettre que dans une syllabe ouverte suivie d'une longue les langues ariennes n'ont pas allongé<sup>4</sup> a<sub>2</sub>. Les exemples où la chose peut se vérifier sont malheureusement rares et un peu sujets à caution: le premier est le zd. *katāra* dont il est

1. Le pamphylien βολέμενος (βονλόμενος) appartient à un dialecte où ποτέ est devenu πετε-. Les formes nominales βέλεμνον, τέτεμνον etc. peuvent s'interpréter de différentes manières.

2. Le gr. -μονη dans χαρμονή etc. n'est qu'une continuation relativement moderne du suff. -μον, étrangère aux participes.

3. Les infinitifs indiens en -mane viennent de thèmes en -man.

4. La longue, dans le cas de *vāhamāna*, descend elle-même d'un ancien a<sub>2</sub> (*vaha<sub>2</sub>ma<sub>2</sub>na*): mais il est aisé de comprendre que dans le conflit des deux a<sub>2</sub> tendant l'un et l'autre à devenir voyelle longue, le second, qui ne trouvait point de résistance dans la syllabe brève placée après lui, devait remporter l'avantage. — Cette syllabe brève dont nous parlons est remplacée dans certaines formes par une longue, ainsi au pluriel *vāhamānās*; et pour soutenir toute cette théorie, à laquelle du reste nous ne tenons pas particulièrement, on serait naturellement obligé de dire que dans *vāhamāna* comme aussi dans *pākā*, *vyādā* etc. l'allongement n'appartient en propre qu'à ceux des cas de la déclinaison où la terminaison est brève.

question ci-dessous; le second est *damūnas*, v. page 86; enfin on a les aoristes en *-išam*, page 73. Mais la brève du zend *vezyāmana* demeure incompréhensible.

Devant le suff. *-nt* du partic. prés. act. la voyelle thématique est a<sub>2</sub>, lorsqu'elle n'est pas rejetée, ce qui arrive à certains cas de la flexion. Grec *ἐξορν-*, goth. *vigand-*, sl. (*vezy*), gén. *vezašta*, lith. *vežiant-*. L'*a* bref du skr. *vāhant-* est régulier, la syllabe étant fermée. Quant à l'*e* du lat. *vehent-*, M. Brugman admet qu'il vient des cas faibles à nasale sonante. — Le participe du futur est tout semblable.

Quittant la voyelle thématique verbale, nous recherchons les cas où un a<sub>2</sub> apparaît dans le suffixe des thèmes nominaux. Toutefois nous laisserons de côté provisoirement les suffixes terminés par une consonne.

Le suff. *-ma<sub>2</sub>na* est déjà traité; un autre suffixe participial est *-a<sub>2</sub>na*: skr. *bibhid-ānā*, goth. *bit-an(a)-s*. — Le suffixe secondaire *-tara* subit des variations assez surprenantes. Il prend, en zend, la forme *-tāra* lorsqu'il s'ajoute à des pronoms: *katāra*, *yatāra*, *atāra*, (cf. *fratāra*), tandis que le sanskrit présente partout l'*a* bref: *katarā*, *yatarā* etc. C'est le même phénomène que pour le suff. *-māna*, avec cette différence qu'ici c'est l'iranien qui montre a<sub>2</sub>, et que la forme qui contient a<sub>1</sub> subsiste parallèlement à l'autre. De plus le zend n'est point isolé comme le sanskrit l'était tout à l'heure: à côté de *katāra* se place le sl. *kotoryjī* et *vūtorū*, le goth. *hvaḥara* et *anḥara*<sup>1</sup> (zd. *añtara*). D'autre part l'*ā* du sanskrit est appuyé du gr. *πότερος* et, dans le slave même, de *jeterŭ*. Le lat. *uter*, qui a passé par une forme *\*utrs*, n'entre pas en ligne de compte. L'osq. *piturus-pid* (cf. *piterei*) a subi une assimilation secondaire. Curtius Grdz. 718. Nous ne trouvons pas d'autre issue que d'admettre un double suffixe primitif. Peut-être que l'un, *-ta<sub>2</sub>ra*, s'ajoutait aux pronoms, tandis que l'autre était réservé aux prépositions, comme cela a lieu en zend, et que plus tard les différentes langues ont en partie confondu les deux emplois. Il faut ajouter que le zend abrège l'*ā* de *katāra* toutes les fois que par l'addition de la particule *éiṣ*, la syllabe qui suit cet *ā* devient longue: *katāraçéiṣ*, *katāreméiṣ* (Hübischmann *Casus-*

1. Je sais bien que cet *a* gothique peut s'expliquer différemment si l'on compare *faðar* = *παιτέρα* et *ufar* = *όνέρα*.

lehre 284). Est-ce à dire que l'allongement, dans *katara*, tient à une cause toute autre que la présence de a<sub>2</sub>? Comme nous venons de le dire (p. 88), cette conclusion ne paraît pas nécessaire.

VOYELLE SUFFIXALE DES THÈMES EN -a (*Thèmes en -a proprement dits, thèmes en -ta, -na, -ma, -ra etc.*). M. Brugman indique brièvement que cette voyelle est a<sub>2</sub> (Stud. IX 371), et cette opinion a été adoptée de tous ceux qui ont adopté l'hypothèse de a<sub>2</sub> en général<sup>1</sup>. Ici comme ailleurs a<sub>2</sub> alterne avec a<sub>1</sub>. Voici, en prenant comme exemple le thème masculin ind.-eur. *akwa*, les cas de la déclinaison où l'accord des langues européennes atteste clairement la présence de a<sub>2</sub>: nom. sg. *akwa<sub>2</sub>-s*, acc. sg. *akwa<sub>2</sub>-m<sup>2</sup>*, acc. pl. *akwa<sub>2</sub>-ns*. De même au nom.-acc. neut.: *dāna<sub>2</sub>-m*. Le degré a<sub>1</sub> est assuré au vocatif *akwa<sub>1</sub>*. Tout le reste est plus ou moins entouré d'ombre. Doit-on, au *génitif singulier*, admettre a<sub>1</sub> ou a<sub>2</sub>? Le goth. *vulfi-s* parle pour la première alternative<sup>3</sup>, le gr. *ἵππο-το* pour la seconde. Ces deux formes ne peuvent pas l'une et l'autre refléter directement la forme première. L'une d'elles a nécessairement subi une action d'analogie: il ne reste qu'à savoir laquelle. La forme sanskrite est pour plusieurs raisons impropre à décider ici. Mais il y a une forme pronominale slave qui semble prouver a<sub>1</sub>: *česo* ou *čiso*, gén. de *čī(-to)*. M. Leskien (Decl. 109) approuve ceux qui y voient une forme en -*sya*, et pourquoi ne serait-elle pas tout d'un temps le zd. *čahyā* (skr. *kāsya*, génitif du thème *ka*) qui lui-même trahit a<sub>1</sub> par sa palatale? Comme il n'y a pas d'ailleurs de raison de croire que le génitif d'un pronom en -a<sub>2</sub> différât en rien de la forme correspondante des thèmes

1. Dans l'article cité des *Mémoires de la Société de Linguistique*, je croyais avoir des raisons de dire que l'o dans *ἵππος*, *equos*, était o — malgré le vocatif en e — et non pas o<sub>2</sub>. Depuis j'ai reconnu de plus en plus qu'une telle proposition est insoutenable, et je n'en fais mention ici que pour prévenir le reproche de changer d'opinion d'un moment à l'autre en disant que cet article a été écrit il y a près d'un an et dans un moment où je venais à peine de me rendre compte de la double nature de l'o gréco-italique.

2. L'a bref du skr. *ācvās*, *ācvām* est régulier, la syllabe étant fermée.

3. Sur l'a secondaire du vieux saxon -*as*, v. Leskien *Declination* p. 80. Le boruss. *stesse* parle aussi pour a<sub>1</sub>, bien que souvent l'e de la Baltique inspire assez peu de confiance (ex.: lith. *kvėp* « exhaler », goth. *kvap*, grec, lat. *kvap*).

*nominaux* en  $a_2$ , nous concluons à l'indo-eur. *akwa<sub>1</sub>-sya* et nous tenons l'*o* de *ἴππο-ιο* pour emprunté à d'autres cas. — Le *locatif* a dû avoir  $a_1$ : *akwa<sub>1</sub>-i*. C'est ce qu'indiquent les locatifs osques comme *tere<sub>i</sub>*, *akene<sub>i</sub>*, et les locatifs doriques comme *rovret<sub>i</sub>*, *reitē<sub>i</sub>*; cf. *πανθημε<sub>i</sub>*, *ἀμαχέ<sub>i</sub>*, etc., enfin le vieux locatif lithuanien *namė* (Leskien l. c. 47). M. Brugman qui est pour cette hypothèse *akwa<sub>1</sub>i* me fait remarquer que les locatifs grecs en *-oi* (*οἴκοι*) ne sont qu'un cas tout ordinaire de contamination, tandis qu'en parlant d'un primitif *akwa<sub>2</sub>i* on est fort en peine d'expliquer la forme en *-si*. — Devant celles des désinences du pluriel qui commencent par *bh* et *s* le thème s'accroît d'un *i*, mais la voyelle est  $a_2$  à en juger par le grec *ἴππο-σι*, l'osq. *zicolois* et le germ. *īai-m* (déclinaison pronominale). Le lithuanien a *tī-mūs*; mais la véritable valeur d'*ē* est obscure.

Lorsque la désinence commence par une voyelle, celle-ci, dans toutes les langues de la famille, se trouve soudée avec la voyelle finale du thème. D'après les principes généraux de la comparaison linguistique on placera donc le fait de cette contraction dans la période proethnique. Cependant le phénomène a quelque chose de si particulier, il peut si bien se concilier avec les tendances phonétiques les plus diverses, et d'autre part s'accomplir dans un laps de temps restreint, que l'hiatus après tout a pu tout aussi bien subsister jusqu'à la fin de cette période, ce qui ne veut pas dire qu'il se soit perpétué très-tard jusque dans l'époque préhistorique des différentes langues<sup>1</sup>. Cette question est liée à certaines autres traitées au paragr. 11. — Au *nominatif pluriel*, skr. *ácvaś*, goth. *vulfos*, osq. *Abellanos*, ombr. *screihtor*, la voyelle de la désinence<sup>2</sup> est  $a_1$ . Il faut donc, principalement à cause de l'*o* des formes italiques, que le thème ait  $a_2$ : nous obtenons ainsi *akwa<sub>2</sub> + a<sub>1</sub>s*. Prononcée avec hiatus, la forme serait *akwa<sub>2</sub>a<sub>1</sub>s* (à peu près *ekwoes*); avec contraction *akwā<sub>2</sub>s* (*ekwōs*). Nous enregistrons le phonème nouveau<sup>3</sup>  $\bar{a}_2$  engendré ici comme

1. Nous n'osons pas invoquer en faveur de l'hiatus les formes védiques (restituées) telles que *devāś*, *çámśaś*, *devānaam* etc., ni celles du zend comme *daēvāñ* sur la signification desquelles les avis varient beaucoup.

2. Sa valeur est donnée par le grec et le slave: *μῆτεq-εs*, *water-e*.

3. En admettant la possibilité d'une longue  $\bar{a}_2$ , différant de la brève  $a_2$ , nous tranchons implicitement la question de savoir si dans la langue

par accident mais qui trouvera plus loin son rôle morphologique. De quelque époque du reste que date la contraction, il est essentiel de noter que l' $o$  de *vulfos* (=  $\bar{a}_2$  long) diffère à l'origine de l' $o$  de *broþar* (=  $\bar{a}$ ). Au nord de l'Europe en effet les longues de  $a_2$  et  $\bar{a}$  sont confondues aussi bien que ces voyelles elles-mêmes. Pour l'ablatif singulier, la voyelle désinentielle est inconnue: si nous lui attribuons la valeur  $a_1$ , le cas est le même que pour le nominatif pluriel. Le génitif letto-slave *vlūka, vilko*, sort de l'ancien ablatif (Leskien). Cette forme donne lieu à la même remarque que *vulfos*: l' $a$  slave (=  $o$  lithuanien) est chez elle  $\bar{a}_2$ , non pas  $\bar{a}$  comme dans *mati* (lith. *motė*). — La seule donnée que nous ayons sur la nature de l' $a$  dans la désinence du datif singulier est incertaine: ce sont les infinitifs grecs en  $\mu\epsilon\nu\text{-}\alpha\iota$  = skr. *man-c* qui la fournissent<sup>1</sup>. Si nous la prenons pour bonne, il y a dans l' $o$  de  $\epsilon\pi\alpha\omega$ , *equō*, et dans l' $\bar{a}$  du skr. *ācvāya* les éléments  $a_2 + \bar{a}$ . Nous ne ferons pas l'analyse fort difficile de l'instrumental singulier et pluriel (skr. *āvāis*, lith. *vilkais*), du génitif pluriel ni du nom.-acc. duel. Le nom.-acc. pl. des neutres est unique dans son genre: son  $\bar{a}$  long a la valeur  $\bar{a}$ , c'est le gréco-italique qui nous l'apprend<sup>2</sup>. A moins de l'identifier, comme quelques-uns l'ont fait, au nom. sg. du féminin, il faudra supposer une forme première  $dāna_2 + \bar{a}$ , ou bien si le  $\bar{a}$  désinentiel est bref  $dāna_1 + \bar{a}$ ; on ne saurait admettre  $dāna_2 + \bar{a}$ , puisqu'au datif singulier  $a_2 + \bar{a}$  a donné l' $o$  gréco-italique.

Dans la déclinaison pronominale, nous trouvons  $a_2$  devant le  $d$  du nom.-acc. sg. neutre: gr.  $\tau\acute{o}$ , lat. *-tud*; goth. *þata*, sl. *to*,

mère  $a_2$  a été bref comme il l'est partout dans les langues européennes. Les formes dont il est question pourraient du reste, comme on voit, servir à démontrer cette quantité brève.

1. Schleicher doute que  $\mu\epsilon\nu\text{-}\alpha\iota$  puisse être le datif d'un thème consonantique. Comp.<sup>4</sup> 401. — La longueur fréquente chez Homère de l' $i$  du datif grec (Hartel *Hom. Stud.* I<sup>2</sup> 56) n'est pas une raison suffisante pour croire que cette forme représente autre chose que l'ancien locatif. *Διφευ* dans *Διφευθεντις* etc. ne paraît pas être un datif. Les formes italiques et lithuaniennes sont équivoques.

2. Lui seul peut nous l'apprendre; car il est superflu de répéter que les langues du nord confondent  $\bar{a}_2$  et  $\bar{a}$ . En slave par exemple l' $a$  de *děla* (pl. neut.; cf. lat. *dōna*) n'est pas différencié de l' $a$  de *vlūka* (gén. soit abl. sing.; cf. lat. *equo*).

lith. *ta-i* (skr. *taḍ*). Puis au nom. plur.: gr. *τοί*, vieux lat. *poploc* (déclinaison pronominale à l'origine), goth. *ḥai*<sup>1</sup> (skr. *té*). — C'est évidemment  $a_2$  que renferme le pronom *sa* (nom. sg.): gr. *ὁ*, goth. *sa*. La forme indienne correspondante *sa* est le seul exemple certain où l'on puisse observer comment le sanskrit traite ce phénomène, quand il est placé à la fin du mot. Nous constatons qu'il ne lui fait pas subir l'allongement<sup>2</sup>. Relevons encore le pronom de la première personne gr. *ἐγώ*, lat. *ego*. sl. *azŭ*<sup>3</sup> = \**azom* ou \**azon* (skr. *ahám*); l'ο long de *ἐγώ* est encore inexplicé, mais il est certainement de sa nature  $a_2$ .

M. Brugman (l. c. 371) a fait voir le parallélisme qui existe entre l'*e* ( $a_1$ ) du vocatif des thèmes en  $a_2$  et l'*a* bref du vocatif des féminins en  $\bar{a}$ : gr. *νύμφᾶ*, *δέσποτᾶ*, de thèmes *νυμφᾶ-*, *δεσποτᾶ-*; véd. *amba*, voc. de *ambā*; sl. *ženo*, voc. de *ženā*. La dernière forme appartient au paradigme courant. Le locatif grec *χαμαί*, du thème \**χαμᾶ-* = skr. *kṣmā* offre exactement le même phénomène et vient se placer à côté du locatif des masculins en *-ei*. On ramènera le loc. osq. *viai* à *viä + i*, le loc. sl. *ženè* à *ženā + i*. La forme des langues ariennes doit être hystérogène. Mais peut-être le loc. zd. *zemē* offre-t-il un débris ancien: il est naturel de le rattacher au thème féminin skr. *kṣamū* et au gr. *χαμαί*, plutôt que de le dériver d'un masculin qu'il faudrait aller chercher jusqu'en Italie (lat. *humus*). — Il y a peu de chose à tirer du génitif. Nous concluons: où les masculins ont  $a_2$ , les féminins ont  $\bar{a}$ ; où ils ont  $a_1$ , les féminins ont  $a$ . Cette règle est singulière, parce que partout ailleurs le rapport  $a : \bar{a}$  diffère absolument du rapport  $a_1 : a_2$ .

Comme premier membre d'un composé le thème des masculins offre  $a_2$ : gr. *λαπό-δαμος*, goth. *goda-kunds*, sl. *novo-gradŭ*,

1. Le sl. *tí* est d'autant plus suprenant que nous trouvons *ě* au loc. *vlŭcě* où nous avons conclu à la diphthongue  $a_1i$ . Cf. plus haut p. 69.

2. Le texte du Rig-Véda porte une fois la forme *sā* pour *sa* (I 145, 1). Il y a aussi en zend une forme *hā* que M. Justi propose de corriger en *hāu* ou *hō*. Lors même qu'elle serait assurée, la quantité d'un *a* final en zend n'est jamais une base sûre.

3. L'*a* initial de ce mot auquel répond le lith. *asz* (et non «*ósz*») est tout à fait énigmatique. Cf. lith. *aszva* = *equa*; *apē* en regard de *éπι*.



lith. *kaklū-ryszis*. De son côté le thème féminin montre  $\bar{a}$  long<sup>1</sup>: skr. *seni-pati*, zd. *upaštā-bara*, gr. *μηῆ-φόρος*, lith. *vasaró-laukis* de *vasarā* (Schleicher *Lit. Gr.* 135).

En considérant les *dérivés* des thèmes en  $a_2$  dans les langues ariennes, on s'étonne de voir cette voyelle rester brève devant les consonnes simples<sup>2</sup>; ainsi *ghorātā* de *ghorā*. Il faut dire tout d'abord que dans bien des cas  $a_2$  est remplacé, ici encore, par  $a_1$ : *ghorātū* par exemple est le goth. *gauriþa*. Cf. vieux lat. *accetia*. Dès lors la brève est justifiée. — Mais cette explication, il faut bien le dire, fait défaut pour d'autres formes. Dans *tā-ti* et *kū-ti*,  $a_2$  est attesté par le lat. *tot* et *quot*. En regard du gr. *πότερος*, de l'ombr. *podrukpei*, du goth. *hvaþara*-<sup>3</sup>, du sl. *kotoryjī*, du lith. *katrās*, nous trouvons en sanskrit *kī-tarā*. Les formes *ubhā-ya* en regard du goth. *bajoþs* et *dva-yá*, cf. gr. *δοιότ*, sont moins embarrassantes, parce qu'on peut invoquer le lith. *abeji* et *dveji*. Mais il est inutile, je crois, de recourir à ces petites explications: il est trop visible que l' $a$  qui termine le thème, ne s'allongera dans aucun cas. C'est là, on ne saurait le nier, un côté faible de l'hypothèse de  $a_2$ : on pourra dire que devant les suffixes *secondaires* règnent parfois les mêmes tendances phonétiques qu'à la fin du mot, on pourra comparer *ka-* dans *kā-ti* au pronom *sa\_2* devenu *sa*.

1. Quant à la formation slave *vodo-nosū* de *voda*, elle est imitée du masculin; le grec a de même le type *λογχο-φόρος* de *λόγηη*. Considéré seul, *vodo-* pourrait, étant donné le vocalisme du slave, se ramener à *vada-*: une telle forme serait fort curieuse, mais le  $\bar{a}$  des idiomes congénères nous défend de l'admettre. — M. G. Meyer (*Stud.* VI 388 seq.) cherche à établir que la formation propre des langues européennes est d'abrégier l' $\bar{a}$  final; mais pour cela il fait sortir *λογχο-* (dans *λογχο-φόρο*) directement du thème féminin, ce que personne, je crois, ne sera plus disposé à admettre. Les trois composés indiens où ce savant retrouve sa voyelle brève *kaça-plaká*, *ukha-chíd*, *kṣa-pāvant* pourraient s'expliquer au besoin par l'analogie des thèmes en  $-a$  que nous venons de constater en Europe, mais le premier n'a probablement rien à faire avec *kācā*; les deux autres sont formés sur *ukhá* et *kṣam*.

2. La règle sur  $a_2$  devant une syllabe longue trouverait peut-être quelquefois son application ici; ainsi le suff. *-vant*, étant long, pouvait paralyser l'allongement de l' $a_2$  qui précédait; — dans *ácvāvant* etc. la longue n'est due qu'à l'influence spéciale du *v*.

3. Les formes des autres dialectes germaniques remontent, il est vrai, à un primitif *hveþara* qui est surprenant.

Mais nous ne voulons pas nous risquer, pour ces quelques exemples, à soutenir dans toutes ses conséquences une thèse qui mènerait extrêmement loin.

Peut-être est-ce la même raison qui fait que le skr. *samá* garde l'*a* bref, bien qu'il corresponde au gr.  $\acute{\alpha}\mu\acute{o}\varsigma$ , au goth. *sama(n-)*: M. Benfey y voit en effet un dérivé (superlatif) du pronom *sa*. Le zend *hāma* ne nous sert de rien, et voici pourquoi. La même langue possède aussi *hama* et d'autre part le slave a la forme *samŭ* à laquelle M. Fick joint l'anglo-s. *ge-sōm* «concors»: *hāma* est donc hypothéqué par ces deux derniers mots, et son  $\bar{a}$  long ne peut plus représenter  $a_2$ . Si  $\circ$ , dans  $\acute{\alpha}\mu\acute{o}\varsigma$ , représentait  $\phi$ , les difficultés seraient levées, mais je ne sais si cela est bien admissible. Cf. *siná, sumát, smát*.

J'ai réservé jusqu'à présent un cas qui présente certaines analogies avec celui de *samá*: c'est le mot *damá* dans sa relation au gr.  $\acute{\delta}\acute{o}\mu\acute{o}\varsigma$ , au lat. *domo-*, à l'irland. *-dam*. Seulement, ici, il n'y a plus même la moindre probabilité à diviser: *da-ma*. Si l'on considère la parenté possible de *samá* avec le thème *sam-* «un», ou la particule *sam*, on trouve les deux séries parallèles: 1° *sam, samá* avec brève irrégulière,  $\acute{\alpha}\mu\acute{o}\varsigma, sāmŭ$ . 2° *dam (dā?), damá* avec brève irrégulière,  $\acute{\delta}\acute{o}\mu\acute{o}\varsigma; dā\mu\acute{o}\varsigma$ . J'ignore si ces deux séries sont unies par un lien intérieur<sup>1</sup>.

M. Brugman attribue à  $a_2$  une quantité moyenne entre la brève et la longue et accorde ainsi la brève de toutes les langues européennes avec la longue des langues asiatiques. Mais puisque celles-ci ont elles-mêmes un *a* bref devant les groupes de plus d'une consonne, on peut se passer de ce compromis et admettre que la différence entre  $a_1$  et  $a_2$  n'était que qualitative. Cf. p. 91 i. n.

Nous verrons à propos de la flexion d'autres exemples, et des plus probants, de l' $a_2$  indo-européen.

1. Inutile de faire remarquer que le verbe grec  $\acute{\delta}\acute{\epsilon}\mu\omega$ , sans correspondant asiatique — et dont Böhlingk-Roth veulent séparer  $\acute{\delta}\acute{o}\mu\acute{o}\varsigma$  dans le cas où on l'identifierait à *damá* — apporte de nouvelles complications. Pris en lui-même, *dumā* pourrait, vu son accentuation, être l'équivalent de «*dumā*»: ce serait alors un thème autre que  $\acute{\delta}\acute{o}\mu\acute{o}\varsigma$  et qui en grec ferait «*δαμος*». C'est ainsi, sans aller bien loin, qu'il existe un second mot indien *sama* signifiant *quiconque*, lequel devient en grec  $\acute{\alpha}\mu\acute{o}\varsigma$  (goth. *sums*), v. le registre.

§ 8. Second *o* gréco-italique.

Voici les raisons qui nous forcent d'admettre une seconde espèce d'*o* gréco-italique:

1. Il y a des *o* auxquels le sanskrit répond par un *a* bref dans la syllabe ouverte: ainsi l'*o* de *πόσις* — *potis* = skr. *pīti* doit être différent de l'*o* de *δόρυ* = skr. *dāru*.

2. Raison morphologique: comme nous l'avons vu au § 7, le phonème *a*<sub>1</sub> est lié et limité à certains thèmes déterminés. Jamais par exemple aucune forme du présent d'un verbe primaire, c'est-à-dire non dérivé, ne présente un *o* (ou en germanique un *a*) que la coexistence de l'*e* prouverait être *a*<sub>2</sub>. Il est donc invraisemblable que l'*o* d'un présent comme *ᾔξω*, en d'autres termes l'*o* qui se maintient dans toutes les formes d'une racine, puisse représenter *a*<sub>1</sub>.

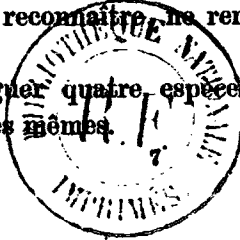
Le vocalisme de l'arménien est ici d'une certaine importance. Les articles de M. Hübschmann *Ueber die Stellung des armenischen im Kreise der indogerm. Sprachen* et *Armeniaca*, K. Z. XXIII 5 seq. 400 seq. offrent des matériaux soigneusement triés, malheureusement moins abondants qu'on ne souhaiterait, ce qui tient à l'état imparfait de l'étymologie arménienne. C'est là la source où nous puisons. L'auteur montre que la distinction d'*a* et d'*e* existe en arménien comme dans les langues d'Europe, que cet idiome en conséquence n'appartient point à la famille arienne: fondé en outre sur les phénomènes relatifs aux gutturales il le place entre le letto-slave et l'iranien. Sans vouloir mettre en question ce dernier résultat, nous croyons devoir faire remarquer que *par son vocalisme* l'arménien ne se borne pas à affirmer une relation générale avec l'Europe, mais qu'il noue des liens plus étroits avec une certaine portion de ce domaine, qui n'est pas comme on l'attendrait le slavo-germanique, mais bien le gréco-italique. L'arménien possède en effet la distinction des phonèmes *a*<sub>1</sub> et *a*<sub>2</sub>.

*a* devient *a*: *atsem* = *ἄγω* (Hübschmann 33); *baš* «part», *bažanel* «partager», gr. *φαγεῖν* (22); *kapel*, lat. *capio* (19); *hair* *pater*; *ail* = *ἄλλος* (33); *andzuk* «étroit», gr. *ἄγγω* (24). — *a* se trouve dans *mair* *mater*; *elbair* *frater*; *bazuk*, gr. *πᾶγος* (emprunté peut-être à l'iranien, 402).

$a_2$  devient  $o$  (pour l' $e$  v. l. c. 33 seq.): à côté de *hetkh* « trace » (lat. *pedu*), *otn* « pied », cf. gr. *ποδ-* (Brugman Stud. IX 369); *goché* « crier », cf. gr. *ἔπος*, *ὄψ* (33); *gorts* « œuvre », cf. gr. *ἔργα* (32); *ozni éχinos* (25) n'a point d'analogue direct dans les langues congénères, mais comme celles-ci ont un  $e$  dans ce nom du hérisson, l' $o$  de *ozni* doit être  $a_2$ . En composition: *lus-a-vor* que M. Hübschmann rend par *λευκοφόρος* et qui vient de *berem* « je porte » (405); *agc-vor* (400). Enfin dans le suffixe: *marđo-* (dat. *marđoy*) = gr. *βροτό*. Mais il y a un point, et c'est là ce que nous avons plus particulièrement en vue, où l'arménien cesse de refléter l' $o$  gréco-italique et où il lui oppose un  $a$ : *akn* « œil », gr. *ὄσσε*, lat. *oculus* (33); *anvan* « nom », gr. *ὄνομα*, lat. *nōmen* (10), *magil* « serre », gr. *ὄνυξ*, lat. *unguis* (35); *amp, amb* « nuage », gr. *ὄμβρος* (19); *vard* « rose », gr. *ῥόδον*, lat. *rosa* (35); *tal* « donner », gr.-lat. *dō* (33). L'Arménien comme tel porte le nom de *Hay*; M. Fr. Müller rapproche le skr. *pāti*, soit le gréco-ital. *poti-* (Beitr. zur Lautlehre d. arm. Spr. Wiener Sitzungsber. 1863, p. 9). Dans tous ces exemples, l' $o$  gréco-italique était suspect d'ailleurs d'avoir une valeur autre que  $a_2$ , par exemple dans *poti-* que nous venons de voir (page 96), dans *ὄσσε*, *oculus*, dont la racine conserve constamment l' $o$ . Ainsi l'arménien paraît bien apporter une confirmation à l'hypothèse des deux  $o$ . Il faut dire toutefois qu'au gréco-ital. *od* (*ὄζω*) répond, suivant la conjecture de M. Hübschmann, *hot* « odeur » (405): on attendrait  $a$  comme dans *akn*.

Ce point étant établi, qu'il existe des  $o$  gréco-italiques autres que  $a_2$  = indo-eur.  $a_2$ , il reste à examiner si le résidu qu'on obtient constitue une unité organique et distincte dès l'origine, ou bien s'il s'est formé accidentellement, si par exemple certains  $a$  ne se seraient pas changés en  $o$ , à une époque relativement moderne. On arrive à la conclusion que les deux choses sont vraies. Il est constant que dans plusieurs cas l' $o$  n'est que la phase la plus récente d'un  $a$ . Mais d'autre part l'accord du grec et du latin dans un mot comme *πόσις* — *potis* garantit la haute ancienneté de l' $o$  qu'il contient et qui, nous venons de le reconnaître, ne remonte point à  $a_2$ .

Nous pourrions en somme distinguer quatre espèces d' $o$ , dont l'importance et l'âge ne sont pas les mêmes.



1°  $o = a_2$  commun au grec et à l'italique (§ 7).

2°  $o$  de *πόσις* — *potis* commun au grec et à l'italique. Nous adopterons pour ce phonème la désignation  $\varphi$ .

3°  $o$  sorti d'*a* à une époque postérieure (dans le grec et l'italique séparément).

4° Il existe des  $o$  anaptyctiques développés sur les liquides sonantes et sur d'autres phonèmes analogues, v. chap. VI. Une partie d'entre eux, comme dans *vorare*, gr. *βορ*, apparaissent dans les deux langues, d'autres dans l'une des deux seulement. Il est essentiel de ne jamais perdre de vue l'existence de ces voyelles qui expliquent une foule d'anomalies apparentes, mais aussi de ne point les confondre avec les  $o$  véritables.

Nous pourrions passer immédiatement au catalogue des  $\varphi$  gréco-italiques, qui du reste tiendrait facilement en deux ou trois lignes. Mais auparavant il convient de s'orienter, de débrouiller, autant que nous le pourrons, l'écheveau des perturbations secondaires où l' $o$  s'est trouvé mêlé et de rechercher les rapports possibles de cette voyelle avec *a*.

#### Obscurcissement de la voyelle $o$ en *u*.

Après avoir traité de la substitution de *v* à  $o$  propre au dialecte éolique, Ahrens ajoute (I 84): *in plurimis [exemplis, o] integrum manet, ut ulicunque ex  $\varepsilon$  natum est, δόμος, λόγος (nam ἄγυρις ab ἀγερ, ξύανον a ξέω, cf. ξύω, diversam rationem habent) etc.* La désignation *o ex  $\varepsilon$  natum* répondrait assez bien à ce que nous appelons  $o_2$ , et il serait curieux que l'éolique fit une différence entre  $o_2$  et  $\varphi$ . Mais en y regardant de plus près, l'espoir de trouver là un précieux critère est déçu: sans parler de *ξύανον* où il est invraisemblable de voir un mot différent de *ξύανον*, l' $o$  (=  $o_2$ ) des suffixes subit la transformation p. ex. dans *τύτε*, dans *ἄλλυ* (arcad.), dans *τέκνυες*, dans l'homérique *ἐκασσύτεροι*. Dès qu'on considère que l'*v* en question suppose un ancien *u*, on reconnaît avec M. Curtius (Grdz. 704) que l'obscurcissement éolique de l' $o$  a exactement le même caractère que dans l'italique, dont ce dialecte grec partage d'ailleurs les principales allures phonétiques. Ainsi que l'éolique, le latin maintient le plus souvent  $o_2$ , quand cette voyelle se trouve dans la syllabe radicale: *toga*,

*domus* etc., et néanmoins on ne pourrait poser de règle absolue<sup>1</sup>.

Au contraire l'*v* panhellène, dans des mots comme *λίκος* ou *πύλη*, est, si nous ne trompons, une apparition d'un ordre différent. Tout d'abord les groupes *υφ*, *υλ*, ne semblent pas être jamais sortis de groupes plus anciens *οφ*, *ολ*, à voyelle pleine: ils sont assimilables de tout point aux affaiblissements indiens *ur*, *ul*; nous n'avons donc pas à les envisager ici. Dans les autres cas, l'*v* (*u*) vient d'une consonne d'organe labial qui a déteint sur une voyelle irrationnelle ou bien sur une liquide ou nasale sonante. Ainsi dans *ἀνώυμος*, il n'y a pas eu transformation de l'o d'*ᾠνομα* en *u*: le phénomène remonte à une époque où à la place de cet o, n'existait qu'un phonème indéterminé. C'est ce dernier que *μ* put colorer en *u*. De même *γυνή* est pour *γ<sup>h</sup>νηή*, non pour *γ<sup>h</sup>ανή*. En comparant *μάσταξ* et *ματύαι γνάθοι* (cf. *μάθυαι*) au goth. *munþa-*, au lat. *m ntum*, nous expliquerons le dor. *μύσταξ* par la forme ancienne *·ησταξ*. Par une sorte d'épenthèse, les gutturales vélares font parfois sentir leurs effets sur la syllabe qui les précède<sup>2</sup>: de là *λιος* pour *\*Flukos*, *\*Flu<sup>h</sup>os* = skr. *vīka*, goth. *vulfs*. Dans *ὄνυξ* (at. *unguis*), *v* est également une exécution de la gutturale.

Il faut convenir cependant que dans quelques cas c'est bien une voyelle pleine qui a été changée de la sorte, mais toujours sous l'influence des consonnes avoisinantes: *κύλιξ*, lat. *calix*, skr. *kalāca*; *νόξ*, lat. *nox*, skr. *nākti*; *κύκλος*, germ. *hwehla-*, skr. *śakrá*. Ce dernier exemple est remarquable: le germanique, comme aussi la palatale du sanskrit, nous montre à n'en pas

1. Comme dans le latin *-tūrus* = *\*-tōrus*, *o* peut devenir *ū*. Hésychius donne les formes *ζάθωνες* = *ζάθωνες* et *θύραξ* = *θώραξ*, sans en indiquer, il est vrai, la provenance.

2. Nous avons admis une épenthèse semblable dans *λαυκάνη* et *λαυχάνη* (p. 17 et 25), chez qui l'*u* n'était pas comme ici un son parasite. On a peine à se défendre de l'idée que *δαίφνη* et sa forme thessalienne *δαύχνα* remontent tous deux à *\*δαχ<sup>h</sup>vā* (cf. *δανχμόν· εὐκαστον ξύλον δάφνης*), et l'on retrouve des doublets analogues dans *ζύγγος* et *ζάμπος*, dans *αύχην*, dial. *άμφήν*, éol. *αύφην* (Grdz. 580). — Est-ce que dans *αίγυπιός*, *αίγλη*, *αἴκλον*, l'*i* serait dû à la gutturale palatale qui suit? Je tenais la chose pour probable en écrivant la note de la page 7; mais je reconnais que c'était là une conjecture sans fondement.

douter que son *v* s'est développé sur un *ε* primitif. Ainsi, et pour plusieurs raisons, nous n'avons pas le droit de traiter l'*v* grec en question comme étant dans tous les cas<sup>1</sup> l'équivalent d'un *o*. Cela du reste n'a pas grande conséquence pratique, vu que *νόξ* (qui est certainement pour \**νόξ*) est presque le seul exemple qui entre en considération dans la question du phonème *ρ*.

En latin la voyelle obscurcie en *u* pourra généralement passer pour *o*. Quelquefois l'altération est allée jusqu'à l'*i* comme dans *cinis* = *κόνις*, *similis* = *ὀμαλός*; dans ce cas il n'y a plus de preuve de l'existence de l'*o*, car *i* peut, en lui-même, représenter aussi un *e*.

#### Echange des voyelles *a* et *o*.

1. Avant tout il faut écarter la permutation *a* : *ō* qu'on observe particulièrement en grec et qui est un phénomène d'*ablaut* régulier étudié au chapitre V: ainsi *βα-τήρ* : *βω-μός*.

2. *a* changé en *o*. Le phénomène, comme on sait, est fréquent dans les dialectes grecs. Il a lieu en lesbien dans le voisinage des liquides et des nasales: *ὄνω*, *δόμορτις*, *στρότος*, *θροσέως* etc. (Ahrens I 76). Le dorique a entre autres *γρόφω*, *κοθαρός* (Héraclée), *ἀβλοπές* (Crète). Hétychius donne *κόρξα· καρδία*. *Πάφιοι*, *στροπά· ἀστραπή*. *Πάφιοι*<sup>2</sup>. Ionien *ἐωντόν*, *θωῦμα* pour *θαῦμα*. Ces transformations dialectales qui du reste s'attaquent souvent aux *a* anaptyotiques ne nous intéressent qu'indirectement, en nous faisant assister au fait manifeste d'un *a* devenant *o* sur sol grec<sup>3</sup>.

1. Assez fréquent, mais peu étudié, est l'échange d'*a* et d'*v*, comme dans *γνάθος* : *γυνθός*, *μάχλος* : *μυκός* (Stud. III 322); c'est en présence de ce fait qu'on se demande s'il est vrai que l'*v* ait ni plus ni moins la valeur d'omicron. De ces exemples il faut sans doute retrancher *βυθός* qui peut élever pour le moins autant de prétentions que *κεύθω* à la parenté du skr. *gūhati* (pour le labialisme devant *v* cf. *κρέσθες*); *βυσοδομέω* rappelle vivement le skr. *gūhya*. Sur le *z* du zend *gaos* v. Hübschmann K. Z. XXIII 393. *κένεται* (Hes.) parle dans le même sens.

2. En outre *στροφαί· ἀστραπαί*; *στροπάν· τήν ἀστραπήν*. Le *ρα* du mot *ἀστραπή* vient probablement de *ξ* (cf. véd. *srká?*); *στεροπή* est obscur.

3. Dans une quantité de mots dont la provenance est inconnue l'*o* doit être mis également sur le compte du dialecte, ainsi *ἀποφείν· ἀπατήσαι*, *κρόμβος· ὁ κενρός*, *βρόταχος* = *βάτραχος*, *πόλωντρα· ἄλφια*, *κόλυβος* = *καλύβη*, *πόρδαλις* etc.

En dehors des dialectes, c'est particulièrement devant *v, f*, qu'on remarque une oscillation entre<sup>3</sup> *α* et *ο*: κλοιός «lien, carcan» parent de κλαί(ς)ίς, πούς et πά(ς)ις, ούρος et αὔρα, οὔτιά et γατάλη, α(ς)ίετός et ὀ(ς)ιανός(?). Nous avons peine à croire à la parenté de οίστρος avec αἶθω (Ascoli K. Z. XII 435 seq.).

Souvent l'échange d'*α* et d'*ο* n'est qu'apparent, pour choisir un exemple où il est impossible d'hésiter, dans δραμεῖν : δρόμος. La racine est évidemment δραμ : les mots qui ont pu la contenir sous cette forme ont péri, δραμεῖν doit son *α* à la liqu. de sonante, δρόμος a pris régulièrement *α*<sub>2</sub>, et il semble à présent que δραμ permute avec δραμ. Dans le cas de ζαπίς : ζόπαλον, le verbe (ς)ζέπω nous a conservé l'*ε*. On expliquera semblablement χαμαί : χθών, παρθένος : πρόρθος, σκαληνός : σκολιός dont l'*ε* radical apparaît dans le lat. *scelus* (cf. skr. *śhala* «fraude»), et aussi, je pense, γαμφή : γόμφος<sup>2</sup>.

Pour se rendre un compte exact du rapport de Κρόνος à κραινώ, de κροννός à κράνα, \*κράννα, de σκιοός, σιότος à σιάνά, de πτόα, πτοία à πτᾶ (καταπτήτην), il faudrait être mieux fixé sur leur formation et leur étymologie. Il n'y a pas de raison majeure pour mettre Νότος, νοτίζω en relation avec νᾶρός, νᾶσος, de snā : le skr. *nīrā* «eau» permet de les rattacher à une autre racine. Nous avons vu p. 77 que θρόνος pour \*θορνος appartient à la rac. θερ, non à θρᾱ (θρᾱνος).

Comme voyelles prothétiques l'*α* et l'*ο* alternent fréquemment, ainsi dans ἀσταφίς : ὄσταφίς, ἀμῖξαι : ὀμιχεῖν, ἀδαχέω : ὀδάξω. Il ne s'agit point ici d'un changement d'*α* en *ο* : seulement dans le premier cas c'est *α*, dans le second c'est *ο* qui s'est développé sur la consonne initiale.

Il est plus que probable que l'*α* des désinences du moyen -σαι, -ται, -νται et l'*ο* des désinences -σο, -το, -ντο, sont à l'origine une seule et même voyelle. La forme -τοι du dialecte de

1. On trouvera sous les numéros suivants d'autres exemples de ce fait.  
2. Le même échange pourra s'interpréter de différentes manières dans les cas suivants: ἀολλής et Φάλις, κόχλος et κάχληξ, κόναβος et κανάξω, κροτώνη «nœud du bois» parent de κάρταλος et du lat. *cartilago* (p. 58), μόσχός «jeune pousse» et μασχάλη «aisselle, jeune pousse», πεπορασμένος : φανερός Hes. rapporté par l'éditeur, M. Mor. Schmidt, à πεπαρεῖν (v. p. 60), στρογγύλος et στραγγός.



Tégée nous en est garante jusqu'à un certain point, car l'arcadien ne paraît point avoir de disposition particulière à changer  $\alpha$  en  $o$ , à moins qu'on n'en voie la preuve dans  $\kappa\alpha\tau\acute{\upsilon}$  pour  $\kappa\alpha\tau\acute{\alpha}$ . Les exemples qu'on donne sont  $\acute{\epsilon}\phi\theta\omicron\rho\kappa\acute{\omega}\varsigma$ ,  $\delta\epsilon\kappa\acute{\omicron}\tau\alpha\nu$ ,  $\acute{\epsilon}\kappa\omicron\tau\acute{\omicron}\mu\beta\omicron\iota\alpha$  (Schrader Stud. X 275). M. Schrader estime que l'o de  $\acute{\epsilon}\phi\theta\omicron\rho\kappa\acute{\omega}\varsigma$  n'est autre que la voyelle du parfait, qui s'est conservée quelquefois dans la formation en  $-\kappa\alpha$ . Quant à l'apparition d'un  $o$  dans les noms de nombre cités, c'est là également un fait qui peut être indépendant des idiotismes locaux: tous les Grecs hésitent ici entre  $\alpha$  et  $o$  ( $\delta\acute{\epsilon}\kappa\alpha$ ,  $\acute{\epsilon}\iota\kappa\omicron\sigma\iota$ ,  $\acute{\epsilon}\kappa\alpha\tau\acute{\omicron}\nu$ ,  $\delta\iota\alpha\kappa\acute{\omicron}\sigma\iota\omicron\iota$ ) bien que les groupes  $\kappa\alpha$   $\kappa\omicron$  contenus dans ces formes remontent indistinctement à l'élément  $\kappa\eta$ .

Le passage  $\alpha : o$  étant admis pour les syllabes finales, on pourra regarder le lesb.  $\acute{\upsilon}\pi\acute{\alpha}$  comme la forme ancienne de  $\acute{\upsilon}\pi\acute{\omicron}$ . Cf.  $\acute{\upsilon}\pi\alpha\acute{\iota}$ .

Le latin présente, dans la diphthongue, *roudus*, autre forme de *raudus* conservée chez Festus, *lucrum* de la rac. *lau*, puis *focus* à côté de *fax*, et quelques autres cas moins sûrs (v. Corssen II<sup>2</sup> 27). L'ombr. *hostatu*, selon M. Bréal (Mém. Soc. Ling. III 272), est le parent non de *hasta*, mais de *hostis*; seulement cette étymologie dépend de l'interprétation de *nerf*. Dans *sordes* en regard de *suāsum* (Curtius, Stud. V 243 seq.) la cause de l'o est dans le *v* disparu<sup>1</sup>; *adolesco* (cf. *alo*), *cohors* (cf. *hara*), *incolumis* (cf. *calamitas*) doivent vraisemblablement le leur à l'affaiblissement régulier en composition. — A la fin du mot l'osque offre dans ses féminins en  $-o$  pour  $-\check{a}$ ,  $-\bar{a}$ , un exemple bien clair de cette modification.

3. Une question digne en tous cas d'attention est celle-ci: *l'ablaut*  $a_1 : a_2$  ou  $e : o$  (étudié au § 7) se reproduit-il dans la sphère de  $\Lambda$ ? Doit-on croire par exemple que l'existence du grec  $\delta\gamma\mu\omicron\varsigma$  en regard de  $\acute{\alpha}\gamma\omega$  est due à un phénomène de même nature que celle de  $\phi\lambda\omicron\gamma\mu\omicron\varsigma$  en regard de  $\phi\lambda\acute{\epsilon}\gamma\omega$ ?

Le gréco-italique seul peut donner la réponse. En effet ce n'est pas des langues du nord qui ont confondu  $\Lambda$  avec  $a_2$  qu'on

1. On ne voit pas bien quelle voyelle est originaire dans le cas de *favisca*: *foveu* (comparé au gr.  $\chi\epsilon\iota\acute{\eta}$  qui lui-même n'est pas d'une formation transparente) et de *vacuus*: *vociuus*. *Quattuor* et *canis* (v. p. 53 et 105) montrent que *vo* (*wo*) peut devenir *va*.

pourrait attendre la conservation de ce substitut de *α* dont nous parlons, et les langues ariennes nous renseignent encore bien moins. Or dans le gréco-italique même les données sont d'une pauvreté qui contraste avec l'importance qu'il y aurait à être fixé sur ce point. Ici se présentent en première ligne les parfaits *κέκονα* de *καίνω* et *λέλογχα* de *λαγγάνω* avec les substantifs *κονή* et *λόγγη* (Hes.). Ces formes ne décident rien, parce que la racine contient une nasale. C'est ce que fait toucher au doigt un troisième exemple: *βολή* en regard de *βάλλω*. La racine de *βάλλω* est *βελ*: cela est prouvé par *βέλος*, *βέλεμνον*, *βελόνη*, *βελτός*, *έκατη-βελέτης*. Ainsi l'*α* de *βάλλω* est dû à une liquide sonante et n'a nullement qualité de voyelle radicale. Or qui nous dit que les racines de *κέκονα*, *λέλογχα*, ne sont pas *κεν* et *λεγγ*? Si d'aventure les deux ou trois formes où survit la racine *βελ* ne nous étaient pas parvenues, le mot *βολή* semblerait venir d'une racine *βαλ*, et cependant nous savons qu'il n'en est rien<sup>1</sup>. C'est le même échange apparent que celui que nous avons rencontré plus haut, seulement celui-ci joue l'*ablaut* avec un certain semblant de vérité. Il se trouve encore dans les couples *σπαργάω*: *σποργαί* (Hes.), *άσχαλάω*: *σχαλή*, *πταιρω*: *πτόρμος* et *πτόρος* (ces mots du reste sont éoliques), *άρω*: *όρχαμος*, *άπτω*: *όμφεύς*.

Mais voici des cas plus graves parce que dans la racine dont on les fait venir la présence réelle de *α* n'est pas douteuse: *όγμος* «sillon, rangée» qu'on rattache à *άγω*; *κόπος* «fumier», mais aussi «boue» qui serait parent de *καπύω* (Grdz. 141); *σοφός* en regard de *σαφής*; *όζος* *Άρτος*, *άζος*, qui rappellent *άξομαι*; *όλβος*, rac. *άλφ*(?); *ποθή*, *πόθος* «deuil, regret, désir» liés peut-être à *παθείν* (v. p. 61; pour le sens cf. *πένθος*); *νόα*: *πηγή*. *Λάκωνες* (Hes.) en regard de *ναύω*; *όχθέω* «s'indigner, s'emporter» rapproché parfois de *άχθομαι*; *άρουρα* si on le ramène à *άρορ-φα*.

1. Le *πέποχα* de Syracuse (Curtius l. c.) ne prouve pas davantage l'*ablaut* en question: 1° parce que cette formation est toute secondaire, 2° parce que l'*ο* peut n'être qu'une variante dialectale de l'*α*. — Un présent *καίνω* pour *κηγω* venant de *κεν* est une forme claire; quant à *λαγγάνω*, sa première nasale n'est point, comme l'est celle de *λέλογχα*, la nasale radicale de *λεγγ*: de *λεγγ* on forme régulièrement *\*λήγγω* lequel devient d'abord *\*λαγγω*, puis par épenhèse *\*λαγγγω*, *λαγγάνω*. V. le mot au registre.

Puis le lat. *docco* placé en regard de *δίδαξαι* (v. p. 107), et le gréco-ital. *onkos* (*ὄγκος*, *uncus*) de la rac. *ank* (*ἀγκών*, *ancus*).

Voilà les pièces du procès, et les seules données en réalité qui nous restent pour élucider cette question capitale: y a-t-il un *ablaut* de *a* semblable à l'*ablaut*  $a_1 : a_2$ ? — Un examen quelque peu attentif des cas énumérés convaincra, je crois, chacun que ces éléments sont insuffisants pour faire admettre un tel *ablaut*, lequel s'accorderait mal avec les faits exposés au paragr. 11. Il y a principalement trois choses à considérer: 1° la plupart des étymologies en question sont sujettes à caution; 2° l'o peut n'être qu'une altération toute mécanique de l'a; 3° il n'est pas inconcevable que sur le modèle de l'ancien *ablaut*  $e : o$ , le grec, postérieurement, ait admis parfois l'o lors même que la voyelle radicale était a.

4. *o* (= *o*) *changé en a*. C'est là une altération peu commune en grec, même dans les dialectes. On connaît la glose *ἀμέσω· ὠμοπλάται*, singulière variante du thème gréco-italique *omso-*. Pour *παράα* en regard de *οὐς* v. page 114. Les Crétois disent *ἄναρ* pour *ὄναρ*, Hérodote *ἀρρωδεῖν* pour *ὄρρωδεῖν*. On trouve chez Hésychius: *ἄφελμα· τὸ κάλλυντρον* (= *ὄφελμα*), *καγκύλας· κηκίδας*. *Αἰολεῖς* = *κογκύλαι· κηκίδες*. Cf. Ahrens II 119 seq.

Un exemple beaucoup plus important, en tant qu'appartenant à tous les dialectes, serait le mot *αἰπόλος*, si l'on approuve M. G. Meyer qui identifie la syllabe *ai* avec le thème *ὄφι*, lat. *ovi* (Stud. VIII 120 seq.<sup>1</sup>). Cette conjecture qui a des côtés séduisants laisse cependant prise à bien des doutes.

Le même mot *ovis* est accompagné en latin de *avilla*, conservé chez Festus. M. Fröhde croit que cette forme se rattache à *agnus*: mais après les travaux de M. Ascoli, la réduction de *gv* à *v* en latin, à l'intérieur du mot, est à peine admissible. Du reste le *Prodromus C. Gl. Lat.* de M. Löwe a révélé un mot *aububulcus* (*ovium pastor*) — ou *aubulcus* suivant la correction de M. Bährens, *Jen. Literaturz.* 1877 p. 156 — qui décidément atteste l'a. Cela ne corrobore point l'opinion de M. G. Meyer relativement à *αἰπόλος*, car l'o latin devant *v* a une tendance marquée vers l'a,

1. M. Meyer propose une étymologie semblable pour *αἰγυπιός* (cf. p. 7). Auparavant déjà, Pictot avait expliqué l'un et l'autre mot par *avi* «mouton». *Origines Indo-européennes* I<sup>1</sup> 460 seq.

spéciale à cette langue. En dehors du groupe *ov*, on peut dire que *a* sorti de *o* est en latin chose moins insolite qu'en grec, et cependant extrêmement rare. L'exemple le plus sûr est *ignārus, nārrare* (en regard de *nōsco, ignōrare*, gr. *γνω*) où l'*o* transformé est une voyelle longue. *Ratūmena porta*, suivant M. Curtius, est parent de *rota*. Pour ce qui concerne *Cardca*, rapproché de *cor* (Curtius Grdz. 143), il faut se souvenir que l'*o* de ce dernier mot est anaptyctique. Le cas de l'ombr. *kumaltu* (lat. *molo*) n'est pas très-différent. C'est une question difficile que de savoir si dans *datus, catus, nates*, en regard de *donum, cōs, νῶτον*, l'*a* est ancien ou sorti secondairement de *o*. Mais ce point-là trouvera au chapitre V une place plus appropriée.

5. Si, dans le grec, il n'y a pas de raison positive de croire que le phonème *o<sub>2</sub>* soit jamais devenu *a* par transformation secondaire<sup>1</sup>, il est presque indubitable en revanche que certains *a* italiques remontent à cette origine<sup>2</sup>. L'*a* de *canis* en particulier ne peut représenter que *a<sub>2</sub>*; dire en effet que l'*o* de *κῶων* est un *o* n'aurait aucune vraisemblance; ce phonème paraît être étranger aux suffixes. On peut citer ensuite l'osq. *tanginom*, parent du lat. *tongeo*. A ce dernier répond le verbe faible goth. *þagkjan*. Si nous avons en même temps un verbe fort «*þigkan*», tous les doutes seraient levés: l'*a* de *þagkjan* serait nécessairement *a<sub>2</sub>*, l'*o* de *tongeo* serait donc aussi *a<sub>2</sub>*, et il serait prouvé que l'*a* de *tanginom* sort d'un *o* qui était *a<sub>2</sub>*. Ce verbe «*þigkan*» n'existe pas, mais le *un* du verbe parent *þugkjan* permet d'affirmer avec une certitude à peine moindre que la racine est bien *teng*. Peut-être l'*a* de *caveo* est-il également pour *o = a<sub>2</sub>*; la question, vu *ἐκομεν*, est difficile. Dans *Parca* même phénomène, si l'on ramène ce mot à la racine de *plecto* et du gr. *πόρκος* (nasse). On compare *palleo* au gr. *πολιός*; or l'*o* de ce dernier mot est *o<sub>2</sub>*, vu *πελιός*. Cf. *pullus*. — Dans ces exemples, l'*a*, nous le répétons, n'est pas la continuation directe de *a<sub>2</sub>*, mais une altération hystérogène de l'*o*.

Jusqu'ici il a été question des voyelles *o* et *a* alternant dans

1. M. Mor. Schmidt met un point de doute à la glose d'Hésychius *ἐασφόρος: ἐασφόρος*, qui serait sans cela un exemple très-remarquable.

2. On devait s'y attendre, car depuis bien longtemps sans doute le son des deux *o* s'était confondu.

une même langue. Il reste à voir comment elles se correspondent, lorsqu'on compare le grec et l'italique. Pour cela il est bon de se prémunir plus encore qu'ailleurs contre les pièges déjà plusieurs fois mentionnés que tendent certains phénomènes liés aux liquides et, dans une mesure moindre, aux nasales. Nous avons éliminé complètement ce qui tient aux liquides sonantes du § 1 — ainsi *καρδία*: *cor*, skr. *hṛd* —; mais il y a une seconde série d'exemples — ainsi *ὄρθος*: *arduus*, skr. *ūrdhvá*; v. chap. VI — que nous n'avons pas osé passer de même sous silence et que nous nous sommes borné à mettre entre crochets. Ces exemples doivent être comptés pour nuls, et ce qui reste est si peu de chose, que la non-concordance des deux langues sœurs dans la voyelle *o* prend indubitablement le caractère d'un fait anormal. — Pour les recueils d'exemples ci-dessous, la grammaire de M. Leo Meyer offrirait les matériaux les plus importants.

6. *Coexistence d'o et d'a dans une des deux langues ou dans les deux langues à la fois.* Lorsqu'une des deux formes est de beaucoup la plus commune comme dans le cas de *ovis*: *avilla* (p. 104), nous ne mettons pas l'exemple dans cette liste.

<i>ὄβριον</i>	} <i>aper</i> <sup>1</sup> (?).	<i>λογγάξω</i>	} <i>longus</i> . C.
<i>κόλ-αβρος</i>		<i>λαγγάξω</i>	
<i>καύαξ</i> <sup>2</sup>	} <i>cavilla</i> .	<i>μονιός</i>	} <i>monile</i> .
<i>κόβαλος</i>		<i>μάννος</i>	
<i>σάος</i> <sup>3</sup>	} <i>sanus</i> .	<i>ὄμπνη</i>	} <i>opes</i> (?).
<i>σόω, σόος</i>		<i>ἄφενος</i>	
[ <i>τράπηξ</i> ]	} <i>trabs.</i> ]	<i>πά(Ὶ)ις</i>	} <i>parāver</i>
[ <i>τρόπις</i> ]		<i>πο(Ὶ)ία</i>	
[ <i>φάλλης</i> ]	} <i>falx</i> . C.]	<i>κόσι</i>	} <i>cous</i> cavité dans le joug
[ <i>φολκός</i> ]			

1. Curtius Stud. Ia. 260, Grdz. 373. — 2. *καύαξ*: *πανούργος* (Suidas). — 3. La racine, bien que le béot. *Σανηράτειος* ne décide rien, paraît être *sau*. Le latin montrerait *o* dans *sōpes*, si la parenté du mot avec notre racine était mieux assurée, mais il a toutes les apparences d'un composé contenant la particule *se-*, cf. *seispes*; par un hasard singulier il existe un mot védique *vīpitā* « danger ». — Sur *ank-onk* et autres cas v. p. 114.

## 7. α grec et o italique.

a. La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.

(?) δακ, δι-δάσκω, ἐ-δέ-δακ-σα, δι-δαχ-ή doc, doc-co, doc-tus<sup>1</sup>.  
λακ, ἐ-λακ-ον, λάσκω, λέ-λᾶκ-α loqu, loqu-or, locutus.

(ἀπαφρός (ἐποψ) υρυρα<sup>2</sup>) | δᾶφρός dūrus<sup>3</sup>(?).

1. Il n'y a pas d'autre raison de ramener διδάσκω, διδάξει, à une rac. δακ que l'existence du lat. *doceo*. Autrement on les rapporterait sans un instant d'hésitation à la racine qui se trouve dans δέ-δα(σ)-ε, δα(σ)-ήμων. Mais rien n'empêche, dira-t-on, de réunir tout de même δασ et doc, comme ayant tous deux pour base la racine *dā* «savoir». A cela il faut répondre que δασ n'est une racine qu'en apparence: c'est δεινσ qui est la forme pleine, ainsi que l'indiquent l'indien *dams* et le gr. δῆνος pour \*δένσος (= skr. *dāmsas*). δέδα(σ)ε (aoriste), δεδα(σ)ώς, ἐδά(σ)ην, ont, régulièrement, la nasale sonante (pages 20 où δέδασ a été oublié, 22 et 46); dans δι-δασκω, si on le joint à cette racine, elle n'est pas moins régulière (v. p. 22). Il faut répondre en second lieu que la racine *dā* qu'on a cru trouver dans le zend n'a, suivant M. le prof. Hübschmann, aucun fondement réel. Cette question difficile se complique du latin *disco*, du sanskrit *dīks* et du zend *daḡsh*. — 2. ἐποψ sera né par étymologie populaire: ἐποψ ἐπόπτῃς τῶν αὐτοῦ κακῶν, dit Eschyle. Ainsi s'explique son ε. D'autre part M. Curtius partant du thème *epov* explique le premier o (u) de *υρυρα* par assimilation. C'est pourquoi l'exemple est placé entre crochets. — 3. δᾶφρός (*diurnus*) est pour \*δαφρός = skr. *dū-rā* «éloigné». La glose δαόν· πολυχρόνιον Hes. (δαόν?) est bien probablement un comparatif neutre sorti de \*δάφρον, skr. *dāvīyas*. δῆν et δοάν sont autre chose. Si *dūrus* est égal au grec δᾶφρός, il est pour \*dourus, mais ce dernier rapprochement est boiteux: on peut dire seulement que *durare* (*edurare*, *perdurare*) signifie parfois *durcr* — cf. δᾶφρός — et qu'il rappelle *dūrā* dans des expressions comme *durant colles* «les collines s'étendent» Tacite Germ. 30.

b. La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.

On ne pourrait, je crois, démontrer pour aucun exemple de cette sorte que la voyelle variable (a o) a été de tout temps une voyelle pleine: tous ces mots au contraire paraissent liés aux phénomènes spéciaux auxquels nous faisons allusions ci-dessus. Ce sont principalement βᾶλλω: *volare*; δᾶλλω, δᾶλέομαι: *doleo*; δαμάξω: *domare*; δαρθάνω: *arnio*; ταλ: *tollo*; φαφώω: *forare*. Puis κάλαμος: *culmus*; κρίνος «cornouiller» (aussi κύρνος) et *cornus*; ταρβέω: *torvus*(?); παρά: *por*. (p. 111). M. Fick rapproche γιάλων de *vola*. πρᾶνῆς et πρᾶνός (Hes.) différent peut-être du latin *pronus*, et, dans l'hypothèse contraire, les contractions qui ont pu

avoir lieu, si par exemple le thème est le même que dans le skr. *ग्रानामि*, auront troublé le véritable rapport des voyelles.

c. Les phonèmes sont placés à la fin de la racine. Dans cette position on ne trouve pas d'o latin opposé à un a grec.

8. o grec et a italique.

a. La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.

ὄβολος	<i>agolum. F. (?)</i> .	κόσμος	<i>castus (§ 11 fin)</i> .
ὄϊστός	<i>arista. F. (?)</i> .	κύλιξ	<i>calix.</i>
ὄλοφύρομαι	<i>lumentum<sup>1</sup> (?)</i> .	μοχλός	<i>mālus.</i>
ὄξυς	<i>acci-piter<sup>2</sup> (?)</i> .	τόξον	<i>taxus<sup>3</sup> (?)</i> .
ὄνος	<i>asinus (?)</i> .	τρούγλη	<i>trāgula (?)</i> . J. Schmidt.

1. Cf. p. 60. — 2. Si l'on peut douter de l'identité d'*acci-* avec *ὄξυ-*, il serait en revanche bien plus incertain de le comparer directement à *ὄκν-*, qui est déjà tout attelé avec *ὄκιον*. *ακνι-* dans *ακνιφύλιος* ne s'éloigne pas trop d'*ὄξυς*. — 3. Pictet comparait ces deux mots à cause du grand emploi du bois d'if pour la fabrication des arcs (Origines I<sup>1</sup> 229). Mais *τόξον* peut se ramener, et avec plus de vraisemblance, soit à la racine *τεκ* soit à la racine *τεξ*; son o est alors *a<sub>2</sub>*.

Devant v:

κο(φ)έω	<i>caveo. C.</i>	ὄγδοος	<i>octāvus (?)</i> .
κο(φ)οι	<i>cavus. C. cf. p. 106.</i>	πτοέω	<i>paveo (?)</i> .
λούω	<i>lavo.</i>	χλόη	<i>flāvus (?)</i> .
νό(φ)ος	<i>navare.</i>	ψώϊζος	<i>paedor de *pav-id.</i>
ἀ-γνο(φ)ια	<i>gnāvus.</i>		F.

Dans la diphthongue:

οἶδμα	<i>aemidus.</i>	οὔατα	<i>auris.</i>
οἰκτρός	<i>aeger.</i>	οὐ, οὐδέ	<i>h-au-d (?)</i> .

b. La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.

κόλλοψ	<i>callus.</i>	όλοός	<i>salvus. C.</i>
[κολοκάνος	<i>cracentes.]</i>	[ὄρθός	<i>arduus.]</i>
κόνις	<i>canicae<sup>1</sup> (?)</i> .	[πορεῖν	<i>parentes.]</i>
κροκάλη	<i>calculus.</i>	φωδιός	<i>ardea.</i>
λόγχη	<i>lancea.</i>	[χολάς	<i>haru-specx.]</i>
		φορῖ	<i>far, g. farris (?)</i> .

1. *Canicae* furfures de farre a cibo canum vocatae. Paul. Ep. 46. M. Si le mot est parent de *κόνις*, il l'est aussi de *cinis* (p. 100).

c. *Les phonèmes sont placés à la fin de la racine.* Ici se rangeraient *datus, dare* (cf. *donum*) en regard du gr. *δω δο, catus* (cf. *cōs*) en regard de *κῶνος, nates* en regard de *νῶτον*. Sur ces mots v. plus haut p. 105. Le cas de *strāvi, strūtus*, auxquels le grec oppose *στρω* rentre dans la classe *arduus: ὀρθός* (p. 106).

Voici maintenant la correspondance régulière qui exige l'o dans les deux langues. Ce tableau, nous le répétons, n'est pas exclusivement un catalogue des *o* gréco-italiques; il doit servir surtout à s'orienter, à évaluer approximativement l'extension de l'o autre que *o<sub>2</sub>* en gréco-italique; aussi y a-t-il encore beaucoup à trier, en dehors des exemples désignés comme suspects. Par le signe †, nous posons la question de savoir si l'o n'est pas *o<sub>2</sub>*.

a. *La racine ne contient ni liquide ni nasale non initiale.*

<i>od:</i>	<i>ὄξω, ὄδωδ-α</i>	<i>ol-eo, od-or.</i>	
<i>ok<sub>2</sub>:</i>	<i>ὄπαπ-α, ὄσσε, ὄκ-τ-αλλος</i>	<i>oc-ulus.</i>	
(?) <i>bh<sub>2</sub>odh<sup>1</sup>:</i>	<i>βόθ-ρος, βόθ-υνος</i>	<i>fod-io, fossa.</i>	
<i>ὄκρις</i>	<i>ocris, ombr. okar.</i>	<i>κόκκυξ</i>	<i>coxa.</i>
† <i>ὄκτώ</i>	<i>octo.</i>	<i>κόκκυξ</i>	<i>cucūlus.</i>
<i>ὄξινα</i>	<i>occa.</i>	<i>κνκεών</i>	<i>cocetum.</i>
<i>ὄστέον</i>	<i>os, ossens.</i>	<i>μόκρων</i>	<i>muco<sup>3</sup>.</i>
<i>ὄ(φ)ις</i>	<i>ovis.</i>	<i>νύξ</i>	<i>nox.</i>
<i>ὄπι(-θεν)</i>	<i>ob<sup>3</sup>(?).</i>	<i>πόσις, πότνια</i>	<i>potis, potiri etc.</i>
† <i>ὄπός</i>	<i>sūcus.</i>	<i>πρό</i>	<i>prō.</i>
		<i>ὄπάων</i>	<i>socius<sup>4</sup>.</i>

1. V. Curtius, Grdz. 467. — 2. Pour le sens, *ob* va bien avec *ἐπί*, mais comment accorder leur voyelles? Si *ὄπι-* est vraiment une particule et non simplement un rejeton de la rac. *ἐπ* «suivre», on peut à peine douter de son identité avec *ob*. Le *p* est conservé dans *op-ācus*; *-ācus* est parent de *aquilus*, gr. *ἀχλός* etc. — 3. *μόκρων· τὸν δξύν· Ἐρνθφαίτοι*. Hes. V. Fick II<sup>3</sup> 198. — 4. *socius* et *ὄπάων* se placent à côté de l'indien *sākhī* (v. Fick II<sup>3</sup> 259). L'a bref du mot indien montre que l'o n'est pas *o<sub>2</sub>*, que par conséquent il faut séparer ces mots de *sek<sub>2</sub>* «suivre». On pourra les comparer à *ὄπις* «secours, justice, vengeance des dieux» et à *ἀοσητήρ, ὄσσητήρ* (Hes.) «défenseur». Ceci rappelle le skr. *ḥak* (*ḥagdhī, ḥaktām* etc.) «aider» que Böhlingk-Roth séparent de *ḥaknōti* «pouvoir». *Ḥ* serait pour *s*, comme dans *ḥakrti*; et peut-être le zd. *haḥma* «ami» est-il identique au skr. *ḥagmā* (= \**ḥakmā*) «secourable». Il y aurait identité entre *ḥacī* «se-



cours divin» et *ἄπις*. L'italique reflète, semble-t-il, la même racine dans *sancio, sanctus, Sancus, Sangualis porta, sacer* (cf. *σακρά*).

Il y a encore *bos*: *βοῦς* et *bovare*: *βοάω* où la valeur de l'o latin est annulée par le *v* qui suit (pour *ovis* le cas est un peu différent); *πόσθη* qu'on a identifié à *pūbes*; *πύματος* qu'on a comparé à l'osq. *posmos* ainsi que *πυνός*: *ὁ πρωκτός* en regard de *pone*. En outre il faut mentionner l'opinion qui réunit *foveo* à *φώγω* (Corssen II<sup>2</sup> 1004), bien qu'elle suppose la réduction de *gv* à *v*<sup>1</sup>.

Dans la diphthongue:

† οἶνή *oinvorsei.*  
κλό(F)νις *clūnis.*

b. La racine contient une liquide ou une nasale non initiale.

[ol: ὄλωλ-α, ὄλ-έσθαι	<i>ab-ol-co.</i>		
[or: ὄρωρ-α, ὄρ-σο	<i>or-ior, or-tus.</i>		
[g <sub>2</sub> or: ἔ-βρω-ν [βρόρ-μος, βρο-ά]	<i>vor-are, -vor-us, vorri edaces</i> <sup>1</sup> .]		
[mor: μορ-τός, βρο-τός	<i>mor-ior, mor-tuus, mors.</i>		
[mol: μύλ-λω, μύλ-η	<i>mol-o, mol-a.</i> cf. omb. <i>kumaltu.</i>		
[stor: στόρ-νυμι, στρω-μα	<i>stor-ca, tor-us</i> <sup>1</sup> ( <i>sterno</i> ).]		
† ὄγκιασμα <i>uncare</i> (sl. <i>ženčq</i> ).	κόραξ et	<i>corvus et</i>	
ὄγκος «eroc» <i>uncus</i> , v. p. 104, 114.	κορώνη	<i>cornix.</i>	
ἄμος (*ὄμσος) <i>umerus.</i>	μόλις	{ <i>molestus.</i>	
ὄμφαλός <i>umbilicus.</i>		{ <i>mōles.</i>	
ὄνομα <i>nōmen.</i>	μόρμος	<i>formido.</i>	
ὄνοτός <i>noia.</i>	μορμύρω	<i>murmur.</i>	
ὄνυξ <i>unguis.</i>	μύρμηξ	<i>formica.</i>	
† ὄρφανός <i>orbis</i> (armén. <i>orb</i> ).	ὄλος	<i>sollus.</i>	
βολβός <i>bulbus</i> (emprunté?).	πόλτος	<i>puls.</i>	
γρομφάς <i>scrōfa.</i>	ξύν	<i>com.</i>	
δόναξ <i>juncus.</i>	† πόρκος	<i>porcus.</i>	
(F)ρόδον <i>(v)rosa.</i>	[πόρσω	<i>porro</i> <sup>2</sup> .]	
† κόγγη <i>congius.</i>	σφόγγος	<i>fungus.</i>	
κόμη <i>coma</i> (emprunté?).	[φύλλον	<i>folium.</i>	
κορωνός <i>corona.</i>	[χόριον	<i>corium.</i>	

1. Le skr. *dāhati* «brûler» vient d'une rac. *dha, gh<sub>2</sub>* (Hübschmann K. Z. XXIII 391) qui donne aussi le lith. *degù* et le goth. *dags* «jour». C'est peut-être à cette racine qu'appartient *foveo*. On devrait alors le ramener

1. *βορά* et *βόρεμος* (avoine, Hes.) ont ici peu ou point de valeur, parce que leurs thèmes sont de ceux qui réclament *o*, (p. 74 et 79). En principe il y aurait les mêmes précautions à prendre vis-à-vis des mots latins; mais *o*, n'est pas si fréquent dans l'italique qu'on ne puisse regarder l'*o* de *vorare* comme l'équivalent de l'*o* de *βρώναι*, *βρώμα* (sur *vorri* v. Corssen Beitr. z. It. Spr. 237). Nous ferons la même remarque relativement à *storea*, *torus* en regard du *στορ* hellénique. — 2. M. Fick (II<sup>s</sup> 145) place *porro* et *porsō* sous un primitif *porsōt* (mieux: *porsōd*), et sépare *πρόσω* (= \**προ-τυω*) de *πόρω*, *πόρρω*. Bien que la distinction que veut établir Passow entre l'usage des deux formes ne paraisse pas se justifier, on peut dire en faveur de cette combinaison: 1<sup>o</sup> que la métathèse d'un *πρόσω* en *πόρω* serait d'une espèce assez rare; 2<sup>o</sup> que dans *πόρρω* pour *πόρω* il y aurait assimilation d'un *σ* né de *τυ*, ce qui n'est pas tout à fait dans l'ordre, bien qu'il s'agisse de *σ* et non de *σσ*, et qu'on puisse citer, même pour le dernier cas, certaines formes dialectales comme le lacon. *κάρρων*; 3<sup>o</sup> que *porsōd* lui-même s'explique fort bien comme amplification de l'adverbe skr. *purás*, gr. *πάρος*. *πόρω* (*porro*): *purás páros* = *κόρη*: *είρας κάρη*.

N'ont pas été mentionnés: *βούλωμαι* — *volo* dont la parenté est douteuse (v. chap. VI), et *πορτί* auquel Corssen compare le lat. *por-* dans *por-rigo*, *por-tendo* etc. La position de la liquide déconseille cette étymologie, malgré le crétois *πορτί*, et rien n'empêche de placer *por-* à côté du goth. *faur*, grec *καρά*.

Mots se rapportant aux tableaux a et b, mais qui contiennent un *ō* long:

† <i>ὄκνός</i>	<i>ōcior.</i>	κράζω	{	<i>crōcio.</i>
† <i>ὄόν</i>	<i>ōnum.</i>			<i>crōcīto.</i>
[ <i>ὄλένη</i>	<i>ulna.</i>	μῶρος	}	<i>mōrosus.</i>
[ <i>βλωμός</i>	<i>glōmus</i> <sup>1</sup> ].	μῶρον		<i>mōrum.</i>
<i>κλώζω</i>	<i>glōcio.</i>	μόρον		
		† <i>νῶϊ</i>		<i>nōs.</i>

1. *βλωμός*: *ψωμός* Hes. Le mot se trouve dans un fragment de Callimaque. *glomus* in sacris crustulum, cymbi figura, ex oleo coctum appellatur. Paul. Diac. 98. M. Si l'on tient compte de *glomerare* et de *globus*, on

à \**fohveo* ou \**fehveo*; cf. *nivem* = \**nihvem*. Mais le sens de *foveo* laisse place à quelques doutes, qui seraient levés, il est vrai par *fomes* « bois sec, matières inflammables » si la parenté de ce mot avec le premier était assurée. Il est singulier toutefois que *defomitatus* signifie *ébranché* (Paul. Diac. 75 M. Cf. germ. *lauma* « arbre »?). La rac. *dha<sub>1</sub>gh<sub>2</sub>* se retrouve en grec dans *τίφ-ρα* « cendre » et dans le mot *tuf*, *tofus* (souvent formé de matières volcaniques) dont le *τοφιών* des tables d'Héraclée rend l'origine grecque probable. *τόφος* est identique au goth. *dag(a)s*, au skr. *-dāgha*.

sera porté à comparer le skr. *gũlma* « bouquet de bois; troupe de soldats; tumeur ». — Mentionnons aussi la désinence de l'impératif, lat. *legi-tō*, gr. *λεγιέ-τω*.

c.  $\ominus$  termine la racine.

<i>kō</i> :	<i>kō-voç</i>	<i>cō-(t)s, cū-neus</i> (cf. <i>cā-tus</i> ).
<i>gnō</i> :	<i>ἔγνω-ν, γι-γνώ-σκω,</i> <i>γνώ-σιμος</i>	<i>gnō-sco, gnō-tus, i-gnō-ro</i> (cf. <i>gnā-rus, nārrare</i> ).
<i>dō</i> :	<i>ἔδω-κα, δῶ-ρον,</i> <i>ἔ-δό-μην, δο-τός</i>	<i>dō-num, dō-(t)s</i> (cf. <i>dā-tus, dā-re</i> ).
<i>pō</i> :	éol. <i>πώ-νω, ἄμ-πω-τις,</i> <i>πο-τός, πό-μα</i>	<i>pō-tus, pō-culum, pō-sca</i> .
(?) <i>ro</i> :	<i>ῥώ-ννυμι, ἔ-ρρω-σα</i>	<i>rō-bar</i> .

Les exemples où l'on peut admettre avec le plus de confiance que l'o est un  $\varrho$  sont:

Dans le gréco-italique: les racines *od* « olere », *ok* « être aigu », *ok<sub>2</sub>* « voir »; *dō* « donner », *pō* « boire », *gnō* « connaître ». Dans ces racines en effet la voyelle  $\varrho$  règne à toutes les formes. — Parmi les thèmes détachés: *okri* « colline » et *ok<sub>2</sub>i* « œil » qui appartiennent aux racines mentionnées, puis *ovi* « mouton », à cause de l'a bref du skr. *āvi*; *poti* « maître », skr. *pāti*; *moni* « joyau », skr. *māni*; *sok<sub>2</sub>i* « compagnon », skr. *sākhī*. D'après cette analogie, on devra ajouter: *osti* « os », *kluni* « clunis »(?), *koni* « poussière », *nokti* « nuit ». Plus incertains sont *omso* « épaule », *okto*, nom de nombre et *g<sub>2</sub>ou* « bos ».

Le latin apporte les racines de *fodio*, *rōdo*, *onus*, *opus* etc., les thèmes *hosti*, *rota* (skr. *rātha*).

Entre autres exemples limités au grec, il faut citer les racines des verbes *ὄδομαι*, *ὄδομαι*, *κλώθω*, *φάγω*, *κόπτω*, *ώθειω*, *ζώννυμι*, *ῥώννυμι*, *ὀνίνυμι*. Nous trouvons  $\varrho$  finissant la racine dans *βω* « nourrir », *φθω* « dépérir » (*φθόσις*, *φθόη*). Dans un grand nombre de cas il est difficile de déterminer si l'on n'a pas affaire à une racine terminée par *v* (*f*) ou *i* (*y*). Ainsi *ἔχομεν*, *κέκομε* semblent bien appartenir à *κο<sup>f</sup>*<sup>1</sup>, non à \**κω*; *σκοιός*, comparé à *σκό-το*, contient  $\varrho$  et appartient à une racine *σκω* (cf. aussi

1. Voy. Curtius Stud. VII 392 seq. Ce qui lève les doutes, c'est le parfait *ἔνεοται* que rapporte Hérodien, appartenant à *νοέω* dont le *f* est assuré par une inscription (Grdz. 178).

p. 120 i. n.), mais ramené à  $\sigma\chi\epsilon\iota$  (cf.  $\sigma\chi\acute{\iota}\rho\omicron\nu$ ) il contient  $a_2$  et peut alors s'identifier au skr. *chūyā*. Inutile de multiplier ces exemples douteux. — Le mot  $\kappa\omicron\iota\eta\varsigma\ \iota\epsilon\rho\epsilon\iota\varsigma\ \text{Καβείρων}, \acute{\omicron}\ \kappa\alpha\theta\alpha\iota\acute{\omicron}\rho\omega\nu\ \varphi\omicron\nu\acute{\epsilon}\alpha$  (cf. δὲ  $\kappa\omicron\eta\varsigma$ ; cf.  $\kappa\omicron\iota\acute{\alpha}\tau\alpha\iota\ \iota\epsilon\rho\acute{\alpha}\tau\alpha\iota$ ) peut se comparer au skr. *kāvi*, à moins qu'on ne le tienne pour étranger. Prépositions:  $\pi\omicron\rho\iota$  = skr. *prāti*,  $\kappa\omicron\rho\iota$  = zend *pāiti*.

Quel est l'âge et l'origine du phonème  $\varphi$ ? Nous nous sommes précédemment convaincus que le second  $o$  gréco-italique ( $a_2$ ), que  $e$  ( $a_1$ ), que  $a$  ( $A$ ), ont leur existence distincte depuis les périodes les plus reculées. Mais quelles données avons-nous sur l'histoire du phonème  $\varphi$ ? On peut dire qu'il n'en existe absolument aucune. Ce qui permet d'affirmer que l' $a_2$  du sud a eu son équivalent dans le nord, c'est que l' $a$  qui lui correspond en slavo-germanique a des fonctions spéciales et des rapports réguliers avec  $e$  qui le séparent nettement de  $A$ . Au contraire le rôle grammatical de  $\varphi$  ne diffère pas essentiellement de celui de  $A$ , et si, dans de telles conditions, nous trouvons que les langues du nord répondent à  $\varphi$  absolument comme elles font à  $A$ , nous sommes naturellement privés de tout moyen de contrôle relativement à l'ancienneté du phonème en question. Si l'on admet que  $\varphi$  est ancien, l' $a$  des langues du nord contient, non plus deux voyelles seulement ( $a_2 + A$ ), mais trois:  $a_2 + A + \varphi$ . Si au contraire on y voit un produit secondaire du gréco-italique, le seul phonème dont il puisse être issu, c'est  $A$ . — J'ai hésité bien longtemps, je l'avoue, entre les deux possibilités; de là vient qu'au commencement de ce mémoire (p. 5)  $\varphi$  n'est pas compté au nombre des  $a$  primitifs. Le fait qui me semblait militer en faveur de la seconde hypothèse c'est que l'arménien, qui distingue de  $A$  le phonème  $a_2$ , ne paraît point en distinguer le phonème  $\varphi$  (p. 97). Mais nous ne savons pas s'il en a été ainsi de tout temps, et d'autre part la supposition d'un scindement est toujours entourée de grosses difficultés. Ce qui paraît décisif, c'est le fait frappant que presque tous les thèmes nominaux détachés qui contiennent la voyelle  $\varphi$  se trouvent être de très-vieux mots, connus dans les langues les plus diverses, et de plus des thèmes en  $-i$ , voire même des thèmes en  $-i$  de flexion toute particulière. Cette coïncidence ne peut pas être dûe au hasard; elle nous indique que le phonème  $\varphi$  s'était fixé là de vieille date, et dès lors il sera difficile de lui refuser ses lettres de noblesse indo-européenne.

Les cas qui pourraient servir de base à l'hypothèse où  $\rho$  serait une simple altération gréco-italique de  $\lambda$ , sont *onko* venant de *ank*, déjà mentionné p. 104, *oi-no* « un » à côté de *ai-ko* *aequus*, la rac. *ok*, d'où le thème *okri*, à côté de *ak*, *socius-ὄπιον* comparé à *sak* dans *sacer*, et le lat. *scobs* de *scabo*. On pourrait attacher une certaine importance au fait que *okri* et *soki* (*socius*), à côté de *ak* et *sak*, se trouvent être deux thèmes en *-i* (v. ci-dessus). Mais cela est trop problématique, et l'étymologie donnée de *saki* n'est qu'une conjecture. Pour *πρόβατον* de *βω* v. le registre.

Beaucoup plus remarquable est le cas de *ὄψ* « oreille ». L'homérique *παρήτον* nous apprend que, en dehors de toutes les questions de dialecte qu'on pourrait élever au sujet de l'éol. *παράνα* ou de *ἄανθα· εἶδος ἐνωτίου*, l'*o* de *ὄψ* a comme équivalent, dans certaines formes, un *α*. Ce qui donne à la chose un certain poids, c'est que *ὄψ* appartient à cette catégorie de thèmes de flexion singulière qui est le siège le plus habituel du phonème  $\rho$  et dont nous aurons à reparler. On aurait donc un  $\rho$ , assuré comme tel, accompagné de  $\lambda$ . Malheureusement le lat. *auris* est embarrassant: son *au* peut à la rigueur venir de *ou*, mais il pourrait aussi être la diphthongue primordiale.

Les exemples réunis ci-dessous permettent de constater d'un coup d'œil que les phonèmes par lesquels les langues du nord rendent  $\rho$  sont exactement les mêmes que pour  $\lambda$  (p. 63) et pour  $\alpha_2$  (p. 70). Dans les trois cas nous trouvons ce que nous avons désigné, pour abrégé, par *a du nord* (p. 51).

Latin et Grec	Lithuanien	Paléoslave	Germanique
<i>oculus, ὄσσε:</i>	<i>akis</i>	<i>oko</i>	germ. <i>augen-</i> = * <i>agven-</i>
(?) <i>octo, ὀκτώ:</i>	<i>asztūnì</i>	<i>osmì</i>	goth. <i>ahtau</i>
<i>ovis, ὄψ:</i>	<i>avis</i>	<i>ovica</i>	vieux h <sup>t</sup> -all. <i>awi</i>
<i>hostis, —:</i>	—	<i>gostì</i>	goth. <i>gasti-</i>
<i>nox (νύξ):</i>	<i>naktis</i>	<i>noštì</i>	goth. <i>nah-</i>
<i>potis, πόσις:</i>	<i>věsz-pati-</i>	—	goth. <i>-fadi-</i>
— <i>ποτί:</i>	—	<i>proti</i>	—
<i>monile, μόννος:</i>	—	? <i>monisto</i> <sup>1</sup>	germ. <i>manja-</i>
<i>rota —:</i>	<i>rátas</i>	—	vieux h <sup>t</sup> -all. <i>rad</i>

1. Miklosich (Vergl. Gramm. II 161) pense que ce mot est d'origine étrangère.

Racines: gr.  $\acute{\alpha}\nu$ ,  $\acute{\alpha}\pi$ , lith. (at-)a-n-kù; gr.  $\varphi\omega\gamma$ , anglo-saxon *bacan*, *bœc*; lat. *fad*, sl. *badu* (le lithuanien a la forme incompréhensible *bedù*).

Dans les mots qui suivent, on peut douter si l'o gréco-italique n'est pas  $o_2$ , ou même, dans un ou deux cas, une voyelle anaptyctique:  $\acute{\alpha}\zeta\omicron\varsigma$ , goth. *asts*;  $\acute{\alpha}\rho\omicron\omicron\varsigma$ , v. h<sup>t</sup>-all. *ars* (Grdz. 350);  $\acute{\alpha}\pi\omicron\varsigma$ , v. h<sup>t</sup>-all. *saf*, sl. *sokŭ*;  $\acute{\alpha}\rho\omicron\nu\varsigma$ , v. h<sup>t</sup>-all. *arni-*, sl. *orilŭ*; gréco-it. *orphos*, goth. *arbi*; gréco-it. *omsos*, goth. *amsa*; *collum*, goth. *hals*; *coxa*, v. h<sup>t</sup>-all. *hahsa*;  $\acute{\alpha}\rho\alpha\acute{\alpha}$ , lith. *szírka* «pie»(?);  $\gamma\acute{o}\mu\varphi\omicron\varsigma$ , sl. *zabŭ*; gréco-it. *parkos*, v. h<sup>t</sup>-all. *farak*, sl. *prase* pour \**porse*, lith. *párszas*; osq. *posmos*, lat. *post*, lith. *páskui*; *longus*, goth. *laggs*. L'o de  $\chi\omicron\lambda\acute{\eta}$  (v. h<sup>t</sup>-all. *gallā*) doit être  $o_2$ , à cause de l'e du lat. *fel*. — Dans la diphthongue: gréco-it. *oinos*, germ. et boruss. *aina-*; gréco-it. *klouni*, norr. *hlaun* (lith. *szlaunis*).

J'ai fait plus haut la remarque que les idiomes du nord, en opposant au phonème  $\varphi$  les mêmes voyelles qu'au phonème  $\lambda$ , nous frustraient de la preuve positive, que ce dernier phonème est aussi ancien que les autres espèces d' $\lambda$ . Il existe cependant deux séries de faits qui changeraient du tout au tout l'état de nos connaissances sur ce point, selon qu'on leur attribuera ou non une connexion avec l'apparition de  $\varphi$  dans le gréco-italique.

1. Trois des plus importantes racines qui contiennent  $\varphi$  en grec:  $\acute{\alpha}\delta$  ou  $\acute{\alpha}\delta\delta$  «olere»,  $\zeta\omega\sigma$  «ceindre»,  $\delta\omega$  «donner», présentent en lithuanien la voyelle  $\acute{i}$ : *údzù*, *júsmi*, *dúmi*. De plus, le lat. *jocus*, dont l'o pourrait fort bien être  $\varphi$ , est en lithuanien *jikas*; *úga* répond au lat. *úva*, *núgas* à *núdu*<sup>1</sup> (= *noguidus*?). Au grec  $\beta\omega\phi$ ,  $\beta\omicron\phi$ , dont l'o selon nous est  $\varphi$ , répond le lette *gúws*. En revanche *kúllas*, par exemple, est en grec *κἄλον* (bois). Le slave ne possède rien qui corresponde à  $\acute{i}$  (*jas*, *da-* = lith. *jús*, *dú-*); bien plus, le borussien même ne connaît point cette voyelle (*datwei* = *dúti*), et le passage de  $\acute{o}$  à  $\acute{i}$  est une modification familière aux dialectes lithuaniens. Il faut donc convenir que si réellement le phonème  $\varphi$  se cache dans l' $\acute{i}$  lithuano-lette, c'est par un accident presque invraisemblable.

2. Je n'ai parlé qu'occasionnellement du vocalisme celtique,

1. Il faut aussi tenir compte de  $\lambda\mu\acute{\nu}\omicron\varsigma$   $\gamma\mu\acute{\nu}\omicron\varsigma$  (Hes.). Cette forme semble être sortie de \* $\nu\mu\acute{\nu}\omicron\varsigma$  par dissimilation. \* $\nu\mu\acute{\nu}\omicron\varsigma$  est pour \* $\nu\beta\beta\acute{\nu}\omicron\varsigma$ , \* $\nu\omicron\gamma\acute{\nu}\omicron\varsigma$  = skr. *nagná*.

et je ne le fais encore ici que par nécessité, mes connaissances sur ce terrain étant très-insuffisantes. Le vocalisme irlandais concorde avec celui du slavo-germanique dans le traitement de  $a$  et  $a_2$ ; les deux phonèmes sont confondus. Exemple de  $a$ : *atom-aig* de la rac. *ag* agere; *agathar*, cf. *ἄγεται*; *asil*, cf. *axilla*; *athir*, cf. *pater*; *altram*, *no-t-ail*, cf. *alo*; *aile*, cf. *alius*. Voy. Windisch dans les Grundzüge de Curtius aux numéros correspondants. D'autre part  $a_2$  devient aussi  $a$ . Nous l'avons constaté plus haut dans les formes du parfait singulier et dans le mot *daur* = *δόρυ*. En outre, d'après le vocalisme des syllabes radicales, la voyelle suffixale disparue qui correspondait à l' $a_2$  gréco-italique était  $a$ . Mais voici que dans *nocht* « nuit », *roth* « roue », *óí*<sup>1</sup> « mouton », *ocht* « huit », *orc* « porc », *ro* = gr. *πό* etc., c'est  $o$  et non plus  $a$  qui répond à l' $o$  des langues du sud. Précisément dans ces mots, la présence de  $\rho$  est assurée ou probable. — Comment se fait-il que dans le vieux gaulois l' $a_2$  suffixal soit  $o$ : *tarvos trigaranos*, *vepυ-rov* etc.?

#### Chapitre IV.

##### § 9. Indices de la pluralité des $a$ dans la langue mère indo-européenne.

Dans le système d'Amelung, l' $o$  gréco-italique et l' $a$  gréco-italique (notre  $a$ ) remontent à une même voyelle primordiale; tous deux sont la gradation de l' $e$ . S'il était constaté que dans les langues ariennes la voyelle qui correspond à l' $a$  gréco-italique en syllabe ouverte est un  $\bar{a}$  long, comme pour  $o$ , cette opinion aurait trouvé un point d'appui assez solide. A la vérité, le nombre des exemples qui se prêtent à cette épreuve est extraordinairement faible. Je ne trouve parmi les mots détachés que *ἀπό* — *ab*, skr. *āpa*; *ἄνωρ*<sup>2</sup>, skr. *ācan* (au cas faibles, comme *ācā*, syllabe fermée); *αιξ*, skr. *ājā*; *ἀθήρ*, véd. *āthari* (?). Mais du moins les thèmes verbaux de *āja-i*, europ. *ag*; *bhāja-ti*, europ. *bhag*; *māda-ti*, gréco-it. *mād*; *yāja-ti*, gr. *áy*; *vāta-ti*, europ. *vat* (irland. *fáith*, lat.

1. L' $o$  est allongé par le  $w$  qui suivait.

2. Le  $\tau$  de *άνωρ* est ajouté postérieurement; cf. *λεον-τ*, fém. *λέαινα*.

*vites*) nous donnent une sécurité suffisante. Si l'on recherche au contraire les cas possibles d'un  $\bar{a}$  arien correspondant, en syllabe ouverte, à un  $\check{a}$  (*A*) gréco-italique, on en trouvera un exemple, en effet assez important: skr. *āgas*, en regard du gr. *ἄγος* qu'on s'accorde à séparer de *ἄγος*, *ἄγιος* etc.<sup>1</sup> Le cas est entièrement isolé, et dans notre propre système il n'est point inexplicable (v. le registre). Faire de ce cas unique la clef de voûte d'une théorie sur l'ensemble du vocalisme serait s'affranchir de toute espèce de méthode<sup>2</sup>.

On pourra donc sans crainte établir la règle, que, lorsque les langues européennes ont *A*, en syllabe ouverte comme en syllabe fermée l'arien montre *a bref*. Mais ceci veut dire simplement que l'*a* n'est pas un *a* long: il arrive en effet que dans certaines positions, par exemple à la fin des racines, ce n'est plus du tout un *a*, mais bien *i* ou *ī*, au moins en sanskrit, qui se trouve placé en regard du phonème *A* des langues d'Europe. Voy. ci-dessous.

Comment l'arien se comporte-t-il vis-à-vis de l'*e* européen? Il lui oppose aussi *l'a bref*. Ce fait est si connu qu'il est inutile de l'appuyer d'une liste d'exemples. Le seul point à faire ressortir, celui qu'avait relevé d'abord Amelung, celui sur lequel M. Brugman a assis en grande partie l'hypothèse de  $a_2$ , c'est le fait négatif que, lorsqu'on trouve *e* en Europe, jamais l'arien ne présente d' $\bar{a}$  long.

Si maintenant l'on posait cette question-ci: Y a-t-il dans l'indo-iranien l'indice certain d'une espèce d'*a* qui ne peut être ni  $a_1$  ni  $a_2$ ? nous répondrions: Oui, cet indice existe. L'*i* ou *ī* pour *a* n'apparaît que dans un genre de racines sanskrites tout particulier et ne peut avoir ni la valeur  $a_1$  ni la valeur  $a_2$  (§ 11 fin).

1. Pour des raisons exposées plus loin, nous serons amené à la conclusion que, si une racine contient *A*, le présent a normalement  $\bar{a}$  long et que les thèmes comme *ūga-*, *bhāga-* etc. n'ont pu appartenir primitivement qu'à l'aoriste. Mais comme, en même temps, c'est précisément l'aoriste, selon nous, qui laisse apparaître *A* à l'état pur, il ne saurait y avoir d'inconséquence à faire ici de ces thèmes un argument.

2. Le skr. *vyāla* (aussi *vyāḍa*) «serpent» est bien probablement proche parent du gr. *ὄαλη· σκώληξ*, mais il serait illusoire de chercher à établir entre les deux mots l'identité absolue: cf. *ὄαλη, ἰσολος*.



Mais si, précisant davantage la question, on demandait s'il y a dans l'arien des traces incontestables du dualisme  $a_1$  :  $\lambda$  tel qu'il existe en Europe, la réponse, je crois, ne pourrait être que négative. Le rôle de l' $\tilde{i}$  dans ce problème est assez compliqué, et nous ne pourrions aborder la question de plus près qu'au chapitre V.

Deux autres points méritent particulièrement d'être examinés à ce point de vue :

1° Les  $\tilde{a}$  longs tels que celui de *svádate* = gr. *ἄδεται*. Voy. § 11 fin.

2° Le traitement de  $k_2$ ,  $g_2$  et  $gh_2$  dans les langues ariennes. Dans l'article cité des Mémoires de la Société de Linguistique, j'ai cherché à établir que la palatalisation des gutturales vélaïres est due à l'influence d'un  $a_1$  venant après la gutturale. Je confrontais la série indienne *váká*, *vácas*, *vóca-t* avec la série grecque *γογο-*, *γεγεσ-*, *γεγέ-(σθαι)* et concluais que la diversité des consonnes dans la première avait le rapport le plus intime avec la diversité des voyelles suffixales observable dans la seconde. Je crois encore à l'heure qu'il est que cela est juste. Seulement il était faux, comme j'en ai fait plus haut la remarque (p. 90), de donner à l' $o$  du suffixe, dans *γόγο*, la valeur  $\varphi$  ou  $\lambda$  ( $\varphi$  étant considéré comme une variété de  $\lambda$ ) : cet  $o$ , nous l'avons vu, est  $a_2$ . Voilà donc la signification du fait notablement changée. Il prouve bien encore que l'indo-iranien distingue entre  $a_1$  et  $a_2$ , mais non plus, comme j'avais pensé, qu'il distingue entre  $a_1$  et  $\lambda$ . La thèse, conçue sous cette forme, devant être soutenue, à ce que nous apprenons, par une plume beaucoup plus autorisée que la nôtre, nous laisserons ce sujet intact : aussi bien l'existence de l' $a_2$  arien est déjà suffisamment assurée par l'allongement régulier constaté au § 7<sup>1</sup>.

1. Pour bien préciser ce que nous entendions à la page 90, il faut dire quelques mots sur les formes zendes *cahyā* et *cahmāi*. Juste les met sous un pronom indéfini *ca*, tandis que Spiegel rattache *cahmāi* directement à *ka* (Gramm. 198). En tous cas le fait que, d'une façon ou d'une autre, ces formes appartiennent au pronom *ka* ne peut faire l'objet d'un doute. La palatale du génitif s'explique par l' $a_1$  que nous avons supposé. Pour le datif, il ne serait pas impossible que l'analogue grec nous fût conservé. Hésychius a une glose *τέμμαι· τίλει*. M. Mor. Schmidt corrige *τίλει* en *τίλει*. Mais qu'est-ce alors que *τέμμαι*? Si nous lisons *τίλει*, nous

Le traitement des gutturales vélares au commencement des mots porte la trace très-claire de la permutation  $a_1 : a_2$  dans la syllabe radicale. Mais laisse-t-il apercevoir une différence entre  $a_1$  et  $\lambda$ ? C'est là le fait qui serait important pour nous. Il serait difficile de répondre par oui et non. A tout prendre, les phénomènes n'excluent pas cette possibilité, et semblent plutôt parler en sa faveur. Mais rien de net et d'évident; point de résultat qui s'impose et auquel on puisse se fier définitivement. Nous supprimons donc comme inutile le volumineux dossier de ce débat, qui roule la plupart du temps sur des exemples d'ordre tout à fait subalterne, et nous résumons:

Quand l'européen a  $k_2e, g_2e, gh_2e$ , l'arien montre presque régulièrement  $\acute{c}a, \acute{g}a, \acute{g}ha$ . Exemples: gr.  $\tau\acute{\epsilon}\sigma\sigma\alpha\rho\epsilon\varsigma$ , skr.  $\acute{c}atv\acute{a}ras$ ; lith.  $g\acute{e}sti$ , skr.  $\acute{g}\acute{a}sat\acute{i}$ ; gr.  $\theta\acute{\epsilon}\rho\omicron\varsigma$ , skr.  $\acute{h}\acute{a}ras$ . Ceci rentre dans ce que nous disions précédemment. La règle souffre des exceptions: ainsi  $kalayati$  en regard de  $\kappa\acute{\epsilon}\lambda\eta\varsigma$ , *celer* (Curtius Grdz. 146),  $\acute{g}\acute{a}mati$  en regard du goth.  $q\acute{i}man$ <sup>1</sup>. Au groupe européen  $k_2$ , l'arien répond assez généralement par  $ka$ . Seulement, bien souvent, on se demande si l' $a$  européen qui suit la gutturale est véritablement  $\lambda$ , ou bien un phonème hystérogène. D'autre fois le rapprochement est douteux. Exemples: gr.  $\kappa\alpha\lambda\acute{o}\varsigma$ , skr.  $kalya$ ; lat. *cacumen*, skr.  $kak\acute{u}bh$ ; lat. *calix*, skr.  $kal\acute{a}ca$ ; lat. *cadaver*, skr.  $kalevara$ ? (Bopp);  $\kappa\acute{\alpha}\nu\delta\alpha\lambda\omicron\iota \cdot \kappa\omicron\iota\lambda\acute{\omega}\mu\alpha\tau\alpha, \beta\acute{\alpha}\theta\epsilon\alpha$ , skr.  $kandar\acute{a}$ ; gr.  $\kappa\alpha\mu\acute{\alpha}\rho\alpha$ , zd.  $ka-mara$ ; gr.  $\kappa\acute{\alpha}\mu\pi\eta$ , skr.  $kampan\acute{a}$ ; gr.  $\kappa\alpha\iota\nu\acute{o}\varsigma$ , skr.  $kany\acute{a}$  (Fick); dans la diphthongue, lat. *caesaries*, skr.  $k\acute{e}sara$ ; lat. *caelebs*, skr.  $k\acute{e}vala$ ; gr.  $\text{Και\acute{\alpha}\delta\alpha\varsigma, \kappa\alpha\acute{\iota}\alpha\tau\alpha \cdot \delta\omicron\rho\acute{\nu}\gamma\mu\alpha\tau\alpha}$ , skr.  $k\acute{e}vata$ , etc.<sup>2</sup> Pour  $g$

avons dans  $\tau\acute{\epsilon}\mu\mu\alpha\iota$  le pendant de  $\acute{c}alm\acute{a}i$  (cf. crét.  $\tau\acute{\epsilon}\tau\omicron\varsigma$  pour  $\pi\omicron\iota\delta\omicron\varsigma$ ). Cependant les deux formes ne sont pas identiques; la forme grecque provient d'un thème consonantique *kasm-* (cf. skr. *kasm-in*),  $ai$  étant désinence (v. p. 92); au contraire  $\acute{c}alm\acute{a}i$  vient de *kasma-*.

1. Peut-être que le  $g$  du dernier exemple a été restitué postérieurement à la place de  $\acute{g}$ , sur le modèle des formes telles que  $\acute{g}a-gm\acute{a}is$  où la gutturale n'avait point été attaquée. L'état de choses ancien serait donc celui que présente le zend où nous trouvons  $\acute{g}amy\acute{a}f$  à côté de  $\acute{g}a-gmat$ .

2. Il est remarquable que les langues classiques évitent, devant  $a$ , de labialiser la gutturale vélaire, au moins la ténue. Dans (*e*)*vapor*, le groupe  $kw$  est primitif, ainsi que l'indique le lithuanien, et dans  $\pi\acute{\alpha}\varsigma$  il en est probablement de même;  $\pi\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota$  est discuté. Il ne semble pas non plus qu'on trouve de  $hw$  germanique devant  $\lambda$ ; toutefois ce dernier fait ne s'ac-

et  $gh$ , les cas sont rares. — Nous trouvons la palatale dans *éandrá*, *-éandra* (groupe primitif  $sk_2$ ) en regard du lat. *candeo*. A la page 85 nous comparions goth. *skadus* au skr. *cat* «se cacher». Or l'irlandais *scáth* prouve que la racine est *skat*, non *sket*<sup>1</sup>, et nous aurions ainsi un exemple bien clair de  $éa$  répondant à  $kA$ ; il est vrai que la gutturale fait partie du groupe primitif  $sk$ . Un cas semblable, où c'est la sonore qui est en jeu, est le zd. *gad* «demander», irland. *gad*, gr.  $\beta\acute{\alpha}\xi\omega$  (malgré  $\beta\acute{\alpha}\xi\omega$ ); ici le sanskrit a  $g$ : *gúdati*.

Bref, il n'y a rien de décisif à tirer de ce genre de phénomènes, et nous devons, pour établir la primordialité du dualisme  $a_1:A$ , recourir à une démonstration *a priori*, basée essentiellement sur la certitude que nous avons de la primordialité de  $a_2$ . En linguistique, ce genre de démonstration n'est jamais qu'un pis aller; on aurait tort toutefois de vouloir l'exclure complètement.

1. Pour simplifier, nous écarterons du débat le phonème  $g$ ; son caractère presque exceptionnel, son rôle très-voisin de celui de  $A$ , lui assignent une espèce de position neutre et permettent de le négliger sans crainte d'erreur. En outre l' $\bar{e}$  long des langues d'Europe, phonème que nous rencontrerons plus loin et qui n'est peut-être qu'une variété d' $\bar{a}$ , pourra rester également en dehors de la discussion. Voy. au sujet d' $\bar{e}$  le § 11.

2. Nous posons comme un point démontré dans les chapitres précédents et comme la base d'où il faut partir le fait que le vocalisme des  $a$  de toutes les langues européennes plus l'arménien repose sur les quatre  $a$  suivants:  $a_1$  ou  $e$ ;  $a_2$  ou  $o$ ;  $A$  ou  $a$ ;  $\bar{a}$  ou  $\bar{a}$ . En outre il est établi que  $o$  alterne régulièrement avec  $e$ , jamais avec  $a$ ; et semblablement que  $\bar{a}$  alterne exclusivement avec  $a$ . Ce dernier point n'a pu être encore bien mis en lumière, mais au chapitre V nous le constatons d'une manière positive.

3. L'apparition régulière, dans certaines conditions, d'un  $\bar{a}$

---

cuse pas d'une manière assez saillante pour pouvoir servir à démontrer la différence originnaire de  $A$  et  $a_2$  au nord de l'Europe.

1. Grassmann décompose le véd. *māṃçatī* en *mūs* ou *māṃs* «lune» et *çatī* «faisant disparaître». Cette dernière forme répond au goth. *skadus*. — Si l'on place dans la même famille le gr.  $\sigma\acute{o}\tau\omicron\varsigma$ , on obtient une racine *skpt* et non plus *skst*. Comparez  $\sigma\tau\omicron\tau\omicron\mu\eta\tau\omicron\varsigma$  et *māṃçatī*.

long arien en regard de l' $o$  européen (§ 7), phénomène qui ne se présente jamais lorsque la voyelle est en Europe  $e$  ou  $a$ , s'oppose absolument à ce qu'on fasse remonter à un même phonème de la langue mère l' $e$  (ou l' $a$ ) et l' $o$  européens.

4. D'autre part il est impossible de faire remonter l' $o$  européen au même phonème primordial qui a donné  $\bar{a}$ . En effet, les langues ariennes n'abrégent point  $\bar{a}$  devant les groupes de deux consonnes (*śāsmi* etc.). On ne comprendrait donc pas comment l' $o$  européen suivi de deux consonnes est représenté en arien par  $a$  bref (*śq-μη = sarma*, non «*sārma*», *φέροντι = bharanti*, non «*bharānti*»).

5. Relativement à  $o$  et  $\bar{a}$ , trois points sont acquis:  $\alpha$ ) Ce qui est en Europe  $o$  ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe  $e$  ou  $a$  (v. ci-dessus, n° 3).  $\beta$ ) Ce qui est en Europe  $o$  ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe  $\bar{a}$  (v. ci-dessus, n° 4).  $\gamma$ ) De tout temps il a été reconnu que ce qui est en Europe  $\bar{a}$  ne peut pas avoir été dans la langue mère le même phonème que ce qui est en Europe  $e$  ou  $a$ . Ceci établit que l' $o$  et l' $\bar{a}$  européens ont été dans la langue mère distincts l'un de l'autre et distincts de tous autres phonèmes. — Que savons-nous sur la portion du vocalisme de la langue mère qui répond à la somme  $e + a$  dans les langues d'Occident? Deux choses: cette portion du vocalisme différait de  $o$  et de  $\bar{a}$ ; et en second lieu elle ne contenait pas de voyelle longue. Réduites à une forme schématique, nos données sont donc les suivantes:

Indo-européen	Européen
$o$	$o$ $e$
$\bar{a}$ $x$ , bref.	$\bar{a}$ $a$

Essayons à présent de donner à  $x$  la valeur d'un  $a$  unique. Voici les hypothèses qu'entraîne nécessairement avec elle cette première supposition: 1° Scindement de l' $a$  en  $e-a$ , à son entrée en Europe. La question de la possibilité de cette sorte de scindements est une question à part qui, tranchée négativement, rendrait la présente discussion superflue. Nous ne fondons donc point d'objection sur ce point-là. 2° Merveilleuse répartition des richesses vocaliques obtenues par le scindement. Nul désordre au milieu de cette multiplication des  $a$ . Il se trouve que  $e$  est

toujours avec  $o$ , et  $a$  toujours avec  $\bar{a}$ . Un tel fait est inimaginable. 3° Les trois espèces d' $a$  supposées pour la langue mère ( $a$  o  $\bar{a}$ ) n'étaient pas, évidemment, sans une certaine relation entre elles: mais cette relation ne peut avoir rien de commun avec celle que nous leur trouvons en Europe, puisque dans la langue mère  $e$  et  $a$ , par hypothèse, étaient encore un seul phonème. Ainsi les langues européennes ne se seraient pas contentées de créer un *ablaut* qui leur est propre: elles en auraient encore aboli un plus ancien. Et pour organiser le nouvel *ablaut*, il leur fallait disloquer les éléments du précédent, bouleverser les fonctions respectives des différents phonèmes. Nous croyons que cet échafaudage fantastique a la valeur d'une démonstration par absurde. *La quantité inconnue désignée par  $x$  ne peut pas avoir été une et homogène.*

Cette possibilité écartée, il n'y a plus qu'une solution plausible au problème: *transporter tel quel dans la langue mère le schéma obtenu pour l'européen*, sauf, bien entendu, ce qui est de la détermination exacte du son que devaient avoir les différents phonèmes.

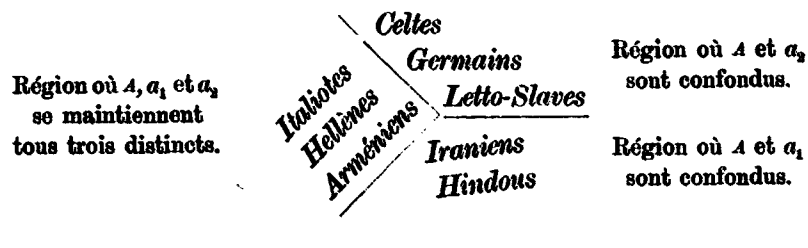
Quand on considère le procès de réduction des  $a$  deux fois répété dans le domaine indo-européen: dans le celto-slavo-germanique à un moindre degré, puis sur une plus grande échelle<sup>1</sup> dans les langues ariennes, et cela en tenant compte de la position géographique des peuples, il semble à première vue très-naturel de croire que c'est là un seul grand mouvement qui aurait couru de l'ouest à l'est, atteignant dans les langues orientales sa plus grande intensité. Cette supposition serait erronée: les deux événements, il est aisé de le reconnaître, ne sauraient être liés historiquement. Le vocalisme des  $a$ , tel que l'offre le slavo-germanique, ne peut en aucune façon former le *substratum* des phénomènes ariens. L'arien distingue  $a_2$  de  $\lambda$  et confond  $\lambda$  avec  $a_1$ . L'Europe septentrionale confond  $a_2$  avec  $\lambda$ .

Il est un cas sans doute où l' $a_2$  arien est confondu lui aussi avec  $\lambda$  (et  $a_1$ ), c'est lorsqu'il se trouve dans la syllabe fermée.

1. Sur une plus grande échelle, en ce sens qu'outre la confusion de  $a_1$  et  $\lambda$ , il y a eu aussi plus tard coloration de  $a_2$  en  $a$ . Voyez la suite.

Mais, à l'époque où, dans d'autres conditions, se produisit l'allongement de *a*<sub>2</sub>, il est à peine douteux que, devant deux consonnes, ce phonème conservât comme ailleurs son individualité. On peut donc dire que l'arien postérieur confond *a*<sub>1</sub>, *a* et *a*<sub>2</sub> en syllabe fermée, mais que le plus ancien arien que nous puissions atteindre confond seulement *a*<sub>1</sub> et *a*.

La figure suivante représente la division du territoire indo-européen qu'on obtient, en prenant pour base le traitement des trois *a* brefs dont nous venons de parler. Il est fort possible qu'elle traduise fidèlement le véritable groupement des différentes langues, mais, pour le moment, nous ne voulons pas attacher à cette répartition d'autre valeur que celle qu'elle peut avoir dans la question de l'*a*. Les Celtes, par exemple, s'ils appartiennent au groupe du nord pour le traitement des voyelles (p. 116), sont unis par d'autres attaches à leurs voisins du sud.



## Chapitre V.

### Rôle grammatical des différentes espèces d'*a*.

#### § 10. La racine à l'état normal.

Si le sujet de cet opuscule avait pu être circonscrit au thème du présent chapitre, le plan général y aurait gagné sans doute. Mais nous avons à nous assurer de l'existence de plusieurs phonèmes avant de définir leur rôle dans l'organisme grammatical, et dans ces conditions il était bien difficile de ne pas sacrifier quelque chose de l'ordonnance rationnelle des matières. C'est ainsi que le chapitre sur les liquides et nasales sonantes devra tenir lieu plus ou moins d'une étude de la racine à l'état réduit, et que nous nous référerons au paragraphe 7 pour ce qui concerne cet autre état de la racine où *a*<sub>1</sub> se change en *a*<sub>2</sub>.

Les racines se présentent à nous sous deux formes principales: la forme pleine et la forme affaiblie. A son tour la forme pleine comporte deux états différents, celui où l'*a* radical est *a<sub>2</sub>* et celui où il est *a<sub>1</sub>*. C'est ce dernier état de la racine qu'il reste à envisager; c'est celui qu'on peut appeler, pour les raisons exposées plus loin, l'état normal de la racine.

Voici d'abord les motifs que nous avons de dire, au commencement de ce travail, qu'une racine contenant *i* ou *u* ne possède sa forme pleine et inaltérée que lorsqu'elle montre la diphthongue. Cette idée a été émise déjà à plusieurs reprises<sup>1</sup>. Ceux de qui elle émanait ont paru dire parfois que c'est après tout affaire de convention de partir de la forme forte ou de la forme faible. On reconnaîtra, je crois, l'inexactitude de cette opinion en pesant les trois faits suivants.

1. Dès qu'on admet l'existence de liquides et de nasales sonantes indo-européennes, on voit aussi le parallélisme de *i*, *u*, avec *r*, *n*, *m*. Mais ceci, dira-t-on, ne prouve rien; je puis admettre avec les grammairiens hindous que *ar* est gouna de *r*, et semblablement *an*, *am*, gouna de *n*, *m*. En effet; aussi ce n'est point là-dessus que nous nous fondons, mais bien sur les racines terminées par une consonne (par opposition à sonante). Pour pouvoir parler d'une racine *bhudh* il faudrait dire aussi qu'il y a une racine *pt*. Car partout où *bhudh* apparaîtra, on verra aussi apparaître *pt*, à condition seulement que la forme se puisse prononcer: *bubudh-ús*, *pa-pt-ús*; *ἐ-πυθ-ούην*, *ἐ-πυ-όμην*. Sitôt qu'on trouve *bhauhdh*, on trouve aussi *pat*: *bódhati*, *πυέθεται*; *pátati*, *πύεται*. Dira-t-on que *at* est gouna de *t*?

1. Sans poser de règle absolue, M. Leo Meyer dans sa *Grammaire Comparée* (I 341, 343) fait expressément ses réserves sur la véritable forme des racines finissant par *i* et *u*, disant qu'il est plus rationnel de poser pour racine *sraw* que *sru*. Dans un article du Journal de Kuhn cité précédemment (XXI 343) il s'exprime dans le même sens. On sait que M. Ascoli admet une double série, l'une ascendante (*i ai*, *u au*), l'autre descendante (*ai i*, *au u*); cela est en relation avec d'autres théories de l'auteur. M. Paul, dans une note de son travail sur les voyelles des syllabes de flexion (Beitr. IV 439), dit, en ayant plus particulièrement en vue les phénomènes du sanskrit: «lorsqu'on trouve parallèlement *i*, *u* (*y*, *v*) et *ē*, *ō* (*āi*, *ay*, *āy*; *āu*, *av*, *āv*), la voyelle simple peut souvent ou peut-être toujours être «considérée comme un affaiblissement avec autant de raison qu'on en a eu «jusqu'ici de regarder la diphthongue comme un renforcement.»

2. Si, pour la production de la diphthongue, il était besoin d'une opération préalable de renforcement, on concevrait difficilement comment l' $a_1$  du «gouna» devient  $a_2$ <sup>1</sup> absolument comme tous les autres  $a_1$ . Au paragraphe 7 nous sommes constamment partis du degré à diphthongue, et nous n'avons pas éprouvé une seule fois qu'en procédant de la sorte on se heurtât à quelque difficulté.

3. L'absence de racines en *in, un; im, um; ir, ur* (les dernières, quand elles existent, sont toujours d'anciennes racines en *ar* faciles à reconnaître) est un fait si frappant qu'avant de connaître la nasale sonante de M. Brugman il nous semblait déjà qu'il créât entre les rôles de *i, u*, et de *n, m, r*, une remarquable similitude. En effet cela suffirait à établir que la fonction de *a* et la fonction de *i* ou *u* sont totalement différentes. Si *i, u*, étaient, au même titre que *a*, voyelles fondamentales de leurs racines, on ne comprendrait pas pourquoi celles-ci ne finissent jamais par des phonèmes qui, à la suite de *a*, sont fort communs. Dans notre conception, cela s'explique simplement par le fait que *a* ne prend qu'un seul coefficient sonantique après lui.

En vertu du même principe, il n'existe point de racine contenant le groupe: *i, u + nasale (ou liquide) + consonne*. Quand on parle par exemple d'une racine sanskrite *siñc*, c'est par abus: il est facile de s'assurer, en formant le parfait ou le futur, que la nasale n'est point radicale. Au contraire dans *bandh* la nasale est radicale, et elle persistera au parfait.

Dans l'échange de la diphthongue et de la voyelle, il n'y a donc pas à chercher avec Schleicher de renforcement dynamique ou avec Benfey et Grein de renforcement mécanique; il n'y a qu'un affaiblissement, et c'est lorsque la diphthongue cesse d'exister qu'un phénomène se produit.

Quant à la *vridhhi* qui, d'après ce qui précède, ne peut plus être mise, même de loin, en parallèle avec le «gouna», nous n'en avons trouvé aucune explication satisfaisante. Il y en a évidemment deux espèces: celle qui sert à la dérivation secondaire, — *vridhhi* dynamique ou psychologique, si on veut lui donner ce

---

1. Nous ne voulons point dire par là que  $a_2$  soit une gradation.



nom — et celle qu'on trouve dans quelques formes primaires comme *yai-mi*, *á-gai-sam* où on ne peut lui supposer qu'une cause mécanique (v. plus bas). La vriddhi de la première espèce est indo-iranienne; on en a signalé des traces douteuses dans l'indo-européen. La vriddhi de la seconde espèce paraît être née plus tard.

Partout où il y a permutation de *ai*, *au*, avec *i*, *u*, l'*a* de la diphthongue est dans les langues européennes un *e* ( $a_1$ ) ou son remplaçant *o* ( $a_2$ ), mais jamais *a*. Nous verrons au § 11 que les combinaisons *ai*, *au* sont d'un ordre différent et ne peuvent pas perdre leur *a*. Ce fait doit être rangé parmi les preuves de la primordialité du vocalisme européen.

Passons maintenant en revue les formations où la racine présente  $a_1$ , soit que ce phonème fasse partie d'une diphthongue, soit qu'il se trouve dans toute autre position. La catégorie de racines que nous considérons embrasse toutes celles qui ne renferment point *a* ou *o*, à l'exception des racines terminées par  $a_1$ , et de quelques autres qui leur sont semblables. *La question est toujours comprise entre ces limites-ci: est-ce  $a_2$ , absence de *a*, ou bien  $a_1$  qui apparaît?*

#### A. FORMATIONS VERBALES.

PRÉSENTS THÉMATIQUES DE LA 1<sup>re</sup> CLASSE VERBALE. Ils ont invariablement  $a_1$ .

Grec: *λέγω*; *τείω*, *ῥέ(F)ω*, *μένω*, *φέρω*; *σείχω*, *φείγω*, *σπένδω*, *ἔρω* etc. Curtius, Verb. I<sup>2</sup> 210 seq. 223 seq.

Latin: *lego*; *tero*, *tremo*; *fido* pour *\*feido*<sup>1</sup>, (*dūco* pour *\*deuco*), *-fendo*, *serpo* etc.

Gothique: *gība*; *snīva*, *nīma*, *baira*; *steiga*, *biuda*, *binda*, *filha* etc.

Paléoslave: *nesa*; *ženā*, *berā*; *mētā*, *vīkā* pour *\*velkā* etc. L'*e* s'est fréquemment affaibli en *ĭ*, sous des influences spéciales au slave. Les formes comme *živā* sont les équivalents des formes grecques comme *ῥέ(F)ω*. Sur la diphthongue *eu* en letto-slave, cf. p. 66 seq.

Lithuanien: *degù*; *vejù*, *genù*; *lėkù*, *senkù*, *kertù* etc.

1. *mējo* est peut-être pour *\*meiho*.

L'irlandais montre régulièrement  $c$ .

Langues ariennes. L' $a$ , sauf quelques cas spéciaux, est bref; par conséquent c'est bien  $a_1$  et non  $a_2$  que prend la syllabe radicale. Sanskrit *vāhati*; *gāyati*, *srāvati*, *stānati*, *bhāratī*; *ēcātī*, *rōhātī*, *vāndatī*, *sārpātī* etc.

SUBJONCTIF DU PRÉSENT NON-THÉMATIQUE ET DU PARFAIT.

Pour former le subjonctif, les présents de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> classe ajoutent un  $a_1$  thématique à la racine non affaiblie, c'est-à-dire telle qu'elle se trouve au singulier de l'actif. Si le verbe n'est pas redoublé, on obtient de la sorte un thème absolument semblable aux présents de la 1<sup>re</sup> classe. Sanskrit *hāna-t*, *āya-t*, *yuyāva-t*, de *hān-ti*, *ā-ti*, *yuyō-ti*. Il nous a été conservé en grec: *εἶω* subjonctif de *εἶμι* (Ahrens II 340). Le pluriel eût été sans doute \**εἶομεν* (cf. hom. *ἴομεν*)<sup>1</sup>.

Il est extrêmement curieux que le parfait, qui prend  $a_2$  dans les formes non affaiblies, sauf peut-être à la première personne (p. 72), restitue  $a_1$  au subjonctif. Voyez les exemples chez Delbrück, *Altind. Verb.* 194. De *gabhār-a*, *gabhāra-t*; de *tatān-a*, *tatāna-t*, etc. Ici le grec offre un magnifique parallèle dans *εἶδομεν*, *εἶδε-τε*, subjonctif courant chez Homère du parf. *οἶδ-α*. Une autre forme, *πειπίδομεν*, s'est soumise à l'analogie de l'indicatif.

PRÉSENTS NON-THÉMATIQUES (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe verbale).

Nous recherchons si c'est  $a_1$  ou  $a_2$  qui apparaît aux trois personnes de l'indicatif singulier (présent et imparfait). Aux autres personnes, l' $a$  radical est expulsé.

La syllabe étant toujours fermée, nous ne pouvons nous renseigner qu'auprès des langues de l'Occident. L'exemple le plus important est celui de  $a_1s$  «être». Aux trois personnes en question, les langues européennes ont unanimement  $c$ . Puis vient la racine  $a_1i$  «aller»: grec *εἶμι*, lith. *cimì*. Si *στυν* est le skr. *sto* «laudare», il est probable que *στυνται* appartient bien à la 2<sup>e</sup> classe, comme *stauti* (cf. Curtius Verb. I<sup>2</sup> 154). Naturellement, il faudrait régulièrement \**στυνται*, la diphthongue est empruntée à l'actif disparu<sup>2</sup>.

1. On a voulu voir dans les futurs *βείομαι*, *πίομαι*, *ἔδομαι*, *νεῖω* etc. d'anciens subjonctifs. Les deux derniers, appartenant à des verbes de la 2<sup>e</sup> classe, s'y prêtent très-bien.

2. Très-obscur est *σούται*, à côté de *σεύται*. V. Curtius l. c.

Ces exemples montrent  $a_1$ , et c'est  $a_1$  que nous retrouvons dans les aoristes comme *ἔχεν*, *ἔσθεν* qui ne sont en dernière analyse que des imparfaits de la 2<sup>e</sup> classe. V. plus haut p. 21.

La diphthongue *au* du skr. *stauti*, *yauti*, etc., est tout à fait énigmatique. Rien, en tous cas, n'autoriserait à y voir l'indice de la présence de  $a_2$ . Les diphthongues de  $a_2$ , suivies d'une consonne, ne se comportent pas autrement que les diphthongues de  $a_1$ . Il semble tout au contraire que ce soit de préférence  $a_1i$  et  $a_1u$  qui subissent en sanskrit des perturbations de ce genre. L'aoriste sigmatique nous en offrira tout à l'heure un nouvel exemple.

Le présent de la 3<sup>e</sup> classe se dérobe davantage à l'investigation. On a identifié, non sans vraisemblance, le lat. *fert* au skr. *bibhārti*. Le grec n'a plus d'autres présents redoublés que ceux dont le thème finit en  $\eta$  ou  $\bar{a}$ . Sans doute on peut se demander si *πίμπλημι* n'est pas la métathèse de *πιμπέμι* (v. p. 13 et le chap. VI). Cependant la certitude que nous avons que la voyelle est  $a_1$  ne dépend pas, heureusement, de cette hypothèse. Même si *πίμπλημι* vient d'une racine *πλη*, cet  $\eta$ , comme aussi ceux de *τίθημι*, *ἴημι* etc., prouve que la formation ne prend pas  $a_2$ ; autrement on aurait «*τίθωμι*, *ἴωμι*». C'est ce que nous reconnaitrons au § 11.

**AORISTE SIGMATIQUE NON-THÉMATIQUE.** L'identité de l'aoriste grec en *-σα* avec l'aoriste sigmatique *non-thématique* connu dans le sanskrit et le slave est un fait que M. Brugman a définitivement acquis à la science (v. Stud. IX 313). La racine est au degré  $a_1$ , au moyen comme à l'actif. Exemples: *ἔστρεψα*, *ἔπεμψα*, *ἔδεισα*, *ἔπλευσα*, *ἔτευξα* etc. Le slave a également *e*: *речеŭ*, *нѣсѭ* etc.<sup>1</sup>

En sanskrit cet aoriste allonge l'*a* radical dans les formes de l'actif, mais nous avons vu plus haut que cette sorte de phénomènes, en syllabe fermée, ne se peut ramener jusqu'à présent à aucun principe ancien, et qu'il est impossible d'en tenir compte. L'allongement disparaît au moyen. Le vocalisme de ce temps soulève néanmoins différents problèmes que nous toucherons au § 12. — Sur certaines traces de  $a_2$  à l'aoriste v. p. 73.

Le subjonctif *pārśa-t*, *gēśa-t* etc. se reflète en grec dans les

1. Tout autre est le vocalisme de l'aoriste en *-σα* (*á-dikā-t*).

formes homériques comme *παρα-λέξο-μαι*, *ἀμείψε-ται* etc. V. Curtius Verb. II 259 seq. L'a radical est  $a_1$  comme à l'indicatif.

FUTUR EN -*ΣΥΑ*. Par l'addition de *-γα*, au thème de l'aoriste se forme le thème du futur. Le vocalisme ne subit pas de changement.

Exemples grecs: *στρέψω*, *εἶσομαι*, *πλευσοῦμαι*, *ἐλεύσομαι*. La nécessité de l'e se voit bien par la forme *κλευσόμεθα*, futur de *κλύω* rapporté par Hésychius.

Le futur lithuanien ne contredit pas à la règle.

Le futur indien a, lui aussi, la forme pleine de la racine: *vakṣyá-ti*, *gṣyá-ti*, *bhotsyá-ti*.

#### D. FORMATIONS NOMINALES.

THÈMES EN -*ΑΣ*. Neutres grecs: *βέλος*, *βένθος*<sup>1</sup>, *βλέπος*, *βρέφος*, *γένος*, *ἔγγος*, *εἶρος*, *ἔλεγχος*, *ἔλκος*, *ἔλος*, *ἔπος*, *ἔρεβος*, *ἔρκος*, *ἔτος*, *θέρος*, *κέρδος*, *λέχος*, *μέλος*, *μένος*, *μέρος*, *νέμος*, *νέφος*, *πέκος*, *πένθος*<sup>1</sup>, *πέος*, *ρήθος*, *σθένος*, *σκέλος*, *στέφος*, *τέγος*, *τέκος*, *τέλος*, *φέργος*; — *δέ(γ)ος*, *εἶδος*, *τεῖχος*; *γλειῦκος*, *ἔρευθος*, *ξεῦγος*, *κεῦθος*, *κλέ(φ)ος*, *ῥέ(φ)ος*, *σκεῦος*, *τεῦχος*, *ψεῦδος* etc. D'autres encore chez Ludwig *Entstehung der a-Der!*. 10.

Souvent le thème en -*εσ* n'est conservé que dans un composé: *ἀμφι-ροειπής*, cf. *ῥοπή*; *ιο-δνεφής*, cf. *δνόφο-ς*; *ἀ-μερφές*· *αἰσχρόν* Hes. cf. *μορφή*. *Ἄλι-θέρης*<sup>2</sup> dans Homère n'est point éolique: *θέρσος*, en effet conservé chez les Éoliens, est le thème en -*εσ* régulier de la rac. *θερσ*, et *θάρσος*, *θράσος*, sont formés postérieurement sur *θρασύς*, *θαρσύς* (dans *θαρσύνω*).

Pour les adjectifs (oxytons) en -*εσ*, sur l'ancienneté desquels différentes opinions sont possibles, *ψευδής* atteste le même degré  $a_1$ .

L'o du neutre *ὄχος* est dû à ce que *ἔχω* «veho», en grec, a abdiqué en faveur de *ὄχέω*. Du reste Hésychius donne *ἔχεσφιν*· *ἄρμασιν*. *σκότ-ος* vient d'une racine *skot* et non *sket*. Si Homère a dit *δυσπονής* (au gén. *δυσπονέος*), c'est que *πόνος*, dans sa signification, s'était émancipé de la racine *πεν*.

Exemples latins: *decus*, *genus*, *nemus*, *pectus*, *scelus*, *tempus*,

1. *βάθος* et *πάθος* sont des formes postérieures faites sur *βαθύς* (p. 24) et sur *παθεῖν* (p. 20):

2. Ce nom a passé dans la déclinaison des thèmes en -*ᾶ*.

*Venus, rectus* (sur ces deux mots v. Brugman K. Z. XXIV 38, 43). Le neut. *virus* (gén. *vīri*) indique un primitif *wa<sub>1</sub>is-as*. Sur *foedus, pondus, holus*, v. p. 80. En composition: *de-gener*.

Le gothique donne *riqiz-a-* = ἔρεβος, *rimis-a-*, *sigis-a-*, *jeihs-a-*, *veihis-a-* (v. Paul Beitr. IV 413 sq.); *ga-digis* viole la règle. Paléoslave *nebo, slovo* pour \**slevo* (v. p. 67) *tego* «courroie», cf. *vūs-tagā*; lithuanien *debes-ī-s*, *deges-ī-s*<sup>1</sup>; irlandais *nem* «ciel», *teoh* ἔρεβος; arménien *ereh* ἔρεβος (K. Z. XXIII 22).

Les langues ariennes sont en harmonie avec celles d'Europe, car elles ont: 1° la racine pleine; 2° *a* bref en syllabe ouverte, c'est-à-dire  $a_1$ . Skr. *vácas, rájas, mánas, grúyas, crávas; vácas, téjas, róhas*.

Les adjectifs se comportent de même: *yaçás, tavás, toçás*<sup>2</sup>.

THÈMES EN -yas. En ajoutant *-yas* (dans certains cas *ias*) à la racine normale, on obtient le comparatif de cette racine fonctionnant comme adjectif. Le thème du superlatif est dérivé du premier au moyen d'un suff. *ta*, dont l'addition a nécessité l'affaiblissement du suffixe précédent, mais non pas celui de la racine. Il convient donc de réunir les deux classes de thèmes.

Sanskrit *sáhyas, sáhiṣṭha; kṣépyas, kṣépiṣṭha*, cf. *kṣiprá; rájyas, rájiṣṭha*, cf. *rjú*. Zend *davezista*, cf. *dēzra*.

Les cas où le grec a conservé cette formation ancienne, indépendante de l'adjectif, sont précieux pour la détermination de la qualité de l'*a*. La rac. φερ donne φέριστος, κερδ κέρδιστος; μινύς a pour comparatif μεί-(y)ων, κρατύς (= \*κρτύς) κρείσσων<sup>3</sup>. Le vieux comparatif attique de ὀλίγος est ὀλειζων, v. Caer Stud. VIII 254. Ainsi l'*a* est bien  $a_1$ .

Si l'on adopte l'étymologie de M. Benfey, le lat. *pējor* est au skr. *pīyú* ce que *μείων* est à *μινύς*. — En gothique il faut remarquer l'e de *vairsiza*.

THÈMES EN -man. α) Les neutres:

Exemples grecs: βλέμμα, θρόμμα, πείσμα pour \*πένθμα,

1. Le masc. *véidas* peut fort bien continuer un ancien neutre en -es (*είδος*).

2. Le nom *usás* affaiblit la racine, mais le suffixe est différent (v. p. 12); *úras* «poitrine» et *çiras* «tête» ne peuvent pas non plus être mis en parallèle direct avec les mots comme *vácas*.

3. Le superlatif, cédant à l'analogie de κρατύς etc. fait κράτιστος.

σέλαμα, σπέριμα, τέλαμα, φδέγμα; δειμα, χείμα; ζεῦμα, ζεῦγμα. Comparez ces deux séries-ci: κέρμα, πλέγμα, τέγμα, φλέγμα, στέλαμα (Hes.); — κορμός, πλοχμός, τόρμος, φλογμός, στολμός (page 74), en outre ἔρμα «boucles d'oreilles» à ὄρμος «collier», ἔρμα «appui pour les vaisseaux» à ὄρμος «rade», ἔρμ' ὀδονάων à ὀρμή; φέρμιον, diminutif de \*φέρμα, à φορμός, χεῦμα à χῆμός pour \*χῆμός, \*χομός (cf. ζύμη pour \*ζουμη, lacon. ζωμός).

L'homérique οἶμα de εἶ «aller» a dû être formé sur l'analogie de οἶμος. L'ο de δόγμα paraît être un ρ. On n'est pas au clair sur δῶμα; en tous cas rien ne justifierait un primitif \*δόμμα. ὄγμα (= ἔγμα), que donne Hétychius, ne peut qu'être moderne.

En latin: *germen*, *scymen*, *tegmen*, *termen* (Varron). L'u de *culmen* est dû à la consonne qui suit.

Paléoslave *brēmę* «fardeau» pour \**bermę*, *slēmę* «culmen tecti» pour \**selmę*, *vrēmę* «temps» pour \**iermę*. Miklosich, *Vergl. Gramm.* II 236.

Sanskrit *dhárman*, *vártman*, *éman*, *hóman*, *véçman* etc. (Lindner 91 seq.). Zend *zāēman*, *fraoθ.man* etc.; mais aussi *pishman*.

β) Les masculins et les adjectifs:

Grec *κενθμῶν -ῶνος*, *λειμῶν -ῶνος*, *τελαμῶν -ῶνος*, *χειμῶν -ῶνος*; *πλεύμων -ονος*, *τέμων -ονος*; l'adjectif *τεράμων -ονος*. Dérivés: *στελμονίαι*, *πλεγμονή*, *βέλεμν-ο-ν*. Mots en *-μήν*: *ἀντιμήν*, *λιμήν*, *πυθμήν* et *ὕμήν*<sup>1</sup>. Ce dernier, d'après une étymologie reprise récemment, — il a échappé à l'auteur qu'elle avait été faite par Pott *Wurzelwörterb.* I 612 — coïncide avec l'ind. *syūman* (neut.); il y a là un *ū* long qui nous engage à suspendre notre jugement. Mais dans *ἀντιμήν*, *λιμήν* et *πυθμήν* l'affaiblissement de la racine est manifeste<sup>2</sup>. Dans ces trois mots précisément le suffixe n'admet point  $a_2$ . Parmi les masculins ce ne sont donc que les thèmes en *-man* qui offrent la racine au degré 1; cf. § 13.

1. *κοιμήν*, qui paraît contenir ρ, ne nous intéresse pas ici.

2. La racine d'*ἀντιμήν* se trouve sous sa forme pleine dans *ἀντι(φ)ετ-μα*. Fondé sur les formes celtiques, M. Fick établit que le τ de ces mots n'est point suffixal (*Beitr. de Bezzenb.* I 66). — Il n'y a pas de motif pour mettre *ὕσμήνη* parmi les thèmes en *-man*. Le mot peut venir d'un ancien fém. *ὕσμη*, à peu près comme *δοτήνη* de *δοῦναι*.

— Les infinitifs en *-μεν*, *-μεναι* n'offrent pas les garanties nécessaires relativement au vocalisme de la syllabe radicale.

Le latin a *sermo*, *termo* (Ennius), *temo* = \**tecmo*.

Le gothique a *hliuma -ins*, *hiuhma -ins*. *milhma -ins*, *skeima -ins*. Anglo-sax. *filmen* = gr. *πέλμα* (Fick III<sup>3</sup> 181).

Quelques-uns des mots lithuaniens seront sans doute d'anciens neutres, mais cela est indifférent. Schleicher donne *želmū* «verdure», *teszmū* «mamelles», *szėrmens* (plur. tant.) «repas funèbre», de la racine qui se retrouve en latin dans *cēna*, *sili-cernium*.

Sanskrit *varśmán*, *hemán*; *darmán*, *somán* etc.<sup>1</sup> Lindner p. 93. Paroxytons: *gíman*, *klóman* «le poumon droit» (v. B. R.). Ce dernier mot est le gr. *πλεύμων*<sup>2</sup>. — Le zend a *raçman*, *maçðman*, mais aussi *uruðman*.

THÈMES EN *-tar*. Nous ne considérerons ici que la classe des noms d'agent.

Grec *ἔστωρ*, *κέντωρ*; *Ἐκτωρ*, *Μέντωρ*, *Νέστωρ*, *Στένωρ*; — *δεκτήρ* (Hésiode), *πειστήρ* «câble» (Théocrite) et *πειστήρ* de *πίθω* (Suidas), *νευτήρ*· *κολυμβητής* (Hes.), *ζευκτήρ*, *τευκτήρ* (id.). Il y a de nombreux dérivés comme *ἀλειπήριον*, *θροπήριος*, *πυστήριος*, *θροπήρια*· *ἑορτή τις*. Nous constatons dans *ἀορτήρ* un *o* irrégulier, emprunté sans doute à *ἀορτή*. Cf. p. 76 i. n.

Latin *emptor*, *rector*, *vactor*, *textor* etc.

1. Un seul exemple védique enfreint la règle: *vidmán* «savoir, habileté». Remarquons bien que le grec de son côté a l'adj. *ἴδμων*. Cet adjectif n'apparaît pas avant les Alexandrins. Il peut être plus ancien; pourquoi en tous cas n'a-t-on pas fait «*εἰδμων*»? La chose est très-claire: parce que c'est presque exclusivement *id* et *oid*, et presque jamais *eid*, qui contiennent l'idée de *savoir* (*εἰδώς* = *FεFιδώς*). Même explication pour le mot *ἔστωρ* qui devrait faire normalement «*εἰστωρ*». On pourrait, sur cette analogie, songer à tirer de la forme *vidmán* une preuve de l' $a_2$  arien en syllabe fermée. L'arien, en effet, ne devait guère posséder *wa<sub>1</sub>id* que dans le subjonctif du parfait. Le Rig-Véda n'a que *ávedam* où l'on puisse supposer  $a_1$  (car *védas* paraît appartenir partout à *red* «obtenir»); mais *ávedam* n'est pas nécessairement ancien. On conçoit donc qu'à l'époque où l' $a_2$  de *wa<sub>2</sub>ida* subsistait comme tel *wa<sub>1</sub>idman* ait pu paraître étrange et impropre à rendre l'idée de *savoir*. Le choix restait entre *wa<sub>2</sub>idman* et *widman*; ce dernier prévalut.

2. Par étymologie populaire: *πνεύμων*. Le lat. *pulmo* est emprunté au grec. *πλευρά* paraît être le vieux sax. *hlíor* «joue» (primit. «côté?»).

Paléoslave *bljustelji, žetelji*.

Sanskrit *vaktár, yantár, cetár, sotár, bhettár, goštár; bhártar, hētár* etc. — Zend *gāntar, mañtar, graotar* etc. Quelques exceptions comme *bēretar* à côté de *frabaretar*. Cf. § 13.

Le suffixe *-tr-a* demande aussi la racine non affaiblie. Elle a en général  $a_1$ , comme dans le gr. *δέτρον, κέντρον, φέτρον*, mais on peut citer pour  $a_2$ : *ρόπτρον* de *ρεπ* et le norr. *lattra-* = \**lahtra-* «couche», gr. *λίτρον*.

THÈMES EN -au. La flexion des thèmes qui suivent devait être distincte de celles des autres thèmes finissant par *u*. La plupart sont féminins. Gr. *νέυς* masc., zend *naçu* fém. Gr. *γέυς*, goth. *kinnus*, skr. *hānu*, tous trois féminins. Goth. *hairus* masc., skr. *zānu* fém. Skr. *dhānu* fém., gr. \**θέυς* masc. (gén. *θίνος* pour \**θενφος*; cf. *θεινῶν ἀργιαλῶν* Hes.). Ici se placent encore skr. *pānu* fém., gr *χέλυς* (russ. *želvi* venant de \**zilŭri*. J. Schmidt Voc. II 23), goth. *qifus*, germ. *lemu-* «branche» (Fick III<sup>3</sup> 267), lat. *penus*. Puis avec une accentuation différente, gr. *δελφός*, skr. *paraçá* = gr. *πέλεκυς*. — Cf. § 12.

Neutres: indo-européen *má<sub>1</sub>dhu* et *pá<sub>1</sub>k<sub>1</sub>u*.

Des trois formes que chaque racine (voy. p. 135) est susceptible de prendre, nous avons vu que celle qui est dépourvue d'*a* ne peut pas prétendre à la priorité. Le litige n'est plus qu'entre les deux formes caractérisées par les deux variétés de l'*a*,  $a_1$  et  $a_2$ . Ce qui nous semble décider sans conteste en faveur de  $a_1$ , c'est la fréquence de ce phonème, et cela dans les paradigmes les plus importants. Par exemple dans toute la flexion verbale,  $a_2$  ne fait son apparition qu'à deux ou trois personnes du parfait. Quelle raison avons-nous de croire que des gisements entiers de  $a_1$ , tels que nous les apercevons dans les différents présents n'aient pu naître que par l'altération du phonème  $a_2$ ? Au contraire, dans un cas du moins, nous prenons sur le fait le développement de  $a_2$ : c'est lorsqu'il sort de l' $a_1$  thématique devant les consonnes sonores des désinences verbales (p. 87). Si ailleurs sa genèse se dérobe encore à notre regard, on entrevoit cependant la possibilité d'une explication; le phonème n'apparaît en effet qu'à certaines places très-déterminées.



Un phénomène digne de remarque, mais qui, dans cette question, peut s'interpréter de deux façons opposées, c'est l'apparition de  $a_1$ , à l'exclusion de  $a_2$ , dans les cas où le rejet de l' $a$  est prescrit mais en même temps empêché par une cause extérieure (p. 48). Ainsi, au temps où le pluriel de  $\delta\acute{\epsilon}\delta\omicron\rho\kappa\alpha$  faisait  $\delta\epsilon\delta\rho\kappa(\alpha)\mu\epsilon\nu$ , le pluriel de  $\tau\acute{\epsilon}\tau\omicron\kappa\alpha$ , avons-nous conclu p. 71 i. n., faisait  $\tau\epsilon\tau\epsilon\kappa(\alpha)\mu\epsilon\nu$ . M. Brugman montre comment le thème  $\rho\alpha\acute{\delta}$ , accusatif  $\rho\alpha_2\delta\mu$  ( $\pi\acute{o}\delta\alpha$ ), empêché qu'il est de faire au génitif:  $\rho\acute{\alpha}\delta\acute{\iota}\varsigma$ , s'arrête à la forme  $\rho\alpha_1\acute{\delta}\acute{\iota}\varsigma$  ( $\rho\acute{\alpha}\delta\acute{\iota}\varsigma$ ). Voilà, pourrait-on dire, qui prouve que  $a_1$  est une dégradation de  $a_2$ . Mais celui qui part d'un thème  $\rho\alpha_1\acute{\delta}$  aura une réponse tout aussi plausible:  $\rho\alpha_2\acute{\delta}$  est une modification extraordinaire qu'il n'y a aucune raison d'attendre dans les formes exposées aux affaiblissements; si l'affaiblissement est paralysé, c'est forcément le thème pur  $\rho\alpha_1\acute{\delta}$  qui apparaît.

Seconde question. Sans vouloir se prononcer sur la priorité de l'un ou de l'autre phonème, M. Brugman tient que  $a_2$ , par rapport à  $a_1$ , est un renforcement; que  $a_1$ , par rapport à  $a_2$ , est un affaiblissement (Stud. 371, 384). Nous-même, à la page 5, appelions  $a_2$  une voyelle renforcée. Ces désignations prennent un corps si on admet que l'échange de  $a_1$  et  $a_2$  est en rapport avec les déplacements du ton; c'est là l'opinion de M. Brugman. Si on pense, et c'est notre cas, que l'échange des deux phonèmes est indépendant de l'accent, il vaut mieux s'abstenir d'attribuer à l'un d'eux une supériorité qui ne se justifie guère.

Si  $a_2$  est une transformation mécanique de  $a_1$ , cette transformation en tous cas était consommée à la fin de la période proethnique, et les langues filles n'ont plus le pouvoir de la produire. Il est fort possible par exemple que  $\pi\lambda\omicron\chi\mu\acute{o}\varsigma$  n'ait été tiré de  $\pi\lambda\acute{\epsilon}\kappa\omega$  qu'à une époque qu'on peut appeler moderne. Mais il va bien sans dire que l' $\omicron$  de  $\pi\lambda\omicron\chi\mu\acute{o}\varsigma$  n'est pas sorti de l' $\epsilon$  de  $\pi\lambda\acute{\epsilon}\kappa\omega$ . La langue a simplement moulé cette forme sur les substantifs en  $-\mu\omicron-\varsigma$  qu'elle possédait auparavant.

### § 11. Rôle grammatical des phonèmes $A$ et $\varphi$ . Système complet des voyelles primordiales.

Quand on considère les cas suivants de la permutation  $a_1 a_2$ : goth. *hlifa hlaf*, gr. *κλέπτω κέκλοφα*, gr. *ἵππος ἵππε*, et qu'on leur compare les cas suivants de la permutation  $A \bar{A}$ : goth. *saka sōk*,

gr.  $\lambda\acute{\alpha}\sigma\kappa\omega$   $\lambda\acute{\epsilon}\lambda\bar{\alpha}\kappa\alpha$ , gr.  $\nu\acute{\upsilon}\mu\phi\bar{\alpha}$   $\nu\acute{\upsilon}\mu\phi\acute{\alpha}$ , la tentation est forte, assurément, de poser la proportion  $\bar{a} : A \equiv a_2 : a_1$ . Mais ce serait s'engager dans une voie sans issue et méconnaître le véritable caractère des phénomènes. Nous allons, pour plus de clarté, construire tout de suite le système des voyelles tel que nous le comprenons. Il n'est question provisoirement que des syllabes radicales.

*Le phonème  $a_1$  est la voyelle radicale de toutes les racines. Il peut être seul à former le vocalisme de la racine ou bien être suivi d'une seconde sonante que nous avons appelée coefficient sonantique (p. 8).*

*Dans de certaines conditions qui ne sont pas connues,  $a_1$  est remplacé par  $a_2$ ; dans d'autres, mieux connues, il est expulsé.*

*$a_1$  étant expulsé, la racine demeurera sans voyelle dans le cas où elle ne contient point de coefficient sonantique. Dans le cas contraire, le coefficient sonantique se montre à nu, soit à l'état auto-phthongue (p. 8), et fournit une voyelle à la racine.*

*Les phonèmes  $A$  et  $\varphi$  sont des coefficients sonantiques. Ils ne pourront apparaître à nu que dans l'état réduit de la racine. A l'état normal de la racine, il faut qu'ils soient précédés de  $a_1$ , et c'est des combinaisons  $a_1 + A$ ,  $a_1 + \varphi$ , que naissent les longues  $\bar{A}$ ,  $\bar{\varphi}$ . La permutation  $a_1 : a_2$  s'effectue devant  $A$  et  $\varphi$  comme ailleurs.*

Vocalisme des racines dans l'indo-européen.								
Racine pleine	$a_1$	$a_1 i$	$a_1 u$	$a_1 n$	$a_1 m$	$a_1 r$	$a_1 A$	$a_1 \varphi$
	$a_2$	$a_2 i$	$a_2 u$	$a_2 n$	$a_2 m$	$a_2 r$	$a_2 A$	$a_2 \varphi$
Racine réduite	—	—i	—u	—n	—m	—r	—A	— $\varphi$

Désignations utiles

Pour  $a_1 A$  et  $a_1 \varphi$  après la contraction:  $\bar{a}_1$  et  $\bar{\varphi}_1$ .

»  $a_2 A$  »  $a_2 \varphi$  » » » :  $\bar{a}_2$  et  $\bar{\varphi}_2$ .

La théorie résumée dans ce tableau a été appliquée plus haut à toutes les espèces de racines excepté celles qui contiennent  $A$  et  $\varphi$ . Ce sont elles que nous allons étudier maintenant.

Pour distinguer l'une d'avec l'autre les deux formes que peut prendre la racine pleine selon que l' $a$  radical est  $a_1$  ou  $a_2$ , il n'y a pas d'inconvénient à appeler la première le degré 1 (état

normal), la seconde le degré 2. Nous ne voulons pas dire par là qu'une des deux formes soit le renforcement de l'autre (v. p. 134).

### I. Racines finissant par $\bar{a}$ .

#### B. RACINE PLEINE AU DEGRÉ 1.

Ce qui parle bien haut pour que  $\bar{a}$  et  $\bar{o}$  soient autre chose que des voyelles simples, c'est que partout où d'autres racines sont au degré 1, les racines en  $a$  ont une longue. Pourquoi, du fait qu'il finit la racine, l' $a$  se serait-il allongé? Si au contraire  $\bar{a}$  est assimilable à une diphthongue,  $\sigma\bar{a}\mu\omega\nu$  en regard de  $\sigma\bar{a}\tau\acute{o}\varsigma$  s'explique exactement de même que l'indien *gēman* ( $\bar{e} = a_1i$  monophthongué) en regard de *gītā*<sup>1</sup>. Toute racine en  $\bar{a}$  est identique dans son organisme avec les racines comme *kai*, *nau*<sup>2</sup>, et aussi *tan*, *bhar* (type A, p. 8).

Nous avons à faire la revue des principales formations du degré 1 énumérées au § 10. Il faut pour que la théorie se vérifie que nous trouvions dans ces formations  $\bar{a}_1$  et  $\bar{o}_1$ . Le nombre des exemples est restreint. Ils n'ont de valeur que si l'échange entre la racine pleine et la racine faible subsiste<sup>3</sup>.

1. Pour le grec, la soudure de l'augment avec un  $\lambda$  ou un  $\rho$  initial, soudure qui s'est accomplie à une époque préhistorique, est un parallèle très-remarquable aux contractions radicales que nous supposons. Dans  $\acute{\alpha}\gamma\omega\nu$ ,  $\acute{\alpha}\varphi\epsilon\lambda\omega\nu$ , l' $\bar{a}$  vient de  $a_1 + \lambda$  et l' $\bar{o}$  de  $a_1 + \rho$  absolument comme dans  $\sigma\bar{a}$ - et  $\delta\omega$ -. On sait que M. Curtius (Verb. I<sup>2</sup> 130 seq.) se sert, pour expliquer la soudure en question, de l'hypothèse de l'unité originaire de l' $a$ . Nous ne pouvons donc ni partager ni combattre sa théorie.

2. Pour plus de clarté, quand il est constaté que l' $\eta$  d'une racine n'est pas l' $\eta$  panhellène, nous écrivons toutes les formes par  $\bar{a}$ .

3. Cette conception ne diffère pas essentiellement de celle qui a assez généralement cours depuis Schleicher. Seulement comme *kai* en regard de *ki* est pour nous non une gradation, mais la forme normale, nous devons aussi partir du degré  $\sigma\bar{a}$  et non de *sta*. Voici, en dehors de cette différence de principe, ce qui est modifié: 1<sup>o</sup> Modification liée d'un côté à la pluralité des  $a$ , constituant de l'autre une hypothèse à part: différents  $a$  peuvent former le second terme de la combinaison  $a + a$ , mais le premier  $a$  est toujours  $a_1$ . 2<sup>o</sup> Modification découlant de celle qui précède jointe à la théorie de  $a_2$ : il s'effectue, au sein de la combinaison, un *ablaut* ( $a_1 : a_2$ ). Par là même la reconstruction  $a + a$  cesse d'être théorie pure. — La différence de principe mentionnée, combinée toutefois avec la modification 1, s'accuse le plus nettement dans ce point-ci, c'est que l' $\bar{a}$  long se

SUR LES PRÉSENTS DE LA 2<sup>e</sup> ET DE LA 3<sup>e</sup> CLASSE, v. p. 146.  
La racine, dans les formes pleines, est du degré 1.

AORISTE SIGMATIQUE (v. p. 128). Le grec fait *ἔ-στᾶ-σα*, *ἔ-βᾶ-σα*, *ἔ-νᾶ-σα*. Une forme comme *ἔ-στᾶ-σα*, c'est-à-dire *e-stea-sa* de *stea* (*sta*<sub>1,4</sub>) est le parallèle parfait de *ἔ-δει-σα*. Sanskrit *á-hā-sam*, *á-dā-sam*; zd. *štāo-nh-a-*! (subj.).

FUTUR (v. p. 129). Grec *βᾶ-σομαι*, *στᾶ-σω*, *φᾶ-σω*, *φθᾶ-σομαι*, *δῶ-σω*; cf. *πλευ-σοῦμαι* etc. Sanskrit *du-syāti*, *gá-syāti*.

• THÈMES NEUTRES EN -*man* (v. p. 131). Cf. Lobeck *Paralipomena* 425 seq. Grec *βᾶ-μα*, *σᾶ-μα*, *σύ-στᾶ-μα*, *φᾶ-μα*. Les présents *δράω* et *πέομαι* diminuent la valeur de *δρᾶ-μα* et *πᾶ-μα*. Dans *πό-μα*, nous assistons à un empiètement de la forme faible, mais en même temps *πῶ-μα* subsiste.

Latin *grū-men* (moy. h<sup>t</sup>-all. *grūc-jen* «virescere»), *sti-men*, cf. *fū-men*, *lū-min-a*.

Sanskrit *dā-man*, *sā-man*, *sthā-man*.

THÈMES MASCULINS EN -*man* (v. p. 131). Gr. *στᾶ-μων*, [*τῶ-μων*]. Goth. *sto-ma-ins*, *blo-ma-ins*. Skr. *dā-mán*.

THÈMES EN -*tar* (v. p. 132). Skr. *dā-tár*, *pā-tar* «buveur», *pā-tár* «protecteur», *sthā-tar* etc. La langue hellénique n'a pas su maintenir cette formation dans toute sa pureté. La perturbation a été causée par les adjectifs verbaux en -*τός* qui de plus en plus communiquent la forme faible aux noms d'agent. Homère emploie encore parallèlement *δο-τήρ*, *δῶ-τωρ* et *δω-τήρ*; *βο-τήρ*, *βῶ-τωρ* et *συ-βῶ-της* (dans Sophocle *βῶ-τήρ*). A côté de *βα-τήρ* on peut citer *ἐμπυρι-βή-της*, car il est bien probable que la formation en -*tā* s'est dirigée sur les anciens thèmes en -*tar*. Pour expliquer le mot obscur *ἀφήτωρ* (Iliade IX 404), le scholiaste se sert de *πολυ-φή-τωρ*. On a aussi *ὄνά-τωρ*, mais l'adj. verbal fait lui-même *ὄνᾶτός*. Dans *στα-τήρ* et *πο-τήριον* la forme faible est installée. Hésychius a *μα-τήρ*· *ἐρευνητής*, *ματηγεύειν*· *μαστεύειν*, de *μαίωμα*.

Latin *mā-ter-ies* (cf. skr. *mā-trā*) et *mā-turus* auquel on compare le sl. *ma-torŭ* «senex», *pō-tor*, *pō-culum* = skr. *pā-tram* (il faut dire que *pō* n'existe pas). Les formations irrégulières ne manquent pas, ainsi *dā-tor*, *Stā-tor*.

place au même rang que l'a bref (quand cet *ā* est *a*<sub>1</sub>), ainsi *μήκος* = *meakos* n'est plus considéré comme renforcé en comparaison de *τέκος*.

Le sanskrit, dont le témoignage est le premier en importance, ne connaît que la forme pleine; le grec a plus généralement la forme réduite, mais aussi la forme pleine; le latin ne décide rien. On peut donc affirmer sans témérité que la formation régulière demande les longues  $\lambda, \rho$ , c'est-à-dire le double son  $a_1, \lambda, a_1, \rho$ , soit l'état normal, comme pour toutes les racines. Cf. du reste le § 13.

## D. RACINE PLEINE AU DEGRÉ 2.

Voici où se manifeste la réalité de la reconstruction  $\sigma\acute{\alpha}$  comme forme première de  $\acute{\alpha}$ . Dans les formations où l' $e$  radical est remplacé par  $o$  ( $a_2$ ), le grec laisse apparaître à la place de l' $\acute{\alpha}$  long final, un  $\omega$ <sup>1</sup>. Ces cas, disons-le tout de suite, ne sont pas fort nombreux; mais ils se répètent dans les racines où  $\lambda$  est médial ( $F\acute{\alpha}\gamma$ :  $\kappa\upsilon\mu\alpha\tau\text{-}\omega\gamma\eta$ ), et nous croyons ne pas être trop hardi en mettant l' $\omega$  des parfaits sanskrits comme *dadhau* en rapport direct avec eux. Pour éviter de séparer les différentes formes du parfait, nous ferons la justification de ce dernier point sous la lettre c.

Racine  $\beta\acute{\alpha}$ :  $\beta\acute{\alpha}\text{-}\mu\alpha$  mais  $\beta\omega\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$ ; cf.  $\kappa\acute{\epsilon}\rho\text{-}\mu\alpha$ ,  $\kappa\omicron\rho\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$  (p. 131 et 74).

Racine  $\psi\acute{\alpha}$  ( $\psi\acute{\alpha}\omega$ ,  $\psi\eta\text{-}\rho\acute{o}\varsigma$ ):  $\psi\omega\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$ .  $\psi\acute{\alpha}\omega$  est un verbe forgé.

Le mot  $\sigma\tau\acute{\omega}\text{-}\mu\acute{\iota}\xi$  «solive» permet de rétablir  $^*\sigma\tau\omega\text{-}\mu\omicron$  ( $\sigma\tau\acute{\alpha}$ ).

Racine  $\varphi\acute{\alpha}$ : fut.  $\varphi\acute{\alpha}\text{-}\sigma\omega$  mais  $\varphi\omega\text{-}\nu\eta$ <sup>2</sup>; cf.  $\tau\epsilon\acute{\iota}\text{-}\sigma\omega$ ,  $\kappa\omicron\iota\text{-}\nu\eta$  (p. 129 et 77). Néanmoins on a  $\varphi\acute{\alpha}\text{-}\mu\acute{\alpha}$  et non  $^*\varphi\acute{\alpha}\text{-}\mu\acute{\alpha}$ .

La racine  $\gamma\rho\acute{\alpha}$  «ronger» donne  $\gamma\rho\acute{\omega}\text{-}\nu\eta$  «excavation». Ici encore:  $\sigma\mu\acute{\omega}\text{-}\nu\eta$  «tumeur», si le mot vient de  $\sigma\mu\acute{\alpha}\omega$ ; cf.  $\sigma\mu\acute{\omega}\delta\iota\acute{\xi}$ .

Devant le suff.  $-\rho\alpha$ ,  $\chi\acute{\alpha}$  fait  $\chi\omega$ :  $\chi\acute{\omega}\text{-}\rho\alpha$ . Comme exemple servant à établir que cette formation prend  $a_2$ , je n'ai point d'autre mot à citer que  $\sigma\varphi\omicron\delta\text{-}\rho\acute{o}\varsigma$  en regard de  $\sigma\varphi\epsilon\delta\text{-}\alpha\nu\acute{o}\varsigma$ . De même  $\psi\acute{\alpha}\omega$  fait  $\psi\acute{\omega}\text{-}\rho\alpha$ <sup>3</sup>.

Si  $\acute{\alpha}$ ,  $\omega$ , ne sont pas des combinaisons de l' $e$ , ces faits nous apparaissent comme une énigme. L'*ablaut* qui s'effectue au moyen

1. Cf. le dat.  $\epsilon\pi\pi\omega = \epsilon\pi\pi\omicron\text{-}\alpha\iota$  (p. 92).

2. Le dor.  $\kappa\omicron\lambda\acute{\upsilon}\varphi\acute{\alpha}\nu\omicron\varsigma$  est très-douteux. Ahrens II 182.

3. Voici des cas plus problématiques. A côté de  $\sigma\kappa\alpha\tau\acute{\iota}\lambda\eta$  et de  $\sigma\acute{\iota}\text{-}\sigma\pi\acute{\alpha}\tau\eta$ ;  $\sigma\acute{\iota}\text{-}\sigma\kappa\omega\tau\eta$ . L'homérique  $\mu\epsilon\tau\alpha\mu\acute{\omega}\nu\omicron\varsigma$  vient peut-être de  $\mu\acute{\alpha}\tau\omicron\mu\alpha\iota$ , mais le prés.  $\mu\acute{\omega}\tau\alpha\iota$ , lui-même très-obscur, compromet la valeur de l' $\omega$ . A l' $\omega$  de  $\acute{\alpha}\tau\epsilon\iota\lambda\eta$  et de  $\beta\omega\tau\acute{\alpha}\xi\epsilon\iota\nu$ ·  $\beta\acute{\alpha}\lambda\lambda\epsilon\iota\nu$  est opposé un  $\alpha$  dans  $\gamma\alpha\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\iota$ , mais  $\omicron\upsilon\tau\acute{\alpha}\omega$  embrouille tout.

de l' $\bar{o}$  est par son essence même lié à l'existence d'un  $e^1$ . Sans  $a_1$ , point de  $a_2$ . D'où un  $a$  aurait-il reçu le pouvoir de permuter avec le son  $\bar{o}$ ? Il me semble que tout s'éclaircit au contraire si,  $\bar{o}$  étant pour  $ea$  et comparable à la diphthongue  $ei$ , on ramène  $\bar{o}$  à  $oa$  en l'assimilant à  $oi$ .

Il faut supposer de même l'existence d'une ancienne combinaison  $o_2\rho$ ; seulement elle n'est plus observable pour nous. Par exemple dans  $\delta\bar{\omega}\text{-}\rho\omega\nu$ , si nous jugeons d'après  $\chi\bar{\omega}\text{-}\rho\alpha$  de  $\chi\bar{a}$ , la syllabe  $\delta\bar{o}$  se décompose en  $do_2\rho$ , tandis que le  $\delta\bar{o}$  de  $\delta\bar{i}\text{-}\delta\omega\text{-}\mu\bar{i}$  représente  $deo$ . — Ces différentes combinaisons sont incorporées au schéma donné plus haut. V. aussi page 145.

Ce n'est que le plus grand hasard qui nous permet de surprendre encore les vestiges si significatifs de la permutation  $\bar{a} : \bar{o}$ . La langue des Hellènes est à cet égard presque l'unique lumière qui nous guide. Et même pour elle, ces précieux monuments appartiennent au passé. L'échange vivant entre les deux voyelles a évidemment cessé depuis longtemps.

Le latin n'a point d'exemple assuré de l'ablaut  $\bar{a}_1 : \bar{a}_2$ . Il n'y a pas lieu de s'en étonner: c'est tout juste si cette langue a gardé quelques débris du grand échange  $a_1 : a_2$ . Mais on peut dire sans crainte de se tromper que  $a_2$  en Italie serait distinct de  $\bar{a}_1$  aussi bien qu'en Grèce.

En germanique au contraire la différence n'est plus possible:  $\bar{a}_1$ , comme nous savons, devient  $\bar{o}$ ;  $a_2$  de même. L'anglo-saxon *grōve*, parf. *greóv*, serait, restitué sous une forme plus ancienne, *grō-ja*, *ge-grō*. Des deux  $\bar{o}$  de ce verbe, le premier répond à l' $\bar{a}$  du lat. *grū-men* ( $\bar{a}_1$ ), l'autre est de même nature que l' $\bar{o}$  de  $\beta\omega\text{-}\mu\acute{o}\varsigma$  ( $\bar{a}_2$ ). Tout ce qui est vrai de l' $\bar{o}$  germanique l'est aussi de l' $a$  slave et de l' $\bar{o}$  lithuanien. Ces phonèmes — qu'on peut réunir sous le nom d' $\bar{a}$  du nord, par opposition à l' $\bar{e}$  de la même région — contiennent encore  $\bar{o}_1$  et  $\bar{o}_2$ , lesquels, étant confondus même en grec, ne sont donc distingués nulle part l'un de l'autre. Exemple: sl. *da-ja*, *da-rŭ*, cf. gr.  $\delta\bar{i}\text{-}\delta\omega\text{-}\mu\bar{i}$ ,  $\delta\bar{\omega}\text{-}\rho\omega\nu$  ( $\bar{o}_1$  et  $\bar{o}_2$ , v. ci-dessus).

Avant de passer au degré affaibli des racines en  $a$  nous ouvrons une parenthèse, afin d'envisager sans plus tarder la question des racines qui en Europe finissent par  $e$ . Ces racines,

1. Sur les cas comme  $\acute{\alpha}\gamma\omega\ \acute{\delta}\gamma\mu\acute{o}\varsigma$  v. page 102.

en grec, font alterner la brève et la longue exactement comme les racines en *a* et en *o* (*o*). Laissant de côté préalablement le problème de l'origine et de la composition de l'*e* long, nous citons quelques exemples des formations du degré 1. Singulier actif du présent de la 3<sup>e</sup> classe (v. p. 147): *τί-θη-μι*, *ἴ-η-μι*, *δί-δη-μι*. Pour le singulier de l'aoriste actif, la formation en *-κα* de *ἔθηκα*, *ἔηκα*, nous enlève des exemples; il y a *ἔσβην* si la racine est *σβη*. Aoriste en *-σα*: *ἔδησα*, *ἔνησα* (?). Futur: *θήσω*, *ἦσω*, *δήσω*. Mots en *-μα*: *ἀνά-θη-μα*, *ἦ-μα*, *διά-δη-μα*, *νή-μα*, *σχῆ-μα* (rac. *σχ-η*). Mots en *-μων*: *θη-μῶν*, *ἦ-μων*. Les mots en *-τήρ*, nous l'avons vu, ont suivi l'analogie des adjectifs verbaux en *-τό*.

Dans les formations du degré 2, on trouve *ω*.

Le véritable parfait de *ἴημι* est *ἴ-ω-κα*; *ἀφ-έωκα* est rapporté par Hérodien et par d'autres grammairiens. Il y a eu addition de *-κα* sans modification de la syllabe radicale, v. p. 149. Les tables d'Héraclée ont *ἀνέώσθαι*<sup>1</sup>. Le verbe *πί-πτ-ω* forme son parfait sur une racine apparentée *πη* dont nous n'avons pas à rechercher ici la formation; *πη* donne régulièrement *πέ-πτω-κα*<sup>2</sup>. Le participe *πε-πη-(f)ώς* n'a pas et ne doit pas avoir *ω*. Le prés. *διώκω* permet de conclure presque à coup sûr à un ancien parfait \**δε-διώ-κα* de *δη* (*δίε-μα*) duquel il est né lui-même à peu près comme *ἀνώγω* de *ἄνωγα*. Le parf. *δεδίωχα* (Curtius Verb. II 191) est refait sur *διώκω*.

La racine *θη* fait *θη-μῶν* mais *θω-μός*; cf. *τέρμων*, *τόρμος*. *ἄω-τον* vient probablement de *ἄη-μι*; cf. *νόστος* de *νεσ* (p. 76).

L'accord des langues européennes pour l'*e* long est un fait connu<sup>3</sup>. Dans les idiomes germaniques, à l'exception du gothique,

1. Au moyen l'*ω* n'est pas primitif. Il n'existait d'abord qu'au singulier de l'actif. Mais la valeur de cette forme comme témoin de l'*ω* n'en est pas amoindrie.

2. Sur le *πτω* ainsi obtenu se développent des formes fautives, grammaticalement parlant, comme *πτῶμα* et *πτῶσις*.

3. Durant l'impression de ce mémoire, M. Fick a publié dans les *Beiträge de Bezzengerger* (II 204 seq.) d'importantes collections d'exemples relatives à l'*e* européen. Il est un point sur lequel peu de linguistes sans doute seront disposés à suivre l'auteur: c'est lorsqu'il place l'*e* du prétérit pluriel germanique *gēbum* (pour *gegbum*) sur le même pied relativement à *e* que l'*ō* de *for* relativement à *a*. — Le savant qui le premier attirera l'at-

ce phonème prend la forme de *a*, mais la priorité de l'*e* a été reconnue de plus en plus depuis Jacobi (Beitr. zur deutschen Gramm.). A la fin des racines, *e* se montre principalement dans *gh<sub>1</sub>e* « aller », *dhe* « allaiter », *ne* « coudre », *me* « mesurer », *we* « jeter, semer ». Exemples du degré normal: gr. *κί χη-μ*, v. h<sup>t</sup>-all. *ga-m* (cf. skr. *gīhite*, lat. *fo* pour \**fiho*); gr. *ῆ-μα*, lat. *se-men*, v. h<sup>t</sup>-all. *sā-mo*, sl. *sē-mę*, lith. *sė-men-s*.

A l'ablaut grec  $\eta : \omega$  (*ἦμα : ὦμα*) répond exactement l'ablaut du nord  $e : a$  (germ. lith. *o*). C'est celui qu'on observe dans les prétérits gothiques *sai-so*, *vai-ro*, *lai-lo*, venant de racines *se*, *re*, *le*. Le germ. *do-ma-*, employé comme suffixe, ne diffère pas du gr.  $\theta\omega-\mu\acute{o}$ ; *e* apparaît dans *dé-di-* « action ». En lithuanien on a *pa-dó-na-s* « sujet », lequel vient très-probablement de la même racine *dhe*.

Le latin ici ne réste pas absolument muet: de la racine *ne-dh* ( $\nu\eta-\theta-\omega$ ), amplification de *ne*, il forme *nolus*.

L'*e* long, dans notre théorie, ne doit pas être un phonème simple. Il faut qu'il se décompose en deux éléments. Lesquels? Le premier ne peut être que  $a_1$  (*e*). Le second, le coefficient sonantique, doit apparaître à nu dans la forme réduite (p. 135). La forme réduite de  $\theta\eta$ , c'est  $\theta\varepsilon$ . En conséquence on dira que *e* est fait de  $e + e$ . L' $\bar{o}$  de  $\theta\omega\mu\acute{o}\varsigma$  alors représenterait  $a_2 + e$ .

Cette combinaison  $a_2e$ , nous la connaissons depuis longtemps. C'est celle qui se trouvait dans le nom. pl. goth. *vulfos*, osq. *Abel-lanos*, et à laquelle nous avons donné le nom de  $a_2$  (p. 91).

Cependant — et ici nous abordons la partie la plus difficile et la plus obscure peut-être de notre sujet — on s'aperçoit en y regardant de plus près que le témoignage du grec est sujet à caution et que l'origine de l'*e* long est un problème extraordinairement complexe.

1° Une combinaison  $a_1a_1$  parallèle aux combinaisons  $a_1a$ ,  $a_1i$ ,  $a_1n$  etc. fait l'effet d'un de contre-sens. S'il y a une raison pour que  $a_1$ , avec son substitut  $a_2$ , possède des attributions qu'aucune autre sonante ne possède, pour que toutes n'apparaissent que comme les satellites de ce phonème, comment admettre que ce même  $a_1$  puisse à son tour se transformer en coefficient?

Attention sur l'*e* long européen est, si nous ne nous trompons, M. J. Schmidt *Vocalismus* I 14.



2° Le grec paraît être le seul idiome où les formes faibles des racines en *e* présentent *e*. Les principaux cas sont: *θε-τός*, *τίθε-μεν*; *έ-τός*, *ίε-μεν*; *δε-τός*; *δίε-μαι*; *μέ-τρον*; *έ-ρρε-θην*, *ά-σχε-τος*, *ά-πλε-τος*. En Italie que trouve-t-on? La racine européenne se fait au participe *să-tus*. A côté de *rē-ri* on a *rŭ-tus*, à côté de *fē-līx* et *fē-tus*, *af-fŭ-tim* suivant l'étymologie de M. Fick. De la racine *dhē* «faire» vient *fŭ-c-io*<sup>1</sup> (Curtius), de la rac. *wē* (dans *ve-lum*, *e-ve-lare*) *va-nnus*.

Les langues du nord ont renoncé le plus souvent aux formes faibles des racines en *ā* et en *ē*. Il y a donc peu de renseignements à espérer de ce côté-là, mais ce qui reste confirme le témoignage du latin. M. Fick rapporte en effet à *blē* «souffler» (anglo-s. *blāvan*) le germ. *blā-da-* «feuille» et à *mē* «mesurer» (anglo-s. *māvan*) *mŭ-ja-* «ver». Suivant quelques-uns le goth. *galvo* «rue» appartient à *gē* «aller». En lithuanien *mē* donne *matŭti* «mesurer». Peut-être est-il permis aussi de nommer sl. *doja* = goth. *da[dd]ja* de *dhē* «allaiter». Quant au goth. *vinds*, lat. *ventus*, c'est une forme qui peut s'interpréter de plusieurs manières et qui n'établit nullement que *wē* fasse au degré réduit *we*.

Dans le grec même on peut citer à la rigueur *κράομαι* et *χράομαι* de *κρη* et *χη* (Ahrens II 131), *τι-θᾶ-σός* de *θη* (Grdz. 253), *ματίον* qui aurait signifié *petite mesure* (v. le Thesaurus d'Étienne) et qui dans ce cas ne peut venir que de *mē* «mesurer», *σπά-νις* en regard du lat. *pē-nuria*.

On pourrait invoquer, pour établir que les formes faibles ont eu *e* dès l'origine, les racines secondaires, ou passant pour telles, comme *med* de *mē*. Mais il s'agirait alors de démontrer dans chaque cas que la racine est bien réellement secondaire. Si elle remonte à la langue mère, nous considérons le type *me-d* et le type *mē* (= *me* + *a*) comme deux rejetons également anciens du tronc *\*me-*. La racine germanique *stel* «dérober» est censée sortir de *stā* (p. 65). Or cette dernière racine n'apparaît nulle part sous la forme *stē*. On voit par là quel fond l'on peut faire sur ces racines secondaires, pour déterminer le vocalisme de nos racines en *e*.

Il ressort de ce qui précède que la voyelle des formes ré-

1. *Con-dī-tus* de la même racine peut se ramener à *\*con-da-tus*.

duites de nos racines diffère en tous cas de ce qu'on appelle l'*e* européen. D'autre part nous ne voudrions pas identifier l'*a* de *satus* directement au phonème *a*. Ce n'en est, croyons-nous, qu'une modification (v. p. 178 seq.).

3° On observe entre l'*e* et l'*ā* longs des langues d'Europe des variations surprenantes, inconnues pour les voyelles brèves correspondantes.

*ā* en grec et en germanique: *ē* en latin et en letto-slave.

Gr. *ἔ-φθᾶ-ν*, *φθᾶ-σσαι*; v. h<sup>t</sup>-all. *spuon*: lat. *spes*, sl. *spě-ja*

*ā* en gréco-italique et en letto-slave: *ē* en germanique.

Lat. *stā-men*; gr. *ἴ-στᾶ-μι*; sl. *sta-ti*: v. h<sup>t</sup>-all. *ste-m*, *stā-m* (mais aussi *sto-ma*, *-ins*, en gothique).

Lat. *tā-b-es*; sl. *ta-ja*: anglo-saxon *þā-van* (= \**þē-jan*).

A l'intérieur du mot: gr. *μάκων*, sl. *makŭ*: v. h<sup>t</sup>-all. *māgo*.

*ē* en grec et en letto-slave: *a* en germanique, etc.

Gr. *τί-θη-μι*, sl. *děti*: v. h<sup>t</sup>-all. *tuo-m* (mais aussi *tā-t*).

Gr. *μῆ-τις*: goth. *mo-da*.

Lat. *cēra*; gr. *κηρός*: lith. *kóris* (F. I<sup>3</sup> 523).

Il faut mentionner encore le v. h<sup>t</sup>-all. *int-chnāan* en regard du gréco-it. *gnō* et du sl. *zna-* (connaître).

Entre le grec et le latin la même instabilité de l'*ā* long s'observe dans plusieurs cas:

Gr. *θῆᾶ-vos*, lat. *frē-tus*, *frē-num*. Gr. *βᾶ-μεν*, lat. *bē-t-ere*.

Dans l'intérieur de la racine: gr. *ἦμί*, lat. *ājo*; gr. *ἦσαι*, lat. *ānus* (Grdz. 381). A l'η panhellène des noms de nombre *πεντήκοντα*, *ἑξήκοντα* (Schrader Stud. X 292), est opposé en latin un *a*: *quinquaginta*, *sexaginta*.

Les cas que nous venons de voir amènent à cette conclusion, qu'il est quasi impossible de tirer une limite fixe entre l'*ā* et l'*ē* européens. Dès une époque reculée la répartition des deux voyelles était accomplie très-certainement pour un nombre de cas déterminé, et ce sont ces cas qu'on a en vue quand on parle de l'*ē*, de l'*ā* européen. Mais, je le répète, rien n'indique entre *ē* et *ā* une différence foncière et primordiale. — Qu'on se rappelle maintenant les faits relatifs à la forme réduite des racines en *e*, le

participe latin *sa-tus* de *se* etc., qu'on pèse aussi les considérations théoriques développées en commençant, et l'on ne sera pas éloigné peut-être d'admettre la supposition suivante: les éléments de l'*e* seraient les mêmes que ceux de l'*ā*, leur formule commune étant  $a_1 + A$ .

Nous ne sommes pas en état de donner les règles suivant lesquelles la soudure des deux phonèmes a engendré tantôt *e* tantôt *a*. Nous faisons seulement remarquer qu'une telle hypothèse ne lèse point le principe de phonétique en vertu duquel le même son, placé dans les mêmes conditions, ne peut donner dans un même dialecte deux produits différents. Il s'agit en effet de voyelles consécutives ( $a_1 + A$ ) qui ont subi une contraction. Qui voudrait nier que bien des facteurs dont nous ne savons rien, telle nuance d'accent dont la plus imperceptible suffisait pour modifier le phénomène<sup>1</sup>, ont pu être en jeu dans cette contraction?

Il découle de l'hypothèse que l'*ω* de *βωμός* et l'*ω* de *θωμός* sont identiques.

Quant à L'ÉPOQUE DE LA CONTRACTION, c'est une question que nous avons déjà rencontrée à propos du nom. pl. *vulfos* et autres cas de ce genre p. 91. Toutes les fois qu'on observe une variation entre l'*e* et l'*ā* comme pour le sl. *spē-* en regard du germ. *spw-*, ce sera pour nous l'indice que la contraction est relativement récente<sup>2</sup>. Mais l'histoire du phénomène se décompose très-

1. La prononciation des diphthongues lithuaniennes *ai* et *au* diffère du tout au tout, d'après la description qu'en fait Schleicher, selon que le premier élément est accentué ou non. Et cependant *ai* et *ai*, *āu* et *au*, sont entièrement identiques par l'étymologie.

2. L'échange assez fréquent de l'*ā* et de l'*e* dans la même langue s'explique si l'on admet que les deux produits divergents de la contraction *ea* continuèrent de vivre l'un à côté de l'autre. Ainsi le v. h<sup>t</sup>-all. *tā-t* à côté de *tuo-m*, le grec *κί-χη-μι* et *κί-χά-νω*, *πῆ-μα* et *πᾶ-θ* (p. 152), *ῥή-ρωρ* et *εἰρά-να*; le lat. *mē-t-ior* et *mā-teries*. — Un phénomène plus inattendu est celui de la variation *e-ā* dans le même mot entre dialectes très-voisins. Il va sans dire que ce fait-là ne saurait avoir de rapport direct avec l'existence du groupe originaire *ea*. Ainsi les mots *ῥῆβα*, *ῥῆμι*, *ῥῆσχος*, *ῥῆμε-ρος*, prennent *ā* dans certains dialectes éoliques et doriques, *η* dans d'autres. V. Schrader Stud. X 313 seq. La racine *βᾶ* donne en plein dialecte d'Héraclée *βου-βῆτις*. En Italie on a l'incompréhensible divergence de l'optatif ombr. *porta-ia* avec *s-iē-m* (= gr. *εἶην*). Le paléoslave a *rēpa* en regard du lith. *ropė* lequel concorde avec le lat. *rāpa* etc. M. Fick compare à ce cas celui du sl. *rēka* «fleuve» opposé au lith. *roke* «pluie fine»

probablement en une série d'époques successives dont la perspective nous échappe. Rien n'empêcherait d'admettre par exemple que la rac. *wē* «souffler» ou le mot *brwāter* «frère» aient opéré la contraction avant la fin de la période proethnique.

Pour ce qui concerne l'*ε* des formes grecques comme *θε-τός*, il sera plus facile de nous faire une opinion à son sujet, lorsque nous en viendrons à l'*ī* indien comme représentant d'un *a* bref. Il suffit pour ce qui suit de remarquer que cet *ī* est la voyelle qu'il faut attendre en sanskrit dans toute forme réduite d'une racine en *ā*. Abordons maintenant, en y faisant rentrer les formes des racines en *ē*, l'étude du degré réduit.

C. ETAT RÉDUIT.

Dans les deux premières formations verbales que nous aurons à considérer il y a alternance de la racine réduite et de la

(II<sup>a</sup> 640). Ici l'hypothèse d'une métaphonie produite par l'*i* suffixal qui se trouve dans l'*e* lithuanien aurait un certain degré de vraisemblance. — Enfin un troisième genre de phénomènes, c'est la coloration germanique et éléenne de l'*ē* en *ā* qui est un souvenir de l'ancien groupe ea, en ce sens qu'elle indique que l'*ē* européen était en réalité un *ā* fort peu différent de l'*ā*. En latin même on a vu dans l'*ae* de *saeclum*, *Saeturnus* (cf. *Sāturnus*) l'essai orthographique d'exprimer un *ē* très-ouvert.

1. Il sera bon peut-être de résumer dans un tableau les différentes espèces d'*a* brefs et d'*a* longs (c.-à-d. doubles) que nous avons reconnues. Voici les *a* du gréco-italique et du germanique groupés d'abord uniquement d'après les caractères extérieurs:

Gréco-italique			Germanique	
e	a	o	e	a
ē	ū	ō	ē	ō

En marquant la relation des différents *a* entre eux on obtient:

Etat primordial			Gréco-italique			Germanique		
	a	q		a	o		a	
e	ea ( $\bar{A}_1$ )	eq ( $\bar{Q}_1$ )	e	ē ū	ō	e	ē	ō
o <sub>2</sub>	o <sub>2</sub> a ( $\bar{A}_2$ )	o <sub>2</sub> q ( $\bar{Q}_2$ )	o	ō		a	ō	

Cf. le tableau de la page 135.

racine pleine. La forme pleine (qui n'apparaît qu'au singulier de l'actif) est au degré 1 pour le présent (2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classe), au degré 2 pour le parfait.

PRÉSENT DE LA 2<sup>e</sup> CLASSE. Comparez

skr. <i>ás-mi</i>	<i>εἶμι</i>	<i>φᾶ-μί</i>	= phea-mi	n;
<i>ás-(s)i</i>	<i>εἶς</i>	<i>φᾶ-ς</i>	= phea-si	l'a
<i>ás-ti</i>	<i>εἶσι</i>	<i>φᾶ-τί</i>	= phea-ti	n
<i>s-más</i>	<i>ἴ-μες</i>	<i>φᾶ-μές</i>	= pha-mes	

On le voit, la racine *phea* ou *pha*<sub>1</sub> ne se comporte pas autrement que la racine *a<sub>1</sub>i*, la racine *a<sub>1</sub>s* ou n'importe quelle autre racine. *ἐπίσταμαι*, verbe déponent, présente l'*α* bref régulier. (Curtius Verb. I<sup>3</sup> 148.)

Le sanskrit a presque complètement perdu la forme faible; voy. plus bas.

Pour l'aoriste non-thématique, qui est un imparfait de la 2<sup>e</sup> classe, M. J. Schmidt (K. Z. XXIII 282) nous semble avoir prouvé surabondamment ceci: toutes les formes grecques qui n'appartiennent pas au singulier de l'actif et qui ont une longue, ainsi *ἔστα-μεν*, sont des formes secondaires faites sur le modèle de ce singulier, à moins qu'il ne s'agisse d'un genre de racines spécial, les racines à métathèse comme *πλη*. L'*α* bref est conservé entre autres dans *βᾶ-την* de *ἔ-βᾶ-ν*, *φθᾶ-μενος* de *ἔ-φθᾶ-ν*, dans *ἔ-δο-μεν*, *ἔ-θε-μεν*, *εἶ-μεν*<sup>1</sup>. En même temps M. Schmidt affirme le parallélisme si important de l'*ā* long du singulier avec la «gradation» telle qu'elle se trouve dans *εἶμι* en regard de *ἴμεν*. Dans l'aoriste même, nous connaissons maintenant des formes grecques à gradation; ce sont celles qu'a découvertes M. Brugman (v. *Beiträge de Bezzenberger* II 245 seq. et ci-dessus p. 21), ainsi *ἔ-χεν-α* en regard de *ἔ-χυν-το*.

Schleicher, dans son *Compendium*, reconnaît la quantité variable de l'*α*. M. Curtius, tout en l'admettant pour le présent et l'imparfait, est d'avis que l'aoriste ne connaissait originairement que la voyelle longue. Mais pouvons-nous mettre en doute l'identité formelle de l'aoriste avec l'imparfait? Pour ce qui est de l'*ā* long persistant des formes ariennes, l'aor. *á-pitām* n'est,

1. Il semblerait, si *ἔστατο* chez Hésychius n'est pas corrompu de *ἔστατο*, que *ἔσταν* ait eu un moyen *ἔσάμην*.

bien entendu, un argument à faire valoir contre la primordialité de βᾶ-την qu'à la condition de regarder aussi le présent φᾶμί φᾶμέν comme une innovation par rapport à pámi pāmás. Il existe du reste en sanskrit des restes de la forme faible restreints, il est vrai, au moyen: de dhā a-dhī-mahi et peut-être dhī-mahi (Delbrück p. 30), de sā (sā-t, si-hi) si-mahi, de mā, au présent, mī-mahe (v. Böhtl-Roth). Puis les formes incorporées dans le paradigme de l'aoriste en s comme ásthita et ádhita que cite M. Curtius<sup>1</sup>.

PRÉSENT DE LA 3<sup>e</sup> CLASSE. La flexion grecque de ἴ-στᾶ-μι, ἴ-σᾶ-μι (cf. σᾶ-μα), δίδω-μι, τί-θη-μι, ἴ-η-μι, est toute pareille à celle de φᾶ-μι. Le lat. dā-mus, dā-te etc. reflète la forme faible. La 2<sup>e</sup> pers. dās paraît avoir suivi la 1<sup>e</sup> conjugaison. L'équivalent de δίδως serait \*dōs.

Ici le paradigme indien n'a point perdu les formes réduites: gá-hā-mi, gá-hā-si, gá-hā-ti; pluriel gá-hī-más etc.; duel gá-hī-vás. Au moyen on a, de l'autre racine hū (s'en aller), gí-hī-še, gí-hī-te, gí-hī-mahe etc. Ainsi se fléchissent encore mū «mesurer» et dans le Véda les racines çā «aiguiser», çā «donner», rā (virīhi) id. La rac. gā «aller» conserve partout la forme pleine, uniformité qui, d'après tout ce que nous pouvons observer, doit être hystérogène. C'est ainsi que dans le dialecte védique hā «abandonner» a perdu lui-même la forme faible. — Sur dadmās et dadhmās, v. p. 179.

PARFAIT. L'au du sanskrit dadhāí (3<sup>e</sup> pers. sing.) nous semble fournir un nouvel indice de la variété primitive des a ariens. Si l'on met en regard dadhāí et ξω[κς], áçvau et ἴκρω (dvaí et δύω, nau et νό), ástai et ὄκτω, on se persuadera qu'il y a une espèce d'ā qui en sanskrit se change en au à la fin du mot, et que cette espèce d'ā résulte d'une combinaison où se trouvait a<sub>2</sub>. Les formes védiques qui sont écrites par ā comme paprá, áçvā, indiquent simplement une prononciation moins marquée dans le sens de l'au (peut-être ā<sup>o</sup>). Partout ailleurs qu'à la fin du mot la voyelle en question est devenue ā: dvādaça en regard de dvaí, dadhātha en regard de dadhāí. Dans ukšā, hótū, sákhā (v. § 12) la

1. Pour écarter les doutes qui pourraient encore surgir relativement à l'extension de la forme forte telle qu'on la doit supposer ici pour le sanskrit, il faut mentionner qu'à l'optatif en -yā, le pluriel et le duel de l'actif (dviśyāma, dviśyāva etc.) sont manifestement créés postérieurement sur le modèle du singulier. V. § 12.

non apparition d'*au* peut s'expliquer 1° par le fait que *n*, *r*, *i*, ont persisté, très-probablement, à la suite de l' $\bar{a}$  jusqu'à une époque relativement peu reculée — on a même prétendu trouver dans le Véda des traces de l'*n* et de l'*r* —, 2° par la considération que l' $\bar{a}$  de ces formes est un  $a_2$  allongé et non une combinaison de  $a_2$ . — Pour les premières personnes du subjonctif telles que *áy-ā* (= gr. *εἶ-ω*, v. p. 127), la seconde des deux raisons précitées serait peut-être valable. Du reste ces formes ne sont connues que dans un nombre restreint d'exemples védiques et il se pourrait que l' $\bar{a}$  y fût de même nature que dans *paprā*, *áyā*.

Déterminer les formes primitives est du reste une tâche malaisée. L'hypothèse que la désinence de la 1° personne du parfait actif est *-m* (v. p. 72, 42) repose sur une invraisemblance: il faut admettre, nous l'avons vu, que deux personnes distinguées l'une de l'autre par leur forme, le germ. *\*vaitun* et *vait*, se sont réunies par analogie dans une seule. Si incompréhensible que soit ce phénomène, la nasale est indispensable pour expliquer les formes *vaiwo*, *saiso*, dont nous nous occupons. Sans elle le gothique ferait *\*vaiva*, *\*saisa*, et ce sont en effet ces formes qu'il faut rétablir pour la 3° personne. L'identité de la 1° et de la 3° pers. consacrée dans les autres prétérits amena une réaction qui cette fois fit triompher la première. En sanskrit *\*dadhām* a cédé au contraire à *dadhāi*: *dadhāi* lui-même remonte à *dhadhā<sub>2</sub>A-ā<sub>1</sub>*. — Les Grecs ont dû dire d'abord *\*ἔων* et *\*ἔω*. Nous soupçonnons dans *πέφην*· *ἐφάνη* (Hes.), de la rac. *φā* qui se retrouve dans *πεφίσται*, *ἀμφᾶδόν*, un dernier reste de ces formes antiques<sup>1</sup>. Il est visible que le sing. *\*βέβην* (*\*βέβηθα*) *\*βέβη*, *\*ἔων* (*\*ἔωθα*) *\*ἔω*, doit sa perte à la trop grande ressemblance de sa flexion avec celles des aoristes et des imparfaits, et c'est là aussi ce qui a produit le premier germe des innombrables formations en *-κα*. Jusqu'au temps d'Homère (Curtius Verb. II 203, 210) on peut dire que les formes en *-κα* n'ont pas d'autre emploi que d'é luder la flexion *\*βέβην* *\*βέβηθα* *\*βέβη*: elles n'apparaissent que si la racine est vocalique, et, dans le verbe fini, presque uniquement

1. Les exemples de parfaits glosés dans Hétychius par des aoristes ne sont point rares, ainsi que l'a fait voir M. Curtius Stud. IX 465. — Il faut considérer avant tout que le grec ne connaît de l'aoriste non-thématique redoublé que quelques formes d'impératif (*κέκλυτε* etc.).

au singulier. A aucune époque le moyen ne les admet. — Dans les 3<sup>es</sup> personnes comme *βέβᾶ-κε*, *ἔω-κε* on obtient en retranchant l'appendice *-κε* le type pur du grec très-ancien. — Pour les conjectures qu'on peut faire sur la substitution d'*η* et d'*ᾶ* à *ω* dans *τέθηκα*, *βέβᾶκα* etc. nous pouvons renvoyer à la page 154.

Le moyen grec *ἔ-στᾶ-ται*, *δέ-δο-ται*, *πέ-πο-ται* etc. conserve la forme faible pure. A l'actif (pluriel, duel, participe) on a un certain nombre de formes comme *ἔ-στᾶ-μεν* etc., *βε-βᾶ-μεν* (inf.), *τέ-τᾶ-μεν*. Curtius Verb. II 169 seq. Comparez *δέι-δι-μεν* *δέι-δοι-κα* et *ἔ-στᾶ-μεν* *ἔ-στη-κα* (pour \**ἔ-στω-κα*).

Les formes faibles du sanskrit présentent un état de choses singulier. L'*i* qui précède les désinences et qui apparaît aussi devant le *v* du suffixe participial (*tasthimá*, *dadhīśe*, *yayivān*) est constamment un *i* bref. On a par exemple *papimá*, *papivān* en regard de *pī-tá*, *pī-ti*, *pīpī-śati*<sup>1</sup>. L'*i* serait-il la même voyelle de liaison que dans *pa-pt-imá* etc., et l'*a* radical a-t-il été élidé devant elle? Tant qu'on ne connaîtra pas la cause d'où dépend la quantité de l'*i* final de nos racines, il sera difficile de trancher cette question.

PRÉSENT EN *-ska* (v. p. 22). Grec *βό-σκω*, *φᾶ-σκω*.

THÈMES NOMINAUX EN *-ta* (cf. p. 14, 23). Formes indiennes offrant un *i* bref: *śhi-tá* «fendu» (aussi *śhātá*), *di-tá* «attaché» de *dā* dans *dāman* etc., *di-tá* «coupé» de *dā dāti* (on trouve aussi *diná*, *dāta* et en composition *-tta*), *mi-tá* «mesuré» de *mā māti*, *śi-tá* (aussi *śāta*) «aiguisé» de *śā śicāti* (f. fble *śiśi-*), *sthi-tá* de *sthā* «se tenir debout». Le part. *si-tá* «attaché» vient de *se* (d'où entre autres *siśet*) plutôt que de *si* (dans *sāhi*). — Formes offrant un *i* long: *gi-tá* «chanté» de *gā gāyati*, *dhi-tá* de *dhi dhāyati* (inf. *dhātave*), *pī-tá* «bu» de *pī pāti*, *sphī-tá* de *sphā sphāyate* «croître». La formation en *-tvá* étant parallèle aux thèmes en *-tá*, nous mentionnons *hī-tvá* (aussi *hi-tvá*) de *hā jāhāti* «abandonner» dont le participe fait *hi-ná*; cf. *jāhita* et *ugghita*. — L'*a* s'est introduit dans quelques exemples comme *rā-tá* de *rā rāti*, malgré *rivāhi* et autres formes contenant l'*i*. Sur *dhmūtá*, *trātá* etc., v. le chap. VI.

Formes grecques: *στᾶ-ρός*, *φᾶ-ρός*, *εὔ-βο-ρος*, *δο-ρός*, *πο-ρός*, *σύν-δε-ρος*, *συν-ε-ρός*, *θε-ρός*. J. Schmidt loc. cit. 280.

1. On a, il est vrai, l'optatif du parfait védique *papīyāt*, mais, outre que cette forme n'est pas concluante pour la flexion du thème de l'indicatif, l'*i* peut y résulter d'un allongement produit par *y*. Cf. *jakṣiyāi*.



Formes latines: *cā-tus* = skr. *çitá*, *stā-tus*, *dā-tus*, *rā-tus*, *sā-tus*. Cf. *fātor* de \**fā-to*-, *nātare* de \**na-to*.

En gothique *sta-da* « lieu ».

THÈMES NOMINAUX EN -ti (cf. p. 15, 23). Sanskrit *sthi-ti*, *pi-ti* « action de boire », *pi-ti* « protection » dans *nī-pīti*, *sphī-ti* à côté de *sphā-ti*, etc. — Grec *στάσις*, *φάτις*, *χάτις* (Hes.) d'où *χάτιζω*, *βόσις*, *δόσις*, *πόσις*, mais aussi *δῶτις* (inscr.) et *ἄμ-πωτις*, *δέσις*, *ἄφ-εσις*, *θέσις*. — Latin *stā-tio*, *rā-tio*, *af-fū-tim* (p. 142).

THÈMES NOMINAUX EN -ra (cf. p. 157). Sanskrit *sthi-rā* (compar. *sthīyas*) de *sthā*, *sphī-rā* de *sphā*, *nī-rā* « eau », v. p. 101.

L'ī est comme on voit le seul représentant indien de l'a bref finissant une racine, sauf, à ce qu'il semble, devant les semi-voyelles *y* et *v*, où l'a peut persister comme dans *dāyate* qu'on compare à *δαίωμα*, dans *gā-v-ām* = *βo-ῥ-ῶν* (v. § 12). L'a de *dādāmana* n'est pas le continuateur d'un *a* indo-européen: il indique simplement que la forme a passé dans la flexion thématique. Sur l'a de *madhu-pā-s* v. p. 177. — Le zend a tellement favorisé les formes fortes des racines en ā (ex.: *dāta*, *-çtāiti*, en regard du skr. *hitá*, *sthitī*) que c'est à peine si l'on peut encore constater que l'ī dont nous parlons est indo-iranien. On a cependant *vī-mita*, *çactō-miti* de *mā* « mesurer » et *pitar* « père »<sup>1</sup>. L'ī existe aussi dans l'anc. perse *pītā*. Il est à croire que les formes comme *fraorenata* et *pairibarcnañuha* que M. Justi place dans la 9<sup>e</sup> classe verbale sont en réalité thématiques. Leur *a* ne correspond donc pas à l'ī sanskrit.

## II. Racines contenant un ā médial.

Les phonèmes *λ* et *ρ*, suivis d'une consonne, ne se comportent pas autrement que lorsqu'ils terminent la racine. Le rapport de *λāθ* à *crā* est à cet égard celui de *πευθ* à *πλευ* ou de *δερκ* à *φερ*.

C'était donc une inconséquence de notre part que de dire, au chap. IV: les racines *dh<sub>abh</sub>*, *k<sub>ap</sub>*, tout en disant: la racine *stā*;

1. *Pitar* est, paraît-il, une fausse leçon. V. Hübschmann dans le dict. de Fick II<sup>2</sup> 799.

c'est  $dh_1abh$ ,  $k_1p$  (=  $dh_1a_1bh$ ,  $ka_1p$ ) qui sont les vraies racines. Mais cette notation, avant d'être motivée, n'aurait pu que nuire à la clarté.

C'est en grec que le vocalisme des racines contenant un  $a$  médial s'est conservé le plus fidèlement. Celles de ces racines qui finissent par une sonante, ainsi  $\theta\acute{\alpha}\lambda$ ,  $\delta\acute{\alpha}\nu$ , ne seront pas comprises dans l'étude qui suit. Elles trouveront une mention à la fin du paragraphe. — Tout d'abord nous devons déterminer la forme exacte des principales racines à considérer. Il est fréquent que des phénomènes secondaires la rendent à peu près méconnaissable.

Nous posons en principe que dans tout présent du type  $\mu\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$  ou  $a$  le droit de tenir la nasale de la syllabe radicale pour un élément étranger à la racine, introduit probablement par épenthèse. Bien que la chose ne soit point contestée, il est bon de faire remarquer que les présents comme  $\lambda\iota\mu\acute{\kappa}\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\pi\upsilon\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omicron\mu\alpha\iota$ , dans lesquels la nasale, d'après ce qui est dit p. 125, ne peut pas être radicale, rendent à cet égard le doute impossible.

I. 1. Rac.  $c\acute{f}\acute{\alpha}\delta$ . La nasale n'apparaît que dans  $\acute{\alpha}\nu\delta\acute{\alpha}\nu\omega$  pour  $*\acute{\alpha}\delta\nu\omega$ . Il n'est donc pas question d'une racine  $c\acute{f}\acute{\alpha}\nu\delta$ . 2. Rac.  $\lambda\acute{\alpha}\theta$ , prés.  $\lambda\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$ . Même remarque. Cf. p. 61. 3. Rac.  $\lambda\acute{\alpha}\phi$ . Le prés.  $\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$  se ramène à  $*\lambda\alpha\phi\nu\omega$ <sup>1</sup>. La thèse de M. J. Schmidt (Voc. I 118) est: 1° que la nasale de  $\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$  est radicale; 2° que  $\lambda\acute{\eta}\psi\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\lambda\eta\pi\acute{\tau}\omicron\varsigma$ , sont sortis des formes nasalisées que possède le dialecte ionien:  $\lambda\acute{\alpha}\mu\psi\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\lambda\alpha\mu\pi\acute{\tau}\omicron\varsigma$  etc. On pourrait demander, pour ce qui est du second point, pourquoi la même transformation ne s'est pas accomplie dans  $\lambda\acute{\alpha}\mu\psi\omega$  (de  $\lambda\acute{\alpha}\mu\psi\omega$ ), dans  $\kappa\acute{\alpha}\mu\psi\omega$ ,  $\gamma\upsilon\alpha\mu\pi\acute{\tau}\omicron\varsigma$ ,  $\kappa\acute{\lambda}\acute{\alpha}\gamma\acute{\epsilon}\omega$ ,  $\pi\lambda\alpha\gamma\kappa\acute{\iota}\omicron\varsigma$  etc. Mais ce serait peut-être trancher, à propos d'un cas particulier, une question extrêmement vaste. Nous devons donc nous contenter ici d'avancer que toutes les formes du verbe en question peuvent se rapporter à  $\lambda\acute{\alpha}\phi$ , que plusieurs en revanche ne peuvent pas être sorties de  $\lambda\alpha\mu\phi$ . De l'avis de M. Curtius, les formes ioniennes tirent leur nasale du présent par voie d'analogie. 4. Racine  $\theta\acute{\alpha}\phi$ . De quelque façon qu'on doive expliquer  $\theta\acute{\alpha}\mu\beta\omicron\varsigma$  (=  $*\theta\alpha\phi\nu\omicron\varsigma$ ?), l'aor.  $\acute{\epsilon}\tau\acute{\alpha}\phi\omicron\nu$  et le parf.  $\tau\acute{\epsilon}\theta\acute{\alpha}\pi\alpha$  indiquent que la nasale n'est pas radicale. Le rapprochement du skr.  $stambh$  est douteux, vu les phénomènes d'aspiration des mots grecs.

II. Racines qu'il faut écarter. 1. A la page 103 nous avons ramené  $\lambda\alpha\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$  à une racine  $\lambda\epsilon\gamma\chi$ . On s'explique facilement la formation de  $\acute{\epsilon}\lambda\eta\gamma\chi\alpha$  à côté de l'ancien  $\acute{\epsilon}\lambda\omicron\gamma\gamma\alpha$  par le parallélisme de  $\lambda\alpha\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\gamma\omicron\nu$  (=  $\lambda\acute{\eta}\gamma\gamma\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\eta}\gamma\omicron\nu$ ) avec  $\lambda\alpha\mu\beta\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\beta\omicron\nu$  (=  $\lambda\alpha\beta\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\beta\omicron\nu$ ). 2.  $\chi\alpha\nu\theta\acute{\alpha}\nu\omega$  pour  $\chi\alpha\delta\nu\omega$  (=  $\chi\eta\delta\nu\omega$ ) vient de  $\chi\epsilon\nu\delta$ , comme le prouve le fut.  $\chi\epsilon\acute{\iota}\sigma\omicron\mu\alpha\iota$ .

1. Devant  $n$ ,  $\rho h$  devient  $f$ ,  $v$ ,  $b$ ; puis  $\acute{\epsilon}\lambda\alpha\beta\omicron\nu$  prend  $b$  par analogie. Cf.  $\theta\iota\gamma\gamma\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\theta\iota\gamma\omicron\nu$  en regard de  $\tau\epsilon\acute{\iota}\chi\omicron\varsigma$ .

Le parfait n'est pas si bien conservé que pour  $\lambda\epsilon\gamma\chi$ : il s'est dirigé sur le présent et fait  $\pi\acute{\epsilon}\chi\alpha\rho\delta\alpha$  au lieu de \* $\pi\acute{\epsilon}\chi\alpha\rho\delta\alpha$ . — Les formes grecques se rattachant à  $\delta\acute{\alpha}\nu\omega$  conduiraient à une racine  $\delta\alpha\kappa$ ; mais les formes indiennes sont nasalisées. Or nous ne pouvons pas admettre de racine  $d\acute{\alpha}nk$  (v. p. 182). Il faut donc supposer que la racine est  $da_1nk$ . Alors  $\delta\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\delta\alpha\kappa\omicron\nu$ , sont pour  $\delta\acute{\alpha}\nu\omega$ ,  $\acute{\epsilon}\delta\acute{\alpha}\kappa\omicron\nu$ , et toutes les autres formes grecques, comme  $\delta\acute{\eta}\xi\omicron\mu\alpha$ ,  $\delta\acute{\eta}\gamma\mu\alpha$ , sont engendrées par voie d'analogie. Mais par là même on est autorisé à s'en servir, en les faisant dériver d'une racine fictive  $\delta\alpha\kappa$ . L' $\alpha$  du v. h<sup>t</sup>-all.  $zanga$ , d'après ce qui précède, est un  $a_2$ , non un  $a$ .

III. Il y a des couples de racines dont l'une a  $n$  ou  $m$ , l'autre  $\lambda$  pour coefficient sonantique, ex.:  $g_2a_1m$  et  $g_2a_1\lambda$  « venir ». Les seules qui nous intéressent ici sont celles du type B (p. 8). 1. Le grec possède à la fois  $\mu\epsilon\nu\theta$ , prouvé par  $\mu\epsilon\nu\theta\acute{\eta}\rho\alpha$ , et  $\mu\alpha\theta$ , prouvé par  $\acute{\epsilon}\pi\iota\text{-}\mu\acute{\alpha}\theta\acute{\eta}\varsigma$ . Les formes faibles comme  $\mu\alpha\theta\acute{\epsilon}\iota\nu$ ,  $\mu\alpha\theta\acute{\alpha}\nu\omega$  (\* $\mu\alpha\theta\omega$ ) peuvent, vu le vocalisme grec, se rapporter aux deux racines. 2.  $\beta\epsilon\nu\theta$  ( $\beta\acute{\epsilon}\nu\theta\omicron\varsigma$ ) et  $\beta\alpha\theta$  ( $\beta\acute{\eta}\sigma\sigma\alpha$ );  $\beta\alpha\theta\acute{\omicron}\varsigma$  peut appartenir à  $\beta\epsilon\nu\theta$  aussi bien qu'à  $\beta\acute{\alpha}\theta$  (v. p. 24). 3.  $\pi\epsilon\nu\theta$  et  $\pi\acute{\alpha}\theta$  (cf. p. 61). Quoique les formes  $\pi\acute{\eta}\sigma\omicron\mu\alpha$  =  $\pi\acute{\epsilon}\lambda\sigma\omicron\mu\alpha$  et  $\pi\acute{\eta}\sigma\alpha\varsigma$  =  $\pi\alpha\theta\acute{\omega}\nu$  ne représentent que sur de fausses leçons, l'existence de  $\pi\acute{\alpha}\theta$  est probable pour deux raisons; 1<sup>o</sup>  $\pi\epsilon\nu\text{-}\theta$  suivant l'opinion très-vraisemblable de M. Curtius, est une amplification de  $\pi\epsilon\nu$ . Or, à côté de  $\pi\epsilon\nu$ , nous avons  $\pi\eta$  ou  $\pi\acute{\alpha}$  dans  $\pi\acute{\eta}\text{-}\mu\alpha$ <sup>1</sup>. 2<sup>o</sup> Si les  $\alpha$  de  $\pi\acute{\alpha}\sigma\chi\omega$ ,  $\pi\alpha\theta\acute{\epsilon}\iota\nu$  etc. peuvent s'expliquer par une rac.  $\pi\epsilon\nu\text{-}\theta$ , en revanche l' $\alpha$  du lat.  $pa\text{-}t\text{-}ior$  suppose nécessairement une base  $pa$  et non  $pen$ <sup>2</sup>.

IV. Parmi les racines mal déterminées dont nous parlions à la p. 59, celle de  $\pi\acute{\eta}\gamma\gamma\nu\mu$  n'est peut-être pas un cas désespéré. Il n'est pas trop hardi de s'affranchir de la nasale du parfait gothique \* $fefanh$  ( $fai\acute{f}ah$ ) et de la rapporter comme celle du lat.  $panxi$  (cf.  $pepig\acute{i}$ ) à la formation du présent que présente le grec  $\pi\acute{\eta}\gamma\gamma\nu\mu$ . Ainsi nous posons la racine  $p\acute{\lambda}g$  (ou  $p\acute{\lambda}k$ ). En outre, pour ce qui regarde le grec, nous disons qu'il n'y a pas eu infection de la racine par la nasale du suffixe, que  $\pi\acute{\eta}\xi\alpha$  par exemple n'est pas pour «  $\pi\alpha\rho\acute{\xi}\alpha$  ». Ceci revient à contester que  $\pi\acute{\eta}\gamma\gamma\nu\mu$  soit pour

1. Pour le fait de l'amplification cf.  $\mu\epsilon\nu\text{-}\theta$  et  $\mu\acute{\alpha}\text{-}\theta$  qui viennent de  $men$  et  $m\acute{a}$  ( $\mu\acute{\eta}\tau\iota\varsigma$ ),  $\beta\epsilon\nu\theta$  et  $\beta\acute{\alpha}\theta$  qui viennent de  $g_2em$  et  $g_2\acute{a}$  etc. Curtius Grdz. 65 seq. Dans plusieurs cas l'addition du déterminatif date de la langue mère; ainsi  $\beta\epsilon\nu\text{-}\theta$ ,  $\beta\acute{\alpha}\text{-}\theta$ ,  $\beta\acute{\alpha}\text{-}\varphi$  ( $\beta\acute{\alpha}\pi\tau\omega$ ), ont des corrélatifs dans le skr.  $gam\text{-}bh$ ,  $g\acute{a}\text{-}dh$ ,  $g\acute{a}\text{-}h$ . D'autre: fois elle n'a eu lieu évidemment que fort tard comme dans le gr.  $\delta\alpha\varrho\text{-}\theta$  « dormir » ou dans  $\pi\epsilon\nu\text{-}\theta$ . Ces derniers cas, considérés au point de vue de l'histoire de la langue, ne laissent pas que d'être embarrassants. On ne voit guère par où l'addition du nouvel élément a pu commencer.

2. Nous nous en tenons à l'ancienne étymologie de  $\pi\alpha\theta\acute{\epsilon}\iota\nu$ . Dans tous les cas celle de Grassmann et de M. J. Schmidt ne nous semble admissible qu'à la condition d'identifier  $b\acute{u}dh$  non à  $\pi\epsilon\nu\theta$ , mais à  $\pi\acute{\alpha}\theta$ .

\*παγγυμι, \*παγγυμι, comme le veut M. J. Schmidt (Voc. I 145). Voici les raisons à faire valoir: 1° Bien que la règle doive faire en effet attendre \*πάγγυμι, les cas comme δείνυμι, ζεύγγυμι, montrent de la manière la plus évidente qu'il y a eu devant *-rr*, introduction secondaire de la forme forte. M. Schmidt, il est vrai, tient que *ει, εϖ*, sont eux-mêmes pour *εϖ, ϖν*, mais sur ce point l'adhésion de la plupart des linguistes lui a toujours fait défaut. 2° D'après la même théorie, ζήγγυμι serait pour \*ζᾶγγυμι (cf. ἐρράγγη). Donc les Doriens devraient dire ζᾶγγυμι, mais ils disent, au présent (Ahrens II 132), ζήγγυμι. Cela établit l'introduction pure et simple de la forme forte.

La loi qui préside à l'apparition de l'*a* long ne se vérifiera pas pour toutes les racines. Certains verbes, comme θάπτω ou λάπτω, ont complètement renoncé à l'*a* long. Nous reviendrons sur ces cas anormaux (v. p. 157 seq.).

Nous passons à l'examen des principales formations verbales. Sauf une légère inégalité au parfait actif, le verbe λάθω conserve le paradigme dans sa régularité idéale. Comparez

φένγω	ἐφυγον	πέφευγα	πεφυγμένος	φεύξομαι	φνκτός
λάθω <sup>1</sup>	ἔλαθον	λέλαθα	λελάσμενος	λάσομαι	-λάστος
(leathō)	(clathon)	(leclatha)	(leclasmēnos)	(lea(th)somai)	(lastos)

PRÉSENT DE LA 1<sup>e</sup> CLASSE (cf. p. 126). Outre λάθω, on a θάγω, κάθω, τάχω, ἄδομαι, puis σήπω et τμήγω dont l'η, vu ἐσάπην et τμάγεν, représente *ā*, et sans doute aussi δήω. Avec ρ: κλώθω, τρώγω, φάγω; de plus ῥώ(σ)ομαι, χώ(σ)ομαι (p. 173). Curtius Verb. I<sup>2</sup> 228 seq. Sur le prés. δήκω v. ibid.

AORISTE THÉMATIQUE (cf. p. 9, 20). En regard des présents λάθω, ἄδομαι, \*τμάγω (τμήγω) on a: ἔ-λάθο-ν, ε-ῥᾶδο-ν, δι-ἐ-τμάγο-ν. Il est permis de restituer à πτάκων un présent \*πτάκω. La longue de πτήσσω est incompatible en principe avec la formation en *-γω*. L'origine récente de ce présent est donc aussi transparente que pour φάξω à côté de φάγω. La longue des présents fait défaut pour ἔ-λάβο-ν, ἔ-λάκο-ν, simplement parce que ces présents ne suivent point la 1<sup>e</sup> classe; au parfait l'*ā* long

1. La rac. λᾶθ est sortie de *lā* (p. 61) comme πλη-θ de πλη, mais le paradigme qui lui a été imposé était ancien. — Il va sans dire que *leathō* est une transcription schématique, destinée seulement à mettre en évidence la composition de l'*ā* long; à l'époque où les éléments de cet *ā* étaient encore distincts, l'aspirée eût été probablement *dh*.

reparaîtra. De ζωc vient ζούσθω pour ζοσέ-σθω (Grdz. 611). Sur les aoristes isolés tels que ἐφαγον v. p. 161.

L'AORISTE THÉMATIQUE REDOUBLÉ (cf. p. 10, 20) a le même vocalisme radical que l'aoriste simple: λέ-λάθω-ν, λε-λάβέ-σθαι, λε-λάκω-ντο, πε-πάγο-ίην (Curtius Verb. II 29). Au contraire ἐμέ-μηκο-ν est un plus-que-parfait (ibid. 23).

Même affaiblissement à L'AORISTE DU PASSIF EN -η (cf. p. 46 i. n.): de cāp ἐ-σάπη-ν, de tāk ἐ-τάκη-ν, de tmāγ τμάρη-ν. De Für, Homère emploie à la fois ἄγη et ἐ-άγη.

A L'AORISTE NON-THÉMATIQUE (cf. p. 21, 146) ἄσ-μενος est à cFād ce que χύ-μενος est à χευ.

PARFAIT. Aux principaux présents à voyelle longue cités ci-dessus correspondent les parfaits λέ-λάθ-α, κέ-κᾶθ-α, τέ-τᾶκ-α, ἔ-ᾶθ-α (lié par le sens à ἀνδάνω), σέ-σηπ-α, soit \*σέ-σᾶπ-α. — Répondant à des présents de diverses formations qui contiennent une voyelle longue: με-μηκ-ώς (μηκάουμαι), ἔ-πηγ-α (πηήσσω), ἔ-ᾶγ-α (ἄγνυμι), πέ-πηγ-α (πήγνυμι) etc. — Répondant à des présents de diverses formations qui contiennent une voyelle brève: λέ-ληκ-α (λάσκω), εἰ-ληφ-α (λαμβάνω), κέκηφε Hes. (καπύω) et d'autres, comme πέφηνα, qui se trouvent appartenir au genre de racines dont nous faisons abstraction provisoirement (v. p. 151). Le parf. τέ-θηπ-α n'a point de présent proprement dit.

Soit à l'aoriste, soit ailleurs, les racines de tous les parfaits précités présentent quelque part un *a* bref. La longue au parfait singulier est normale, puisque cette formation veut la racine pleine. Mais nous avons  $\bar{a}_1$ , et la règle demande  $\bar{a}_2$ : on devrait trouver «λέλωθα» etc. de même que pour les racines finissant par  $\bar{a}$  on attendrait «βέβωκα, ἔστωκα» etc. (p. 149). C'est là un des cas assez fréquents où le phonème  $\bar{a}_2$  manque à l'appel et où il est difficile de décider comment au juste il a dû disparaître. Est-ce que, avant la contraction, ea s'est substitué à oa? Nous voyons de même la diphthongue ou, sur le point de périr, se faire remplacer par ευ. Y a-t-il eu au contraire une réaction du présent sur le parfait postérieure à la contraction? On pourrait recourir à une troisième conjecture: la présence de  $a_2$  à la première personne n'étant garantie par aucun fait décisif (p. 72), la flexion primitive a peut-être été: 1<sup>o</sup> p. λέλᾶθα, 3<sup>o</sup> p. \*λέλωθε; plus tard l' $\bar{a}$  se serait généralisé. Quoi qu'il en soit, nous possédons encore

des vestiges de l'ω du parfait qui ne semblent point douteux: ce sont les formes doriques *τεθωγμένοι· μεμεθυμένοι, τέθωκται· τεθύμωται* (Hes.) de *θάγω*.<sup>1</sup> L'ω s'est communiqué à l'aoriste dans *θῶξαι* et *θωχθείς* (Ahrens II 182). Du reste, même dans *τέθωκται* et *τεθωγμένοι*, il ne peut être qu'emprunté au singulier de l'actif qui, par hasard, ne nous est pas conservé. De plus, à côté de *ἄναξ*, on a le parf. *ἄνωγα*. Cette forme sans doute pourrait être plus probante si l'on en connaissait mieux la racine.

Au pluriel, au duel, au participe, et dans tout le moyen l'ā long ne peut pas être ancien. La flexion primitive était: *τέθᾱγα* ou *τέθωγα, τέθωγας, τέθωγε, \*τέθᾱγμεν, \*τεθᾱγώς*; moy. *\*τέθᾱγμαί*. Les témoins de la forme faible sont les participes féminins homériques *λελάκνῑα, μεμᾱκνῑαι*; on peut citer aussi *τεθᾱλνῑα, σεσᾱρνῑα* et *ἄρᾱρνῑα* (Curtius Verb. II 193). Le masculin a toujours η, peut-être en raison des exigences du vers. En tous cas cette différence n'est pas originaire.— A côté de *πέκηφε*, on a *κεκᾱφηώς*, et le moyen de *λέληθε* est dans Homère *λέλᾱσται*, part. *λελάσμενος*.

**AORISTE SIGMATIQUE ET FUTUR** (cf. p. 128 seq.). Les formes sont régulières: *λάσομαι* de *λάθω*; *τάξω* de *τάκω*; *ἦσατο* (Hom.) de *ἄδομαι*; *πάξω, ἐπᾱξα* de *πάγνυμι*; *ἐπᾱξα* de *πάσσω*; — *δάξομαι, ἐδηξάμην* (dans Hippocrate d'après Veitch) de *δάκνω*; *λάψομαι* de *λαμβάνω*.

Parmi les **FORMATIONS NOMINALES**, nous considérons d'abord celles où se montre *z*<sub>2</sub>. Cf. p. 181.

Thèmes en -ο et en -η. De *fāγ* «briser», *κυματ-ωγή*. Malheureusement on pourrait supposer une contraction de *κυματο(ς)αγή*; mais la même racine donne encore *λωγή* (Grdz. 531). La racine qui est dans le lat. *capio* forme *κόπη*. *Λάβη* en regard de *lābes* (les deux mots ne peuvent guère être identiques). De *māk*, dans *μᾱκόαω* (et non *μακκοάω*, v. Pauli K. Z. XVIII 14, 24), vient *μᾱκος*; de *ptāk*, *πτωχός*. De *θαάσσω*, *θόωκος*. Sous le rapport du vocalisme radical, le gr. *ώμός* est au lat. *amarus* ce que -*λοιγός* par exemple est à *λιγανός*. A *ψήχω* appartient *ψᾱχος· γῆ ψαμμᾱδης*; l'*α* se trouve dans *ψᾱκτῆρ* etc.<sup>2</sup> Si l'on

1. Pour la signification v. Ahrens II 343.

2. Il est vrai qu'il y a aussi un verbe *ψάχω* dont le rapport avec *ψήχω* n'est pas bien clair.

rattache *ὠκός* à la rac. *ἀκ*, il a *a<sub>2</sub>*. L'*ω* de *ἀγωγός* et *ἀκοκή* aurait une plus grande valeur sans la reduplication.

Thèmes sans suffixe. De même que *φλεγ* donne *φλόξ*, de même *πτάκ* donne *πτάξ*. De *θαπ* ou *θαφ* «admirer» vient *θώψ* «le flatteur» comme cela ressort de *θήπων· εξαπατῶν, κολακεύων, θανμάζων* et d'autre part de cette définition de *θώψ*: *ὁ μετὰ θανμασμοῦ ἐγκωμιαστής* (Hes.). Le verbe *θώπτω* ne peut être qu'un dérivé de *θώψ* comme *πτώσσω* l'est de *πτάξ*.

Thèmes de diverses formations. A côté de *ἀχλύς*: *ὠχρός*; cf. *χώρα* (p. 138). A côté de *λάγνος*: *λωγός· πόρνη*; cf. *ὀλιάς, νομιάς, σποριάς, τοκάς* etc. M. Bugge (Stud. IV 337) rapporte *νώγαλον* «friandise» à un verbe qui a dû être en germanique \**snaka*, \**snōk*. On a réuni *κνώδαλον* (et *κνώδων*) à *κνωδίλλεται· κνήθεται*; toutefois *κνώψ, κνωπεύς*, en sont bien voisins. *Πρωτεύς* vient peut-être de la rac. *pr.it* qui est dans le goth. *fraþjan*.

Les exemples de *ā* pour *ω* ne manquent pas: *θαγ* donne *θηγός, θαπ* *θηπόν· θανμαστόν*; *τᾶγ* *τᾶγός* (cf. *ἐτάγην*); *Fāγ* forme, en même temps que *κυματ-ωγή, ναυ-αγός* et *ἡγόν· κατταγός*.

De même, *φερ* donnant *φορέω*, *λακ* devrait donner «*λωκέω*». La forme réelle est (*ἐπι*)*ληκέω*: elle est régulière pour la quantité de la voyelle, irrégulière pour sa qualité. Même remarque pour *ἀγέομαι, θαλέω* etc.

Les FORMATIONS DU DEGRÉ 1 auront dans nos racines *a<sub>1</sub>*.

Thèmes en *-man* (cf. p. 130): *ἐπι-λάσμων; λῆμμα, δῆγμα, πῆγμα* (Eschyle).

Thèmes en *-as* (cf. p. 129): *ἄδος, κᾶδος, μᾶκος, ἀ-λαῖθής, ἐν-(f)ᾶχής* (cf. *ἰᾶχη*). Les suivants, plus isolés, ne sont pas accompagnés de formes ayant l'*α* bref: *μᾶχος, ἄπος* (fatigue, dans Euripide); *ἀ-ξηχής, ἀ-σκηθής, κῆτος, τῆθος*. Exemple contenant *ο*: *νωθής* en regard de *νόθος*.

La meilleure preuve de la postériorité de formations comme *θάλος, μάθος* (Eschyle), ce sont les composés *νεοθηλής, ἐπιμηθής*, où subsiste la longue. C'est ainsi encore que l'homérique *εὐπηγής* est remplacé plus tard par *εὐπᾶγής*. Peut-être la brève de *ἄγος* = skr. *āgas* (p. 117) comporte-t-elle une explication analogue malgré l'isolement de ce mot.

Thèmes en *-yas* (cf. p. 130). On a le superl. *μάκιστος* qui est à *μακρός*, ce que le skr. *kṣépīstha* est à *kṣīprá*. Quant à l'*ā* long

qui se manifeste dans l'accentuation de comparatifs neutres *μᾶσσον*, *θᾶσσον*, *μᾶλλον*, il est prudent de ne rien décider à son égard, d'autant plus que le dialecte homérique n'admet pas l'*η* dans ces formes. M. Ascoli, d'accord en cela avec d'autres savants, les explique par la même infection qu'on observe dans *μειζών* (Kritische Studien p. 129). M. Harder (*De alpha vocali apud Hom. producta*, p. 104) cite des témoignages pour l'accentuation *μᾶσσον* et *μᾶλλον*.

LES THÈMES QUI REJETTENT *a*<sub>1</sub> AURONT *A* AUTOPHTHONGUE:

Thèmes en *-α*. Certains d'entre eux comme *σφοδρός*, *ὄχρος* (p. 156) prennent *a*<sub>2</sub>. Une seconde série affaiblit la racine, par exemple *λιβρός*, *πικρός*, *σιφρός*, de *λειβ*, *πικ*, *σειφ*; *λυγρός*, *ψυδρός*, de *λευγ*, *ψευδ*; *ἐλαφρός* de \**λεγχ*; sanskrit *ksiprā*, *chidri* de *kserp*, *ched*; *zukrī*, *zubhrī* de *zō*, *zobh*; *grdhri*, *syprī* de *gardh*, *sarp*; germanique *digra-* «épais» de *deig*; indo-européen *rudhrā* «rouge» de *ra*, *udh*. De même, *cāp*, soit *sa<sub>1</sub>ip*, fait *σᾶπρός*; *māk* fait *μᾶκρός*; *lāth* donne *λάθρα*. On peut placer ici *τάκερός* de *tāk* et *πᾶγερός* de *pāt*, si l'*ε* y est anaptyctique; *ἄκρος* de *āk* est régulier aussi, sauf l'accentuation.

Thème en *-ι* (cf. p. 15, 23): *ταχύς*.

Thèmes en *-ια* (cf. p. 14, 23, 149). La forme faible est devenue très-rare, mais *ἄ-λαστος* de *lāth* et le verbe *πακτώ* à côté de *πᾶκτός* en sont de sûrs témoins. Il n'y a pas à s'étonner des formes comme *τᾶκτός*, *λᾶκτός*, *πᾶκτός*, plus que de celles comme *φενκτός* qui, elles aussi, remplacent peu à peu le type *φενκτός*.

Revenant aux formations verbales, nous examinons le vocalisme des racines dont le présent se fait en *-γω* ou en *-τω*.

En sanskrit la 4<sup>e</sup> classe verbale affaiblit la racine. En grec les formes comme *νίζω*, *σιζώ*, *κλύζω*, *βάλλω* de *βελ*, *καίνω* de *κεν* (p. 103) et beaucoup d'autres attestent la même règle.<sup>1</sup> Rien de plus normal par conséquent que l'*ᾶ* bref de *ᾶζομαι*, *βάζω*, *σάττω*, *σφάζω*, *χάζω* etc. Les formes comme *πτήσσω*, *φάζω* (cf.

1. Il est naturel que cette formation, une fois qu'elle eut pris l'immense extension qu'on sait, ne se soit pas maintenue dans toute sa rigueur. Evidemment un grand nombre de verbes de la 1<sup>re</sup> classe ont, sans rien changer à leur vocalisme, passé dans la quatrième. Ainsi *τείρω*, cf. lat. *tero*, *δείρω* à côté de *δέρω* (quelques manuscrits d'Aristophane portent *δαίρω* qui serait régulier), *φθειρω* (dor. *φθαίρω*) etc.



φώγω) sont aussi peu primitives que τείρω (v. p. 157 i. n.). πήτω paraît ne s'être formé qu'en pleine époque historique (Curtius Verb. I<sup>er</sup> 166).

Les présents en -τω sont analogues: ἄπτω, βέπτω, δάπτω, θάπτω, λάπτω, σκάπτω etc. montrent l'*α* bref. Seul σκήπτω enfreint la règle, car pour θώπτω (p. 156) et σκώπτω, on peut sans crainte y voir des dénominatifs; cf. παίζω, παίγμα, παίγνιον venant de παίς.

Dans les temps autres que le présent, les verbes en -γω et en -τω restent en général sans gradation (nous adoptons pour un instant cette désignation des formes pleines de la racine). C'est la solidarité qui existe entre les différentes formes du verbe à cet égard que fait ressortir M. Uhle dans son travail sur le parfait grec (*Sprachwissenschaftl. Abhandlungen hervorgegg. aus G. Curtius' Gramm. Ges.* p. 61 seq.). Mais, au lieu d'attribuer à certaines racines et de refuser à d'autres une *faculté inhérente de gradation*, ainsi que le fait l'auteur, il faut dire au contraire que lorsque la gradation fait défaut, c'est qu'elle s'est perdue. Qu'est-ce qui a occasionné sa perte? C'est précisément, si nous ne nous trompons, l'existence d'un présent sans gradation, comme ceux en -γω et en -τω.

Ainsi l'analogie de σφάζω, βέπτω, θάπτω, λάπτω, σκάπτω etc. a peu à peu étouffé les formes fortes comme \**λᾶπ* ou \**σῶπ*. Les parfaits font λέλαφα, ἔσκαφα, les futurs λᾶψω, σκάψω etc. Les verbes contenant *ι* et *υ*, comme στίζω, πτίσσω, νίπτω, κνίπτω, τύπτω, se comportent de même, c'est-à-dire qu'ils n'admettent nulle part la diphthongue<sup>1</sup>. Ces anomalies ne font donc pas périlcliter la théorie du phonème *λ*. D'ailleurs il y a des exceptions: κάπτω (Hes.): κέκηφα; τάσσω (τέταχα): τᾶγός; ἄπτω: ἠπάομαι (Curtius); καγλίζω: κέγλᾶδα.

Les présents à nasale comme λαμβάνω, ἀνδάνω, δάννω, n'exercent pas la même influence destructive sur le vocalisme de leurs racines. Cela tient au parallélisme presque constant de ces formations avec les présents à «gradation» (λιμπάνω, λείπω; λανθάνω, λήθω), grâce auquel il s'établit une sorte d'équivalence

1. Il est vrai qu'au parfait l'*ι* et l'*υ* subissent ordinairement un allongement (κέκηφα), mais cela est tout différent de la diphthonguaison, et l'*ᾶ* long ne se peut jamais mettre en parallèle qu'avec la diphthonguaison.

entre les deux formes. Pareillement le prés. *λάσσω* laisse subsister le parf. *λέληκα*.

Nous passons à l'examen des principales formations verbales dans les langues européennes autres que le grec.

**PARFAIT.** Le germanique nous présente *ō*: goth. *sok*, *hof*. L'*ō* doit être du degré 2 et correspondre à l'*ω* régulier de *τε-θωγ-*, non à l'*ā* hystérogène de *τέ-τᾶν-ε*. Par la même unification que nous avons vue en grec, l'*ō* du singulier s'est répandu sur le pluriel et le duel, et l'on a *sokum*, *soku*, au lieu de *\*sakum*, *\*saku*. De même l'optatif devrait faire *\*sakjau*. Le participe passif, dont le vocalisme est en général celui du parfait pluriel, fait encore *sakans*. Il y a une proportion rigoureuse entre *sok*: *sakans* et *bait*: *bitans*. Un autre reste de la forme faible, c'est *magum* dont nous avons parlé à la page 64.

Le latin a *scābi*, *ōdi*, *fodi*; l'irlandais *ro-gād* (prés. *guidiu*).

**PRÉSENT DE LA 1<sup>e</sup> CLASSE** (v. p. 153). Latin *lābor* (cf. *lābare*), *rādo*, *vādo* (cf. *vādum*), *rōdo*<sup>1</sup>.

Goth. *blota* et *hvopu*. Ici *ō* est du degré 1. — Le parf. *hvaihvop* (*\*baiblot* ne nous a pas été conservé) a gardé la reduplication, afin de se distinguer du présent. Si le germanique faisait encore la différence entre *ā<sub>2</sub>* et *ā<sub>1</sub>*, cela n'eût pas été nécessaire.

Paléoslave *padq*, *pasq*. — Lithuanien *mōku*, *szōku*, et aussi sans doute plusieurs verbes qui suivent à présent d'autres formations, comme *kōsiu* «tousser» (cf. skr. *kāsate*), *osziū*, *kōszū*, *drōziū*, *glōbiū*, *vōkiū*; *bōstu*, *stokstiū*. Schleicher Lit. Gr. 235 seq.

**PRÉSENT EN -ya.** Goth. *fraħja*, *hafja*, *hlahja*, *skaħja* etc.; lat. *capio*, *facio*, *gradior*, *jacio*, *lacio*, *quaiio*, *patior*, *rapio*, *sapio*, *fodio*. Ces formes sont régulières (v. p. 157).

Il faut mentionner en lithuanien *vagiū* «dérober» et *smagiū* «lancer», dont les infinitifs sont *vōgti*, *smōgti*.

**PRÉSENTS DU TYPE ἄγω.** Plus haut nous avons omis à dessein de parler de cette classe de présents grecs, parce qu'il convient que les traiter conjointement avec ceux des langues congénères.

En germanique c'est la formation la plus commune: goth.

1. *Trāho* paraît bien n'être qu'un composé de *veho*.

*draga, hluša, skaba, hvala* etc. — Le latin la préfère aux présents à voyelle longue comme *vado*, mais l'emploie moins volontiers que la forme en *-io*. Il a *ago, cado, scabo, loquor*; puis des exemples où la consonne finale est une sonante, *alo, cano*; enfin les présents rares *tago, pigo; olo, scato* (Neue Formenl. II<sup>2</sup> 423). Les deux derniers, bien qu'ils appartiennent à la langue archaïque, sont probablement secondaires<sup>1</sup>. — Le grec n'a que *ἀγω, γλάφω, γράφω, μάχομαι, ὄθομαι*, et les formes très-rares *ἄχομαι, βλάβομαι*<sup>2</sup>. — On trouve dans les verbes lithuaniens énumérés dans la grammaire de Schleicher: *badù, kasù, lakù*<sup>3</sup>, *plakù*. Enfin le paléoslave, si nous ne nous trompons, a seulement *boda* et *moga*.

Nous n'hésitons pas à dire que ces présents ont subi un affaiblissement dans leur racine.

Il n'y a aucun motif pour s'effrayer de cette conséquence forcée des observations précédentes. Il est indubitable que *κλύω, λίτομαι*, et d'autres présents grecs sont des formes faibles. D'ailleurs si, plutôt que d'admettre cet affaiblissement, on renonçait au parallélisme de *λήθω* avec *πέτομαι, λείπω*, on arriverait, contre toute vraisemblance, à faire ou de *λήθω* ou de *μάχομαι* un type à part ne rentrant dans aucune catégorie connue.

A cela s'ajoutent les considérations suivantes.

L'indo-européen a eu évidemment deux espèces de thèmes verbaux en *-a*: les premiers possédant la racine pleine et paroxytons, les seconds réduisant la racine et oxytons. Rien ne permet de supposer que l'un des deux caractères pût exister dans un même thème sans l'autre.

En sanskrit et en zend, les oxytons de la langue mère donnent des aoristes et des présents (6<sup>e</sup> classe). En grec il n'y a point de présents oxytons, et un thème ne peut être oxyton qu'à la condition d'être aoriste. Nous devons donc nous attendre, sans décider d'ailleurs si la 6<sup>e</sup> classe est primitive ou non, à ce que les thèmes faibles, lors même qu'ils ne seraient pas attachés à un second thème servant de présent, aient une certaine tendance à se fléchir à l'aoriste. Et les thèmes du type *λιπε-*, où nous pouvons con-

1. On ne connaît pas le présent de *rabere*; celui de *apere* paraît avoir été *apio*.

2. Il est douteux que *γλάω* et *λάω* soient pour *γλασ ω* et *λασ-ω*.

3. Dans son glossaire Schleicher donne *lakù*.

trôler l'affaiblissement de la racine, vérifient entièrement cette prévision. A côté des présents  $\gamma\lambda\acute{\upsilon}\phi\epsilon\upsilon\nu$ ,  $\kappa\lambda\acute{\upsilon}\epsilon\upsilon\nu$ ,  $\lambda\acute{\iota}\tau\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ ,  $\sigma\acute{\iota}\chi\epsilon\upsilon\nu$ <sup>1</sup>,  $\tau\acute{\upsilon}\chi\epsilon\upsilon\nu$  (Hes.), ils donnent les aoristes  $\delta\acute{\iota}\kappa\epsilon\upsilon\nu$ ,  $\acute{\epsilon}\lambda(\nu)\theta\acute{\epsilon}\iota\nu$ ,  $\mu\upsilon\kappa\epsilon\upsilon\nu$ ,  $\sigma\upsilon\nu\gamma\epsilon\acute{\iota}\nu$ ,  $\beta\rho\alpha\chi\acute{\epsilon}\iota\nu$  (=  $\beta\rho\chi\epsilon\acute{\iota}$ ).

De ce qui précède il ressort que les différents présents grecs pour être vus sous leur vrai jour, doivent être jugés conjointement aux aoristes isolés de même forme radicale, lorsque ces aoristes existent.

Or pour le type  $\mu\alpha\chi\epsilon$  ils existent. A côté des présents  $\acute{\alpha}\gamma\epsilon\upsilon\nu$ ,  $\acute{\alpha}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ ,  $\beta\lambda\acute{\alpha}\beta\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ ,  $\gamma\lambda\acute{\alpha}\phi\epsilon\upsilon\nu$ ,  $\gamma\rho\acute{\alpha}\phi\epsilon\upsilon\nu$ ,  $\mu\acute{\alpha}\chi\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ ,  $\omicron\theta\epsilon\sigma\theta\alpha\iota$ , on a les aoristes isolés  $\mu\alpha\kappa\acute{\epsilon}\iota\nu$ ,  $\tau\alpha\phi\acute{\epsilon}\iota\nu$  (être étonné),  $\phi\alpha\gamma\acute{\epsilon}\iota\nu$ ,  $\phi\lambda\alpha\delta\acute{\epsilon}\iota\nu$  (se déchirer). Et si cette propension à se fléchir à l'aoriste était chez le type  $\lambda\acute{\iota}\tau\epsilon$  un signe de l'affaiblissement radical, n'avons-nous pas le droit de tirer la même conclusion pour le type  $\mu\alpha\chi\epsilon$ ?<sup>2</sup>

1.  $\sigma\acute{\iota}\chi\omicron\nu\alpha\iota$  donné par Hésychius a été restitué dans le texte de Sophocle, Antigone v. 1129. — Le nombre des présents de cette espèce est difficile à déterminer, certains d'entre eux étant très-rares, comme  $\lambda\acute{\iota}\beta\epsilon\iota$ ,  $\lambda\acute{\iota}\beta\omicron\nu$  pour  $\lambda\epsilon\acute{\iota}\beta\epsilon\iota$ , d'autres, comme  $\gamma\lambda\acute{\iota}\chi\omicron\mu\alpha\iota$ , que plusieurs ramènent à \* $\gamma\lambda\acute{\iota}\sigma\omicron\mu\alpha\iota$ , étant de structure peu claire, d'autres encore comme  $\lambda\acute{\iota}\omega$  devant être écartés à cause de l' $\acute{\omega}$  long du sanskrit.

2. Pour saisir dans son principe le fait employé ici comme argument, il faut en réalité une analyse un peu plus minutieuse.

Tout d'abord, il semble qu'on doive faire une contre-épreuve, voir si les thèmes contenant  $\epsilon$  ne se trouvent pas dans le même cas que ceux contenant  $\alpha$ . Cette contre-épreuve est impossible *a priori*, vu qu'un thème contenant  $\epsilon$  est fort, et qu'un aoriste fort ne peut qu'être hystérogène. L'aoriste régulier des racines contenant  $\epsilon$  a toujours la forme  $\pi\tau\text{-}\epsilon$ .

En revanche le soupçon d'une origine récente ne saurait atteindre les aoristes tels que  $\phi\alpha\gamma\acute{\epsilon}\iota\nu$ , vu leur ressemblance avec le type  $\lambda\alpha\theta\acute{\epsilon}\iota\nu$  de  $\lambda\acute{\eta}\theta\omega$ . Le fait se résume donc à ceci: au temps où l'aoriste était pur de formes fortes, où il ne contenait que des formes faibles ou des formes dont on ne sait rien, les différentes espèces de thèmes dont il s'agit se répartissaient de la manière suivante entre l'aoriste et le présent:

Présent	$\pi\acute{\epsilon}\tau\epsilon$	$\lambda\acute{\iota}\tau\epsilon$	$\mu\acute{\alpha}\chi\epsilon$
Aoriste	—	$\delta\acute{\iota}\kappa\acute{\epsilon}$	$\phi\alpha\gamma\acute{\epsilon}$

Pour que les thèmes du type  $\mu\alpha\chi\epsilon$  pussent comme ceux du type  $\lambda\acute{\iota}\tau\epsilon$  et à l'encontre de ceux du type  $\pi\acute{\epsilon}\tau\epsilon$  se fléchir comme oxytons (soit à l'aoriste), ils devaient être des thèmes faibles.

Du reste nous ne demanderions pas mieux que de donner pour un instant droit de cité aux aoristes isolés contenant  $\epsilon$ , et de faire le simulacre de la contre-épreuve. On n'en trouverait qu'un seul:  $\acute{\epsilon}\lambda\acute{\epsilon}\iota\nu$  ( $\acute{\epsilon}\acute{\omicron}\phi\acute{\epsilon}\iota\nu$  =  $f\epsilon$ -

Tout parle donc pour que *μάχομαι* soit un présent exactement semblable à *λίτομαι*. Depuis quelle époque ces thèmes faibles se trouvent-ils au présent? C'est là en définitive une question secondaire. Si l'on admet dans la langue mère une 6<sup>e</sup> classe des présents, *λίτομαι*, *μάχομαι*, pourraient être fort anciens et n'avoir fait qu'abandonner leur accentuation première. Nous croyons cependant, comme nous y faisons allusion plus haut, que dans la première phase du grec, tous les anciens oxytons, quel qu'ait été l'état de choses primitif, ont dû passer d'abord par l'aoriste, que par conséquent les présents du type *λίτομαι* sont en tous cas de seconde génération. Les cas comme celui de *ἐλ(υ)θῆεν* qui a mieux aimé rester dépourvu de présent que de changer d'accentuation recommandent cette manière de voir. Mais en même temps il est probable que dès une époque plus ancienne que la langue grecque certains thèmes du type *μαχε-* (*age-* par exemple), cessant d'être oxytons, s'étaient ralliés aux présents comme *ἠέρε-*.

Passons aux verbes latins. Pour deux d'entre eux, *tago* et *pingo*, M. Curtius a victorieusement établi qu'ils ne sont rien autre chose que d'anciens aoristes. Voy. notamment Stud. V page 434. Il est vrai que ce sont les seuls exemples qui soient accompagnés d'une seconde formation (*tango*, *pango*). Mais sur ce précédent nous pouvons avec quelque sécurité juger *cado*, *scato*, *cano*, *loquor*; ce dernier du reste est en grec *λαλέειν*, non «*λάκειν*». Il reste seulement *ago*, *scabo* et *alo* qui, ayant leur pendant dans les idiomes congénères, paraissent appartenir au présent depuis plus longtemps.

En abordant le germanique, la question de savoir si l'indo-européen a eu des présents de la 6<sup>e</sup> formation prend plus d'importance que pour le grec et le latin. Si l'on répond affirmativement, il n'est besoin de longs commentaires: *saka* est un présent de la 6<sup>e</sup> classe, et la seule chose à faire admettre c'est que le ton, cédant à l'attraction des autres présents, s'est porté de bonne heure sur la racine (*hláfa*, *skáfa* etc.). Dans tous les cas le germanique a reçu des périodes antécédentes quelques présents de *υρ-βέν*), en revanche le présent est peuplé littéralement de ces formes. Mais cette confrontation, qui a l'air très-concluante, n'aurait à notre point de vue qu'une valeur relative.

cette espèce, ainsi que le font conclure goth. *skaba* = lat. *scabo*, *graba* = gr. *γράφω*, norr. *aka* = gréco-it. *agō*. Mais il n'en est pas moins vraisemblable que la majorité soit issue de l'aoriste. C'est même la seule hypothèse possible pour goth. *ƿaha*, cf. *τάκω* (p. 63); norr. *vaiða*, cf. lat. *vādo*; anglo-s. *bace*, cf. *φάγω*. Les formes comme *ƿaha* nous reportent donc à une époque où l'aoriste germanique existait encore, et il n'est pas difficile de comprendre pourquoi, tandis que le thème *beuge-* (*biuga*) se conservait à l'exclusion de *buge-*, l'inverse avait lieu pour *ƿaha-*. Depuis la confusion des phonèmes  $\bar{a}_1$  et  $\bar{a}_2$ , l'*ō* du prés. \**ƿvōha* (*τάκω*) ne différait plus de l'*ō* du parf. *ƿvōh* (ou *ƿveƿvōh*). Au contraire le thème *ƿvaha-* offrait un excellent *ablaut*, qui devait s'établir d'autant plus facilement que les verbes en *-ya* comme *haffja hōf* en donnaient déjà l'exemple.

Je ne pense pas que les formes, peu nombreuses du reste, du letto-slave fassent quelque difficulté sérieuse.

Tout cela pourra paraître suggéré par les besoins du système. Quelle nécessité y a-t-il après tout de soutenir que *saka*, *ἀγω*, doivent appartenir à une autre formation que *φάγω*? C'est cette nécessité, urgente à nos yeux, que nous voudrions accentuer d'une manière bien précise. Le présent n'est qu'un cas particulier. Qu'on considère l'ensemble des formations, et l'on verra apparaître un trait caractéristique des racines contenant  $\bar{a}$ , trait inconnu à la grande classe des racines dont la voyelle est *e*, la faculté d'allonger la voyelle<sup>1</sup>. On peut avoir sur *saka* et *ἀγω* telle opinion qu'il plaira. Seulement quand leurs racines font *sōk* et *ἀγέομαι* dans le même temps que *bher* fait *bār* et *φορέω*, il y a là un phénomène tellement extraordinaire qu'il s'agit avant tout et à tout prix de s'en rendre compte. Or l'hypothèse proposée pour *saka* n'est que l'explication indirecte de *sōk*. La tentative peut n'être pas réussie; en tous cas elle est motivée.

Notre hypothèse sur cette faculté d'allonger la voyelle est connue par ce qui précède. Il sera permis de renvoyer le lecteur qui voudra apprécier jusqu'à quel point la propriété de l'allonge-

1. Sans doute il y a aussi des  $\bar{a}$  longs, mais dans un nombre de racines extrêmement limité et qu'il serait injustifiable de vouloir confondre avec le type *bher*. Nous abordons ces racines à la p. 166.

ment est inhérente aux racines contenant  $a$  ou  $\varphi$  au travail déjà cité de M. Fick qui traite de l' $\bar{a}$  long européen (Beitr. de Bezenb. II 193 seq.). Du reste nous ne nous sentons point en état de dire dans chaque cas pourquoi l'on trouve une brève ou une longue, comme nous avons cru en effet pouvoir le faire pour les formations relativement très-transparentes qui ont été analysées plus haut. Les remarques qu'il nous reste à faire ne porteront donc point sur le détail.

Les matériaux relatifs à la permutation  $\bar{a} : a$  et  $\bar{o} : o$  dans le latin se trouvent réunis chez Corssen Ausspr. I<sup>er</sup> 391 seq. En voici quelques exemples: *com-pāges* : *pāgo*; *ācer* : *acies*; *ind-āgare* : *ago*; *sāgio* : *sagax*; *con-tāgio* : *tagax*; *lābor* : *labare*. L' $o$  de *prae-co* venant de *cano* serait-il un exemple de  $\bar{a}_2$ ?

En grec on peut ajouter à la liste de M. Fick et aux exemples donnés plus haut:  $\acute{\alpha}\chi\omicron\varsigma$  :  $\acute{\iota}\acute{\alpha}\chi\eta$ ;  $\acute{\omega}\theta\acute{\epsilon}\omega$  :  $\acute{\epsilon}\iota\nu\text{-}\acute{\omicron}\acute{\sigma}\acute{\iota}\text{-}\phi\upsilon\lambda\lambda\omicron\varsigma$ ;  $\kappa\omega\phi\acute{\omicron}\varsigma$  :  $\kappa\acute{\omicron}\pi\tau\omega$ ;  $\rho\acute{\omega}\theta\omega\nu$  :  $\rho\acute{\omicron}\theta\omicron\varsigma$ ;  $\phi\acute{\omega}\gamma\omega$  :  $\phi\omicron\xi\acute{\omicron}\varsigma$  (Curtius).

Pour les idiomes du nord l'échange  $\bar{a} : a$  est devenu une sorte d'*ablaut quantitatif* qui a succédé à l'*ablaut qualitatif*  $\bar{a}_1 : \bar{a}_2$ . L'*ablaut qualitatif* était détruit par la confusion phonique des deux  $\bar{a}$  (p. 139) comme aussi par la perte partielle des formations contenant  $\bar{a}_1$ , dont la plus importante est le présent de la 1<sup>e</sup> classe. En germanique particulièrement l'élimination de ce dernier au profit des formes comme *saka* a fait naître entre la série  $a : \bar{o}$  et la série  $e : a$  ( $a_2$ ) un parallélisme absolument hystérogène. La langue sent la même relation entre *sok*, *sokjan*; *groba*, et les présents correspondants *saka*; *graba*, qu'entre *vrāk*, *vrakjan*, *vraka* et *vrīkan*. Mais le vrai rapport serait rendu assez exactement par la fiction suivante: se représenter les racines comme *beug* ayant perdu le degré de l' $e$  et ne possédant plus que les formes *bug* et *baug*<sup>1</sup>. — Comme le présent n'était pas le seul thème du degré 1, on s'attendrait cependant à trouver la voyelle longue ailleurs que dans les formations qui demandent  $a_2$ , par exemple dans les neutres en *-as* et les comparatifs en *-yas*. Il n'en est rien: *hatis*,

1. A la page 122 nous nous sommes montré incrédule vis-à-vis des transformations d'*ablaut* d'une certaine espèce et avec raison, croyons-nous. Mais ici de quoi s'agit-il? Simplement de la suppression d'un des trois termes de l'*ablaut*, suppression provoquée principalement par la perte du présent.

*skaḥis*, *batiza*, montrent l'*a* bref. Ces formes paraissent s'être dirigées sur le nouveau présent. Nous n'avons pu découvrir qu'un seul exemple qui, sur ce point, répondit à la théorie: c'est le féminin goth. *sokni*. Les thèmes en *-ni* demandent en effet le degré 1, ainsi que le prouve *siuni-* de la rac. *schv* (cf. skr. *hā-ni*, *gyā-ni*, en regard de *hi-ná*, *jí-ná*). Donc «*sakni-*» eût été irrégulier au même chef que *hatis*. Le norr. *dagr* pour \**dogis* serait un second cas de ce genre si l'*e* du lith. *degù* ne rendait tout fort incertain. Cf. la note.

La permutation en question est fort commune en letto-slave. Lithuanien *pra-n-tù* : *prátas*, *žadù* : *zódis* etc. — En slave on a les verbes comme *po-magaja*, *badaja*, en regard de *moga*, *boda* etc. De même qu'en germanique, l'*ā*, dans les cas où l'*ā* bref est conservé parallèlement, devient pour la langue une espèce de gradation.

Ici nous devons faire mention d'une innovation très-étendue qui donne au vocalisme letto-slave une physionomie à part. Tandis qu'en germanique la confusion de *a* avec *a<sub>2</sub>* n'a amené presque aucun trouble dans le système des voyelles, le letto-slave au contraire a mélangé deux séries vocaliques, et nous voyons l'*a* (ou *â*, p. 68) issu de *a<sub>2</sub>* permuter avec *ā* (*ā*) comme s'il était *a*. De là l'échelle slave *e* : *o* : *a* dans les nombreux exemples comme *teka*, *točiti*, *takati*, l'échelle lithuanienne *e* : *a* : *o*, comme dans *želiù*, *žálias*, *žolė*<sup>1</sup>. V. Schleicher Lit. Gr. 35 seq. — Il faut avouer que d'autres allongements de ce genre restent inexplicables, je veux dire particulièrement l'*ē* des fréquentatifs slaves comme *plētaja* de *plēta*. Il serait à souhaiter aussi qu'on sût à quoi s'en tenir sur l'*ē* long germanique des formes comme *nēmja-* (rac. *nem*). Amelung, remarquant que l'*ē* est suivi le plus souvent d'une syl-

1. Le germanique n'est pas sans offrir un ou deux exemples analogues. Ainsi le goth. *dags* (dont la racine est *deg* si l'on peut se fier au lith. *degù*) est accompagné de *fidur-dogs*, *ahtau-dogs*. Sans *dagr* (cf. ci-dessus), on pourrait songer à voir dans *-dogs* le même allongement singulier que présente le second terme des composés indiens *çatá-çārada*, *pr̥thu-gāghanū*, *dvi-gāni*, et qui, en grec, se reflète peut-être dans les composés comme *εὐ-ήνωρ*, *φιλ-ήγετος*, où l'allongement n'était pas commandé par une succession de syllabes brèves. — L'allongement du lat. *sēdare* (v. p. 168) et du gr. *ῥωπάω* (v. ce mot au registre) n'a rien de commun, croyons-nous, avec les phénomènes slaves dont nous parlons.



labe contenant  $i$  ou  $y$ , supposait une épenthèse et ramenait  $n\bar{e}mja-$  à  $*namja-$ ,  $*naimja-$ .

Il reste à considérer les racines qui ont un  $\bar{e}$  médial, type absolument parallèle à  $\lambda\bar{a}\theta$ ,  $\lambda\epsilon\pi\tau$ ,  $\delta\epsilon\rho\kappa$ . On a la proportion:  $\Phi\eta\eta : \theta\eta = \lambda\bar{a}\theta : \epsilon\tau\bar{a}$ .

Pour ne point éparpiller cette famille de racines, nous citerons aussi les exemples comme  $kr\bar{e}m$  où l' $\bar{e}$  est suivi d'une sonante, quoique ce caractère constitue un cas particulier traité à la fin du paragraphe.

Le degré 2 apparaîtra naturellement sous la même forme que pour les racines finissant par  $\bar{e}$ : il aura  $\bar{o}$  dans le gréco-italique<sup>1</sup>,  $\bar{a}$  (germ. lith.  $\bar{o}$ ) dans les langues du nord. V. p. 140 seq.

Il sera intéressant d'observer le vocalisme du degré réduit, parce qu'il pourra apporter de nouvelles données dans la question de la composition de l' $\bar{e}$  qui nous a occupés plus haut p. 141 seq.

*Première série*: le degré réduit présente  $a$ .

1. Rac.  $k\bar{e}d$ . Au lat.  $c\bar{e}do$  on a souvent joint, et à bon droit, ce nous semble, les formes homériques  $\kappa\epsilon\kappa\alpha\delta\acute{\omega}\nu$ ,  $\kappa\epsilon\kappa\alpha\delta\acute{\eta}\sigma\epsilon\iota$ . On a la proportion:  $\kappa\epsilon\kappa\alpha\delta\acute{\omega}\nu : c\bar{e}do = satus : s\bar{e}men$ .

2. Rac.  $r\bar{e}g$  «teindre». Gr.  $\phi\eta\gamma\omicron\varsigma$ ; les quatre synonymes  $\phi\eta\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ,  $\phi\epsilon\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ,  $\phi\omicron\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ,  $\phi\alpha\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ , sont irréguliers: il faudrait « $\phi\omega\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ ». Néanmoins l' $\alpha$  contenu dans  $\phi\alpha\gamma\epsilon\acute{\upsilon}\varsigma$ , ainsi que dans  $\chi\epsilon\upsilon\sigma\omicron\phi\alpha\gamma\acute{\epsilon}\varsigma$  (Curt. Grdz. 185), est pour nous très-remarquable. Ici en effet  $\phi\alpha$  ne saurait représenter la liquide sonante:  $\phi$  étant initial, elle n'aurait pu donner que  $\alpha\phi$ . Donc, à moins que cette racine n'ait suivi l'analogie de quelque autre, l' $\alpha$  de  $\phi\alpha\gamma$  doit être assimilé à l' $\alpha$  de  $satus$ . Dans  $\phi\acute{\epsilon}\lambda\omega$  toutefois la forme faible a  $\epsilon$ .

3. Rac.  $r\bar{e}m$ . Gr.  $\epsilon\phi\eta\mu\omicron\varsigma$ , lith.  $rom\bar{is}$ . Formes faibles: gr.  $\eta\phi\acute{\epsilon}\mu\alpha$ , lith.  $r\bar{im}ti$ , mais aussi gr.  $\acute{\alpha}\rho\alpha\mu\acute{\epsilon}\nu\cdot\mu\acute{\epsilon}\nu\epsilon\iota\nu$ ,  $\eta\sigma\upsilon\chi\acute{\alpha}\lambda\epsilon\iota\nu$  (infinitif dorique en  $-ev$ ). — Cette racine n'est pas identique avec  $rem$  d'où  $\epsilon\phi\alpha\mu\alpha\iota$  (p. 22).

4. Rac.  $\lambda\eta\eta$  (l' $\eta$  est panhellène, Schrader Stud. X 316). M. Curtius indique que  $\lambda\alpha\gamma\acute{\alpha}\sigma\sigma\alpha\iota\cdot\acute{\alpha}\phi\epsilon\iota\nu\alpha\iota$  pourrait donner la forme à voyelle brève. Verb. I<sup>2</sup> 229.

1. M. Brugman Stud. IX 386 dit quelques mots sur  $\phi\eta\gamma\eta\nu\mu\iota : \epsilon\phi\eta\gamma\omega\gamma\alpha$ . Il considère l' $\omega$  de  $\epsilon\phi\eta\gamma\omega\gamma\alpha$  comme une imitation postérieure du vocalisme de  $\kappa\acute{\epsilon}\lambda\omicron\phi\alpha$ .

5. Rac. *led*. Au goth. *leta*, *lailot*<sup>1</sup>, on joint *lats* et le lat. *las-sus*. Le lithuanien a *leidmi* (= \**lédmi*).

6. Rac. *bhrég*. Gr. *βήγνυμι*, *βήξω* etc. Degré 2: *βωχμός*, *ἀπο-ρωῶξ*, *ἔρωωγα*<sup>2</sup>. Le parfait moyen *ἔρωρημαι* et le partic. *ἔρωρηγείας* des tables d'Héraclée sont réguliers en ce sens qu'ils n'ont pas *ω*, mais on attendrait *-ρωγ-* plutôt que *-ρηγ-*. C'est ce que présente l'aor. pass. *ἔρωράγην*, où le groupe *ρα* représente *ϕ + α*, non pas *γ*. *ρωγ*: *ρωγ* = *sä*: *sē*. En latin le degré réduit s'est propagé: *fractus*, *frango* pour \**frag-no*. Le goth. *brikan* est un verbe de l'espèce ordinaire. Sur le rapport de *-ru-* dans *brikanus* au *-ra-* gréco-italique v. p. 180. Le slave a *brěgŭ* «rive».

7. Rac. *sēk*. Paléosl. *sěka* «caedere», lith. *sỹkis* «une fois, un coup», lat. *sīca* pour \**sēca*. Degré 2: v. h<sup>t</sup>-all. *suoha* «herse». Degré réduit: lat. *saxum* = germ. *sahsa-* «pointe, couteau etc.» (Fick III<sup>3</sup> 314); mais aussi *secare*<sup>3</sup>.

Deuxième série: le degré réduit n'est pas connu.

1. Gr. *ἀρήγω*, *ἀρηγών*. Degré 2: *ἀρωγός*, *ἀρωγή*.

2. Rac. *dhřēn*. Gr. *θρήνο-ς*, *ἀν-θρήνη* (= \**ἀνθο-θρήνη*), *τεν-θρήνη*; *θρώναξ*: *κηφήν*. *Λάκωνες* (pour la formation cf. *ὄκηξ* de *έρπ*, *πόρπαξ* de *perk*<sub>2</sub>, *κρώμαξ* de *κρημ*, *σκώληξ* de *ckāl*, lat. *procax* de *prec*, *pōdex* de *perd*).

3. Rac. *rēp*. Lat. *rēpo*, lith. *rėplōti*.

Troisième série: le degré réduit présente *e*.

1. Rac. *ēd*. Lith. *ėdu*, *ėsti*; sl. *ěmĭ* ou *jamĭ* = \**j-ēmĭ* (Leskien,

1. Nous ne saurions adopter la théorie qui ramène l'*ē* des verbes gothiques de cette classe à *a + nasale*, théorie que défend en particulier M. J. Schmidt Voc. I 44 seq. M. J. Schmidt accorde lui-même que pour *leta* et *greta* les arguments manquent et que dans *blesa* rien ne peut faire supposer une nasale. En outre l'auteur part du point de vue que l'*ā* germanique est antérieur à l'*ē*. Dès qu'on cesse de considérer *ē* comme une modification de l'*ā*, *a + nasale* ne doit faire attendre que *ū* comme dans *hāhan*. L'*ō* du parfait, dans la même hypothèse, s'explique encore bien moins: cf. *haihāh*. Enfin celui qui soutient que *redan* est pour \**randan* ne doit pas oublier que par là il s'engage à approuver toute la théorie des *ā* longs sanskrits sortis de *an*, vu qu'à *reda* correspond *rādhati*.

2. Dans *βωγαλέος* l'*ω* est irrégulier, si l'on compare *λενγαλέος*, *ειδάλιμος*, *πεννάλιμος*; mais Hézychius a *ὄρειγαλέον*, v. Curtius Grdz. 551.

3. A la p. 84, le germ. *saga* est rangé parmi les formations qui ont *a*<sub>2</sub>. Cela est admissible si on prend soin de déclarer *saga* hystérogène. Mais peut-être l'*a* de ce mot répond-il à l'*a* de *saxum*.

*Handb. d. altb. Spr.* § 26), 3<sup>e</sup> p. *ěsti* ou *jasti*; *medv-ěti*. Lat. *esurio*, *esus*(?). En grec, la longue de *έδηδοκα*, *έδηδώς*, *κάτηδα· καταβρωμένα*, *έδηδών· φαγέδαινα*, ne prouve pas grand chose; mais celle de *ώμ-ηστής*, et *ών-ηστις* paraît garantir l'*η* radical. On trouve le degré 2 dans *έδωδή*; malheureusement cet *ω* est équivoque comme l'*η* de *έδηδοκα*. Ce ne serait pas le cas pour l'*ω* de *ώδής*, si, en se fondant sur l'éol. *έδύνη* = *όδύνη*, on voulait le rattacher à notre racine. Peut-être n'est-il point indifférent de trouver en gothique *uz-ela* (crèche). — Le degré réduit a engendré le gr. *έδμεναι*, *έδω*, *έσθίω*, le lat. *edo*, *edax*, le goth. *ita*.

2. Rac. *krēm*. Elle donne en grec *κρημνός*, *κρημνημι*, et, au degré 2, *κρώμαξ* (aussi *κλώμαξ*). Le goth. *hramjan* pour lequel on attendrait \**hromjan* s'est dirigé sur les racines à *e* bref. Le gr. *κρέμαμαι* donne la forme faible.

3. Rac. *tēm*. Lat. *temētum*, *tēmulentus*. Miklosich (*Lexicon palaeosl.*) compare à ces mots le sl. *tīmica* «boue» dont le premier *i* représente donc un *ē* long. La forme faible se trouve dans *tenebrae* et le sl. *tīma*. La comparaison des mots sanskrits (p. 172) montre que le rac. *tēm* ou *stēm* réunissait en elle les idées d'*humidité*, d'*obscurité*, de *silence*, d'*immobilité*. Au figuré elle rend aussi celle de *tristesse*.

4. Rac. *dhēn*. Lat. *fēnus*; gr. *εύ-θηνία* à côté d'*εύ-θενία* (skr. *dhāna*).

5. Rac. *sēd*. Lat. *sēdes* (ancien neutre en *-as*), *sēdulus*, *sēdare*. Lith. *sėdėu*, *sėdėti*. Je ne sais comment on explique le présent slave *sęda*; l'infinitif fait *sęsti*. Au degré 2 *sēd* donne *sostas* «siège» et non «*sastas*». Semblablement on a en slave *saditi* «planter» et non «*soditi*». Le grec et le germanique ont toujours l'*e* bref. Il ne peut appartenir primitivement qu'à la forme faible. Goth. *sitan*, gr. *έξομαι*, *έδοα*, *έδος* (cf. *sēdes*). Sur l'*i* de *έδούω* qui est important cf. p. 180.

6. Rac. *stēg*. Lat. *tēgula*. Lith. *stėgiu* et *stėgas*, non «*stagas*». Il faut que *στέγω*, *tego*, *τέγος* etc., soient sortis secondairement, bien qu'à une époque très-reculée, de la forme faible. De même *tōga* est nécessairement hystérogène.

7. Rac. *swēdh*. Gr. *ήθος*, parf. *είωθα*<sup>1</sup>. En latin, peut-être

1. On a reconstruit «*είφοθα*» en supposant une action progressive du digamma sur l'*o* (Brugman Stud. IV 170). Le seul bon exemple qu'on pût

*suēsko* et probablement *sōdes* (pour \**svedes*) qu'on a rattaché à ἡθετος (\*ἡθεσ-ιο). La forme faible se trouve dans le goth. *sīlus*, le lat. *sōdalis* (\**svedalis*), le gr. ἐθέτω. ἔθων, ἔθεται (Hes.) doivent être sortis de l'aoriste, et ἔθος est fait sur ἔθω.

Le parfait grec μέμηλε indique une racine *mēl* dont la forme faible a donné μέλω etc. Si le μεμᾶλότας de Pindare est authentique, l'*ā* de cette forme se place à côté des cas comme ἦβα ἄβα dont nous avons parlé p. 144 i. n.

On constate parfois une variation de la qualité de l'*i* telle qu'elle apparaissait dans le v. h<sup>t</sup>-all. *stem*, *tuom*, en regard du gr. ἴσᾶμι, τίθημι (p. 143). Gr. ῥώομαι «danser» comparable au norr. *rās* «danse etc.», gr. κέχλαδα (et καχλάζω) en regard du goth. *greta* (v. Fritzsche *Sprachw. Abh.* 51). On pourra citer aussi le lat. *rōbur* si, tout en adoptant le rapprochement de Kuhn avec skr. *rādhas*, on maintient celui de *rādhati* avec goth. *reda*, *rairoþ*. Cette même racine donne, au degré 2, le sl. *radŭ* «soin», au degré faible le gr. ἐπί-ροθος. En regard du gréco-it. *plüg* le gothique a *fleka*. Toutefois M. Bezzemberger prétend que le présent *fleka* n'est conservé nulle part et que rien n'empêche de rétablir *floka* (A-Reihe, p. 56 i. n.).

La troisième série ainsi que plusieurs exemples de la première nous montrent l'*e* répandu dans la forme faible même dans d'autres idiomes que le grec. C'est là, comme on se le rappelle, un fait qui paraît ne jamais se présenter à la fin des racines (p. 142), et un fait qui, peu important en apparence, jette en réalité

citer pour une modification de ce genre, c'étaient les participes comme τεθνηῶτα. Cet exemple tombe, si l'on admet que l'*ω* est emprunté au nominatif τεθνηῶς, ce qui est à présent l'opinion de M. Brugman lui-même (K. Z. XXIV 80). A ce propos nous ne pouvons nous empêcher de manifester quelque scepticisme à l'égard des innombrables allongements tant régressifs que progressifs qu'on attribue au digamma. Peut-être ne trouverait-on pas un cas sur dix qui soutint l'examen. Ici la voyelle est longue dès l'origine, par exemple dans κλαῖς, νηός, ἦος, ἐκη, θηέομαι, φάεα etc.; là il s'agit de l'allongement des composés comme dans μετήορος; ailleurs c'est une diphthongue qui se résout comme dans ἦός pour \**ausōs*, \**auōs*, \**auwōs*, \**āwōs* (cf. dor. ἐξωβάδια, πλήων venant de \*ἐξονάδια, πλείων). Et comment explique-t-on que les mots comme γλυκός, sauf ἔδος ἔηος, ne fassent que γλυκός quand τοκεύς fait τοκήος? — Nous reconnaissons bien que certaines formes, p. ex. ἦειρε de εἶρω, ne comportent jusqu'à présent que l'explication par le digamma.

quelque trouble dans la reconstruction du vocalisme des  $\bar{a}$ . Il laisse planer un certain doute sur l'unité de composition des différents  $\bar{a}$  longs européens, et nous sommes obligés d'entrer dans la terre inconnue des langues ariennes sans que l'européen où nous puisons nos lumières ait entièrement confirmé l'hypothèse dont nous avons besoin. N'étaient les racines comme *sēd scd*, tout  $\bar{a}$  long sanskrit répondant à un  $\bar{a}$  long européen serait une preuve directe du phonème  $a$ . Nous reviendrons sur ce point à la p. 175.

#### Langues ariennes.

**I. Existence, à l'intérieur de certaines racines, de la dégradation  $\bar{a}$   $a$  constatée plus haut dans les langues d'Europe.**

Pendant longtemps toutes les racines ariennes ou peu s'en faut paraissaient posséder l'échelle  $\bar{a}$   $a$ . Grâce aux travaux de M. Brugman la complète disparité de l' $\bar{a}$  de *tāna* (= gr. *τόνος*) avec l' $\bar{a}$  européen est désormais mise en évidence. Comment peut-on s'assurer que l' $\bar{a}$  des exemples relatifs à notre question est bien un  $\bar{a}$  long et non pas  $a_2$ ? Dans certains cas, il faut le reconnaître, les critères font défaut purement et simplement. Qui décidera par exemple de la valeur de l' $\bar{a}$  de *çāli* ou de *rāhū*? D'autre fois, et particulièrement dans les trois cas suivants, on peut prouver que la longue est originaire.

1. L' $\bar{a}$  se trouve devant un groupe de deux consonnes comme dans *çāsmi* qui ferait «*çāsmi*», si l' $a$  était  $a_2$ .

2. L' $\bar{a}$  se trouve dans une formation où le témoignage des langues européennes joint à celui d'une grande majorité d' $a$  brefs ariens interdit d'admettre  $a_2$ . Ex.: *kāçate* au présent de la 1<sup>e</sup> classe; *rādhas*, thème en *-as* (p. 126 et 129).

3. Il y a identité avec une forme européenne où apparaît l' $\bar{a}$  long. Ex.: skr. *nāsā* = lat. *nāsus*.

En jugeant d'après ces indices on se trouve du reste d'accord avec les grammairiens hindous qui posent les racines *çās*, *kāç*, *rādḥ*, et non *ças*, *kaç*, *radḥ*.

*a*) Le degré réduit présente<sup>1</sup>  $a$ .

---

1. Nous ne comptons pas les formes redoublées comme *ēūkaçiti* de *kāç*, *asīśulḥat* de *sūḥ*, *baḥbudhūmā* de *bādḥ*. Les  $a$  brefs de cette espèce sont dûs à la recherche du rythme plutôt qu'à autre chose.

*āmá* (= gr. ἄμῶς): *āmla*.

*āçri*: *āçri*; cf. gr. ἄκρῶς, ἄκρῆς.

*krāmati* «marcher»: *krāmati* est apparemment l'ancien aoriste. Du reste *krāmana* etc. montre que la forme faible s'est généralisée.

*gāhate* «se plonger»: *gāhvará* «profond».

*nāsā* «nez» parallèlement à *nās*, *nāsta* (id.).

*pājus* ne signifiant pas seulement *lumière*, mais aussi *force*, *impétuosité* (B. R.), il est probable que le mot est identique, malgré tout, avec le gr. \*παῖγος dans εὐ-πηγῆς: *pāgrá* qu'on traduit par *dru*, *compacte*, offre la forme faible de la racine.

*mādyati* «s'enivrer»; *mādati*, comme plus haut *krāmati*, s'annonce comme un ancien aoriste. L'*ā* de *mādyati* ne s'accorde guère avec le présent en *-ya* et paraît être emprunté à une forme perdue \**mādati*.

*vāçati* «mugir»: *vāçá* «vache». Dans *vāvaçre*, *vāvaçāná* l'*a* bref est sans valeur, cf. la note de la p. 170.

*svādate* «goûter», *svādman*, *svāttá* pour \**svatta*: *svādati* représente l'ancien aoriste.

*hrādate* «résonner»: *hrādá* «lac» (cf. gr. καχλάζω qui se dit du bruit des vagues).

β) Le degré réduit présente *ī*.

*plā-ç-i* nom d'un viscère: *plī-h-án* «foie». Pour *k* et *gh* alternant de la sorte à la fin d'une racine cf. *mak* et *magh* p. 64.

*çās* «gouverner». Le vocalisme de cette racine est presque intact. Nous allons confronter *çās* avec *dveš* comme plus haut *lāṭh* avec *φενγ*:

<i>çāsti</i>	<i>çāsmás</i>	<i>çāçát</i>	<i>çāçāsa</i>	<i>çāçtá</i>	<i>çāçtár</i>	<i>ā-çis</i>
<i>dvēsti</i>	<i>dvēsmás</i>	<i>dvēçáti</i>	<i>dvēçésa</i>	<i>dvēçtá</i>	<i>dvēçtár</i>	<i>pāti-dvēš</i>

Cependant l'analogie a déjà commencé son œuvre: le pluriel du parfait fait *çāçāsus* au lieu de \**çāçišus* et le passif *çāsyáte* pour \**çāçyáte*. Böhtlingk-Roth citent le participe épique *çāsta*, et on a dans le Rig-Véda des formes comme *çāste*, *çāsmāhe*.

*sādh* «réussir». Les formes *sādhya*, *sādhá*, *sādhmá*, *sādhra*, *nih-sādh*, ont dû être primitivement à *sādhati*, *sādhīṣṭha* etc. ce que *çis* est à *çās*. Par analogie on créa *sādhati*, *sādhīṣṭha*, ce qui amena une scission entre les deux moitiés de la racine.

γ) Le degré réduit présente à la fois  $a$  et  $\bar{i}$ .

*tāmyati* «être affligé» (cf. *mādyati* p. 171), *tāmrá* «de couleur sombre»: *timirá* «obscur», *tīmyati* «être humide, silencieux, immobile». La forme *stīmyati* fait supposer que la racine est en réalité *stam*. On trouve l' $\bar{a}$  par exemple dans *tāmisrū*.

*vāsas* «vêtement»: *vāste* «se vêtir» — non pas «*vāste*» comme on aurait si la racine était *vas* —, mais aussi *ā-viś-t-ita* «revêtu» R. V. X 51, 1; *veśa* et *veśayati* dans le sanskrit classique paraissent être nés comme *sēdhati* de quelque phénomène d'analogie.

*śāktá* «maître», *śākman* «force» ἄπαξ εἰρημένον védique: *śāknóti* «pouvoir», mais en même temps *śikvá*, *śikvan*, *śikvas* «habile».

*sādana* synonyme de *sādana* «demeure»<sup>1</sup>, *sādūd-yoni* (véd.): *sīdati* (aussi *sīdati*) «s'asseoir» n'est pas pour «*sizdati*» comme nous le disions par erreur à la p. 11, et cela 1° parce qu'il faudrait dans ce cas «*sīdati*», 2° par la raison péremptoire que le zend a *hīdaiti* et non «*hīshdaiti*». Les autres formes, fortes et faibles, n'ont ni *sād* ni *sīd*, mais *sād*.

II. La répartition des racines qui ont la dégradation  $\bar{a}$   $a$  est-elle la même dans les langues ariennes qu'en Europe?

Comme tout  $\bar{a}$  et tout  $\bar{o}$  européen suppose, d'après ce que nous avons vu, un  $\bar{a}$  et un  $\bar{o}$ , la quantité de ces phonèmes est indifférente pour la recherche qui suit.

Parmi les exemples ariens nous ne croyons pas devoir omettre les racines telles que *āp* qui ont supprimé la dégradation en généralisant la forme forte.

1. L'européen présente  $\bar{a}$  (au degré réduit,  $a$ ).

Skr. *āp*, *āpnóti*, *āptá*: lat. *apiscor*, *aptus*. — Skr. *āmá* à côté de *amla*: gr. ἀμός, lat. *amarus*. — Skr. *ācū* à côté de *ācṛi*: gr. ἀκρίς, ὄκρις. — Skr. *kāśate* «tousse»: lith. *kósu*, v. h<sup>t</sup>-all. *huosto*. — Skr. *gāhate* (cf. p. 171): gr. βῆσσα. — Skr. *pájas*: gr. ἐν-πηγής, p. 171. — Skr. *nāsā* à côté de *nás*: lat. *nāsus*, lith. *nósis*, sl. *nosŭ*. — Skr. *mādyati*: lat. *madeo*, gr. μαδάω. — Zend *yācti*: gr. ξωσ, ξοσ (p. 154), sl. *jas*, lith. *jūs*. — Skr. *vāçati*: lat. *vacca*. — Skr.

1. Il va sans dire que *sādana* dans le sens d'action de poser (*sādayati*) ne peut pas être cité.

*çisti* : lat. *castus*, *castigare*<sup>1</sup>, *Casmencae*; gr. *κόσμος*; goth. *hazjan*.  
— Skr. *svádāte* : gr. *σῶδδ*. — Skr. *hásate* «jouer à la course»  
(B. R.) : gr. *χάομαι* (?).

2. L'europpéen présente *ē*.

Skr. *krámati* : gr. *κρημ* (p. 168). — Skr. *tāmyati*, *tāmrū* :  
europ. *tēm* (p. 168). — Skr. *dāsati* «poursuivre» : gr. *δήω*. — Skr.  
*rādhati* «faire réussir», *rādhas* «richesse» : goth. *redan* «délibérer»,  
peut-être aussi lat. *rōbur* (cf. p. 169). — Skr. *rāj rājati* «briller» :  
grec *ρήγ* «teindre» (p. 166). — Zend *rām* dans *rāmōidwem* «vous  
reposeriez» europ. *rēm* (p. 166). — Skr. *vāsas* (p. 172) : l'absence  
assez singulière du degré *foσ* dans les formes grecques fait soup-  
çonner que la racine est *Fησ*. — Skr. *sādana* etc. (p. 172) : europ.  
*sād* (p. 168). — Skr. *hrādāte* : europ. *ghrēd*, *ghrād* (p. 169).

A cette liste il faut ajouter skr. *bāhū* = gr. *παχὺς*, skr. *sāmi*  
= europ. *sēmi*, skr. *rāj* = lat. *rēx*, goth. *reiks*, irland. *rí*. Isolés  
et dépourvus de formes faibles, ces mots sont difficiles à classer.

La valeur des coïncidences énumérées est rehaussée par ce  
fait que la dégradation indienne *ā a*, ou plus généralement l'*ā*  
long, ne se présente jamais, que nous sachions, quand l'europpéen  
offre un type comme *pet*<sup>2</sup>.

La réciproque, comme on va le voir, serait moins vraie. Nous  
rappelons que toute racine européenne montrant quelque part *a*  
doit être considérée comme possédant la dégradation *ā a*.

*ājati* cf. gr. *ἄγω*, *ἀγέομαι*; *gādati* cf. gr. *βάζω*, irland. *guidiu*  
*ro-gād*; *bhājati* cf. gr. *φαγεῖν*; *yājati* cf. gr. *ἄζομαι*; *rādati* cf. lat.  
*rādo*; *lābhati* cf. gr. *λάβειν*; *vātati* cf. lat. *vātes*; *sthagati* cf.

1. Fröhde K. Z. XXIII 310. Ajoutons *pro-ceres* pour *\*pro-cases* = skr.  
*pra-çāsas* «les ordres», de même qu'en Crète *κόσμοι* signifie *les magistrats*.

2. Le rapprochement du goth. *nīpan* avec le skr. *nāthitā* «inops» n'est  
rien moins que satisfaisant. Quant à *bhrājati* en regard du gr. *φλέγω*, le  
lat. *flagrare* «vertit par son a que la racine est *bhlēg* et que l'*ε* de *φλέγω*  
est de même nature que dans *ἔζομαι* de *sād*. Pour le lat. *decus* en regard  
du skr. *dāçati*, l'*o* des mots grecs *δόγμα*, *δέδονται* (cf. p. 181) nous rend le  
même service. La racine est *deh*: *δέδονται* est à *\*dēcus* (converti en *de-*  
*cus*) ce que *ἐπί-ροδοσ* est au goth. *reda* (p. 169). — On trouve dans le  
Rig-Véda un mot *bhārman* de la racine qui est en Europe *bher*. L'allonge-  
ment aura été provoqué par le groupe consonantique qui suit comme il  
faut l'admettre, je pense, pour *hārdī* «cœur», *pārsni* cf. *πέτρνα*, *māṃsā*  
= goth. *mimza*.



europ. *stēg* (p. 168). Rien, ni dans la formation des temps ni dans celle des mots, ne trahit une différence quelconque entre ces verbes et les exemples comme *patati* = lat. *peto*.

Ce fait, s'il n'est pas précisément des plus favorables à l'hypothèse du phonème *ɹ*, est cependant bien loin de la menacer sérieusement. Reprenons le présent *svādate* cité précédemment. Ce présent est accompagné d'une seconde forme, *svādati*. Si l'on compare le grec *ἄδομαι*, aoriste *ε-ῥᾶδο-ν*, on conviendra qu'il y a neuf probabilités sur dix pour que *svādati* représente sinon l'ancien aoriste, du moins un présent originellement oxyton *svadā-ti*. L'accent, en sanskrit, a été attiré sur la racine par l'*a* qui s'y trouvait, phénomène que nous constaterons encore plus d'une fois. *Aucun présent indien en a* n'a le ton sur le suffixe quand il y a un *a* dans la racine. V. Delbrück *Altind. Verb.* 138 et 145 seq. S'appuyer ici sur l'accentuation serait donc récuser d'avance tous les autres arguments et supprimer la discussion.<sup>1</sup>

Qu'on se figure le présent *svādate* tombé en désuétude, *svādati* survivant seul, et l'on aura à peu près l'état de choses qu'offrent actuellement *ágati*, *gádati* etc. Les formes comme *svādman* n'auraient pas tardé en effet à suivre le présent dans sa ruine.

Cette explication est la même que celle que nous avons tentée (p. 160 seq.) pour les présents comme goth. *saka*, gr. *μάχομαι*. Seulement l'arien n'étant plus comme les langues européennes retenu et guidé par la différence des sons *e* et *a* pousse plus loin qu'elles l'assimilation de nos verbes à ceux du type *pa<sub>1</sub>t*. Au parfait par exemple la 1<sup>o</sup> pers. *babhāga* (à côté de *babhāga*) et la 2<sup>o</sup> *babhāktha* (à côté de *bhegītha*) ne sauraient se ramener à *bhāg*. Ces formes ont subi le métaplasme. La 3<sup>o</sup> pers. *babhāga* peut passer pour originaire et se comparer directement au grec *τέθειρε*, au goth. *sok*.

Les coïncidences que nous avons vues entre les *ā* longs ariens et européens permettent-elles de tirer quelque conséquence touchant les *a* proethniques? Si les malencontreuses racines européennes comme *sēd sed* ne venaient à la traverse, nous

1. Les présents où nous restituons *ɹ* ne sont pas les seuls où l'accent doit avoir subi ce déplacement: *dāçati* de la rac. *damç* est forcément pour *\*dāçāti*, *\*dñçāti* (cf. *δανσίν*).

aurions dans les cas comme *svádate* = *ἔδομαι* comparés à *pítati* = *peto* la preuve pure et simple que la dégradation indo-européenne *ā a* est liée au phonème *a*, et que ce phonème a de tout temps différé de *a*<sub>1</sub>. Dans l'état réel des choses, nous devons renoncer à cet argument.

Cependant c'est ici le lieu de faire remarquer que la coïncidence a lieu en grand pour toute la classe des racines finissant par *ā*. *La nécessité de l'ā long aux formes non affaiblies de ces racines (dont nous avons parlé p. 136 seq.) est la même pour l'arien que pour l'européen*. Il n'y a point de racine en *ā*. Ce fait, si on le compare à tout ce que nous savons de l'organisme des racines, démontre que l'*ā* indo-européen est une combinaison de *a*<sub>1</sub> avec un second phonème. Il ne contient cependant pas la preuve que ce second phonème fût telle et telle voyelle (*A, ρ*).

III. Le vocalisme des formes faibles, dans les exemples de la dégradation *ā a*, et les données qu'il fournit sur les *a* indo-européens.

M. Brugman a consacré quelques lignes auxquelles nous faisons allusion à la p. 5, à la question des *a* proethniques autres que *a*<sub>1</sub> et *a*<sub>2</sub>. Il cite comme exemple d'un de ces *a* la voyelle radicale de *pitár* — *πάρηρ* — *pater* et de *sthitá* — *στῆτός* — *status*. Car autrement, dit-il, ces formes comparées à *padás* — *\*πεδός* — *pedis* seraient absolument incompréhensibles. Il va sans dire, d'après tout ce qui précède, que nous nous joignons sans réserves, pour le fond de la question, à cette opinion du savant linguiste. Seulement nous ne comprenons pas bien le rôle que joue dans son raisonnement l'*i* indien de *pitár*, *sthitá*. Il n'a pu entrer dans la pensée de l'auteur de dire que parce que l'*i* indien de *pitár*, *sthitá*, diffère de l'*a* indien de *padás* ces phonèmes ont dû différer de tout temps. Ce qui est sous-entendu, c'est donc que l'*i* en question répond toujours à un *a* européen. On aurait attendu alors une explication, si courte et de quelque nature qu'elle fût, relativement aux cas comme *στῆτός* — *hitá*<sup>1</sup>.

La véritable signification de l'*i* arien dont il s'agit ne se révèle, croyons-nous, que dans les formes énumérées plus haut (p. 171 sq.) où l'*i* se trouve à l'intérieur de la racine. On peut joindre

1. M. Brugman la donne peut-être indirectement en émettant la présomption que les phonèmes *a*<sub>1</sub> et *a*<sub>2</sub> ne terminent jamais la racine.

aux exemples donnés *śikate* « tomber par gouttes », dont la forme forte est dans le grec *κηκίω*, et *khidāti* « presser », *khidrá*, *khideas*, qui, ainsi que l'a reconnu Grassmann, sont parents du gr. *κάδω*. L'e de *khédā* « marteau » et de *śikhéda* n'est point originaire, puisqu'on a en même temps *śakháda*, parfait védique donné par Pāṇini.

Tous ces exemples de l'ī ont ceci de commun et de caractéristique qu'ils correspondent à un *ā* long des formes fortes. Les racines sans *dégradation*, comme *tap tāpati* ou *pac pácati*, placées dans les mêmes conditions d'accent, ne convertiront jamais leur *a* en *i*<sup>1</sup>. Si elles ne peuvent l'expulser, elles le garderont toujours tel quel: *taptá*, *pakti* etc.

Si l'on considère de plus que tout *ī* placé à la fin d'une racine est accompagné d'un *ā* dans la forme forte, qu'il en est de même, en dehors de la racine, dans les formes de la 9<sup>e</sup> classe verbale comme *pr̥imás* en regard de *pr̥nāti*, on arrivera à cette notion, que L'Ī ARIEN POUR *a* SUPPOSE UN *ā* LONG DANS LES FORMES NON AFFAIBLIES AUSSI NÉCESSAIREMENT QUE LE VÉRITABLE *i* SUPPOSE *ai* OU QUE *r* SUPPOSE *ar*.

Or la réduction de l'*ā* long, pour désigner ainsi le phénomène en faisant abstraction de toute reconstruction théorique, ce fait qui est la condition même de l'ī arien, ce fait appartient à l'histoire de la langue mère, non à l'histoire de la période indo-iranienne; la comparaison des langues d'Occident l'a suffisamment établi. Il est clair par conséquent que le germe de l'ī est indo-européen. *Le vocalisme arien accuse une différence de qualité entre les a proethniques sortis de ā, ou du moins certains d'entre eux, et les a proethniques non sortis de ā.*

Cette définition a sorti d'un *ā* long convient admirablement aux phonèmes *ɶ* et *ɷ* des langues européennes. L'ī arien serait-il donc purement et simplement le représentant de ces phonèmes? Nullement. Cette thèse serait insoutenable. Dans la majorité des cas *ɶ* et *ɷ* sont rendus par *a*, comme nous l'avons vu au chapitre IV et tout à l'heure encore où il était question des formes

1. Ni les aoristes comme *āgīgat* ni les désidératifs tels que *p̥its* de *pat* ne sauraient infirmer cette règle. La valeur de l'*i* des aoristes est nulle puisqu'il apparaît même à la place d'un *u* (*aubgīgat*), et les désidératifs doivent peut-être le leur à un ancien redoublement.

*bhāgati*, *rādati* etc. opposées à *ṃaysiv*, *rādo* etc. Entre les cas même où le sanskrit conserve la dégradation, il en est bon nombre. nous l'avons constaté, dont la voyelle est *a* aux formes faibles, p. ex. *svādāte*, *svādāti*. Ce n'est pas qu'on ne doive présumer que le même phonème d'où, avec le concours de certains facteurs, résulte un *ī* n'ait pu prendre, sous d'autres influences, une route divergente. Nous ne doutons même pas que dans les formes où ce phonème a été placé dès l'origine sous la tonique il n'ait produit *a* au lieu de *ī*. Voici les exemples qui paraissent le prouver. A côté des cas obliques comme *niçās* «noctis» il existe une forme védique *nāk* (= \**nāks*, cf. *drakṣyāti* de *darç* etc.) qui, ainsi que le fait remarquer M. Brugman (Stud. IX 395), est le propre nominatif de *niçās*. Le phonème destiné à devenir *i* dans la syllabe non accentuée a donné *a* sous l'accent<sup>1</sup>. — Tout porte à croire que la seconde partie de *catāsaras* est identique avec *tisrás*, zd. *tisarō*<sup>2</sup>. Le prototype de l'*i* de *tisrás* s'est donc épanoui en *a* sous l'accent. — Peut-être enfin que l'*a* de *madhu-pá* (le type *soma-pá* est le plus commun, il est vrai, dans la langue védique) n'est dû ni à l'analogie de la déclinaison thématique ni à un suffixe *-a*, mais qu'il est tout simplement l'équivalent accentué de l'*ī* de *pī-tá*. La formation non védique *gala-pī*, faisant à l'instrumental *gala-py-ā*, est en tous cas hystérogène.

L'influence de l'accent qu'on remarque dans les cas précités ne doit cependant point faire espérer de résoudre le problème en disant que l'*a* radical de *svādāti* résulte de l'innovation qui a amené la tonique sur la racine (p. 174) et qu'autrement on aurait «*svidāti*»<sup>3</sup> comme on a *khidāti*, *çisāt*. On ne comprend en effet ce

1. M. Brugman cite *nāk niçās* pour corroborer son opinion relative à la déclinaison de *tṛṣ*, *pṛṣ* etc. où il pense qu'il y a eu autrefois des formes fortes. Mais tant qu'on n'en aura pas l'indice positif nous nous autoriserons au contraire des nominatifs *tṛk*, *pṛk* etc. pour dire que *nāk* est forme faible à l'égal de *niç-ās*. La forme non affaiblie de ce thème ne pourrait être que *nāç-*.

2. Les nominatifs anciens étaient \**tisaras* (zd. *tisarō*) et \**catāsaras* (forme que Grassmann croit pouvoir rétablir dans un passage du Rig-Véda), mais cela ne change rien à l'accentuation. — Pour l'identité de la fin de \**catāsaras* avec *tisaras* on peut remarquer que le premier élément de \**catāsaras* se retrouve à son tour dans la 2<sup>e</sup> moitié de *pánéa*.

3. Cette forme est doublement fictive, car le son qui a donné *ī* se

retrait de l'accent qu'en admettant que la racine possédait déjà un *a* bien caractérisé. Mais voudrît-on même recourir à une hypothèse de ce genre, il resterait à rendre compte d'une infinité de formes accentuées sur le suffixe. En expliquant *bhāgati*, *mādāti*, *āgati*, on n'aurait point encore expliqué *bhaktā*, *madirā*, *agā*, ni d'autres formes plus isolées montrant également *ā* dans les langues d'Europe, comme *paǵrā*, *bhadrā* (cf. goth. *batists*, *botjan* etc.), *ṣaphā* (cf. norr. *höfr*), *maghā* (v. p. 64), *ṣūṣadmahe* = *κεκασμεθα* etc.

On est donc amené à conclure à la diversité sinon tout à fait originaire du moins proethnique du phonème *ā* et de la voyelle qui a donné l'ï indo-iranien. Nous croyons que cette voyelle était une *espèce d'e muet, provenant de l'altération des phonèmes ā et φ*. L'altération, à en juger par le sanskrit (p. 150), avait été générale à la fin des racines, partielle dans les racines finissant par une consonne. Ceci peut tenir à la manière dont les syllabes étaient séparées dans la prononciation.

Que cette voyelle indéterminée soit une dégénérescence des voyelles *ā* et *φ* — nous ajoutons par hypothèse: *seulement* de ces voyelles — et non pas, comme on pourrait croire, un phonème distinct de tout autre dès l'origine, c'est ce qui ressort des considérations suivantes.

1° S'il y a une raison quelconque d'admettre à l'intérieur des racines un phonème *ā* parallèle à *i*, *u*, *r*, etc., il serait invraisemblable et absolument arbitraire de prétendre que le même phonème n'ait jamais pu terminer la racine. Or le sanskrit montre que la voyelle dégradée existait dans toutes les formes faibles des racines en *ā*. Il devient donc évident que dans certains cas, si ce n'est dans tous, elle est la transformation secondaire d'un *ā* (ou d'un *φ*).

2° Dire que la voyelle faible proethnique d'où dérive l'ï de *sthitā*, *ṣiṣtā*, n'a point été d'abord une voyelle pleine serait renoncer à expliquer l'*ā* de *sthāman*, *ṣāsti*, dont elle forme la seconde partie.

Cette voyelle, disons-nous, devait être très-faible. On aurait peine à comprendre autrement comment dans plusieurs fond avec les sonantes qui précèdent en une voyelle longue (v. chap. VI). Nous devrions donc écrire, pour être exact, « *sūdāti* ».

langues différentes elle tend à être supprimée. On a en sanskrit les formes comme *da-d-más*, *da-dh-más*, *á-tta*, *vásu-tti*, *ava-tta* (de *dá* partager). Le paléosl. *damŭ*, *da-s-te* etc. s'explique de même (pour le redoublement v. § 13 fin). Le pluriel et le duel du prétérit gothique faible *-de-d-um* etc., où la rac. *dhe* est fléchie, croyons-nous, à l'imparfait, rendent le même témoignage. En latin *pestis* est suivant Corssen pour *\*per-d-tis*. Nous rappelons aussi l'ombr. *te dt u*. Tout indique encore que l'*i* de *sthitá*, *pitár*, est identique avec l'*i* de *duhitár* et d'autres formes du même genre (cf. le chap. VI). Or en slave et en germanique *dŭsti*, *dauhtar*, montrent que la voyelle en question a disparu, absolument comme dans *da-s-te*, *de-d-um*. — Enfin la prononciation indéterminée de cette voyelle se manifeste encore par le fait qu'elle s'absorbe dans les sonantes qui la précèdent. Nous aurons l'occasion de revenir sur cette particularité. Le participe de *çrā* par exemple, donne, au lieu de «*çritá*» (cf. *sthitá* de *sthā*), *çirtá* = *\*çr̥tá*.

Nous désignerons la voyelle indéterminée par un <sup>4</sup> placé au-dessus de la ligne.

En Europe cette voyelle incolore, quand elle n'a pas disparu, s'est confondue le plus souvent avec les phonèmes *a* et *o* dont elle était sortie. Nous sommes obligé de prendre plusieurs de nos exemples dans les cas mentionnés ci-dessus où une voyelle apparaît à la suite de la racine comme dans *duhitár*. La valeur de cette voyelle ne diffère point de celle qui est dans *sthitá*.

La continuation latine est en général: *a* dans la première syllabe des mots, *e* ou *i* dans la seconde. Exemples: *castus* (= skr. *çis̥tá*), *pater*, *status*, *satus*, *catus*, *datus*<sup>1</sup>; — *genitor*, *genetrix*, *janitricēs*, *umbilicus*. Le mot *lien* = skr. *plīhán* offre *i* dans la 1<sup>o</sup> syllabe. En revanche *anāt* «canard» montre *a* dans la seconde.

En germanique on trouve *a* (parfois *u*) dans la 1<sup>o</sup> syllabe, et suppression de la voyelle dans la 2<sup>o</sup> syllabe. Exemples: *fadar*, *dauhtar*. Le v. h<sup>t</sup>-all. *anud* «canard» retient la voyelle dans la 2<sup>o</sup> syllabe et lui donne la couleur *u*.

1. Il nous semble, d'après tout ce qui précède, qu'il faut expliquer *datus*, *catus* en regard de *dōs*, *cōs* (comme *satus* en regard de *sēmen*) au moyen de la voyelle indéterminée. Le mot *nates* comporte la même supposition, si l'on juge l'*o* de *νόσφι* de la même manière que l'*o* de *δορός* (v. plus bas).

Le letto-slave offre un *e* dans le paléosl. *slezena* = skr. *plihán*, et le même *e* se retrouve dans la désinence du génitif: *matere*, gr. *μητρός*. Voy. ci-dessous ce qui est relatif à *pátys*. Dans la seconde syllabe nous trouvons la voyelle supprimée: sl. *dŕsti*, lith. *duktė*; sl. *qty*, lith. *anfis*, cf. lat. *anat*; lith. *arklas* «charrue» comparé à *ἄροτρον*, *irklas* «rame», cf. skr. *aritra*.

En grec les formes comme *ἔρε-τμόν*, *κέρα-μος*, *ἄρο-τρον*, *ἀρι-θμός* indiquent que la voyelle muette peut prendre quatre couleurs différentes, sans qu'on voie du reste ce qui détermine l'une d'elles plutôt que l'autre.

Il devient donc possible d'identifier l'*ε* de *ἔτός* avec l'*a* du lat. *satus*. Dans *ἔτός* de *ή*, *δοτός* de *δω* et *στατός* de *ctā* nous admettrions que le souvenir des formes fortes imposa dans chaque cas la direction que devait prendre la voyelle indéterminée. Ainsi l'*α* et l'*ο* de la fin des racines ne seraient point comme ailleurs les représentants directs de *a* et *o*. Ils seraient issus du son <sup>4</sup>, affaiblissement proethnique de ces phonèmes. Libre de toute influence la voyelle <sup>4</sup> semble avoir incliné vers l'*a*. C'est ce qu'indiquent *πατήρ*, *θυγάτηρ*, *ὀμφαλός* = *nābhilā*, *σπλάγγν-ο-ν* cf. *plihán*, *κίρναμεν* en regard de *prhīmās*, puis quelques formes isolées comme *πρόβατον*, *πρόβασις*, *βασιλεύς* parallèlement à *βόσκειω*, *βοτήρ* de *βω*. L'*i* se trouve dans *πί-νω*, *πί-σιω*.

Plusieurs exemples, à l'intérieur des racines, rappellent les doublets de formes faibles indiennes comme *çik* et *çak* de *çāk*, *viš* et *vas* de *vās*. En grec on a de *κωπ* (*κωφός*) *κάπων* et *κόπτω*. L'*α* de *κάπων* paraît représenter la voyelle faible; l'*ο* de *κόπτω* est *o*. En gothique on a de *slāk* (parf. *slōh*) le partic. *slauhans* et le présent *slaha*.

On peut citer encore comme exemples de la voyelle faible médiale grec *ἔτραγον* de *τρωγ*, goth. *brukans* où le groupe *ru* répond au *ra* de *fractus* et de *φαγήναι* (rac. *bhrēg*). V. p. 167. L'*i* représente la même voyelle dans *ἰδρύω* (cf. skr. *sīd*), dans *κίπυς* «force» que M. Fick rapproche du skr. *çāk*, *çik*.

Dans deux exemples seulement l'*i* indien semble être rendu directement par l'*ο* grec: *δοχμός* qui correspond à *ghimā* et *κόσμος* en regard du skr. *çiś*. Est-il permis de comparer *kitavā* «joueur» et *κότταβος*? Cf. ion. *ἔτταβος*. Il serait possible aussi que la voyelle de *νυκτ-*, *noct-* répondît exactement à celle de *νις-*.

Dans quelques cas le sanskrit offre un  $u$  à la place de l' $i$ ; *gūdā* «intestin», cf. γόδα· έντερα. Μακεδόνες; *udāra* «ventre», cf. ὄδερος· γαστήρ; *su-tūka* «rapide» de *tak* (cf. ταχύς); *vāru-ua*, cf. ούρα-νός. Le cas le plus important est celui de la désinence du génitif. Nous croyons que *pātyus* est identique avec πόσιος; voy. page 196.

Avant de finir, nous ne voulons pas omettre de mentionner différentes formes *indo-européennes* qui sont en désaccord avec la théorie proposée. Peut-être sont-ce des fruits de l'analogie proethnique. Indo-eur. *swādū* en regard de *prthū* etc. (p. 15, 23). Indo-eur. *āstai* (skr. *āste*, gr. ἄσται) au lieu de *astai*. Indo-eur. *āk<sub>1</sub>man* «rocher» à la place de *ākman*, *ayas* «æs» et non *āyas* (p. 156). Il est fort singulier aussi de trouver de la rac. *sād* skr. *sādas* = gr. ἔδος, de la rac. *tām* skr. *tāmas* = lat. \**temus* dans *temere*, de la rac. *dāk<sub>1</sub>* lat. *decus* = skr. \**dīcas* dans *daçasyāti*, toutes formations qu'il nous est impossible de regarder comme légitimes. Voici un cas bien frappant: en regard du v. h<sup>t</sup>-all. *uoba* on a, très-régulièrement, en sanskrit *āpas* «acte religieux», en zend *hv-āpañh* (Fick I<sup>3</sup> 16), mais en même temps skr. *āpas*, lat. *opus*, inexplicables l'un et l'autre.

Pour que le phonème  $\bar{a}$  remplit un rôle morphologique parfaitement identique avec celui de  $i$  ou  $u$ , il faudrait, en vertu du même principe qui ne permet point de racines finissant par *in*, *ir* etc. (p. 125), qu'aucune racine ne montrât  $\bar{a}$  suivi d'une sonante. Mais ici semble cesser le parallélisme de  $\bar{a}$  avec les autres coefficients sonantiques, parallélisme qui du reste, considéré au point de vue physiologique, est assez énigmatique.

Voici quelques-unes des racines où nous devons admettre, provisoirement du moins, le groupe  $\bar{a}$  + sonante. Rac.  $\bar{a}r$  (soit  $a_1ar$ ) «labourer»,  $\bar{a}R$  ἀραρίσκω,  $\bar{a}l$  «nourrir» (goth. *ala ol*),  $\bar{a}n$  «souffler» (goth. *ana on*),  $\bar{a}m$  «gagner» (ἀπο-λαύω, ληΐς, sl. *lonŭ*). Le grec offre entre autres: θάλ θάλλω, τέθαλα, θάλλω; — ξαν ξάινω, ἐπί-ξηνον; — πᾶρ πᾶῦρος, πᾶρος, πηρός et avec  $\bar{a}_2$  (ταλαί-)πωρος, cf. p. 60; — cār σάίρω, σέσᾶρα, σεσᾶρονια et σωρός; — κᾶλ σκᾶλλω, σκᾶληξ; — γᾶν γᾶ(F)ίω, γᾶῦρος, γέγη(υ)θα; — δᾶν δα(F)ίω, δέδη(F)α, δεδᾶνια (dans Nonnus d'après Veitch);



καυ κα(ῥ)ίω, ἐκη(ῥ)α<sup>1</sup>; — κλαῦ κλαῖς et avec λ<sub>2</sub> κλωβός (Grdz. 572); — φαν (rac. secondaire) πιφᾶύσσω, φέ(ῥ)εα; — χραῦ χραῖώ, ζα-χηής. A la p. 57 sont réunis plusieurs exemples gréco-italiques de ce genre. Une partie de ces racines sont indubitablement hystérogènes. Ainsi *μαίνομαι* vient vraisemblablement de μεν comme *καίρω* de κεν (p. 103); plus tard l'α donna lieu à une méprise, et l'on forma *μέμηνα*, *μήμης*, *μέντις*. L'o du lat. *doleo* indique également que l'α de *δάλλει*· *κακουργεῖ* n'est point originaire (cf. p. 107), et cependant l'on a *δαλέομαι*.

A cette famille de racines se joignent les exemples comme *krém*, *mel* (p. 166 seq.).

C'est une conséquence directe de la théorie et une conséquence pleinement confirmée par l'observation que l'a (A) des diphthongues *ai* et *au* ne puisse être expulsé. On pourrait objecter le lat. *miser* à côté de *maereo*, mais *maereo* est apparemment pour *mocerco* de même que *pacnitet* (Corssen I<sup>2</sup> 327) est pour *poenitet*.

Les racines qu'on abstrait de formes comme le lat. *sarpo* ou *tacet* sont incompatibles avec notre théorie. La voyelle des racines étant toujours *e*, jamais *a*, il faudrait poser pour racines *sarp* *tacid*, soit *sarp* *taid*. Or on ne trouve pas d'*ā* long dans les groupes radicaux de cette espèce.

Mais quelles garanties a-t-on de l'ancienneté de ces radicaux? Les racines telles que *derk* ou *weid* peuvent le plus souvent se suivre facilement jusque dans la période indo-européenne. Dès qu'il s'agit des types *sarp* et *taid*, c'est à peine si l'on recueille une ou deux coïncidences entre le grec et le latin, entre le slave et le germanique. Des 22 verbes gothiques qui suivent l'*ablaut* *faiḥa faiḥalḥ*, ou *haita haihait*, et dont la partie radicale finit par une consonne, 6 se retrouvent dans une des langues congénères, mais sur ce nombre *salta* = lat. *sallo* est notoirement hystérogène; *faha* si on le compare à *pango* ne doit sa nasale qu'au suffixe; *haha* de même; il est comparé à la p. 59 avec le lat. *cancelli* et le skr. *kañcate*, mais *κάκαλον* et le skr. *kāśana* «attache» ne connaissent

1. Déjà à la p. 169 nous avons eu l'occasion de contester que l'η de *ἐκη* vint du digamma: *ἐ-κηῥ-α* est à *keau* ce que *ἐ-σεν-α* est à *seu*. La flexion idéale serait *ἐκη*, \**ἐκᾶμεν*, \**ἐκᾶντο*, cf. *ἐσεν*, \**ἔσουμεν*, *ἔσαντο* (p. 21, 146).

point de nasale; *auka* enfin rentre dans un cas particulier dont il sera question ci-dessous. En réalité il n'existe donc que deux cas, *valda* = sl. *vlada*, *skaidu* = lat. *caedo*. On remarque bien que la coïncidence, dans ces deux cas, ne dépasse pas les idiomes les plus rapprochés<sup>1</sup>. Ces fausses racines pouvaient prendre naissance de manières très-diverses: 1° Par l'addition de déterminatifs à la forme faible des racines comme *al* et *gau*. Ainsi le goth. *alja* est une continuation de *ala*, le lat. *gaudeo* est du consentement de tous une greffe tardive de *gau*. 2° Par infection nasale venant du suffixe du présent. 3° Par propagation de la forme faible dans les racines contenant *r*, *l*, *n*, *m*. Ainsi naît le grec *θαροσ* (p. 129), ainsi le gréco-it. *phark* (*farcio* — *φράσσω*, cf. *frequens*), car même en latin *ar* est dans plusieurs cas un affaiblissement, v. le chap. VI. 4° Par la combinaison des procès 1 et 3; ex.: *spar-g-o* de *sper* (*σπερίω*). 5° Par la propagation de formes contenant *a*<sub>2</sub>. S'il est vrai par exemple que le goth. *blanda* soit parent de *blinda* «aveugle», il faut qu'une confusion ait été occasionnée, à l'époque où la reduplication subsistait partout, par le parf. *bebland* du présent perdu \**blinda*. Cette forme s'associant à *fefalþ* etc., était capable de produire *blanda*.

Les remarques qui précèdent ne s'appliquent pas aux racines où l'*a* est initial comme *aidh*, *aug*, *angh*, *arg*, dont on ne saurait contester la haute antiquité. Mais ces racines n'en sont pas moins dûes à des modifications secondaires. Comme nous essayons de l'établir au chap. VI, elles sont issues de racines contenant l'*e*. Par exemple le thème *aus-os* «aurore» et toute la racine *aus* procèdent de la racine *wes*, *angh* procède de *negh* etc.

1. Nous ne trouvons que 3 exemples qui puissent à la rigueur prétendre à un âge plus respectable: 1° Lat. *laedo*, cf. skr. *srédhati*. Comme toutes les formes parentes montrent *e* (v. p. 75), ce rapprochement ne peut être maintenu qu'à condition d'admettre une perturbation du vocalisme dans la forme latine. 2° Gr. *σασαρός*, cf. skr. *çisÿati*. Nous n'attaquons pas ce parallèle; nous ne nous chargeons pas non plus d'expliquer l'*α* du grec, mais il faut tenir compte de l'*e* du v. h<sup>t</sup>-all. *sierra* «gale», v. Fick III<sup>3</sup> 327. L'*α* du lith. *sásas* (cf. p. 69) peut se ramener à volonté à *e*, *a*<sub>2</sub> ou *a*. 3° Lat. *candeo*, gr. *κάνδαρος*, cf. skr. *cándrá*. Ce dernier cas est un peu plus redoutable que les deux premiers. Cependant le groupe *an* peut, ici encore, provenir d'un affaiblissement tel que ceux dont nous parlerons au chap. VI.

On ne trouve pas de racines terminées vocaliquement et dont le vocalisme consisterait uniquement dans  $a_1$ , comme serait « $sta_1$ » ou « $pa_1$ ». A la rigueur les présents sanskrits comme *ti-śtha-ti*, *pi-ba-ti*, pourraient passer pour contenir de telles racines. Il faudrait attribuer à ces formes une antiquité énorme, car ce serait y voir la base, insaisissable partout ailleurs, de racines comme  $sta_1-A$ ,  $pa_1-φ$  (gr.  $στᾶ$ ,  $πω$ ; skr. *sthā-tár*, *pā-tár*). Mais il est bien plus admissible de dire tout simplement que ces formes sont dues à l'analogie des verbes thématiques, et que  $\tilde{t}\text{-}στᾶ\text{-}τι$  est plus vieux que *ti-śtha-ti*.

Appelons Z tout phonème autre que  $a_1$  et  $a_2$ . On pourra poser cette loi<sup>1</sup>: chaque racine contient le groupe  $a_1 + Z$ .

Seconde loi: sauf des cas isolés, si  $a_1$  est suivi de deux éléments, le premier est toujours une sonante, le second toujours une consonne.

Exception. Les sonantes A et φ peuvent être suivies d'une seconde sonante.

Pour donner des formules aux différents types de racines que permettent ces deux lois, appelons S les sonantes i, u, n, m, r (l), A, φ, et désignons par C les consonnes par opposition à sonantes. Comme ce qui vient après  $a_1$  forme la partie la plus caractéristique de la racine, il est permis de négliger les différentes combinaisons auxquelles les phonèmes qui précèdent  $a_1$  donneraient lieu. Ainsi  $a_1i$ ,  $ka_1i$ ,  $ska_1i$ , rentreront pour nous dans le même type, et il suffira d'indiquer par x Z placé entre crochets qu'il peut y avoir différents éléments avant  $a_1$ . Ces formules ne comprennent que le premier grand embranchement de racines, mais conservent leur raison d'être dans le second, dont nous parlerons au § 14.

1<sup>er</sup> type: [x Z +]  $a_1 + Z$ .

2<sup>e</sup> type: [x Z +]  $a_1 + S + C$ .

Type résultant de l'exception à la seconde loi:

[x Z +]  $a_1 + A (\phi) + S$ .

---

1. Il faut avertir le lecteur que nous restituons  $a_1$  par hypothèse à certaines racines telles que  $pū$  «pourrir» qui ne le montrent plus nulle part et que nous considérons de plus près au chap. VI.

## § 12. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la flexion.

### REMARQUES PRÉLIMINAIRES.

#### 1. Forme des suffixes.

Nous ne considérons que les suffixes primaires.

La loi fondamentale des racines était de renfermer le groupe  $a_1 + Z$ . Une loi analogue, mais plus large, régit les syllabes suffixales: *tout suffixe contient  $a_1$* .

Exception. Le suffixe du participe présent actif *-nt* ne possède pas  $a_1$ .

Les formes dont l'analyse est douteuse cachent peut-être d'autres exceptions, dont on ne peut tenir compte.

Les suffixes se divisent en deux grandes classes, selon que  $a_1$  est suivi ou non d'un phonème.

Dans le premier cas la formule coïncide avec celles des syllabes radicales. Les principaux suffixes de cette classe sont  $-a_1n$ ,  $-ma_1n$ ,  $-wa_1n$ ,  $-a_1m$ ,  $-a_1r$ ,  $-ta_1r$ ,  $-a_1s$ ,  $-ya_1s$ ,  $-wa_1s$ ,  $-a_1i$ ,  $-ta_1i$ ,  $-na_1i$ ,  $-a_1u$ ,  $-ta_1u$ ,  $-na_1u$ ,  $-ya_1u$  etc. Un thème tel que  $sa_1r-ma_1n$  ou  $ma_1r-ta_1r$  est une combinaison de deux cellules parfaitement semblables l'une à l'autre. — Toutefois le parallélisme de ces suffixes avec les racines n'est pas absolu. Il est restreint par une loi qui exclut des suffixes presque tout autre phonème que  $t$ ,  $s$ , et les sonantes.

La deuxième classe de suffixes est celle qui finit par  $a_1$  (lequel alterne comme ailleurs avec  $a_2$ ). Ce sont entre autres les suffixes  $-a_1$ ,  $-ta_1$ ,  $-na_1$ ,  $-ma_1$ ,  $-ya_1$ ,  $-wa_1$ ,  $-ra_1$ .

#### 2. Qu'est-ce qu'on peut appeler les variations vocaliques amenées par la flexion?

Les deux seules modifications que puisse subir la racine, l'expulsion de  $a_1$  et son changement en  $a_2$ , sont aussi les deux seules modifications dont les suffixes soient susceptibles.

Les variations proethniques du vocalisme, si l'on en fait le total, se composent donc: 1° des cas d'expulsion et de transformation de l' $a_1$  radical; 2° des cas d'expulsion et de transformation de l' $a_1$  suffixal.

Mais pour saisir les phénomènes dans leur lien intérieur, la classification des syllabes en syllabes radicales et syllabes suffixales ne convient pas. Il y faut substituer la division en *syllabes* ou *cellules présuffixales* et *prédéterminielles*.

Les syllabes présuffixales sont celles qui précèdent immédiatement un suffixe. Il s'entend de soi-même que, dans le mot primaire, ce ne peuvent jamais être que des racines.

Les syllabes prédésinentielles comprennent: 1° les racines sans suffixe; 2° les suffixes.

Si le terme de *syllabe* n'était ici plus ou moins consacré par l'usage, nous lui préférerions beaucoup celui de *cellule* ou d'*unité morphologique*, car un grand nombre de racines et de suffixes — p. ex.  $sta_{1A}$ ,  $pa_{1rA}$  (§ 14),  $-ya_{1A}$ , peut-être aussi  $ka_{1i}$ ,  $-na_{1u}$  etc. — sont disyllabiques. Définissons donc bien ce que nous entendons par «syllabe» ou cellule: *groupe de phonèmes ayant, à l'état non affaibli, le même  $a_1$  pour centre naturel.*

Nous nous proposons d'étudier les variations vocaliques du mot primaire (expulsions et transformations de l' $a$ ) qui sont en rapport avec la flexion. Ce sujet ne touche, sauf une exception douteuse (p. 221), à aucune des modifications que subissent les syllabes présuffixales; il embrasse en revanche *la presque totalité de celles qui s'accomplissent dans les syllabes prédésinentielles.*

Nous ne disons pas *la totalité*, parce que dans certains thèmes-racines tels que skr.  $m\dot{r}dh$  ou  $(a\check{c}va-)y\acute{u}g$  on constate un affaiblissement persistant à tous les cas de la déclinaison. Apparemment cet affaiblissement ne dépend pas de la flexion.

Le principe du changement de l' $a_1$  en  $a_2$  étant presque aussi mal connu pour les syllabes prédésinentielles que pour d'autres on ne saurait affirmer que ce changement dépend de la flexion avec une sécurité aussi grande que pour le second genre de modifications, l'expulsion de l' $a$ . Néanmoins l'alternance qu'on observe entre les deux  $a$ , alternance qui se dirige sur celle des désinences nous a déterminé à ranger l'apparition de l' $a_2$  prédésinentiel parmi les phénomènes de flexion.

### Flexion verbale.

#### 1. EXPULSION DE L' $a$ .

De la conformation des racines et des suffixes (v. ci-dessus) il résulte, soit pour les noms soit pour les verbes, deux types principaux de thèmes. Dans le premier type  $a_1$  finit le thème, dans le second  $a_1$  est suivi d'un ou de deux phonèmes.

Thèmes verbaux du premier type:  $r\acute{a}_1ika_1-$  ( $\lambda\epsilon\acute{\iota}\pi\epsilon-$ ),  $rik\acute{a}_1-$  ( $\lambda\iota\pi\acute{\epsilon}-$ ),  $ra_1iksya_1-$  ( $\lambda\epsilon\upsilon\psi\epsilon$ ),  $sprakya_1-$  ( $\rho\alpha\zeta\gamma\alpha-$ ),  $gm\grave{s}k\acute{a}_1-$  ( $\beta\alpha\sigma\kappa\epsilon-$ ).

Thèmes verbaux du second type:

a. Racine simple ou redoublée. Ex.:  $\acute{a}_1s-$  ( $\acute{\epsilon}\sigma-$ ),  $\acute{a}_1i-$  ( $\acute{\epsilon}\acute{\iota}-$ ),  $bh\acute{a}_1A-$  ( $\varphi\bar{\alpha}-$ ),  $r\acute{a}_1igh-$  ( $leh-$ ),  $k\acute{a}_1As-$  ( $\zeta\acute{u}s-$ ),  $bh\acute{a}_1bh\acute{a}_1r-$  ( $bibh\acute{a}r-$ ).

b. Racine + suffixe. Nous pensons que les caractéristiques  $-na_1u$  et  $-na_1A$  des classes 5 et 9 ne sont pas plus des suffixes proprement dits que  $-na_1g$  dans  $yun\acute{a}gmi$  (v. chap. VI). Mais cela est indifférent pour la flexion, et nous pouvons réunir ici toutes ces formes:  $str\grave{n}\acute{a}_1u^{-1}$  ( $str\grave{n}\acute{o}-$ ),  $pr\grave{n}\acute{a}_1A-$  ( $pr\grave{n}\acute{a}-$ ),  $yun\acute{a}_1g-$  ( $yun\acute{a}g-$ ),  $righy\acute{a}_1A-$  ( $lihy\acute{a}-$ , optatif).

Les expulsions d'*a*, dans les syllabes prédésinentielles, se ramènent à deux principes très-différents: la *qualité du phonème initial des désinences* et l'*accentuation*. Selon que l'un ou l'autre des deux principes règne, il naît deux modes de flexion auxquels on nous permettra d'appliquer les termes de *flexion faible* et de *flexion forte* indo-européenne. Dans la flexion forte, la seule qu'admette le verbe, l'expulsion de l'*a* se dirige d'après l'accent.

Tout le monde reconnaît aujourd'hui, après la belle découverte de M. Verner, que l'accentuation indienne peut passer, et cela particulièrement dans les formes verbales, pour l'image presque absolument fidèle de l'accentuation proethnique. La contradiction où était l'accent verbal grec avec celui du sanskrit et du germanique se résout par la théorie de M. Wackernagel qui en fait, comme on sait, un cas particulier de l'*enclisis*. Conformément à ce que fait attendre cette théorie, les infinitifs et les participes grecs échappent à la loi du verbe fini et s'accordent dans leur accentuation avec les formes sanskrites.

Que l'accent à son tour soit la principale force en jeu dans

---

1. Il est beaucoup plus admissible de ramener l' $\bar{o}$  du gr.  $\delta\epsilon\acute{\iota}\nu\bar{o}\mu\iota$  à la diphthongue  $\epsilon\upsilon$  que de supposer que l' $\bar{o}$  du skr.  $str\grave{n}\acute{o}mi$  sorte de  $\bar{u}$ . L' $\bar{u}$  des formes iraniennes n'a rien à faire avec l' $\bar{o}$  grec; c'est un allongement de l' $u$  des formes faibles. Peut-être la suppression de la diphthongue suffixale, en grec, fut-elle occasionnée par l'introduction secondaire de la diphthongue radicale, les formes comme  $*\xi\epsilon\nu\gamma\upsilon\epsilon\nu\mu\iota$ ,  $*\delta\epsilon\iota\kappa\upsilon\epsilon\nu\mu\iota$ , étant d'une prononciation difficile. Si le verbe  $\kappa\upsilon\acute{\nu}\acute{\epsilon}\omega$ , à côté de  $\kappa\acute{\lambda}\upsilon\upsilon\tau\alpha\iota$ , est pour  $*\kappa\upsilon\acute{\nu}\acute{\epsilon}\omega$ , nous aurions là un dernier reste de l' $\bar{e}$ .

les dégradations de la flexion, c'est un fait proclamé d'abord par M. Benfey, mis en lumière dans ces derniers temps par les travaux de M. Osthoff et de M. Brugman et sur lequel la plupart des linguistes tombent d'accord dès à présent.

Nous allons essayer de réduire à des principes aussi simples que possible: 1° les résultats des déplacements d'accent, 2° les déplacements d'accent eux-mêmes.

Il n'y a d'autres thèmes verbaux paroxytons que les formes comme *rá,ika*<sub>1</sub><sup>-1</sup>, où l'accent est indifférent, ainsi que cela ressort de la loi I (v. ci-dessous). On peut donc poser la règle comme si tous les thèmes étaient oxytons.

Ces règles sont celles de la flexion forte en général sans distinction du nom et du verbe.

I. L'*a*<sub>1</sub> QUI FINIT UN THÈME ET QUI PORTE LE TON NE PEUT S'EN DÉPARTIR EN AUCUN CAS.

II. SI LA LOI I N'Y MET OBSTACLE, TOUTE DÉSINENCE SUSCEPTIBLE D'ACCENT (C'EST-A-DIRE FORMANT UNE SYLLABE) S'EMPARE DU TON DE LA CELLULE PRÉDÉSINENTIELLE.

III. AUSSITÔT PRIVÉ D'ACCENT, L'*a*<sub>1</sub> DE LA CELLULE PRÉDÉSINENTIELLE SE PERD.

L'énoncé de la loi II renferme implicitement l'hypothèse à laquelle nous recourons pour expliquer la variation de l'accent: c'est de poser les désinences dites secondaires comme étant en réalité les plus primitives. La forme indo-européenne de ces désinences n'est pas encore déterminée pour chaque personne avec la même sûreté; mais du moins il n'y a pas de doute possible touchant celles du singulier de l'actif, et c'est là le point principal pour ce que nous avons en vue.

Actif: -m -s -t; -ma<sub>1</sub> -ta<sub>1</sub> -nt; -wa -tam -taam.  
Moyen<sup>2</sup>: -ma? -sa -ta; -ma<sub>1</sub>dha -dhwa<sub>1</sub> -nta; -wadha — — .

La combinaison de ces désinences avec les thèmes *rá,ik-*, *prná<sub>1</sub>A-*, *riká<sub>1</sub>-* — ces exemples suffiront — donnera d'après ce qui est stipulé plus haut:

1. Sur le skr. *píparti* etc. v. p. 191.

2. Sur le grec -*co*, -*ro* etc. v. p. 101 seq.

Actif	Moyen	Actif	Moyen	Actif	Moyen
rá,ik-m <sup>1</sup>	rik-má	pṛná, A-m	pṛn <sup>A</sup> -má	riká, -m	riká, -ma
rá,ik-s	rik-sá	pṛná, A-s	pṛn <sup>A</sup> -sá	riká, -s	riká, -sa
rá,ik-t	rik-tá	pṛná, A-t	pṛn <sup>A</sup> -tá	riká, -t	riká, -ta
rik-má,	rik-má, dha <sup>2</sup>	pṛn <sup>A</sup> -má,	pṛn <sup>A</sup> -má, dha	riká, -ma,	riká, -ma, dha
rik-tá,	rik-dhwá,	pṛn <sup>A</sup> -tá,	pṛn <sup>A</sup> -dhwá,	riká, -ta,	riká, -dhwa
rik-nt	rik-ntá	pṛn nt	pṛn-ntá	riká, -nt	riká, -nta
rik-wá	rik-wádha <sup>2</sup>	pṛn <sup>A</sup> -wá	pṛn <sup>A</sup> -wadha	riká, -wa	riká, -wadha
rik-tám	—	pṛn <sup>A</sup> -tám	—	riká, -tam	—
rik-táam	—	pṛn <sup>A</sup> -táam	—	riká, -taam	—

A l'impératif, la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> pers. sing. moy. (skr. *dvikṣvá*, *pṛṇṣvá*; *doiṣṭám*, *pṛnṭám* etc.) répondent à la règle. La 3<sup>e</sup> pers. de l'actif, forme forte (skr. *dvēstu*, *pṛnātu*), paraît être en contradiction avec le principe des « désinences qui font une syllabe ». Mais ici nous touchons à la question des désinences « primaires ».

La plupart des formes « primaires » peuvent se tirer des formes « secondaires » au moyen de l'élément *i* que suppose M. Fr. Müller: *-m-i* *-m*A*-i*(?), *-s-i* *-s*A*-i*, *-t-i* *-t*A*-i*, *-nt-i* *-nt*A*-i*, *-mas-i* *-madha-i*, *-was-i* *-wadha-i* (peut-être l'*s* de *-mas-i* et *-was-i* vient-il de l'ancien *dh* transformé en *-s* à la fin du mot, conservé au moyen par l'*a* qui suivait?). M. Bergaigne fait remarquer (Mém. Soc. Ling. III 105) que deux couples de désinences sanskrites du moyen, *-dhvam* *-dhve* et *-ram* *-re* présentent un rapport différent et il suppose que la nasale de *-dhvam* et *-ram* a été ajoutée après coup. Comme le grec *-σθε* indique de son côté une forme *-dhwa<sub>1</sub>*, cette hypothèse est extrêmement vraisemblable. La série s'augmente donc encore de 2 cas. Nous ne pouvons savoir si le *-tu* de *dvēstu*, *pṛnātu*, n'a point été formé par l'addition d'un *-u*, comme *-ti* par l'addition d'un *-i*.

Maintenant pourquoi, l'*i* ou l'*u* une fois ajoutés dans *ráikm-i* et les formes du même genre, le ton n'a-t-il pas passé selon la règle sur la désinence? A cela on peut trouver deux réponses principales. A l'époque où l'*i* (*u*) fut ajouté, l'attraction que la désinence exerçait sur l'accent, pouvait avoir cessé. En second

1. Comme nous l'avons dit p. 40 seq. nous supposons que *ráikm* devant la voyelle initiale d'un mot venant après lui dans la phrase aurait été monosyllabe; qu'en général l'*m* de la 1<sup>e</sup> personne ne faisait syllabe que dans les cas de nécessité absolue.

2. Ou *rikma, dhá, rikwadhá*?

3. Par altération secondaire *-n*A** est devenu *-n<sup>A</sup>*, v. p. 178 seq.



lieu, il est très-digne de remarque que la voyelle désinentielle soit dans les quatre formes en question (*dvēsmi*, *dvēksi*, *dvēsti*, *dvēstu*) un *i* ou un *u*, qui n'est suivi d'aucun autre phonème. Certains indices font croire que l'*i* et l'*u*, dans ces conditions, avaient une prononciation très-faible qui les rendait incapables de porter l'accent<sup>1</sup>. C'est ce qui se vérifie dans la flexion nominale pour le locatif *ukśāni*, *datāri* etc., peut-être aussi pour les nominatifs neutres comme *pācu* (gén. *paçvās*), v. p. 222. On nous fera remarquer qu'une autre forme de l'impératif, la 2<sup>e</sup> personne *dviddhi*, *pr̥ihī* etc., s'oppose à une hypothèse de ce genre. A cela on peut répondre premièrement que le thème fort fait de fréquentes apparitions dans ces impératifs. On a en sanskrit *śūdhī*, *çaçādhi*, *bodhi* (de *bodh*), *gāhahi* que cite M. Benfey *Or. u. Occ.* I 303, *gṛbhāhi*, *pr̥nahi* (Ludwig Wiener Sitzungsber. LV 149); en grec βῆθι, τλήθι, σύμ-πωθι, δίδωθι, ἔληθι (Curt. Verb. II 35). En second lieu, quand on considère le caractère presque

1. Si l'on admet cette explication, l'hypothèse de la priorité des désinences secondaires n'est plus absolument nécessaire. Au reste certains faits ne seraient pas loin de nous faire croire que les sonantes *i*, *u*, *ḡ*, *ḡ*, suivies ou non d'un phonème, étaient incapables de prendre l'accent, et que la désinence pour attirer le ton devait contenir un *a* (*a*<sub>1</sub>, *a*<sub>2</sub>, *A*). C'est la 3<sup>e</sup> personne du pluriel qui est en question. En sanskrit le présent de la rac. *çās* fait suivant Pāṇini *çāsmi*, *çāssi*, *çāsti*, *çāsvās*, *çāsmās*, *çāsatī* (cf. *mārganti*). Les présents redoublés, sans montrer, il est vrai, la racine pleine, évitent cependant d'accentuer *-ḡti* et retirent le ton sur la reduplication: *pīparmi*, *pīpṛmās*, *pīprati*. Enfin devant la désinence *-us* ou *-ur*, bien qu'elle n'ait rien de commun avec la première (J. Darmesteter *Mém. Soc. Ling.* III 95 seq.), on trouve réellement la racine pleine, *vivyāçus*, *arivyāçus* en regard de *viviktās*, *viveçus*, *āguhavus*, *açicrayus* etc. V. Delbrück *Altind. Verb.* 65.

Tout cela semble témoigner d'une époque où la 3<sup>e</sup> personne du pluriel à l'*actif* était une forme forte. Et cependant d'autres indices y contredisent. Ne retrouvons-nous pas dans les langues les plus diverses le pendant du skr. *s-ānti* «ils sont» où l'*a*, radical est perdu? Oui, mais ici se présente une nouvelle complication. Ni le gr. *ἐντι* ni le lat. *sunt* ni le sl. *saṭi* ni le goth. *sind* ne s'accordent avec un primitif *syti* à nasale sonante, et l'on se demande si l'affaiblissement radical incontestable pour cette forme ne tiendrait pas précisément à la nature particulière de sa désinence. Nous ne voulons pas nous perdre dans ce problème très-compliqué déjà effleuré p. 89 i. n. Il nous semble qu'en somme la première théorie, basée sur les désinences secondaires, satisfait davantage que celle-ci.

facultatif de la désinence *-lhi*, on se demande si elle n'est pas dans l'origine une particule libre agglutinée plus tard au thème.

Il reste à considérer différents paradigmes offrant une anomalie apparente ou réelle.

1. Les formes fortes de la 3<sup>e</sup> classe avaient, croyons-nous, deux accents dans la langue mère, l'un frappant la racine et l'autre le redoublement (v. § 13 fin). Le saut de l'accent dans skr. *pīrmās* en regard de *pīparti* n'est donc qu'apparent.

2. Les aoristes sigmatiques comme *ágaišam* ont un vocalisme assez troublé. Les racines finissant par une consonne s'affaiblissent au moyen<sup>1</sup>; ex. *áviksmahi*, en regard de *ácśmahi*. Cela nous donne le droit de supposer que ce temps a possédé primitivement dans toute son extension l'alternance de formes fortes et de formes faibles que la structure du thème doit y faire attendre. Le pluriel et le duel de l'actif ainsi que le moyen pour certaines racines, ont donc subi un métaplasme. L'accentuation n'est pas moins corrompue que le vocalisme (Benfey Vollst. Gramm. p. 389). En grec les formes fortes ont prévalu comme en sanskrit (p. 123).

3. La 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> pers. sing. du parfait semblent se prêter assez mal à notre théorie, puisque *-ta* (skr. *-tha*) et *-a* pouvaient prendre l'accent. Mais aussi l'*a* radical n'est point  $a_1$ , il est  $a_2$ . C'est là, je crois, une circonstance importante, bien qu'il soit difficile d'en déterminer au juste la portée. Le fait est que les règles qu'on peut établir pour les déplacements de l'accent et la chute de l'*a* sont souvent éludées quand cet *a* apparaît sous la forme de  $a_2$ . Cf. § 13 fin.

4. Optatif en *-yā<sub>1A</sub>*. Fléchi comme *pnā<sub>1A</sub>* ce temps devait faire au pluriel (*\*riky<sub>A</sub>-mā*) *riky<sub>A</sub>-mā*, au moyen (*\*riky<sub>A</sub>-tā*), *riky<sub>A</sub>-tā*. Mais le groupe *y<sup>A</sup>* ne peut subsister. Il se change en *ī* dès la période proethnique tout de même que *r<sup>A</sup>* se change en *r̄* (v. p. 179 et le chap. VI). Toutes les formes qui n'appartiennent pas au singulier de l'actif avaient donc *ī* dans la langue mère. Pour le moyen M. Benfey a établi ce fait dans son écrit *Ueber die Entstehung etc. des indog. Optat.*<sup>2</sup> (Mémoires de l'Acad. de Göttingue

1. Bopp *Kr. Gramm. der Sanskr.-Spr.* § 349. Delbrück *Altind. Verb.* p. 178 seq.

2. Bopp considère que l'accentuation de *didōto*, *didōto*, doit faire admettre que la contraction s'est accomplie dans le grec même. Mais qui

XVI 135 seq.). Au pluriel et au duel de l'actif le même *i* apparaît dans toutes les langues européennes: lat. *s-i-mus* (sing. *s-iō-m*), gr. *ε-ι-μεν* (sing. *ε-ιη-ν*), sl. *jad-i-mŭ* (sing. *jaždi* = \**jadji*), goth. *ber-ci-ma* (le singul. *berciþ* s'est dirigé sur le pluriel). Nous renvoyons au travail déjà cité de M. Paul *Beitr.* IV 381 seq., sans pouvoir toutefois nous associer à la conception de l'auteur qui voit dans l'*i* «une contraction de -yā». En sanskrit nous trouvons au pluriel et au duel de l'actif *lihyāma*, *lihyāva* etc. Ces formes sont dues à l'extension analogique du singulier. Qu'on considère: 1° que les langues d'Europe sont unanimes dans l'*i*; 2° que la théorie générale de la flexion veut *i*, non *yā*; 3° que les cas comme *pāmi pāmās* en regard du gr. *φαμι φαμέν* établissent un précédent pour la propagation de l'*ā* long (p. 147); 4° qu'en sanskrit même le moyen offre l'*i* et que toute divergence entre le moyen et le pluriel-duel de l'actif a un caractère anormal; 5° enfin que le zend montre l'*i* dans quelques formes actives: Justi donne *daidstem* (3° p. du.), puis *zāhī*, *fra-zahī*, *daidī*, formes du singulier qui ont reçu l'*i* par analogie<sup>1</sup>.

Le précatif védique (Delbr. l. c. 196) suit exactement dans sa flexion l'exemple de l'optatif. Actif: *bhū-yās-am*, *kri-yās-ma*; moyen: *muc-īś-īa* etc.

sait si cette accentuation existait ailleurs que dans l'écriture où la théorie grammaticale ne pouvait manquer de l'amener. C'est ainsi que *vidēu* n'est propérispomène que grâce aux fausses conclusions tirées de *vidēu*, v. Brugman *Stud.* IX 296. — On sait que M. Benfey pose *īā* comme caractéristique. Les arguments objectifs pour l'*i* long se bornent à ceci: 1° On trouve une fois dans le Mahābhārata *bhūñjīyām*; 2° Rig-Véda X 148, 2, le mètre, dit l'auteur, demande *sahīās* (*dāsīr vīcaḥ sūriṇa sahiās*). Il serait plaisant que nous nous méliions d'attaquer M. Benfey sur des points de métrique védique. Nous avouons seulement, comme impression toute personnelle, être peu satisfait d'une pareille chute de *trīṣṭubh* et l'être bien davantage de *sūriṇa sahyās* (- - -), quand même on devrait faire deux syllabes de l'*ā* de *dāsīr*, parce que du moins la 8<sup>me</sup> syllabe du pada se trouve ainsi être une longue, selon l'habitude. Quant à *duhīyat*, M. Benfey y voit une forme thématique. Nous sommes donc en droit d'y supposer le thème faible *duhī-*. — Parmi les optatifs que donne Delbrück (l. c. 196) on trouve *gaksīyāt*. Outre que dans le texte cette forme est placée tout près de *papīyāt*, l'*i* peut s'expliquer comme voyelle de liaison (allongée par l'effet de *y*).

1. En sanskrit l'optatif de la 3<sup>e</sup> classe accentue au moyen la syllabe de reduplication. Rien n'indique que cette particularité soit primitive.

5. Optatif de la conjugaison thématique. La caractéristique, ainsi que l'admet M. Benfey, est un  $-i$  long<sup>1</sup> que nous croyons sorti de  $-ya_{1,A}$  à peu près comme dans les formes faibles dont il vient d'être question. Mais il est fort difficile de dire d'après quel principe la réduction de  $-ya_{1,A}$  en  $-i = *y^A$  a pu se faire ici, la tonique précédant la caractéristique. La flexion est unique en son genre. On attendrait que le thème skr. *tudé* (= *\*tudá-i*) fit au pluriel «*tudimá*», puisque l'*a* est suivi d'un phonème. Mais on remarque que cet *a* est  $a_2$  (p. 87), ce qui, nous l'avons vu, change beaucoup la question. L'*a* se maintient donc, et il en résulte ce phénomène inconnu d'ailleurs d'une flexion sans dégradation se faisant sur un thème qui ne finit point par  $a_1$ . — Par une coïncidence curieuse mais fortuite sans doute l'alternance des anciennes diphthongues slaves  $\ddot{e}$  et  $i$  dans l'impér. *nesi, nesi, nesēmū, nesète, nesèvé, nesèta* semble se refléter dans le zend *barōis, barōi!, barāema, barāetem* (moy. *baraēsa, barācta*; au pluriel *ōi* reparait). Nous avons cherché en vain ce qui pourrait justifier une différence originaires entre la diphthongue du singulier et celle du pluriel ou du moyen<sup>2</sup>.

Subjonctif des verbes thématiques. Nous ne sommes pas arrivé à nous faire une opinion sur la forme primitive d'un subjonctif comme le gr. *φέρω φέρωσ* etc. L' $\bar{a}$  du lat. *ferāt* serait composé de  $a_1 + a_1, e + e$ ? Ne serait-ce pas plutôt *feram ferēs* le vrai subjonctif? Et a-t-on le droit de séparer *moncat, audiat*, de l'optatif ombrien *portaia*?

## 2. APPARITION DU PHONÈME $a_2$ .

La flexion verbale ne connaît la transformation de l' $a_1$  en  $a_2$  que dans deux cas:

1. On sait que l'*oi* de la 3<sup>e</sup> pers. sing. de l'optatif grec (*παυδέσσι*) ne compte jamais pour brève, et en conséquence l'accent reste sur la pénultième. Il y a peut-être là, comme on l'a supposé, un indice de l' $i$  long.

2. On pourrait supposer que primitivement le ton passait sur les désinences et qu'en même temps l' $a_2$  du singulier était remplacé par  $a_1$ : 3<sup>e</sup> sg. *tudá, it*, plur. *tudá, imá*. Ceci permettrait à la vérité d'établir entre *nesi* et *nesēmū* la même proportion qu'entre *vlūci* (*λόχοι*) et *vlūcē* (*\*λυνεε*, v. p. 91). Mais, outre qu'en général l'*ōi* et l' $\bar{a}$  du zend paraissent varier sans règle fixe, on ne voit pas en vertu de quelle loi l'*a*, au lieu de tomber au pluriel, se serait contenté de devenir  $a_1$ .

1° Dans la conjugaison thématique, où le phénomène paraît pouvoir s'expliquer par la nature de la consonne qui suit l'*a*. Voy. p. 87.

2° Au singulier du parfait, où l'*a* transformé est un *a* radical. La 1<sup>re</sup> personne conservait peut-être *a*<sub>1</sub>. Voy. p. 71 seq.

### Flexion nominale.

#### I. EXPULSION DE L'*a*.

A. L'expulsion se produit en vertu des lois de la flexion forte.

##### THÈMES OXYTONS.

Les thèmes finissant par *a*<sub>1</sub> se comportent comme dans la flexion verbale. L'accent ne passe point sur les désinences, et l'*a* persiste par conséquent à toutes les formes<sup>1</sup>.

La première remarque à faire relativement aux thèmes où l'*a*<sub>1</sub> est suivi d'un ou de deux phonèmes, c'est qu'ils n'appartiennent à la flexion forte qu'au singulier. Le pluriel et le duel devront donc être traités sous la lettre B.

On sait que l'ancienneté de l'accentuation sanskrite est prouvée ici par son accord avec celle des monosyllabes grecs.

Les cas faibles, c'est-à-dire accentués sur la désinence et dépourvus d'*a* dans la syllabe prédésinentielle, sont: l'instrumental, le datif, le génitif. Les désinences sont *-ī*, *-ai* (p. 92), *-ās*.

Les cas forts ou pourvus d'*a* sont: le nominatif, l'accusatif, le locatif, le vocatif. Les désinences sont *-s*, *-m*, *-i*, *e'*, *zéro*.

On le voit, le principe posé plus haut se vérifie. Ce qui fait qu'il y a des cas forts, c'est uniquement l'incapacité de certaines désinences à recevoir le ton<sup>2</sup>. Au vocatif d'ailleurs l'accent fuit vers le commencement du mot.

1. L'accentuation du pronom skr. *a* dans les formes comme *asyá* (à côté de *ásya*) sera née secondairement, quand le besoin de distinguer certaines nuances se sera fait sentir (voy. le dictionnaire de Grassmann, col. 207). Celle qui accuse le goth. *þize*, *þizos*, paraît être simplement proclitique: le sanskrit a *tásya*, *tésām*, *tásyās*.

2. Nous devons nous contenter de citer la théorie différente et très-complète que M. Bergaigne a présentée sur ce sujet Mém. Soc. Ling. II 371 seq. Comme cette théorie est liée intimement à la question de l'origine des désinences et de la flexion en général, la discussion qu'elle demanderait ne manquerait pas de nous entraîner fort loin.

Nous venons de ranger le locatif parmi les cas forts. Effectivement on sait qu'en sanskrit la forme forte *y* est permise, sinon obligatoire comme dans *pitári*, *datári*<sup>1</sup>. Deux exemples particulièrement intéressants sont *dyávi* (cf. *divé* etc.) et *kśámi* en regard de l'instr. *kśamá*. Sur l'aversion qu'a le ton pour l'*i* final v. p. 190.

Les phénomènes spéciaux du nominatif, qui parfois se formait sans *s*, demandent à n'être pas séparés de la question de l'*a*<sub>2</sub>. Il nous faut donc renvoyer le lecteur à la page 213.

Dans l'application de la théorie qui vient d'être formulée, nous nous bornerons, le sujet étant immense, à relever les points saillants de la déclinaison de chaque espèce de thèmes. Nous adoptons complètement les principaux résultats de l'étude de M. Brugman sur les thèmes à liquide (Stud. IX 363 seq.). Ce travail avait été précédé de la théorie de M. Osthoff sur la déclinaison des thèmes à nasale (Beitr. de P. et B. III 1 seq.), qui s'en approchait beaucoup pour le fond de la conception, mais sans proclamer encore l'expulsion totale de l'*a* aux cas faibles et sans opérer avec le phonème *a*<sub>2</sub>. M. Osthoff admettait une échelle d'*a* de forces différentes. — Nous mettrons encore à profit l'article de M. Brugman sur les suffixes *-as, -yas, -was* (K. Z. XXIV 1 seq.). Les restes de la dégradation des suffixes en letto-slave sont recueillis par M. Leskien *Archiv für slav. Philol.* III 108 seq.

Comme type de la forme faible nous choisirons le datif.

Thèmes en *-wás*. L'accent, en sanskrit, s'est retiré aux cas faibles sur le suffixe: *vidúše, gagr̥bhúše* pour *\*vidušé, gagr̥bhušé*. La forme proethnique *-us-* des cas faibles, telle que l'admet M. Brugman K. Z. XXIV 97, est assurée indirectement par le grec *-ua*, et *ιδυτοι* (ibid. 81), par le goth. *berusjos* et le sl. *-ús-je*.

Thèmes à liquide. L'expulsion proethnique de l'*a* aux cas faibles a été mise en pleine lumière par M. Brugman. Le phénomène le plus singulier est celui du génitif indien en *-ur*. Nous essayons de l'expliquer de la manière suivante.

1. Les thèmes qui ne finissent pas par une sonante font exception; le locatif *y* a été mêlé aux cas faibles: *tulati, vidúsi* etc. — De quelque manière qu'on doive expliquer les locatifs védiques sans *i* comme *mūrdhán*, ils ne peuvent infirmer en rien la théorie.

La désinence du génitif est  $-^As$  et non  $-as$ . Accentuée, comme dans *padās*, elle a dû en sanskrit se développer en  $-ās$  (p. 177). Non accentuée, on la voit donner  $-us$  dans *pātyus*, *sākhys*, *gānyus* (ici par conséquent il faut poser  $-us$ , non  $-ur$ ). Peu à peu cependant la forme  $-as$  parvient à éliminer sa rivale.

L'hypothèse de cette désinence  $-^As$  est confirmée: 1° par le vocalisme du grec  $-os$  et du slave  $-e$ ; 2° par les génitifs comme *yuktās*, *mrđās*, dont il sera question plus bas. Enfin elle éclaire, jusqu'à un certain point, le génitif sanskrit *mātūr*.

Le prototype de *mātūr* est *mātr-^As*. Le group  $r^A$  doit donner  $\bar{r}$ , puis  $\bar{ur}$  (§ 14). La qualité de la voyelle est donc expliquée, mais non sa quantité. En zend on a les génitifs *nars*, *çūçtars*, qui viennent de  $*nr̥s$ ,  $*çūçt̥r̥s$ , l' $r$ -voyelle s'étant développée en  $ar$  devant  $s$  comme dans *arshan* et autres cas. Dans *ukšnās* le son  $^A$  ne s'est point fondu avec la nasale qui précède, ce qui s'explique fort bien, croyons-nous, par des raisons physiologiques. Nous reviendrons sur ce point au chap. VI.

D'ordinaire la contraction de  $r^A$  en  $\bar{r}$  est proethnique. Dans le cas qui nous occupe, le gr. *παρρός*<sup>1</sup>, le goth. *fadr̥s*, paraissent indiquer qu'elle n'est qu'indo-iranienne. Les conditions, aussi, sont assez particulières, l'accent reposant sur le phonème  $^A$ , ce qui ailleurs n'est pas le cas.

Le paradigme indien des thèmes en  $-an$  est parfaitement régulier. Les langues européennes n'en ont conservé que des débris. On a en latin *caro carnis*, en grec *κύνων κυνός*<sup>2</sup>, ainsi que *ἀρνός*. M. Osthoff (l. c. 76 seq.) pose comme thème de ce dernier mot *varan-* (*waran-*). Il nous semble que le skr. *úrāna* ne s'accorde bien qu'avec *ur-án*. Ceci donne la flexion grecque très-ancienne:  $*Fr̥-ήν$ , gén.  $*Fr̥-ν-ός$ . Le nominatif subsiste dans *πολύ-ρρην*; le génitif est devenu régulièrement  $*Fαρνός$ , *ἀρνός*<sup>3</sup>.

1. Est-ce que *κύνων* serait pour  $*κυντορ̥ς$ , *κυντ̥ρ̥ς*? Cf. *ἡμέρας τε καὶ κύντων* = *ἡμέρας τε καὶ κυντός*.

2. L'accent, dans *κύνων*, a été reculé; cf. skr. *çvā*.

3. Hétychius donne: *ζάνα· ἄρνα· Ῥωμαῖοι δὲ βάρραρον*. M. Mor. Schmidt écrit *ζάνα*, ce qui est nécessaire pour la seconde partie de la glose, mais peu probable pour la première. On ne pourrait attendre que *ζήνα*. Nous pensons que les gloses *ζάνα* et *ζήνα* se sont confondues et que *ζάν-* et *ζήν-* remontent tous deux à  $Fr̥n$ , comme *δαρός* et *δαρτός* à  $dr̥tós$ .

L'arménien *gar'n* dont parle M. Osthoff peut se ramener à la forme faible *wɣ-n*.

La déclinaison *φρήν φρενός, ποιμήν ποιμένος*, vient de la généralisation de l'accusatif et aussi du locatif, car *φρένι, ποιμένι*, ont été de tout temps des formes fortes.

L'explication du goth. *auhsin* résulte du fait auquel nous venons de faire allusion: *auhsin* est identique avec le skr. *ukśāni*. Au génitif on attendrait \**auhsns*. Il paraît évident que *auhsins* est une imitation du datif *auhsin*.

J'ai déjà cité l'article de M. Leskien, où il est montré entre autres que le sl. *dīne* «diei» vient d'un thème *diwan-* ou *dian-*.

Pour les formes indiennes comme *brahmāne*, il sera difficile de décider si l'a s'est maintenu dès l'origine pour empêcher le conflit des consonnes ou si *brahmāne* représente un primitif \**brahmāne*. La position de l'accent conseille peut-être la première solution.

Le thème en *im ghi-ám* se décline comme les précédents. V. Brugman Stud IX 307 seq. Le zend a au nominatif *zy-āo*, au gén. *zi-m-ō*.

Le suffixe participial *-nt*, lui-même dépourvu d'a, peut emprunter celui du thème quand ce dernier finit par a. Tout se passe alors comme si le suffixe était *-ant*. L'accent qui restait immobile tant que l'a<sub>1</sub> (a<sub>2</sub>) qui le supportait finissait le thème passe aux désinences aussitôt que cet a<sub>1</sub> est revêtu du groupe *-nt* (lois I et II, p. 188). La flexion est donc en sanskrit *tudán, tudaté* (= *tudnté*) etc. V. Brugman Stud. IX 329 seq.

Le grec *λαβών λαβόντος* a généralisé la forme forte. En latin au contraire *-ent* continue la forme faible à nasale sonante, que M. Sievers a reconnue en germanique dans *hulundi, fusundi* et autres féminins.

Une petite minorité seulement parmi les thèmes qui finissent par *i* et *u* appartient à la flexion forte. L'exemple le plus important est *dī-á<sub>1</sub>u<sup>-1</sup>* «ciel».

---

1. M. L. Havet (Mém. Soc. Ling. II 177) a montré que ce thème vient d'une racine *di* (*daí*) et point de *dīw* (*dyaus*).



nom.	<i>dī-ā<sub>1</sub>u-s</i>	Cf. ( <i>mā-tā<sub>1</sub>r</i> )	( <i>uks-ā<sub>1</sub>u</i> )
voc.	<i>dī-ā<sub>1</sub>u</i>	<i>mā-tā<sub>1</sub>r</i>	<i>uks-ā<sub>1</sub>u</i>
acc.	<i>dī-ā<sub>1</sub>u-m</i>	<i>mā-tā<sub>1</sub>r-m</i>	<i>uks-ā<sub>1</sub>u-m</i>
loc.	<i>dī-ā<sub>1</sub>u-i</i>	<i>mā-tā<sub>1</sub>r-i</i>	<i>uks-ā<sub>1</sub>u-i</i>
dat.	<i>dī-ā<sub>1</sub>u-ī</i>	<i>mā-tr-ā<sub>1</sub>i</i>	<i>uks-n-ā<sub>1</sub>i</i>

Nominatif: plutôt que de voir dans le skr. *dyaus* l'allongement du nominatif il faut je crois, à cause du gr. *Zēús*, assimiler l'*au* de cette forme à celui de *yaimi* etc. (p. 128). — Vocatif: gr. *Zēv*. — Accusatif: *dīā<sub>1</sub>um* et la forme la plus ancienne, mais la coïncidence du gr. *Zēv* avec skr. *dyām* paraît établir que dès une époque très-reculée la diphthongue avait cessé d'exister. Cf. p. 41. L'*ā* de la forme *āāv* que rapporte un grammairien est assurément singulier, mais la forme éolo-dorique ordinaire montre *η*, v. Schrader Stud. X 319. — Locatif: véd. *dyāi*.

Nous allons étudier quelques autres mots du type *dī-āu*. Pour ne point les disperser à plusieurs endroits nous citerons les paroxytons comme les oxytons; nous aurons aussi à faire la distinction de *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>* aux formes fortes.

Parmi les thèmes en *-i*, nous reconnaissons pour avoir appartenu à la déclinaison de *dī-āu*: *āu-ā<sub>1</sub>i* «oiseau» qui dans le Vēda fait *vēs* au nominatif. Le reste de la flexion est dégénéré et même au nominatif, *vī-s* commence à prendre pied.

En latin on a encore les mots comme *vatēs*, acc. *vatēm*.

C'est un échantillon analogue qui se cache dans le skr. *kavī*, car en zend ce mot fait à l'acc. *kavaēm*. Seulement nous trouvons pour nominatif zd. *kava* = *\*kavī*. Etant donné *pitā(r)* de *pitār-*, le nom. *\*kavā(i)* de *kavai-* n'a rien de surprenant. Mais il faut provisoirement nous résigner à ignorer pourquoi les thèmes en *-u* n'ont jamais de nominatif sans *s* et pourquoi les thèmes en *i* eux-mêmes ont la double formation *ves* et *\*kavā*. Cf. p. 213.

Flexion de *gāu* «bœuf». Quelle est la forme exacte de ce thème? C'est, croyons-nous, *ga-a<sub>1</sub>u* et non *ga<sub>1</sub>u*: 1° parce que dans l'hypothèse *ga<sub>1</sub>u* on devrait trouver aux cas faibles *gu-*; 2° parce que le v. h<sup>t</sup>-all. *chuo* suppose un *ū* long<sup>1</sup>. Les composés indiens comme *su-gū* ne sont dus certainement qu'à un changement de déclinaison. La langue, partant de formes comme le gén. *sugās* ou le dat. *sugāve* et se laissant guider par les adjectifs en *-ī* (*prthī* etc.), devait aboutir à *sugīs*. Du reste *ga-a<sub>1</sub>u* se

1. On pourrait dire qu'il y a ici le même allongement du nominatif que pour *fōt-* (p. 213). Mais *Zēús* (v. ci-dessus) montre qu'un thème comme *ga<sub>1</sub>u* n'eût point allongé le nominatif. — J'ai été rendu attentif à la forme *chuo* par M. le Dr Kögel qui du reste l'expliquait différemment.

décline régulièrement soit en sanskrit soit en zend. Cf. skr. *gaus* (*ga-a, u-s*) et *dy-au-s, gá-r-e* et *dí-r-é*. Aux cas faibles, le ton s'est fixé sur l'*a* de *ga-r*. Cet *a* n'y avait évidemment aucun droit, mais en sanskrit l'attraction qu'exercent sur l'accent les *a* radicaux de toute provenance paraît avoir été presque irrésistible. Le locatif *gari* au lieu de \**gāri* est comme *dirí* à côté de *dyari*. Le gr. βο-*F.*, βov = skr. *ga-v-*, *go-* indique que l'*a* radical est un *o*. La forme forte s'est perdue: βovς a remplacé \*βω(v)ς. Homère a bien encore l'acc. βῶν<sup>1</sup> = arien *gām* (zd. *gām*), que nous ramènerons sans hésiter à *gō-á, u-m*, mais en elle-même cette forme pourrait être sortie de *gāim* comme Ζῆν sort de *dyāim*. Le latin ne nous apprend rien de particulier.

Thèmes en *u* qui prennent *a*<sub>2</sub>. Le zend a les formes suivantes: acc. *naçāum* (cadavre) = \**naçāram* (n. pl. *naçāvō*); acc. *pēřčāum* (côté), *garemāum* (chaleur). La flexion est complète pour l'ancien perse *dahyāu-s*, acc. *dahyāu-m* (nom. et acc. pl. *dahyāv-a*, gen. pl. *dahyānām*, loc. *dahyāsuwā*). Le même mot en zend donne l'acc. *danhaom* — on attendrait *danhāum* — (et le nom. pl. *danhāvō*). On a en outre le nom. sg. *bāzāus* (bras) dont l'*ā* s'explique, comme pour le perse *dahyāus*, par l'influence de l'accusatif<sup>2</sup> (\**bāzāum*) lequel ne nous est point parvenu. Il règne du reste, comme le montre *dahyāom* en regard de *dahyāvō*, une certaine confusion entre les thèmes qui prennent *a*<sub>2</sub> et ceux qui ne le prennent pas. Justement en regard de \**bāzāum* le Vēda nous offre *bāhāvā*, duel du même thème<sup>3</sup>. Cette flexion est d'autant moins suspecte d'origine récente qu'elle apparaît de préférence au sein d'une petite famille de thèmes en *u* avec laquelle nous avons fait connaissance p. 133: ce sont des féminins<sup>4</sup>, qui ont *a*<sub>1</sub> dans la racine. Il est possible, comme l'a conjecturé M. G. Meyer (*Stammbildung* p. 74), que les noms grecs en -ε*v*-ς aient quelque rapport avec cette déclinaison, seulement rapprocher l'*ā* arien de l'*η* de *ροξῆος* est, croyons-nous, inadmissible. Il ne faut pas oublier d'ailleurs l'absence de l'*ε<sub>v</sub>* dans *véxvς, πῆχvς*, où on serait le plus en droit de l'attendre. — M. Meyer rappelle les nominatifs gothiques comme *sunaus*. On pourrait penser en effet que c'est là un dernier souvenir de la double flexion primitive des thèmes en *u*.

1. Le dor. βῶς, βῶν, n'est que la transformation de βovς, βοῶν.

2. A moins d'admettre un allongement du nominatif coexistant avec l'*s*.

3. Il est inutile de forger un mot *bāhava* tout exprès pour expliquer cette forme.

4. Au masculin *pēřčāum* est opposé en sanskrit le féminin *pārçu*.

Thèmes en *i* qui prennent  $a_2$ . Le plus important est le thème skr. *sákhe-*, acc. *sákhay-am* (zd. *lu-shaxaim*), voc. *sákhe*, dat. *sákhya-e* (nom. pl. *sákhayas*). L'a long du nominatif *sákhi* est tout autre que l'*i* (=  $a_2$ ) de *sákhāyam*: il suffit de rappeler \**kavi* en regard de \**karāyam* (*karaēm*). C'est ici peut-être que se place le nom. pl. *ḥtaomāyo* (Spiegel Gramm. 133).

Depuis le travail de M. Ahrens sur les féminins grecs en  $\omega$  K. Z. III 81 seq. il est constant que le thème de ces mots finit par *i*. Nous soupçonnons que ce sont là les correspondants du type skr. *sákhe*. Si l'on a le droit de mettre en parallèle

<i>dātā</i>	<i>dātāram</i>	<i>dātar</i>	<i>dātrū</i>
et δᾶτωρ	δᾶτορα	δᾶτορ	[δᾶτορος pour *δᾶτορος]

on a aussi celui de comparer

<i>sakhā</i>	<i>sakhāyam</i>	<i>sakhe</i>	<i>sakhyā</i>
et Ἀητώ	Ἀητώ (*Ἀητόα)	Ἀητοῖ	[*Ἀητόος pour *Ἀητιος]

A l'accusatif nous avons écrit *Ἀητώ*: c'est l'accentuation que prescrit Dionysius Thrax (Ahrens l. c. 93). Du reste il n'y aurait aucun témoignage en faveur du circonflexe que cela ne devrait pas arrêter, étant donnés les procédés des grammairiens, de voir dans  $\omega$  la contraction de  $oa^1$ , cf. Brugman Stud. IV 163. Sans doute il y a les accusatifs ioniens comme *Ἰοῦν*, et l'on sait que M. Curtius en a inféré que le thème finissait par *-of*i**. Mais les observations que fait à ce sujet M. Windisch Stud. II 229 montrent bien que cette explication n'a pas satisfait tout le monde. De \**Ἰο*F*iv* à *Ἰοῦν* le chemin n'est guère facile. De toute manière cette forme en *-ovv* est énigmatique et a l'air d'un emprunt fait à d'autres déclinaisons, peut-être à celle de *βοῦς*. L'hypothèse des thèmes en *-of*i** ne permet pas du reste, ainsi que le reconnaît M. Curtius<sup>2</sup>, d'expliquer l' $\omega$  du nom. *Ἀητώ*. — On pourrait s'étonner

1. Parmi les nombreuses formes que cite M. Ahrens, il ne se trouve aucun accusatif qui ait l'*i* souscrit ou adscrit, preuve que l' $\omega$  n'y est point primitif comme au nominatif, et qu'il est bien sorti de *-o(y)a*. La terminaison *-oya* à son tour ne saurait être très-ancienne. La forme pure serait *-ovv*. On a cru en effet avoir conservé des accusatifs comme *Ἀητοῖν*, mais, M. Ahrens montre qu'ils proviennent d'une fausse leçon. Ils avaient donc péri dès avant l'époque historique. On peut comparer plus ou moins \**Ἀητοια* pour \**Ἀητοῖν* à *ἡδέφα* pour *ἡδύν*.

2. Le savant professeur conjecture seulement que l'analogie des formes

que les thèmes grecs en *-a<sub>1</sub>i* soient employés si exclusivement à former des féminins. Toutefois il y a des traces du masculin dans les noms propres *Ἰατρῶί, Μητρῶί, Ἡρῶί* (Curt. Erl. 54).

Il est probable que bon nombre de mots analogues sont à tout jamais cachés pour nous parce qu'ils ont revêtu la flexion courante des thèmes finissant par *i* et *u*. En voyant par exemple que dans le Rig-Véda *ávi* « mouton » fait au gén. *ávyas* et jamais *ávcs*, absolument comme on a en grec *olós* (pour \**ōfios*) et non « *óεως* », il est naturel de croire que la flexion première a été: nom. *awa<sub>1</sub>i-s* ou *awā<sub>1</sub>i*, dat. *awy-ai*, acc. *awa<sub>1</sub>i-m* etc. Peut-être que le gén. goth. *balgis* des masculins en *i*, au lieu d'être ainsi que le dat. *balga* emprunté aux thèmes en *-a*, offre un vestige de la flexion dont nous parlons: *balgis* serait pour \**balgi<sup>4</sup>s*.

L'immobilité de l'accent dans le paradigme sanskrit *apás apáse, usás usáse*, n'a pas grande importance. Il est possible, il est même fort probable que le ton y subissait primitivement les mêmes déplacements que partout ailleurs. C'est la persistance anormale de l'*a* suffixal qui est remarquable. Jusqu'ici les syllabes prédésinentielles ne nous offraient rien de semblable.

M. Brugman (K. Z. XXIV 14 seq.) donne pour ce fait de très-bonnes raisons: le désir d'éviter des formes trop disparates dans la même déclinaison, puis l'influence analogique des cas faibles du pluriel où l'*a<sub>1</sub>* ne pouvait tomber (ainsi *apa<sub>1</sub>s-bhis*).

Cependant à quoi se réduit après tout la classe des oxytons en *-as*? Au nom de l'aurore, skr. *usás*, aux mots indiens *bhiy-ás* « peur », *pu-mas* pour \**pumás* (p. 219), et aux mots comme *tavás, yajás, pseudḗs*. Or ces derniers, M. Brugman l'a établi, ne sont que des neutres revêtus de la déclinaison du masculin. Il serait possible même qu'ils fussent nés séparément dans les différentes langues qui les possèdent, la flexion s'étant dirigée sur celle des composés (paroxytons) comme *su-mánas*. La forme pleine de leur syllabe radicale est très-suspecte pour des oxytons. Quant à *bhiy-ás* et *pu-más*, ils font régulièrement *bhī-ś-á* (instr. véd.), *pu-ṃs-é*. Le seul exemple dont on ait à commenter la déclinaison, c'est donc l'indo-eur. *usás*, et l'on peut croire en effet

comme *δαμων* aurait, dans de certaines limites, agi sur les mots en *-φ*.  
V. Erläuterungen<sup>2</sup> 55 i. n.

que les formes faibles comme *⁴ussáí* parurent trop inintelligibles<sup>1</sup>. L'*a* fut donc retenu: *⁴usasáí*, skr. *usásá*. Pour l'*a*<sub>1</sub> de *usásá* en regard de l'*a*<sub>2</sub> de *usásam* v. p. 215.

Les thèmes-racines, simples ou formant le second terme d'un composé, se présentent sous deux formes tout à fait différentes.

Dans le premier cas la racine est privée de son *a*, par une cause inconnue, mais évidemment indépendante de la flexion. Ces thèmes, auxquels nous faisons allusion à la page 186, ne rentrent donc point dans le sujet de ce paragraphe. Ayant perdu leur *a* avant la flexion, ils sont désormais à l'abri de toute modification<sup>2</sup>. Quand ils finissent par *i*, *u*, *r̥*, *ṛ̥*, *m̥*, ils s'adjoignent un *t* dont les longues *ī*, *ū*, *ī̄*, *ū̄*, *m̄* (chap. VI) se passent. Exemples: skr. *divís*, *mṛ̥dh*, *niṣ* (p. 177), *ar̥va-yúḡ*, *mí-t*, *hr̥ú-t*, *su-kṛ̥-t*, *ar̥amya-ga-t* (= *-gm-t*); *bh̥í*, *bh̥ú*, *gṛ̥* (= *gr̥*), *-ḡá* (= *ḡā*); zend *dr̥uḡ*; gr. *ἀλκ-ι*, *Ἄ-(F)ιδ-*, *σῦ-ζυγ-*, *ἀντ-ηριδ-*, *ἔπ-ηλυς*, *-υθος* (métaplasme pour *-υθος*); lat. *ju-dic-*, etc.<sup>3</sup>

Dans le second groupe de thèmes-racines l'affaiblissement résulte de la flexion et n'embrasse donc que les cas faibles. Les noms dont il s'agit font pendant aux verbes de la 2<sup>e</sup> classe. Toutes les racines n'affectionnent pas ce genre de déclinaison. A peine si celles qui finissent par *r* fournissent un ou deux exemples indiens comme *abhi-śvár*.

Le vocalisme des différentes formes fortes ne peut-être traité ici où il ne s'agit que de l'expulsion de l'*a*; voy. p. 217 seq.

Parmi les composés sanskrits on remarque ceux de *han*:

1. Le Rig-Véda a un génitif sing. (et accusatif pl.) *usás*. On le tire, avec raison probablement, d'un thème *us̥*. Y supposer la continuation de la forme faible *us-s* serait invraisemblable à cause du double *s* qui serait représenté par *ś*.

2. Les déplacements d'accent restent naturellement les mêmes, du moins dans le mot simple. En composition, où ils sont censés avoir lieu également (Benf. Gramm. p. 319), l'usage védique contredit à la règle. Toutefois *vi-mṛ̥dh-ás* R. V. X 152, 2, témoigne bien que la règle n'a pas tort.

3. Tout renforcement nasal et toute perte de nasale étant choses étrangères à l'indo-européen, il est évident que la flexion du skr. *yúḡ* qui fait *yúḡ* aux cas forts ne peut pas être ancienne. Du reste, dans le Rig-Véda, la forme *yúḡ*- est extrêmement rare.

accus. *vṛtra-hān-am*, dat. *vṛtra-ghn-é*. De *vah* se forme *anaḍvāt*, accus. *anaḍ-vāh-am*, dat. *anaḍ-ūh-c*.

On entrevoit encore la déclinaison grecque primitive de *Βελλερο-φῶν* (dont l'accentuation est incompréhensible): le nom *Περσέ-φαρτα*, où *-φαρτα* répond au *-ghnī* sanskrit, indique que le génitif eût fait \**Βελλερο-φατος* (cf. p. 27 seq.).

En zend le thème *vac* «voix» fait à l'acc. *vācim*, *vācem* (= gr. *φόπα*), au dat. *vācē*, à l'instr. *vāca* etc. Cette flexion ne peut pas être primitive. Aucune loi à nous connue n'autoriserait dans les cas faibles d'autre forme que \**uc-* (à moins que l'*i* de *vācem* ne fût un véritable *ā* long indo-européen, ce qu'il n'est pas). La forme *vāc-* est dûe évidemment à des influences d'analogie. En sanskrit *vāc-* a envahi, comme on sait, toute la déclinaison.

Posant pour thème *ṛbhu-kśé-*, nous ramenons le nom. skr. *ṛbhu-kśā-s* à \**ṛbhu-kśāi-s* (cf. *rās* = \**rāis*). L'allongement de l'*ā* est comme pour *dyaús*. L'instr. pl. *ṛbhu-kśī-bhis* s'explique de lui-même. Quant à l'accus. *ṛbhu-kśān-am* (au lieu de \**ṛbhu-kśāy-am*), il est dû à quelque phénomène d'analogie. Cf. *divá-kśā-s* lequel fait à l'accus. *divá-kśas-am*. On a dans le Rig-Véda, mais seulement au pluriel, *uru-ḡráy-as*, *pári-ḡráy-as*, de *ḡre*. Le nom. sing. eût été, je pense, *-ḡrás*. Citons encore *dhī-ḡáv-as* R. V. IX 86, 1.

Quand la racine finit par *ā*, le <sup>4</sup> des cas faibles s'élide devant la désinence: *soma-pā*, acc. *soma-pā-m* (*-pā<sub>1</sub>-m*), dat. *soma-p-é* (*-p<sup>4</sup>-é*). C'est ainsi qu'on a, dans le verbe, *ḡá-h-ati* = \**ḡá-h-nti* venant de *ḡah<sup>4</sup>* + *nti*. V. p. 36 et le § 14.

Sur la signification qu'on attribuera à l'échange de *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>* dans les mots comme *pad* où l'*a* ne peut tomber, v. p. 215.

## THÈMES PAROXYTONS.

Les thèmes paroxytons du sanskrit gardent, comme on sait, l'accent sur la syllabe radicale à tous les cas de la flexion<sup>1</sup>.

Admettrons-nous ce que M. Osthoff (l. c. 46 i. n.) indique comme un résultat probable des recherches ultérieures, que l'indo-européen n'ait point connu cette loi de l'accentuation indienne et que le comparatif *váśyas* par exemple ait fait au datif *wa-*

1. Il y a de rares exceptions qui ne sont qu'apparentes. Ainsi *pūmān* (dat. *pūmāc*) aura été d'abord oxyton, ainsi que le suppose le vocalisme de la racine. On peut en dire autant de *svār* (*sīar*) qui donne un dat. védique *sūrē*. Sur *sānu*, gén. *snós*, v. p. 221 seq.

*syasāi*? Tout au contraire, nous disons que la loi des paroxytons a toujours existé:

1° Il ressort de tout ce qui précède que l'accent, aux cas «forts», ne tend pas moins à gagner la désinence qu'au datif ou aux autres cas «faibles». Que signifieraient donc des déplacements d'accent tels que *vāsyās wasyasāi*?

2° Une pareille mobilité d'accent est difficilement conciliable avec la fixité du vocalisme radical, qui est très-grande pour les paroxytons.

3° Il y a un contraste frappant entre les «cas faibles» des oxytons en *-was* et ceux des paroxytons en *-yas*. Toutes les conditions étant égales d'ailleurs, nous trouvons, là *vidūśc* (= \**vidūśé*), ici *vāsyase*. La non expulsion se vérifie aussi dans les infinitifs en *-man-e*, *-μεν-αι*, de thèmes paroxytons.

Donc dans les paroxytons normaux tous les cas seront forts.

Autre chose est de savoir si la dégradation du suffixe n'avait pas dès l'époque proethnique pénétré d'une manière ou d'une autre dans certains groupes de paroxytons.

Ce qui le fait supposer tout d'abord, c'est que la majorité des paradigmes du sanskrit, ne distingue point à cet égard entre oxytons et paroxytons: *bhṛātre*, *rājñe*, *bhārate*, montrent le même affaiblissement que *mātré*, *ukśñé*, *tudaté*.

On ne saurait attendre des langues européennes de données décisives pour cette question. Voici cependant un cas remarquable et qui confirmerait le témoignage du sanskrit: le *t* du germ. *svester* «sœur» n'a pu prendre naissance que sur une forme faible *svesr-* d'où il a gagné ensuite les cas forts (Brugman Stud. IX 394); preuve que la dégradation, dans ce mot, est bien ancienne. Or c'est un paroxyton: skr. *svāsar*.

D'autre part le féminin *bhārantī* (cf. *tudatī*) des participes indiens paroxytons semble indiquer positivement que la flexion grecque *φέρων φέρουτος* est plus primitive que le skr. *bhāran bhāratas*. C'est l'avis de M. Brugman l. c. 329<sup>2</sup>.

1. C'est ce qui paraît être l'opinion de M. Brugman (Stud. IX 388).

2. La langue védique semble faire quelque différence entre les thèmes en *-man* selon qu'ils sont oxytons ou paroxytons. De ces derniers on a par exemple *jémanū*, *bhūmanū*, *bhūmanas*, *yāmanas*. Au contraire *preman*, *prathimān*, *mahimān*, donnent les instrumentaux *prenā*, *prathinā*, *mahinā*,

La portée de la question diminue du reste considérablement, si l'on songe qu'au pluriel et au duel, où règne la flexion faible, oxytons et paroxytons étaient soumis à une même loi.

B. L'expulsion se produit en vertu des lois de la flexion faible.

M. Paul a consacré une partie du travail précédemment cité à une étude sur la déclinaison primitive des thèmes en *i* et en *u*, ou plus exactement sur l'espèce la plus commune de cette déclinaison. L'auteur montre que la dégradation du suffixe, à tous les nombres, dépend du phonème initial de la désinence: selon que ce phonème est une voyelle ou une consonne, l'*a* suffixal apparaît ou disparaît<sup>1</sup>. Au vocatif, où la désinence est nulle, l'arien, le letto-slave, le germanique et le celtique prouvent que l'*a* existait (Beitr. IV 436).

C'est là ce que nous avons appelé plus haut la *flexion faible* (p. 187). Le principe de l'expulsion se résume pour elle dans cette loi unique: L'ADJONCTION D'UNE DÉSINENCE COMMENÇANT PAR UNE CONSONNE ENTRAÎNE LA PERTE DE L'*a*<sub>1</sub> PRÉDÉSINENTIEL.

— Thèmes finissant par *i* et *u*. —

Dans les cas où le suffixe a sa forme pleine, le ton, en sanskrit et en grec, se trouve sur l'*a*. Il y a tout lieu de croire que c'est là l'accentuation primitive. Celle des cas faibles du pluriel sera traitée plus bas, p. 209.

Nous pouvons parler tout de suite de la qualité de l'*a*. Les thèmes en *i* et en *u* de déclinaison faible semblent n'admettre que l'*a*<sub>1</sub>. Le grec présente *ε*, le sanskrit un *a* bref. L'*o* du sl. *synove*, l'*a* du lith. *sumaus* sont des modifications secondaires de l'*e* (p. 67).

où le rejet de l'*m* atteste la grande pression que subissait le suffixe. Mais *bhīmanas*, *yāmanas*, peuvent être une imitation de *kārmanas*, *vārtmanas*, et d'autre part le paroxyton *acman* fait en zend *ashnō* au génitif (Spiegel Gramm. 156). — Les thèmes faibles *yūn-* et *maghon-* de *yūvan* et *maghāvan* ne prouvent pas grande chose en faveur de la dégradation des paroxytons; nous avons trop peu de garanties relativement à l'ancienneté de leur accentuation. La même remarque s'applique aux mots comme *sākhai-* *sākhi-*. Cf. *sakhībhyas*, Benfey Vollst. Gramm. p. 320.

1. On s'étonne que dans le même travail l'auteur s'efforce de tirer un parallèle entre les thèmes dont nous parlons et les thèmes à liquide et à nasale, parallèle que l'énoncé même de sa règle rend à notre sens chimérique.



En gothique l'*a* de *anstais*, *anstai*; *sunaus*, *sunau*, est encore inexpliqué, il ne paraît point se retrouver dans les autres dialectes germaniques — au contraire le *v. h<sup>t</sup>-all.* a encore *suniu* — et de plus le plur. *sunjus* offre l'*e*.

Les thèmes *yuktá<sub>1</sub>i* et *mṛdá<sub>1</sub>u* donneront conformément à la loi posée ci-dessus<sup>1</sup>.

Singulier	Pluriel	Singulier	Pluriel
Nom. <i>yuktí-s</i>	<i>yuktá<sub>1</sub>y-a<sub>1</sub>s</i>	Nom. <i>mṛdú-s</i>	<i>mṛdá<sub>1</sub>w-a<sub>1</sub>s</i>
Voc. <i>yúktá<sub>1</sub>i</i>	<i>yúktá<sub>1</sub>y-a<sub>1</sub>s</i>	Voc. <i>mṛdá<sub>1</sub>u</i>	<i>mṛdá<sub>1</sub>w-a<sub>1</sub>s</i>
Acc. <i>yuktí-m</i>	<i>yuktí-ns</i>	Acc. <i>mṛdú-m</i>	<i>mṛdú-ns</i>
Dat. <i>yuktá<sub>1</sub>y-Ai</i>	<i>yuktí-bhyas</i>	Dat. <i>mṛdá<sub>1</sub>w-Ai</i>	<i>mṛdú-bhyas</i>
Loc. <i>yuktá<sub>1</sub>y-i</i>	<i>yuktí-swa</i>	Loc. <i>mṛdá<sub>1</sub>w-i</i>	<i>mṛdú-swa</i>

Différentes formes donnent lieu à des remarques particulières.

1. Génitif du singulier. La forme indo-européenne paraît avoir été *yuktá<sub>1</sub>is*, *mṛdá<sub>1</sub>ūs*, vu l'accord du sl. *kostí*, *synu*, avec le skr. *yuktés*, *mṛdós* (Leskien Decl. 27). L'*i* est l'*u* devaient être longs, puisqu'ils provenaient de la contraction de *y<sup>A</sup>* et *w<sup>A</sup>*, la désinence étant *-<sup>A</sup>s* (p. 196). Cette contraction du reste n'est pas absolument régulière: elle n'a lieu ordinairement, pour l'*u* du moins, que si la semivoyelle est précédée d'une consonne comme dans *dhūtá* = \**dhw<sup>A</sup>tá* (§ 14).

2. Les ablatifs du zend comme *garōit*, *tanaot*, n'infirmement point la règle: ils sont probablement de création récente (Leskien Decl. 35 seq.) et d'ailleurs la désinence est *-ad*, non *-d*. Si *garōit* était ancien, il serait donc pour «*garayad*».

3. L'instrumental sing. et le génitif plur. sont malheureusement difficiles à étudier, à cause de la formation nouvelle *yuktí-*

1. Dans un article sur la gradation des voyelles (Académie de Vienne LXVI 217) M. Fr. Müller attirait l'attention sur l'antithèse des déclinaisons de *yuktí*, *mṛdú*, et des thèmes consonantiques. Il faisait remarquer que le premier genre de thèmes affaiblit le suffixe précisément dans les formes qui pour les seconds sont fortes. Mais — outre que la «déclinaison consonantique» contient aussi, comme nous l'avons vu, des thèmes en *i* et en *u* — l'antithèse est pour ainsi dire fortuite: elle n'existe que dans la limite donnée par le principe des deux flexions et la nature des désinences. Au locatif et au vocatif les paradigmes se rencontrent nécessairement: *mṛdo* cf. *Zēv*, *dātar*; *sūnāvī* (véd.) cf. *dyāvī*, *dātāri*.

*nām*, *mṛdūnām*. Il reste pourtant des instrumentaux védiques comme *pavyá*, *ūrmíá*, et en zend les génitifs plur. *raθwām*, *graθwām*, *vanhvām* (Spiegel Gramm. p. 142). Les langues congénères ne sont pas d'accord entre elles.

Les types *pavyá*, *vanhvām*, sont évidemment en contradiction complète avec la flexion faible; nous devons les accepter tels qu'ils sont, comme un essai de déclinaison forte. L'anomalie paraît tenir à la nature des désinences.

4. Duel. Le dat.-abl. skr. *yuktībhyām*, *mṛdūbhyām*, sl. *kostīma*, *synūma*, ne présente rien de particulier. Pour le génitif-locatif, nous prions de voir à la page 209. La forme du nom.-acc. *yuktí*, *mṛdú*, sl. *kosti*, *syny*, n'est point encore bien éclaircie, et nous ne savons quoi en penser.

Les thèmes en *i* et *u* subissent dans la dérivation le même traitement que dans la flexion. Ils maintiennent leur *a* tant que l'élément ajouté ne commence pas par une consonne; *y* compte comme voyelle. C'est ainsi qu'on a en sanskrit *vāstavya* de *vāstu*<sup>1</sup>, en grec *ἀστεῖος* de *ἄστυ*<sup>1</sup>, *δέν-δρεον* de *δρυ*, en gothique *triva-*, *kniva-* de *\*tru*, *\*knu*. Que les adjectifs verbaux grecs en *-τέος* soient apparentés aux formes indiennes en *-tavya* c'est ce que les observations de M. Curtius (Verb. II 355 seq.) rendent douteux. Qu'ils soient sortis comme les adjectifs indiens de thèmes en *-tu*, c'est l'opinion commune qu'il n'y a pas lieu, croyons-nous, d'abandonner. Le mot *ἔτεος* dont le digamma apparaît dans *Ἐτεφάνδρω* (inser. cypriote, Revue archéologique 1877 p. 4) est accompagné encore de *ἔτυμος*. Devant les consonnes nous trouvons *i*, *u*: skr. *śucītvá*, *bandhutá*, gr. *ταχυτής* etc. — Au féminin, le gr. *πλατεῖα* est probablement plus primitif que le skr. *prthivī*; cf. toutefois *ἄγροια*, *ἄκουια* etc.

La flexion faible ne paraît avoir été en usage, au singulier, que pour les thèmes finissant par *i* et *u*. Toutefois on en peut soupçonner la présence dans les mots comme skr. *yantúr*, *aptúr*, *vandhúr*. Un thème à liquide eût fait au nomin. *yantṛ-s*, au dat. *yantá*, *r-si*, à l'acc. *yantṛ-m*. Or *yantṛs* a pu à la rigueur donner en sanskrit *yantúr* et par extension *yantúram* etc. En grec *μάγ-τῦρ* serait pour *\*μάγτρς*.

— Pluriel et duel des thèmes de flexion forte. —

Mieux que toute autre forme, l'accusatif du pluriel montre comme quoi le principe qui régit au singulier la déclinaison de

1. Nous devrions dire *vāsto*, *ἄστυ* etc. Malheureusement en normant les thèmes sous cette forme, on s'expose à plus d'un malentendu.

thèmes comme *pitár*, *uksán* etc., ne se vérifie plus aux autres nombres.

La place de l'accent à ce cas est donnée, comme nous l'avons vu (p. 39 seq.), par la désinence arienne *-as* pour *-ns* qui serait devenue *-ans*, *-án*, si elle avait porté le ton. L'accentuation primitive s'est conservée du reste dans le grec (*πόδας*, cf. *ποσσί*) et, dans l'indien même, pour les thèmes sans dégradation qui, dans les Védas, accentuent rarement la désinence *-as*<sup>1</sup>.

Ayant reconnu que l'accent frappait originairement le thème, M. Brugman crut être forcé d'aller plus loin et d'admettre — par hypothèse pure, car le témoignage du zend et de l'européen est ici tout à fait équivoque — que l'accusatif pluriel était anciennement un cas fort. A la page 40 nous avons adopté cette manière de voir, parce que nous ne comprenions pas encore que le pluriel des thèmes dont il s'agit dût être jugé autrement que le singulier. Mais à quelles invraisemblances ne conduit-elle pas? Comment cet affaiblissement systématique de toutes les espèces de thèmes sanskrits à l'accusatif plur. serait-il dû au hasard d'un remaniement secondaire? Comment, en particulier, expliquer la forme des thèmes à liquides, *pitṛn*? Cette forme renverse toute l'hypothèse: elle ne se conçoit qu'en partant de l'indo-eur. *p<sup>A</sup>tṛns* (cf. goth. *fadrans*). Dans la supposition de M. Brugman on ne pourrait attendre en sanskrit que «*pitṛas*» (pour «*\*pitṛas*», «*\*pitṛns*»). Ainsi les deux choses coexistaient. La syllabe pré-désinentielle était *affaiblie malgré l'accent*. Or cela est la négation même de toute flexion forte.

En revanche la simple confrontation de *\*pitṛns*, *\*sákhi-ns*, *\*dyú-ns* avec *\*mṛdú-ns* nous apprend que ces formes entrent sans la moindre difficulté dans le canon de la déclinaison faible.

La nasale de la désinence *-ns* a eu l'effet d'une consonne: de là *mṛdú-ns* et *p<sup>A</sup>tṛ-ns*, non *mṛdáv-ns*, *p<sup>A</sup>tár-ns*. On ne doit donc pas s'étonner de trouver aussi *bhárnt-ns*, *tudāt-ns*, *widús-ns*, *īp-ns* (*bháratas*, *tudatás*, *vidúśas*, *apás*).

Les thèmes à nasale ont dû faire *uksṇs* ou bien *uksṇns*. On

1. Exemples: *śśas*, *kśápas*, *gíras*, *túgas*, *díças*, *drúhas*, *dvśśas*, *dhśśyas*, *dhśśaras*, *pśśaras*, *pśśkśas*, *psśaras*, *bhśśidas*, *bhśśugas*, *bhśśivas*, *mśśhas*, *mśśdhas*, *yśśdhas*, *rśśpas*, *vśśpas*, *vśśças*, *vśśśtas*, *vśśśças*; *śśśiyas*, *śśśubhas*, *śśśáças*, *śśśpśśdhas*, *śśśrágas*, *śśśrśśdhas*, *śśśrśśćas*, *śśśrśśítas*. V. le dictionnaire de Grassmann.

pourrait, sans improbabilité trop grande, retrouver cette dernière forme dans le véd. *ukśánas*, *vśśanas*. En tous cas *ukśyás* n'est pas un type pur.

Au nominatif, le parallélisme de *pitáras*, *ukśánas*, *sákhāyas*, *dyávas*, avec *yuktáyas*, *mṛdávās*, saute aux yeux.

Nous arrivons aux cas dont la désinence commence par *bh* et *s*, p. ex. l'instr. *p<sup>4</sup>tr-bhis*, *ukśñ-bhis*, *saki-bhis*, *dyu-bhis*. Comme dans *yuktī-bhis*, *mṛdū-bhis*, l'affaiblissement est causé par la consonne initiale de la désinence et point par l'accentuation. Étudions cependant cette accentuation. Ni en sanskrit ni en grec la désinence n'a le ton (*pitībhīs*, *παρράσι* etc.). M. Osthoff (Beitr. de P. et B. III 49) rétablit \**pitībhīs*, \**παρράσι*. Dès qu'on admet la flexion faible, cette correction est inutile<sup>1</sup>.

Mais il y a les mots-racines. Ici l'accent frappe les désinences *-bhis*, *-bhyas*, *-sua*: gr. *πασσι*, skr. *adbhis*, *adbhyás*, *apsi*. Nous devons croire que c'est là une imitation, proethnique mais hystérogène, de l'accentuation du singulier. En tous cas, lors même que cette supposition serait fautive, et que les désinences en question auraient eu partout le ton, comme le pense M. Osthoff, le fait que l'affaiblissement n'est dû qu'au contact de la consonne désinentielle ne nous en semblerait pas moins certain.

Cependant, en présence de l'accord des formes fortes (*mṛdāvc*, *pitáras*) avec les formes comme *pitībhīs* d'une part et l'accusatif pluriel de tous les thèmes de l'autre (v. ci-dessus), il nous semble qu'on a le droit de poser la *non attraction du ton vers les désinences* comme un des caractères distinctifs de la flexion faible.

Le génitif plur. skr. *ukśnām* (goth. *auhsne*), zd. *brādrām* (gr. *παρρῶν*) etc. se place à côté de *yukty-ām*, *mṛdū-ām* (zd. *vañhvām*), v. p. 207.

Duel. Le nom.-acc. *pitárau*, *ukśánau*, *sákhāyau*, *bāhāvā*, est conforme aux règles de la déclinaison faible, plus conforme même que la forme étrange *yuktī* et *mṛdū* des thèmes qui sont si fidèles à cette flexion (p. 207). Au gén.-loc. *yuktī* et *mṛdū* font en sanskrit *yuktyós*, *mṛdvós*. Il faudrait \**yuktúyos*, \**mṛdávos*,

1. En faveur de l'accentuation *pitībhīs*, on peut remarquer qu'elle est de règle pour les monosyllabes composés de *racine* + *suffixe*, comme *vī-bhis*, *dyu-bhis*, *snū-bhis*, *stī-bhis*. Si *-bhis* avait originellement possédé toujours le ton, on attendrait certes « *vidhīs*, *dyubhīs* etc. ».

et pareillement *pitáros* etc. Or cette dernière forme précisément, d'après les recherches de Grassmann, est exigée par le mètre dans les 20 passages du Rig-Véda où le texte porte *pitros*<sup>1</sup>; *mātaros* apparaît dans trois passages sur quatre. Nous ignorons s'il y a un grand nombre de cas analogues. Ceux-là nous semblent déjà très-significatifs. En zend on a le gén. duel *çpēntoxratavao*. En slave *kostiju*, *synovn*, sans être de nature à confirmer grandement notre conjecture, ne lui donnent pas de démenti. Les formes comme *yuktyós*, *pitros*, se seront formées en analogie avec les génitifs du pluriel.

La dégradation des thèmes *paroxytons* au pluriel et au duel (*bhárantas*, *bháradbhis* etc., *bháradbhyām*) doit être ancienne, puisqu'ici il n'est plus question d'accent. Les thèmes en *-yas* ont l'anomalie de maintenir leur *a*, peut-être sous l'influence du singulier, dont nous avons parlé p. 203 seq.

— Le nom de nombre quatre. —

Le goth. *fidvor* montre que l'*ā* du skr. *catvāras* n'est point *a*<sub>2</sub>, mais un véritable *ā* long (= *a* + *a*). On devra diviser ou: *k<sub>2</sub>a<sub>1</sub>tw<sub>4</sub>á<sub>3</sub>r-a<sub>1</sub>s*, ou: *k<sub>2</sub>a<sub>1</sub>twá<sub>3</sub>ar-a<sub>1</sub>s*. La première hypothèse est la plus naturelle, car où trouve-t-on des thèmes en *-ar*? Dans l'un et l'autre cas les formes faibles comme l'instrumental devaient faire \**k<sub>2</sub>a<sub>1</sub>tw<sub>4</sub>ar-*, d'où le gr. \**τετράρ-*. Le sl. *četyr-ije*, le goth. *fidūr-dogs* supposent une autre forme faible \**k<sub>2</sub>a<sub>1</sub>tw<sup>4</sup>r-*, *k<sub>2</sub>a<sub>1</sub>tūr-* qui s'accorde parfaitement avec la donnée du goth. *fidvor*. En sanskrit on attendrait \**catūr-* et non *catur-*. Il est remarquable cependant que l'accusatif fasse *catīras*, non «*catvryn*».

— Nominatif-accusatif sing. du neutre. —

Tous les thèmes finissant par *a*<sub>1</sub> + *sonante* prennent au nom.-acc. sing. du neutre leur forme réduite, quelle que soit d'ailleurs leur flexion. Pour les thèmes à nasale<sup>2</sup> v. p. 26 seq. Les thèmes à liquide ont en sanskrit *r: datr̥*<sup>3</sup>; cf. gr. *véτραρ*

1. Notons bien que l'instr. sg. *pitrá*, le dat. *pitré*, ne donnent lieu à aucune remarque semblable. — *Pitaros* avait à coup sûr le ton sur la 2<sup>e</sup> syllabe.

2. Les formes grecques comme *τέρες*, *εἰδάμων* etc. sont hystérogènes.

3. Il y a un neutre *sthātīr* (l'opposé de *gagat*) dont je ne m'explique pas la syllabe finale.

(thème \**vevteq-*). Puis on a *úci*, *mydí*, et, des thèmes de flexion forte comme *dyu*, *su-dyu*.

Il est impossible que ce phénomène dépende de l'accentuation: elle varie en effet, et d'ailleurs les expulsions d'*a* ne sont jamais amenées par le ton que quand il vient *après* la syllabe attaquée.

L'affaiblissement tient donc ou à une cause purement *dynamique* ou à une influence pareille à celle qui crée la flexion faible, le conflit avec des phonèmes résistants. Nous préférons cette dernière explication.

Le thème nu étant supposé la forme première du nom.-acc. neutre, il se confondait primitivement avec le vocatif du masculin. Ainsi *myda<sub>1</sub>u*, remplissait deux fonctions. Mais, tandis que le vocatif, en sa qualité d'interjection, était placé en dehors de la phrase, le nom.-acc. neutre subissait un frottement qui eut l'effet d'une désinence commençant par une consonne. Il rejeta son  $a_1$ .

Il paraît certain que le même phénomène s'est produit sur la particule *nu*, pour \**na<sub>1</sub>u* conservé dans *ná<sub>1</sub>w-a* (p. 82).

Les neutres hétéroclites, comme *kard* (p. 224), et les neutres en *-as*, *-yas*, *-was* (*mánas*, *vásyas*, *éidós*) ne subissent point cette réduction. Citons comme exception rentrant dans la règle précédente le skr. *áyus* en regard du grec (masc.) *αἴφος* qui a donné l'acc. *aiw̄*; en outre *yós* = lat. *jus*.

La forme *sthá*, neutre védique de *sthá-s*, doit être comptée parmi les anomalies.

## 2. APPARITION DU PHONÈME $a_2$ .

Nous étudierons d'abord la répartition de  $a_1$  et  $a_2$  dans les suffixes comme *-an*, *-ar*, *-tar*, *-was* etc. qui peuvent expulser l'*a* dès qu'il est sollicité de tomber et qui ne présentent point d'autre *a* que l'*a* légitime des cas forts.

Il faut remarquer premièrement que le même suffixe peut prendre ou ne pas prendre  $a_2$ . Le suff. *-tar* des noms d'agents prend  $a_2$ ; le suff. *-tar* des noms de parenté conserve partout  $a_1$ . Le premier cas seul nous intéresse ici; l'histoire du second rentre toute entière dans le chapitre de l'expulsion de l'*a*.

Les formes où l'on constate tout d'abord qu'un suffixe prend  $a_2$  sont l'accusatif sing. et le nominatif du pluriel et du duel.

Quand l'une de ces formes présente le phonème  $a_2$ , on est sûr qu'il existe aussi dans les deux autres<sup>1</sup>.

Il reste à savoir, et c'est là la question que nous examinerons, si l'apparition de  $a_2$  dans les formes précitées entraîne aussi sa présence aux trois autres cas forts, le nominatif, le locatif et le vocatif du singulier.

1. Nominatif. Pour ce qui concerne la *quantité* de l' $a$ , v. ci-dessous p. 213. Considérons d'abord sa *qualité*. M. Brugman a établi que le skr. *dātāram* est rendu en grec par δῶτορα, nullement par δωτήρα. Après cela il n'y a point de motif pour croire que l'équivalent grec du skr. *datā* soit δωτήρ plutôt que δῶτωρ. Le lat. *dator* nous paraît même trancher la question. Bien que M. Brugman ne dise rien d'explicite à ce sujet, ce savant est loin de mettre en doute la primordialité de *dator*, puisqu'il s'en sert pour expliquer la longue de l'acc. *datōrem* (primit. \**datōrem*). Cela étant, la flexion de δωτήρ n'apparaît plus que comme une variété de la flexion de γαστήρ et πατήρ, variété où l' $\eta$  du nominatif s'est communiqué à plusieurs autres cas<sup>2</sup>. On devra admettre une classe de noms d'agent sans  $a_2$  qui en sanskrit n'existe plus que dans *śāmsṭar* (acc. *śāmsṭāram*). — Dans les thèmes à nasale on trouve, en regard du gr. *χι-ών*, le lat. *hi-em-s*. Ne serait-ce pas l'indice d'une flexion qui, traduite en grec, donnerait au nom. «*χιήν*», à l'acc. *χιόνα*? C'est peu probable. Qui sait si l' $e$  de *hiems* ne provient point d'une assimilation semblable à celle qu'on observe dans *bene* de *bonus*? Elle pouvait se produire par exemple à l'acc. \**hiomem*, au plur. \**hiomes*. Telle est aussi la raison de l' $e$  de *juvenis*, cf. skr. *yūvānam*. A côté de *flamen*, *flamōnium*<sup>3</sup> pourrait faire conclure à l'acc. \**flamōnem*, \**flamōnem*; mais cette forme s'explique suffisamment par l'analogie de *matrimonium* etc.<sup>4</sup> — Pour les thèmes en *-was*, M. Brugman admet avec raison

1. Le pluriel indien *dṛāvas* en regard de Ζῆν = \**Zeon* doit sûrement son  $\bar{a}$  long au voisinage de *dyaus* et de *dṛām* (sur lesquels v. p. 197) ou à l'analogie de *gāvas*.

2. L'ancien accusatif en *-τερα* a laissé une trace dans les féminins en *-τεια*. Ceux-ci en effet n'ont pu être créés que sur ce modèle, le type *-τεια* étant le seul qui réponde au skr. *-trī*.

3. Usener, *Fleckeisen's Jahrb.* 1878 p. 51.

4. Rien n'est plus incertain que les étymologies qui tirent le lat. *mulier* et le gr. *θυῆς* des thèmes du comparatif en *-ya<sub>2</sub>s*.

que le gr. *εἰδώς* (accus. ancien \**εἰδόσα*) est le continuateur direct de la forme primitive.

Ainsi rien ne peut faire admettre que la couleur vocalique du nominatif différât jamais de celle de l'accusatif.

En ce qui concerne la *quantité* de l'*a* du nominatif, c'est aujourd'hui l'opinion dominante que pour les thèmes à liquide, à nasale et à sifflante, il était long dès la période proethnique. Le système vocalique s'augmente donc de deux phonèmes: l'*ā*<sub>1</sub> et l'*ā*<sub>2</sub> longs, phonèmes tout à fait sporadiques et restreints, autant qu'on en peut juger, à cette forme de la flexion, les autres *ā* longs étant des combinaisons de deux *a* brefs.

La question de savoir si, après la syllabe à voyelle longue, venait encore l'*s* du nominatif a été l'objet de vifs débats. Le premier M. Scherer avait révoqué la chose en doute et vu dans l'allongement une façon spéciale de marquer le nominatif. A leur tour ceux qui admettent l'*s* et qui attribuent l'allongement à l'effet mécanique de la sifflante ne sont pas d'accord sur l'époque où elle a dû disparaître.

Pour ce qui concerne ce dernier point, nous permettrons seulement d'attirer l'attention sur le parallèle *sākhā(s)* — *ἄηρό* posé à la page 200, et qui nous détermine, avec les autres arguments bien connus, à admettre l'absence de sifflante après *ān*, *ām*, *ār* et *āi* dans la dernière phase de l'indo-européen.

Nous adoptons la théorie où l'allongement provient d'une cause (inconnue) autre que l'action de l'*s*, sans croire toutefois que les deux caractères se soient toujours exclus l'un l'autre. Comment concevrait-on skr. *vās*, lat. *vates*, gr. *Ζεύς* (à côté de zd. *kava*, skr. *sākhā*, cf. p. 198), si l'*s* déterminait l'allongement? En outre il y a des cas où la voyelle longue se trouve devant une explosive. Ainsi le nom. sanskrit de *pa<sub>2</sub>d* « pied » est *pād*, p. ex. dans *a-pād*. Si cette forme est ancienne, elle suppose un *ā* long proethnique. Mais sans doute on peut alléguer l'analogie des formes comme *pādām* (= *πόδα*). Citons donc tout de suite le germ. *fōt*<sup>1</sup> dont l'*ō*, si l'on n'admet quelque part un *ā* long dans la flexion primitive du mot, est purement et simplement inexplicable. Or où l'*ā* long pouvait-il exister si ce n'est au nominatif singulier? Le dor. *πῶς* confirme ce qui précède; *-πῶς* dans *ῥήπῶς* etc., est refait sur les cas obliques, cf. *Πόλυ-βῶς* de *βῶς*. Quant à *πῶς*, c'est une forme obscure de toute façon et que nous ne considérons pas comme la base de *πῶς*. — Si l'on admet que l'*ā* du skr. *nāpātām* soit *a<sub>2</sub>* (p. 227), l'*ā* du nom. *nāpāt* = zd. *napāo* (pour \**napā[t]s*), comme l'*ō* du lat. *nepōt*, prouvent aussi l'allongement. — Le lat. *vōx*

1. Le norr. *fōt*- est encore consonantique. Le goth. *fotu*- est né de *fot*- comme *tunþu*- de *tunþ*-. La langue a été induite en erreur par le dat. pl. *fotum* et l'acc. sg. *fotu* lesquels provenaient du thème consonantique.



permet la même conclusion: cf. gr.  $\delta\psi$  et *récure* lequel est apparemment dénominatif de \**rúc-*. — Enfin tous les mots comme lat. *fur*, gr.  $\varphi\acute{\omega}\rho$ ,  $\kappa\lambda\acute{\omega}\psi$ ,  $\theta\acute{\omega}\psi$ ,  $\sigma\acute{\omega}\psi$ ,  $\pi\alpha\alpha\text{-}\beta\lambda\acute{\omega}\psi$  venant de racines contenant *e* ne s'expliquent qu'à l'aide de l'allongement du nominatif. Plus tard la longue pénétra dans toutes la flexion et même dans des dénominatifs comme *furari*,  $\varphi\omega\rho\acute{\alpha}\omega$ ,  $\kappa\lambda\omega\pi\acute{\alpha}\omega$ , lesquels se propagèrent de leur côté (cf.  $\beta\theta\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\delta\theta\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\delta\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\nu\omega\mu\acute{\alpha}\omega$ ,  $\pi\omega\tau\acute{\alpha}\omicron\mu\alpha\iota$ ,  $\tau\theta\omega\pi\acute{\alpha}\omega$ ,  $\tau\theta\omega\chi\acute{\alpha}\omega$ ,  $\sigma\tau\theta\omega\varphi\acute{\alpha}\omega$ ). — A côté d'*oínov* on trouve *oínōv*, à côté d'*ἔπος ἔποπα* (Hes.). Cette variation de la quantité paraît remonter à la même source.

2. Locatif. Ici la permutation est manifeste. En sanskrit on a *datāram* et *datāri*, *ukśānam* et *ukśāni*, *kśāmi* et *kśāmas* (= gr.  $\chi\theta\acute{\omicron}\nu\epsilon\varsigma$ ). Le même échange se traduit en gothique par *auhsin* = *ukśāni* (p. 197) en regard de *auhsan* et *auhsans* = *ukśānam*, *ukśānus*. M. J. Schmidt a comparé à ce paradigme germanique le lat. *homo hominis hominem* (vieux lat.), parallèle qui s'est confirmé de plus en plus pour ce qui est du nominatif et de l'accusatif. Aux cas obliques il est difficile d'admettre que l'*i* (= *e*) de *homin-* réponde à l'*i* (= *e*) de *auhsin*. La voyelle latine paraît plutôt être purement anaptyctique, *hominis* se ramenant à \**hommis* (cf. p. 47 en bas, et l'ombr. *nomne* etc.). En grec *αἴψι* pourrait bien appartenir au thème *αἴψο-* (acc. *αἴω*) plutôt qu'à \**αἴφο* = lat. *aeuum*.

3. Vocatif. M. Brugman Stud. IX 370 pose *dāta<sub>1</sub>r* comme prototype du skr. *dātār*. Mais cette forme peut tout aussi bien sortir de *dāta<sub>2</sub>r*, et une fois qu'en grec le nom.  $\delta\omega\tau\acute{\eta}\rho$  est séparé de  $\delta\acute{\omega}\tau\omicron\rho\alpha$  (p. 212), le voc.  $\sigma\acute{\omega}\tau\epsilon\rho$  que fait valoir M. Brugman n'a plus rien de commun avec les mots en  $-\tau\omega\rho$ . M. Brugman lui-même a reconnu plus tard (K. Z. XXIV 92) que la qualité de l'*a* n'est pas déterminable —  $\delta\acute{\omega}\tau\omicron\rho$  pouvant de son côté être hystérogène pour \* $\delta\acute{\omega}\tau\epsilon\rho$  —, et en conséquence il écrit pour les thèmes en  $-was$ : *widwa<sub>2</sub>s* ou *widwa<sub>1</sub>s*. L'incertitude est la même soit pour les thèmes à nasale soit pour les thèmes en *i* et *u* de flexion forte (*sákhe*, *Ἀητοῖ*, p. 200). Nous parlerons plus loin (p. 216) de la circonstance qui fait pencher les chances vers  $a_1$ . Il n'en est pas moins vrai que l'apparition de  $a_1$  dans les thèmes dont nous parlons n'est démontrable que pour une seule forme, le locatif.

Voilà pour la permutation  $a_2$  :  $a_1$  dans les syllabes prédésinentielles qui ne gardent l'*a* qu'aux cas forts. Mais on comprend

que celles de ces syllabes où la chute de l' $a$  est impossible présentent encore une permutation d'un tout autre caractère, la permutation *forcée* si on peut l'appeler ainsi. La déclinaison du nom de l'aurore dans un grec très-primitif serait (cf. Brugman K. Z. XXIV 21 seq.): nom. \* $\alpha\nu\sigma\acute{\omega}\varsigma$  (skr.  $us\acute{a}s$ ), acc. \* $\alpha\nu\sigma\acute{o}\sigma\alpha$  (skr.  $us\acute{a}-sam$ ), voc. \* $\alpha\nu\sigma\omicron\varsigma$  ou \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\varsigma$  (skr.  $us\acute{a}s$ ), loc. \* $\alpha\nu\sigma\acute{\epsilon}\sigma\iota$  (skr.  $us\acute{a}si$ ); gén. \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\sigma\acute{o}\varsigma$  (skr.  $us\acute{a}sas$  pour \* $us\acute{a}as$ ), v. p. 201 seq. Dans ce paradigme l'apparition de l' $e$  au locatif — et au vocatif si \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\varsigma$  est juste — résulte de la permutation *libre* étudiée ci-dessus. Au contraire l' $e$  de \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\sigma\acute{o}\varsigma$  = skr.  $us\acute{a}sas$  n'existe absolument que parce qu'une cause extérieure empêche l'expulsion de l' $a$  suffixal, et dans ce cas nous avons vu que c'est toujours  $a_1$  qui apparaît (p. 134).

Dans les thèmes-racines, la permutation forcée est fréquente. Ainsi l' $a_1$  du lat. *pedis*, gr.  $\pi\epsilon\delta\acute{o}\varsigma$ , skr.  $p\acute{a}d\acute{a}s$  en regard de *compodem*,  $\pi\acute{o}\delta\alpha$ ,  $p\acute{a}dam$  (Brugman Stud. IX 369) est tout à fait comparable à l' $a_1$  de \* $\alpha\nu\sigma\epsilon\sigma\acute{o}\varsigma$ . Le locatif en revanche faisait à coup sûr  $p\acute{a}_1di$ , avec permutation *libre*.

Considérons à présent la permutation  $a_2 : a_1$  dans les thèmes où *tous les cas sont forts*, c'est-à-dire les paroxytons (p. 204). Les comparatifs en *-yas*, qui ont  $a_2$  au nominatif (lat. *suavior*) et à l'accusatif (skr.  $v\acute{a}sy\acute{a}msam$  reflétant un ancien \* $v\acute{a}sy\acute{a}sam$ , gr.  $\eta\delta\acute{\iota}\omega$  = \* $\eta\delta\acute{\iota}\omicron\alpha$ ), présentent un  $a$  bref, soit  $a_1$ , dans les cas obliques du sanskrit:  $v\acute{a}syase$ ,  $v\acute{a}syasas$ ,  $v\acute{a}syas\acute{a}$ . Il est évident qu'ici il ne saurait être question de permutation forcée, et nous apprenons ainsi que le génitif, le datif et l'instrumental, quand l'accent leur permet d'être forts, ont le vocalisme du locatif<sup>1</sup>.

Ceci aide à comprendre la flexion des neutres paroxytons en *-as*, lesquels ont  $a_2$  au nominatif-accusatif,  $a_1$  aux autres cas (Brugman l. c. 16 seq.). Si l'on convertissait en masculin le neut.  $m\acute{a}na_2s$ , dat.  $m\acute{a}na_1s\acute{a}i$ , on obtiendrait au nom.  $m\acute{a}n\acute{a}_2s$ , à l'acc.

1. La conjecture de M. Brugman (l. c. 98 seq.) part du point de vue que la présence de l' $a$  aux cas faibles des noms en *-yas* est irrégulière, ce dont nous ne pouvons convenir (p. 203 seq.). — Ce qui précède fait voir que  $p\acute{a}d\acute{a}s$ , \* $us\acute{a}as$  auraient  $a_1$  quand même la permutation n'y serait pas forcée. Néanmoins nous avons cru qu'il était plus juste de présenter la chose comme on vient de la lire.

$mána_2sm$ , au dat.  $mána_1sai$ , c.-à-d. la même flexion que pour les comparatifs. Le datif serait donc tout expliqué. L' $a_2$  du nom.-acc. se justifie directement par le fait que le neutre de  $wáśyā_2s$  est  $wáśya_2s$  (lat. *suarius*), et le neutre de  $widwá_2s$ ,  $widwá_2s$  (gr. *εἰδός*). Ces trois types font exception à la règle qui demande l'expulsion de l' $a$  au nom.-acc. neutre (p. 211).

Au pluriel et au duel (flexion faible) les thèmes, oxytons et paroxytons, qui ne peuvent rejeter l' $a$  devant les consonnes initiales des désinences prenaient, selon la règle,  $a_1$ : les formes grecques  $μέγιστοι$ ,  $ἄριστοι$ , en témoignent, aussi bien que les accusatifs indiens  $pādás$ ,  $uśásas$  (= *padás*, *uśasás*), cf.  $pādas$ ,  $uśásas$ .

En anticipant ce qui est dit plus bas sur le vocatif, le résultat de l'étude qui précède peut se formuler ainsi: *Dans la flexion nominale les syllabes précédésinentielles où  $a_1$  est suivi d'un phonème et qui admettent la modification en  $a_2$ , présentent toujours cette modification 1° au nominatif des trois nombres, 2° à l'accusatif du singulier, 3° au nom.-acc. sing. du neutre lorsqu'il conserve l' $a$ . Partout ailleurs l' $a$ , s'il n'est expulsé, ne peut avoir que la valeur  $a_1$ .*

L'échange des deux  $a$  dans les thèmes finissant par  $a$  est traité plus haut p. 90 seq. Dans les cas qui, pour les thèmes tels que  $uksán$ , sont les cas forts on observe un parallélisme frappant entre les deux classes de suffixes:

Sing. nom. $uks-á_2n$	Cf. $yuk-tá_2-s$
acc. $uks-á_2n-m$	$yuk-tá_2-m$
loc. $uks-á_1n-i$	$yuk-tá_1-i$
Plur. nom. $uks-á_2n-a_1s$	$yuk-tá_2-a_1s$

Reste le vocatif sing. On a vu que la voyelle de ce cas ne peut pas se déterminer directement pour les thèmes comme  $uksán$  (p. 214). Seulement M. Brugman tire du voc.  $yúkta_1$  une présomption en faveur de l'hypothèse  $dáta_1r$  ( $uksa_1n$ ) et nous adoptons son opinion, non point toutefois pour les raisons qu'il donne et dont nous parlerons tout à l'heure, mais uniquement parce que le locatif atteste la symétrie des deux paradigmes.

M. Brugman est convaincu que l'échange de  $a_1$  et  $a_2$  s'explique par l'accentuation, et en particulier que l' $a_1$  du voc.  $yúkta_1$ , qu'il regarde comme un affaiblissement, tient au recul du ton à

ce cas. Or le locatif qui n'a point cette particularité d'accent montre exactement le même vocalisme. Ensuite où est-il prouvé que l'accentuation en question ait une influence quelconque sur l' $a_2$ ? On compte autant de  $a_2$  après le ton que sous le ton, et d'ailleurs les deux  $a$  se trouvent placés cent fois dans les mêmes conditions d'accent, montrant par là qu'ils sont indépendants de ce facteur pour autant que nous le connaissons. C'est ce qui apparaît clairement, quand on parcourt par exemple la liste de suffixes donnée plus bas, le même suffixe pouvant avec la même accentuation prendre  $a_2$  dans certains mots et garder  $a_1$  dans d'autres. — Ainsi que nous l'avons dit p. 133 seq., nous considérons  $a_1$  comme une voyelle primitive et nullement affaiblie, et  $a_2$  comme une modification de cette voyelle. Autant il est vrai qu'on retrouve partout les trois termes  $a_2$ ,  $a_1$ , *a-zéro*, autant, à notre avis, il serait erroné, de croire qu'ils forment une *échelle* à trois degrés et que  $a_1$  est une étape entre  $a_2$  et *zéro*.

M. Brugman dit (Stud. IX 371): «tous les doutes qui pourraient surgir relativement au droit que nous avons de tenir l'*e* «du vocatif pour un *affaiblissement* sont levés par les thèmes «en  $\bar{a}$ ,» et il cite alors le vocat. *vúpaǎ*, *ženo*, *ambǎ*. C'est là cet incompréhensible parallélisme des thèmes en  $\bar{a}$  avec les thèmes en  $\bar{a}_1$  ( $a_2$ ) qui se vérifie encore au locatif et dont nous avons déjà parlé p. 93. On ne pourra y attacher grande valeur, tant que l'énigme ne sera pas résolue.

Nous avons vu de quelle manière, étant donné qu'un thème prend  $a_2$ , ce phonème alternera avec  $a_1$  aux différents cas de la déclinaison. Il reste à établir ou plutôt à enregistrer, car on n'aperçoit aucune loi dans cette répartition, quels sont ces thèmes, quels sont au contraire ceux qui maintiennent  $a_1$  partout.

Pour abrégé nous écrivons, par exemple, *suffixe*  $-a_2n$ , ce qui signifie: variété du suff.  $-a_1n$  admettant l' $a_2$ .

#### I. La syllabe prédésinentielle prend $a_2$ :

**Thèmes-racines.** Les plus importants sont  $pa_2d$  «*ped*»: skr. *pádā*, gr. *πόδα* (Brugman Stud. IX 368);  $wa_2h$  «*voix*»: skr. *vācā* (cf. p. 203), gr. *φῶνα*. Sur le lat. *vōcem* v. p. 214. En grec *χοῦς* (gén. *χοός*), *δόξ*, *φλόξ* (ce mot est hystérogène, la racine

étant  $\varphi\lambda\eta\eta$ , v. p. 173 i. n.),  $\pi\tau\acute{\omega}\xi$ ,  $\theta\acute{\omega}\psi$ . On pourrait douter si l' $\acute{a}$  du skr.  $\acute{a}p$  «eau» représente  $a_{1A}$  ou  $a_2$ . Nous nous décidons dans le premier sens pour 3 raisons: 1° si l' $\acute{a}$  de  $\acute{a}p$ -am était  $a_2$  on devrait, rigoureusement, avoir au datif  $p\acute{e}$ , 2° la parenté du gr.  $\acute{\alpha}\pi\iota$  (p. 56) est probable, 3° dans les composés comme  $dv\acute{e}p\acute{a}$ ,  $am\acute{e}p\acute{a}$ , l' $a$  initial de  $ap$  s'est fondu avec l' $i$  et l' $u$  qui précèdent, ce que n'eût pas fait  $a_1$ . — En composition on a p. ex. gr.  $Ελλεγοφ\acute{\omega}\nu$ ,  $\acute{\iota}οφ\acute{\omega}\nu$ , dont l'accusatif a dû faire primitivement  $-φωνα$ . Une partie des composés indiens de  $vah$ ,  $sah$  etc. ont à l'acc.  $-v\acute{a}h$ -am,  $-s\acute{a}h$ -am. La forme faible existe p. ex. pour  $ana\acute{d}$ - $v\acute{a}h$ -am qui fait  $ana\acute{d}$ -uh- (p. 202; sur le nominatif v. p. 43 i. n.). Pour  $-s\acute{a}h$ - (=  $sa_2h$ ) la forme faible devait être  $*s\acute{a}h$ -, le groupe  $syh$  n'étant pas admissible. Or dans le Rig-Véda on ne trouve presque jamais que les cas forts, sauf pour  $ana\acute{d}vah$ . L'alternance de  $-v\acute{a}h$ - et  $-uh$ -, de  $-s\acute{a}h$ - et  $-sah$ - s'était donc perdue, sans qu'on osât cependant transporter dans les cas faibles la forme à voyelle longue. Il n'existe qu'un ou deux exemples tels que  $satr\acute{a}$ - $s\acute{a}h$ -e. — Les nominatifs ont l' $\acute{a}$  long ( $havya$ - $v\acute{a}$ t etc.). Comme la syllabe est fermée, la longue est due ou à une extension analogique ou à l'allongement du nominatif (p. 213).

#### Suffixes.

1.  $-a_2n$ . Ce suffixe abonde dans toutes les langues de la famille.

2.  $-a_2m$ . On trouve le suff.  $-a_2m$  dans  $ghi$ - $\acute{a}m$ , gr.  $\chi\iota$ - $\acute{\omega}\nu$  (zd.  $zy\acute{a}o$ , lat.  $hiems$ , cf. p. 197) et  $ghs$ - $\acute{a}m$ : gr.  $\chi\theta$ - $\acute{\omega}\nu$ , skr. nom. pl.  $k\acute{s}\acute{a}m$ -as. Brugman Stud. IX 308.

3.  $-a_2r$ . Skr.  $dv$ - $\acute{a}r$ - $as$ <sup>1</sup> (nom. pl.). La forme forte reparait dans le sl.  $dvor\acute{a}$ , le lith.  $dv\acute{a}ras$ , le lat.  $fores$ . Brugman l. c. 395. — On peut mettre ici  $swasa_2r$ , skr. acc.  $sv\acute{a}s\acute{a}ram$ , lat.  $soror$ , lith.  $ses\acute{u}$ , irl.  $siur$  (cf.  $athir$ ), gr.  $\acute{\epsilon}\sigma\sigma$ - $\epsilon\sigma$ <sup>2</sup>.

1. L'aspirée  $dh$  a subsisté, pensons-nous, dans ce mot jusqu'au jour où naquit la forme  $dh\acute{u}r$  «timon, avant-train» venant de  $dh\acute{r}$ . L'équivoque perpétuelle qui s'établit alors entre  $dh\acute{u}r$  et les cas faibles de  $*dhvar$  (comme  $dhur\acute{a}m$ ) poussa à différencier ces formes.

2. M. Leo Meyer a vu dans  $\acute{\epsilon}\sigma\sigma$  le représentant grec de  $swa$ ,  $sar$ , opinion à laquelle personne n'a adhéré. En revanche il n'y a aucune difficulté phonique à identifier avec skr.  $sv\acute{a}s\acute{a}ras$   $\acute{\epsilon}\sigma\sigma$ :  $\pi\rho\sigma\acute{\sigma}\eta\nu\omicron\nu\tau\epsilon\varsigma$ ,  $\sigma\upsilon\gamma\gamma\epsilon\nu\epsilon\iota\varsigma$ ; cf.  $\acute{\epsilon}\sigma\sigma$ :  $\theta\upsilon\gamma\acute{\alpha}\tau\eta\sigma$ ,  $\acute{\alpha}\nu\epsilon\psi\acute{\iota}\acute{\omicron}\varsigma$  (probablement un vocatif),  $\acute{\epsilon}\nu\sigma\acute{\iota}\sigma\tau\iota$ :  $\gamma\upsilon\nu\alpha\iota\acute{\epsilon}\lambda\upsilon$ . Un grand nombre d'autres formes voisines quoique assez hétérogènes ont été

4.  $-ma_2n$ . Suffixe connu en grec, en latin, en germanique et dans l'arien. Il serait intéressant de savoir pourquoi, en grec, l'accusatif ancien en  $-μova$  et l'accusatif hystérogène en  $-μῶνα$  se répartissent exactement entre paroxytons et oxytons.

5.  $-wa_2n$ . Ce suffixe, fréquent en sanskrit, se retrouve avec plus ou moins de certitude dans le gr.  $πίον, πέπων, ἀμφικτίονες$ , et  $ἰδιππίων$  bien qu'on ne puisse peut-être identifier purement et simplement  $-πιων$  avec skr. *patvan* ainsi que le fait M. Fick.

6.  $-ta_2r$ . Noms d'agent.

7.  $-a_2s$ . Skr. nom. pl. *uśás-as*, zd. *ushāōñh-em*, gr.  $ἠώς$ , lat. *aurōra*; gr.  $αἰδώς$ . — Puis tous les neutres en  $-as$ . V. p. 215 seq.

8.  $-ma_2s$ , paraît exister dans l'ind. *pīmas*, acc. *pīmāmsam* pour  $*pimāsam$ . Cf. p. 43 i. n. 203 i. n. 201.

9.  $-ya_2s$ , suff. du comparatif. Brugman K. Z. XXIV 54 seq. et 98.

10.  $-wa_2s$ , suff. du participe passé. Brugman l. c. 69 seq.

A cette première série se rattachent, comme nous l'avons vu, les suffixes finissant par  $a$  ( $-a, -ta, -ma$  etc.), qui tous prennent  $a_2$ .

II. La syllabe prédésinentielle n'admet pas  $a_2$ :

**Thèmes-racines.**  $κτεῖς κτενός$  (primitivement le gén. devait être  $*κτηνός, *κτανός$ ),  $νέκεις: νεκροί, κτέρεις$  (id.), lat. *nex* etc. En composition: skr. *vṛtra-hān(-am)*,  $ṛtī-śāh(-am)$  à côté de  $ṛtī-śāh(-am)$ .

Quand un thème-racine se trouve en même temps ne pas prendre  $a_2$  et être hors d'état de rejeter l' $a$  — ex.: skr. *spaz, spācam, spacé*, gr.  $ἐπλ-τεξ$  — il est naturellement impossible de dire à coup sûr s'il n'appartient pas au type *dvīs* (p. 202).

Suffixes.

1.  $-a_1n$ . Plusieurs thèmes sanskrits comme *vṛśan*, acc. *vṛśānam*. En grec on a  $ἄρσεν$  (peut-être identique avec *vṛśan*),  $τέρσεν$ ,  $ἀρχέν$ ,  $φρέν$ . Parfois ces mots généralisent l' $\eta$  du nominatif, ainsi  $λειχῆν -ἦνος$ ,  $πευθῆν -ἦνος$ . Le suff.  $-a_1n$  sans  $a_2$  manque au germanique.

2.  $-a_1r$ . Skr. *n-ár*, acc. *nāram* = gr.  $ἀνέρα$ . Cf. sabin. *ncro*.

---

réunies par M. Ahrens *Philologus* XXVII 264. La dérivation du sens n'a pas été plus grande que pour  $φρατήρ$ .

On a en outre αἰθ-έθ-, ἀφ-έθ-, σπινθ-έθ-, λα-πτν-ήθ· σφοδρῶς πτύων Hes.

3. -ma<sub>1</sub>n. Gr. ποιμέν-, πνθμέν-, λιμέν- etc. Le letto-slave (*kamen-*, *akmen-*) a perdu -ma<sub>2</sub>n et ne connaît plus que -ma<sub>1</sub>n. C'est l'inverse qui a eu lieu soit pour le germanique soit pour le sanskrit<sup>1</sup>.

4. -ta<sub>1</sub>r. Noms de parenté<sup>2</sup> et noms d'agent (v. p. 212).

5. -wa<sub>1</sub>r. C'est le suffixe qu'il faut admettre dans *devár*, acc. *deváram*. En effet le gr. δαίρ- montre *Δ* dans la racine; or celle-ci ne peut être *δαιω* (v. p. 182). Sur ce mot cf. Brugman Stud. IX 391.

6. -a<sub>1</sub>s. Nous avons vu p. 201 skr. *bhiy-ás(-am)*. Les thèmes en -a<sub>2</sub>s formant le second terme d'un composé renoncent à l'a<sub>2</sub>: skr. *su-mánās-am*, gr. εὐ-μενής, ἀν-αιδής, lat. *degener*. Les adjectifs comme gr. ψευδής, skr. *tavás* se comportent de même.

Le sanskrit ne possède rien d'équivalent à la règle grecque qui veut que πατέρ-, ἀνέθ-, γαστέθ- etc., donnent en composition εὐ-πάτωρ-, ἀν-ήνοθ-, κοίλο-γάστοθ-, phénomène qui est l'inverse de celui que nous venons de voir pour les thèmes en -as. La règle des neutres en -μα, analogue en apparence, a peut-être une signification assez différente. Il est évident tout d'abord que πῆμα n'a pu produire ἀ-πήμων- qu'à une époque où l'*n* du premier mot existait encore, si ce n'est au nominatif-accusatif, du moins aux cas obliques<sup>3</sup>. Mais l'association de ces deux formes pourrait être même tout à fait primitive. Si l'on admet que les neutres en question sont des thèmes en -ma<sub>2</sub>n et non en -ma<sub>1</sub>n — question qui ne peut guère être tranchée —, -πήμων- nous représente le propre masculin de πῆμα. Le sanskrit est favorable à cette hypothèse: *द्वि-गान्मान-ाम* : *गान्मा* = ἀ-πήμων-α : πῆμα<sup>4</sup>.

1. La quantité de l'*a* varie en zend, comme dans tant d'autres cas. On ne saurait y attacher grande importance. En sanskrit *aryamán* fait *aryamānam*, mais c'est un composé de la rac. *man*.

2. Sur l'anomalie de ces noms en gothique où ils présentent *a* dans le suffixe (*fadar* etc.), anomalie que ne partagent point les autres dialectes germaniques, v. Paul Beitr. IV 418 seq.

3. Après que l'*n* se fut évanoui on forma des composés comme *ἄστομος* au lieu de \**ἀστόμων*.

4. Le rapport de κέρως et χερσό-κρωσ n'a évidemment rien de commun avec celui de πῆμα et ἀπήμων, -κρωσ étant une simple contraction

Il n'est pas besoin de faire ressortir la confirmation éclatante de la théorie du phonème  $a_2$  que M. Brugman a pu tirer de ces différents suffixes. Parmi les thèmes indiens en *-ar* ceux qui allongent l' $\bar{a}$  sont 1° des noms d'agent, 2° les mots *dvár* et *svásar*: dans le gréco-italique les thèmes en *-ar* qui prennent  $o$  sont: 1° des noms d'agent, 2° les thèmes correspondant à *dvár* et *svásar*. L'arien offre *usásam* en regard de *sumánásam*: nous trouvons en gréco-italique *ausos-* et *εὐμενέσ-*, *degener-*.

Nous nous abstiendrons de toute hypothèse relativement aux féminins en  $\bar{a}$ , à la nature de leur suffixe et de leur flexion<sup>1</sup>.

Pour terminer nous considérons deux genres de déclinaison où, contre la règle ordinaire, les phénomènes de la flexion s'entrecroisent avec ceux de la formation des mots.

#### 1. Déclinaison de quelques thèmes en $u$ .

En sanskrit *gñu* (qui n'existe qu'en composition) et le neutre *dru* sont évidemment avec *gñnu* et *dáru* dans le même rapport que *snu* avec *sánu*. L' $\bar{a}$  des formes fortes est  $a_2$ , v. p. 86. En fait de formes faibles on trouve en grec *γνύξ, πρό-γνυ, γνύς, δρν-*; en gothique *knussjan, kn-iv-a, tr-iv-a*.

Or la règle de la grammaire hindoue relativement à *snu* est que cette forme se substitue à *sánu* — lequel peut aussi se décliner en entier — aux cas obliques des trois nombres (plus l'acc. plur.). Benfey Vollst. Gramm. p. 315.

La déclinaison primitive, d'après cet indice, a pu être: nom.-acc. *dá<sub>2</sub>r-u*, dat. *dr-á<sub>1</sub>w-ai* etc. Ce n'est guère plus qu'une possibilité mais, à supposer que le fait se confirmât, il introduirait dans la flexion indo-européenne un paradigme tellement extraordinaire qu'il est nécessaire d'examiner le cas et de voir s'il est explicable.

Etant donnée la déclinaison *dá<sub>2</sub>r-u, dr-á<sub>1</sub>w-ai*, on ne pourrait sans invraisemblance supposer deux thèmes différents de *fondation*, hypothèse qui résoudrait la question de la manière la plus

de *-μερος*. Au contraire celui de *πειρα* (*-αρος*) et *ἀ-πειραν* serait intéressant à étudier.

1. Cf. p. 93, 217.



simple, mais qui n'expliquerait pas l'alternance fixe des deux formes.

Il s'agit de trouver le moyen de réunir *da<sub>2</sub>ru-* et *dra<sub>1</sub>u-* dans un seul type primitif sans avoir recours à d'autres modifications que celles qu'entraîne la flexion du mot. En partant d'un thème paroxyton *dár a<sub>1</sub>u* cela est impossible: le ton qui frappe la racine ne passe jamais sur le suffixe (p. 204). Supposons au contraire un thème premier \**dar-á<sub>1</sub>u*: *dr-á<sub>1</sub>w-á<sub>i</sub>* est pour \**dar-á<sub>1</sub>w-á<sub>i</sub>* (voy. p. 236). Au nom.-acc. *dá<sub>2</sub>r-u* nous constatons que le ton s'est retiré sur la racine, où il a protégé l'*a*. Toute la question est de savoir si l'on peut expliquer ce mouvement rétrograde de l'accent. Il nous semble que oui. En vertu de la règle que nous avons vue p. 210, le nom.-acc. du neutre \**dar-á<sub>u</sub>* devait faire: \**dar-á<sub>i</sub>*. Mais l'*i* et l'*u* finissant un mot refusent de porter l'accent (v. p. 190). Le ton était donc forcé de se rejeter sur la syllabe radicale.

Si l'on admet la déclinaison indo-européenne *dá<sub>2</sub>ru drá<sub>1</sub>wá<sub>i</sub>* et l'explication de *dá<sub>2</sub>ru* qui précède, il s'ensuit une rectification touchant la forme primitive du neutre d'un adjectif comme *mrá<sub>1</sub>-s* qui a dû être *mrá<sub>1</sub>u*. Cette forme était trop exposée aux effets d'analogie pour pouvoir se maintenir.

Dans la même hypothèse on posera pour la déclinaison du neut. *paku* (*pccus*): nom.-acc. *pá<sub>1</sub>k<sub>1</sub>-u*, dat. *pa<sub>1</sub>k<sub>1</sub>-w-á<sub>i</sub>*. Nous mettons *pa<sub>1</sub>k<sub>1</sub>w-á<sub>i</sub>* et non *pa<sub>1</sub>ká<sub>1</sub>w-á<sub>i</sub>*, parce qu'il y a des indices que ce mot suivait la déclinaison forte. En regard de l'adj. skr. *dráv-ya* on a *paçv-yà*, et le génitif védique au masc. *paçú-s* est invariablement *paçvás* (cf. *drós, snós*). Du reste la flexion forte ne change rien à la question de l'accent. Voici les raisons qui pourraient faire admettre la même variation du ton que pour les trois neutres précédents. L'acc. neutre skr. *paçu* se rencontre deux fois dans les textes (v. B. R.): la première fois il est paroxyton, en concordance avec le goth. *faíhu*, la seconde oxyton. Puis vient un fait que relève M. Brugman Stud. IX 383, le parallélisme du masculin oxyton *paçú-s* avec *drú-s, ðqū-s*, et le masc. zd. *zhnu*. Cette circonstance resserre le lien du neutre *paçu* avec la famille *dáru, gánu, sánu*. — Le nom.-acc. *pá<sub>1</sub>k<sub>1</sub>u* est paroxyton pour la même raison que *dá<sub>2</sub>ru*<sup>1</sup>. Dans le dat. *pa<sub>1</sub>k<sub>1</sub>w-á<sub>i</sub>* et le masc. *pa<sub>1</sub>k<sub>1</sub>-s* l'*a*

1. La coloration divergente de l'*a* dans *pá<sub>1</sub>ku* et *dá<sub>2</sub>ru, gá<sub>1</sub>nu, sá<sub>1</sub>nu*, dépend de facteurs que nous ne connaissons pas. Supposer la même in-

radical subsiste seulement, comme le dit M. Brugman, parce que *pa<sub>1</sub>ku* eût été imprononçable (le zd. *fs<sub>1</sub>hu* résulte d'altérations secondaires); cf. p. 48.

Le gérondif skr. *gatrā*, *grtrā*, en regard de l'inf. *gantum*, *gratum* rentre, à première vue, dans la catégorie que nous venons de voir. En réalité il n'en est rien. L'explication proposée pour *dāru*, basée sur l'*a* final de cette forme, ne s'appliquerait plus à *gantum*. D'ailleurs il faudrait que les infinitifs védiques en *-tare* eussent la racine réduite et l'accent sur le suffixe, mais on sait que c'est le contraire qui a lieu (*gantare*). Il convient d'en rester à la conclusion de M. Barth (Mém. Soc. Ling. II 238) que le gérondif en *-trā* ne sort pas du thème de l'infinitif. On trouverait même le moyen de réunir ces deux formes qu'il resterait à expliquer les gérondifs védiques comme *krtvā*.

## 2. Mots hétéroclites.

### a. LES NEUTRES.

Il y a longtemps que M. Scherer a supposé que le paradigme indien des neutres comme *ākṣi*, où alternent les suffixes *-i* et *-an*, devait dater de la langue mère. Dans les idiomes congénères en effet on retrouve ces mots tantôt comme thèmes en *-i* tantôt comme thèmes en *-an*. M. Osthoff (l. c. 7) s'est joint à l'opinion de M. Scherer. Mais les mots en *-i*, *-an*, ne sont qu'une branche d'une famille plus grande, dont l'étroite union est manifeste.

La déclinaison de ce qu'on peut appeler les neutres hétéroclites se fait sur deux thèmes différents<sup>1</sup>. Le premier est formé à l'aide du suff. *-an*; il est oxyton; la racine y est affaiblie.

Ce premier thème donne tous les cas dont la désinence commence par une voyelle. Il suit la flexion forte.

fluence des sonantes que plus haut p. 87 serait une conjecture assez frêle. Peut-être le masculin *pa<sub>1</sub>ku* et les cas obliques oxytons où l'*a<sub>1</sub>* était forcé ont-ils influé par analogie sur le nomin. \**pa<sub>1</sub>ku*. — Je ne sais comment il faut expliquer le datif védique (masculin) *pa<sub>1</sub>ve* si ce n'est par l'attraction qu'exerce l'*a* radical (p. 174). — M. Brugman (l. c.) montre qu'il a existé une forme *ga<sub>1</sub>nu* à côté de *gnu* et *ga<sub>2</sub>nu*; de même l'irland. *derucc* « gland » joint au lith. *dervā*, au sl. *drěvo* (J. Schmidt Voc. II 75) remonte à *da<sub>1</sub>ru*. En tous cas il paraît inadmissible que cette troisième forme ait alterné dans la déclinaison avec les deux premières. Sur le lat. *genu* et le véd. *sanubhis* cf. p. 47, 46.

1. Les nominatifs-accusatifs du pluriel et du duel devront rester en dehors de notre recherche, vu l'incertitude qui règne sur leur forme primitive.

Le second thème a le ton sur la racine, laquelle offre sa forme pleine. Normalement ce thème semble devoir être dépourvu de suffixe. Quand il en possède un, c'est ou bien *i* ou bien un élément contenant *r*, *jamais u ni n*. Ce suffixe du reste n'en est probablement pas un; il est permis d'y voir une addition euphonique nécessitée à l'origine par la rencontre de plusieurs consonnes aux cas du pluriel (*asth-i-bhis*, etc.).

Les cas fournis par ce second thème sont ceux dont la désinence commence par une consonne, plus le nom.-acc. sing. lequel leur est assimilable (p. 210). En d'autres termes ce sont les cas moyens de la grammaire sanskrite ou encore les cas faibles de la flexion faible.

Les variations du vocalisme radical dont nous venons de parler rentrent dans le chapitre de la formation des mots, puisqu'elles correspondent à l'alternance de deux suffixes. A ce titre la déclinaison hétéroclite aurait pu être placée au § 13. Mais l'alternance des suffixes étant liée à son tour à celle des cas, il nous a paru naturel de joindre cette déclinaison aux faits relatifs à la flexion.

Les neutres désignent presque tous des parties du corps.

1<sup>o</sup> série: le thème du nom.-acc. est dépourvu de suffixe.

1. Gr. *ov̄s* = lat. *aus* dans *aus-culto*. Le thème des cas obliques est *ov̄ar-*, c.-à-d. *\*ov̄s-v-* (p. 28). Il a donné le goth. *auso ausins*. La double accentuation primitive explique le traitement divergent de l'*s* dans *auso* et le v. h<sup>l</sup>-all. *urā*. — Le nom.-acc. paraît hésiter entre deux formations, car, à côté de *ous*, le lat. *auris*, le lith. *ausis* et le duel sl. *usi* font supposer *ousi*. D'autre part le sl. *ucho* remonterait à *ousas*.

2. Lat. *os* = skr. *ās* (et *āsyā*), dat. *ās-n-é* (peut-être primit. *āsne?*).

3. Le skr. *ṅīr̄s-n-é* se ramène à *\*kr̄ās-n-āi*, lequel suppose un nom.-acc. *kr̄ā,ās* que le grec conserve peut-être dans *κατάναος* et indubitablement dans *κατά(σ)-ατ-(ος)*: la syllabe *κᾱσ-* est empruntée au nom.-acc., le correspondant exact de *ṅīr̄s-n-ās* ne pouvant guère être que *\*κακατος*.

4. Le mot pour cœur a dû être *kā,rd*, dat. *kr̄d-n-āi*, ce qui rend assez bien compte du gr. *κᾱρ* ou plutôt *κᾱρ*, v. Brugman Stud. IX 296, du goth. *hairto hairtins*, du lat. *cor* etc. Cf. skr. *hṝdī* et *hṝdī*.

5. Skr. *dās*, dat. *dās-n-é* « bras ».

6. Lat. *jūs* « jus, brouet ». Le sanskrit offre le thème *yūs-ān*, employé seulement aux cas obliques.

7. Skr. *vār* « eau » à côté de *vāri*; le thème en *-an* paraît être perdu.

2<sup>e</sup> série: le nom.-acc. se forme à l'aide d'un élément contenant *r*. Quand *r* est à l'état de voyelle, il se fait suivre de  $g_2$  ou plus ordinairement d'une dentale qui paraît être *t* (cf. p. 28). Ces additions sont vraisemblablement les mêmes que dans *-kṣi-t*, *-kṛ-t* (p. 202) et *-dhr-k* (au nominatif des composés de *dhar*). Les dérivés *asra* (skr.) et *udra* (indo-eur.) indiquent bien que ce qui suit l'*r* n'est pas essentiel.

1. Skr. *ás-r-g*, dat. *as-n-é*. Gr. *ῥαϑ*, *ῥιαϑ* (Grdz. 400). L'*a* du lat. *sangu-i-s*, *san-ies* (cf. p. 28) paraît être anaptyctique (cf. chap. VI). Nous devons poser pour l'indo-européen, nom.-acc. *á,s-r-g<sub>2</sub>*, dat. *s-n-ái*. En sanskrit l'*a* des cas obliques a été restitué en analogie avec le nom.-acc. L'a du lette *assins* est sans doute hystérogène, cf. p. 93 i. n. — D'après ce qui précède nous regardons lat. *assir*, *assaratum*, comme étrangers à cette famille de mots. Ofr. Müller (ad. Fest. s. v. *assaratum*) les croit d'ailleurs d'origine phénicienne.

2. Véd. *áh-ar*, dat. *áh-n-e* (pour \**ahné* probablement).

3. Véd. *ádhr-ar* (plus tard *ádhas*), dat. *ádhr-n-e* (primit. *ādhné?*); gr. *οὐδ-αρ-ος*, *οὐδ-αρ-ος*; lat. *ūd-er* et *Dufens*; v. h<sup>t</sup>-all. *ūt-er* (neut.).

4. Lat. *fem-ur fem-in-is*. M. Vaniček dans son dictionnaire étymologique grec-latin cite ce passage important de Priscien (VI 52): *dicatur tamen et hoc femem feminis, cujus nominativus raro in usu est*. — Peut-être y a-t-il communauté de racine avec le skr. *bhāmsas*, *bhasád*.

5. Gr. *ῥαϑ ῥαϑ-ος*; zd. *yākare* (gloss. zd.-pehvi); skr. *yāk-r-t yak-n-é*; lat. *jec-ur jec-in-or-is, jecinoris*; lith. *jekna*. On peut conjecturer que les formes primitives sont: *ya, Ak-r-t*, dat. *yak-n-ái*, ce qui rend compte de l'*ā* long du zend et du grec. Mais il est vrai que l'*e* du lithuanien et du latin s'y prête mal: on attendrait *a*.

6. Gr. *ῥδ-αρ-ος ῥδ-αρ-ος* (*ῥ*); v. sax. *watar*, goth. *vato vatins*; lat. *u-n-da*; lith. *va-n-dū*; sl. *voda*; skr. *udán* usité seulement aux cas obliques (nom.-acc. *ídaka*). Conclusion: indo-eur. *wá,d-r(-t)*, dat. *ud-n-ái*. La nasale du latin et du lithuanien est évidemment épenthétique.

7. Gr. *σκα-ος σκα-αρ-ος*; skr. *śák-r-t śak-n-é* (lat. *stercus*). Ces formes ne s'expliquent que par une flexion primitive: *śá,k-r-t*, dat. *śk-n-ái*.

3<sup>e</sup> série: le thème du nom.-acc. se forme au moyen d'une finale *i*. — D'après ce que nous avons vu plus haut (p. 112, 113 en bas, 114) l'*o* des mots *ὄσσε*, *ὄστέον*, *ὄς*, doit être *o*. Au point de vue de la dégradation du vocalisme radical, ces exemples ne sont pas des plus satisfaisants. La racine apparaît invariable.

1. Skr. *ákṣ-i*, dat. *ákṣ-n-é*<sup>1</sup>. Le thème nu apparaît dans *an-ákṣ* «aveugle».

1. Par une extension du thème nasal, le dialecte védique forme *akśábhī*. Le duel *akśábhīyām* est encore plus singulier.

nomin. *anik*. La forme en *-i* donne le gr. ὄσσε, le lith. *akis* et le duel sl. *oči*, l'autre le goth. *augo augins* où l'accentuation du thème en *-ān* est encore visible.

2. Skr. *āsth-i*, dat. *asth-n-é*<sup>1</sup>. Gr. ὄσσι-νος, ὄσσι-ί(y)ο-ν (cf. *hēd-aya*), lat. *os ossis* (vieux lat. *ossu*). Les formes comme ὄσσεσιν (huitre) font supposer une finale *ῥ* à côté de la finale *-i*. V. Curtius Grdz. 209.

3. Skr. *dādih-i*, dat. *dadh-n-é*. Le boruss. *dadān* est sans grande valeur ici: c'est un neutre en *-a* (Leskien Decl. 64).

4. Skr. *sāsth-i*, dat. *sakth-n-é*. Galien rapporte un mot *ἰσραῖ* (τὸ τῆς γυναικὸς αἰδοῖον) employé, dit-il, par Hippocrate mais que la critique des textes paraît avoir eu des raisons d'extirper («jam diu evannit» Lobeck *Paralip.* 206). Cette forme s'accorderait cependant très-bien avec *sāsth-i*. Doit-on comparer *ἔξυς*, *ἰσχυίον*, *ἰσχυί* (Hes.)?

5. M. Benfey (Skr.-engl. Dict.) compare le skr. *aiṅgi* et le lat. *inguen*. Mais le mot latin, outre les autres explications proposées (v. J. Schmidt *Voc.* I 81), se rapproche aussi du skr. *gāghāna*.

#### D. MASCULINS ET FÉMININS.

Nous retrouvons ici le thème en *-an* et le thème sans suffixe. Ce dernier peut prendre la finale *i*. Seulement c'est le thème en *-an* qui est paroxyton et qui montre la racine pleine, et c'est le thème court qui est affaibli. Ces deux thèmes se répartissent de telle manière que les cas «forts» du masculin correspondent aux cas «très-faibles» (plus le locatif sing.) du neutre et que les cas «moyens» et «très-faibles» du masculin font pendant aux cas «moyens» du neutre. Décliné au neutre, *pánthan*, *pathí*, ferait certainement: nom. *pánthi*, dat. *pathné* (instr. pl. *pánthibhis*). — De plus les formes équivalentes *path* et *path + i*, contrairement à ce qui a lieu pour les neutres, coexistent d'habitude dans le même mot, la première étant employée devant les voyelles, la seconde devant les consonnes.

Le paradigme est complet pour le skr. *pánthan*: *pánthān-as*, *path-é*, *path-i-bhis*. La forme *pathin* est une fiction des grammairiens<sup>2</sup>, voy. Böhtl.-Roth; *path*, *pathí* sont pour *pn̄th*, *pn̄thí*, cf. p. 24. Le lat. *ponti-*, le sl. *paťi*, reproduisent au sein de la forme en *i* le vocalisme du thème en *-an* et nous apprennent que l'*a* radical de

1. Le génitif consonantique zend *ačtačea* pourrait suggérer que le nominatif-accusatif a été primitivement *ast*, et que *asti-* était réservé aux cas du pluriel. Cf. plus bas les 3 thèmes du masculin.

2. *paripanthin* contient le suffixe secondaire *-in*.

*pánthan* est  $a_2$ . La même racine donne le goth. *finþa*, *fanþ*. Sur *pánthan* se décline *mánthan*.

Les cas « très-faibles » du skr. *pūs-án* (ici le thème en *-an* est oxyton) peuvent se former sur un thème *pūs*. Vopadeva n'admet la forme *pūs* que pour le locatif sing. Benfey Vollst. Gramm. p. 316.

Les autres exemples ne peuvent plus que se deviner. C'est entre autres le gr.  $\alpha\tilde{\xi}\text{-}\omega\nu$  qui est opposé au lat. *ax-i-s*, au sl. *osi*; le skr. *naktán* et *nákti* (on attendrait au contraire *\*náktan* et *\*nakti*, cf. lith. *naktis*) avec le gr. *vovx-* et le goth. *naht-*. La triple forme se manifeste aussi dans le gr.  $\chi\epsilon\rho\text{-}$ ,  $\chi\epsilon\iota\rho\text{-}$  (pour *\*\chi\epsilon\rho\iota\text{-}*) et *\*\chi\epsilon\rho\omega\nu* (dans *\delta\nu\sigma\chi\epsilon\rho\alpha\acute{\iota}\nu\omega* de *\*\delta\nu\sigma\chi\epsilon\rho\omega\nu*). En zend *\chishapan* « nuit » donne au nom. *\chishapa*, à l'acc. *\chishapan-em*, mais au gén. *\chishap-ō* (Spiegel Gramm. 155); le sanskrit a éliminé *\*ksapan* en généralisant *ksap*.

Peut-être *páti* « maître » n'est-il pas étranger à cette famille de mots, ce qui expliquerait *patní*, *\pi\acute{o}\rho\nu\iota\alpha*. Le lith. *pàts* offre une forme sans *i*, et le désaccord qui existe entre l'accent du skr. *páti* et celui du goth. *-fadi-* cache bien aussi quelque anguille sous roche. La déclinaison de ce mot est remplie de choses singulières. En zend il y a un nomin. *paiti*. Cf. aussi *\Pi\omicron\sigma\epsilon\iota\delta\acute{\alpha}\omega\nu*.

C'est à titre de conjecture seulement que nous attribuerons la naissance du thème indien *náptar* (qui dans le Rig-Véda n'apparaît point aux cas forts) à l'insertion d'un *-r-*, semblable à celui de *yák-r-t* etc., dans les cas faibles du pluriel de *nápat*<sup>1</sup>, ainsi *nápt-r-bhis* au lieu de *náptbhis*.

Il faut être prudent devant ce grand entrecroisement des suffixes. Nous sommes sur le terrain de prédilection d'une école qui s'est exercée à les faire rentrer tous les uns dans les autres. Nous croyons néanmoins que le choix d'exemples qui est donné

1. Le fém. *naptí* prouve que l' $\bar{a}$  de *nápātam* est  $a_2$ , autrement il devrait rester une voyelle entre *p* et *t*. Le lat. *nepōtem* a pris, ainsi que *datōrem*, son  $\bar{o}$  au nominatif (v. p. 213). L'irl. *níae*, gén. *níath* ne décide rien quant à la quantité de l'*a* (cf. *bethād* = *\beta\acute{\iota}\omicron\tau\eta\tau\omicron\varsigma*, Windisch Beitr. de P. et B. IV 218), mais il s'accommode fort bien de  $a_2$ . Cf. enfin *\nu\acute{\epsilon}\pi\omicron\delta\epsilon\varsigma*(?). — La substitution de *nápt-r-bhis* à « *náptbhis* » aurait une certaine analogie avec une particularité de la déclinaison védique de *ksíp* et de *ksap*: ces mots font à l'instrumental plur. *ksíp-ā-bhis*, *ksap-ā-bhis*.

plus haut ne laisse pas de doute sur le fait qu'un ordre parfaitement fixe présidait à l'échange des différents thèmes, et sur l'équipollence de certains d'entre eux comme p. ex. *akš* et *akš + i*, en opposition à *akš + an*.

### § 13. Aperçu synoptique des variations du vocalisme amenées par la formation des mots.

Au § 12 nous avons dressé l'état des modifications qui s'observent dans les syllabes prédésinentielles. Ce qui suit aurait à en donner le complément naturel, l'histoire des modifications qui atteignent les syllabes présuffixales. Nous devons dire d'emblée que cet aperçu sera nécessairement beaucoup plus incomplet encore que le précédent. Ni les phénomènes de vocalisme ni ceux de l'accentuation n'ont été sérieusement étudiés pour ce qui concerne la formation des mots. En dehors de cette circonstance fâcheuse, il est probable qu'on n'arrivera jamais sur cette matière à des résultats aussi précis que pour ce qui touche à la flexion. Les exceptions aux règles reconnues sont trop considérables.

Nous commençons par une revue très-succincte des principales formations. A chaque suffixe nommé, nous enregistrons quelle accentuation et quel vocalisme radical il admet.

#### I. Thèmes nominaux.

Thèmes finissant par  $a_1-a_2$ .

Thèmes en  $-a_2$ . — 1<sup>o</sup> série: Oxytons (autant qu'on en peut juger, v. p. 82 seq.); racine au degré 2; v. p. 79 seq. 155. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible<sup>1</sup>.

Thèmes en  $-ta_2$ . — 1<sup>o</sup> série: Paroxytons(?); racine au degré 2; v. p. 76. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible (participes); cf. p. 14, 23, 149, 157.

1. Voici quelques exemples: indo-eur. *yugá*, skr. *uśá*, *kṛṣá*, *piśá*, *bhṛṣa*, *vṛdhá*, *vṛá*, etc., zd. *gěřěda* «hurlant» de *gared*, *běřěga* «désir» de *barej*; gr. *ἀγός*, *ὄφιλοι*, *ὄφειλέται*, *στραβός* de *στρεφ*, *ταρσός* de *τερε*, et avec déplacement du ton, *ὄτιλος*, *ὄτιφος*, *ὄτιχος*, *τόνος*; germ. *tuga* «trait» (F. III<sup>s</sup> 123), *fluga* «vol» (F. 195), *huda* «commandement» (F. 214), goth. *drusa* «châte», *quma* «arrivée». En composition ces thèmes ne sont pas rares: skr. *tuvi-grá*, *á-kra*; gr. *νεο γνό-ς*, *ἀ-τραπó-ς*, *ζα-βρό-ν πολύφαγον*, *ἐλα-θρά*: *ἐν ἐλαίῳ ἐφθά*, *δέ-φρο-ς*, *ἐπι-πλι*, *\*γνο-πιτό* dans *γνοπιτεῖν* (Hes.); lat. *privi-gnu-s*, *prö-bru-m* (quoi qu'en dise Corssen Sprachk. 145).

Thèmes en  $-na_2$ . — 1<sup>o</sup> série: Paroxytons(?); racine au degré 2; v. p. 77 seq. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible<sup>1</sup> (participes). Quelques traces du degré 1; v. p. 77.

Thèmes en  $-ma_2$ . — 1<sup>o</sup> série: Accentuation douteuse; racine au degré 2; v. p. 74 seq. en ajoutant  $\beta\omega\mu\acute{o}s$ ,  $\theta\omega\mu\acute{o}s$ ,  $\phi\omega\chi\mu\acute{o}s$  (p. 138, 140, 167). — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible<sup>2</sup>.

Thèmes en  $-ra_2$ . — 1<sup>o</sup> série (peu nombreuse): Racine au degré 2; v. p. 138, 156. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible; v. Lindner p. 100 et ci-dessus p. 157.

Il est difficile d'apercevoir la règle des thèmes en  $-ya_2$  et  $-wa_2$ . L'exemple  $a_1kwa_2$  (cheval) ne permet point à lui seul de dire que les thèmes en  $wa_2$  ont  $a_1$  dans la racine; ce peut être une formation secondaire, comme l'est par exemple le skr. *him-á*, gr.  $\chi\mu\text{-}\sigma$ , qu'on dirait contenir le suff.  $-ma$ , mais qui dérive du thème *ghi-am*.

Il semble qu'on puisse conclure ainsi: les différents suffixes finissant par  $a_2$  admettent également la racine réduite et la racine au degré 2, mais n'admettent pas la racine au degré 1. Quant à l'accent, il repose toujours sur le suffixe lorsque la racine est réduite. La plus grande partie de la série qui est au degré 2 paraît avoir été composée aussi de thèmes oxytons; cependant la règle n'apparaît pas d'une manière nette.

Thèmes finissant par  $a_1$  + sonante ou s.

I. Le suffixe n'admet pas  $a_2$ .

Thèmes en  $-a_1n$ . Oxytons; racine réduite: gr.  $\varphi\theta\text{-}\acute{\eta}v$ ,  $*\mathcal{F}\theta\text{-}\acute{\eta}v$  (p. 195); skr. *uksán* (acc. *uksánam* et *uksánam*), *plihán* (les langues européennes font supposer que le suff. est  $a_1n$ ). Dans le skr. *vśhan* (acc. *vśhanam*) et le gr.  $\acute{\alpha}\rho\theta\eta v$  il faut admettre que l'accentuation est hystérogène. Quelques exemples ont la racine au degré 1: gr.  $\tau\acute{\epsilon}\rho\eta v$ ,  $\lambda\epsilon\iota\chi\acute{\eta}v$  - $\acute{\eta}v\sigma$ ,  $\pi\epsilon v\theta\acute{\eta}v$  - $\acute{\eta}v\sigma$ .

Thèmes en  $-ma_1n$ . Oxytons; racine faible. Gr.  $\acute{\alpha}\nu\tau\mu\acute{\eta}v$ ,  $\lambda\acute{\iota}\mu\acute{\eta}v$ ,  $\pi\upsilon\theta\mu\acute{\eta}v$ . V. p. 131. Si l'on range ici les thèmes neutres en  $-man$ , nous obtenons une seconde série composée de paroxytons

1. Goth. *fulls* =  $*fulnás$ , gr.  $\lambda\acute{o}\chi\nu\sigma$ ,  $\sigma\kappa\alpha\rho\acute{\nu}\sigma$ ,  $\tau\alpha\rho\acute{\nu}\sigma$ ·  $\kappa\alpha\lambda\omicron\beta\acute{\alpha}\nu$  et tous les participes indiens en  $-ná$ .

2. Skr. *tígmá*, *yugmá*, *yudhmá*, *rukámá*, *sídhmá* (p. 171) etc.; gr.  $\acute{\alpha}\mu\acute{\eta}$ ,  $\acute{\epsilon}\rho\theta\eta\mu\acute{o}s$ ,  $\pi\upsilon\gamma\mu\acute{\eta}$ ,  $\sigma\tau\iota\gamma\mu\acute{\eta}$ .



où la racine est au degré 1. L'accentuation est assurée par l'accord du grec et du sanskrit, le degré 1 par les exemples réunis p. 130 seq., cf. p. 137 et 156.

Thèmes en **-a<sub>1</sub>r**. Oxytons; racine faible. Skr. *n-ár, us-ár*.

Thèmes en **-ta<sub>1</sub>r**. 1<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible. Gr. (á)σ-*τήρ*, zend *ç-tár-ō*, lat. *s-tella* (Brugman Stud. 388 seq.). Des noms de parenté comme *duhitár, pitár<sup>1</sup>, yátár (yñtár)*. — 2<sup>o</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1. Skr. *bhrátar*, gr. *φράτηρ*; skr. *çámstar*. Le mot *mátár* et les noms d'agent grecs en *-τήρ* soulèvent une question difficile que nous examinerons plus bas à propos du suff. *-ta<sub>1</sub>r*.

Pour les thèmes en **-a<sub>1</sub>i**, il serait important de savoir si la flexion primitive de chaque exemple était forte ou faible, ce que nous ignorons bien souvent. Ce qu'on peut affirmer c'est qu'il y a des thèmes en *-a<sub>1</sub>i* qui prennent *a<sub>2</sub>* dans la racine (v. p. 85), que d'autres, comme l'indo-eur. *ysá<sub>1</sub>i* (p. 24), et les infinitifs védiques tels que *drçáye, yudháye*, affaiblissent la racine. Dans toutes les langues cette classe de mots est fortement mélangée de formes qui lui étaient étrangères à l'origine.

Thèmes en **-ta<sub>1</sub>i** (flexion faible). La racine est réduite, v. p. 15, 23, 150; Lindner p. 76 seq., Amelung *Ztschr. f. deutsches Alterth.* XVIII 206. On attend donc que le suffixe ait l'accent, mais les faits qui le prouvent n'abondent pas. En grec le ton repose au contraire sur la racine (*πίσις, φύξις* etc.). En germanique comme en sanskrit oxytons et paroxytons se balancent à peu près. On a en gothique *ga-taurþi-, ga-kunþi-* etc., à côté de *ga-mundi-, ga-kundi-, dedi-* etc. M. Lindner compte 34 paroxytons védiques contre 41 oxytons (masculins et féminins). Les probabilités sont malgré tout pour que le ton frappât le suffixe. Nous pouvons suivre historiquement le retrait de l'accent pour *matí, kírti* (véd.) qui devinrent plus tard *máti, kírti*. De plus *gáti, yáti, ráti* de *gam, yam, ram*, et *sthíti, díti* de *sthā, dā*, ont dû être oxytons à l'origine, autrement la nasale sonante des 3 premiers, aurait produit *-an<sup>2</sup>* (p. 36) et l'*i* des seconds apparaîtrait sous la forme d'un *a* (p. 177). — Notons en sanskrit *s-tí* de *as*.

1. La racine de *pitár* peut être *a<sub>1</sub>pA* ou *pa<sub>1</sub>A*; dans les deux cas il y a affaiblissement.

2. Ce fait défend de reconstruire un primitif paroxyton *gñti* tel que

Thèmes en **-a<sub>1</sub>u** de flexion faible. — 1<sup>o</sup> série (fort nombreuse): Oxytons (Bezenberger *Beiträge* II 123 seq.<sup>1</sup>); racine faible; v. p. 15, 23, 157; Lindner p. 61. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine au degré 2, comme skr. *çanikú*, sl. *şakù*; v. p. 85 seq.

Thèmes en **-a<sub>1</sub>u** de flexion forte. Oxytons; racine faible. Ex.: *di-á<sub>1</sub>u*, *gø-á<sub>1</sub>u* (p. 198).

Thèmes en **-ta<sub>1</sub>u**. — 1<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible. Skr. *rtú*, *aktú* (= goth. *uhtro* p. 24); zd. *pěřetu* = lat. *portus*; goth. *kustus*. — 2<sup>o</sup> série: Paroxytons; racine au degré 2. Germ. *dauþus* (Verner K. Z. XXIII 123), gr. *ot-σύ-α* de la rac. *wa<sub>1</sub>i* (v. Fick II<sup>3</sup> 782), skr. *tántu*, *mántu*, *sótu* etc. C'est probablement à cette formation qu'appartiennent les infinitifs en *-tu-m* (cf. p. 223).

Thèmes en **-a<sub>1</sub>s**. Oxytons; racine faible. Skr. *bhiy-ás* (v. p. 219). Sur les mots comme *ψευδής* v. p. 201.

## II. Le suffixe admet *a<sub>2</sub>*.

Thèmes en **-a<sub>2</sub>n**. Oxytons; racine faible. Skr. *çv-án* «chien» (acc. *çv-ánam*). Le gr. *κύων* a retiré le ton sur la racine, tandis qu'aux cas obliques on a inversement: gr. *κυνός*, skr. *çúnas*. La loi générale des thèmes germaniques en *-a<sub>2</sub>n* est d'affaiblir la racine, v. Amelung loc. cit. 208; sur l'accentuation de ces thèmes qui primitivement ont été tous oxytons, Osthoff *Beitr. de P. et B.* III 15. — Quelques thèmes du degré 1: gr. *εἰκών*, *ἀηδών*, *ἀρηγών*; *μάκων*, *σχάπων*; skr. *suchan* (gramm.), *rágan*, et plusieurs neutres tels que *gámbhan*, *mamhán*.

Thèmes en **-ma<sub>2</sub>n**. La racine est toujours au degré 1, v. p. 131, 137, 140, 156. On trouve en grec des paroxytons comme *τέμων*; le sanskrit en possède un petit nombre, ainsi *géman*, *bhásman*, *klóman*. Le goth. *hiuhma*, *milhma*, accuse la même accentuation. Mais les deux premiers idiomes offrent en outre des thèmes en *-ma<sub>2</sub>n* oxytons où la racine n'est point affaiblie, ainsi *χειμών*, *premán*, *varšmán*, *hemán* etc.

---

M. Brugman paraît disposé à l'admettre sur la foi du goth. *ga-qumþi-*, du skr. *gáti*, et du gr. *βίσις* (Stud. IX 326). Au reste il est juste de dire qu'on a des formes indiennes comme *tánti*, *hanti*.

1. Il est regrettable que dans ce travail le point de vue du vocalisme radical soit négligé, et que des formations très-diverses se trouvent ainsi confondues.

Thèmes en  $-a_2m$ . Oxytons; racine faible (p. 217).

Thèmes en  $-a_2r$ . — 1<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible (*dhu-ár*).

— 2<sup>o</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1 (*swú,s-ar*). V. p. 218.

Thèmes en  $-ta_2r$ . L'accentuation et la conformation primitive des thèmes en *-tar* sont difficilement déterminables. A la p. 212 nous sommes arrivés à la conclusion que les noms d'agent grecs en  $-τήρ$  et  $-τωρ$  formaient dès l'origine deux catégories distinctes. La flexion des premiers devait se confondre primitivement avec celle des noms de parenté. Or les noms d'agent en  $-τήρ$  sont oxytons. On attend donc d'après les règles générales et d'après l'analogie des noms de parenté (v. p. 230), que la syllabe radicale y soit affaiblie. Elle l'est dans les mots comme *δοτήρ*, *στατήρ* etc. L'ancienneté de ces formes semble même évidente quand on compare *δοτήρ δάτωρ*, *βοτήρ βάτωρ*, à *πυθμήν πλεύμων*. Mais voici que l'affaiblissement en question ne s'étend pas au-delà des racines en *-i*, car on a *πειστήρ*, *ἀλειπήριον* etc. (p. 132). Voici de plus que le sanskrit ne possède aucun nom d'agent dont la racine soit affaiblie. On dira que les noms d'agent indiens ont pour suffixe  $-ta_2r$ , non  $-ta_1r$ . Mais il en existe un de cette dernière espèce: *gámstar* (acc. *gámstāram*), et cet unique échantillon non-seulement n'affaiblit pas la racine, mais encore lui donne le ton. Du reste en admettant même que les deux types *δοτήρ δάτωρ* nous représentent l'état de choses primitif, on ne comprendra pas comment un grand nombre de noms d'agent indiens — lesquels, ayant tous  $a_2$ , ne peuvent correspondre qu'au type *δάτωρ* — mettent le ton sur *-tar*. Deux circonstances compliquent encore cette question que nous renonçons complètement à résoudre: l'accentuation variable des noms d'agent sanskrits selon leur fonction syntactique (*dātā maghānam*, *dātū maghāni*), et le vieux mot *mātār* « mère » qui a la racine forte malgré le ton. — Il faut ajouter que le zend fournit quelques noms d'agent à racine réduite: *kērētar*, *dērētar*, *bērētar* etc.

Thèmes en  $-a_2s$ . — 1<sup>o</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1. Ce sont les neutres comme *μένοσ*, v. p. 129. — 2<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible. Skr. *uśás*. Les mots comme *τοάς* (duel *τοάςσά*) sont probablement hystérogènes, cf. p. 201.

Thèmes en  $-ya_2s$ . Paroxytons (Verner K. Z. XXIII 126 seq.); racine au degré 1; v. p. 130, 156 seq.

Thèmes en *-wa<sub>1</sub>s*. Oxytons; racine (redoublée) faible. Cf. p. 35, 71 i. n., 155. Skr. *ḡagṛbhvān*, gr. *ἰδύτα*, goth. *berusjos* (= *be-br-usjos*).

Les participes de la 2<sup>e</sup> classe en *-nt* forment une catégorie particulière, vu l'absence de tout *a* suffixal (p. 185). Ils ont le ton sur le suffixe, et la racine réduite. L'exemple typique est l'indo-eur. *s-ñt* de *a<sub>1</sub>s* (Osthoff K. Z. XXIII 579 seq.). En sanskrit: *uḡánt-*, *dvīśánt-* etc. Cf. p. 38 et § 15.

Il faut nommer encore les formes comme *mṛāh* et (*αῖνα*-)*γύγ* dont nous avons parlé p. 202, et où l'affaiblissement, quoique portant sur une syllabe prédésinentielle, n'est point causé par les désinences. Nous notons sans pouvoir l'expliquer un phénomène curieux qui est en rapport avec ces thèmes. Après *i*, *u*, *γ*, *η*, *μ*, un *t* est inséré. Or les racines en *ā*, on ne sait pourquoi, ne connaissent pas cette formation: «*pari-śhī-t*» de *sthā* serait impossible; *pari-śhā* seul existe<sup>1</sup>. Ainsi *pari-śhū*, type coordonné à *vṛtra-han*, se trouve enrôlé par l'usage dans un groupe de formes avec qui il n'a rien de commun: *pari-śhā*, *go-ḡi-t*, *su-kṛ-t* etc. sont placés sur le même pied. Jusqu'ici rien de bien surprenant: mais comment se fait-il que ce parallélisme artificiel reparaisse devant ceux des suffixes commençant par *y* et *w* qui demandent l'insertion du *t*? A côté de *ā-ḡi-t-yu*, *ā-kṛ-t-ya* nous avons *ā-sthā-ya*; à côté de *ḡi-t-van*, *kṛ-t-van*, on trouve *rā-van*. Les mêmes formations ont encore ceci d'énigmatique que la racine *y* est accentuée malgré son affaiblissement.

Thèmes féminins en *ā* (cf. p. 82). 1<sup>o</sup> série: Oxytons; racine faible. Skr. *druhā*, *mudā*, *ruḡā* etc.; gr. *βαφή*, *γραφή*, *κοπή*, *φαφή*, *ταφή*, *τροφή*, *φυγή*, *ὄμο-κλή*, *ἐπι-βλαί*<sup>2</sup>. 2<sup>o</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1. Goth. *gairda*, *giba*, *hairda*, v. h<sup>t</sup>-all. *speha*; gr. *εἶλη*, *εἶρη*, *ἔρση*, *ἐρείκη*, *λεύκη*, *μέθη*, *πέθη*, *πένκη*, *σκέπη*, *στέγη*, *χλεύη*. En sanskrit *varśā*, identique avec *ἔρση*, est anormal par son accentuation.

1. Disons toutefois que le type *madhu-pā* (v. p. 177) est peut-être ce qui correspond à *go-ḡi-t*, *su-kṛ-t*. Mais à quoi attribuer l'absence du *t*?

2. L'accent est déplacé dans *βλάβη*, *δίλη*, *λύπη*, *μάχη*, *νάπη*, *ῥθη*, *σάγη*, *μεσό-θυη*. — Dans certains cas l'expulsion de l'*a* est empêchée: indo-eur. *sa<sub>1</sub>bhā* pour *sbhā* (skr. *sabhā*, goth. *sibja*, gr. *ἐφ-έται*).

## II. Thèmes verbaux.

Plusieurs ont été dérivés d'autres thèmes verbaux. Ces formations ne rentrent pas dans le sujet que nous considérons, et il suffira de les indiquer sommairement: 1° Aoriste en *-sa*, (skr. *dik-sā-t*, gr. *ἴξον*) dérivé de l'aoriste en *-s* (*da,ik-s*). 2° Thèmes oxytons en *-a* tels que *limpá-*, *muñcá-*, *krntá-*, dérivés, ainsi que l'admettait Bopp, de thèmes de la 7<sup>e</sup> classe: exemple *tryhá[ti]* = *tryah-* (dans *tryéqhi*) + *á*. 3° Le futur en *-s-yá* est probablement une continuation de l'aor. en *-s*. 4° Les subjonctifs (p. 127). — Les optatifs tels que *syā-* (v. ci-dessous) sont à vrai dire dérivés, aussi bien que *bharāi-* (p. 193) et que les formes qui viennent d'être citées.

Thèmes en *-a<sub>1</sub>*. — 1<sup>e</sup> série: Paroxytons; racine au degré 1; v. p. 126, 153, 159. — 2<sup>e</sup> série: Oxytons; racine (simple ou redoublée) faible; v. p. 9 seq., 20, 153 seq., 160 seq.

Thèmes en *-ya<sub>1</sub>*. Racine faible, soit en sanskrit soit dans les langues congénères (p. 157, 159). Contre l'opinion commune qui regarde l'accentuation indienne de la 4<sup>e</sup> classe comme hystérogène, M. Verner (l. c. 120) se fonde sur cette accentuation pour expliquer le traitement de la spirante dans le germ. *hlahjan* etc. Dans ce cas le vocalisme des thèmes en *-ya* ne peut guère se concevoir que si l'on en fait des dénominatifs: ainsi *yúdh-ya-ti* serait proprement un dérivé de *yúdh* «le combat», *pác-ya-ti* se ramènerait à *spác* (*σπονός*). La langue se serait habituée plus tard à former ces présents sans l'intermédiaire de thèmes nominaux<sup>1</sup>.

Thèmes en *-ska<sub>1</sub>*. Oxytons; racine faible; v. p. 13, 22, 149. Dans le skr. *gácchati*, *yácchati*, l'*a* radical (sorti de *m*) s'est emparé du ton (cf. p. 174).

[Thèmes en *-na<sub>1</sub>-u* et *-na<sub>1</sub>-A*. Oxytons; racine faible; v. p. 22 et 187.]

Thèmes en *-ya<sub>1</sub>A*. Oxytons; racine (simple ou redoublée) faible. Indo-eur. *s-yá<sub>1</sub>A-*, optatif de *a<sub>1</sub>s*. Skr. *divisyá-* de *divéś*,

1. L'accentuation primitive de la caractéristique n'est pas malgré tout très-improbable, car, outre le passif en *-yá*, on a les formes comme *d-yá-ti*, *s-yá-ti* etc., qui paraissent venir de *ad*, *as* etc. De plus *sídhya-ti*, *tímya-ti* (p. 171 seq.) ne se comprendraient pas davantage que *sthíti* (p. 230) si le ton n'avait frappé primitivement le suffixe. Il faut ajouter que même dans l'hypothèse où *yúdhya-ti* serait dénominatif, on attendrait l'accentuation \**yúdhya-ti*: cf. *devayáti*. — On trouve vraiment le ton sur *-ya* dans le véd. *ranyáti* (Delbr. 163). Pour *haryánt* cf. Grassmann s. v. *hary*.

*vavryā-* de *vart*, *čáčhadyā-* de *čhand*; goth. *berjan* (= *be-br-ian*), *bitjan* (= \**bibitjan*). La formation est secondaire (cf. plus haut).

Mentionnons le thème de l'aoriste sigmatique comme *dā<sub>1</sub>ik-s-* (p. 128, 191) qui ne rentre ni dans la formule *racine simple* ni dans la formule *racine + suffixe*.

Résumons brièvement ce qui ressort de cette énumération.

1. Les phénomènes qu'on constate dans la formation des mots ne peuvent être mis en relation qu'avec l'accent. On n'observe pas d'effets comparables à ceux qui se produisent dans les déclinaisons faibles (perte de l'*a<sub>1</sub>* du premier élément causée par une consonne initiale dans le second).

2. Qu'est-ce qui détermine la place de l'accent? Voilà le point qui nous échappe complètement. Le ton opte pour le suffixe ou pour la racine, nous devons nous borner à constater pour chaque formation le choix qu'il a fait<sup>1</sup>. Comme le même suffixe peut prendre et ne pas prendre l'accent (*riká<sub>1</sub>-*, *rá<sub>1</sub>ika<sub>1</sub>-*), on prévoit que la règle sera extraordinairement difficile à trouver.

3. Relation du vocalisme avec l'accentuation.

Le ton repose-t-il sur la syllabe radicale, celle-ci apparaît sous sa forme pleine, au degré 1 ou au degré 2.

Nous avons cherché à écarter les exceptions, dont la plus considérable est le cas des thèmes verbaux en *-ya*. — L'affaiblissement des mots sans suffixe comme *mádh* (v. ci-dessus p. 233) est d'un caractère tout à fait singulier: on ne sait même à quoi le rattacher.

Le ton repose-t-il sur le suffixe, la racine est au degré réduit ou (plus rarement) au degré 2, jamais au degré 1.

Exceptions principales. Certains thèmes en *-man* tels que *zṣmáiv*, *varśmán* (v. plus haut), et probablement une partie des thèmes en *-tar*, puis des exemples isolés assez nombreux. Comme

---

1. Sans cette alternative, le *principe du dernier déterminant* de M. Benfey et de M. Benlœw pourrait presque passer pour la loi générale de l'accent indo-européen. — M. Lindner (Nominalbild. 17 seq.) propose pour les thèmes nominaux du sanskrit les deux lois suivantes (la seconde pouvant annuler l'effet de la première): 1. L'accent frappe la racine dans le nom abstrait (Verbalabstractum), et le suffixe dans le nom d'agent. 2. L'accentuation du nom répond à celle du verbe au présent. La latitude que laisseraient ces deux lois est singulièrement grande.

nous l'avons dit, les oxytons en *-as* tels que *φειδής* ne constituent pas d'exception formelle.

Les oxytons du degré 2 auxquels la règle fait allusion ici sont presque uniquement des thèmes finissant par *a* (v. ci-dessus p. 229) ou des thèmes en *u* de flexion faible (p. 231), ainsi *λοιπός*, *πλοῦτός*, *keti*. C'est une chose curieuse que de voir les deux *a* se comporter différemment vis-à-vis de l'accent. Elle donnerait à penser que la naissance du phonème *a<sub>2</sub>* est antérieure à la période d'expulsion. De fait, dans les syllabes prédésinentielles, il n'est jamais besoin de supposer l'expulsion d'un *a<sub>2</sub>* (par l'accent), puisque, d'après ce qu'on a vu p. 215, les cas faibles des oxytons montrent *a<sub>1</sub>* dans les paroxytons, et que ces derniers nous représentent l'état de choses qui a précédé les phénomènes d'expulsion.

Pourvu qu'on admette l'immobilité de l'accent dans les thèmes paroxytons (p. 203 seq.), les phénomènes d'accentuation et d'expulsion peuvent sans inconvénient pratique s'étudier séparément dans les deux sphères de la flexion et de la formation des mots. C'est ainsi que nous avons procédé.

Seulement ce que nous avons devant nous, ce sont des mots et non des thèmes. Quand on dit que l'affaiblissement de la racine, dans le thème *uks-án*, est dû à l'accentuation du suffixe, il reste à chercher ce que représente cette phrase dans la réalité, et si vraiment les faits de ce genre nous introduisent de plain-pied dans l'époque paléontologique antérieure à la flexion, telle que M. Curtius la reconstruit par la pensée dans sa *Chronologie des langues indo-européennes*. Doit-on penser au contraire que tous les phénomènes se sont accomplis dans le mot fléchi<sup>1</sup>? Nous ne savons, et nous nous garderons d'aborder ce problème. Nous voudrions seulement, en combinant la loi des expulsions prédésinentielles avec celle des expulsions présuffixales, exprimer le plus simplement possible la somme des affaiblissements dus à l'accent, telle qu'elle nous apparaît dans son résultat final: 1° TOUS LES *a<sub>1</sub>* PLACÉS DANS LA PARTIE DU MOT QUI PRÉCÈDE LA SYLLABE

1. Les cas dont nous avons parlé où l'on entrevoit une rencontre des phénomènes de flexion avec ceux de la formation (*dar-u*, *dr-aw-ti*, p. 221 seq.) seraient un argument à l'appui de cette seconde hypothèse.

ACCENTUÉE TOMBENT, à moins d'impossibilité matérielle (p. 48);  
2° AUCUNE AUTRE EXPULSION D'*a*, N'EST CAUSÉE PAR L'ACCENT.

tá<sub>1</sub>ig + ya<sub>1</sub>s + Ai produit tá<sub>1</sub>ígia<sub>1</sub>sai (skr. *tégigase*).  
ya<sub>1</sub>ug + tá<sub>1</sub>i + a<sub>1</sub>s » yuktá<sub>1</sub>ya<sub>1</sub>s (skr. *yuktáyas*).  
wa<sub>1</sub>id + wa<sub>1</sub>s + Ai » wíduśai (skr. *vidúse*).

Il resterait à obtenir une règle unique d'où découlerait la place de l'accent dans chaque forme. Quand la question se pose entre syllabe prédésinentielle et désinence, on est fixé pourvu qu'on connaisse le genre de flexion (forte ou faible). On a vu en revanche que le parti que prend l'accent devant la bifurcation entre racine et suffixe peut se constater pour des groupes considérables de thèmes, mais non se prévoir. Nous nous contentons donc de dresser un tableau récapitulatif. Ce tableau devra justifier les *a*<sub>1</sub> qui existent et qui manquent dans n'importe quelle forme primaire répondant aux conditions normales.

I. Racine + suffixe<sup>1</sup>.

## II. Racine sans suffixe.

1<sup>er</sup> cas. Le ton reste sur la racine.

Aucune expulsion n'est possible du fait de l'accent. Cf. ci-dessous.

2<sup>e</sup> cas. Le ton quitte la racine.

a. Le ton ne passe point aux désinences (flexion faible).

L'expulsion par le fait de l'accent atteindra tous les *a*<sub>1</sub> présuffixaux et aucun autre. Cf. ci-dessous.

b. Le ton est attiré vers les désinences (flexion forte)<sup>2</sup>.

Il y aura expulsion: 1° de tout *a*<sub>1</sub> présuffixal, 2° si l'*a*<sub>1</sub> ne finit le thème, de tout *a*<sub>1</sub> prédésinentiel placé devant une désinence susceptible d'accent.

Dans la flexion faible les désinences commençant par une consonne produisent l'expulsion de l'*a*<sub>1</sub> prédésinentiel.

Nous ne nous sommes pas préoccupés jusqu'ici des syllabes de redoublement. Le peu de chose qu'on sait de leur forme primitive rend leur analyse tout à fait conjecturale. Ils s'agirait

1. Il faudrait, rigoureusement, ajouter une troisième case: racine + infixe, à cause du type *yu-na-g* de la 7<sup>e</sup> classe (§ 14). En faisant de *-nag* un suffixe fictif, les phénomènes sont ceux de racine et suffixe.

2. Nous considérons la flexion thématique comme un cas spécial de la flexion forte (p. 188).



avant tout de déterminer si le redoublement doit être regardé comme une espèce d'onomatopée, ou s'il constitue une *unité morphologique* régulière, le caractère de l'unité morphologique étant de contenir, à l'état normal,  $a_1$ .

Au parfait, rien n'empêche d'admettre cette dernière hypothèse. Comme le ton repose au singulier de l'actif sur la racine<sup>1</sup> et partout ailleurs sur les désinences, la reduplication perd forcément son  $a_1$ , mais elle ne le possède pas moins virtuellement. Ainsi l'on a: indo-eur. *uvá<sub>2</sub>ka*, *ákmá* (skr. *uvá<sub>2</sub>ca*, *árimá*) pour \* $wa_1 wá_2 ka$ , \* $wa_1 wa_2 kmá$ . Dans les formes comme *papáta*, l' $a_1$  est forcé de rester. Quand l' $a_1$  radical est suivi d'une voyelle, on constate que celle-ci se répercute dans le redoublement: *bhíbhá<sub>2</sub>ida* pour \* $bha_1 ibhá_2 ida$ , etc.<sup>2</sup>

A l'aoriste en *-a*, il faut, pour expliquer à la fois l'affaiblissement radical et l'état normal du redoublement dans *vócat*, supposer un double ton primitif (*vá<sub>1</sub>-uk-á<sub>1</sub>-t*), tel que le possèdent les infinitifs en *-tavai* et d'autres formes indiennes (Böhtlingk *Accent im Sanskrit* p. 3). Il concilie du reste l'accentuation du gr. *είπειν* avec celle de *vócat*. Les aoristes sanskrits comme *atitvísanta* ou modifié leur reduplication: il faudrait \**atetvísanta*.

Au présent, la plus grande incertitude règne. L'*i* de *ίστημι* et de *páparti* pose une énigme que nous n'abordons point. Toutefois la variabilité de l'accent dans la 3<sup>e</sup> classe sanskrite semble indiquer un double ton dans les formes fortes, ce qui permettrait de comprendre *nenekti*, *vevekti*, *veveš<sub>2</sub>ti* (qui peuvent passer, il est vrai, pour des intensifs), zd. *zaozomí*, *daēdoist*, et en grec *δείδω*. Au pluriel le ton, passant sur la désinence redevenait un, et en conséquence le redoublement perdait son *a*. De là les présents comme *didésti*. La flexion originaria serait: *dédēsti*, *didīqmás*<sup>3</sup>.

1. Le goth. *saiulep* permet de contrôler l'accent indien.

2. Le véd. *uvāca* est à coup sûr une innovation, car, en le supposant primitif, on ne pourrait plus expliquer *uvāca*. En grec *δείδωμαι* et *είπωμαι* sont, en conséquence, hystérogènes.

3. Dans cette hypothèse le redoublement *dā-* du slave *damī*, *damŭ*, vient du singulier, et le *dā-* du skr. *dādāmi*, du pluriel. Formes premières: *dā<sub>1</sub>o-dā<sub>1</sub>o-mi*, plur. *dō-dō-más*.

## Chapitre VI.

## De différents phénomènes relatifs aux sonantes

*i, u, r, n, m.*

## § 14. Liquides et nasales sonantes longues.

Dans le 21<sup>e</sup> volume du Journal de Kuhn, pour la première fois peut-être depuis la fondation de la grammaire comparée, une voix autorisée a plaidé la primordialité des présents sanskrits de la 7<sup>e</sup> formation. Tout a été imaginé, on le sait, sous l'empire de l'idée théorique que l'indo-européen a horreur de l'infixe, pour expliquer comment ce groupe de présents avait pu sortir de la 5<sup>e</sup> et de la 9<sup>e</sup> classe. M. Windisch déclare qu'aucune hypothèse ne le satisfait, constate qu'aucune ne rend véritablement compte de l'organisme délicat des formes alternantes *yunag-yung*, et trouve que ces présents offrent au contraire tous les caractères d'une formation primitive. La 9<sup>e</sup> classe dont personne ne met en doute l'origine proethnique a péri dans toutes les langues européennes, hors le grec. Quoi d'étonnant si la septième, flexion bizarre et insolite, ne s'est conservée qu'en sanskrit et en zend?

Le spectre de l'infixe se trouve d'ailleurs conjuré, si l'on admet avec le même savant que la 7<sup>e</sup> classe soit une manifestation du travail d'élargissement des racines: dans *yunag* par exemple, la racine serait proprement *yu (yau)* et *g* ne représenterait que le déterminatif. Pour peu cependant qu'on repousse cette théorie, qui n'a pas pour elle d'argument vraiment décisif, nous nous déclarons prêt à admettre l'infixe. Surtout M. Windisch accompagne sa supposition d'un corollaire dont nous ne saurions faire notre profit à aucune condition. Il conjecture dans la 7<sup>e</sup> classe une sorte de continuation de la 9<sup>e</sup>, et nous serons amené à voir dans la 9<sup>e</sup> un cas particulier de la 7<sup>e</sup>.

Formulons la règle au moyen de laquelle on passe de la racine, telle qu'elle apparaît dans les temps généraux, au thème de la 7<sup>e</sup> classe:

*L'a<sub>1</sub> radical tombe, et la syllabe -ná<sub>1</sub>- est insérée entre les deux derniers éléments de la racine réduite.*

bh<sub>1</sub>a<sub>1</sub>id: bh<sub>1</sub>i-ná<sub>1</sub>-d    ya<sub>1</sub>ug: yu-ná<sub>1</sub>-g    wa<sub>1</sub>d: u-ná<sub>1</sub>-d  
 ta<sub>1</sub>rg<sub>1</sub>h: tṛ-ná<sub>1</sub>-gh    bha<sub>1</sub>ng: bhṛ-ná<sub>1</sub>-g

La flexion est donnée par les lois de la page 188. Elle amènera les formes faibles *bhi-n-d*, *yu-n-g*, *tr-n-gh*, *bhṇ-n-g*<sup>1</sup>, *u-n-d*.

Maintenant plaçons en regard de cette formation le présent de la 9<sup>e</sup> classe analysé conformément à notre théorie de l'*ā* long: *pu-nā<sub>1</sub>-A*, forme faible *pu-n-A*. Une parenté difficile à méconnaître se manifeste, et nous posons:

$$bhina_1d: bha_1id \left\{ \begin{array}{l} = puna_{1A}: x \\ = pṛna_{1A}: x \\ = gr̥bhna_{1A}: x \end{array} \right.$$

Les valeurs des *x*, c'est-à-dire les racines véritables de nos présents en *-mi*, seront évidemment: *pa<sub>1</sub>WA*, *pa<sub>1</sub>RA*, *ga<sub>1</sub>rbhA* (ou *gra<sub>1</sub>bhA*).

C'est la rigoureuse exactitude de cette règle de trois que nous allons tâcher de démontrer.

A part d'insignifiantes exceptions, toutes les racines sanskrites non terminées par *-i* qui appartiennent à la 9<sup>e</sup> classe prennent à l'infinitif en *-tum*, dans les thèmes en *-tava* et en *-tar*, et au futur en *-sya*, l'*i* (long ou bref) dit de *liaison*. De plus elles n'admettent à l'aoriste sigmatique que la formation en *-i-śam*.

*punāti*: *pavi-tār*, *pavi-tra*<sup>2</sup>, *pavi-śyāti*, *á-pāvi-śus*.

*lunāti*: *lāvi-tum*, *lavi-śyāti*, *á-lāvi-śam*.

*gṛnāti*: *gāri-tār*<sup>3</sup>.

*gṛnāti* « dévorer » (v. B. R.): *gāri-tum*, *gari-śyāti*, *á-gāri-śam*

*pṛnāti*: *pāri-tum*, *pāri-śyāti* (cf. *pāri-man*, *pāri-ṇas*).

*mṛnāti*: *ū-marī-tār*.

*ṣṛnāti*: *ṣāri-tos*, *ṣāri-śyāti* (cf. *ṣāri-ra*, *á-ṣāri-ka*).

*stṛnāti*: *stāri-tum*, *stāri-śyāti* (cf. *stāri-man*).

gr. *δάμνημι*: *dami-tār*.

*ṣamnāti*<sup>4</sup>: *ṣami-tār*.

*grathnāti*: *grān̄thi-tum*, *gran̄thi-śyāti*.

*mathnāti*: *mān̄thi-tum*, *mān̄thi-śyāti*.

*ṣrathnāti*: *á-ṣr̄thi-ta*<sup>5</sup>.

1. Le skr. *bhanāgmi* sort régulièrement de *bhṇāgmi*, mais dans les formes faibles comme *bhanāgmas* la nasale paraît avoir été restituée par analogie: *bhṇg* devait en effet donner *bhṅg*, qui en sanskrit eût fait *bhāg-*.

2. Le dialecte védique offre aussi *potār* et *pōtra*.

3. Tel est la l'état de choses primitif; plus tard on forme le futur *garitā*.

4. Voy. Delbrück *Altind. Verb.* p. 216.

5. Voy. Grassmann s. v. Le *ṣ* de ce participe indique que les formes

*mṛdnāti*: mārđi-tum, mārđi-śyāti.  
*gr̥bhñāti*: gr̥bhī-tar, gr̥bhī-tum, a-grabhī-śma, etc.  
*skabhnāti*: skāmbhi-tum, skabhi-tā.  
*stabhnāti*: stāmbhi-tum, stabhi-tā, a-stambhi-śam.  
*açnāti*: pra-açi-tār.  
*īñāti*: ēñi-tum, ēñi-śyāti.  
*kuśnāti*: kōñi-tum, kōñi-śyāti.  
*muśnāti*: mōñi-tum, mōñi-śyāti (cf. muñi-vān).

Les exceptions sont, autant que j'ai pu m'en rendre compte: *badhnāti* qui n'offre l'î qu'au futur *bandhīśyāti*; *puśnāti* qui fait *pōśtum* ou *pōśitum*, mais *puśta*, jamais \**puśitā*; et *kliñnāti* où l'î est partout facultatif. De quelque manière qu'on ait à expliquer ces trois cas, ils sont tout à fait impuissants comparativement aux vingt et un précédents, et il est légitime de conclure: si l'on tient que la racine de *pināsī* est *peś*, celle de *gr̥bhñāti* ne doit point être nommée sous une autre forme que *grabhī* (soit *gra<sub>1</sub>bh<sub>1</sub>*). L'î de *gr̥bh-n-ī-mās* a un rapport tout aussi intime avec l'î de *gr̥bhī-tar* que le ś de *pi-m-ś-mās* avec le ś de *peś-tar*.

Pour juger complètement du rôle et de la valeur de l'î dont nous parlons, on aura à observer trois points principaux:

1. Dès qu'on admet le lien qui unit le présent en *-nā* avec l'î final, on reconnaît que cet î, loin d'être une insertion mécanique vide de sens, fait partie intégrante de la racine<sup>1</sup>.

2. Quant à sa nature: il n'y a point de motif pour ne pas l'identifier avec l'î de *sthīta*, *pīta*. Nous avons reconnu dans ce dernier le descendant d'une voyelle faible proethnique désignée par <sup>A</sup> (p. 178 seq.), voyelle qui n'est elle-même qu'une modification de l'espèce d'*a*, ou des espèces d'*a* autres que *a<sub>1</sub>* et *a<sub>2</sub>* (*A*, *ϕ*). — Plus haut l'*ā* long de *sthi-*, *pī-*, dont la moitié est formée par la voyelle mise à nu dans *sthi-*, *pī-*, nous a prouvé que celle-ci avait été une voyelle pleine dans la période proethnique très-ancienne. Ici l'*ā* de *punā-*, *gr̥bhñā-*, donne la même indication relativement à l'î de *pavī-*, *grabhī-*.

à nasale *çranthi-tum*, *çranthi-śyāti*, ne sont pas primitives. Le présent même devrait faire \**çrthnāti*.

1. A la juger même dans sa valeur intrinsèque, l'idée qu'on se fait par habitude de l'î de *pavitār* et de *gr̥bhītar* n'est pas moins arbitraire que si l'on comptait par exemple pour des quantités négligeables l'î de *sthīta* ou l'î de *pīta*.

3. D'autre part il y a entre l'ĩ ou <sup>A</sup> de *sthitā*, *pītā*, et l'ĩ ou <sup>A</sup> de *pari-*, *grabhī-*, cette importante différence morphologique, que le premier résulte de la réduction d'un ā (*a<sub>1A</sub>*), tandis que le second paraît exister de fondation à l'état autophthongue. S'il se combine avec *a<sub>1</sub>* dans le présent en *-nā*, il n'en préexistait pas moins à ce présent.

En résumé nous avons devant nous comme types radicaux: *pa<sub>1</sub>v<sup>A</sup>*, *pa<sub>1</sub>r<sup>A</sup>*, *gra<sub>1</sub>bh<sup>A</sup>* etc. Sous leur forme inaltérée — qui est la base du présent en *-na<sub>1A</sub>* —, ces types sont *pa<sub>1</sub>v<sub>A</sub>*, *pa<sub>1</sub>r<sub>A</sub>*, *gra<sub>1</sub>bh<sub>A</sub>*.

D'un côté, on vient de le voir, le rôle du phonème <sup>A</sup> dans *par-i punā-* est absolument parallèle à celui que remplissent *d* ou *s* dans *bhe-d- bhinad-*, *pe-ś- pinas-*. D'un autre côté, si l'on prend les racines *grabhī*, *mardi*, *mośi*, il devient évident que notre phonème possède cependant des propriétés morphologiques toutes spéciales: aucune sonante, si ce n'est peut-être *u* (v. p. 244), et aucune consonne ne pourrait être mise à la place de l'ĩ dans les trois exemples cités.

Si donc on s'en tient purement à la base de classification, plus ou moins extérieure, que nous avons adoptée à la page 184, il convient d'établir deux grandes catégories de racines. Premièrement les différents types distingués à la page citée. Deuxièmement les mêmes types à chacun desquels serait venu s'ajouter <sup>A</sup>. On est ramené en un mot, sauf ce qui regarde la conception de l'ĩ, à la division qu'établit la grammaire hindoue entre les racines *udātās*, ou demandant l'ĩ «de liaison», et les racines *anudātās* qui en sont dépourvues.

Revenons un instant à la 9<sup>e</sup> classe pour considérer un point laissé de côté jusqu'ici.

Aux présents *kśināti*, *lināti*, répondent les infinitifs *kśētum*, *lētum*. On attendait «*kśīyitum*, *līyitum* etc.» Il faut supposer que le groupe *-ay<sup>A</sup>* subit un autre traitement que *-aw<sup>A</sup>*, *-ar<sup>A</sup>*, etc. Comme l'optatif indo-eur. *bhavaīt* = *\*bharay<sup>A</sup>t* (p. 193) fournit un parallèle à cette contraction, il y a lieu de la croire proethnique<sup>1</sup>. Que le phonème <sup>A</sup>, en tous cas, existe réellement dans

1. Les exemples *śīyitum*, *śrīyitum*, seraient alors des formations d'analogie. — Nous ne savons par quel moyen résoudre le problème que

les racines précitées, c'est sur quoi l'*i* long des participes *kṣī-nī*, *lī-nī* (v. plus bas), ne laisse aucune espèce de doute. Ajoutons à ces deux exemples *riṇāti* : *rī-tī*. — Dans les présents *krīṇāti*, *prī-ṇāti*, *bhrīṇāti*, *ṣrīṇāti*, l'*i* long n'a certainement pénétré que sous l'influence analogique des formes comme *kṛta*, *pṛta*. C'est ainsi que le védique *mināti* s'est changé plus tard en *mīnāti*. Les infinitifs *kṛtum*, *pṛtum*, *ṣr̥tum*, sont tout pareils à *kṣ̥tum*, *l̥tum*.

On peut évaluer certainement le nombre des *udāttūs* à la moitié environ du chiffre total des racines. Plus bas nous ajouterons de quelques exemples la liste commencée p. 240. Mais auparavant on remarquera que la théorie de la 9<sup>e</sup> classe nous permet de prévoir, au moins pour un groupe considérable de racines, la propriété d'être *anudāttūs*. Ce groupe, ce sont les racines de la 7<sup>e</sup> classe. Car autrement, d'après la loi (« l'insertion de *-na* se fait entre les deux derniers éléments de la racine ») elles eussent donné évidemment des présents en *-nū*<sup>1</sup>.

*riṇāti* : *rōktum*, *rekṣyāti*.  
*bhanāti* : *bhāṅktum*, *bhaṅkṣyāti*.  
*bhunāti* : *bhōktum*, *bhokṣyāti*.  
*yunāti* : *yōktum*, *yokṣyāti*.  
*vinācemi* : *vōktum*, *vekṣyāti*.

*chināti* : *chéttum*, *chetsyāti*.  
*bhināti* : *bhéttum*, *bhetsyāti*.  
*ruṇāddhi* : *rōddhum*, *rotsyāti*.  
*pināṣṭi* : *péṣtum*, *pekṣyāti*.  
*ṣināṣṭi* : *ṣéṣtum*, *ṣekṣyāti*.

*zend* *činaṣti* : *véd.* *céttar*.

Pour *anāti*, *tanāti*, et *tr̥nāḍhi*, l'*i* « de liaison » est facultatif. Les verbes *tr̥ṇāti* et *ch̥r̥ṇāti* forment le futur *avec* ou *sans i*, l'infinitif *avec i*. Les autres verbes contenant le groupe *ar* + *consonne* (*ardh*, *paré*, *varj*, *kart*), ainsi que *vinācemi*, ont toujours l'*i* dans les formes indiquées.<sup>2</sup> Dans tous ces exemples la voyelle de liaison, quand elle apparaît, a été introduite par analogie. La plupart du temps on en avait besoin pour éviter le groupe incommode *ar* + *consonne double* (cf. *drakṣyāti*, de *darṣ* etc.). Ce qui prouve cette origine postérieure, ce sont les formes faibles en *-ta* et en *-na* : *aktá*, *taktá*, *tr̥ḍhá*, *tr̥ṇa*, *ch̥r̥ṇa*, *r̥ddhá*, *pr̥ktá*, *v̥r̥ktá*, *vigna*. Com-

posent les formes telles que *lāsya* de *lināti* (parallèlement à *leṣyāti*), *māsya* de *mināti* etc. M. Curtius (Grdz. 337) regarde *mā* comme la racine de ce dernier verbe. Dans ce cas l'*i* de *mināti* ne pourrait être qu'une voyelle de soutien : *m-i-nāti* pour *mnāti* serait à *ma<sub>1</sub>A* ce que *unāti* est à *wa<sub>1</sub>d*.

1. La racine *vabh*, contre toute règle, suit à la fois la 7<sup>e</sup> et 9<sup>e</sup> classe : *véd.* *unap* et *ubhnás*. Il y a là un fait d'analogie, à moins qu' à côté de *vabh* il n'existât une racine *vabhi*.

2. Voy. Benfey Vollst. Gramm. § 156.

par les participes des verbes de la 9<sup>e</sup> classe *açita* (*açnāti*), *içiti* (*içnāti*), *kusita* (*kusnāti*), *gṛhita* (*gṛhṇāti*), *muçita* (*muçnāti*), *mṛdita* (*mṛdnāti*), *skabhita* (*skabhṇāti*), *stabhita*<sup>1</sup> (*stabhṇāti*). Nous ne citons pas *grathita*, *mathita*, *á-gṛhita* (de *grathnāti*, *mathnāti*, *grathnāti*); l'aspirée *th* y rendait peut-être l'*i* nécessaire d'ailleurs. Dans l'exemple *kliçita* ou *kliçta* de *kliçnāti*, la forme contenant *i* tend à être remplacée, mais enfin elle existe, ce qui n'est jamais le cas pour les racines de la 7<sup>e</sup> classe.

Le principe de la formation en *-na<sub>1</sub>u* (5<sup>e</sup> classe) ne saurait être regardé comme différent de celui des autres présents à nasale. Les formes en *-na<sub>1</sub>-u-ti* supposent donc, à l'origine, des racines finissant par *u*. Dans plusieurs cas, la chose se vérifie: *vanó-ti*, *sanó-ti* (= *va<sub>1</sub>na<sub>1</sub>-u-ti*, *sa<sub>1</sub>na<sub>1</sub>-u-ti*) sont accompagnés de *ranutar*, *sanutar* (= *wa<sub>1</sub>nu-tar*, *sa<sub>1</sub>nu-tar*<sup>2</sup>); *vṛṇó-ti*, outre *varūtár*, *varūtha*, a pour parents gr. *εἰλέω*, lat. *volv-o*, goth. *valv-jan*; *kṛṇó-ti* se base sur une racine *karu* d'où *karóti*<sup>3</sup>. Même type radical dans *taru-te* (prés.) *taru-tír*, *taru-tra*, *tárū-sas*, *táru-santa*, non accompagné toutefois d'un présent \**tṛṇóti* (cf. *τρωνύω*). La place de l'*a<sub>1</sub>* dans la racine ne change rien aux conditions d'existence de notre présent: *çra<sub>1</sub>u* «écouter» pourra donc former *çṛ-ná<sub>1</sub>-u-ti*, *çṛnóti*<sup>4</sup>.

Mais dès l'époque proethnique, on ne le peut nier, la syllabe *-na<sub>1</sub>u* a été employée à la manière d'une simple caractéristique verbale: ainsi *k<sub>2</sub>i-ná<sub>1</sub>uti* (skr. *cinóti*, gr. *εινύω*), *tp-ná<sub>1</sub>uti* (skr. *tanóti*, gr. *τανύω*), ne seraient point explicables comme formations organiques. — Toute cette question demanderait du reste un examen des plus délicats: il y a lieu en effet de se demander si l'*u* des exemples comme *tarutár*, *sanutár* (et comme *sanóti* par conséquent) est bien l'*u* ordinaire indo-européen. Sa contraction avec *r* dans les formes comme *túrti* et *čúrta* de *čarvati* (équivalent à *taruti* moins *a*, *čaruna* moins *a*) rend ce point plus que douteux. Cf. aussi, en grec, le rapport de *όρόσσαι* *όρνυμι*.

1. Les formes *skabdha* et *stabdha* ne sont pas védiques. — Comme *puçnāti* et *badhṇāti* se distinguent d'une manière générale par l'absence de l'*i* (p. 241), les participes *puçta*, *baddhá*, n'entrent pas en ligne de compte.

2. Cf. gr. *άνύω* et *Έρνάλιος*.

3. Quelles que soient les difficultés que présentent à l'analyse les différentes formes de ce verbe, l'existence du groupe radical *karu*, à côté de *kar*, paraît absolument certaine. — Le présent *karóti* est fortement remanié par l'analogie. Un groupe comme *karó* ne saurait être morphologiquement pur, car, si l'on en veut faire une racine, l'*a* double ne se conçoit pas, et si c'est un thème à deux cellules, la première devait encore perdre son *a*. On arrive donc à supposer \**káru-mi*, \**káru-si* etc., c.-à-d. un présent de la 2<sup>e</sup> classe pareil à *taru-te* et à *ródi-mi*. L'influence de *kṛṇómi* amena ensuite la diphthongue et réagit sans doute aussi sur le pluriel et le duel, sur lesquels on nous permettra de ne rien décider de plus précis.

4. En zend, *ç* s'étant imbibé de l'*u* qui suivait, on trouve *çurunu-* au lieu de \**çérenu-*.

Aux racines *udattās* énumérées plus haut ajoutons quelques nouveaux exemples qui ne possèdent point de présent de la 9<sup>e</sup> classe. Nous avons principalement en vue les cas où <sup>4</sup> est précédé d'une sonante<sup>1</sup>.

- avi* « assister » : *avi-tā* (2<sup>e</sup> pl.), *āvi-tave*, *avi-tār*, *āvi-śam*.  
*dhavi* « agiter » : *dhāvi-tum*, *dhavi-śyāti*, *ā-dhāvi-śam*.  
*savi* « mettre en mouvement » : *savi-tār*, *sāvi-man*, *ā-sāvi-śam*.  
*havi* « invoquer » : *hāvi-tave*, *hāvi-man* (mais aussi *hōtrā*).  
*kari* « verser » : *kari-tum*, *ā-kāri-śam*.  
*kari* « louer » : *ā-kāri-śam*.  
*čari* « aller » : *čari-tum*, *čari-tra*, *ā-čāri-śam*.  
*gari* « venir » : *gari-tum*, *gari-śyāti*, *ā-gāri-śam*.  
*tari* « traverser » : *tari-tum*, *tari-tra*, *pra-tari-tār*, *ā-tāri-śam*, *tāri-śa*.  
*khani* « creuser » : *khāni-tum*, *khani-tra*, *ā-khāni-śam*.  
*gani* « engendrer » : *gāni-śva* (impér.), *gāni-tār*, *gāni-tra*, *gāni-man* (aussi *gānman*), *gāni-tva*, *gāni-śyāte*, *ā-gāni-ś/a*.  
*vani* « aimer » : *vāni-tar*, *vani-tā* (forme forte introduite par analogie dans les thèmes en -ta), *vani-śīṣṭa*. L'aoriste *vāṃsat*, sans *i*, est difficile à expliquer.  
*sani* « conquérir » : *sani-tār*, *sani-tra*, *sāni-tva*, *sani-śyāti*, *ā-sāni-śam*.  
*ami* « nuire » : *amī-śi* (2<sup>e</sup> sg.), *ami-nā*, *āmī-vā* (*amitra*?).  
*bhrami* « voyager » : *bhrāmi-tum*, *bhrami-śyāti*.  
*vamī* « vomir » : *vami ti*, *a-vamī-t* (Delbr. 187).  
*çamī* « se donner de la peine » : *çamī-śva*, *çamī-dhvam* (Delbr. l. c.), *çami-tār*.  
*çrami* « se fatiguer » : *çrāmi-tum*, *çrami-śyāti*.

Comme on voit, les différents suffixes commençant par *t* et *s* sont favorables à la conservation de l'*i*. Il n'en est pas toujours de même quand c'est un *m* qui suit ce phonème. Devant le suffixe *ma* l'*i* n'apparaît jamais. Parmi les formations en *-man*, *gāniman*, *dārīman*, *pārīman*, *sāvīman*, *stūrīman*, *hūvīman*, sont réguliers, mais on a en même temps *gānman*, *darmān*, *hōman*, et d'autres formes de ce genre<sup>2</sup>. Il est permis de supposer que l'*m* a exercé sur la voyelle faible une absorption toute semblable à celle qui a donné *cinmās*, *gūlmās*, pour *cinumās*, *gūhumās*.

Un autre groupe de formes où l'extirpation de l'*i* peut se

1. On trouve une partie des formes védiques réunies par M. Delbrück *Altind. Verb.* 186 seq.

2. Inversement une minorité de thèmes en *-i-man* sont tirés, analogiquement, de racines *anudattās*. Ce sont, dans les *Saphitās*, *dhārīman*, *bhārīman*, *sārīman*.



suivre clairement, ce sont les présents de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> classe. Certains verbes ont maintenu intégralement le paradigme: la rac. *rodī* (*ródi-tum*, *rodī-śyāti*, *rudī-tvá*, *á-rodī-śam*) possède encore le présent *ródi-ti*, plur. *rudī-más*. On connaît les autres exemples: *áni-ti*, cf. *áni-la*, *áni-śyāti*; *ṛvási-ti*, cf. *ṛvási-tum*, *ṛvási-śyāti*; *vámi-ti* (Pāṇini), cf. *vámi-tum*, *vámi-śyāti*. Comment douter après cela, quand nous trouvons d'une part *gáni-tár*, *gáni-trī*, *gáni-man*, *gáni-trí* etc., de l'autre l'impératif *gáni-śva* et la 2<sup>e</sup> personne *gá-gáni-śi* (Bopp Kr. gramm. § 337) — Westergaard ajoute pour le dialecte védique *gánidhve*, *gánidhvam*, *gániśc* —, comment douter que *gá-gám-si*, *gá-gán-ti*, ne soient hystérogènes? Chaque fois qu'un ī apparaît dans quelque débris du présent tel que *amī-śi*, *śamī-śva*, on constate que la racine montre l'ī à l'infinitif et au futur.<sup>1</sup> Aussi nous n'hésitons pas un instant à dire que dans *pīparī* de *parī*, dans *ákarti* de *kari*, l'ī final de la racine a existé une fois, et que son absence n'est due qu'à une perturbation dont nous ne pouvons encore nous rendre compte. Peut-être la ressemblance de *\*pīparīti*, *\*ákariṭi*, avec les intensifs est-elle ce qui a déterminé la modification.

Un autre fait qui ne doit point induire en erreur, c'est l'apparition fréquente de l'ī en dehors de son domaine primitif. Le nombre considérable des racines *udātās*, l'oubli de la signification de l'ī, expliquent amplement cette extension hystérogène. D'ailleurs elle est le plus souvent toute sporadique. La propagation systématique de l'ī ne se constate, entre les formations importantes, que pour le futur en *-sya*, qui a étendu cette voyelle à toutes les racines en *-ar*, et de plus aux racines *han* et *gam*. Devant les suffixes *-tar*, *-tu* et *-tavya*, — les trois formations obéissent à cet égard aux mêmes règles (Benfey Vollst. gramm. § 917) — l'ī, sauf des cas isolés, est en général primitif.<sup>2</sup> L'usage de l'aoriste en *i-śam*, malgré des empiétements partiels considérables, coïncide dans les lignes principales avec celui de l'infinitif en *i-tum* (Benfey § 855 seq.). Parmi les exemples védiques

1. Il y a une exception, c'est *svāpiti svāptum*.

2. Parmi les cas irréguliers on remarque les formes védiques *śrāvītave*, *śrāvītavaḥ*, *yāmītavaḥ*. Inversement *tari-tum* est accompagné de *tar-tum pavitár* de *potár*. La liste de ces variations ne serait jamais finie.

(Delbrück 179 seq.) on en trouve peu qui ne viennent pas d'une racine en *i*<sup>1</sup>.

Une statistique spéciale que nous ne nous sentons pas en état d'entreprendre pourrait seule déterminer au juste, dans quelle mesure la théorie proposée nécessite d'admettre l'extension et aussi la disparition de *ī*.

La conservation de l'*i* dans les mots-racines mérite d'être notée: *váni* et *sáni* donnent les composés *vr̥ṣi-váni-s*, *upamāti-váni-s*, *vasu-váni-s*; *ūr̥ga-sani-s*, *go-śáni-s*, *pitu-śáni-s*, *vāga-sáni-s*, *hṛdam-sáni-s*. Ces formes *-vani-* et *-sani-*, évidemment très-usuelles, ne sont pas de véritables thèmes en *-i*: l'accent, les racines dont elles dérivent, enfin le fait qu'on évite visiblement de former les cas à diphthongue — le Rig-Véda, sauf *ūr̥gasane* (voc.), n'offre jamais que le nominatif et l'accusatif sing. —, tout y fait reconnaître le type *vr̥tra-hán*. Le génitif de *-sani* n'a pu être primitivement que *-san-as* = *-sni-as* (cf. plus bas).

Devant les suffixes commençant par une voyelle, qu'observe-t-on? Les racines *mar̥di*, *pavi*, *tar̥i*, *gani*, donnent *mr̥d'ú*, *páv'ate*, *tár'ati*, *gán'as*. On pouvait le prévoir: le cas est le même que pour *somap'é* = *somap<sup>A</sup>.é*, datif de *soma-pá* (p. 203), et la voyelle élidée dans *páv'a-* n'est autre, comme on a vu, que celle qui a dû subir le même sort dans la 3<sup>e</sup> pers. pl. *pun'ate* = *pun'yté* (p. 36).

Si maintenant nous prenons pour objet spécial de notre étude le groupe sonante + A, il ressort premièrement de ce qui précède cette règle-ci:

*Le groupe sonante + A précédé d'une voyelle rejette A s'il est suivi d'une seconde voyelle et demeure tel quel devant les consonnes.*

Nous passons à la démonstration de la règle complémentaire, qui forme le sujet proprement dit du présent paragraphe:

1. La forme *agrabh̥sma* offre un intérêt particulier. Dans son *i* long, évidemment le même que celui de *gr̥bh̥i-tar*, *gr̥bh̥i-tá*, est écrite toute l'histoire du soi-disant aoriste en *-iśam*. L'existence distincte de cet aoriste à côté de l'aoriste en *-s* repose principalement sur l'innovation qui a fait diverger les deux paradigmes en transformant la 2<sup>e</sup> et la 3<sup>e</sup> personne du dernier, *ágais*, (véd.) en *ágais̥is* et *ágais̥it*. Ajoutons que cette innovation, comme le suppose M. Brugman Stud. IX 312, venait elle-même, par analogie, de l'aoriste en *-iśam*, où *-is* et *-it* étaient nés de *-iś-s* et *-iś-t*.

*Le groupe sonante +<sup>A</sup>, précédé d'une consonne ou, placé au commencement du mot, se change en sonante longue, quel que soit le phonème qui suit.*

Ici plus qu'ailleurs il est indispensable de ne pas perdre de vue le principe que nous nous sommes efforcé d'illustrer dans les chapitres précédents. A part certains cas spéciaux, du reste douteux, tout affaiblissement proethnique, toute dégradation, toute alternance de formes fortes et faibles consiste invariablement, quelle que soit l'apparence qu'elle revête, dans l'expulsion d'*a*<sub>1</sub>. C'est ce principe qui exigeait que nous prissions pour *unité morphologique* non la syllabe, mais le groupe ou la cellule dépendant d'un même *a*<sub>1</sub> (p. 186). Quand il y a déplacement d'accent, le ton passe non d'une syllabe à l'autre, mais d'une cellule à l'autre, plus exactement d'un *a*<sub>1</sub> à l'autre. L'*a*<sub>1</sub> est le procureur et le modérateur de toute la circonscription dont il forme le centre. Celle-ci apparaît comme le cadre immuable des phénomènes; ils n'ont de prise que sur *a*<sub>1</sub>.

D'après la définition, ce qui est *cellule prédésinentielle* dans une forme comme l'ind. *rōditi*, c'est *rodī*; dans *bódhati* au contraire ce serait *a*. Aussi le pluriel de *rōdi-ti* est-il nécessairement *rudi-más*, parce que *rodī-* tombe sous le coup des lois II et III (p. 188). Il en est de même dans la formation des mots. Ainsi *grābhī-tar*, *skāmbhī-tum*, *mōṣī-tum*, thèmes à racine normale, sont accompagnés de *gṛbhī-tá*, *skabhi-tá* (= \**skṛbhītá*), *mūṣī-tá*. Quel son *a* été sacrifié dans le type réduit? Est-ce la voyelle faible<sup>A</sup> qui précède immédiatement la syllabe accentuée? Nullement, c'est forcément l'*a* plein, placé deux syllabes avant le ton.

Cela posé, lorsqu'à côté de *pavi-tár* nous trouverons *pū-tá*, le phénomène ne peut pas se concevoir de deux manières différentes: *pū-* ne sera pas «une contraction», «une forme condensée» de *pavi-*. Non: *pūta* sera égal à *pavitá* moins *a*; l'*ū* de *pūta* contient le *-vi-* de *pavi-*, rien de moins, rien de plus.

Thèmes en *-ta*, *-ti*, etc.

1. Série de l'*u*. *avi-tár*: (*indra-ūtá*), *ū-tí*; *dhávi-tum*: *dhū-tá*, *dhū-ti*; *pávi-tum*: *pū-tá*; *savi-tár*: *sū-tá*; *hávi-tave*: *hū-tá*, *devá-hū-ti*.

Comparez: *éyá-tum*: *éyu-tá*, *-éyu-ti*; *pló-tum*: *plū-tá*, *plū-ti*;

**qró-tum:** *śru-tá, śri-ti*; **só-tum** (presser): *su-tá, sóma-su-ti*; **sró-tum:** *sru-tá, sru-ti*; **hó-tum:** *hu-tá, á-hu-ti*<sup>1</sup>.

2. Série de l'*r*. **óari-tum:** *éir-tvá*<sup>2</sup>, *éur-ti*; **gári-tár:** *gūr-tá, gūr-ti*; **tári-tum:** *tir-thá, a-túr-ta, su-prá-túr-ti*; **pári-tum:** *pūr-tá, pūr-ti*; **qári-tos:** *śūr-tá* (Grassmann s. v. *śūr*).

Comparez: **dhár-tum:** *dhṛ-tá, dhṛ-ti*; **bhár-tum:** *bhṛ-tá, bhṛ-ti*; **sár-tum:** *śṛ-tá, śṛ-ti*; **smár-tum:** *smṛ-tá, smṛ-ti*; **hár-tum:** *hṛ-tá*, etc.

3. Série de l'*n*. **kháni-tum:** *khā-tá, khā-ti*; **gáni-tum:** *gā-tá, gā-ti*; **váni-tar:** *vā-tá*; **sáni-tum:** *sā-tá, sā-ti*<sup>3</sup>.

Comparez: **tán-tum:** *ta-tá*; **mán-tum:** *ma-tá*; **hán-tum:** *ha-tá, -ha-ti*.

4. Série de l'*m*. **dami-tár:** *dān-tá*; **bhrámi-tum:** *bhrān-tá, bhrān-ti*; **vámi-tum:** *vān-tá*; **qámi-tum:** *śān-tá, śān-ti*; **qrámi-tum:** *śrān-tá*, etc.

Comparez: **gán-tum:** *ga-tá, gá-ti*; **nán-tum:** *na-tá, á-na-ti*; **yán-tum:** *ya-tá, yá-ti*; **rán-tum:** *ra-tá, rá-ti*.

Avant de passer à d'autres formations, arrêtons-nous pour fixer les données qu'on peut recueillir de ce qui précède.

1. Série de l'*u*. Les modifications secondaires étant nulles, cette série doit servir de point de départ et de norme pour l'étude des séries suivantes. Nous constatons que \**pu<sup>4</sup>ta*, ou \**pu<sup>4</sup>ta*, qui est à *pa<sub>1</sub>w<sup>4</sup>* ce que *pluta* est à *pl<sub>1</sub>u*, s'est transformé en *pūta*.

2. Série de l'*r*. Il devient évident que *ir* et *ūr* ne sont que l'expression indienne d'un ancien *r*-voyelle long<sup>4</sup>. Dans les cas

1. Les racines des participes *ruta* et *stutá* ont des formes très-entremêlées, dont plusieurs prennent l'*ī*, probablement par contagion analogique. Sur *yuta* v. plus bas.

2. Cette forme se rencontre Mahābh. XIII 495, d'après l'indication de M. J. Schmidt (Voc. II 214).

3. La forme *sāniti* est évidemment une création nouvelle imitée des formes fortes; *san* admettrait aussi, à ce qu'il paraît, *sati* pour *sāti*; inversement on indique *tāti* de *tan*, Benfey Vollst. Gramm. p. 161 seq.

4. Ici par conséquent la formule de la grammaire hindoue se trouve être juste, abstraction faite de l'erreur fondamentale qui consiste à partir des formes faibles des racines comme de leur état normal. Il est aussi vrai et aussi faux de poser *gṛ-* comme racine de *gūr-tá* que de dire que *pū* est la racine de *pū-tá*. Le lien nécessaire des formes fortes en *i* avec les phonèmes *ū* et *īr*, *ūr*, est constaté dans cette règle: «les racines en *ū* et en *ī* prennent l'*i* de liaison».

où il existe encore, comme *picīn* et *mīditi* pour *\*mīzditi*<sup>1</sup>, ce phonème ne s'est formé que très-tard par le procès dit *allongement compensatif*. — Nous ajoutons tout de suite que *ir* et *ūr* ne sont en aucune façon des allongements secondaires de *ir* et *ur*. Partout où il existait un véritable  $\bar{r}$  (c'est-à-dire devant les consonnes), nous trouvons tout naturellement *ir*, *ur*, et c'est seulement quand  $\bar{r}$  s'était dédoublé en *rr* (c'est-à-dire devant les voyelles), qu'on voit apparaître *īr*, *ūr*:

$$ir, ur : \bar{ir}, \bar{ur} = u : ur.$$

C'est ce qui explique le fém. *ūrī* de *urī* (rac. *war*) en regard de *purī* = *\*pūrī* de *purī*<sup>2</sup>.

La raison qui, dans chaque cas, détermine la teinte *i* ou la teinte *u* est la plupart du temps cachée. Voy. sur ce sujet Joh. Schmidt Voc. II 233 seq.

Parfois le groupe *ūr* cache un *w* qui s'est fondu dans l'*u*: ainsi *urū* pour *\*wūrū* = sl. *vlūna*. L'existence du  $\bar{r}$  long n'en est pas moins reconnaissable:  $\bar{r}$  bref eût donné «*vrū*», ou tout au moins «*ūrū*». Il serait à examiner pourquoi dans certains exemples comme *hotṛ-vārya*, *v* persiste devant *ūr*.

Peut-être le groupe *ūr* + consonne est-il quelquefois l'équivalent, dans sa série, des groupes *ir* et *ūr* + consonne; *ur* pourrait aussi être une modification du  $\bar{r}$  bref déterminée, dans *phullī* par exemple, par une durative qui suit la liquide.

3. Séries de l'*n* et de l'*m*. L'entier parallélisme de l'*ā* de *gātī* avec *ī*, *ū* et *ūr* =  $\bar{r}$ , parle assez haut pour qu'on ne puisse sans invraisemblance donner à cet *ā* aucune autre valeur préhistorique que celle d'une nasale sonante longue. Et cependant la mutation de *n*<sup>4</sup> en  $\bar{n}$  n'est pas peut-être sans offrir quelque difficulté. Je comprends celle de *r*<sup>4</sup> en  $\bar{r}$ : c'est, à l'origine, une prolongation de l'*r* durant l'émission du <sup>4</sup>. Pareil phénomène semble impossible quand c'est une nasale qui précède <sup>4</sup>, l'occlusion de la cavité buccale, et par conséquent la nasale, cessant nécessaire-

1. M. Benfey a montré que le verbe *mīlāti*, dans les Védas, a un  $\bar{r}$  long, et M. Hübschmann en a donné l'explication par la comparaison du zd. *mavezhā*.

2. Nous admettons que dans *sajūrbhis* de *sajus*, *ūcīr-dā* de *ūcis*, la longue est due à un effet d'analogie dont le point de départ était fourni par les nominatifs du singulier *sajūh*, *ūcīh*, cf. *pūh*, *gīh*, de *pūr*, *gīr*.

ment au moment où le son  $^A$  commence. De fait nous avons vu, à côté du gén. *matir* =  $*matr^As$ , le groupe  $n^A$  subsister dans *akṣhās*. Le témoignage des langues congénères n'est pas décisif, car la voyelle qui suit l'*n* dans lat. *anāt-*, v. h<sup>1</sup>-all. *anud* = skr. *atī*, ainsi que dans *janitricēs*, skr. *yatir* (sur ces mots cf. plus bas), pourrait être émanée de la nasale sonante longue, et n'avoir rien de commun avec le  $^A$  proethnique qui détermine cette dernière. Il est concevable aussi, et c'est la solution qui nous paraît le plus plausible, que  $n^A$  se soit changé en  $n^A$ : il s'agirait donc, exactement, d'une nasale sonante longue suivie d'une voyelle très-faible.

Nous ne faisons pas d'hypothèse sur la suite de phénomènes qui a transformé un tel groupe en *a* long. L'idée qu'une voyelle nasale aurait fermé la transition est ce qui se présente le plus naturellement à l'esprit, mais je ne sais si la série de l'*m*, où c'est évidemment *ām* (*dāntī* =  $*dantī$ ) qui fait pendant à l'*a*, est de nature à confirmer une telle supposition.

Remarque concernant certaines formes de la 9<sup>e</sup> classe.

Le fait que le groupe  $n + ^A$  doit dans des cas donnés apparaître en sanskrit sous la forme d'un *ā* long intéresse directement la flexion de la 9<sup>e</sup> classe, où ce groupe règne à travers toutes les formes faibles. Dans *punīthā*, *prūthā*, rien que de régulier: ainsi que dans *janitār*,  $n^A$  se trouve précédé d'une voyelle. Au contraire *gr̥bhūthā*, *muṣṣūthā*, offraient le groupe dans les conditions voulues pour qu'il produisît *ā*. De fait, nous sommes persuadé que sans le frein puissant de l'analogie, on serait arrivé à conjuguer *gr̥bhūātī*,  $*gr̥bhūthā$ . Je ne sais s'il est permis d'invoquer le zd. *friyānmahi* = *prīnimāsi*; en tous cas le sanskrit lui-même fournit ici des arguments. Le verbe *hr̥ṣī-té* (*iratum esse*) possède un thème dérivé *hr̥ṣī-yā-* dans le partic. *hr̥ṣī-yī-māna*. Essayons de construire la même formation sur un présent du type *gr̥bhūā-*; nous obtenons, en observant la loi phonétique, *gr̥bhū-yā-*. Chacun sait que non-seulement *gr̥bhūyātī* existe, mais encore que tous les verbes en -*ayā* qui ne sont point dénominatifs, montrent le rapport le plus étroit avec la 9<sup>e</sup> classe<sup>1</sup>. M. Delbrück a cherché à expliquer cette parenté en conjecturant des formes premières telles que

1. Si l'on admet l'existence d'un *y* de liaison, les verbes comme *hr̥ṣī-y-ā-te* et *gr̥bhū-y-ā-ti* peuvent se comparer directement aux dérivés de la 7<sup>e</sup> classe tels que *tr̥ṣhā-ti* (p. 234):

$$hr̥ṣī-y-ā: \quad hr̥ṣā_1^A- \quad = \quad tr̥ṣh-ā: \quad tr̥ṣh_1^A-h-$$

rac. ha<sub>1</sub>ra                      rac. ta<sub>1</sub>rh.

\**grbhanyá-*, mais *an* ne se change jamais en *á*, et le thème de *grbhānāti* n'est point *grbhan*<sup>1</sup>.

Comme on le suppose d'après ce qui précède, *-āyá-* devra toujours être précédé d'une consonne et jamais d'une sonante, mais *m* fait exception, on a p. ex. *damāyāti*. Cela tient apparemment à la nature du groupe *-m-* qui se prononce en réalité comme *-mm-*. En conséquence \**dm(m)nāyá-* devint *damāyá-* et non « *dammāyá-* ».

Thèmes en *-na*.

Série de l'u. *dhavi: dhū-ná; lavi: lū-ná.*

Série de l'r. *kari: ká-ná; gari: gír-ná; óari: óir-ná; gári: gír-ná; tari: tír-ná; pari: púr-ná; mari: mūr-ná; çari: çír-ná.*

Thèmes verbaux en *-ya*.

On peut réunir la 4<sup>e</sup> classe et le passif. Ces formations diffèrent pour l'accentuation, mais non pour le vocalisme.

Les séries de l'i et de l'u n'offrent rien d'intéressant, car on constate un allongement général de ces voyelles devant *y*. Ainsi *je, çro*, donnent *giyáte, çriyáte* pour \**giyáte, \*çriyáte*.

Série de l'r: *gari: gír-yati; kari* (verser): *kír-yáte; gari* (dévorer): *gír-yáte; pari: púr-yate; çari: çír-yáte, etc.*

Comparez: *kar: kr-iyáte; dhar: dhr-iyáte; bhar: bhr-iyáte; mar: mr-iyáte*<sup>2</sup>.

Même divergence des racines en *-ari* et des racines en *-ar* devant le *-yi* de l'optatif et du précatif: *kír-yāt, tír-yāt, púpúr-yās* etc.; cf. *kr-iyāma, sr-iyāt, hr-iyāt* etc.

1. M. Kuhn a mis en parallèle avec les verbes en *-āyāti* le présent *stabhūyāti* qui accompagne *stabhnāti* de même, en apparence, que *stabhūyāti* accompagne *stabhnāti*. Cette remarque est certes bien digne d'attention; cependant nous avons cru devoir passer outre, vu l'impossibilité absolue qu'il y aurait à expliquer *stabhūyá-* par *stabhī + yá*.

2. Apparemment *kriyáte* équivaut à *kṛ-yáte*:  $\bar{r}$  et  $\bar{i}$  ont échangé leurs rôles. M. J. Schmidt qui traite de ces formes Vocal. II 244 seq. ramène *kriyate* à \**kiryate* (pour \**karyate*) et ne reconnaît pas de différence foncière entre ce type et *çiryáte*. Tout ce que nous avons cru pouvoir établir plus haut nous défend d'accepter cette opinion. Dans les formes iraniennes que cite l'auteur, *kiryātē* et *mīryātē* (= *kriyáte, mriyáte*),  $\bar{r}$  n'est probablement qu'un  $\bar{r}\bar{e}$  (=  $\bar{r}$ ) coloré par *y*. Ce qui correspond en zend au groupe indien  $\bar{r}$ , c'est généralement *are*. Nous regrettons de ne pas être en état d'apprécier les arguments que M. Schmidt tire des dialectes populaires de l'Inde.

Série de l' $n$ . Une confusion partielle s'est glissée entre les racines en  $-an$  et les racines en  $-ani$ : **khani**, **sani**, donnent *khā-yāte* ou *khan-yāte*, *sā-yāte* ou *san-yāte*; à son tour **tan** fait *tan-yāte* et *tā-yāte*. Il ne saurait régner de doute sur ce qui est primitif dans chaque cas, dès qu'on considère que **gani** forme invariablement *gā-yate* et que **man**, **han**, n'admettent que *mān-yate*, *han-yāte*. Le groupe  $an$ , dans *hanyāte* etc., est le représentant régulier de  $\bar{n}$  devant  $y$  (p. 35). — A l'optatif, **gani** fait *gāgā-yāt* ou *gāgan-yāt* (Benfey Vollst. Gr. § 801).

Série de l' $m$ : **dami**: *dām-yati*; **bhrami**: *bhrām-yati*; **çami**: *çām-yati*; **çrami**: *çrām-yati* etc.

Comparez: **nam**: *nam-yāte*; **ram**: *ram-yāte*.

Formes faibles des présents de la 2<sup>e</sup> et de la 3<sup>e</sup> classe.

Série de l' $u$ : **hāvi**: *hū-māhe*, *gū-hū-māsi*; **bravi**: *brū-mās*, *brū-té* (3<sup>e</sup> sg. act. *brīvī-ti*).

Série de l' $r$ : **gāri** «louer»: *gūr-ta* (3<sup>e</sup> sg. moy.); **pari**: *pipūr-mās*, *pipūr-thā* etc.; véd. *pūr-dhi*. La forme védique *pipr-tām* pourrait, vu le gr.  $\pi\mu\pi\lambda\bar{\alpha}$ -, être sortie d'une racine plus courte qui expliquerait du même coup le thème fort *pipar*<sup>1</sup>.

Série de l' $n$ : **gāni**: *gāgā-thā*, *gāgā-tās*. Il n'est pas facile, faute d'exemples décisifs, de dire si  $\bar{n}$ , placé devant  $w$  et  $m$  devient  $\bar{u}$  comme devant les consonnes ou  $an$  comme devant les voyelles. Le traitement qu'il subit devant  $y$  parlerait pour la première alternative, et dans ce cas *gāganvās*, *gāganmās* devront passer pour des métaplasmes.

Nous avons obtenu cette proportion:

$$\left. \begin{array}{l} gāgā-thās : gāgāni-śi \\ brū-thās : brāvī-śi \end{array} \right\} = rudi-thās : rōdi-śi.$$

Formes faibles de l'aoriste sigmatique.

Le Rig-Véda offre l'aor. du moyen *a-dhūs-ata* (3<sup>e</sup> p. pl.), de la racine *dhavi*. Cette forme passe pour un «aoriste en  $-s-am$ »; en

1. L'hypothèse de M. Kuhn qui fait de *írte* le moyen de *íyarti* paraît si vraisemblable qu'on ose à peine la mettre en question. Et cependant, si l'on compare *irmá* «rapide», *írya* «violent» et le gr.  $\delta\sigma$ - ( $\delta\sigma\sigma$ : *irśva* =  $\kappa\acute{o}\sigma\sigma\eta$ : *čírsá*) ce présent fait tout l'effet d'être à *ari* ce que *pūrdhí* est à *pari*. L'accent aurait subi un recul.



revanche *a-dhāvīś-am* est classé dans les « acristes en *-īś-am* ». Nous avons vu que ces deux formations n'en forment qu'une dans le principe, et qu'en général la différence apparente réside uniquement dans le phonème final des racines (p. 246 seq. 247 i. n.). Ici elle a une autre cause: c'est bien la même racine qui donne *dhāvīś-* et *īhūś-*, seulement *īhūś-* contient l'*i* de *dhāvīś-* à l'état latent; l'un est la forme faible de l'autre.

Voilà qui explique une règle que consigne le § 355 de la grammaire sanskrite de Bopp: au parasmaipadam, les racines en  $\bar{r}$  suivent la formation en *-īś-am*; à l'ātmanepadam elles admettent aussi la formation en *-sam* et changent alors  $\bar{r}$  en *ir*, *ur*. La chose est transparente: on a conjugué d'abord *á-starīś-am*, *á-stīrīś-i*, comme *á-kṣaipś-am*, *á-kṣīpś-i* (cf. p. 191); le moyen *á-starīś-i* n'est qu'une imitation analogique de l'actif.

#### Thèmes nominaux du type *drīś*.

Nous n'envisageons ici que les formes où la désinence commence par une consonne, représentées par le nominatif du singulier.

Série de l'*u*: **pavi**: *ghṛta-pá-s*; **havi**: *deva-hú-s*.

Série de l'*r*: **gari** « louer »: *gír(-s)*; **gari** « vieillir »: *amā-gúr(-s)*; **tari**: *pra-tūr(-s)*; **pari**: *pūr(-s)*; **marī**: *ā-mūr(-s)*; **stari**: *upa-stīr(-s)*.

— Dans le premier membre d'un composé: *pūr-bhīd* etc.

Série de l'*n*: **khanī**: *bisa-khá-s*; **gani**: *ṛte-gá-s*; **sani**: *go-śá-s*.

Série de l'*m*: **gami**: *pra-ṣán(-s)*, instr. pl. *pra-ṣám-bhis*.

#### Remarque sur quelques desideratifs.

On ne doit point être surpris de trouver *gīhīśati* de *har*, *bubhūśati* de *bhar* etc., puisque l'on a aussi *gīgīśati*, *ṣuṣrūśati* etc. de racines *anu-dāttās* comme *ge* et *ṣrō*.

Avant d'entamer la seconde partie de ce sujet, il est bon de se mettre en garde contre une idée très-naturelle et plus vraisemblable en apparence que la théorie proposée ci-dessus. Elle consisterait à dire: au lieu d'admettre que  $\bar{u}$ ,  $\bar{r}$  etc., dans *līna*, *\*pṛta* etc., sont des modifications de  $u + ^A$ ,  $r + ^A$ , pourquoi ne pas poser des racines telles que  $la_1\bar{u}$ ,  $pa_1\bar{r}$ ? Les formes fortes skr. *lavi-*, *parī-*, en peuvent fort bien dériver, et l'explication des

formes faibles serait simplifiée. C'est à quoi nous opposons les remarques suivantes:

1. L'hypothèse à laquelle il vient d'être fait allusion est inadmissible:

a) Supposons pour un instant que les racines de *lavítir lumí* et de *parítir partí* soient réellement *lau, par*. Quel avantage en résulte? Aucun, car on ne saurait sans pousser l'in vraisemblance au dernier degré, prétendre que l'*i* de *grábhitar* et de *másítum* n'a pas existé après les sonantes comme ailleurs au moins dans un nombre limité de cas. Or toutes les racines finissant par sonante + *i* donnent sonante longue dans les formes faibles. On en reviendrait donc à reconnaître pour un nombre d'exemples grand ou petit la règle qu'on aurait voulu supprimer, et au lieu de simplifier on aurait compliqué.

b) En partant des racines *lau, par̄* etc., on renonce à expliquer la 9<sup>e</sup> classe comme un cas particulier de la septième. Dès lors on ne comprend ni la prédilection des racines «à sonante longue», ni l'aversion des racines «à sonante brève» pour le présent en *-nā*.

c) Accordons, s'il le faut, qu'il n'y a aucun lien nécessaire entre la sonante longue et le présent en *-nā*; assimilons la syllabe *-nū* aux suffixes tels que *-ya* ou *-ska*. Comment expliquera-t-on, au moyen de racines *lau, par̄*, les présents *lūnāti* et *p̄r̄nāti*? Comment, en règle générale, est-il concevable que *lau* puisse donner *lū* et que *par̄* puisse donner *p̄r̄*? — Ce point ne réfute pas seulement l'hypothèse de racines à sonante longue, c'est en même temps celui sur lequel nous croyons pouvoir ancrer en toute confiance la théorie de la 9<sup>e</sup> classe et partant la théorie des racines comme *lawā, parā*. Car ceci est évident *a priori*: toute théorie fondée sur l'idée que *-nā* est un simple suffixe se trouvera dans l'impossibilité d'expliquer la différence typique et radicale du vocalisme de la formation *lūnāti, p̄r̄nāti*, et de la formation *lumí, p̄rná*.

2. L'autre hypothèse, bien loin d'offrir des difficultés, est dictée par l'observation des cas analogues:

Dans les racines qui présentent successivement sonante + *a*, + *ā*, par exemple *gyā, vā, crā*, nous sommes bien sûrs que *ā* fait partie intégrante de la racine. Si donc notre hypothèse est juste

et si *kṣi-ná, lu-ná, pur-ná* etc. viennent de racines toutes pareilles à *gya<sub>1,1</sub>*, où il n'y a de changé que la place de l'*a<sub>1</sub>*, il faudra que les deux types radicaux se rencontrent dans les formes où *a<sub>1</sub>* tombe. C'est ce qui a lieu.

Série de l'*i*:

*gya* (*g<sub>2</sub>ya<sub>1,1</sub>*) « vieillir »: *gyā-syāti, gī-ná*.

*gya* (*g<sub>1</sub>ya<sub>1,1</sub>*) « triompher de »: *gyā-yas, gī-tá*.

*pya* « s'engraisser »: *pyā-yati, pī-ná*.

*cyā* « faire congeler »: *cyā-yati, cī-ná* et *cī-tá*.

La série de l'*u* offre *ũ-ti* « tissu » de *vā, vāsyati*.

Série de l'*r*:

*kru* « blesser, tuer » dans *krā-tha*, d'où *krāthayati*<sup>2</sup>; forme faible: *kīr-ná*.

*crū* « cuire, mélanger »: prés. *crā-ti, crā-tum, cīr-tá, ā-cīr*<sup>3</sup>.

La série de l'*n* offre *gānāti* de *gnā*: c'est là une formation qui permet de rétablir \**gātí* = \**gnā́* (cf. *gātivedas*?) comme participe perdu de *gnā*. Le présent *gānāti* ne saurait être absolument primitif. La forme organique serait *gānāti* pour *gnā́nāti*: cf. *gīnāti* de *gyā*. L'introduction secondaire de l'*n̄* long est comparable à celle de l'*i* long dans *prīnāti* (p. 243).

Ces exemples forment la minorité: la plupart des racines sanskrites qui finissent par *-rā, -lā, -nā, -mā*, apparaissent dépourvues de formes faibles<sup>4</sup>: *trātá, prānā, glānā, mlātá, gñātá, mnūtá, snātá, dhmātá* etc.

1. Cette dernière racine, comme l'a montré M. Hübschmann, se retrouve dans le zd. *zinūt* et l'anc. perse *adinū* (skr. *ajināt*): elle a donc *g*, et n'est apparentée ni au gr. *βίαι* ni au skr. *gāyati, gīgāya*.

2. *krathana* est apparemment une formation savante tirée de la soi-disant racine *krath*.

3. Cf. aussi *pār-va* en regard de *prū-tár*.

4. M. J. Schmidt qui, dans un article du Journal de Kuhn, a attiré l'attention sur cette particularité en présente une explication purement phonétique, fondée essentiellement sur la supposition d'une métathèse. Mais notre principe même nous empêche de discuter son ingénieuse théorie, car elle répond en définitive à la question que voici: *pourquoi est-ce qu'en sanskrit dhmā ne fait point \*dhmitá quand sthā fait sthitá*? Si l'on admet ce que nous avons cru pouvoir établir plus haut, cette question cesse d'en être une, et l'on ne peut plus demander que ceci: *pourquoi dhmā ne fait-il pas dhāntá quand sthā fait sthitá*? — En outre l'hypothèse \**dhantá, \*dhamatá* (comme primitif de *dhmātá*) est incompatible avec la loi d'expulsion proethnique de l'*a*. La métathèse, si elle existe en sanskrit, ne paraît admissible que pour un nombre d'exemples insignifiant.

La raison n'en est pas difficile à trouver. Entre *tratum* et \**tirtá*, entre *gñátum* et \**gátá*, *dhmátum* et \**dhántá*, la disparate était excessive, et l'unification inévitable. Ne voyons-nous pas le même phénomène en train de s'accomplir sur les racines en *-yā*, où *çna*, *çita*, *pyāna*, sont accompagnés de *çyāna*, *çyāta*, *pyāna*, et où \**khīta* de *khyū* a déjà fait place à *khyāta*?

A ces exemples empruntés à des syllabes radicales s'ajoute le cas remarquablement limpide de l'*i* de l'optatif formé également de *i + <sup>A</sup>* (p. 191 seq.).

Ce qui achève de marquer l'identité de composition des racines qui ont produit *pūtá*, *pūrñá* etc., avec les types *gya<sub>1A</sub>*, *kra<sub>1A</sub>*, ce sont les présents *gínáti*, zd. *zināt* de *g<sub>1yū</sub>*; *gínáti*, zd. *gínāiti* (gloss.) de *g<sub>2yū</sub>*; *kṛñáti* de *kṛā* «blesser»; \**gánáti* (v. ci-dessus) de *gnā*. On retrouve là ces présents de la 9<sup>e</sup> classe, qui constituent un caractère si remarquable de notre groupe de racines. Il n'est pas besoin d'en faire encore une fois l'anatomie:

Type A: rac. *gya<sub>1-A</sub>*: *gí-ná<sub>1-A</sub>-ti*; \**gi<sup>A</sup>-tá* (*gí-tá*).

Type B: rac. *pa<sub>1w-A</sub>*: *pu-ná<sub>1-A</sub>-ti*; \**pu<sup>A</sup>-tá* (*pū-tá*).

(Type A: rac. *çra<sub>1-u</sub>*: *çṛ-ná<sub>1-u</sub>-ti*; *çṛ-u-tá*.)

(Type B: rac. *pa<sub>1r-k</sub>*: *pr-ná<sub>1-k</sub>-ti*; *pr-k-tá*.)

Nous avons vu (p. 247) la règle en vertu de laquelle la racine *ta<sub>1r<sup>A</sup></sub>* élidera le phonème final dans un thème comme *tar'átá*. Les conditions sont tout autres s'il s'agit d'une formation telle que celle de la 6<sup>e</sup> classe: ici l'*a<sub>1</sub>* radical tombe, et l'on obtient le primitif *tr<sup>A</sup> + áti*. Se trouvant appuyé d'une consonne, l'*r* ne laisse point échapper le son *<sup>A</sup>*: selon la règle il se l'assimile. Il en résulte *tṛ + áti*, et enfin, par dédoublement de *tṛ*, *tṛr-áti*. Si la racine était *tar*, la même opération eût produit *tr-áti* (cf. gr. *πλ-έσθαι* etc., p. 9).

Ce procès donne naissance, dans les différentes séries, aux groupes *-iy-*, *-uw-*, *-m-*, *-mm-*, *-r-*. Le sanskrit garde les deux premiers intacts et change les trois autres en *-an-*, *-am-*, *-ir<sup>1</sup>* (*-ür-*).

1. La théorie de M. J. Schmidt (Voc. II 217) tend à faire de *ir*, *ur*, des modifications de *ar*. L'auteur dit, incontestablement avec raison, que *kiráti* ne saurait équivaloir à *kṛ + áti*: cela eût donné «*kráti*». Mais la formule *kar + áti* sur laquelle se rabat M. Schmidt se heurte, elle, au

Thèmes verbaux en - $\bar{a}$ .

Série de l' $\bar{u}$ . **dhavi**: *dhuv- $\bar{a}$ ti*; **savi** (exciter): *sur- $\bar{a}$ ti*.

Série de l' $\bar{r}$ . **kari** (verser): *kir- $\bar{a}$ ti*; **gari** (dévorer): *gir- $\bar{a}$ ti*, *gil- $\bar{a}$ ti*; **gari** (approuver): *a-gur- $\bar{a}$ te*; **tari**: *tir- $\bar{a}$ ti*, *tur- $\bar{a}$ ti*; **sphari** (aor. véd. *spharis*): *sphur- $\bar{a}$ ti*.

Série de l' $\bar{n}$ . **vani**: véd. *van- $\bar{e}$ ma*, *van- $\bar{a}$ ti*; **sani**: véd. *san- $\bar{e}$ gam*, *san- $\bar{e}$ ma*. La place de l'accent ne laisse aucune espèce de doute sur la valeur du groupe - $\bar{an}$  qui est pour - $\bar{m}$ . C'est une accentuation très-remarquable, car d'habitude les  $\bar{a}$  radicaux hystérogènes se sont hâtés de prendre le ton et de se confondre avec les anciens. Dans nos verbes même, il est probable que *v $\bar{a}$ nati*, *s $\bar{a}$ nati* n'ont de la 1<sup>e</sup> classe que l'apparence: ce sont les égaux de *v $\bar{a}$ n $\bar{a}$ ti*, *s $\bar{a}$ n $\bar{a}$ ti*, après le retrait de l'accent.

Série de l' $\bar{m}$ . On ne peut décider si un présent tel que *bhr $\bar{a}$ mati* vient de \**bhr $\bar{a}$ , $\bar{m}$ ati* ou de \**bhr $\bar{m}$ ati*<sup>1</sup>.

## Parfait.

On trouve, en conformité avec *dudhuv $\bar{a}$ s*, *dudhuv $\bar{e}$*  de **dhavi**, des formes comme *tatur $\bar{u}$ sas*, *titir $\bar{u}$ s* de **tari**, *tistire*, *tistir $\bar{a}$ n $\bar{u}$*  de **stari** (Delbrück p. 125), *g $\bar{u}$ gur $\bar{u}$ sas* de **gari**<sup>2</sup>.

En dehors de ces cas, on sait que les racines «en  $\bar{r}$ » ne sont pas traitées, dans les formes faibles du parfait, de la même manière que les racines «en  $\bar{r}$ ». Le maintien de l' $\bar{a}$  y est facultatif et pour certains verbes obligatoire: ainsi *stari* fait *tastariva* (Benfey p. 375). La raison de cette particularité nous échappe: on attendrait «*tastirva*».

La série nasale offre de nombreuses modifications analogiques. Les formes telles que *gaganus* (véd.) pour \**gag $\bar{m}$ us* de **gani**, *vavamus* = \**vav $\bar{m}$ us* de **vami** sont les seules régulières. Elles sont accompagnées de *gag $\bar{n}$ us*, *vemus*<sup>3</sup> etc.

principe de l'expulsion des  $\bar{a}$ , principe qui ne permet pas d'admettre, qu'à aucune époque l'indien ait possédé des présents comme «\**kar $\bar{a}$ ti*».

1. Il est à croire que *bhr $\bar{a}$ mati* a suivi l'analogie de *bhr $\bar{a}$ myati*, car on ne concevrait point que le groupe - $\bar{m}$ - produisît - $\bar{a}$ m-.

2. La brève de *g $\bar{u}$ gur $\bar{v}$ an* paraît être due à la réaction du thème faible *g $\bar{u}$ gur $\bar{u}$ s*. Il faudrait \**g $\bar{u}$ gur $\bar{v}$ an*. La racine *tari*, outre *titir $\bar{v}$ an*, offre l'optatif *tury $\bar{a}$* - pour \**tury $\bar{a}$* -: l' $\bar{u}$  bref peut avoir été communiqué par le thème du moyen *turi*-.

3. Notons cependant cette remarque d'un grammairien cité par Westergaard: *vemuh*, *tadbh $\bar{a}$ sy $\bar{a}$ d $\bar{i}$ su* *dirantanagranthesu* *ku $\bar{r}$ api* *na* *dr $\bar{s}$ tan*.

Thèmes nominaux du type *diviṣ*.

On a, devant les désinences commençant par une voyelle:

De *mano-ḡi-*: *mano-ḡiv-*.

De *ḡiv-* (\**ḡī*): *ḡiv-* (\**ḡīr-*).

De *go-śā* (\**go-śā*): *go-śān-as* (\**go-śān-as*). R. V. IV 32, 22.

D'ordinaire le type *go-śā* a cédé à l'attraction de la déclinaison de *soma-pā*.

Dans la série de l'*m*, *pra-ḡam-*, grâce sans doute à une unification postérieure, conserve l'*ā* long devant les voyelles.

Les racines en *-a<sub>1A</sub>* présentent des exemples remarquables: *prā* (comparatif *prā-yas*, zd. *frā-yanih*) donne *pur-ī* soit \**prv-ī* (fém. *pūrvī* soit \**pṛvī*); *ḡrā* donne *ā-ḡir-as*. Dans la série nasale, il est fort possible que *mānati* et *dhāmati* viennent vraiment de *mnā* et *dhmā*, comme l'enseigne la grammaire hindoue. Ces formes se ramèneraient alors à \**mnāti*, \**dhmāti*.

En terminant mentionnons deux faits que nous sommes obligé de tenir pour des perturbations de l'ordre primitif:

1. Certaines formes nominales à racine faible offrent la sonante brève. 1° Devant les voyelles: *tuvī-ḡrā* (à côté de *saṃ-ḡrā* qui est normal) de *ḡrī*; *pāpṛī* (à côté de *pāpuri*) de *parī*; *sāsni*, *sīsnu* de *sani*. 2° Devant les consonnes: *ḡarkṛī* de *kari* «louer»; *sātvān*, *satvānā* de *sani*, etc.

2. L'*ā* résultant de la nasale sonante longue donne lieu à des méprises: ainsi *sā* forme faible de *sani* est traité comme racine, et on en tire p. ex. *ḡata-sēya*. D'un autre côté les racines *anudātās han* et *man* présentent *ghāta* et *mātavai*. La création de ces formes ne paraît explicable qu'en admettant une idée confuse de la langue de la légitimité de l'échange *-an-* : *-ā-* puisée dans les couples *sānitum* : *sātā*, et appliquée parfois à faux.

Un petit nombre d'exemples offrent *ū* et *ṝ* à l'intérieur d'une racine finissant par une consonne. Il est rare malheureusement que la forme forte nous ait été conservée: ainsi *mūrdhān*, *sphūr-ḡati*, *kūrdati*, et beaucoup d'autres en sont privés. Nous avons cru retrouver celle de *ḡirśān* dans le gr. *κρᾶσ-* (p. 224). L'exemple capital est: *dirghā* «long» comparé à *drāghīyas*, *drāghmān*, zd. *drāḡānh*.

*dirghā* (= *dīḡhā*, \**drāghā*) : *drāghīyas* = *pṛthū* : *prāthīyas*  
= *ḡir-tā* : *ḡrā-ti*  
= *pūr-tā* : *parī-tār*, etc.

Plusieurs racines paraissent être à la fois *udātās* et *anudātās*. Dans la série de l'*u*, on trouve, à côté du participe *yu-tá*, les mots *yu-ti* et *yū-thá* dont l'*ü* long s'accorde bien avec le fut. *yavi-tā*, l'aor. *a-yūvi-śam*, et le prés. *yunā'i* (gramm.). On peut suivre distinctement les deux racines *var* et *vari*, signifiant toutes deux *élire*: la première donne *virati*, *vavrus*, *vriyat* (prés.), *ávṛta*, *vṛtá*; la seconde *vṛitá*, *vavarus*, *varyat*, *vurita* (opt.), *várná*, *hotṛ-vurya*, *varitum*. A côté de *dari* (*dṛnāti*, *daritum*, *diryáte*, *dirná*, gr. *δέρα-ς*), une forme *dar* se manifeste dans *dṛti*, zd. *dērēta*, gr. *δρατός*. Au double infinitif *stártum* et *stárītum* correspond le double participe *stṛtá* et *stīrná*, et le grec continue ce dualisme dans *στράτος*: *στρωτός* (= \**στῆτος*, \**στῆτός*). On pourrait facilement augmenter le nombre de ces exemples.

D'une manière générale, la racine *udātā* peut n'être qu'un élargissement entre beaucoup d'autres de la racine *anudātā*. Qu'on observe par exemple toutes les combinaisons radicales qui tournent autour des bases *-u-* «tisser», *k<sub>1</sub>-u-* «s'accroître», *gh<sub>1</sub>-u-* «appeler».

1. -a <sub>1</sub> u.	<i>ó-tum</i> , <i>vy-ðman</i> (Grassm.);	<i>vy-àta</i> , <i>u-ma</i> .
	—	<i>á-çv-a-t</i> .
	<i>hó-trā</i> , <i>hó-man</i> ;	<i>á-hv-a-t</i> .
2. -a <sub>1</sub> wa.	—	} <i>ū-ti</i> , <i>ūvis</i> .
( <i>udātā</i> )	<i>çāvī-ra</i>	
	<i>hāvī-tase</i> , <i>hāvī-man</i>	
3. -wa <sub>1</sub> A.	<i>vá-tum</i> , <i>ra-vai</i> , gr. <i>ἡ-ριον</i>	
	<i>çvā-trá</i> (?)	} <i>çú-ra</i> .
	<i>hvā-tum</i> etc., zd. <i>zbū-tar</i>	} <i>hū-tá</i> etc., <i>huv-á-te</i> .
4. -wa <sub>1</sub> i.	<i>váy-ati</i> , <i>uváya</i> .	
	<i>çváy-ati</i> , <i>çváyitum</i> .	
	<i>hváy-ati</i> .	

Les racines citées généralement sous la forme *bhū* et *sū* (gignere) offrent deux caractères singuliers: 1° Aux formes fortes, apparition anormale de *-ūv-* et *-ū-* au lieu de *-av-* et *-avī-*, lesquels toutefois sont maintenus dans une partie des cas; ainsi la première des racines mentionnées donne *babhūva*, *bhūvana*, *ābhūt* (1° p. *ābhūvam*), *bhūman*, et en même temps *bhūvati*, *bhavitra*, *bhūvīva*, *bhāvīyas*<sup>1</sup>; la seconde fait *sasūva* (véd.), *su-śūma*, et en

1. *bhāvīyas* est fait probablement à l'imitation du positif *bhū-ri*. Le zd. *baēvare* paraît avoir pour base le comparatif qui est en sanskrit *bhāvīyas*.

même temps *sívati*. 2° Plusieurs formes faibles ont un *u* bref: *gam-bhú, mayo-bhú, ád-bhuta; su-tá*.

Ces anomalies se reproduisent plus ou moins fidèlement en grec pour  $\varphi\ddot{v} = bh\ddot{u}$  et pour  $\delta\ddot{v}$ . On sait que dans ces racines la quantité de l'*v* ne varie pas autrement que celle de l'*a* dans  $\beta\ddot{a}$  ou  $\sigma\tau\ddot{a}$ , ce qu'on peut exprimer en disant que l'*v* long y tient la place de la diphthongue *ev*. L'obscurité des phénomènes indiens eux-mêmes nous prive des données qui pourraient éclaircir cette singularité. On classera parmi ces racines *pü* «pourrir» qui ne possède d'*a* dans aucun idiome et qui, en revanche, offre un *u* bref dans le lat. *pü-tris*. Il serait bien incertain de poser sur de tels indices une série  $\ddot{u} : u$ , parallèle par exemple à  $a_1 u : u$ . Qu'on ne perde pas de vue l'*a* du skr. *bhávati, bhávīva*.

Ce n'est point notre intention de poursuivre dans le grec ou dans d'autres langues d'Europe l'histoire fort vaste et souvent extrêmement troublée des racines *ulāttās*. Nous bornerons notre tâche à démontrer, si possible, que les phénomènes phoniques étudiés plus haut sur le sanskrit et d'où sont résultées les longues  $\ddot{i}, \ddot{u}, \ddot{e}, \ddot{o}, \ddot{a}$ , ont dû s'accomplir dès la période indo-européenne.

Pour la série de l'*i*, cette certitude résulte de l' $\ddot{i}$  paneuropéen des formes faibles de l'optatif (p. 191 seq.).

Dans la série de l'*u*, on peut citer l'indo-eur. *dhū-má* de la racine qui est en sanskrit *dhavi*, le sl. *ty-ti* «s'engraisser» en regard du skr. *távī-ti, tavi-sá, tur-i, tú-ya*; le lat. *pū-rus* en regard de *pavi-tár, pū-tá*. Ce qui est à remarquer dans les verbes grecs  $\theta\acute{\upsilon}\omega$  et  $\lambda\acute{\upsilon}\omega$  (skr. *dhavi dhū, lavi lū*<sup>1</sup>), ce n'est pas tant peut-être la fréquence de l'*v* long que l'absence du degré à diphthongue. Qu'on compare  $\kappa\lambda\epsilon\nu \kappa\lambda\nu = \text{skr. } \zeta\rho\sigma \zeta\rho\ddot{u}, \pi\lambda\epsilon\nu \pi\lambda\nu = \text{skr. } plo pl\ddot{u}, \acute{\sigma}\epsilon\nu \acute{\sigma}\nu = \text{skr. } sro sr\ddot{u}, \chi\epsilon\nu \chi\nu = \text{skr. } ho h\ddot{u}$ <sup>2</sup>. Cette perte marque nettement la divergence qui existait entre les organismes des deux séries de racines.

Passons à la série des liquides.

1.  $\kappa\omicron\mu\beta\omicron\lambda\acute{\upsilon}\tau\eta\varsigma$   $\beta\alpha\lambda\alpha\nu\tau\iota\omicron\tau\acute{\omicron}\mu\omicron\varsigma$  Hes. est intéressant au point de vue de l'étymologie de  $\lambda\acute{\upsilon}\omega$ .

2. Dans le latin, où *rūtus* et *inclūtus* sont les seuls participes du passif en *-ū-to*, la longue ne prouve pas grande chose. Elle se montre même dans *secūtus* et *locūtus*. Les exemples qui, sans cela, nous intéresseraient sont *so-lūtus* et peut-être *argūtus*, si l'on divise *arguo* en *ar + guo = huvāti*.



## A. Devant les consonnes.

Quiconque reconnaît pour le sanskrit l'identité *pūrṇá* = \**pr<sup>h</sup>ṇá* devra forcément, en tenant compte de la position de la liquide dans le lithuanien *pūlnas*, placer du même coup l'époque de la mutation dans la période proethnique. Et quant à la valeur exacte du produit de cette mutation, nous avons vu que, sans sortir du sanskrit, on est conduit à y voir un *r*-voyelle (long), non point par exemple un groupe tel que *ar* ou *<sup>h</sup>r*. Entre les idiomes européens, le germanique apporte une confirmation positive de ce résultat: le son qui, chez lui, apparaît devant la liquide est ordinairement *u* comme pour l'*r*-voyelle bref.

En LITHUANIEN *r̄* est rendu par *ir*, *il*, plus rarement par *ur*, *al*.

*girtas* «laudatus» = *gūrtá*; *žirnis*, cf. *gīrná*; *tiltas* = *tirthá*; *ilgas* = *dirghá*(?); *pūlnas* = *pūrṇá*; *vūlna* = *ūrṇā*; — *žarnā* «boyau», cf. plus bas gr. *χορδή*; *száltas* = zd. *šarcta* lequel serait certainement en sanskrit \**širta*, vu le mot parent *širá*; *spragū* = *sphūrṅati*.

Le PALÉOSLAVE présente *rī*, *rǔ*, *lǔ*.

*krūnū* = *kīrná* «mutilé»; *zrīno* = *gīrná*; *prīvū* = *pūrva*; *dlūgū* = *dirghá*; *plūnū* = *pūrṇá*; *vūlna* = *ūrṇā*. Nous trouvons *lo* dans *slota* = lith. *száltas*.

Reception: lith. *beržas*, sl. *br̄za* «bouleau» = skr. *bhūrṅa*.

Le GERMANIQUE hésite entre *ur*, *ul* et *ar*, *al*.

Gothique *kaur̄n* = *gīrná*; *fulls* = *pūrṇá*; *vulla* = *ūrṇā*; — *arms* = *irmá*; (*untila*-)*malsks* = *mūrkhá*; *hals* = *širśá*(?), cf. *κόρρη· τράχηλος* Hes. L'*a* suit la liquide dans *frauja* = *pūrṇyá*.

Le GREC répond très-régulièrement par *ορ*, *ολ*<sup>1</sup>, ou *ρω*, *λω*.

1. Nous ne décidons pas si dans certains cas *ορ* et *ολ* ne représentent point les brèves *r̄* et *l̄*. Les principaux exemples à examiner seraient: *ὄρως*, zd. *ēr̄zi*; *ὄρχεομαι*, skr. *ṛghāyāte*; *ὄρφεός*, skr. *ṛbhú*; *ὄρσο-* (dans *ὄρσοθύρα*, *ὄρσοτραίνης*, *ὄρσοπετής*), skr. *ṛśvá*; *μορτός*, skr. *mṛtá* (cf. toutefois véd. *murīya*): *χοῖρος* (cf. *χλοώνης*), skr. *gh̄ṣvi*; *τόργος*, germ. *storka* (Fick I<sup>s</sup> 825). L'omicron suit la liquide dans: *τόνος*, skr. *t̄ṅa*; *βλοσρός*, goth. *vulpus* (Fick); *ἡμφοτον* = *ἡμαρτον*; *ἄλοξ* = *αύλαξ* (p. 17); *κρόκος* (Hes.), cf. skr. *kr̄kavāku*, lat. *corcus*. On pourrait même citer pour *ρω* et *λω*: *ρωθύλος*, skr. *gr̄hā* (J. Schmidt Voc. II 318), *βλωθρός* à côté de *βλαστός*. On ne doit pas comparer *πρωτός* et *πρῆθά*, vu le zd. *parcta*. — De même en latin *r̄* paraît pouvoir donner *ar* et *ra*: *fa(r)stigium*, skr. *bhr̄ṣṭi* (gr. *ἄφλαστον*); *classis* est sûrement le skr. *kr̄ṣṭi* (cf. *quinque classes* et *πάπια*

ὄρη <sup>1)</sup>	ūrǵá.	δολιχός <sup>3)</sup>	dirghá.	πρώτος	purvǵá.
ὄρθός <sup>2)</sup>	ūrdhvá.	πόρτις <sup>4)</sup>	purtí.	τρώω	tūrati(?).
κόρη	ǵrǵá.	ὄλος <sup>5)</sup>	ǵrǵá.	βρωτός	cf. gīrǵá.
				σρωτός	cf. stīrǵá.

Au lieu de ρω on aurait ρο dans βρώτος «sang coagulé», si M. Bugge a raison d'en rapprocher le skr. *mūrta* «coagulé», K. Z. XIX 446. Cf. ἄβρωμος (Hes.) = ἄβρωμος.

1) D'après ce qui est dit p. 250, il est indifférent que la racine commence ou non par *w*. — 2) La remarque précédente s'appliquerait à ὄρθός — ἄρθός; seulement le zd. *ērǵwa* montre que la racine de *ūrdhvá* n'a point de *w* initial. Si donc, en se fondant sur βρωθία· ὄρθία et contre l'opinion d'Ahrens (II 48), on attribue à ὄρθός le digamma, le parallèle ὄρθός — ἄρθός tombe. — 3) L'*i* de *δολιχός* n'est pas organique. A une époque où le second *ε* de la forme forte \*δέλεχος (*éndelechḗs*) était encore la voyelle indéterminée *ǵ*, cette voyelle a pu être adoptée analogiquement par \*δολχός; le traitement divergea ensuite dans les deux formes. — 4) Cf. p. 265, note 4. — 5) ὄλος «crépu» est égal à \*Fολνος. Cf. οὔλη λευκή· θοῖξ λευκή.

En LATIN *ar*, *al*, et *rā*, *lā*, équivalent aux groupes grecs ορ, ολ, ρω, λω.

<i>arduus</i>	ūrǵvá.	<i>grātus</i>	gūrta.
<i>armus</i>	īrmá.	<i>grānum</i>	gīrǵá.
<i>largus</i> <sup>1)</sup>	dirghá.	(?) <i>plānus</i>	pūrǵá <sup>2)</sup> .
<i>pars</i>	pūrta.	<i>strātus</i>	stīrwtós.
<i>cardo</i> cf. <i>kūrdati</i> .			

1) Pour \**dargus*, malgré le *l* de *δολιχός*, l'échange entre *l* et *r* étant assez fréquent précisément dans les racines dont nous parlons<sup>1</sup>. On pourrait aussi partir de \**dalgus*, admettre une assimilation: \**lalgus*, puis une dissimilation. — 2) Cf. *complanare lacum* «comblé un lac», dans Suétone; *plēnus* est tiré par analogie de la forme forte. — Sans *λάχνη*, *lāna* pourrait se ramener à \**clāna* = *ūrǵá*.

Au groupe *al* est opposé *ul* en sanskrit (p. 250) dans *calvus* = *kulva* et *alvus* = *úlva*, *úlba*.

On trouve *-ra-* dans *fraxinus*, cf. skr. *bhūrǵa*. D'autre part M. Budenz, approuvé par M. J. Schmidt (Voc. I 107), réunit *prō-kṛstāyas*?; *fastus*, comme M. Bréal l'a montré, contient dans sa première syllabe l'équivalent du gr. *θαρος* (p. 129).

1. Exemples: *χορδή* et *χολός* (p. 264); *δέρας* et *dolare*; *κολούανος* et *cracentes*; *χάλαζα* et *grando*; gr. *στορ*, sl. *stelja*; gr. *χουσός*, goth. *gulþ* (p. 265); gr. *κόρη*, goth. *hals*; lat. *marceo*, goth. *-malks*; lith. *girėti*, sl. *glagolati*, etc.

*cincia* au skr. *pīrva*. Ce mot se retrouve aussi dans *pīrvi-gmus* qui sera pour \**prōri-gmus* (cf. *couricium*)<sup>1</sup>.

Exemples qui se présentent entre différentes langues européennes:

Lat. *crātes*, goth. *haurdi-*. — Lat. *ardea*, gr. ῥωδιός (par prothèse, ἔρωδιός). — Lat. *eracantes* et *gracilis*, gr. κολ-ο-κάνος, κολ-ε-κάνος, κολ-ο-σσός. — (?) Lat. *radius*, gr. ῥο-ό-δαμνός. — (ir. *χορδή*, norr. *garnir*, lith. *žarnà*).

### B. Devant les voyelles.

Nous venons de voir les représentants européens du  $\bar{r}$  proprement dit. Il reste à le considérer sous sa forme scindée qui donne le groupe  $\bar{r}$  (skr. *ir*, *ur*), et ici les phénomènes du GREC prennent une signification particulière. Il semblerait naturel que cette langue où  $\bar{r}$  et  $\bar{l}$  deviennent  $\alpha\rho$  et  $\alpha\lambda$  rendit également par  $\alpha\rho$  et  $\alpha\lambda$  les groupes  $\bar{r}$  et  $\bar{l}$ . L'observation montre cependant que  $\alpha\rho$  et  $\alpha\lambda$  sont au moins aussi fréquents et peut-être plus normaux que  $\alpha\rho$ ,  $\alpha\lambda$ , en sorte par exemple que πόλις répond au skr. *puri* tout de même que κόρση répond à *čirśā*. De ce fait on doit inférer que le phonème <sup>1</sup>, en se fondant dans la liquide, lui avait communiqué, dès la période proethnique, une couleur vocale particulière dont le  $\bar{r}$  bref est naturellement exempt.

Βορέας	} <i>giri</i> .	(?) Φορωνεύς	} <i>dhuranyú</i> (Kuhn).
Ἐπερ-βόρειοι		χολάς, χόλιξ	
πόλις	<i>puri</i> .	(cf. <i>χορδή</i> )	
πολύς	<i>puri</i> , <i>pulí</i> .	χόριον <sup>2</sup>	<i>čira</i> <sup>3</sup> .
(?) <i>πομ-φόλυγ-</i>	<i>dhurágate</i> (Joh. Schmidt Voc. II 4).		

1. Doit-on admettre lat. *er* =  $\bar{r}$  dans *hernia* (cf. *haruspev*) en regard du lith. *žarnà* et *verbum* = goth. *vaurd* (lith. *vardas*)? On se rappellera à ce propos *cerebrum* opposé au skr. *čiras*, termes variant avec *tarmes* (racine *udāttā tere*), ainsi que l'*er* de *terra* qui équivaut à *or* dans *extorris*.

2. *χρός* est apparemment un nom tel que *gīr*, *pūr* en sanskrit, c'est-à-dire qu'il remonte à  $\bar{r}$ . Les génitifs *χρός* et *χρωτός* sont hystérogènes pour \**χρός*. Le verbe *χραίνω* paraît être un souvenir du présent \**χρανημι*, \**χρηνημι*, qui est à *χρός* ce que *gṛāti*, *pṛāti* sont à *gīr*, *pūr*. — *χρῶμα* n'est pas absolument identique à *čárman*: le groupe *ρω* y a pénétré après coup comme dans *βρῶμα*.

3. Dans un petit nombre de formes indiennes, *ir*, *ūr*, par un phénomène surprenant, apparaissent même devant les voyelles; en d'autres termes  $\bar{r}$  ne s'est pas dédoublé.

En regard du skr. *hīraṅga* et *hīri-* on a l'éol. *χρoισός* (forme ancienne de *χρῶσός*), lequel paraît égal à \**χῆτιγός*, cf. goth. *gulja-*<sup>1</sup>.

Formes verbales:

<i>βόλεται</i>	skr. <i>-gurá-te</i> <sup>2</sup> « approuver ».
<i>τορεῖν</i>	skr. <i>tirá-ti, turá-ti</i> .
<i>μολεῖν</i>	skr. <i>milá-ti</i> <sup>3</sup> « convenire ».

Même coïncidence dans les racines suivantes pour lesquelles le thème en *-á* fait défaut dans l'une des deux langues:

<i>ὄρ-έσθαι</i> , [ὄρ-σο]	cf. skr. <i>ír-te, ir-sva</i> (p. 253 i. n.).
<i>βορ-ά</i> , [βρω-τός]	cf. skr. <i>gir-áti, gir-ṁá</i> .
<i>πορ-εῖν</i> , [-πρω-τός]	cf. skr. <i>purayati</i> etc. <sup>4</sup>
<i>στορ-</i> , [στω-τός]	cf. skr. <i>stir-áti, stir-ṁá</i> .
<i>αίμα-κουρίαί</i> ,	cf. skr. <i>kir-áti</i> .

Les formes qui viennent d'être nommées ne représentent jamais qu'un des degrés vocaliques de leur racine, bien qu'en fait ce degré ait presque toujours usurpé la plus large place. La restitution du vocalisme primitif des différentes formes appartiendrait à l'histoire générale de notre classe de racines dans la langue grecque, histoire que nous ne faisons point. Voici très-brièvement les différentes évolutions normales d'une racine comme celle qui donne *στόρναι*:

1. *σπερα*. 2. *σπορ, σπρω*. 3. *σπαρ-*.

1. *σπερα*, ou *σπερε*. C'est la racine pleine et normale, répondant au skr. *starī*. Dans le cas particulier choisi, le grec n'a conservé qu'une forme de ce

1. On a comparé *ἀγορά* et *agirá* « cour » (Savelsberg K. Z. XXI 148). M. Osthoff (Forsch. I 177) combat cette étymologie en se fondant: 1° sur l'o du grec, 2° sur la solidarité de *ἀγορά* avec *ἀγείρω*. La seconde raison seule est bonne, mais elle suffit.

2. Je tiens de M. Brugman ce rapprochement que le sens de *βουλή*, *βουλεύω*, rend plausible et qui ferait de *βούλομαι* un parent du lat. *grātus*. Toutefois son auteur n'y avait songé que parce que le β panhellène rend, à première vue, inadmissible pour le linguiste rigoureux la liaison avec le lat. *volo*, le sl. *velja* etc. Comme nous venons de reconnaître que *βόλεται* sort de *βλέται*, il devient possible d'expliquer β pour F par le voisinage de la liquide (cf. *βλαστός* = *vrđdhá*). Si, en conséquence, on retourne à l'étymologie ancienne, il faut comparer le -ol- de *βόλεται* au -ur- du skr. *cur-ita* (cf. *vrñíté, vūrṁá, hotr-vūrṁya* etc.).

3. Le parfait *mimela* est naturellement hystérogène.

4. Ainsi que l'admet M. Fick, la racine sanskrite *pari* semble correspondre à la fois au gr. *πελε* (dans *πέλεθρον*?) et au gr. *πορεῖν, πέπωται* etc. Les mots indiens signifient en effet non-seulement *remplir*, mais aussi *donner, accorder, combler de biens* (cf. Curtius Grdz. 283).

degré: *τέρα-μνον* ou *τέρε-μνον*<sup>1</sup> pour \**στέρα-μνον* (Grdz. 215). C'est la continuation d'un thème en *-man*, où la racine pleine est de règle (p. 131), cf. skr. *stāri-man*. — Autres exemples: *πέρα-σαι*, *περά-σαι*; — *τερά-μων*, *τέρε-τρον*, *τέρε-σεν* (*ἔτρωσεν*, Hes.); — *τελα-μῶν*, *τέλα-σσαι* (Hes.). Comme le font voir déjà ces quelques formes, le degré en question est resté confiné très-régulièrement dans les thèmes qui veulent la racine non affaiblie.

2. *τροπ*, *τροπ*, degré réduit dont nous nous sommes occupés spécialement ci-dessus, et qui répond au skr. *stīr*. En regard de *τέρα-μνον* on a *στρο-τός*, en regard de *πέρα-σαι*, *πόρ-νη*, en regard de *τερά-μων*: *τορ-εῖν*, *τορ-ός*, *τι-τρώ-σκω*, etc.

3. *στᾶρ-*, ou *στᾶ-* = *str*. Cette forme, dans le principe, appartient uniquement au présent en *-νημι* ou aux autres formations nasales que le grec lui a souvent substituées. La théorie de ce présent a été suffisamment développée plus haut, p. 240 seq. — Exemples: *μάρναμαι*, coreyr. *βάρναμαι*<sup>2</sup>, = skr. *mṛnāti* de la rac. *marī*; *τε-τραίνω* de *τερα*.

Les trois formes précitées se mélangent continuellement par extension analogique. La troisième est de ce fait presque complètement supprimée. Exemples. Parallèlement à *μάρναμαι*, Hézychius rapporte *μόρναμαι* dont l'o est sans doute emprunté à une forme perdue, du même genre que *ἔτροπον*. Parallèlement à *πέρνημι* — qui est lui-même pour \**παρνημι*, grâce à l'influence de *περάσω* —, le même lexicographe offre *πορνάμεν* (cf. *πόρνη*). L'aoriste *ἔθορον* fait soupçonner dans *θόρνημαι* le remplaçant d'un présent en *-νημι*, *-ναμαι*; en tous cas l'o, dans ce présent à nasale, est hystérogène, et en effet Hézychius donne *θάρνναι* et *θαρνεύω* (*θάρνναι* : *ἔθορον* = *στῆνᾶτι* : *stirāti*). L'omicron est illégitime aussi dans *θόρνημι*, *στόρνημι*, *βούλουμαι* = \**βολνομαι* etc. — Le degré qui contient *ορ*, *ρω*, empiète d'autre part sur le degré non affaibli: de là p. ex. *στρομωνή*, *βρῶμα*, *ἔβρων*<sup>3</sup>. — On peut croire en revanche que *ἔβαλον* de la rac. *βελε* ne doit son α qu'au prés. *βαίλλω* = \**βαλνω*. Régulièrement il faudrait \**έβαλον*.

L'o résultant des groupes phoniques dont nous parlons a une certaine propension à se colorer en *v* (cf. p. 99). Ainsi *πύλη* est égal à *-pura* dans le skr. *gopura* (Benfey), *μύλη* a une parenté avec *mūrṇā* «écrasé»<sup>4</sup>, *φύρω* et *πορφύρω* rendent *bhurāti* et *garbhuriti*<sup>5</sup>, *μύρνος* est l'ind. *mūrkhā*. Il serait facile de multi-

1. La variabilité de la voyelle sortie de <sup>4</sup> est fort remarquable. Il y a d'autres exemples pareils, ainsi *τέρε-τρον* et *τερά-μων*, *τέμε-νος* et *τέμα-χος*.

2. Le β de cette forme me paraît une preuve directe, entre beaucoup d'autres, de l'r-voyelle grec.

3. La flexion pure d'un aoriste de cette espèce serait: \**έ-βερα-ν*, plur. *έ-βρω-μεν*.

4. La même souche a produit *μάρναμαι* qui répond directement à *mṛnāti*.

5. La racine de ces formes sanskrites est, autant qu'on peut le pré-

plier les exemples en se servant de la liste que donne M. J. Schmidt Voc. II 333 seq. — Le groupe *υρ* (*υλ*) paraît même sortir quelquefois du *ṛ* bref.

Voici les exemples peu nombreux où le grec a développé *α* devant la liquide:

<i>βαρύς</i> <i>gurí.</i>	<i>πάρος</i> <i>purás.</i>
(?) <i>γαλέη</i> <i>giri</i> «souris».	<i>ψάλυγες</i> <i>sphulínga.</i>
<i>παρά</i> <i>purá.</i>	(?) <i>φάρυγξ</i> <i>bhuríj</i> (Bugge).
(?) <i>καλιά</i> <i>kuláya</i> (plus probablement, composé de <i>kíla</i> ).	

Ajoutons: *ἔβαλον* de la rac. *βελε* (*ἐκατη-βελέ-της*, *βέλε-μνον*), *γάρον* de la même souche que *βορ-ά*, *φαρ-άω*<sup>1</sup> (zd. *bare-ncūti*, 9<sup>e</sup> classe).

A propos des cas énumérés ci-dessus, il faut remarquer qu'entre autres formes plus ou moins certaines que prend en grec le phonème *ṛ*, outre *ορ*, *ολ*, il semble représenté parfois par *αλα*, *αρα*. Exemples: *ταλα-* (forme forte dans *τελα-*); *καλάμη* = germ. *folma*, lat. *palma* (forme forte dans *πελεμίζω*?); *κάλαθος* qui serait à *κλώθω* ce que *δῆρghá* est à *drághīyas*; *σφαραγέω* = skr. *sphūrjāyati*; *βάραθρον* à côté de *βορ-*, *βρω-*.

Le LATIN présente tantôt *ar*, *al*, tantôt *or*, *ol*:

1. *ar*, *al* (*ra*, *la*, lorsqu'une sonante-voyelle qui suivait s'est changée en consonne):

<i>grāvis</i> <i>gurí.</i>	<i>trans</i> <i>tirás</i> <sup>2</sup> (?).
<i>haru-spex</i> <i>hírā.</i>	<i>parentes</i> gr. <i>πορόντες</i> (Curtius).
<i>mare</i> <i>míra.</i>	<i>caries</i> goth. <i>hauri</i> .

2. *or*, *ol*:

<i>orior</i> gr. <i>όρ-</i> (p. 265).	<i>molo, mola</i> gr. <i>μύλη</i> (p. 266).
<i>corium</i> skr. <i>číra</i> .	<i>torus, storea</i> skr. <i>stir-</i> (cf. p. 110 et 111).
<i>vorare</i> skr. <i>gír-</i> .	

Quand le grec montre *α* au lieu d'*ο*, le latin semble éviter les groupes *ar*, *al*, et donner décidément la préférence à *or*, *ol*;

sumer, *\*bhari* ou *\*bhvā*. Elle paraît être la même qui se cache dans le présent *bhṛnāti* «rôtir» (gramm.).

1. Le rapport de *číras* avec *άραη* est obscurci par l'*η* final de la dernière forme.

2. L'identité en est douteuse: *trans* et *tirás* se concilieraient tous deux avec un primitif *tyrns*, si le mot sanskrit n'avait le ton sur la dernière. En conséquence *-as* n'y peut facilement représenter *-ns*. Peut-être *trans* est-il le neutre d'un adjectif qui répondrait au gr. *τράνης* (lequel n'a qu'un rapport indirect avec *tirás* comme *πράνης* avec *purás*).

*gravis* = βαρύς fait exception. Les exemples sont consignés à la p. 107: *volare*, gr. βαλ-<sup>1</sup>; *tolerare*<sup>2</sup>, gr. τάλ-; *dolere*, *dolabra*, gr. δάλ-; *por-*, gr. παρά; *forare*, gr. φαρῶ.

Il est douteux que le latin puisse réduire le groupe *yr* ou *ll* à un simple *r* ou *l*, quoique plusieurs formes offrent l'apparence de ce phénomène. Ce sont en particulier *glos*, (*g*)*lac*, *grando*, *prae*, comparés à γαλόωσ, γάλα, γάλαξα, παραι. Les parallèles indiens font malheureusement défaut précisément à ces exemples. Mais pour *glos*, le paléosl. *zlŭva* appuie le latin et donne à l'*α* du grec γαλόωσ une date peu ancienne; γαλακτ- est accompagné de γλακτο-φάγοι, γλάγος etc. Quant à γάλαξα — *grando*, c'est un mot en tous cas difficile, mais où le grec -αλα-, vu le skr. *hrāḍuni*, doit évidemment compter pour un tout indivisible<sup>3</sup>, et adéquat au lat. -ra-. Le rapprochement de *prae* et *παραι* est fort incertain. Il reste *glans* en regard du paléosl. *želqđi* et du gr. βάλανος. En lithuanien on a *gilė*, et M. Fick en rapproche, non sans vraisemblance, skr. *gula* «glans penis»<sup>4</sup>. Mais cet exemple même prouve peu de chose: le groupe initial du mot italique, slave et grec a pu être *gl-*.

LITHUANIEN. *gìrė* «forêt», skr. *giri*; *gilė* «gland», skr. *gula* (v. ci-dessus); *pišis*, skr. *puri*; *skurà*, skr. *číra*; — *marės*, skr. *mīra*; *malù* = lat. *molo* (v. plus haut).

PALÉOSLAVE. *gora*, skr. *giri* (la divergence du vocalisme de ce mot dans le lithuanien et le slave coïncidant avec le groupe *ir* du sanskrit est des plus remarquables); *skora*, skr. *číra*; *morje*, skr. *mīra*.

GOTHIQUE. *kaurš* ou *kaurus*, skr. *guri*; *faura*, skr. *purá* (Kuhn); germ. *gora*, skr. *hirā* (Fick III<sup>3</sup> 102); goth. *hulan*, gr. τάλ-; v. h<sup>t</sup>-all. *poran*, gr. φαρῶ; — goth. *marci*, skr. *mīra*; *mala* = lat. *molo*.

1. Il est vrai de dire que l'*α* de βαλεῖν semble plutôt emprunté au présent βάλλω, v. ci-dessus.

2. Cependant le son *a* apparaît dans *lātus*.

3. On le peut ramener peut-être à \*-λᾱ-; ou bien, si c'est une forme faible liée au skr. *hrāḍ* de la même façon que *dīrghā* l'est à *drāgh*, on tirera -αλα- de *ṛ*, cf. p. 267, l. 18 seq.

4. Si l'on n'a fait que les formes du latin et du slave, on penserait au skr. *granīhī*.

*filu* = skr. *purī* est une exception des plus extraordinaires, qui rappelle norr. *hjassi* (= *hersan-*) en regard du skr. *çirśān*.

Abordons la série des nasales. Elle demande à être éclairée par la précédente, plutôt qu'elle ne répand elle-même beaucoup de lumière autour d'elle.

#### A. Devant les consonnes.

Les phénomènes grecs paraissent liés à la question si compliquée de la métathèse. C'est assez dire sur quel terrain scabreux et incertain nos hypothèses auront à se mouvoir.

Remarques sur les phénomènes grecs compris généralement sous le nom de *métathèse*.

Nous écartons tout d'abord le groupe  $\rho\omega$  ( $\lambda\omega$ ) permutant avec  $o\rho$  ( $o\lambda$ ): l'un et l'autre ne sont que des produits de  $\bar{\rho}$  (p. 263).

I. La transformation d'un groupe comme  $\pi\epsilon\lambda-$  en  $\pi\lambda\eta-$  est inadmissible, ainsi qu'on en convient généralement.

II. La théorie représentée en particulier par M. J. Schmidt suppose que  $\pi\epsilon\lambda-$  s'est changé par svarabhakti en  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$ ; c'est ce dernier qui a produit  $\pi\lambda\eta-$ . — Nous y opposerons les trois thèses suivantes:

1. Dans la règle, le groupe  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  sera originaire, et on n'a point à remonter de  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  à  $\pi\epsilon\lambda-$ .  $\pi\epsilon\lambda\epsilon$  est une racine *udātṭā*.

2. Si vraiment  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  a produit parfois  $\pi\lambda\eta-$ , c'est à coup sûr la moins fréquente de toutes les causes qui ont pu amener les groupes radicaux de la dernière espèce.

3. Toujours en admettant le passage de  $\pi\epsilon\lambda\epsilon-$  à  $\pi\lambda\eta-$ , on devra placer le phénomène dans une époque où le second  $\epsilon$  (=  $A$ ) de  $\pi\epsilon\lambda\epsilon$  était fort différent et beaucoup moins plein que le premier, qui est  $a_1$ .

III. Avant tout rappelons-nous que chaque racine possède une forme pleine et une forme privée d' $a_1$ . Il faut toujours spécifier avec laquelle des deux on entend opérer. La différence des voyelles qui existe par exemple entre  $\gamma\epsilon\nu$  (plus exactement  $\gamma\epsilon\nu\epsilon$ ) et  $\kappa\alpha\mu$  n'a rien de nécessaire ni de caractéristique pour les deux racines. Elle est au contraire purement accidentelle, la première racine ayant fait prévaloir les formes non affaiblies, tandis que la seconde les perdait. Si les deux degrés subsistent dans  $\tau\alpha\mu\epsilon\acute{\iota}\nu$ :  $\tau\acute{\epsilon}\mu\alpha\chi\omicron\varsigma$ ,  $\beta\alpha\lambda\epsilon\acute{\iota}\nu$ :  $\beta\acute{\epsilon}\lambda\omicron\varsigma$ , c'est encore, à vrai dire, un accident. Donc il est arbitraire, quand on explique  $\gamma\nu\eta-$ ,  $\kappa\mu\eta-$ ,  $\tau\mu\eta-$ ,  $\beta\lambda\eta-$ , de partir, ici de  $\gamma\epsilon\nu$ , là de  $\kappa\alpha\mu$ , et ainsi de suite, au hasard de la forme la plus répandue.

Il y a plus. Quand on aura acquis la conviction que le type «à métathèse» a régulièrement pour base la même forme radicale, la forme faible par exemple, encore faudra-t-il se reporter à l'ordre de choses préhistorique, où l' $\alpha$  des formes telles que  $\tau\alpha\mu\epsilon\acute{\iota}\nu$  n'existait point encore; en sorte que  $\tau\mu\acute{\alpha}\tau\omicron\varsigma$  peut fort bien — le fait est même probable — n'être venu ni de  $\tau\alpha\mu\tau\omicron\varsigma$  ni de  $\tau\epsilon\mu\tau\omicron\varsigma$  ni de  $\tau\epsilon\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$ .



IV. Le type où la voyelle suit la consonne mobile ne procède pas nécessairement de l'autre en toute occasion. Au contraire, il est admissible par exemple que la racine de  $\theta\alpha\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$  (=  $\theta\eta\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$ ) soit  $\theta\nu\bar{a}$ . On aurait alors :

$$\begin{aligned} \theta\alpha\nu\text{-}\epsilon\acute{\iota}\nu : \theta\nu\bar{a} &= \text{skr. } dh\acute{a}m\text{-}at\acute{i} \text{ (*}dhmm\text{-}\acute{a}t\acute{i}\text{)} : dhm\bar{a} \\ &= \text{skr. } pur\text{-}\acute{u} : pr\acute{a}\text{-}yas, \text{ etc.} \end{aligned}$$

Un exemple très-sûr, en-dehors du grec, nous est offert dans le lith. *zin-ai*, *pa-zin-tis*, goth. *kun-þs* (p. 273 seq.). Ces rejetons de *gnū* « connaître » ont pour base la forme faible *gn̄-* (devant les voyelles: *gn̄n*), qui est pour *gn<sup>A</sup>*.

Dans le cas dont nous parlons, le type  $\theta\alpha\nu\epsilon\acute{\iota}\nu$  est forcément faible, et la voyelle *y* est donc toujours anaptyctique.

V. Enfin les deux types peuvent être différents de fondation. Il y aura à distinguer deux cas :

a) Racine *udāttū* et racine en *-ā* (ne différant que par la position de l'*a*<sub>1</sub>, cf. p. 260). En grec on peut citer peut-être *τελα* (*τελαμών*) et *τλā* (*τλāμων*), *πελε* (*πέλεθρον*) et *πλη* (*πλήρης* etc.), cf. skr. *par̄* et *prā*.

b) Racine *anudāttū* et racine en *-ā*. La seconde est un élargissement (proethnique) de la première. Exemple: *μεν*, *μένος*, *μέμονα*, *μέμαμεν* et *μν-ā*, *μνήμη*, *μνήσκω* (skr. *man* et *mnā*).

C'est proprement à ce dernier schéma que M. Brugman, dans un travail récemment publié, voudrait ramener la presque totalité des cas de « métathèse ». Il admet un élément *-ā* s'ajoutant à la forme la plus faible — nous dirions la forme faible — des racines, et qui échapperait à toute dégradation. Le fait de l'élargissement au moyen de *-ā* (*-a<sub>1</sub>A*) est certainement fort commun; nous le mettons exactement sur la même ligne que l'élargissement par *-a<sub>1</sub>i* ou par *-a<sub>1</sub>u*, qu'on observe entre autres dans *k<sub>1</sub>r-a<sub>1</sub>i* (skr. *gre*) « incliner », cf. *k<sub>1</sub>a<sub>1</sub>r* (skr. *śārman*); *sr-a<sub>1</sub>u* (skr. *sro*) « couler », cf. *sa<sub>1</sub>r*. Mais *gre* et *sro* ont leurs formes faibles *gr̄i* et *sru*. Aussi ne pouvons-nous croire à cette propriété extraordinaire de l'élément *ā*, que M. Brugman dit exempt d'affaiblissement. Cette hypothèse hardie repose, si nous ne nous trompons, sur le concours de plusieurs faits accidentels qui, en effet, font illusion, mais, considérés de près, se réduisent à peu de chose.

Premièrement certains présents grecs comme *ἄημι* gardent partout la longue, ce qui s'explique facilement par l'extension analogique. En sanskrit tous les présents en *ā* de la 2<sup>e</sup> classe offrent la même anomalie (p. 146). Il est clair dès lors que des comparaisons telles que *ἄημις* : *vāmās* ne prouvent rien.

En second lieu les racines sanskrites en *-rā*, *-nā*, *-mā*, gardent l'*ā* long dans les temps généraux faibles. Ainsi on a *sthitā*, mais *snātā*. Nous avons cru pouvoir donner à la p. 257 la raison de ce fait, qui est de date récente.

Restent les formes grecques comme *τηρός*, *τυρός*. Mais ici la présence de l'élément *-ā* étant elle-même à démontrer, on n'en saurait rien conclure à l'égard des propriétés de cet *-ā*.

En ce qui concerne plus spécialement le grec, nous devons présenter les objections suivantes.

1. Les formes helléniques demandent à être soigneusement distinguées, dans leur analyse, des formes indiennes telles que *trāti*, *snāti*. Pour ces dernières la théorie de la métathèse peut être considérée comme réfutée. Elles sont accompagnées dans la règle de toute une famille de mots qui met en évidence la véritable forme de leur racine: ainsi *trāti* se joint à *trāti*, *trāyati*, *trātīr* etc.; nulle part on ne voit *tar*<sup>1</sup>. Au contraire, en grec, les groupes comme *τη-*, *μη-*, sont inséparables des groupes *τε-*, *μη-* (*τε-*, *μη-*), et c'est visiblement dans les formes faibles qu'ils s'y substituent.

2. On n'attribuera pas au hasard le fait que les groupes comme *τη-*, *μη-*, *γνη-*, lorsqu'ils ne forment pas des racines indépendantes du genre de *μνη-*, viennent régulièrement de racines appartenant à la classe que nous nommons *udāttās*.

3. Que l'on passe même sur cette coïncidence, je dis que, étant donnée par exemple la racine *udāttā ga*,<sup>n</sup> et l'élément *ā*, leur somme pourrait produire *gñ-ā* (gr. «*γνη*»), mais jamais *gn-ā* (gr. *γνη*)<sup>2</sup>. Il suffit de renvoyer aux pages 257 seq.

Nous reconnaissons aux groupes «*métathétiques*» trois caractères principaux:

1° Ils montrent une préférence très-marquée pour les formations qui veulent la racine faible.

2° Ils n'apparaissent que dans les racines *udāttās*.

3° La couleur de leur voyelle est donnée par celle que choisit le <sup>A</sup> final de la racine *udāttā*:

-γνη-τος : γενε-τήρ	κμā-τός : κάμα-τος
-κλη-τος : καλέ-σω	τμā-τός : τέμα-χος
βλη-τός : -βελε-της	1 δμā-τός : δαμά-τωρ
τη-τός : τέρε-τρον	2 δμā-τός : δέμα-ς
σκλη-ρός : σκελε-τός	κρā-τήρ : κέρα-σσαι
	πλā-τόν : πέλα-σσαι
	πρā-τός : πέρᾱ-σσαι

Dans la série nasale, ces trois faits se prêtent à merveille à une comparaison directe avec les groupes faibles indiens tels que *ḡā-* de *ḡani*, *dām-* de *dami*. En effet leurs primitifs sont, selon ce que nous avons cru établir plus haut (p. 251): *ḡā<sup>A</sup>*, *dām<sup>A</sup>*. Le son <sup>A</sup> étant supposé subir le même traitement dans les deux degrés de la racine, on obtient la filière suivante:

1. Sur *manati* et *dhamati* à côté de *mnā* et *dhmā* v. p. 259.

2. Grassmann commet la même erreur, quand il voit dans les racines *prā* et *crā* des «*amplifications de pur et cir*». On aurait alors, non *prā*, *crā*, mais *purā*, *cirā*.

[Forme forte: \*γεν<sup>ε</sup>-τήρ, γενετήρ.]

Forme faible: \*γῆ<sup>ε</sup>-τός, -γνητός.

[Forme forte: \*τέμ<sup>α</sup>-χος, τέμαχος.]

Forme faible: \*τῆ<sup>α</sup>-τός, τῆ<sup>α</sup>τός.

La variabilité de la voyelle étant ainsi expliquée et la règle d'équivalence générale confirmée par l'exemple

*νησσα* (dor. *νᾶσσα*) = skr. *ātī*<sup>1</sup>,

nous identifions *-γνητός*, *κῆ<sup>α</sup>τός*, *δῆ<sup>α</sup>τός*, avec skr. *gātī*, *ḡāntī*, *dāntī*<sup>2</sup>. Tout le monde accorde que *γνήσιος* correspond au skr. *gatyā*.

Nous ne pouvons, il est vrai, rendre compte de ce qui se passe dans la série des liquides. Là, toute forme faible primitive devait avoir un  $\bar{r}$  pur et simple — et non point  $\bar{r}^A$  —; ce  $\bar{r}$ , nous l'avons retrouvé en effet dans les groupes *ορ. ολ*, et *ρω, λω*. Où classer maintenant les formes comme *πῆ<sup>α</sup>τός*, *βλητός*? Par quel phénomène le degré faible correspondant à *πέρᾱ-σαι* nous offre-t-il parallèlement à *πόρ-νη*, type normal, cette formation singulière: *πῆ<sup>α</sup>τός*? C'est à quoi nous n'entrevoions jusqu'à présent aucune solution satisfaisante.

#### Observations.

I. Le grec, si l'hypothèse proposée est juste, confond nécessairement le degré normal et le degré faible des racines en *-nā* et en *-mā*. Qu'on prenne par exemple la racine *γνω* « connaître »: la forme réduite est \**gn<sup>o</sup>*, lequel produit *γνω*. Il est donc fort possible que la syllabe *γνω-*, dans *γνώμων* et *γνώσις*, réponde la première fois au v. h<sup>t</sup>-all. *chnā-* (skr. *ḡnā-*), la seconde au goth. *kun-* (skr. *ḡā-*), cf. plus bas. — Une conséquence de

1. M. Fick met en regard de *kāśāna*, *κηκός*, qui serait alors pour \**κηκός*; autrement il faudrait « *kāśāna* ». Le rapprochement est des plus douteux. — Dans *εἰνάτηρ* = *gātār* (type premier *γῆ<sup>α</sup>tār*) on peut conjecturer que l'*ε* grec est prothétique, et qu'ensuite le *y* devenant *i* fit prendre à la nasale la fonction de consonne: \**eyῆ<sup>α</sup>tēr*, *ein<sup>α</sup>tēr*, *εἰνάτηρ*. — Dans cette hypothèse, l' $\bar{n}$  ayant été éludé, *εἰνάτηρ* ne peut nous fournir aucune lumière.

2. Il est intéressant de confronter les deux séries:

*tatá*: *τατός*; *matá*: *-ματος*; *hatá*: *-φατός*; *gatá*: *βατός*.

*ḡātá*: *γνητός*; *ḡāntá*: *κηκός*; *dāntá*: *δητός*.

Les formes telles que *γεγάτην* de *γεγε* sont imitées de la première série, et intéressantes comme telles, mais aussi peu primitives que *γι-γν-ομαι*, ou que le skr. *sá-sn-i* (p. 259); *γίγνομαι* est très-certainement une modification analogique de l'ancien présent de la 3<sup>e</sup> classe qui vit dans le skr. *ḡagānti*.

cette observation, c'est que l' $\alpha$  bref de  $\tau\acute{\epsilon}\theta\nu\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu$  doit s'expliquer par l'analogie: la loi phonétique ne permet point de formes radicales faibles en  $-v\acute{\alpha}$  ( $-v\epsilon$ ,  $-v\omicron$ ) ou en  $-\mu\acute{\alpha}$  ( $-\mu\epsilon$ ,  $-\mu\omicron$ ). M. J. Schmidt, partant d'un autre point de vue, arrive à la même proposition.

II. On connaît le parallélisme des groupes  $-ανα-$  et  $-νη-$ ,  $-αμα-$  et  $-μη-$ , p. ex. dans  $\acute{\alpha}\theta\acute{\alpha}\nu\alpha\tau\omicron\varsigma$  :  $\theta\nu\eta\tau\omicron\varsigma$ ; —  $\acute{\alpha}\delta\acute{\alpha}\mu\alpha\varsigma$  :  $\acute{\alpha}\delta\mu\acute{\iota}\varsigma$ ; —  $\acute{\alpha}\nu\acute{\alpha}\mu\alpha\tau\omicron\varsigma$  :  $\kappa\mu\eta\tau\omicron\varsigma$ . Deux hypothèses se présentent: ou bien  $-ανα-$ ,  $-αμα-$  sont des variantes de  $-νη-$ ,  $-μη-$ , qui ont leur raison d'être dans quelque circonstance cachée; ou bien ils proviennent de  $-ενα-$ ,  $-εμα-$  — formes fortes — grâce au même mélange du vocalisme qui a produit  $\tau\acute{\alpha}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha\iota$  à la place de  $\tau\acute{\epsilon}\lambda\alpha\sigma\sigma\alpha\iota$ . Ainsi  $\kappa\alpha\nu-\delta\alpha\mu\acute{\alpha}-\tau\omega\rho$  serait pour  $*\kappa\alpha\nu-\delta\epsilon\mu\acute{\alpha}-\tau\omega\rho$  et n'aurait pris l' $\alpha$  que sous l'influence de  $\delta\acute{\alpha}\mu\eta\eta\mu\iota$  et de  $\xi\delta\alpha\mu\omicron\nu$ .

Les exemples LATINS sont:

<i>anta</i>	skr. $\acute{a}t\acute{a}$ <sup>2</sup> .		<i>gnā-tus</i>	} skr. $j\acute{u}-t\acute{a}$ .	
<i>anāt-</i>	$\acute{a}t\acute{\iota}$ .		<i>nātio</i>		$j\acute{u}-t\acute{\iota}$ .
<i>janitricēs</i>	$y\acute{a}t\acute{a}r$ .		cf. <i>geni-tor</i> = $j\acute{a}n\acute{\iota}-t\acute{a}r$ .		

C'est encore  $-an-$  que présente *man-sio*, qui est au gr.  $\mu\epsilon\nu\epsilon$  ( $\mu\epsilon\nu\epsilon$ - $\tau\omicron\varsigma$ ) ce que *gnātus* est à *geni-*: puis *sta(n)g-num*, contenant la racine réduite de  $\tau\acute{\epsilon}\nu\alpha\gamma$ - $\omicron\varsigma$ . Il est possible que *gnā-* dans *gnārus* soit la forme faible de *gnō-*. Il répondrait alors au second des deux  $\gamma\nu\omega$ -helléniques dont nous parlions plus haut. Quant à *co-gnātus* il appelle le même jugement que  $\tau\acute{\epsilon}\theta\nu\acute{\alpha}\mu\epsilon\nu$ .

Ainsi  $-an-$ ,  $-ani-$  ou  $-nā-$ , voilà les équivalents italiques du phonème nasal que nous étudions. Qu'on ne s'étonne pas de l' $\acute{a}$  de *gnātus* en regard de l' $\eta$  de  $-\gamma\nu\eta\tau\omicron\varsigma$ . Rien n'est au contraire plus normal. On a vu qu'à l' $\epsilon$  grec sorti de  $\acute{A}$ , le latin répond régulièrement par  $a$ , au moins vers le commencement des mots:

$gn\acute{a}tus$  ( $*gn\acute{\eta}^{\acute{A}}\tau\omicron\varsigma$ ) :  $\gamma\nu\eta\tau\omicron\varsigma$  ( $*\gamma\eta^{\acute{A}}\tau\omicron\varsigma$ ) =  $s\acute{a}tus$  :  $\acute{\epsilon}\tau\omicron\varsigma$ .

Dans les idiomes du nord nous trouvons en général les mêmes sons que pour la nasale sonante brève. Le phonème  $\acute{A}$  dont  $\eta$ , selon nous, était suivi, n'a pas laissé de trace. Il a été supprimé pour la même raison que dans  $d\acute{u}\acute{s}t\acute{\iota}$ , goth. *dauhtar* =  $\theta\nu\gamma\acute{\alpha}\tau\eta\rho$ , etc. (p. 179 seq.).

LITHUANIEN: *gimt\acute{\iota}s*, cf. skr.  $j\acute{a}t\acute{\iota}$ ; *pa-žin-tis* « connaissance » de *gnā*. Cette dernière forme est des plus intéressantes. Elle nous montre ce degré faible  $gn\acute{\eta}^{\acute{A}}$  que les langues ariennes n'ont con-

1. Cette forme se trouve dans Hézychius.

2. Osthoff K. Z. XXIII 84.

servé que dans le prés. *ḡā-nāti*<sup>1</sup> et qui est à *ḡni* ce que skr. *ḡr-* est à *ḡra*, v. p. 256 et 259). — Au skr. *āti* répond *ántis*. — PALÉOSLAVE: *jetry*, cf. skr. *yātár*.

GERMANIQUE: goth. (*gina-*)*kunda-* = skr. *ḡatá*; *kunḡja-*<sup>2</sup>, cf. lith. *-zintis* «connaissance»; anglo-s. *thunor* «tonnerre» = skr. *tāra* «retentissant» (évidemment de *stani* ou *lani* «retentir, tonner»); anglo-s. *sundea* «péché», comparé par M. Fick au skr. *sāti*; v. h<sup>t</sup>-all. *wunskan*, cf. skr. *vānčhati*<sup>3</sup>; — v. h<sup>t</sup>-all. *anut* = skr. *āti*.

#### B. Devant les voyelles (groupes *-ḡn-* et *-ḡm-*).

Le GREC change, comme on s'y attend, *ḡn* et *ḡm* en *av* et *av*.

Les aoristes *ἔταμον*, *ἔδαμον*, *ἔκαμον*, *ἔθανον*, font pendant aux formes sanskrites *vanāti*, *sanāti* pour *\*vḡnāti*, *\*sḡnāti* (p. 258), et supposent comme elles des racines *udātās*. On a en effet

en regard de *ἔταμον*: *τέμει-νος*, *τέμα-χος*, *τμη-τός*.

— *ἔδαμον*: skr. *dami-tár*, *παν-δαμά-τωρ*, *λαο-δάμα-ς*, *δημη-τός*.

— *ἔκαμον*: skr. *ḡami-tár*, *κάμα-τος*, *ἀ-κάμα-ς*, *κημη-τός*.

— *ἔθανον*<sup>4</sup>: *θάνα-τος*, *θνη-τός*.

Dans *ἔτανον* en regard de *κατός* (p. 46) le groupe *av* ne se justifie que par la consonne double *κ*.

Comme on aurait grand peine à retrouver les formations de ce genre dans d'autres langues d'Occident que le grec, nous nous bornerons à consigner quelques exemples paneuropéens remarquables dont l'analyse morphologique est du reste douteuse. Il

1. Le zend a les formes très-curieuses *paiti-zañta*, *ā-saiñti*. Il nous semble impossible d'y reconnaître des formations organiques, car celles-ci seraient *\*pāiti-zāta*, *\*ā-sāiti*. Mais, devant les voyelles, *zan-* (= *zn-*) est effectivement le degré faible régulier de *znā*; en sorte que *-zañta*, *-saiñti* ont pu être formés sur l'analogie de mots perdus, où la condition indiquée se trouvait réalisée.

2. C'est un autre *un* qui est dans *kunnum* = skr. *ḡānīmās*, car nous avons vu que cette dernière forme est un métaplasme de *\*ḡānīmās*, *\*ḡñīmās* (p. 256).

3. La racine ne peut être que *vami*; elle paraît se retrouver dans *vām-a*.

4. La racine est peut-être non *θeva* mais *θvā* (v. p. 270). Pour la théorie du *-av-*, cela est indifférent.

s'en trouve même un,  $tn-ú$ , qui vient certainement d'une racine *anudattā* (*tan*). A la rigueur on pourrait écarter cette anomalie en divisant le mot ainsi:  $tn + ú$ . Cependant il est plus naturel de penser que le suffixe est *-u*, que la forme organique devait effectivement produire *tn-ú*, seulement que le groupe *-m-* naquit du désir d'éviter un groupe initial aussi dur que *tn-*.

Skr. *taní*, gr. *τανν-*, lat. *tenuis*, v. h<sup>1</sup>-all. *dunni*.

Skr. *sama* «quelqu'un», gr. *ἀμός*, goth. *suma-* (cf. p. 95 i. n.).

Goth. *guma*, lat. *homo*, *homonem* (*hūmanus* est énigmatique), lith. *žmū*.

Gr. *κάματος*, norr. *humara-* (Fick).

[Il est probable que sl. *žena* = goth. *qino* est un autre thème que le gr. *βανά*, *γυνή* (p. 99). Ce dernier étant égal au skr. *gnā* (et non «*ganā*»), paraît n'avoir changé *n* en  $\eta n$  que dans la période grecque. — Le mot signifiant *terre*: gr. *χαμαί*, lat. *humus*, sl. *zemja*, lith. *žemė*, skr. *kšamā*, a contenu évidemment le groupe  $\eta m$ , mais il était rendu nécessaire par la double consonne qui précédait.] Les syllabes suffixales offrent: le skr. *-tana* (aussi *-tna*) = gr. *-tavo* dans *ἐπ-ηε-τανό-ς*, lat. *-tino*; skr. *-tama* = goth. *-tuma* dans *astuma* etc., lat. *-tumo*.

A la page 30 nous avons parlé des adjectifs numériques comme skr. *daçamā* = lat. *decumus*. Dans la langue mère on disait à coup sûr  $da_1k_1mmá$ , et point  $da_1k_1amá$ . Le goth. *-uma*, l'accentuation, la formation elle-même ( $da_1km + á$ ) concourent à le faire supposer. Le grec a conservé un seul des adjectifs en question: *ἑβδομος*. M. Curtius a déjà conjecturé, afin d'expliquer l'adoucissement de  $\pi\tau$  en  $\beta\delta$ , que l'o qui suit ce groupe est anaptyctique. Sans doute on attendrait plutôt: «*ἑβδαμος*», mais l'anomalie est la même que pour *εἰκοσι*, *διακόσιοι* et d'autres noms de nombre (§ 15). A Héraclée on a *ἑβδεμος*.

### § 15. Phénomènes spéciaux.

#### I.

Le groupe indien *ra* comme représentant d'un groupe faible, dont la composition est du reste difficile à déterminer.

1. Dans l'identité: skr. *raçatā* = lat. *argentum*, deux circonstances font supposer que le groupe initial était de nature

particulière: la position divergente dans les deux langues de la liquide, et le fait que la voyelle latine est *a* (cf. *largus* — *dirghá* etc.). Ces indices sont confirmés par le zend, qui a *ěřzata* et non «*razata*».

2. Le rapport de *ěřzata* avec *ragatá* se retrouve dans *těř-gaiti* — appuyé par l'anc. perse *tarçatiy*, et non «*θραçatiy*» — en regard du skr. *trásati*. On ne peut donc guère douter que la syllabe *tras-* dans *trásati* n'offre, en dépit des apparences, le degré faible de la racine. Il serait naturel de chercher le degré fort correspondant dans le véd. *tarás-antī*, si le même échange de *ra* et *ara* ne nous apparaissait dans l'exemple 3, où on aurait quelque peine à l'interpréter de la sorte.

3. Le troisième exemple est un cas moins limpide, à cause de la forme excessivement changeante du mot dans les différents idiomes. Skr. *aratni* et *ratni*, zd. *ar-e-θnāo* nom. pl. (gloss. zend-p.) et *raθna*; gr. *ᾠλένη*, *ᾠλέ-κρᾶνον* et *ὀλέ-κρᾶνον*, lat. *ulna*; goth. *aleina*. Peut-être le lith. *alkínė* est-il pour *\*altnė* et identique avec le skr. *ratni*. Le groupe initial est probablement le même dans une formation parente: gr. *ἄλαξ· πῆγυς· Ἰθαμάων*, lat. *lacertus*, lith. *olektis*, sl. *lakūti*. V. Curtius Grdz. 377.

## II.

Dans une série de cas où elles se trouvent placées au commencement du mot, on observe que les sonantes ariennes *i*, *u*, *z*, *η*, *η*, sont rendues dans l'européen d'une manière particulière et inattendue: une voyelle qui est en général *a* y apparaît accolée à la sonante, qu'elle précède. Nous enfermons entre parenthèses les formes dont le témoignage est indécis.

Série de l'*i*:

1. Skr. *īd-e* pour *\*izd-e*: goth. *aistan* (cf. allem. *nest* = skr. *nīdā*).
2. Skr. *inā* «puissant»: gr. *αίνός*(?).

Série de l'*u*:

3. Skr. *u* et *uta*: gr. *αῦ* et *αῦτε*, goth. *au-k*.
4. Skr. *vi*: lat. *avis*, gr. *αἰστός*.
5. Skr. *uksāti*: gr. *αῦξω* (*váksati* étant *ἀέξω*).
6. Skr. *usás*: lat. *au.ora*, éol. *αῦωσ*.

7. Skr. *usrá*: lith. *auszrà*.

8. Skr. *uv-é* « appeler »: gr. *avw*<sup>1</sup>(?).

Série de l'*r*:

9. Skr. *íça*: lat. *alces* (gr. *állxη*, v. h<sup>t</sup>-all. *elaho*).

Série des nasales:

10. Skr. *a-* (négat.): osq. ombr. *an-* (lat. *in-*, gr. *á-*, germ. *un-*).

11. Skr. *ágra*: lat. *angulus*, sl. *aglŭ*.

12. Skr. *áhi*, zd. *azhi*: lat. *anguis*, lith. *angis*, sl. *aži*, gr. *avfis*<sup>2</sup> (v. h<sup>t</sup>-all. *unc*).

13. Skr. *áhati* (pour *\*aháti*): lat. *ango*, gr. *ávγω* (sl. *v-čza*).

14. Skr. *aku*, parallèlement à *amhi*, dans *parohvī* (v. B. R.): goth. *aggvus*, sl. *ažukŭ*, cf. gr. *éγγvs*.

15. Skr. *abhi*: lat. *amb-*, gr. *avφi*, sl. *obŭ* (v. h<sup>t</sup>-all. *umbi*).

16. (Skr. *ubhai*: lat. *ambo*, gr. *avφω*, sl. *oba*, lith. *abū*, goth. *bai*.)

17. Skr. *abhrá*: osq. *anafriss* (lat. *imber*), gr. *avβρος*<sup>3</sup>.

La dernière série présente une grande variété de traitements. Il n'est évidemment pas un seul des exemples cités, auquel on soit en droit d'attribuer, en rétablissant la forme proethnique, la nasale sonante brève ou la nasale sonante longue ou le groupe plein *an*. Mais cela n'empêche pas les différents idiomes d'effacer parfois les différences. En germanique, le son que nous avons devant nous se confond d'ordinaire avec la nasale sonante (*un*); cependant *aggvus* montre *an*. Le letto-slave offre tantôt *an*, tantôt *a*, et une fois, dans *v-čza*, le groupe qui équivaut à l'*un* germanique. En latin, même incertitude: à côté de *an* qui est la forme normale, nous trouvons *in*, représentant habituel de *u*, et il est curieux surtout de constater dans deux cas un *in* latin opposé à un *an* de l'osque ou de l'ombrien<sup>4</sup>. Le grec a presque toujours *av*,

1. L'hiatus, dans *avvas*, rend ce rapprochement douteux. Cf. cependant *avvov* (Corp. Inscr. 10) = *avov*.

2. La parenté de *avfis* avec *áhi* a été défendue avec beaucoup de force par M. Ascoli (*Vorlesungen* p. 158). Le vocalisme est examiné plus bas. Quant au *φ* grec = *gh<sub>2</sub>*, *vavφei* en est un exemple parfaitement sûr, et l'on peut ajouter *vavφa* (rac. *dha<sub>1</sub>gh<sub>2</sub>*, p. 111 i. n.), *vavφev*, *vavφos* = skr. *hatá*, *vavφh* = skr. *drulá*, peut-être aussi *avφh* (Hea.) et *avφoi*, cf. skr. *arghá*, *arhati* (Fröhde Bezz. Beitr. III 12). Sur *avfis* v. p. 279, note 2.

3. Faut-il ajouter: skr. *agni*, sl. *ogni*, lat. *i(n)gnis*?

4. Ce fait se présente encore pour *inter*, ombr. *anter*; aussi est-il sur-



*αμ*, une fois seulement *α*. Dans ὄμβρος la voyelle a pris une teinte plus obscure, enfin ὄφης a changé *om* en *o* par l'intermédiaire de la voyelle nasale longue *ō*. Homère, Hipponax et Antimaque emploient encore ὄφης (*ōphis*) comme trochée; pour les références v. Roscher Stud. I<sup>o</sup> 124. Il n'est pas absolument impossible qu'une variante de ὄφη- se cache dans ἀμφίσμαινα et ἀμφίσθμαινα (Etym. Mag.), formation qu'on pourrait assimiler à σκνύθμαινος (Hes.), ἐριθμαίνω, ἀλυσθμαίνω. — ἀμφίσθμαινα (Eschyle) serait né par étymologie populaire.

En raison des difficultés morphologiques que présente le type usés — *αῖως*, *abhī* — *ἀμφί*, etc. (v. p. 280 seq.), il n'est guère possible de déterminer la nature du son que pouvaient avoir dans la langue mère les phonèmes initiaux de ces formes. On peut supposer à tout hasard que la voyelle faible <sup>1</sup> (p. 178 seq.) précédait la sonar<sup>2</sup>, et qu'il faut reconstruire *⁴usas*, *⁴mbhi*, etc.

Les formes comme *ἀμφί*, ὄμβρος et ὄφης nous amènent à des cas analogues qu'on observe sur certains groupes à nasale *médiaux*. Avant tout: gr. εἴκοσι et ἰκάντιν (Hes.) = skr. *vimśāti*. Cf. ὄφης et *anguis* = skr. *āhi*. Le second élément de εἴκοσι prend la forme *-xov-* dans τριακοντα<sup>1</sup> (skr. *triṃśāt*) — cf. ὄμβρος: *abhrā* —; il n'accuse dans ἑκατόν qu'une nasale sonante ordinaire, et reprend la couleur *o* dans διακόσιοι. Si d'une part certains dialectes ont des formes comme *ἑκατι*, en revanche *δεκάταν* et *εκοτόμφοια* (p. 102) renforcent le contingent des *o*<sup>2</sup>. Enfin le slave n'a point «*seto*» (cf. lith. *szimtas*), mais *sūto*. — Un second cas relativement sûr est celui du préfixe *ō-* alternant avec *ā-*<sup>3</sup> (cf. ἑκατόν : διακόσιοι), dans ὄπατος, ὄξυξ etc., en regard de ἀδελφειός etc. En lithuanien on trouve *sq-*, en paléoslave *sq-* (*sqlogŭ* : ἄλογος); l'équivalence est donc comme pour ὄφης : *qži*<sup>4</sup>.

prenant qu'en sanskrit nous trouvions *antār* et non «*atār*». Il faut observer cependant que l'adjectif *antara*, dont la parenté avec *antār* est probable, se trouve rendu en slave par *v-ūtorŭ*. Or le nom de nombre *sūto* nous montrera ci-dessous que l'apparition de l'*ŭ* slave, en tel cas, est un fait digne de remarque.

1. Nous ne décidons rien quant à l'analyse de τριακοστός (*triṃśattamā*).
2. Cf. p. 102.
3. Non pas *ā-*, lequel est forme faible de *ē-* (p. 34).
4. Autres exemples possibles d'un *o* de cette nature: βρόχος, cf. goth.

Ces faits engagent pour le moins à juger prudemment certains participes qu'on s'est peut-être trop pressé de classer parmi les formes d'analogie, en particulier *ὄντ-*, *ἴοντ-* et *ὀδοντ-*. La singularité de ces formes se traduit encore dans d'autres idiomes que le grec, comme on le voit par le v. h<sup>l</sup>-all. *zand*, parallèlement au goth. *tunþus*, le lat. *euntem* et *sons* à côté de *-iens* et *-sens*. Ces trois exemples sont des participes de thèmes consonantiques. Il est facile de recourir, pour les expliquer, à l'hypothèse de réactions d'analogie. Mais quelle probabilité ont-elles pour un mot qui signifie « dent », et dont l'anomalie se manifeste dans deux régions linguistiques différentes? Elles sont encore moins admissibles pour le lat. *euntem* et *sons*, les participes thématiques (tels que *ferens*) étant dépourvus de l'o (p. 197). Remarquons de plus que *ὄσιος* est très-probablement identique avec skr. *satyá* (Kern K. Z. VIII 400).

Le groupe grec *-εν-*, dans certains mots tout analogues, mériterait aussi un sérieux examen. Ainsi dans *έντι*, *έντασσι*, si ces formes sont pour *\*σ-εντι*, *\*σ-εντασσι*. C'est comme groupe initial surtout qu'il peut prendre de l'importance. Nous avons cité déjà *έγγύς*, en regard du goth. *aggvus*<sup>1</sup>, du skr. *áhu*. On a ensuite *έγγελος*<sup>2</sup> = lat. *anguilla* (lith. *ungurýs*); enfin *έπις*, l'équi-

*vruggo*; *στόχος* comparé par M. Fick au goth. *stuggan*; *κοχώνη*, cf. skr. *gāghāna* de *gāmh* (d'où *gānghā* « gamba »); *πόθος* à côté de *παθειν* (cf. p. 103); *άριόζω* de *άριμα*, etc.

1. Cf. *έγγουσα*, variante de *άγγουσα*.

2. De même qu'il y a échange entre *ον* et *ο* (*τριάνοντα* : *είκοσι*), de même *ε* équivaut à *εν* dans *έχτις* comparé à *έγγελος*. Le parallélisme de ce dernier mot avec *anguilla* semble compromettre le rapprochement de *ῥφις* avec *anguis* et *áhi* (p. 277), et on se résoudra difficilement en effet à séparer *έχτις* de ces formes. Mais peut-être une différence de ton, destinée à marquer celle des significations et plus tard effacée, est-elle la seule cause qui ait fait diverger *έχτις* et *ῥφις*; ils seraient identiques dans le fond. Peut-être aussi doit-on partir d'un double prototype, l'un contenant *gh<sub>2</sub>* (*ῥφις*) et l'autre *gh<sub>1</sub>* (*έχτις*). La trace s'en est conservée dans l'arménien (Hübschmann K. Z. XXIII 36). Quoi qu'il en soit, le fait que l'*ε* de *έχτις* rentre dans la classe de voyelles qui nous occupe est évident par le grec même, puisque la nasale existe dans *έγγελος*. — L'*ε* de *έτερος*, en regard de *άτερος* (dor.) et de *θάτερον*, n'est dû qu'à l'assimilation analogique telle qu'elle a agi dans les féminins en *-φεσσα* (p. 35).

valent du latin *apis*<sup>1</sup> dont la forme germanique, v. h<sup>t</sup>-all. *bīa-*, rappelle vivement *ἄμφο* = goth. *bai*<sup>2</sup> (p. 277).

Dans la série des formes énumérées p. 276 seq. le propre des langues ariennes est de ne refléter le phonème initial en question que comme une sonante de l'espèce commune. Mais, ce qui est plus étrange, la même famille de langues nous montre encore ce phonème encastré dans un système morphologique pareil à celui de toutes les autres racines et obéissant, au moins en apparence, au mécanisme habituel.

*Premier cas.* Dans la forme forte l'a précède la sonante. — A côté de *áhati* (pour \**aháti*) = lat. *ango*, on a le thème en *-as úmhas*, et à côté de *abhrá, ámbhas*. L'identité de *ukšáti* et *avǵw* fait supposer que l'u de *ugrá*, dont la racine est peu différente, serait *au* dans les langues d'Europe, et qu'on doit lui comparer lat. *augco*, goth. *auka*; or il est accompagné des formes fortes *ógas, ógiyas*. Semblablement *usís* (= *avós*) est lié au verbe *ósati*.

*Deuxième cas.* Dans la forme forte l'a suit la sonante. — Au présent de la 6<sup>e</sup> classe *ukšáti* (= *avǵw*) correspond dans la 1<sup>e</sup> classe *vikšáti*. Au skr. *ud-* (p. ex. dans *uditú* «dit, prononcé») répond le gr. *avð-* dans *avðḥ*<sup>3</sup>; mais le sanskrit a en outre la formation non affaiblie *vádati*.

C'est la question de la représentation des deux séries de formes fortes dans les langues européennes qui fait apparaître les difficultés.

1. Cette forme a probablement passé par le degré intermédiaire *āpis*, ce qui ferait pendant aux évolutions qu'a parcourues en grec *ἄφης*.

2. Cf. aussi *ἔνθα* = skr. *ádha*(?).

3. *avðḥ* ne se dit que de la *voix humaine* et renferme toujours accessoirement l'idée du sens qu'expriment les paroles. Cela est vrai aussi dans une certaine mesure du skr. *vad*, et cette coïncidence des significations donne une garantie de plus de la justesse du rapprochement. — Remarquons ici que l'a prothétique ne s'étend pas toujours à la totalité des formes congénères. Ainsi l'on a *vðw* parallèlement à *avðḥ*; *vḡmḥs* en regard de *augco*; *vḡvón* (Curtius, Stud. IV 202) à côté de *avw*, *avsthrós*. Sans doute *áπο-ύρας* et *áπ-αργάω* offrent un spécimen du même genre. A la p. 276 nous avons omis à dessein le v. h<sup>t</sup>-all. *eiscōn* en regard du skr. *icšáti*, parce que le lith. *j-ėškóti* accuse la prothèse d'un *e* et non d'un *a*. Si l'on passe sur cette anomalie, le gr. *l-óτρης* comparé à *eiscōn* (skr. *is-*) reproduit le rapport de *vðw* avec *avðḥ* (skr. *ud-*).

Reprenons le *premier cas* et considérons cet échange qui a lieu entre *us-ás* et *ás-ati*, *ug-rá* et *óg-as*, *abh-rá* et *ámh-as*, *áh-ati* et *ámh-as*. Il est difficile d'imaginer que l'*a* des formes fortes puisse représenter autre chose que *a*<sub>1</sub>. Mais, cela étant, nous devrions trouver en Europe, parallèlement à une forme faible telle que *angh* par exemple, une forme forte contenant *e*: *engh*. De fait nous avons en grec *εῦω* (lat. *uro*) = *ósati* à côté de *αῖω* «allumer», *ἀνάλεος*, *ἀύστηρός* (mots où *αῦ(σ)* équivaut au skr. *us*, comme l'enseigne *αῦως* — *usás*). D'autre part la valeur de cet indice isolé est diminuée par certains faits, entre lesquels l'identité du skr. *úndhas* avec le gr. *ἄνθος* nous paraît particulièrement digne d'attention. Il est remarquable que l'*a* de cette forme soit un *a* initial et suivi d'une sonante, précisément comme dans *ámh-as*, *ámhas*. L'analogie s'étend plus loin encore, et ce sera ici l'occasion d'enregistrer une particularité intéressante des types radicaux d'où dérivent les formes comme *usas*. Ils sont régulièrement accompagnés d'une racine sœur où la place de l'*a* est changée<sup>1</sup>, et dans cette seconde racine l'*a* accuse toujours nettement sa qualité d'*a*<sub>1</sub>.

1 <sup>o</sup> RACINE		2 <sup>o</sup> RACINE (Forme forte)
Forme faible	Forme forte, observable dans l'arien seulement, et où la qualité de l' <i>a</i> est à déterminer	
<i>usás</i> — <i>avās</i>	<i>ósati</i>	<i>wa</i> <sub>1</sub> <i>s</i> : skr. <i>vāsara</i> , <i>vasanta</i> , gr. (F)έ(σ)αφ.
<i>ugrá</i> — <i>augeo</i>	<i>ógas</i>	<i>wa</i> <sub>1</sub> <i>g</i> : lat. <i>vegeo</i> , zd. <i>vazyāñ</i> <sup>2</sup> .
<i>ahati</i> — <i>ango</i>	<i>ámhas</i>	<i>na</i> <sub>1</sub> <i>gh</i> : lat. <i>necto</i> , gr. <i>νέκας</i> · <i>στροφάματα</i> .
<i>abhrá</i> — <i>anafriss</i>	<i>ámh-as</i>	<i>na</i> <sub>1</sub> <i>bh</i> : skr. <i>nābhas</i> , gr. <i>véφος</i> , etc.
skr. <i>a-</i> , osq. <i>an-</i> (nég.)	—	<i>na</i> <sub>1</sub> : skr. <i>na</i> , lat. <i>ně</i> .

1. Nous ne parlons, bien entendu, que des exemples qui rentraient dans le *premier cas*. Le type radical du second cas est précisément (au moins en ce qui touche la place de l'*a*) celui de la racine sœur en question.

2. Le zend prouve que la gutturale est *g*<sub>1</sub>, tandis que la première ra-

Revenons au mot *ándhas*. Pour nous il n'est pas douteux que la nasale qui s'y trouve n'ait été primitivement *m* et que la souche de ce mot ne soit la même que dans *mádhu* «le miel». Nous écrivons donc:

— | *ándhas* | *ma<sub>1</sub>dh*: skr. *mádhu*, gr. *μέθυ*.

Mais comme *ándhas* est en grec *ἀνθος*, il s'en suivrait que *ámblas* représente \**āmpos*, non «*ēmpos*», et que le lat. \**angos* dans *angustus* doit se comparer directement à *ámhas*. En un mot les *a* radicaux de la seconde colonne ne seraient pas des *a<sub>1</sub>*. Ce résultat, qui paraît s'imposer, nous met en présence d'une énigme morphologique qu'il est sans doute impossible de résoudre à présent.

Nous passons à l'examen du *deuxième cas*. Ici les langues occidentales permettent encore de distinguer la forme forte. Si *ukṣāti* est rendu en grec par *αῦξω*, *rákṣati* l'est par *ἄ(F)έξω*. Autre exemple analogue: la rac. skr. *vas* «demeurer» se retrouve dans le gr. *ἄ(F)ε(σ)-σα*, *ἄ(F)έσ-(σ)κοντο*, dont la forme faible (en sanskrit *us*) apparaît dans *αὐλή*, *i-αύω*<sup>1</sup>.

A première vue la clef de toutes les perturbations que nous observons semble enfin trouvée dans la nature de la sonante initiale (pour les cas précités, *u*, *w*). On n'aurait à admettre qu'une prononciation plus épaisse de cette sonante, effacée secondairement dans l'arien, traduite dans l'européen par la prothèse d'un *a*, et s'étendant aussi bien à la forme forte qu'à la forme faible. Rien de plus clair dès lors que notre diagramme:

cine montre *g<sub>2</sub>*. Nous pensons néanmoins, vu d'autres cas analogues, qu'il n'y a pas lieu d'abandonner le rapprochement.

1. Sous l'influence de l'*u* (cf. p. 101), l'*α* de ce groupe radical *avōs* se colore en *o* dans différentes formes rassemblées par M. Curtius, Grdz. 273. Ainsi *οὔαι· φυλαί*, et *ἄβᾶ* traduction stricte de *avā* en dialecte laconien (p. 169 i. n.). Puis *ὄπερ-ᾶλον*, formation de tout point comparable au skr. *antar-usya* «cachette». L'*o* n'est dans ce mot qu'un allongement d'*o* exigé par les lois de la composition grecque. On remonte donc à *ὄπερ-ᾶλον* (cf. *οἶη* = *κώμη*), *ὄπερ-ᾶλον*, *ὄπερ-ᾶ(σ)-ἶον*. — Le verbe *ἄ(F)είδω* serait-il à *αὐδῆ* ce que *ἄ(F)έξω* est à *αῦξω*? De toute manière la diphthongue en est inexplicable. Cf. *ἀηδών*. — *ἄλέξω* répond à *rákṣati* comme *ἄ(F)έξω* à *vákṣati*, mais la forme réduite manque aux deux idiomes. Il est vrai que celle-ci peut se suppléer en recourant à la racine plus courte qui donne *ἦλ-αἰκ-ον* et lat. *arc-eo*.

$$\alpha\text{-}\acute{\upsilon}\xi = uk\acute{s} \quad \acute{\alpha}\text{-}\acute{\upsilon}\xi = vak\acute{s}.$$

Cet espoir d'explication tombe devant une nouvelle et fort étrange particularité des mêmes groupes radicaux. On observe en effet parallèlement aux types tels que  $\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\xi$  ou  $\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\epsilon$  une sorte de type équivalent  $\acute{\alpha}\xi$ ,  $\acute{\alpha}\epsilon$ . Ce dernier apparaîtra soit dans les langues congénères soit dans le grec même.

$\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\xi\text{-}\omega$ : goth. *vahs-ja* (parf. *vahs*, peut-être secondaire).

$\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\epsilon\text{-}(\sigma)\kappa\omicron\nu\tau\omicron$ : *ἄσ-τν*.

Voici d'autres exemples fournis par des racines qui se trouvent être restreintes aux idiomes occidentaux:

$\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\epsilon\theta\text{-}\lambda\omicron\nu$ : lat. *vas, vad-is*; goth. *vad-i*.

$\acute{\alpha}\rho\epsilon\text{-}\nu\acute{\iota}\alpha\iota$ <sup>1</sup>: lat. *rap-io*.

$\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma\text{-}\epsilon\iota\nu\acute{o}\varsigma$ <sup>1</sup> (et  $\acute{\alpha}\lambda\acute{\epsilon}\gamma\text{-}\omega$ ?): *λαγ-εινά· δεινά* (Hes.).

Cette inconstance de la voyelle révélerait, dans d'autres circonstances, la présence du phonème <sup>4</sup>; mais si telle est la valeur de l' $\epsilon$  dans  $\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\xi\omega$ , la relation de cette forme avec *vakšati*, *ukšati*,  $\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\xi\omega$ , aussi bien que sa structure considérée en elle-même cessent d'être compréhensibles pour nous.

---

1.  $\acute{\alpha}\rho\epsilon\text{-}$  est à  $\acute{\alpha}\rho\epsilon\text{-}$  ce que  $\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\xi$  est à  $\acute{\alpha}\acute{\upsilon}\epsilon$ . C'est la forme réduite. Il en est de même de  $\acute{\alpha}\lambda\gamma$  dans son rapport avec  $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma$ .  $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma\epsilon\iota\nu\acute{o}\varsigma$  prouve qu'on a dit d'abord \* $\acute{\alpha}\lambda\epsilon\gamma\omicron\varsigma$ ;  $\acute{\alpha}\lambda\gamma\omicron\varsigma$  est dû à l'influence des formes faibles.

## Additions et Corrections.

P. 7. La présence de l'*r*-voyelle en ancien perse paraît se trahir dans le fait suivant. Au véd. *mártia* correspond *martiya* (ou plus simplement peut-être *martya*); au véd. *mṛtyú* est opposé (*uvā-*)*marshiyu*, soit (*uvā-*)*marshyu*. Indubitablement la différence des traitements qu'a subis le *t* tient à ce que l'*i*, dans *martia*, était voyelle et dans *mṛtyú* consonne. Mais cette différence n'est déterminée à son tour que par la quantité de la syllabe radicale, et il faut, d'après la règle de M. Sievers, que la syllabe radicale de *-marshyu* ait été brève, en d'autres termes que *r y ait fonctionné comme voyelle*. Peut-être le *r* existait-il encore à l'époque où l'inscription fut gravée, en sorte qu'on devrait lire *uvāmṛshyu*.

P. 9, note. M. Curtius admet une déviation semblable d'imparfaits devenant aoristes pour les formes énumérées Verb. I<sup>2</sup> 196 seq.

P. 10, lignes 11 seq. On peut citer en zend *çá-a-ñtu* de *çac* et en sanskrit *r-a-nte*, *r-a-nta* de *ar*.

P. 11, note. Biffer *sídati* (cf. p. 172, ligne 14).

P. 15. L'hypothèse proposée (en note) pour *ιάλλω* est comme je m'en aperçois, fort ancienne. V. Aufrecht K. Z. XIV 273 et contre son opinion A. Kuhn ibid. 319.

P. 16. L'étymologie présentée pour goth. *hauru* est insoutenable. La forme runique *horna* (acc.) suffit à la réfuter.

P. 20. A *παθεῖν* de *πενθ* se joignent *λαχεῖν* de *λεγχ*, *χαδεῖν* de *χενδ*, *δακτεῖν* de *\*δεγκ*; v. le registre. — Pour l'aoriste redoublé, cf. p. 107, l. 13.

P. 21, lignes 11 seq. Depuis l'impression de ces lignes M. Brugman a publié sa théorie dans les *Beiträge de Bezzenberger* II 245 seq. Signalons une forme intéressante omise dans ce travail: *ἀπ-έφατο· ἀπέθανε* (Hes.) de *φεν*. Contre la reconstruction de formes comme *\*ἐνυμεν* de *καυ* (Brugman p. 253) cf. ci-dessus p. 182 i. n.

P. 30, ligne 2. Ajouter: «lorsqu'il ne le supprime pas.» Il n'est pas besoin de rappeler l'acc. *ῥαν-α* et les formes semblables.

P. 32, note 2. La vue du travail en question, réimprimé à présent dans le second volume des *Studj Critici*, nous eût épargné de parler de plusieurs points (p. 30 seq.) qui s'y trouvaient déjà traités, et de main de maître, par M. Ascoli.

P. 33, ligne 12. Vérification faite, il faut joindre à *açmāsyā* le composé *uksāna* de *uksān* et *anna*.

P. 37. La note 1 devait être ainsi conçue: Le moyen *punate* (= *punāte*),

où l'absence d'*a* suffixal est manifeste, ne permet pas d'hésiter sur la valeur du groupe *an* dans *punánti*.

P. 42, ligne 1. «L'ε ne termine le mot que dans ce cas-là.» Cela est erroné. Nous aurions dû prendre garde à *korε* et aux pronoms *mε*, *tε*, *sε*, formes où ε final est notoirement sorti de *ε long* + nasale. Néanmoins l'opinion mise en avant relativement à *imε* ne nous paraît pas de ce fait improbable.

P. 42, note. Comme, dans le travail cité, M. Osthoff ne vise qu'un cas particulier de l'*r*-voyelle, il est juste de rappeler que l'existence de ce phonème n'a été affirmé d'une manière générale que dans l'écrit de M. Brugman sur les nasales sonantes. Ce qui revient exclusivement au premier savant, c'est d'avoir posé *or* comme représentant latin de l'*r*-voyelle. Cette dernière règle, dont nous devons la connaissance à une communication verbale de M. le prof. Osthoff, avait été publiée avec son autorisation dans les *Mémoires de la Soc. de Linguistique* (III 282), et il ne pouvait y avoir indiscretion à la reproduire ici. — On sait que l'existence de l'*r*-voyelle dans la langue mère a toujours été défendue en principe soit par M. Hovelacque soit par M. Miklosich. Seulement ces savants n'indiquaient pas quels étaient les groupes spéciaux qui correspondaient dans les langues d'Europe au *r* indien.

P. 44, note 2. Le skr. *amā* ne saurait représenter *ṃā*, car cette forme eût produit «*amā*».

P. 46, ligne 10. Une forme semblable à *μ-ía* se cache peut-être dans *μ-ῶννξ*, si on le ramène à \**σμ-ῶννξ*. En outre *μόνος* est pour \**σμ-όνος* et identique sans doute au skr. *samāná*, équivalent de *eka* (pour \**sm-ūná* par *svarabhakti*). Toutefois la forme *μῶνος* ne s'explique pas.

P. 52. Pendant l'impression du présent mémoire a paru le premier cahier des *Morphologische Untersuchungen* de MM. Osthoff et Brugman. Dans une note à la p. 238 (cf. p. 267), M. Osthoff reconnaît, à ce que nous voyons, l'existence de la voyelle que nous avons appelée *A* et pour laquelle il adopte du reste la même désignation que nous. L'idée que M. Osthoff se fait du rôle morphologique de cette voyelle ainsi que de sa relation avec l'*ā long* n'est autre que celle contre laquelle nous avons cru devoir mettre le lecteur en garde, p. 134 seq. Nous ne pouvons que renvoyer au § 11 pour faire apprécier les raisons, à nos yeux péremptoires, qui militent contre cette manière de voir.

P. 53, ligne 12. L'étymologie proposée à présent par M. Fick et qui réunit *κεφαλή* au goth. *gibla* (Beitr. de Bezzenb. II 265) contribuera à faire séparer définitivement *caput* de *κεφαλή*. — Ligne 14. Sur *quattuor* cf. L. Havet, *Mém. Soc. Ling.* III 370.

P. 56. On joindra peut-être à la liste *ptak* (*ptāk*): gr. *πτακείν*, lat. *taceo* (cf. goth. *þahan*).

P. 58, ligne 2. Le mot *ῥουφεός* «alêne» est fait pour inspirer des doutes sur la justesse du rapprochement de M. Bugge. Il indiquerait que la racine de *ῥάπτω* est *ῥεμφ* et que l'*α* y représente la nasale sonante.



P. 60. Le nom latin *Stator* est placé parmi les formes de la rac. *stā* qui ont un *ā* long. C'est une erreur; l'*a* est bref. — Le suff. lat. *-tāt* = dor. *-tāt* (Ahrens II 135) aurait pu être mentionné.

P. 70, lignes 13 seq. Cf. plus bas la note relative à la p. 121.

P. 78, ligne 11. Ajouter goth. *hlai-na-* « colline », de *k,la,i* « incliner ».

P. 81, ligne 13. Ajouter: *λίμφο-ς* « morve », *φειδός-ς* « parcimonieux ».

P. 84, note 1. Il nous semble probable d'admettre pour des cas sporadiques une seconde espèce d'*s* indo-européen, d'un son plus rude que celui de l'espèce ordinaire. En effet l'apparition de *ς* pour *s* en sanskrit coïncide dans plusieurs cas avec des exceptions aux lois phonétiques qui frappent cette sifflante en grec, en latin ou en slave. Skr. *śuśka*, *śūśyati*: gr. *συνκός*, *συνσαρός*. Skr. *śerala* « matière visqueuse »: gr. *σίαλον* « salive ». Skr. *kéçara*: lat. *caesaries*. L'ancienne identification de *īsoç* avec skr. *vīçva*, bien que désapprouvée par M. Curtius, nous paraît des plus convaincantes<sup>1</sup>; or le slave a de son côté *riši* (et non *viši*). Le cas de *ἡμι-σν* ne diffère point, comme on va le voir, du cas de *īsoç*. M. Ascoli a reconnu dans *-σν* l'élément formatif du zd. *θri-shva* « le tiers »<sup>2</sup>. Or n'est-il pas évident que la seconde moitié de *wi-s<sub>2</sub>u* (skr. *viśu*), et de *wi-s<sub>2</sub>wa* (*īsoç*) qui n'en est qu'une continuation, offre cette même syllabe *-s<sub>2</sub>u* composée avec *wi-* pour *dwi-*<sup>3</sup> « deux »? — Notons delph. *ἡμισσον* = *ἡμι-σφο-ν*.

P. 102, lignes 16 et 17. Ajouter *frūstra*, *lūstrum*, en regard de *fraus*, *lavare*. — Ligne 20. Ce qui est dit sur le rapport de *incolumis* à *calamitas* est faux, le vieux latin possédant un mot *columis* synonyme de *incolumis*.

P. 103, ligne 10 d'en bas. Après la correction apportée plus haut à la page 58, l'exemple *εάπτω* — *ζομφεός* doit disparaître.

P. 108, liste b. Ajouter: [*δολιγός* — *largus*], v. p. 263.

P. 119, ligne 23. La forme *κάνδαλος* n'est évidemment qu'une variante de *σάνδαλον* et ne doit point être comparée à *kandará*.

P. 121, lignes 5 seq. Il convient de remarquer que la séparation de *a<sub>2</sub>* et *a<sub>1</sub>* est consacrée à peu près partout dans le système de Schleicher. Son tort consistait seulement à confondre *a<sub>2</sub>* avec *ā*. On a peine à concevoir à présent comment les yeux du grand linguiste ne se dessillèrent point sur une pareille erreur, qui, en elle-même, a quelque chose de choquant,

1. Sans doute *visu*, base de *vīçva*, n'a pas le *ç*. Mais c'est là une oscillation fort explicable.

2. Signalons cependant ce qui pourrait venir troubler cette analyse. M. Justi propose de voir dans *θrishva*, *éaθrushva*, des dérivés de *θris* « ter », *éaθrus* « quater ». Cette opinion prendrait de la consistance, si l'existence de l'élément *-va*, employé de la sorte, se confirmait d'ailleurs. Or le sanskrit offre en effet *éatur-va-ya* (*-ya* comme dans *dva-yá*, *ubhá-ya*). D'autre part M. Ascoli mentionne comme inséparables de *θrishva*: *haptanihu*, *ashtanihu*, ce qui changerait la question. *Studj Crit.* II 412.

3. On sait que la chute proethnique du *d* est constatée dans le nom de nombre vingt.

puisqu'elle conduit à identifier l'o et l'ā grecs. Les faits propres à la révéler ne faisaient cependant pas défaut. Ainsi Schleicher affirme très-bien, contrairement à l'opinion d'autres autorités, que l'a thématique de φέρω — *bhārāmas* diffère de celui de φέρει — *bhārātha*; en revanche il le confond aussitôt avec la voyelle longue de δάμνᾱμι — *punāmi*. Or, considérons l'imparfait, qui offre une syllabe fermée. Le sanskrit lui-même prend soin d'y marquer et d'y souligner la divergence, puisqu'à l'o d'ἔφερον répond l'ā d'ābharām, tandis que āpunām, en regard de ἔδάμνᾱν, maintient la longueur de l'ā.

P. 124 seq. Les vues que nous exposons sur le *gouna* paraissent avoir surgi simultanément dans l'esprit de plusieurs linguistes. Tout dernièrement M. Fick a proposé dans les *Beiträge de Bezzenger* (IV 167 seq.) la théorie défendue ci-dessus.

P. 140, ligne 4 d'en bas. Le mot θωή «punitio» va, semble-t-il, avec θωμός, rac. θη. Cf. θωήν ἐπι-θήσομεν, *Odys.* II 192.

P. 147. M. Brugman indique dans les *Morphologische Untersuchungen* qu'il publie en collaboration de M. Osthoff et dont le premier cahier a paru pendant l'impression du présent mémoire une autre explication de l'au de *dadhai*, *ācrau* etc. Ce savant croit y voir le signe distinctif des ā longs finaux du sanskrit qui contenaient  $a_1$  dans leur seconde moitié (loc. cit. 161). — A la page 226, M. Osthoff l'approuve et présente en outre sur le type *dadhai* des observations qui s'accordent en partie avec les nôtres.

P. 148. Nous sommes heureux de voir exprimer sur πέρη par M. G. Mahlow une opinion toute semblable à la nôtre. *V. K. Z.* XXIV 295.

P. 150, lignes 12 seq. Nous aurions dû mentionner l'exception que font les causatifs tels que *snāpayati* de *snā*, exception du reste sans portée, vu le caractère moderne de ces formes.

P. 160 seq. Le mot γρομφάς que M. Curtius (*Grdz.* 57) ne peut se décider à séparer de γράφω prouverait que cette dernière forme est pour \*γρομφά (rac. γρεμφ); γράφω n'a donc rien à faire dans la question du phonème  $\lambda$  et ne doit pas être identifié au goth. *graba*.

P. 167. δῶρον «largeur d'une main, écartement» pourrait se ramener, avec δῆρις «division, discorde», à une rac. *dēr*.

P. 171, ligne 6. Ajouter *dur-gāha*. — Ligne 21. Ajouter *hlādite* : *prahlātti* (Benf. *Vollst. Gramm.* p. 161).

P. 172, ligne 10. Ajouter *ḡākvarā* «puissant».

P. 174, ligne 18. Nous citons ailleurs (p. 258) deux exceptions des plus intéressantes, *vanāti* et *sanāti*. Trop isolées pour infirmer la règle, elles viennent à point pour témoigner de son caractère tout à fait hystérogène dans la teneur absolue qu'elle a prise dans la suite.

P. 179, ligne 7 d'en bas. Ajouter: *nactus* et *ratis*, de racines  $a_1 n^{\Delta} k_1$  et  $a_1 r^{\Delta}$ . D'après les lois exposées au § 14, le phonème  $\lambda$  aurait dû, dans

1. Skr. *anaç* dans *anaçāmahai*, gr. évex (pour ἐν<sup>ε</sup>, bien que plus tard ce soit le second *s* qui alterne avec  $o_2$  : ἐνήνοχα); — skr. *ari*, gr. ἐπε. Les formes germaniques *nōh* et *rō* ont accompli, comme d'autres racines de

ces formes, donner naissance à des sonantes longues, et on attendrait \**anctus* ou \**anactus* et \**artis*. Il serait trop long de rechercher ici pourquoi le phénomène n'a point eu lieu. Mentionnons le goth. *-nauhts*, qui coïncide entièrement avec *nactus*.

P. 183, note. Ajouter *μάνδρα* «étable» en regard du skr. *mandirā*. Ce rapprochement est douteux.

P. 191 seq. Dans le moment où nous corrigions l'épreuve de ce feuillet, le Journal de Kuhn (XXIV 295 seq.) nous apportait une savante dissertation de M. Johannes Schmidt traitant des optatifs. Il y a entre les résultats auxquels il arrive et les nôtres une conformité flatteuse pour nous. — Ce que nous cherchons vainement dans le travail de l'éminent linguiste, c'est une explication du fait que les formes faibles ont converti *ia* en *i*.

P. 197, ligne 1. L'*r*-voyelle devient en effet *ar* dans l'arménien: *artsiv* = skr. *rgīpyā*; *arg* = skr. *ṛkṣa*; *gail* = skr. *vṛka*, etc.

P. 198, ligne 4 d'en bas. L'adjectif ind. *gau-rā* apporte quelque confirmation à l'hypothèse *ga-au*, car autrement la diphthongue *āu* n'aurait pas de raison d'être dans ce dérivé.

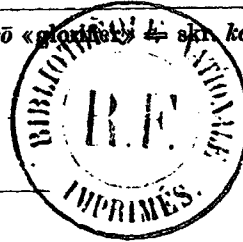
P. 204, note. Ajouter *dānā* de *dāmān*.

P. 220, lignes 20 seq. Nous aurions dû prendre en considération les composés de *φρῆν*, tels que *ἄφραυ*. Nos conclusions en auraient été modifiées.

P. 259 en bas. La racine du mot *ūrdh-vā* pourrait être *rādḥ*, *rādhati*. En ce cas, ce serait un exemple à joindre à *dirghā*: *drāghīyas*.

P. 263, ligne 8. Noter le dor. *κάρρα* = *κάρρα*. Il semble indiquer que le son qui précédait *ρ* ne s'est fixé que fort tard.

cette espèce (ainsi *knō* = skr. *gani*, *hrō* «glorieux» = skr. *kari*) une évolution métathétique.



## Registre des mots grecs.

N. B. — Les mots dont se composent différentes listes énumératives compactes  
ne sont pas portés sur ce registre.

<p> <i>ἀ-</i> (cop.) 278  <i>ἀ-</i> (nég.) 276  <i>ἀ-</i> 278 i. n.  <i>ἄανθα</i> 114  <i>ἄβλαδέως</i> 16 i. n.  <i>ἄβλοπές</i> 100  <i>ἄβρομος</i> 263  <i>ἀγ-</i> 103, 116  <i>ἀγαρός</i> 15  <i>ἀγερός</i> 75  <i>ἄγη</i> (aor.) 154  <i>ἄγιος</i> 45 i. n. 117  <i>ἀγκών</i> 104  <i>ἀγορά</i> 265 i. n.  <i>ἀγός</i> 228 i. n.  <i>ἄγος</i> 117, 156  <i>ἄγος</i> 117  <i>ἀγοστός</i> 53  <i>ἄγρις</i> 98  <i>ἀγροτής</i> 76 i. n.  <i>ἄγχω</i> 96, 277  <i>ἄγω</i> 96, 159 seq. 173  <i>ἀγωγός</i> 156  <i>ἀδάμας</i> 273  <i>ἀδαχέω</i> 101  <i>ἀδμής</i> 273  <i>ἄεθλον</i> 54, 283  <i>αἰεῖδω</i> 282 i. n.  <i>ἀέξω</i> 282, 283  <i>ἄεσα</i> 282  <i>ἀέσκω</i> 54, 282, 283  <i>ἄεσμα</i> 131 i. n.                 </p>	<p> <i>ἀφουτοῦ</i> 277 i. n.  <i>ἀζηγής</i> 156  <i>ἄζομαι</i> 157, 173  <i>ἀηδών</i> 231, 282 i. n.  <i>ἄημι</i> 141, 270  <i>ἀήρ</i> 220  <i>ἀθήρ</i> 116  <i>αἰγλή</i> 99 i. n.  <i>αἰγυπιός</i> 99 i. n. 104  <i>ἄιδ-</i> 202  <i>αἰδώς</i> 219  <i>αἰετός</i> 101, 276  <i>αἰφέι</i> 214  <i>αἰθήρ</i> 220  <i>αἰθλον</i> 55, 99  <i>αἰμακοσγίαι</i> 265  <i>αἰνός</i> 276  <i>αἰξ</i> 116  <i>αἰπόλος</i> 104  <i>αἰῶ</i> 214  <i>ἀκμή</i> 229 i. n.  <i>ἀκμων</i> 64, 181  <i>ἀκλόουθος</i> 81  <i>ἄκρος</i> 157  <i>ἀκρίς</i> 24  <i>ἀκωνή</i> 156  <i>ἄκων</i> 116  <i>ἀλαλεῖν</i> 282 i. n.  <i>ἄλαξ</i> 276  <i>ἀλανές</i> 61  <i>ἀλαστος</i> 157  <i>ἄλγος</i> 283 i. n.                 </p>	<p> <i>ἀλεγεινός</i> 283  <i>ἀλέγω</i> 283  <i>ἄλειφα</i> 29  <i>ἀλέξω</i> 282 i. n.  <i>ἀλεύομαι</i> 84 i. n.  <i>ἀληθής</i> 156  <i>Ἀλιθέσης</i> 129  <i>ἀλίνειν</i> 74  <i>ἄλις</i> 101 i. n.  <i>ἀλιτεῖν</i> 75  <i>ἄλλη</i> 277  <i>ἀλλί</i> 202  <i>ἄλληνης</i> 61  <i>ἄλλος</i> 96  <i>ἄλλοτερος</i> 46  <i>ἄλλυ</i> 98  <i>ἀλοιμός</i> 74  <i>ἀλοιτός</i> 75  <i>ἄλοξ</i> 262 i. n.  <i>ἀλονκτεῖν</i> 60  <i>ἀλυσκάζω</i> 84 i. n.  <i>ἄλφή</i> 277 i. n.  <i>ἄμα</i> 46  <i>ἀμαχεί</i> 91  <i>ἀμείψεται</i> 129  <i>ἀμερφές</i> 129  <i>ἀμέσω</i> 104  <i>ἀμίξαι</i> 101  <i>ἄμμε</i> 25  <i>ἀμνός</i> 56  <i>ἀμός</i> 95, 275  <i>ἄμωτις</i> 150                 </p>
---	---	---

- ἀμφοδόν 148  
 ἀμφήν 99  
 ἀμφί 277  
 ἀμφικτιόνες 219  
 ἀμφιρρεπής 129  
 ἀμφισβαινα 278  
 ἀμφω 277, 279, 280  
 ἀναιδής 220  
 ἀναρ 104  
 ἀνδάνω 151, 158, 173  
 ἀνείωσθαι 140  
 ἀνευ 46  
 ἀνήνωρ 220  
 ἀνίη 219, 230  
 ἀνησις 168  
 ἀνθος 281  
 ἀνθρήνη 167  
 ἀντηρίς 202  
 ἀνυται 22  
 ἀνύω 244 i. n.  
 ἀνφάταρος 55  
 ἀνωγα 140, 155  
 ἀνώγα 140  
 ἀνώνυμος 99  
 ἄξων 227  
 ἄοξος 103  
 ἀολλής 101 i. n.  
 ἀορτήρ 132  
 ἀορτής 76 i. n.  
 ἀοσσητήρ 109  
 ἄπαξ 34  
 ἀπανράω 280 i. n.  
 ἀπείρων 221 i. n.  
 ἀπέφατο 284  
 ἀπήμων 220  
 Ἄπια (γῆ) 56  
 Ἄπιδανός 56, 218  
 ἄπλετος 142  
 ἀπλόος 34  
 ἀπό 116  
 ἀπολανύω 54, 57, 181  
 ἀπορράξ 167  
 ἀπος 156  
 ἀπούρας 280 i. n.  
 ἀποφειν 100  
 ἄπτω 158  
 ἀπυδόας 39 i. n.  
 ἀραμίν 166  
 ἀραρίσκω 181  
 ἀραρυία 155  
 Ἄραρυία 283  
 ἀρήγω 167  
 ἀρηγών 167, 231  
 ἀριθμός 180  
 ἄρατος 16  
 ἀρομόζω 279 i. n.  
 ἀρόος 196  
 ἄροτρον 180  
 ἄρουρα 103  
 Ἄρρυια 207, 282  
 ἀρωθεῖν 104  
 ἄρσην 219, 229  
 ἀρωγός 167  
 ἀσκηθής 156  
 ἄσμενος 154  
 ἀσταφίς 101  
 ἀστεῖος 207  
 ἀστήρ 230  
 ἄστομος 220 i. n.  
 ἀστραπή 100  
 ἄστν 54, 207, 283  
 ἀσχαλιάω 103  
 ἄσχετος 142  
 ἀταρπός 228 i. n.  
 ἄτερος 279 i. n.  
 ἄτρεγκτος 63  
 ἀυ 276  
 ἀυαλίος 281  
 ἀυδή 280, 282 i. n.  
 ἀυλαξ 17, 262 i. n.  
 ἀυλή 282  
 ἀυξω 276, 280 seq.  
 ἀυρα 101  
 ἀυσας 277 i. n.  
 ἀυστηρός 280 i. n. 281  
 ἀυτε 276  
 ἀυτημήν 131, 229  
 ἀυφην 99  
 ἀυχήν 99, 219  
 ἀυω (vocare) 277  
 ἀυω (accendere) 281  
 ἀυως 169 i. n. 276, 280 seq.  
 ἄυελλα 104  
 ἀυίωκα 140, 147  
 ἄυλαστον 262 i. n.  
 ἄυρων 288  
 Ἄυριοί 69  
 ἄυχήν 53  
 ἄυχομαι 63, 160, 161.  
 ἄυχορος 78  
 ἄυωτον 140  
 βάζω 120, 157, 173  
 βάθος 129 i. n.  
 βαθύς 24, 152  
 βύλατος 268  
 βάλλω 107, 266, 268  
 βανά 99, 275  
 βάπτω 158  
 βάραθρον 267, 268  
 βάρναμαι 266  
 βαρύς 267  
 βασιλεύς 180  
 βάσις 231 i. n.  
 βάσκω 23, 234  
 βαστάζω 53  
 βάτην 146, 147  
 βατήρ 137  
 βατός 23, 272 i. n.  
 βάτραχος 6., 100  
 βαφή 233  
 βεβήμεν 149  
 βέβηκα 149, 154  
 βείλωμαι 127 i. n.  
 βελ- 103, 269  
 βέλεμνον 88, 103, 267  
 -βελέτης 103, 267, 271  
 Βελλεροφών 203, 218  
 βένθος 24, 129, 2  
 βήθι 190  
 βήμα 137, 138  
 βήσομαι 137  
 βήσσα 152, 172  
 βία 256 i. n.  
 βλάβη 233 i. n.  
 βλάβομαι 160, 161

- βλαστός 14, 265 i. n.  
 βλητός 271, 272  
 βλωμός 111  
 βολέμενος 88 i. n.  
 βόλεται 265  
 βολή 103  
 βορ- 98, 111, 265  
 Βορέας 264  
 βόαις 150  
 βόσκω 149, 180  
 βοτήρ 137, 180, 232  
 -βοτος 149  
 βοσβήτης 144 i. n.  
 βουλεύω 265 i. n.  
 βούλομαι 111, 265, 266  
 βούς 110, 115, 150, 199, 200, 213  
 βραδύς 16  
 βραχεῖν 161  
 βροτός 97  
 βρότος 263  
 βρόχος 278 i. n.  
 βρώμα 266  
 βρωτός 263  
 βυθός 100 i. n.  
 βυσσοδομεύω 100 i. n.  
 βωμός 100, 138, 144, 229  
 βῶν 41, 199  
 βωρθία 263  
 βωτάζειν 138 i. n.  
 βώτωρ 137, 232  
 γαίω 181  
 γάλα 268  
 γαλήη 267  
 γαλώως 268  
 γαμφή 101  
 γάρων 267  
 γατάλη 101, 138 i. n.  
 γαῦρος 57, 181  
 γεγάσι 21  
 γεγάτην 21, 272 i. n.  
 γέγιθα 181  
 γκαθά 39  
 γέλος 81 i. n.  
 γενητήρ 272
- γέννη 133  
 γέργερος 55  
 γέγνομαι 10, 11, 272 i. n.  
 γλάγος 268  
 γλάφω 160, 161  
 γλέγομαι 161 i. n.  
 γλύφειν 161  
 γνάθος 100 i. n.  
 γνήσιος 272  
 -γνητος 271, 272, 273  
 γυνθός 100 i. n.  
 γνύξ 221  
 γυμπτεῖν 228 i. n.  
 γνω- 105, 272, 273  
 γόδα (macéd.) 181  
 γόμφος 101, 115  
 γόνυ 29, 86, 221 seq.  
 γοννατ- 29  
 γραφή 233  
 γράφω 160, 161, 163, 237  
 γράω 160 i. n.  
 γράφω 100  
 γρώνη 138  
 γρωθύλος 262 i. n.  
 γύαλον 107  
 γυμνός 115 i. n.  
 γυνή 99, 275  
 δαήμων 107  
 δαήρ 220  
 δαίωμα 150  
 δαίρω 157 i. n.  
 δαίω (inflammare) 181  
 δακεῖν 152, 174 i. n.  
 δάκνω 152, 158  
 δάλλω 107, 182, 268  
 δαμάζω 107  
 -δαμάτωρ 271  
 δαμείν 273, 274  
 δάμνημι 240, 273  
 Δάν 198  
 δαόν 107  
 δαπάνη 56  
 δάπτω 56, 158  
 δαρθάνω 107, 152 i. n.  
 δαρτός 14, 196 i. n.
- δακός 24  
 δανχμόν 99 i. n.  
 δανχνα 99 i. n.  
 δάφνη 99 i. n.  
 δέδαε 107  
 δεδαρμένος 19  
 δέδηα 181  
 δεδίωγα 140  
 δέδοκται 173 i. n.  
 δέδοται 149  
 δείδιμεν 149  
 δείδοικα 149, 238 i. n.  
 δείδω 238  
 δεικνυμι 22 i. n. 153, 187 i. n.  
 δειμός 75  
 δειπνον 55  
 δειράς 17  
 δειρω 157 i. n.  
 δείκα 29 seq. 102  
 δέικατος 32  
 δεικόταν 102, 278  
 Δελφοί 81  
 δελφός 133  
 δέμας 271  
 δέμω 95  
 δένδρεον 207  
 δέρας 260, 263 i. n.  
 -δερκτος 14  
 δέσις 150  
 δέσποτα (voc.) 93  
 -δετός 142, 149  
 δήγμα 152, 156  
 δηλέομαι 107, 182  
 δήμος 95  
 δήξομαι 152, 155  
 δήρις 287  
 δηρός 107  
 δήσω 140  
 δήω 153, 173  
 διάδημα 140  
 διακόσιοι 278  
 διδάσκω 104, 107  
 δίδημι 140  
 δίδωθι 190  
 19\*

- δίδωμι* 139, 147, 238 i. n.  
*δίεμαι* 140, 142  
*διέτμαγον* 153  
*Διφειθέμις* 92 i. n.  
*δικεῖν* 161  
*δίκη* 233 i. n.  
*δισσός* 286  
*δίφρος* 228 i. n.  
*διώκω* 140  
*-δητος (aedificatus)* 271  
*δητός (domitus)* 271, 272, 274  
*δοάσατο* 73  
*δόγμα* 131, 173 i. n.  
*δοιοί* 94  
*δολιχός* 263  
*δόλος* 80  
*δολφός* 81, 83  
*δόμορτις* 100  
*δόμος* 95  
*δόρξ* 217  
*δόν* 29, 86, 96, 221 seq.  
*δόσις* 150  
*δοτή* 137, 232  
*δοτός* 149, 180  
*δουρατ-* 29  
*δοχμός* 180  
*δραμα* 137  
*δραμεῖν* 46, 101  
*δρατός* 14, 196 i. n. 260  
*δρέπανον* 79  
*δρόμος* 101  
*δρόπις* 85  
*δρῶς* 207, 221 seq.  
*δϛ-* 261  
*δνφανοίη* 54  
*δυσπονής* 129  
*δυσχεραίνω* 227  
*δύω (num.)* 147  
*δω-* 115  
*δῶ* 95 i. n.  
*δῶμα* 131  
*δῶρον* 139  
*δῶρον = παλαιστή* 287  
*δόςσω* 137
- δοτή* 137, 212, 214  
*δοτήνη* 131 i. n.  
*δῶτις* 131 i. n. 150  
*δατο-* 200, 212, 214  
*δῶτωρ* 137, 212, 214, 232  
*ἄγα* 154  
*ἄγη* 154  
*ἄδα* 154  
*ἄλην* 47  
*ἄρ* 68, 281  
*ἄρ (sanguis)* 225  
*ἄσι* 38 seq.  
*ἄσσα* 39  
*ἄσφορος* 105 i. n.  
*ἄφθη* 54  
*ἄβλον* 266, 267  
*ἄβδος* 30, 275  
*ἄβην* 146  
*ἄβησα* 137  
*ἄβρων* 266  
*ἄγγύς* 277, 279  
*ἄγρετο* 9  
*ἄγγελος* 279  
*ἄγουσα* 279 i. n.  
*ἄγώ* 93  
*ἄδ-* 168  
*ἄδ-* 168  
*ἄδάρην* 47 i. n.  
*ἄδαισα* 123, 137  
*ἄδηδών* 168  
*ἄδηδώς* 168  
*ἄδηξάμην* 155  
*ἄδησα* 140  
*ἄδομαι* 127 i. n.  
*ἄ-δομεν* 146  
*ἄδος* 181  
*ἄδρακον* 10  
*ἄδωδή* 168  
*ἄδνον* 77  
*ἄηκα* 140  
*ἄῆος* 169 i. n.  
*ἄθεμεν* 146  
*ἄθεται* 169  
*ἄθος* 169  
*ἄθηκα* 140
- ἄ* 56  
*ἄρ (sanguis)* 225  
*ἄθετε* 127  
*ἄδομεν* 127  
*ἄδώς* 132 i. n.  
*ἄην* 144 i. n. 192  
*ἄκλον* 54  
*ἄκοσι* 102, 275, 278  
*ἄκτο* 71 i. n.  
*ἄκτον* 12  
*ἄκων* 231  
*-ἄλεχώς* 71 i. n.  
*ἄλη* 233  
*ἄληκα* 151  
*ἄληφα* 154  
*ἄλῶ* 244  
*ἄμαρται* 12  
*ἄμεν* 192  
*ἄμεν* 146  
*ἄμι* 127, 146  
*ἄνάτης* 230, 272 i. n.  
*ἄνσιφύλλος* 164  
*ἄικονία* 238 i. n.  
*ἄπειν* 238  
*ἄραφιότης* 34  
*ἄρη* 233  
*ἄρήνη* 144 i. n.  
*ἄς* 46  
*ἄσομαι* 129  
*ἄω* 127, 148  
*ἄωθα* 168  
*ἄκατόν* 102, 278  
*ἄκέλετο* 11  
*ἄκη* 169 i. n. 182 i. n.  
*ἄκομεν* 105, 112  
*ἄνοτόμβοια* 102, 278  
*ἄκταν* 21  
*ἄλαθρά* 228 i. n.  
*ἄλαφος* 34  
*ἄλαφρός* 157  
*ἄλαγός* 24  
*ἄλεγος* 81  
*ἄλεγχος* 81  
*ἄλειν* 161 i. n.  
*ἄλεος* 81 i. n.

- ἔλθειν 161, 162  
 ἐλίκη 53  
 ἐλλός 34  
 ἔλμις 18  
 ἔμβραται 12  
 ἐμήμενον 154  
 ἐμπίς 279  
 ἐμπυριβήτης 137  
 ἔνατος 32  
 ἐνδελεχής 263  
 ἐνησα 140  
 ἐνθα 280 i. n.  
 ἐνθινος 78  
 ἔνθονοιασμός 84 i. n.  
 ἐνίσπει 9  
 ἐνίσπεις 10  
 ἐννία 29 seq.  
 ἔνος 82  
 ἔντασσι 279  
 ἐντί 190 i. n. 279  
 Ἐννάλιος 244 i. n.  
 ἐξήκοντα 143  
 ἐξωβάδια 169 i. n.  
 ἔορες 218  
 ἔορτή 76  
 ἔός 68  
 ἔπαρδον 10  
 ἐπασσύντεροι 98  
 ἔπεφνον 11, 277 i. n.  
 ἐπηετανός 275  
 ἔπηλος 202  
 ἐπί 93, 109  
 ἐπιβλαί 233  
 ἐπιληκίω 156  
 ἐπιλήσμων 156  
 ἐπιμηθής 152, 156  
 ἐπίξηνον 181  
 ἔπιπλα 228 i. n.  
 ἐπίρροθος 169, 173 i. n.  
 ἐπίσταμαι 146  
 ἐπίτεξ 219  
 ἐπλόμην 9  
 ἐπραθον 10  
 ἐπτά 29 seq. 41  
 ἔπηγα 154  
 ἐπτόμην 9  
 ἔπωπα 214  
 ἔραμαι 22, 166  
 ἔρατός 23  
 ἔραγον 81  
 ἔρεβος 130  
 ἔρείκη 233  
 ἔρετμόν 180  
 ἔρεύγω 67  
 ἔρημος 166  
 ἔρκάνη 79  
 ἔρος 81 i. n.  
 ἔρράγην 167  
 ἔρρέθην 142  
 ἔρηγείας 167  
 ἔρηγμαί 167  
 ἔρωγα 106 i. n. 167  
 ἔρση 233  
 ἔρσην 55, 34  
 ἔρυγμός 229 i. n.  
 ἔρυθρός 157  
 ἔρωδιός 264  
 ἔσβην 140  
 ἔσκαρται 12  
 ἔσπερος 68  
 ἔσπέσθαι 11  
 ἔσπον 9  
 ἔσταλμαι 12  
 ἔσταμεν 149  
 ἔσταται 149  
 ἔστατο 146 i. n.  
 ἔστημα 149, 154  
 ἔστημεν 146  
 ἔστην 146 i. n.  
 ἔστησα 137  
 ἔστία 54  
 ἔσσενα 21, 128, 182 i. n.  
 ἔσσύνανται 38 i. n.  
 ἔσxon 9  
 ἔτεφάνθω 207  
 ἔτεός 207  
 ἔτερος 279 i. n.  
 ἔτετμον 11  
 -ἔτός 142, 149, 180, 273  
 -ἔτοσε 73  
 ἔτραγον 130  
 ἔτραπον 10, 13, 46, 50  
 ἔτμος 207  
 εὐάδον 153, 174  
 εὐέθωνα 169  
 εὐήνωρ 165 i. n.  
 εὐηχής 156  
 εὐθενία 168  
 εὐθηνία 168  
 εὐλάκκα 17  
 εὐλή 117 i. n.  
 εὐμενής 220, 221  
 εὐνή 78  
 εὐπαγής 156  
 εὐπάτωρ 220  
 εὐπηγής 156, 171  
 εὐρεῖν 161 i. n.  
 ἔυς 169 i. n.  
 εὖω 281  
 ἔφεται 233 i. n.  
 ἔφθαρμαι 12  
 ἔφθην 143, 146  
 ἔφθορκώς 102  
 ἔχεσφιν 129  
 ἔχενα 21, 128, 146  
 ἔχθαιρω 45  
 ἔχινος 97  
 ἔχισ 279 i. n.  
 ἔωυτόν 100  
 Φάναξ 155  
 \*Φαρνός 196, 229  
 Φεσ- (vestire) 173  
 Φεσπάρκιος 55  
 Φίνατι 278  
 \*Φρήν 196, 229  
 ζαβρόν 228 i. n.  
 ζαχηγής 182  
 ζεά 68, 81  
 Ζεῦ 198  
 ζεύγνυμι 22 i. n. 153,  
 187 i. n.  
 Ζεός 198, 213  
 Ζήν 41, 198  
 ζόασον 73  
 ζούσθω 154



ζύγαινα 45	θανεῖν 270, 274	λαγή 59, 156, 164
ζύμη 131	θάπτω 158	λγνός 221
ζωμός 131	θάρονται 266	ἴδμαι 71 i. n.
ζώννυμι 112, 115, 154, 172	θάραος 129, 263 i. n.	ἴμεν 71 i. n.
ἦβη 144 i. n.	θάσσον 157	ἴμων 152 i. n.
ἠγέομαι 156, 163, 173	θεός 81 i. n.	ἴδρω 168, 180
ἠγόν 156	θερός 76	ἴδυα 233
ἠδέφα 200 i. n.	θέρος 119	ἴεμεν 142
ἠδομαι 153, 173, 174	θέραος 129	ἴω 45
ἠδος 156	θείαις 150	ἴημι 140, 147
ἠδύς 181	θετός 142, 145, 149, 175	ἴθι πτίων 219
ἠερε 169 i. n.	θηγός 156	ἰάντιν 278
ἠφείδος 169	θηγώ 153, 155	ἰταρ 226
ἠθος 168	θηλομαι 169 i. n.	ἴληθι 190
ἠικανός 58	θηλέω 156, 181	ἰμάτιον 81
ἠλίθιος 75	-θημα 140	ἴμεν 146
ἠμα 140, 141	θημών 140	ἴμερος 81
ἠμαι 143, 181	θηπόν 156	ἴξον 234
ἠμαρ 28	θήπων 156	ἴξός 226
ἠμβροτον 262 i. n.	θήσω 140	ἰοδνεφής 129
ἠμερος 144 i. n.	θηγγάνω 151 i. n.	ἴομεν 127
ἠμερτόν 81 i. n.	θηγεῖν 151 i. n.	ἴοντ- 279
ἠμί 143	θίς 133	ἴότης 280 i. n.
ἠμι- 144 i. n., 173	θνητός 273, 274	ἰουλος (vermis) 117 i. n.
ἠμισος 286	θοίνη 77	ἴοῦν 200
ἠμων 140	θορεῖν 266	ἴοφών 218
-ηνεχτιαν 71	θόραξ 77	ἴσμι 147
ἠος 169 i. n.	θόρυνται 266	ἴσος 286
ἠπάομαι 158	θόρακος 155	ἴστημι 143, 147, 184, 238
ἠπαρ 18, 28, 225	θράνος 143	ἴστωρ 132 i. n.
ἠρέμα 166	θρασός 129	ἴσχι 226
ἠριδανός 56	θρήνος 167	ἰσχίον 226
ἠρώ 200	θρόνος 77, 101	ἰωγή 155
ἠσατο 155	θρώναξ 167	καγκύλας 104
ἠσυχος 144 i. n.	θυγάτηρ 180, 230	Καιάδας 119
ἠσω 140	θύραξ 99 i. n.	καίατα 119
ἠτριον 260	θύω (furere) 261	καινός 119
ἠχος 164	θύω 287	καίνω 103, 157
ἠώς 169 i. n., 215, 219, 276	θωμός 140, 141, 144, 229	καίω 182
θαάσσω 155	θῶξαι 155	κάκαλον 59, 182
θαάλλω 181	θῶπτω 156, 158	κάλαθος 267
θαάλος 156	θῶνμα 100	κάλαμος 107
θαάμβος 151	θωχθείς 155	καλιά 267
θάνατος 273, 274	θῶψ 156, 218	κᾶλον 115
	ἰάνω 282	καλός 119

- καμάρα 119  
 κάμαρος 275  
 κάματος 271, 273, 274  
 καμειν 274  
 κάμπη 119  
 κανάζω 101  
 κάνδαρος 58, 183 i. n.  
 κάπτω 158  
 καπύω 103  
 κάπων 180  
 καρδιά 16  
 κάρη 267 i. n.  
 κάρρα 288  
 κάρρων 111  
 κάρσις 15  
 κάρταλος 101  
 καρτός 14  
 κάρχαρος 17  
 κατάρκας 224  
 κάρηδα 168  
 κατύ 102  
 καχλάζω 158, 169, 17  
 κάχληξ 101  
 κείω 127 i. n.  
 κεκαθήσει 166  
 κεκαδών 166  
 κεκάσμεθα 178  
 κεκαφρώς 155  
 κέκενται 100  
 κέκηδα 154  
 κέκηφε 154, 155, 158  
 κεκλεβός 71 i. n.  
 κέκοκε 112  
 κέκονα 103  
 κέκυφα 158 i. n.  
 κελαινός 17  
 κέλευθος 81  
 κελεφός 81 i. n.  
 κέλης 119  
 κεν-τ- 76  
 κέπφος 81  
 κεράμβονξ 16 i. n.  
 κέραμος 180  
 κέρρας 220 i. n.  
 κέρρασσα 271
- κέρδιοςτος 130  
 κέρκος 81  
 κεφαλή 53, 285  
 κέχανδα 152  
 κέχλαδα 158, 169  
 κήδος 156  
 κήδω 153, 176  
 κηκίω 176  
 κήρ 16, 224  
 κηρός 143  
 κήτος 156  
 κίκυς 180  
 κινέω 187 i. n.  
 κίνονται 187 i. n.  
 κικάνω 144 i. n.  
 κίχημι 141, 144 i. n.  
 κλευσόμεθα 129  
 κληίς 101, 169 i. n. 182  
 -κλητος 271  
 κλοιός 101  
 κλώνις 110, 112, 115  
 κλύω 160, 161  
 κλωβός 182  
 κλώθω 112, 153, 267  
 κλώμαξ 168  
 κλώψ 214  
 κμητός 271—274  
 κναδάλλεται 156  
 κνηκός 272 i. n.  
 κνώδαλον 156  
 κνώδων 156  
 κνωπεύς 156  
 κνώψ 156  
 κόγγη 83  
 κογχύλαι 104  
 κοθαρός 100  
 κοίης 113  
 κοιλογάστωρ 220  
 κοιμάομαι 75  
 κολοκάνος 263 i. n. 264  
 κολοσσός 264  
 κόλυβος 100  
 κομβολότης 261 i. n.  
 κόναβος 101  
 κονή 103
- κόνις 99, 108  
 κόντος 76  
 κόπή 233  
 κόπρος 103  
 κόπτω 112, 164, 180  
 κόραξ 110, 115  
 κόρξα 100  
 κόρθυς 86  
 κόρση 111, 253 i. n. 262,  
 263, 288  
 κορσό- 78  
 κόσμος 103, 173, 180  
 κότταβος 180  
 κόχλος 101  
 κοχώνη 279 i. n.  
 κραάτος 224, 259  
 κραίνω 101  
 κρανός 107  
 κρατήρ 271  
 κρατίστος 130  
 κρατύς 130  
 κρέας 53  
 κρείσσων 130  
 κρήμνημι 168, 173  
 κρημνός 168  
 κρήνη 101  
 κρόκος 262 i. n.  
 κροκός 86  
 κρόμβος 100  
 Κρόνος 101  
 κροτώνη 101  
 κροσσός 101  
 κρώμαξ 168, 167  
 κτώ- 21, 23, 274  
 κτανείν 46, 274  
 κτάομαι 143  
 κτείς 219  
 κτέρες 219  
 κύκλος 99  
 κύλιξ 99  
 κυματωγή 138, 155  
 κυνός 26, 196, 231  
 κυνοφόντις 76 i. n.  
 κύρνος 107  
 κύων 105, 196, 231

- κώπη 155  
 κωφός 164, 180  
 λαβείν 151, 153, 173  
 λαγάσσαι 166  
 λαγεινά 283  
 λαγγαίνω 103, 151  
 λαθεῖν 153  
 λάθρα 157  
 Λάκαινα 45  
 λακεῖν 153, 162  
 λαμβάνω 151, 158  
 λαμπτός 151  
 λάμψομαι 151  
 λανθάνω 61, 151, 158  
 λαπτύρη 220  
 λάπτω 158  
 λάσκω 159  
 λαν- 78  
 λανκανίη 17, 25, 99  
 λανχανή 25, 99  
 λαχεῖν 151  
 λάχνη 263  
 λάω 160 i. n.  
 λείαινα 116 i. n.  
 λειγῆν 219, 229  
 λέκτρον 133  
 λελαβέσθαι 154  
 λέλαθον 154  
 λελάκοντο 154  
 λελακνία 155  
 λέλασθαι 155  
 λελασμένος 153, 155  
 λέλεγα 71, 73  
 λέλειπται 71  
 λέληθα 153, 154, 155  
 λέληκα 135, 154, 159  
 λέλογας 73  
 λέλογχα 103, 151  
 λέμφορ 286  
 λεύκη 233  
 λευκός 81  
 λήγω 166  
 λήθω 61, 153, 158  
 λήτς 181  
 λήμια 156  
 ληπτός 151, 157  
 λήφος 60  
 λήσομαι 153, 155  
 Λητώ 200, 213  
 Λητοι- 200  
 Λητοι 200, 214  
 λήψομαι 151, 155  
 λίβει 161  
 λιβρός 157  
 λιμήν 131, 220, 229  
 λίμνδες 18  
 λίμνη 33  
 λιμπάνω 151, 158  
 λίτομαι 160, 161  
 λόγχη 103  
 λοιγός 83  
 λοιμός 75  
 λοιτός 75, 76  
 λοξός 78  
 λοῦσον 84 i. n.  
 λυγρός 157  
 λύκος 99  
 λυμαίνομαι 75  
 λύμη 75  
 λυμός 115 i. n.  
 λύπη 233 i. n.  
 λυσκάξει 84 i. n.  
 λύχνος 229 i. n.  
 λύω 161, 261  
 λάβη 155  
 λωγός 156  
 μαδάω 56, 172  
 μαθεῖν 152  
 μάθος 156  
 μαίνομαι 182  
 μαίομαι 137, 138 i. n.  
 μακείν 161  
 μάκοάω 155  
 μακρός 63, 156, 157  
 μάλλον 157  
 μάνδρα 287  
 μανθάνω 151, 152  
 μάντις 182  
 μάρασμα 266  
 μάρατρο 207  
 μασάομαι 61  
 μάσσον 157  
 μάσσα 56  
 μασταξ 99  
 μασχάλη 101  
 μάτηρ 137.  
 ματίον 142  
 -ματος 23, 272 i. n.  
 ματύαι 99  
 μάχη 233 i. n.  
 μάχλος 100  
 μάχομαι 160, 161  
 μέγας 53, 54  
 μέδιμος 80  
 μέθη 233  
 μέθυ 282  
 μέλων 130  
 μέλε (ώ) 81  
 μεμακνία 155  
 μέμαμεν 270  
 μέματον 21  
 μεμανία 21  
 μέμβλεται 11  
 μεμηκός 154  
 μέμηλα 169  
 μέμηνα 182  
 -μεναι (inf.) 92, 204  
 μενετός 273  
 μενθῆραι 152  
 -μενο (suff.) 88  
 μεσόδημη 233  
 μεταμώνιος 138 i. n.  
 μέτερος 46  
 μετήρορ 169 i. n.  
 μέτρον 142  
 μήκιστος 156  
 μήκος 137 i. n. 156  
 μήκων 143, 231  
 μήνις 182  
 μήτηρ 61, 65, 230, 232  
 μήτις 143  
 Μητρώ 200  
 μήχος 60, 156  
 μία 46  
 μιμηήκω 270

- μίμων* 10, 11 i. n.  
*μινός* 130  
*μισθοφορά* 84  
*μνήμη* 270  
*μοίτος* 76  
*μόρφων* 109  
*μολεῖν* 265  
*μολπίς* 85  
*μόμφις* 85  
*μόννος* 106, 114  
*μόνος* 285  
*μόρναμαι* 266  
*μόρσιμος* 78  
*μορτή* 76  
*μόςχος* 101  
*Μούσα* 76  
*μυκλός* 100  
*μύλη* 266, 267  
*μύρνος* 266  
*μύσταξ* 99  
*μῶκος* 155  
*-μῶν-* (suff.) 131, 219  
*μῶνυξ* 285  
*ναίω* 54  
*νάπη* 233 i. n.  
*ναῖρός* 101  
*ναυαγός* 156  
*ναυός* 54  
*ναύω* 54  
*νάω* 54  
*ναίφει* 83, 277 i. n.  
*νέκεις* 219  
*νέκταρ* 210  
*νέκεις* 133, 199  
*νένεται* 112 i. n.  
*νέξας* 281  
*νεογνός* 228 i. n.  
*νεοθηλής* 156  
*νέομαι* 54  
*νέος* 68, 82, 211  
*νέποδες* 227 i. n.  
*νέφος* 67, 129, 281  
*νέω* 54  
*νήθω* 141  
*νήμα* 140  
*νήος* 169 i. n.  
*νήσος* 101  
*νήσσα* 58, 272  
*νόα* 103  
*νόθος* 156  
*νομάς* 156  
*νόος* 54, 108, 112 i. n.  
*νόσος* 78  
*νόσφι* 179 i. n.  
*Νότος* 101  
*νότωρ* 196 i. n.  
*νόμφα* (voc.) 93, 135, 217  
*νόξ* 99, 100, 114, 180, 227  
*νώ* 111, 147  
*νώγαλον* 156  
*νωθής* 156  
*νώτον* 105  
*ξάνω* 181  
*ξένος* 81  
*ξόανον* 78, 79  
*ό* 93  
*ό-* 278  
*όαρ* 218 i. n.  
*όγκος* 104  
*όγμος* 102, 103, 139 i. n.  
*όδάξω* 101  
*όδερος* 181  
*όδοός* 279  
*όζος* 115  
*όζος Άρηος* 103  
*όζω* 96, 115  
*όθη* 233 i. n.  
*όθομαι* 112, 160, 161  
*οἶδα* 71  
*οἶη* 282 i. n.  
*οἶκοι* 91  
*οἶκος* 83  
*οἶμα* 131  
*οἶνος* 77  
*οἰνώψ* 214  
*οἶομαι* 112  
*οἶός* 201  
*οἶς* 114, 201  
*οἰσπάτη* 138 i. n.  
*οἰσπατή* 138 i. n.  
*οἰστρος* 101  
*οἰσύα* 231  
*οἰωνός* 101  
*οἰνος* 77  
*οἰ-* 115  
*οἰκτα-* 30 i. n.  
*οἰκτώ* 109, 114, 147  
*οἰβος* 103  
*οἰλίχων* 130  
*οἰλέρανον* 276  
*οἰλιάς* 156  
*οἰμαλός* 100  
*οἰμβρος* 97, 277, 278  
*οἰμιχεῖν* 101  
*οἰμνυμι* 112, 244  
*οἰμουλή* 233  
*οἰμός* 95  
*οἰμφαλός* 180  
*οἰναρ* 104  
*οἰνητός* 137  
*οἰνήτωρ* 137  
*οἰνομα* 97, 99  
*οἰντ-* 279  
*οἰνυξ* 97, 99  
*οἰνω* 100  
*οἰός* 108  
*οἰπών* 109, 114  
*οἰπιθεν* 109  
*οἰπις* 109  
*οἰπός* 115  
*οἰρ-* 110, 265  
*οἰργανον* 79  
*οἰργή* 263  
*οἰργυια* 207  
*οἰρεσφι* 216  
*οἰρθός* 263  
*οἰρκάνη* 79  
*οἰρνις* 115  
*οἰρνυμι* 266  
*οἰρόδαμνος* 264  
*οἰρός* 83  
*οἰρηξ* 167  
*οἰράτω* 73  
*οἰρος* 115

ὄρφωδέν 104	πανδημί 91	πέποσχα 103
ὄρσο 253 i. n. 265	πάομαι 119 i. n.	πέποται 149
ὄρσο- 262 i. n.	παρά 107, 111, 267, 268	πέπτηώς 140
ὄρφανός 115	παραβλώω 214	πέπτοικα 140
Ὀρφεύς 262 i. n.	παραί 268	πέπων 219
ὄρφνη 77	παραλέξομαι 129	πέρασαι 266, 271
ὄρχαμος 103	παρανά 114	περηνός 17, 81
ὄρχομαι 262 i. n.	παρήϊον 114	πέρκος 81
ὄρχις 262 i. n.	παρθένος 101	πέρρημι 266
ὄσιος 279	πάρος 267	Πέρραμος 46
ὄσσε 97, 114, 225, 226	Παρρασία 34	Περσέφαττα 203
ὄσσητήρ 109	πάς 119 i. n.	πευθήν 219, 229
ὄσταιφίς 101	πάσχω 61, 152	πεύθομαι 67
ὄστέον 225, 226	πατάρα 55	πεύκη 233
ὄστινος 226	πατήρ 175, 180, 230 i. n.	πέφανται (φεν) 21 i. n.
ὄστρεον 226	πάτος 24	πέφεται 21
ὄτλος 228 i. n.	πατράσι 18, 209	πέφονγα 71 i. n.
ὄτταβος 180	πατροκτόνος 85	πέφη 148
ὄυθαρ 18, 225	πατρόκτονος 85	πέφηνα 154
ὄυλαμός 75	Πατρώ 200	πεφήσεται 148
ὄυλος 263	πατρῶν 209	πήγμα 156
ὄυρανός 181	παῖρος 60, 181	πήγνυμι 59, 152
ὄυρος (ventus) 101	παχός 23	πηκτός 157
ὄυς 114, 224, 225	πέδη 233	πήμα 144 i. n. 152
ὄυσία 45	πέδον 81	πήξει 152, 155
ὄυνάω 101, 138 i. n.	πέδαρ 221 i. n.	πήξω 155
ὄφις 277, 278, 279 i. n.	πέλασσαι 271	πηρός 60, 181
ὄφλοι 228 i. n.	πέλεθος 81 i. n.	πήσας 152
ὄχανον 79	πέλεκτος 133	πήσομαι 152
ὄχέω 73, 129	πελεμίζω 267	πήτω 158
ὄχθίω 103	πελιός 105	πήγης 96, 173, 199
ὄγμα 131	πέλιμα 132	πικρός 157
ὄχος 129	πελός 81	πίμπλαμεν 13, 253
ὄψ 97, 203, 214, 217	πέμπτος 32	πίνω 180
παγερός 157	πένθος 129, 152	πιπίσκω 180
παθεῖν 20, 24, 61, 103, 152, 279 i. n.	πέντε 31	πίπτω 11, 140
πάθος 129 i. n.	πεντήκοντα 143	πίστις 230
παῖς 101	πεπαγοίην 154	πιφάνσκω 182
πακτώ 157	πεπαθούα 22	πιφράναι 13
παλάμη 267	πεπαρεῖν 101	πίων 219
παλίνοστος 78	πεπαρμένος 12	πλάτιον 271
παλίντονος 85	πέπεισμαι 71	πλατός 16
πάμα 137	πέπηγα 154	πλέθρον 16
πανδαμάτωρ 273, 274	πεπορασμένος 101	πλεύμων 132
	πέποσθε 22	πλευρά 132 i. n.

- πλήων 169 i. n.  
 πλησίον 271  
 πλόκαμος 75  
 πλούτος 76  
 πλώω 67  
 ποδ- 97, 134, 213, 215, 217  
 πόθος 103, 279 i. n.  
 ποιμαίνω 45  
 ποιμὴν 131 i. n. 220  
 ποιμένη 33  
 ποιμνιον 45 i. n.  
 ποινή 74, 77, 78, 138  
 πολίος 105  
 πόλις 264  
 Πόλυβος 213  
 πόλυτρα 100 i. n.  
 πολύρρην 196  
 πολὺς 264  
 πολύφρων 138 i. n.  
 πόμα 137  
 πομφόλυξ 264  
 πόπανον 79  
 πορεῖν 265  
 πόρκος 110, 115  
 πορνάμεν 266  
 πόρρη 78, 266, 272  
 πορόντες 267  
 πόρπαξ 167  
 πόρρω 111  
 πορεῖ 111  
 πόρτις 263  
 πορφύρω 266  
 Ποσειδάων 227  
 πόσθη 110  
 πόσις (conjux) 96, 97, 98,  
 114, 227  
 πόσις (potio) 150  
 πότερος 89, 94  
 ποτήριον 137  
 ποτεῖ 113  
 πότημος 74  
 πότηνια 227  
 ποτός 149  
 ποῦς 213  
 ποῦς (puer) 101  
 πρακνός 17  
 πράσον 17  
 πραῖτός 271, 272  
 πρειγευτάς 40  
 πρηγής 107, 267 i. n.  
 προβάσις 180  
 πρόβατον 114, 180  
 πρόσσω 111  
 προσώπατα 29  
 προτί 111, 113, 114  
 πρόφρασσα 29  
 πρόχην 221  
 πρώτος 263  
 πρωκτός 262 i. n.  
 Πρωτεύς 156  
 πταίρω 103  
 πτακῶν 153, 285  
 πτήξει 155  
 πτήσσω 153, 157  
 πτοία 101  
 πτολίπορθος 85 i. n.  
 πτόρθος 101  
 πτόρμος 103  
 πτώμα 140 i. n.  
 πτώξ 156, 218  
 πτώσις 140 i. n.  
 πτωχός 155  
 πυγμή 229 i. n.  
 πυθμὴν 131, 220, 229,  
 232  
 πύλη 99  
 πύματος 110  
 πυνθάνομαι 151  
 πυνός 110  
 πῶμα 137  
 πῶς 213  
 φαγεύς 166  
 φαγῆναι 167, 180  
 φακτοί 17 i. n.  
 φάμφος 99 i. n.  
 φάνα 196 i. n.  
 φάπις 101  
 φάπται 17 i. n.  
 φάπτω 58, 103, 286  
 φαφή 233  
 φεγεύς 166  
 φέζω (tingere) 166  
 φέμβος 81  
 φηγεύς 166  
 φήγνυμι 153, 166 i. n. 167  
 φήγος 166, 173  
 φήτωρ 144 i. n.  
 φογεύς 166  
 φόδον 97  
 φόθος 164  
 φόμος 18  
 φομφεύς 103, 285  
 φόσος 80  
 φόπαλον 101  
 φόπτρον 133  
 φοφέω 74  
 φύγχος 99  
 φωγαλῆος 167 i. n.  
 φωθιός 264  
 φώθυνες 99 i. n.  
 φώθων 164  
 φώομαι 153, 169  
 φωχμός 167, 229  
 φώψ 214  
 σάγη 233 i. n.  
 σάιρω 181  
 σαπήναι 153, 154  
 σαπρός 56, 157  
 σάττω 157  
 σανκός 286  
 σανσαρός 69, 84, 183 i. n.  
 286  
 σέρφος 81  
 σεσαρνία 155, 181  
 σέσηπα 154  
 σήμα 137, 147  
 σήπω 153  
 σιάλον 286  
 σιαληνός 101  
 σιάλλω 181  
 σιάπτω 158  
 σικελετός 271  
 σικέπη 233  
 σικηνή 101  
 σικήπτω 158

- σκήπων 60, 281  
 σκίρον 113  
 σκληρός 271  
 σκοιός 101, 112  
 σκολιός 101  
 σκοπέω 73  
 σκοτομίχιος 120 i. n.  
 σκότος 101, 112, 120 i. n.  
 129  
 σκώληξ 167, 181  
 σκώπτω 158  
 σκώρ 225  
 σκώψ 214  
 σκῶδιξ 138  
 σμῶνη 138  
 σοῦται 127 i. n.  
 σοφός 103  
 σπάνις 142  
 σπαργάω 103  
 σπαρέσθαι 46  
 σπαρνός 229 i. n.  
 σπάρτον 14  
 σπαρτός 14  
 σπατιλή 138 i. n.  
 σπινθήρ 220  
 σπλάγγχρον 180  
 σποράς 156  
 σποργαί 103  
 στάλαις 15  
 στάσις 150  
 στατός 136, 149, 175, 180  
 σταυρός 54  
 στέγη 233  
 στέγω 168  
 στένιον 81  
 στένος 81 i. n.  
 Στένωρ 80, 132  
 στεῦται 127  
 στέφανος 79  
 -στημα 137  
 στήμων 136, 137  
 στήσω 137  
 στίβος 228 i. n.  
 στιγμή 229 i. n.  
 στυφρός 157  
 στίχιν 161  
 στίχος 228 i. n.  
 στορ- 111, 263 i. n. 265  
 στόρνυμι 266  
 στόχος 279 i. n.  
 στραβός 228 i. n.  
 στραγγός 101  
 στρατός 260  
 στραγγύλος 101  
 στραπά 100  
 στρατός 100  
 στρόφις 85  
 στρωμνή 266  
 στρωτός 260, 263, 266  
 στρυγῆν (aor.) 161  
 στῶμιξ 138  
 -σν (suff.) 286  
 συμβώτης 137  
 σύζυξ 202  
 σύμπωθι 190  
 σφάζω 157  
 σφαραγέω 267  
 σφεδανός 138  
 σφοδρός 138, 157  
 σχέσις 10  
 σχῆμα 140  
 σχολή 103  
 σωρός 181  
 σῶτερ 214  
 ταγός 156, 158  
 ταιερός 157  
 τακῆναι 154  
 τάλ- 107, 268  
 ταλα- 267, 273  
 ταλαίπωρος 181  
 ταμείν 269, 274  
 -τανο (suff.) 275  
 τάνυται 22, 244  
 τανν- 275  
 ταρβέω 107  
 ταρνόν 229 i. n.  
 ταρσός 228 i. n.  
 ταρτημόριον 17  
 ταρφός 50  
 τάσσω 158  
 -τάτ (suff.) 285  
 τατός 23, 272 i. n.  
 ταφείν 151, 161  
 ταφή 233  
 ταχύς 157, 181  
 τέγος 168  
 τεθαλνία 155  
 τέθημα 149  
 τέθηλα 181  
 τέθηπα 151, 154  
 τέθνηάμεν 273  
 τεθνηῶτα 169 i. n.  
 τέθραμμαι 50  
 τεθωγ- 155, 159  
 τείδε 91  
 τειμή 75  
 τεῖος (cret.) 119 i. n.  
 -τειρα (suff.) 212 i. n.  
 τείρω 157 i. n.  
 τεῖσαι 74  
 τεῖχος 129, 151 i. n.  
 τέμμαρ 28  
 τέκνον 77  
 τέκταινα 45  
 τέκτυνες 98  
 τελαμών 181, 266, 270  
 τέλασσαι 266, 273  
 τέλσον 81  
 τέμαχος 266 i. n. 269,  
 271, 272, 274  
 τέμενος 266 i. n. 274  
 τέμμαι 118 i. n.  
 τέναγος 273  
 τενθήρη 167  
 -τέο (suff.) 207  
 τεράμων 131, 266  
 τέρεμνον 88, 266  
 τέρετρον 266, 271  
 τέρεσσειν 266  
 τέρην 219, 229  
 -τερο (suff.) 89  
 τέσσαρες 53, 119, 210  
 τετάρπετο 11  
 τέταται 21  
 \*τετεκαμεν 71 i. n. 134

- τέτευχα 71 i. n.  
 τέτημα 154, 159  
 τέτλαμεν 12, 149  
 τετμεῖν 74  
 τετραίνω 266  
 τέτυγμαί 71 i. n.  
 τέχνη 77  
 τέφρα 111 i. n. 277 i. n.  
 τῆθος 156  
 τηκτός 157  
 τήκω 63, 153, 163  
 τήξω 155  
 τιθασός 142  
 τίθειμεν 142  
 τίθημι 140, 143, 147  
 τίνυται 244  
 τιταίνω 45  
 τιτρούσκω 266  
 τλήθι 190  
 τλήμων 137, 270  
 τμάγεν 153, 154  
 τμήγω 153  
 τμητός 269—272, 274  
 τό 92  
 τοί 93  
 τοίχος 80  
 τοκάς 156  
 τόνος 80  
 τόξον 78, 108  
 τόργος 262 i. n.  
 τορεῖν 265, 266  
 τόρμος 74  
 τουτεῖ 91  
 τοσιών 111 i. n.  
 τρανής 267 i. n.  
 τράπελος 17  
 τραφεῖν 50  
 τράφω 55  
 τράχω 55  
 τρητός 271  
 τριάκοντα 278  
 τριακοστός 278 i. n.  
 τρίπος 213  
 τριχάϊκες 69  
 τρόνος 262 i. n.  
 τροπέω 74  
 τρόφισ 85  
 τρώχισ 85  
 τρυφή 233, 277 i. n.  
 τρώγω 153, 180  
 τρωννύω 244  
 τρωπάω 165 i. n. 214  
 τρώω 263  
 τύκειν 161  
 τύκος 228 i. n.  
 τύλλη 117 i. n.  
 τύγις 212 i. n. 280 i. n.  
 τύδω 280 i. n.  
 τύδωρ 225  
 τύλάω 60  
 τύμήν 131  
 τύμνος 34  
 τύπά 102  
 τύπερ 89  
 Τπερβόρειοι 264  
 τυπεράϊον 282 i. n.  
 τύπνος 77  
 υπό 102  
 υπόδρα 16  
 τυρειγαλέον 167 i. n.  
 τυμίνη 131 i. n.  
 τυθόν 280 i. n.  
 τυγ- 83, 96, 116, 154, 161, 173, 177,  
 τυγεῖν 154, 161  
 τυάεα 169 i. n. 182  
 τυαμέν 146, 147  
 τυαρώω 107, 268  
 τυάρυγξ 267  
 τυάρω 55  
 τυάσκω 149  
 τυάτις 150  
 -τυατος (τυεν) 23, 272 i. n.  
 277 i. n.  
 τυατός (τυά) 149  
 τυαύος 154  
 τυειδός 286  
 τυέριστος 130  
 τυέριμιον 75  
 τυερνή 77  
 τυερτός 14  
 τυήμα 137  
 τυήμη 138  
 τυημί 146, 147  
 τυήσω 137  
 -τυητωρ 137  
 τυθάμενος 146  
 -τυθαρτος 14  
 τυθείρω 157 i. n.  
 τυθήσομαι 137, 143  
 τυθόη 112  
 τυθόσις 112  
 τυλήρετος 165 i. n.  
 τυλαδεῖν 161  
 τυλέγος 18  
 τυλέγω 173 i. n.  
 τυλόξ 217  
 τυοβέω 73  
 τυοινίκανς 40  
 τυοινός 78  
 τυοξός 164  
 τυόρβω 86  
 τυορέω 73  
 τυόρμιγξ 85  
 τυορωνεύς 264  
 τυορσί 26  
 τυοράτηρ 230  
 τυορήν 26, 219, 229, 288  
 τυορόνις 85  
 τυοροντίς 76 i. n.  
 τυοϛ- 261  
 τυογγή 233  
 τυούξις 230  
 τυούρω 266  
 τυούγω 110, 115, 153, 163,  
 164  
 τυούζω 153, 157  
 τυουνή 138  
 τυούρ 214  
 τυούζω 157  
 τυούλαξα 263 i. n. 268  
 τυομαί 93, 101, 275  
 τυοανδάνω 151  
 τυοάος 54  
 τυοαρμονή 88 i. n.



χάσκω 60  
 χατίζω 150  
 χάτις 150  
 χαύνος 54  
 χειή 102 i. n.  
 χείρ 227  
 χείσσομαι 151  
 χέλως 133  
 χέρσος 14, 81  
 χθών 101, 218  
 χίλιοι 81  
 -χιμος 229  
 χιών 212, 218  
 χιεύη 233  
 χιμερός 55  
 χιούνης 262 i. n.  
 χόανος 79  
 χόδανος 79  
 χολάς 263 i. n. 264  
 χοίρος 262 i. n.

χολή 115  
 χορδή 262, 263 i. n. 264  
 χόριον 264  
 χόρτος 76, 77  
 χούς 217  
 χραίνω 264 i. n.  
 χράσσομαι 142  
 χρανύω 182  
 χράμις 85  
 χρυσόκερω 220 i. n.  
 χρυσοραγής 166  
 χρυσός 263 i. n. 265  
 χρῶμα 264 i. n.  
 χρώς 264 i. n.  
 χυμός 131  
 χύομαι 153, 173  
 χύρα 138, 156  
 ψάλλεξ 267  
 ψευδής 129, 201, 220

ψήχω 155  
 ψυδρός 157  
 ψωμός 138  
 ψώρα 138  
 ψώχος 155  
 ψώχω 155 i. n.  
 ώβρα 282 i. n.  
 ώδίζ 168  
 ώθίω 112, 164  
 ώκός 108, 156, 172  
 ώλέκρανον 276  
 ώλένη 276  
 ώμηστής 168  
 ώμός 155, 172  
 ώμος 104, 115  
 ώνησα 137  
 ώνος 78  
 ώτειλή 138 i. n.  
 ώχρός 156, 157.

## RENOIS.

Lat. *sanguis* 28 i. n. 236.  
 Skr. *sasavān* 22, 35.



## Errata.

	lire <i>formus</i>	--	au lieu de * <i>formus</i> .
P. 17, l. 5 d'en haut,	— la « vridhi »	--	le « vridhi ».
P. 20, note 3,	— <i>δημαι</i>	--	<i>δημαι</i> .
P. 22, l. 16 d'en haut,	— <i>ημαρ</i>	--	<i>ημαρ</i> .
P. 26, ll. 2 et 4 d'en bas,	— vieux latin	--	vieux-latin.
P. 61, l. 6 —	— <i>svōtja-</i>	--	<i>svōtja-</i> .
P. 65, l. 7 d'en haut,	— intimentement	--	intimément.
P. 70, l. 4 —	— la règle	--	le règle.
P. 79, l. 1 d'en bas,	— <i>φεσβ</i>	--	<i>φεσβ</i> .
P. 86, l. 12 —	— différencié	--	différencié.
P. 92, note 2,	— allusion	--	allusions.
P. 107, l. 7 d'en bas,	— <i>chāyā</i>	--	<i>chāyā</i> .
P. 113, l. 2 d'en haut,	— vent	--	vent.
P. 126, l. 1 d'en bas,	— rac. ληγ, gr <i>λήγω</i>	--	rac. ληγ.
P. 166, l. 3 —	— <i>yantúr</i>	--	<i>yantúr</i> .
P. 207, l. 5 —	— <i>άταρπός</i>	--	<i>άταρπός</i> .
P. 228, note,	— 196	--	195.
P. 229, l. 8 d'en bas,	— <i>cro</i>	--	<i>cro</i> .
P. 254, l. 8 —	— <i>ūti</i>	--	<i>ūti</i> .
P. 256, l. 10 d'en haut,	— * <i>gñō</i>	--	* <i>gñō</i> .
P. 272, l. 4 d'en bas,			

